This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600052525P

ROME

Ouvrages du même Auteur :

DANTE, PÉTRARQUE, MICHEL-ANGE, TASSE,

SONNETS CHOISIS,

traduits en vers et précédés d'une NOTICE sur chaque poète.

Un volume grand in-8°.

DE LA RENAISSANCE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE,

Souvenirs de voyage.

BARMOUNTY-MANOR,

Nouvelle.

Un volume grand in-18.

Typographie BAILLY, DIVRY et Ce, place Sorbonne, 2.

ROME

LETTRES D'UN PÈLERIN

PAR

EDMOND LAFOND.

L'étude de Rome dans Rome fait pénétrer jusqu'aux sources vives du Christianisme. Elle rafraichit tous les bons sentiments du cœur, et, dans ce siècle de tempêtes, elle répand une merveilleuse sérénité dans l'âme.

(Mgr Gerbet.)

TOME PREMIER.

PARIS.

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

MDCCCLVI

210. l. 69.

INTRODUCTION.

I

LES PÈLERINS ROMÉENS.

> *Pèlerins* peut s'entendre dans un sens général ou restreint. Dans le sens général : en ce que, est pèlerin quiconque est hors de sa patrie ; dans le sens particulier, on n'entend par pèlerin que celui qui va à l'église de Saint-Jacques de Compostelle, ou qui en revient. Car il faut que l'on sache que l'on désigne de trois manières différentes les gens qui vont au service de Dieu. On les appelle *Palmiers* quand ils vont outre mer d'où ils rapportent souvent des palmes ; on les appelle *Pèlerins* quand ils vont en Galice, parce que saint Jacques est celui de tous les apôtres qui a été le plus loin de son pays. Enfin, on appelle Roméens, *Romei*, ceux qui vont à Rome.
> (Dante Alighieri, *Vita Nova*.)

En descendant un jour l'escalier royal du Vatican, gardé par les Suisses en costume du quinzième siècle, nous avons rencontré deux pèlerins *roméens* vêtus comme au moyen âge, portant la robe brune à *pèlerine*, le chapeau noir à larges bords, la gourde et le bourdon. Leur barbe, leurs cheveux, leur teint, révélaient des hommes du Nord. Ils nous apprirent qu'ils étaient de Bavière, et que, par suite d'un

vœu, ils venaient d'accomplir à pied un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres.

Et nous aussi, quoique ne portant point comme eux le costume traditionnel, nous nous sentions pèlerin par le cœur au milieu de la Ville-Éternelle, et nous leur disions avec Dante :

Ma noi sem peregrin come voi siete.

Nous aussi, nous sommes entré dans Rome la Sainte en répétant, comme les pèlerins des premiers siècles, ce naïf et touchant cantique dont Niébuhr, dit M. Ampère, a déterré une strophe dans la poussière du Vatican : « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes, rouge du sang des martyrs, blanche de la blancheur des lys et des vierges, nous te saluons, nous te bénissons à travers tous les siècles, à jamais! »

Et qui n'est pas un pèlerin à Rome [1]? Pèlerins de la Foi, pèlerins de la Science, pèlerins de l'Art et de la Poésie, vous y accourez tous avec un pieux enthousiasme, et ceux qui ne peuvent vous y suivre aiment à y faire au moins un pèlerinage par la pensée.

Un voyage à Rome! beau rêve avant, magnifique réalité pendant, ineffaçable souvenir après! En revenant de Rome, le pèlerin n'a pas de plus grand bonheur que d'en parler : c'est un droit qu'on lui

[1] Dante, dans une lettre aux cardinaux assemblés en conclave à Carpentras, appelle Rome la Ville des voyageurs sur la terre.

reconnaît; mais on lui conteste celui de prendre le public pour confident.

Prétendre cependant qu'il n'y a plus rien à dire sur Rome, c'est prétendre que l'histoire est un livre scellé auquel on ne peut plus rien ajouter, pas même une note, car Rome est l'abrégé monumental de l'histoire universelle; c'est interdire à l'âme humaine les leçons des temps passés et les espérances des temps futurs, car Rome, reine du passé, est aussi la souveraine de l'avenir moral.

D'ailleurs rassurez-vous, la Ville-Éternelle touche presque à l'infini; on n'aura jamais tout dit sur elle, jamais on n'en fera un portrait complet et satisfaisant. Laissez donc chaque voyageur dire son mot sur elle, et recommencer à son tour une esquisse imparfaite de cette figure insaisissable. Allez-vous dire aux élèves de l'Académie de France à Rome : N'essayez plus vos pinceaux devant les paysages romains; on a peint tant de fois l'*Agro Romano*, et Saint-Pierre, et le Colysée! Il est vrai, et pourtant on ne se lasse point d'en revoir des peintures, parce qu'elles ne sont jamais les mêmes, parce que chaque artiste traduit à sa manière ce qu'il a sous les yeux, selon sa façon de voir et de sentir. La plume a plus de ressources que le pinceau; les idées sont plus nombreuses et plus variées que les couleurs; la palette du poëte est plus riche que celle du peintre. Mais cet ouvrage doit être plus modeste que tout autre; ce n'est qu'un choix d'é-

tudes et d'esquisses ; nous n'avons jamais eu la prétention de faire un tableau.

On va voir à Rome les ateliers de ces artistes patients qui passent de longs jours, abeilles infatigables, à butiner sur les émaux pour reproduire en mosaïque les vues de Rome que le voyageur aime à emporter comme souvenir. Tel est ce livre, si ce livre est quelque chose ; c'est une mosaïque romaine composée de pierres vives ramassées çà et là dans la Ville-Éternelle, pierres tirées des ruines antiques, du fond des catacombes, du milieu des monuments chrétiens. Rome est l'histoire vivante ; ses rues sont des galeries, ses églises sont des musées, chacune de ses pierres est un poëme monumental ; écoutez ce que ces pierres sacrées vous crient : *Lapides eloquabunt!*

Ce livre n'en est donc pas un ; c'est un recueil de lettres adressées à quelques amis, et qui reflètent fidèlement les impressions si vives et si diverses qui saisissent le pèlerin à Rome ; c'est le résumé de ses flâneries journalières dans cette Ville sublime. Le genre épistolaire est le mieux approprié de tous aux récits de voyage ; *sermo pedestris*, il a l'avantage de permettre tous les tons, depuis la causerie la plus familière jusqu'aux méditations les plus sérieuses ; il se moule, pour ainsi dire, sur le sol même de Rome, si inégal au physique comme au moral, qui s'élève et s'abaisse à chaque pas, ouvrant à chaque détour des perspectives nouvelles et des contrastes

instructifs. Ces lettres, désignées chacune par un titre, sont comme autant de petits cadres où nous avons fait entrer tout ce qui nous a impressionné dans nos longues promenades à travers Rome antique, Rome moderne et Rome souterraine; nous ne nous sommes refusé le plaisir d'aucun souvenir intéressant, depuis les tombeaux des Étrusques jusqu'aux *loculi* des catacombes, depuis les temps du Roi-pasteur Évandre jusqu'à ceux du Pasteur-roi Pie IX.

Rien n'est petit ni indifférent à Rome; mais, dans la variété de son enthousiasme, le voyageur se fait centre, il croit voir ce que personne n'a vu, décrire ce que personne n'a décrit; c'est une faiblesse et un écueil que l'auteur de ces lettres n'a pas la prétention d'avoir évités. Il n'a pas craint non plus de livrer ses impressions personnelles, suivant en cela, sans doute avec trop de laisser-aller, son goût particulier qui, dans les récits des autres, le porte à rechercher l'homme dans le livre, le voyageur dans le voyage. C'est peut-être aujourd'hui où l'on a, dit-on, tout vu et tout dit, la seule originalité que l'on puisse espérer. Mais aussi c'est en toute humilité que nous nous rappelons le proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut le voyage.*

Comme l'Église, dont elle est l'enveloppe monumentale, Rome offre au voyageur une merveilleuse variété dans une admirable unité. Par ses ruines, ses catacombes, ses monuments, la Ville

Éternelle est si prodigieusement grande en hauteur et en profondeur, c'est un sujet si vaste, qu'on peut passer sa vie à ne fouiller qu'un coin de ce champ sans limites. On peut dire de la métropole du Christianisme ce que Bacon disait du Christianisme lui-même : « Peu de science en éloigne, beaucoup de science y ramène. » Mais pour bien comprendre et bien goûter Rome dans son ensemble, il faut être chrétien, et chrétien complet, c'est-à-dire catholique : on possède alors un sens de plus pour apprécier Rome. Pline nous assure que la Ville-Éternelle a un nom mystérieux et prédestiné connu seulement de quelques initiés. C'est encore la Ville du mystère et de la prédestination. Elle ne livre son secret qu'à ceux qui l'aiment de tout leur cœur et de toutes leurs forces. Le pèlerin catholique l'aime plus que tout autre; aussi est-il le seul qui possède Rome complète et totale; tandis que le voyageur protestant, par exemple, n'a qu'une Rome partielle, comme il n'a qu'un Christianisme partiel : les détails ne lui manquent point, mais l'ensemble magnifique, l'unité lui échappent dans son voyage comme dans son culte.

Il est un écrivain que nous citerons souvent, aujourd'hui l'un des prélats éminents de la France[1], qui, mieux qu'aucun autre, a compris et développé ce qu'il

[1] Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne* dont le 3e volume se fait trop attendre au gré de tous ceux qui ont lu les deux premiers.

appelle l'*idée de Rome*, c'est-à-dire la signification mystérieuse de cette Ville sublime où l'idée de Dieu s'incorpore plus qu'en aucune autre; ses ruines antiques sont la figure de l'homme mortel et déchu; ses temples chrétiens sont la figure de la régénération et de l'immortalité. L'éloquent écrivain a cherché dans les réalités visibles de la Ville-Éternelle l'empreinte et pour ainsi dire le portrait de son essence spirituelle; il décrit, dans l'ordre des idées qu'ils représentent, les lieux, les monuments et les faits historiques qui s'y rattachent, et, comme couronnement de l'édifice de Rome, il nous montre au pinacle du temple la Papauté, ce monument vivant et permanent qui contient l'*esprit* des monuments d'airain ou de marbre. « Rome chrétienne, par ses monuments et ses souvenirs, fait une profession de foi permanente. Elle est, par ses ruines, le plus grand arc de triomphe; par ses catacombes, ses tombeaux, ses reliques, elle est le plus grand mausolée; par ses édifices, le plus grand palais; par ses diverses liturgies, la plus grande chaire pastorale de l'univers. »

II

LES DEUX ROME.

> Fecerunt itaque Civitates duas amores duo : terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei ; cœlestem vero amor Dei usque ad contemptum sui.
>
> (Saint Augustin, *De Civitate Dei*, XIV.)

Le voyage d'Italie est surtout et avant tout le voyage de Rome. Gênes la Superbe, Florence la Belle, Venise la Riche, Naples la Charmante, Palerme l'Heureuse, Rome la Sainte ! ROMA LA SANTA, tel est le surnom que ses premiers habitants lui avaient déjà donné, comme par un mystérieux pressentiment. Jamais, s'écrie Tite-Live, il n'y eut de Cité ni plus grande, ni plus sainte : *Nec unquam nec major, nec sanctior.*

Les anciens Romains étaient un peuple profondément religieux : c'est sur ce fondement divin qu'ils avaient établi leur empire ; chez eux, être impie c'était être anti-Romain. Cicéron disait : La supériorité de Rome c'est sa piété.

Rome a un second surnom qui s'allie merveilleusement au premier ; la Ville-Sainte est aussi la Ville-Éternelle.

On sait ce que sont devenues les anciennes métropoles du monde. Babylone et Ninive ont disparu devant la malédiction de Jéhovah ; Jérusalem a été faite esclave en punition de son déicide ; la ville d'Alexandre n'est plus même la capitale de l'Égypte ; Athènes est Bavaroise, Constantinople est Turque et a failli devenir Russe. Rome seule est restée debout dans toute la dignité et toute la liberté de sa mission providentielle.

C'est en vue de la grandeur chrétienne de Rome que Dieu a laissé l'empire romain se fonder ; l'unité matérielle de l'empire préparait l'unité spirituelle de l'Église, les aigles ouvraient la voie à l'Agneau de Dieu.

Pierre succède à Romulus, à Numa, à César. A l'empereur-dieu succède le *Serviteur des serviteurs de Dieu*, qui, lui aussi, quoique sans flottes et sans armées, aspire à la monarchie universelle, mais c'est à l'empire des consciences, la plus noble, la plus sûre des dominations, parce que l'obéissance y est libre et volontaire. La puissance brutale est remplacée par la persuasion. Rome ne combat plus, elle convertit ; elle parle, elle enseigne, elle règne par les idées ; ce ne sont plus des corps qu'elle gouverne avec une verge de fer, ce sont des âmes qu'elle attire à elle ; l'amour lui donne plus de sujets que la

force ne lui en soumettait [1]. Les Romains avaient fait de Rome le centre politique du monde; les chrétiens en ont fait le centre religieux. Rome antique eut pour mission de porter ses conquêtes matérielles jusqu'aux limites de l'univers connu des anciens; Rome chrétienne a pour vocation d'étendre les frontières de la vérité dans l'empire libre et sans bornes du cœur humain.

Virgile était véritablement prophète, *vates*, quand il attribue à Rome un empire sans limites et sans terme de durée :

His ego nec metas rerum nec tempora pono :
Imperium sine fine dedi.

Pendant cinq cents ans, Rome fut la capitale de l'unité politique; depuis dix-huit cents ans, c'est la métropole de l'unité religieuse. Elle est, selon les expressions de l'éminent historien de Pie V, « la Cité perpétuellement souveraine que Bossuet salue du plus magnifique hommage en lui remettant la clef des temps, et qu'il place au centre de l'histoire du monde, comme l'éternel pivot du genre humain. »

S'il nous était permis, à propos de simples lettres de voyage, de soulever d'aussi hautes questions, ne pourrions-nous pas ajouter ici qu'il y a toujours

[1] Pline parlant du triple nom de Rome, remarque qu'en retournant le mot *Roma*, on trouve *Amor*. Varron prétend que l'étymologie de Rome est *ruma* qui signifie mamelle; c'est encore un beau nom pour cette Mère des nations qui nourrit le monde du lait de la Vérité.

deux Rome dans l'univers ? Rome antique fut l'expression la plus complète du monde païen ; Rome nouvelle est la réalisation la plus parfaite du monde chrétien ; la Ville-Éternelle est le nœud mystérieux et comme la soudure de ces deux mondes opposés qui se sont combattus dans son sein comme Ésaü et Jacob dans les flancs de leur mère.

Pendant trois cents ans une lutte incessante s'engagea entre Rome païenne et Rome chrétienne, lutte atroce d'un côté, sublime de l'autre ; la Ville des Papes a fini par vaincre la Ville des Césars ; mais la victoire lui est encore disputée dans ce monde, qui sera toujours un champ de bataille pour l'Église militante, dont la vie est un combat. Napoléon peignait énergiquement le contraste de ces deux Rome, quand il disait à M. de Fontanes en parlant de Pie VII : « Ce prêtre est plus puissant que moi ; il règne sur les esprits et je ne règne que sur la matière ; il garde l'âme et me jette le cadavre ! »

Le Christianisme n'a jamais eu un triomphe complet ; le paganisme vaincu, mais impérissable, relève souvent la tête ; déguisé sous des formes diverses, c'est toujours lui qui s'agite et qui bouillonne dans les bas-fonds de la nature humaine ; à certains moments il remonte à la surface et il déborde de nouveau. Dans les mœurs publiques et privées, dans les lois, l'éducation, les lettres et les arts, dans chaque société, dans chaque gouvernement, dans chaque famille, dans chaque cœur, il y a lutte se-

crète, mais permanente ; lutte entre les deux Rome, entre l'élément païen et l'élément chrétien, entre l'esprit et la chair, l'erreur et la vérité, les dieux de la terre et le Dieu du ciel. L'âme de chacun de nous est comme le champ de bataille du pont Milvius, et nous y sentons combattre chaque jour Maxence et Constantin ; le Labarum nous apparaît pour nous promettre la victoire ; mais il ne peut nous rendre vainqueurs que si nous le voulons bien : telle est la grandeur et la misère de notre libre arbitre !

L'histoire n'est que le récit de la lutte de ces deux Rome qui se disputent l'univers sous l'œil de Dieu. D'un côté, la Cité du monde ; de l'autre, cette Cité de Dieu dont parle saint Augustin, la Cité voyageuse sur la terre, mais qui a ses fondements dans le Ciel. « Ces deux Cités ont été bâties par deux amours : la Cité de la terre par l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu ; la Cité du Ciel par l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. » Tout acte de l'homme se rapporte à l'une ou à l'autre de ces deux Rome qui, dans cette vie, sont entrelacées et pour ainsi dire confondues, jusqu'au moment qui doit les séparer à jamais. En attendant, les pèlerins de la Cité de Dieu voyagent à travers la Cité des hommes, et la Cité du monde cache souvent dans ses rangs, sans qu'elle s'en doute, de futurs concitoyens de la Cité de Dieu.

Rome a été tour à tour le centre de ces deux Cités ; devenue depuis des siècles la capitale du

Christianisme, elle est depuis lors en butte aux attaques du polythéisme sans cesse renaissant ; c'est à elle qu'on vise comme au cœur de la foi du Christ. Le paganisme est encore armé de toutes pièces en Afrique et en Asie ; il fait des martyrs en Chine et au Japon, comme il en faisait jadis à Rome et à Carthage. En Amérique, en Europe, il se déguise, mais il est partout à l'état latent : hérésies anciennes et modernes, philosophisme, panthéisme, rationalisme, socialisme, mormonisme, c'est toujours lui. S'il se débarrasse de ses antiques superstitions, c'est pour revêtir les livrées de l'incrédulité ; Protée capricieux, il prend mille formes changeantes et séductrices ; puis tout à coup il éclate, et la terre, comme dit Pascal, s'ouvre jusqu'aux abîmes.

La lutte se continue donc toujours entre les deux Rome, entre le Catholicisme et chaque forme nouvelle de ces hérésies sociales qu'on a si bien appelées des insurrections contre Dieu, et qui ont commencé dans le ciel par la révolte des esprits angéliques, et sur la terre par la désobéissance de notre premier père.

Sparte défendait à ses enfants de rester neutres dans ses guerres civiles ou étrangères. Il faut aussi, sous peine de lâcheté, prendre parti dans ce combat permanent de l'erreur et de la vérité. Qui n'est pas avec Dieu est contre Dieu. Que chaque chrétien, quelle que soit sa faiblesse, apporte une pierre pour la défense de Rome et de l'Église, comme dans une

Le souvenir à Rome est comme une colonne
Qui se dresse au milieu du désert du passé ;
Les révolutions, dont la faux nous moissonne,
Ne pourront l'arracher au sol qui l'a fixé.

A Rome recueillis sur le bronze ou le marbre,
Tous ces grands souvenirs ont pour nous plus de prix,
Comme le fruit qu'on cueille et qu'on goûte sur l'arbre
A de plus doux parfums et semble plus exquis.

Ici, tout se conserve, ici, rien ne s'efface ;
Ce n'est point seulement le sol du souvenir :
Rome, comme Janus, offre une double face,
L'une vers le passé, l'autre vers l'avenir.

Pour le chrétien surtout cette terre est bénie;
Mais tout cœur généreux s'émeut à son aspect,
Et l'on n'a pas besoin de la voix du génie,
Pour faire naître en soi l'amour et le respect.

Quant à ces cœurs blasés qui courent l'Italie
Pour chercher un remède à leur satiété,
Rome ne peut guérir l'incurable folie
Qui n'a d'égale en eux que leur frivolité.

Parmi ses fils ingrats Rome a vu plus d'un traître,
Et plus d'un voyageur ose la blasphémer :
Moi, je t'aimais déjà, Rome, sans te connaître,
Et, pour mieux te connaître, il faut d'abord t'aimer.

Quiconque sans la foi prétend expliquer Rome,
Et veut sur l'infini n'en croire que ses yeux,
Celui-là, quel qu'il soit, ressemble à l'astronome
Qui veut sans télescope étudier les cieux.

Il faut trouver à Rome un peu de poésie,
Ou bien se résigner à n'en voir nulle part ;
Rome sait convertir le doute et l'hérésie,
Souvent la foi s'y trouve en n'y cherchant que l'art.

Tel ici ne rêvait que les vieux temps d'Évandre,
N'aimait que l'art antique et le forum païen;
Mais un jour d'un martyr il rencontre la cendre,
Et bientôt d'antiquaire il redevient chrétien.

Oui, plus d'un libre esprit, devant le Dieu fait homme,
S'est ici de l'erreur à jamais séparé ;
Il faut le répéter : Tout chemin mène à Rome,
Tout chemin y ramène, après s'être égaré !

Cette terre est encor la terre des miracles,
Que l'esprit du Très-Haut travaille en sens divers,
Et le vieux Vatican rend toujours des oracles
Qu'un souffle divin porte aux bouts de l'univers.

Rome reste immuable au fort de la tempête,
Et quand tout est vaincu convertit le vainqueur.
Rome du genre humain fut autrefois la tête,
Elle en est maintenant le cœur !

ROME

LETTRE D'UN PÈLERIN.

I

LA SCALA.

A HENRI MÉRIMÉE.

28 décembre.

Le voyage d'Italie est merveilleusement gradué par la nature elle-même pour nous initier peu à peu à cet incomparable pays, et nous faire avancer d'enchantements en enchantements. Il faut se garder d'intervertir cet ordre naturel, et d'aller tout droit, par mer, à Rome ou à Naples. Non, commencez votre pèlerinage par Nice, ville sans musée et sans monuments, mais italienne déjà par la nature et le climat; suivez l'admirable *Corniche* découpée et sculptée dans le roc par cette grande artiste qu'on appelle la mer. Gênes va vous paraître la reine de la Méditerranée, parce que vous n'avez encore vu ni Naples ni Venise. Continuez par la Rivière du Levant; la Spezzia vous offre son port, Carrare ses marbres, Massa ses orangers, Lucques ses bains; Pise vous montre sa célèbre tour, qui penche sans tomber,

comme sa gloire; Florence la Dantesque vous reçoit au nom de la poésie et de l'art, c'est l'Athènes de l'Italie; Sienne, agenouillée sur sa colline comme une nonne en prière, entr'ouvre pour vous la chambre de sainte Catherine et le palais de la Pia; Rome enfin vous apparaît comme une vision de l'Apocalypse, et après l'avoir visitée il faudrait y rester, si vous n'aviez pas encore à voir le golfe de Naples, la *Santa-Casa* de Lorette et les lagunes de Venise.

Nous venons de franchir lentement ces premiers degrés de l'initiation italienne; que dire ou plutôt que ne pas dire de tant d'illustres contrées? Mais Rome est le but de notre pèlerinage, j'y veux marcher tout droit, et je ne commence mes récits de voyage qu'aux approches de la Ville-Éternelle, prêt à mettre le pied sur le territoire romain :

> C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher!
> Ne vous figurez point que de cette contrée
> Par d'éternels remparts Rome soit séparée;
> Je sais tous les chemins par où je dois passer;
> Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
> Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
> Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole!
> (Racine, *Mithridate.*)

Nous avons quitté Sienne ce matin; la halte de midi et le *rinfresco* général ont eu lieu à Buonconvento, gros bourg fortifié, entouré de hautes murailles en briques. C'est là que l'empereur Henri VII fut arrêté par la mort dans sa marche sur Rome. Vous vous souvenez que ce prince était le dernier espoir de notre vieux Gibelin, Dante Alighieri, qui appelait en vers sublimes l'*imperadore tedesco* pour fonder l'unité politique de l'Italie, ce rêve de tous les grands Italiens :

Dell' alto Arrigo, ch' a drizzare Italia
Verrà in prima, che ella sia disposta.

Nos *vetturini* nous promettent bon gîte et bon souper à l'*Osteria della Scala*. Nous arrivons au coucher du soleil dans une lande déserte qui nous annonce déjà la campagne de Rome : pas d'habitations, pas un arbre, pas un champ cultivé, rien qu'une maison basse, isolée, et de mauvaise mine. Nous entrons : peu de feu et de provisions dans la cuisine; en revanche, force carabines dans un coin de la cheminée, véritable *venta* espagnole digne de celle où le héros de Cervantes reçut l'ordre de chevalerie. « Monsieur, disait Voltaire à un hôte importun qui cherchait à s'installer à Ferney, il paraît que vous ne voulez point ressembler à Don Quichotte; il prenait les auberges pour des châteaux, mais vous, vous prenez les châteaux pour des auberges. »

Notre hôte de la Scala semblait peu s'inquiéter de savoir si nous prenions sa *casa* pour une auberge ou pour un château; il n'avait pas affaire à nous, mais aux *vetturini*. C'était un *vecchiotto* à barbe grise, escorté de six fils vigoureux, qui avaient l'air d'être comme lui plutôt des voleurs que des aubergistes, quoique ce soit souvent la même chose.

Nous montons dans de grandes chambres nues comme la main, avec des lits sans rideaux, des fenêtres sans volets, et, ce qui est plus effrayant encore, des portes sans serrures. En face de la maison s'élève une petite chapelle isolée avec un clocheton en bois, comme on en voit dans les ermitages de romans où se passent tant de scènes lugubres.

Nous nous mettons à crier comme dans la comédie de

l'*Auberge de la Poste : Ehi! oste, camerieri, diavoli, dove siete?* L'hôte et ses six fils étaient trop grands seigneurs pour daigner nous servir ; une gentille *camerière* accourt seule à nos cris : *Eccomi a servirla, comandi.* Mais elle ne peut nous rendre compte de l'étymologie de la Scala ; nous avions beau lui demander où menait cet *escalier* mystérieux : A Rome probablement, dont la voie est étroite comme celle du ciel. Il paraît que cette énigme a tourmenté nos prédécesseurs à la Scala, parmi lesquels on trouve les noms de Scribe et de Pellico, car voici les vers anonymes que j'ai copiés sur le Livre des Voyageurs :

Se la *Scala* è cosi bella
Che ci porta in Paradiso,
Che sara la vaga stella
Che ci mostra il suo bel viso?

Bref, le gîte et le souper sont moins mauvais que nous ne nous y attendions ; nous rions très-fort, dormons fort bien et nous réveillons sans avoir été assassinés : que désirer de plus en voyage ? L'hôte et ses fils se contentent le lendemain de me rançonner mes cigares, qu'ils réclament comme un préservatif indispensable contre la fièvre, et il n'aurait pas été charitable de leur refuser cet excellent spécifique.

Si vous retournez à Rome, couchez à la Scala, et, comme nous, écrivez votre nom sur le *Livre* en voyageur *satisfait*. En ce bas monde, il n'y a rien de tel pour trouver une chose bonne que de l'avoir crainte mauvaise. Je vous assure que dans mes souvenirs de voyage la *Scala* aura une place réjouissante, en me rappelant ce que nos missionnaires nous racontent de ces auberges

du Céleste-Empire, qui, veuves même du nécessaire, n'en portent pas moins, avec toute la jactance chinoise, le nom attrayant d'hôtel des *Béatitudes* et des *Désirs accomplis*.

Sainte Térèse dans son *Camino de perfeccion* compare ingénieusement la vie humaine à une nuit passée dans une mauvaise auberge : *Todo es una noche la mala posada*. J'ai fait en me couchant ce sonnet sur cette comparaison de la grande Espagnole :

Ce sont des maux légers, les maux qui passent vite !
La vie ici n'est rien, près de ce qui la suit,
Qu'une méchante auberge où l'on couche une nuit;
Pourquoi nous plaindre autant de notre mauvais gîte ?

Demain, loin de ce toit qui si mal nous abrite,
Reprenant notre route à l'aube qui nous luit,
Nous irons, en suivant Celui qui nous conduit,
Retrouver la patrie où notre Père habite !

Ainsi parle Térèse, et d'ici je la vois,
Voyageuse du ciel, dans notre hôtellerie :
Au milieu de ce monde elle veille, elle prie;

Hâtant ses compagnons du geste et de la voix,
Debout avant le jour, quand tous dorment encore,
Elle épie un rayon de l'éternelle aurore !

II

LES ÉTATS DU ROI MON PÈRE.

A ADOLPHE BAUDON.

29 décembre.

Nous partons de la Scala au point du jour. Route triste, sauvage et pittoresque, désert aride, ravins étroits, monticules tapissés de bruyère, groupes grisâtres de montagnes basaltiques, cratères de volcans éteints, nature travaillée par les tremblements de terre, rochers fendus et entr'ouverts comme ceux de la Judée à la mort du Sauveur : il semble qu'on approche moins de Rome que de Jérusalem.

M. Poujoulat, qui n'a vu Rome qu'après Sion, trouve la même ressemblance aux environs des deux Cités saintes ; il nous représente surtout les montagnes de la Judée comme singulièrement hardies, escarpées, heurtées, presque douées de mouvement et comme prêtes à bondir, selon l'expression du Roi-Prophète, qui a traduit en poëte la nature qu'il avait sous les yeux, quand

il s'écriait : *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium.*

Nous arrivons à midi au bourg de Radicofani, perché avec son vieux château en ruines sur un pic aigu comme une pyramide; il nous rappelle l'aventure de notre abbé de Cluny avec un chef de brigands, si bien racontée par Boccace; c'est une de ces rares nouvelles du Décaméron qu'on peut lire et citer à tout le monde (*Giornata* x, *novella* 2).

Radicofani possède, comme Clermont-Ferrand, une fontaine pétrifiante dont on nous offre des produits. Nous restons ici quelque temps; c'est la sortie de la douane toscane.

Cette douane est un beau bâtiment avec une *loggia*. En face je vais boire à une jolie fontaine qui porte cette inscription hospitalière :

FERDINANDVS MEDICI
MAG. DVX ETRVRIAE III
VIATORVM COMMODITATI.

Un grand souvenir nous préoccupe à Radicofani, c'est celui de Pie VII. Enlevé la nuit brutalement du Quirinal par le général Radet, le 6 juillet 1807, enfermé à clef comme un vil criminel dans une de ces voitures grillées qu'on appelle à Paris *paniers à salade*, et à Rome de l'ignoble nom de *bastardelle* (casseroles), le Souverain-Pontife fut dirigé en poste vers Florence.

A Monterosi on le reconnut; beaucoup de femmes du peuple, imitant la tendre compassion des femmes de Jérusalem pleuraient en suivant ce Chemin de la Croix du Vicaire du Christ, et criaient avec désespoir : *Santo Padre! santo Padre!*

Dans ce désert de la campagne de Rome, par une chaleur étouffante, le Pape mourait de soif; on ne voulait pas s'arrêter; le maréchal des logis Gardini puisa de l'eau dans une bouteille à une source qui coulait sur la route, et l'offrit au Saint-Père; comme Celui dont il était le représentant sur la terre, il but de l'eau du torrent, et c'est ce qui l'a glorifié :

De torrente in via bibet; propterea exaltabit caput. (Ps. CIX.)

Enfin, Pie VII arriva à onze heures du soir à Radicofani où nous sommes.

Voici ce que nous lisons dans les Mémoires du cardinal Pacca, le fidèle et courageux compagnon de Pie VII, le Cyrénéen qui l'aida à porter sa croix sur cette Voie douloureuse :

« N'ayant pas de vêtements pour changer, il nous fallut garder ceux que nous avions tout trempés de sueur. Il n'y avait rien de prêt dans cette misérable auberge. En habit de cardinal, avec mon rochet et mon aumusse, j'aidai la servante à faire le lit de Sa Sainteté et à préparer la table pour le souper qui fut très-frugal; le Pape coucha sur un mauvais grabat, et eut un accès de fièvre pendant la nuit. »

Un peu plus loin, entre Sienne et Florence, la voiture versa. Une foule éplorée accourut en criant : *Santo Padre! santo Padre!* et aida à relever la voiture, pendant qu'un gendarme ouvrait la portière qui était fermée à clef. Les sbires, la pâleur sur le front et le sabre à la main, cherchaient à éloigner le peuple qui, furieux, criait après eux : *Cani! cani!* Chiens! chiens!

C'est avec ce souvenir sous les yeux et dans le cœur,

que nous traversons le désert qui sépare la Toscane des États-Romains. Cette frontière des deux États est imposante et sévère; c'est une large barrière naturelle de rochers, de bois et de torrents, qui se replient sur eux-mêmes comme des serpents.

Vous auriez ressenti, comme moi, une émotion singulière en mettant le pied sur le sol romain.

La douane romaine est pauvre et chétive; son auberge, où nous déjeunons, détestable; ses environs tristes et mornes; les douaniers, mal vêtus, ne demandent pas mieux que de se laisser séduire, ce qui s'appelle *toccar la mano*. Eh bien! je n'en étais pas moins ému en entrant dans les États du Pape, *les États du Roi mon père*, comme les appelle l'auteur de *Rome et Lorette :* « Le tableau qu'en garde mon souvenir a je ne sais quoi de digne et de touchant qui m'attendrit, et je ne me scandalise plus que l'Église ait un manteau troué. Mieux que Cornélie, cette mère auguste peut dire, en montrant ses enfants : « Voilà mes joyaux et mes trésors! »

Nous montons jusqu'à la petite ville d'Acquapendente, juchée avec sa cascade sur un rocher très-pittoresque. C'est la première ville des États Romains; sur la porte les armes pontificales étalent, pour la première fois à nos yeux, leur champ d'azur semé de deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent, en sautoir, surmontées de la tiare d'or.

La chaleur est très-forte; nous étouffons dans la voiture, et admirons les vieux Romains qui restent drapés dans leurs manteaux brun-marron. On traverse ensuite Saint-Laurent-le-Neuf, village fondé aux frais de Pie VI, pour offrir un asile aux habitants de Saint-Laurent-le-

Vieux, que sa situation malsaine, au fond du ravin, rendait inhabitable l'été. C'est encore Pie VI qui, à force de travaux, a essayé d'assainir les marais Pontins. Les Papes, tant calomniés, ont été les bienfaiteurs de leurs Etats. Est-ce leur faute si cette partie du patrimoine de Saint-Pierre est un pays pareil, ébranlé par les volcans, ruiné, dévasté par tant de guerres civiles et étrangères, débris de tant de peuples, poussière de tant de générations accumulées !

Nos yeux, attristés par ces sombres paysages, se réjouirent tout à coup quand, du haut d'une montagne, ils aperçurent le ravissant lac de Bolsène, belle turquoise ovale enchâssée dans ces monts basaltiques, et encadrée de grands bois de chênes, qui nous rappellent nos forêts du Nivernais; d'énormes ruines se dressent sur un mamelon avec des souterrains encore béants, restes d'un château fort.

Nous longeons le lac pour entrer à Bolsène, par un beau soleil couchant; une troupe joyeuse d'enfants sort d'une vigne pour nous voir passer; une brune *ragazzetta* se met à chanter. J'entends encore sa voix fraîche et vibrante, et j'ai retenu le commencement de sa chanson sans doute improvisée en notre honneur avec cette facilité si naturelle aux Italiens :

Vedete la bella carrozza
Ove siede Maria Verginella.

Bolsène, ancienne ville étrusque, n'est plus qu'un gros bourg désert. Nous profitons des derniers rayons du jour pour gravir à pied le haut de la ville, où, des ruines pittoresques du vieux château, on a une belle vue sur le lac.

C'est ici qu'eut lieu le miracle de Bolsène, que nous verrons peint par Raphaël au Vatican.

Montefiascone, le *mons Faliscorum*, est « une villette, dit Montaigne, dans son *Voyage d'Italie*, assise à la teste de l'une des plus hautes montaignes de toute la contrée. »

Son vin muscat est fameux. Tous les voyageurs ont raconté l'histoire de l'Allemand Fuger, mort pour avoir trop bu de ce *moscatello*. Son secrétaire le précédait en écrivant le mot *est* (c'est là), partout où le vin était bon. C'est ce fatal *est*, répété par trois fois sur la porte de la taverne de Montefiascone, que l'intelligent secrétaire a gravé sur la tombe de Fuger : *Est, est, est, et propter nimium est Joannes de Fuger, dominus meus, mortuus est.*

Pie VI avait donné l'évêché de Montefiascone au cardinal Maury, pour le récompenser de son zèle et de son talent à défendre l'Église à l'Assemblée Constituante, où il fut un brillant orateur et rival de Mirabeau.

Il fit preuve d'un courage incroyable pendant la révolution, restant à Paris, ne voulant jamais quitter l'habit ecclésiastique et se montrant hardiment partout. C'est lui qui, menacé d'être mis *à la lanterne*, fit cette réponse sublime, digne de l'esprit français : « En verrez-vous donc plus clair? » C'est Maury.

Qui depuis..... mais alors il était un Romain !

Nous déjeunons à Viterbe, capitale de légation, surnommée la ville des belles filles et des belles fontaines. « Viterbe, dit le *Journal de Montaigne*, a une partie de son assiette couchée sur une croupe de montaigne ; c'est une belle ville, de la grandeur de Senlis. M. de Mon-

taigne s'y fust arrêté pour la beauté du lieu, mais son mulet qui alloit devant étoit déjà passé outre. »

Viterbe était occupée par nos soldats. La vue de notre uniforme et de notre drapeau nous fit plaisir; je courus aussitôt causer et fumer au soleil avec nos *pays;* je demandai à l'un d'eux comment il avait trouvé Rome. Il prit un air majestueux, et, après avoir réfléchi, il me dit gravement : C'est joli! comme le *nec plus ultra* de son admiration.

La cathédrale gothique de Viterbe est sur l'emplacement d'un temple d'Hercule. Par un plan incliné, très-roide et dallé, nous montons au joli couvent de Sainte-Rose, la Jeanne d'Arc de Viterbe, la poétique héroïne du treizième siècle, qui, « à peine âgée de dix ans, au moment où le Pape Alexandre IV fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale pour y prêcher les droits du Saint-Siége contre l'autorité impériale, mérita d'être exilée à quinze ans par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie où son nom est encore aujourd'hui si populaire. » (M. de Montalembert.)

On vit pousser sur son tombeau des roses d'une merveilleuse beauté, symbole de sa vie et de son nom.

En 1839, le cardinal Pianetti a fait rebâtir l'église de Sainte-Rose; le couvent est occupé par les Clarisses. On nous montre dans une châsse magnifique le corps momifié de la jeune sainte.

Je regrette de n'avoir pas le temps d'aller voir le couvent dominicain de la *Quercia* (du Chêne), qui conserve l'image de la Madone trouvée sur un chêne anti-

que et vénéré. C'est là que, le 12 avril 1840, le P. Lacordaire prononça ses vœux et prit, dans son baptême monastique, le prénom de Dominique, en l'honneur du fondateur de cet Ordre qu'il allait restaurer en France si glorieusement.

Quand nous partîmes de Florence, on voulait nous y retenir, en nous menaçant de deux dangers sérieux si nous allions à Rome. On nous assurait que le typhus avait éclaté dans la Ville-Éternelle parmi nos soldats, et que les routes étaient aussi hérissées de brigands que de broussailles!... On nous confirma à Viterbe ce fait intéressant, qu'il y a un mois, un cardinal chargé d'une mission importante et de 7,000 *scudi*, avait été arrêté et respectueusement dévalisé aux portes mêmes de la ville, près de la fontaine; la sentinelle, en faction à la porte, entendit le coup de fusil qui cassa la jambe au postillon. Le *Journal de Rome*, en détaillant l'histoire, expliquait gravement comme quoi il est fort difficile d'établir la culpabilité des brigands, parce que, leur coup fait, ils montent d'excellents chevaux qui les emportent assez loin pour pouvoir prouver imperturbablement leur alibi. On n'a détruit le brigandage sur les frontières de Naples, qu'en rendant les villages responsables des méfaits accomplis sur leur territoire.

Les populations romaines n'ont pas pour les bandits le mépris que nous en avons. Ce n'est pas un métier infamant. Les petits-fils de Romulus se souviennent encore que Rome fut fondée par un chef de brigands, et ont un faible filial pour ces dignes descendants de leur fondateur. Chasseur, brigand, héros, c'est tout un pour Romulus et pour son peuple.

Le mot bandit, *banditto*, veut dire simplement exilé, homme hors la loi, comme l'*outlaw* des Anglais. Stendhal remarque que se faire brigand, c'est comme qui dirait, en langage parlementaire, faire de l'*opposition* au gouvernement. Cela s'appelle prendre la clef des champs, mot à mot, prendre le buisson, *prender la macchia*.

Un jeune officier français, avec qui nous causâmes à Viterbe, sur la grande place, près de la *Fontana Grande*, nous rassura sur ces deux points, objets de nos légitimes préoccupations. Il nous dit que le typhus n'était pas à Rome ; qu'à l'égard des bandits, ce n'étaient pas des êtres tout à fait fabuleux, mais que nous trouverions pour notre sûreté des postes et des patrouilles de soldats français sur toute la route de Viterbe à Ronciglione, qui est l'endroit particulièrement *brigandisé*.

On se met donc en route bravement. A tout hasard, on glisse cent louis dans les plis de cuir racorni de la capote de la voiture, et on ne garde que quelques pièces d'or pour payer *la buona mano ai signori banditti*. Puis, comme dernière ressource, j'ouvre mon vieux Dante, et je note un passage à montrer aux détrousseurs de grands chemins, pour effrayer leur conscience au nom du grand poëte !

C'est au douzième chant de l'Enfer. C'est là que la divine justice a plongé Attila, le fléau de Dieu, Pyrrhus, le meurtrier de Priam, Sextus, l'assassin de Lucrèce; c'est là que, pour l'éternité, la justice de Dieu arrache les larmes qui s'échappent, à chaque bouillonnement, des yeux de Réné de Corneto et de Réné de Pazzi, qui firent une si rude guerre aux grands chemins.

La divina giustizia di qua punge
Quell' Attila che fu flagello in terra,
E Pirro, e Sesto; ed in eterno munge
Le lagrime, che col bollor disserra
A Rinier da Corneto, a Rinier Pazzo,
Che fecero alle strade tanta guerra [1].

Ainsi prêts à toute rencontre, nous avançions toujours. Mais enfin, me direz-vous, avez-vous rencontré ces fameux brigands? — Oui, sans doute, je les ai vus,

Vu de mes propres yeux, ce qu'on appelle vu.

Ils étaient sept sur un char que traînaient

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille et lent,

et ils étaient escortés de quatre gardes du corps à cheval, spécialement attachés à leur personne. En un mot, ils étaient garrottés, et on les menait pendre.

Il faut avouer que, pour un voyageur enthousiaste, c'est la meilleure manière de rencontrer ces messieurs pour les observer et les décrire à loisir et tout à son aise, tandis qu'on n'a guère le temps de faire leur portrait, quand ils vous surprennent et vous font mettre à plat ventre, face contre terre, *faccia in terra.*

Après cette rencontre, nous atteignons la crête d'une montagne d'où nous voyons à droite le lac de Vico, ancien cratère; en face de nous se déroule le sublime as-

[1] Le bon vieux Grangier, traducteur et commentateur de Dante sous Henri IV, donne ici cette note explicative : Messire Renier Corneto, gentilhomme fort renommé par ses vols et assassinats; messire Renier Pazzo, aussi gentilhomme de l'ancienne famille des Pazzi de Florence, étoit un voleur et guetteur de chemins, assassinant les uns et dérobant les autres, si bien qu'en son temps il ne faisoit pas sûr d'aller en tels quartiers où il rôdoit.

pect de l'horizon romain, inondé de la lumière romaine comme d'une pluie d'or.

Voici là-bas la ligne onduleuse des monts de la Sabine, quelques-uns couverts de neige; mais le soleil est si éblouissant par-dessus! Nous éprouvons une chaleur incommode dans la voiture, et je monte sur le siége pour prendre l'air; et nous sommes au 30 décembre! Quel temps avez-vous, s'il vous plaît, aujourd'hui à Paris? Nous remarquons que tout, jusqu'aux mottes de terre et aux pierres du chemin, projette une ombre nette et forte, tant la lumière est vive et pure!

A Ronciglione, méchant village, il y a une descente affreuse; un de nos chevaux s'abat et roule sous la voiture. Nous devions coucher là, mais il n'est que trois heures, et les vetturini proposent de pousser plus loin. Soit! Décidément voici l'*Agro Romano,* couvert de genêts à fleurs d'or, comme les landes de Bretagne; il offre mille ondulations bizarres : c'est comme un Océan pétrifié.

Ici commence la *via Cassia,* construite, vers l'an 709 de Rome, par le censeur Lucius Cassius. C'est une antiquité assez dure et cahotante.

Après Monterosi, sous le porche d'une chapelle isolée, nous trouvons un poste français; le soldat de garde nous reconnaît comme des *pays* et nous sourit bravement. Tout à coup deux gendarmes romains se présentent, arrêtent ma voiture, et me demandent si je ne suis pas *il signor marchese* ***, qu'ils sont chargés d'escorter.

Nous couchons à *Sette Vene,* les Sept-Veines, les Sept-Sources, qui, réunies ensemble, forment la petite rivière *Treia* qui se jette dans le Tibre. Là on rencontre

hôtel isolé comme la *Scala*, mais bien meilleur, oasis hospitalière au milieu du désert romain. On y trouve des prairies, des vaches, du lait, du beurre, des rôties,

Castaneæ molles et pressi copia lactis.

Pour moi, je ne puis penser qu'à une seule chose : c'est que je suis à sept lieues de Rome ! Je passe une partie de la nuit dans une douce et vive insomnie, comme celle qu'Alfieri décrit dans ses *Mémoires*[1].

Pourtant, je ne pouvais croire que j'étais à quatre heures de Rome ; ce pèlerinage, si désiré depuis dix ans, avait été tant de fois remis, que j'avais fini par me persuader que je ne le ferais jamais.

Il faut se recueillir à l'heure solennelle
Où l'on pose le pied sur le vieux sol romain ;
Demain nous entrerons dans la Ville Éternelle,
Oh ! je ne voudrais pas mourir avant demain !

[1] « Partii dunque per Roma, con una palpitazione di cuore quasi che continua, pochissimo dormendo la notte, e tutto il di ruminando in me stesso e il S. Pietro, e il Coliseo, e il Pantéon. »

III

UNE FIN D'ANNÉE A ROME.

A ERNEST LAFOND.

Vendredi, 31 décembre.

Arriver à Rome à la fin d'une année pour en commencer une nouvelle, c'est une heureuse circonstance pour le pèlerin. Il se lève avec cette pensée, et fait sa prière du matin en s'orientant vers la Ville-Sainte, *Roma la Santa*.

Superbe et lumineuse matinée! Nous partons à huit heures, trop tard au gré de mon impatience. La campagne romaine est une suite de collines ondulées. Les géologues prétendent qu'elle devait former autrefois un golfe plus grand que les golfes réunis de Gaëte, de Naples et de Salerne. On dit que les empereurs romains ont voulu faire le vide et le désert autour de Rome pour laisser leur capitale isolée dans sa splendeur. Ils ont réussi : les invasions des barbares, les guerres civiles et étrangères, les brigandages qui en furent la suite, ont complété la dépopulation, et augmenté le mauvais air.

L'aspect général de l'*agro romano* est celui d'un vaste désert : c'est une Arabie romaine ; c'est le royaume de l'*aria cattiva*. La campagne de Rome semble désolée comme les environs de Jérusalem ; on est tenté de lui appliquer l'énergique expression du Roi-Prophète : Elle a endossé la malédiction comme un vêtement, *Et induit maledictionem sicut vestimentum*. (Ps. CVIII.)

Et pourquoi cela ? Peut-être Dieu la garde-t-il ainsi comme un monument de la défaite de Rome païenne, vaincue par la croix de son Fils, monument aussi éloquent dans son genre que le Colysée et les ruines du palais des Césars.

Quoi qu'il en soit, tous les poëtes ont aimé et j'aime comme eux ce désert grandiose qui entoure la Cité-reine d'une ceinture inviolable, bordée d'un cercle de montagnes. Nul n'a peint et senti ce spectacle comme Chateaubriand : « Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. »

On croit y entendre la voix d'Isaïe : *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas.*

« On dirait, ajoute le poëte d'*Outre-Tombe*, que ce sol est demeuré antique comme les ruines qui le couvrent, qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus. »

Il y a des gens qui regrettent de ne pas voir ici d'habitants ; à quoi bon ? ce désert est plus peuplé de grands souvenirs que l'enceinte de Londres et de Paris.

A mesure que nous approchons de Rome, la route

devient un peu plus animée; les fermiers romains passent à cheval, en longues guêtres de cuir montant jusqu'aux genoux, et roulés dans leurs grands manteaux bruns. Vallons et prairies sans ombres, ruisseaux dont l'eau rare et honteuse se cache sous l'herbe comme la Galathée de Virgile sous les saules. Troupeaux de charmantes chèvres blanches comme leur lait, guidées par un petit pâtre, que je crois entendre chanter comme dans les églogues virgiliennes :

Ite meæ, felix quondam pecus, ite capellæ.

Grands bœufs, à la robe gris de fer, aux cornes démesurées, avec l'extrémité noire. J'aime leurs pâtres velus, couverts de peaux, au chapeau conique, aux guêtres de cuir, à cheval, la lance au poing. Ils réalisent le rêve d'un petit berger de notre pays, qui s'écriait un jour : Si j'étais empereur, je garderais mes bêtes à cheval. En passant dans un étroit ravin et traversant un ruisseau sur un petit pont, je remarque un paysage tout fait : au pied d'un grand rocher hérissé de broussailles, est blottie une hutte couverte en roseaux, devant laquelle des hommes à cheval courent çà et là, je ne sais pourquoi. — Vraie halte de gentilshommes de grands chemins, tableau qui semble signé par Salvator Rosa. — Tu sais qu'on prétend que ce grand peintre fit partie d'une bande de brigands, et que c'est dans cette société pittoresque qu'il a pris les originaux de toutes ces figures fières, féroces, si fantastiquement costumées, qu'il a posées plus tard dans ses paysages.

Voici sur la route un grave paysan romain à pied, qui traîne derrière lui un méchant cheval sur lequel est

couché en travers un pauvre jeune homme tremblant la fièvre, pâle et ridé comme un vieillard, grelottant dans son manteau sous ce chaud soleil. Voilà donc là les Tytyre et les Mélibée de la campagne de Rome.

> Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi,
> Stultus ego, huic nostræ similem.....

Tout à coup, sur les hauteurs de Baccano, notre voiturin s'arrête et s'écrie : *Roma! Roma!* Nous ressentons quelque chose de l'émotion de nos pères, les pèlerins et les croisés, à la vue de Jérusalem.

> Ma quando il sol gli aridi campi fiede
> Con raggi assai ferventi, e in alto sorge,
> Ecco apparir Gerusalem si vede,
> Ecco additar Gerusalem si scorge.

Nous entrevoyons Rome, ceinte de sa couronne de montagnes vaporeuses, Rome éblouissante, noyée dans des flots de lumière, sorte de brouillard doré, vapeur lumineuse comme ces nimbes d'or qui servent d'auréole aux saints dans les tableaux des vieux peintres.

Il était dix heures un quart quand la Ville sainte nous apparut à travers une poussière d'été, qui s'élevait de la route et nous enveloppait comme la poussière des générations accumulées sur ce sol depuis tant de siècles!

Nous continuons notre route, et je récite dans mon cœur l'hymne d'actions de grâces échappée un jour des lèvres reconnaissantes de saint Ambroise et de saint Augustin.

A chaque instant, le sommet d'une colline nous montre Rome, puis un ravin nous en dérobe la vue.

J'avais une peur enfantine que Rome ne m'échappât, comme un mirage dans le désert.

A droite de la route, le voiturin nous montre le prétendu tombeau de Néron, dont le nom est passé ici à l'état de légende populaire. Ce monument en ruines est, d'après l'inscription, le sépulcre de Publius Vibius et de sa femme Reginia Maxima.

Halte sur une hauteur. Nouvelle et définitive vision de la Ville Éternelle, qui nous apparaît au soleil comme une image de la merveilleuse cité chantée par l'Inspiré de Patmos.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés?

Ce désert qui enveloppe Rome rend plus subite et plus saisissante son apparition inattendue. A notre droite, Saint-Pierre se détache, appuyé sur le mont Vatican; sa coupole étincelle comme un globe lumineux, astre régulateur de la chrétienté.

Par un pittoresque hasard, la Ville sainte se montre à nous encadrée entre deux grands pins solitaires qui forment sur nos têtes un heureux premier plan.

Rome, les monts Sabins, la campagne, la route, les pins, l'air, le ciel et mon âme avec eux, tout nage de joie dans ce bain vaporeux de la lumière romaine.

Voici des vers que j'improvisai sur place dans un de ces élans de cœur et de poésie qui sont si rares dans la vie :

C'est le dernier jour de l'année
Qui va rouler, feuille fanée,
Dans l'avide océan des jours;

J'aime à voir cette feuille morte
Tomber à mes pieds, à la porte
De la Cité qui vit toujours!

A toi la dépouille mortelle
De ce vieil an, Ville Éternelle,
Tombeau des générations,
Monde des souvenirs, ô Rome,
Reine Veuve que Byron nomme
La Niobé des nations!

Oui, la mort c'est Rome païenne,
Mais la vie est Rome chrétienne,
Le bœuf mugit dans le Forum [1],
Mais la Ville pontificale
Élève sa croix triomphale,
Impérissable Labarum.

Dans sa puissance surhumaine,
Plus grand que la gloire romaine,
Le Saint-Père, pontife et roi,
Tenant dans sa main paternelle
Les clefs de la vie éternelle
Peut dire encor : Rome, c'est moi!

Salut, salut, nouvelle année.
Oh! je bénis ma destinée
De commencer ce nouvel an
Dans cette ville de saint Pierre,
Capitale du *Roi mon père*,
Qui règne en paix au Vatican!

Nos voiturins, saisis aussi du désir d'arriver, pressent leurs chevaux à grands cris et à grands coups de fouet; nous descendons au galop dans la vallée du Tibre, qui est toujours le fleuve jaune d'Horace.

De grands roseaux bordent ses bords. Dans cette val-

[1] Campo Vaccino.

lée solitaire, on se croit encore à dix lieues d'une capitale, et pourtant nous touchons ses faubourgs. La vallée s'élargit; voici le *Ponte Molle*, l'ancien pont Milvius, un des lieux de la terre les plus historiques; là, Cicéron fit arrêter les complices de Catilina; Néron cachait ses orgies nocturnes, et Constantin remporta sur Maxence sa grande victoire religieuse et sociale.

« Deux cultes et deux mondes, dit Chateaubriand, se trouvèrent un jour en présence ici, au bord du Tibre, les armes à la main. Le Labarum domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner Celui qui prêcha sur la montagne. »

Nous traversons au galop le *Ponte Molle;* nos voiturins luttent de vitesse avec des fourgons de l'armée française lancés à toute bride; un de nos régiments arrivait à Rome en même temps que nous; nos soldats, couverts de poussière et de sueur sous ce chaud soleil, semblaient revenir du combat. Nous traversons un long faubourg, je remarque les enseignes : *Trattoria antica*, *locanda antica :* tout est à l'antique à Rome; c'est un honneur d'avoir du vieux, comme à Paris d'avoir du neuf; on estime ici *la haute antiquité,* comme chez nous *la haute nouveauté.* Il est une heure de l'après midi; nous atteignons la porte *del Popolo,* que les Français appellent la *Porte du Peuple,* mais qu'il faut traduire par *Porte du Peuplier.* Nous faisons enfin notre entrée à Rome, toujours en compagnie du régiment français, musique en tête, entrée triomphante des petits-fils de Brennus dans la Cité-reine, mise à feu et à sang par leurs ancêtres. Notre chevaleresque Charles VIII, à la tête de la fleur de la chevalerie française, a passé sous

cette même porte que franchissait, il y a quelques années, le comte de Chambord en simple voyageur [1]. Rome a donné l'hospitalité aux derniers Bourbons comme aux derniers Stuarts : c'est l'éternelle patrie de ceux qui n'en ont plus.

Tandis que la douane nous arrête à la *Porte del Popolo*, nous admirons cette noble place, et le mont Pincio, belle promenade que Rome doit aux Français.

Nous descendons au centre de la vieille Rome, près du Panthéon, à l'hôtel de la Minerve, ancien palais Conti. Le comte de Chambord, en y logeant, fit sa réputation; il est devenu l'hôtel des Français et du clergé de toutes les parties du monde. Les chefs de la révolution romaine s'y étaient installés et s'y faisaient servir comme des princes *senza costar nulla*. Nos voiturins s'en vont loger à leur modeste auberge de l'*Ours*, où descendit M. de Montaigne. Des fenêtres de notre appartement nous voyons la place de la Minerve, son obélisque soutenu par un éléphant, l'église et le couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, chef-lieu de l'ordre des Dominicains.

A quatre heures nous courons à l'église voisine, le *Gesù*, splendidement illuminée et remplie d'une foule immense. Le Saint-Père, le Sacré-Collége, la prélature, le sénat romain, y venaient assister au *Te Deum*, chanté en actions de grâces des bienfaits reçus de Dieu pendant le cours de l'année qui finit. Les gens du peuple savent par cœur leur *Te Deum* et le chantent à merveille.

Nous avons le bonheur d'entrevoir Pie IX et de rece-

[1] On eût dit un *vrai tremblement ou foudre de guerre*, dit Brantôme en racontant cette entrée de Charles VIII.

voir sa bénédiction. A sa sortie de l'église, le Saint-Père monta dans sa voiture à six chevaux noirs, avec les postillons et les laquais en livrée de soie rouge; nous nous courbons encore sous sa main paternelle, en criant de tout notre cœur : *Evviva Pio Nono !* Quelle meilleure fin d'année peut-on souhaiter que la bénédiction de Pie IX ! Et quelle joie de se dire à la fin de ce beau jour : demain, après demain, chaque jour, pendant plusieurs mois, je vais m'éveiller dans la *cité de mon âme*, comme dit Byron, *city of the soul!* « Ceux qui viennent à Rome une première fois en y apportant l'onction du Christianisme et la grâce de la jeunesse, savent l'émotion qu'elle produit..... Le centre des choses sous leurs deux formes principales, la matière et l'esprit; où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage; le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome ! » (LACORDAIRE.)

IV

LE JOUR DE L'AN A SAINT-PIERRE.

A MON PÈRE.

Samedi, 1er janvier 1853.

A Saint-Pierre! c'est le premier cri du pèlerin. En m'y rendant, ma joie est obscurcie par cette pensée que, pour la première fois de ma vie, je ne puis souhaiter la bonne année à toute la famille réunie. Que n'êtes-vous là tout autour de nous au milieu de Rome! Je vais prier pour vous à Saint-Pierre, et charger les nuages et les vents de vous transmettre mes vœux par de là les Alpes et les flots.

Nous partons à pied, traversons le pont Saint-Ange et arrivons à la place Saint-Pierre par une longue rue indigne de lui servir d'avenue. Napoléon Ier, maître de Rome, eut le projet d'abattre tout un rang de maisons pour faire à la basilique une voie triomphale. « Je veux, disait-il, que le décret en soit signé par mon fils, par le roi de Rome! » — Hélas! Sire, vous comptez sans votre hôte : l'avenir est à Dieu et Rome est au Pape!

La place de Saint-Pierre est l'ancien cirque de Néron. Au milieu s'élève l'obélisque égyptien, *il grand' Egitto*, comme l'appelle le Tasse. Il porte à sa cime un morceau de la vraie croix, comme l'étendard du Christianisme victorieux.

Admirables colonnades circulaires du Bernin — fontaines éternelles — A droite, le Vatican, ce Capitole chrétien, centre solitaire et mystérieux de la Papauté, la seule puissance indestructible sur la terre. En face de nous voilà Saint-Pierre!

La façade ne répond pas au grandiose de la basilique; Carlo Maderno a gâté le plan de Michel-Ange.

Sous l'immense portique, saluons à droite Constantin, à gauche Charlemagne. Le cœur me bat en soulevant la lourde portière de cuir.....

Saint-Pierre est la revanche éclatante des catacombes. Nos cathédrales du Nord, avec leurs demi-jours et leurs mystérieuses tristesses, sont encore un souvenir des oratoires souterrains où priaient les premiers chrétiens. Ici rien ne rappelle la douleur et la persécution; tout respire la joie et le triomphe; l'air, l'espace, l'harmonie, la lumière, pénètrent dans la basilique à flots victorieux. Saint-Pierre est un *Te Deum* en marbre et en mosaïque : c'est l'apothéose monumentale du catholicisme. Ses vastes flancs semblent seuls capables de contenir l'humanité et Dieu lui-même!

Ce temple a de si admirables proportions qu'on ne se rend pas compte d'abord de toute son immensité. Les uns disent que c'est une perfection, les autres que c'est un défaut. Quoi qu'il en soit, ce n'est que par comparaison qu'on acquiert la certitude de sa grandeur.

Les anges des bénitiers, qui en entrant semblent de petits enfants, sont grands comme nature. Si vous coupiez une tranche des colonnes du portique, vous auriez une table de douze couverts. Le Borromini a imaginé de faire toute une église dans la proportion exacte d'un seul des piliers qui soutiennent la coupole.

Le baldaquin de bronze, qui tient moins de place ici qu'un ciel de lit dans une chambre à coucher, est plus haut que la colonnade du Louvre. Le dôme à lui seul est aussi élevé que le Panthéon d'Agrippa, que Michel-Ange voulut ainsi lancer dans les airs [1].

Jules II disait qu'il avait voulu faire oublier le temple de Salomon. Il a réussi.

Nous entendons une messe basse dans une des chapelles qui à elle seule est une vaste église. Ce qui me frappe et me touche dans les basiliques romaines c'est le souvenir de l'égalité devant Dieu ; pas de places privilégiées, pas de chaises à payer ; tout le monde se prosterne également à genoux sur le pavé. Nous allons nous agenouiller devant la *Confession* des Apôtres, *ad limina Apostolorum*, et là, comme le pèlerin de Dante, nous nous réjouissons de voir ce temple unique, objet de nos vœux, dont nous espérons plus tard pouvoir vous raconter toutes les merveilles.

E quasi peregrin, che si rinrea
Nel tempio, del suo voto riguardando,
E spera già ridir com' ello stea.

[1] Quinze siècles avaient passé sur la ville sainte, lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin vainqueur du paganisme, osa porter le Panthéon dans les airs pour en faire la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, le chef-d'œuvre de l'art humain, et la plus belle demeure terrestre de CELUI qui a bien voulu demeurer avec nous *plein d'amour et de vérité*. (De Maistre, *du Pape*.)

Nous revenons à la Minerve, où l'on parle beaucoup du discours de nouvelle année que le général Gémeau vient d'adresser ce matin au Saint-Père, dans lequel il réclame sa bénédiction pour Napoléon III, en faisant une allusion au sacre futur du nouvel Empereur. Nous menons Teresina au mont Pincio, l'ancienne colline des Jardins, qui mérite encore son nom, grâce à la belle promenade due aux Français. C'est nous qui avons planté ces arbres ; les Italiens, brûlés par le soleil, ne tiennent pas comme nous aux ombrages épais, tandis que les gens du nord, qui n'ont souvent que trop d'ombre et de fraîcheur, adorent les bois ombreux : nous sommes toujours les fils des forêts et les disciples des druides.

Quel doux soleil, quel air pur et quelle vue de la terrasse du Pincio ! Rome tout entière à nos pieds, ici, devant la villa Médici, où est l'académie de France ; j'envie le sort des artistes qui restent là cinq ans ! Je rêve longtemps auprès de la fontaine, sous les chênes verts ; je suis fou de joie ; je vois tout sans rien voir et surtout sans rien pouvoir décrire. Heureux jour de l'an que celui où l'on se donne Rome pour étrennes !

O Roma, o desio
Degli anni miei primi,
O d'alme sublimi
Eterna Città !

V

LA FRANCE AU COLOSSÉE.

A CHARLES HARLÉ.

2 janvier.

J'erre au hasard à travers Rome pour en prendre l'air et me naturaliser citoyen romain. Je suis seul, à pied et sans guide; j'ai horreur des *Ciceroni*. Je ne veux pas encore faire de plan de voyage à travers la Ville-Éternelle; je ne pourrais, je crois, m'astreindre à la visiter méthodiquement quartier par quartier; je ne fais pas ici le commis-voyageur en antiquités, et je ne me pose pas en guide-âne,

Dont le devoir
Matin et soir
Est de tout voir.

J'ai mon but, qui est, avant tout, d'explorer Rome chrétienne et souterraine, et, fidèle à ma devise, de rechercher la France dans Rome. Je verrai tout cela len-

tement, à mon aise, passant le jour en longues *flâneries*, et le soir en longues *causeries* par lettres avec mes amis absents. Je finirai peu à peu par tout voir sans fatigue et sans satiété, avec le temps, et, pour bien voir, le temps qu'on croit perdu est souvent bien employé; c'est ainsi, je pense, qu'il faut s'assimiler Rome, *immedesimarsi*, comme disent les Italiens. On m'offre des guides qui se font fort de me faire visiter Rome en huit jours; cela ne fait frémir; c'est comme si on me proposait d'absorber un grand festin en huit minutes.

J'aime à me perdre sans fil conducteur à travers ce labyrinthe de grandeurs. C'est ainsi que, sans m'en douter, je viens de tomber dans le Forum; je le traverse et j'aborde le Colysée, où je m'ensevelis pour le reste de la journée. Ce Colosse, comme l'exprime son nom, *Colosseo*, est une de ces rares merveilles qui surpassent votre attente et vous écrasent de tout leur poids. Le Colysée est la personnification monumentale du monde païen, comme Saint-Pierre est le type le plus grandiose du Christianisme. Ces deux monuments géants se partagent Rome; le Colysée est couché aux pieds du Forum en ruines, et Saint-Pierre s'élève au delà du Tibre sur la colline du Vatican.

L'histoire du Colysée est une partie de l'histoire de Rome, depuis l'an 79 jusqu'en 1848, où il fut le théâtre d'une orgie révolutionnaire. Après avoir bu le sang des gladiateurs, des bêtes féroces et des martyrs, il devint, pendant le moyen âge, la forteresse féodale des Frangipani, qui s'intitulaient seigneurs-châtelains du Colysée [1].

[1] Cette famille romaine ayant nourri les pauvres pendant une disette en reçut ce noble nom de *Frangipane*, *Tranche-pain*.

Il vit à cette époque des tournois et des combats de taureaux; puis il tomba en ruine, et plusieurs palais de Rome furent bâtis avec les pierres arrachées à ses vieux flancs; il fut laissé dans un tel abandon, qu'il servait de repaire, la nuit, aux brigands, aux bohéniens et aux sorciers [1].

Enfin, Benoît XIV consacra l'arène du Colysée à la Passion de Notre-Seigneur, et y fit élever les stations qu'on y voit encore avec cette simple croix de bois, symbole de la victoire du christianisme, monument plus grand, plus touchant et plus solide, dans sa rustique simplicité, que la masse entière du vieux Colosse.

Je ne puis me lasser de parcourir ce champ de bataille du christianisme où nos pères ont, gladiateurs de la vérité, combattu jusqu'à la mort sous l'œil et sous le ciel de Dieu; *sub cœlo Dei*, dit Tertullien, qui appelle les chrétiens une race toujours prête à mourir, *expeditum mori genus*.

Lorsqu'il travaillait à Saint-Pierre, Michel-Ange, déjà très-vieux, fut trouvé, un jour d'hiver, après la chute d'une grande quantité de neige, errant tout seul au milieu de l'amphithéâtre colossal; il venait monter son âme au ton du sublime, et s'inspirer du Colysée pour bâtir Saint-Pierre, des ruines païennes pour fonder le triomphe monumental du christianisme.

[1] *A segno di servire di campo a stregonierie durante la notte.* Voir le curieux récit que fait Benvenuto Cellini d'une scène de sorcellerie nocturne à laquelle il assista avec un prêtre sicilien dans le Colysée : *Andaticene al Culiseo, quivi paratosi il prete a uso negromante si messe a designare i circuli in terra..... comparse parecchi legione di diavoli, di modo che il Culiseo era tutto pieno.....* Son compagnon, Agnolino Gaddi, eut une si belle peur que *fece una strombazzata di coregge con tanta abbondanza di, ect., ect.* (Vita, l. I.)

Le Colossée, réparé et soutenu par les papes successeurs des Césars, restera comme un monument éternel de la cruauté antique et de l'héroïsme chrétien. Une tradition proverbiale assure qu'il durera autant que Rome elle-même; quand il tombera, Rome tombera aussi, et quand Rome tombera, ce sera le signal de la fin du monde [1].

J'aime à retrouver au Colysée un grand souvenir de la France des croisades.

Un jour, au onzième siècle, un moine français nommé Othon, né à Rheims, et devenu pape sous le nom d'Urbain II, promenait sa douloureuse rêverie sous les arcades du Colysée devenu son asile et son Vatican. L'antipape Guibert, soutenu par l'empereur Henri V, s'était emparé du Capitole, du Latran, du château Saint-Ange et de Saint-Pierre; Urbain s'était réfugié au Colysée, dans la forteresse des Frangipani. Tandis qu'il réfléchissait à ses malheurs et à ceux de l'Église, il vit tomber à ses pieds un pèlerin venant de Jérusalem. C'était un compatriote, un Français, un ermite d'Amiens, appelé Pierre; il apportait au Pape une lettre dans laquelle le patriarche de Jérusalem implorait un secours pressant contre les Musulmans. Pierre l'Ermite venait offrir à Urbain l'idée des croisades au milieu des ruines de l'amphithéâtre Flavien, teint du sang des martyrs. Urbain le comprit et alla prêcher la croisade à Clermont; le souvenir de ces deux cœurs français qui firent éclore ici la pensée des croisades avait pour moi un religieux intérêt, surtout en ce moment où nous revoyons ce qui ne s'était

[1] Quamdiù stabit Coliseus, stabit et Roma, quando cadet Coliseus, cadet et Roma; quando cadet Roma cadet et mundus. (Cité par Bède.)

pas vu depuis les guerres saintes. Un mouvement venu de Jérusalem, comme celui que Pierre l'Ermite imprima à son siècle, va unir comme autrefois ces deux grandes ennemies, la France et l'Angleterre, pour reprendre l'œuvre des Croisés, et refouler une ambition schismatique qui, plus dangereuse aujourd'hui que l'islamisme, menace à la fois Rome et Jérusalem.

L'entrée du Colysée était gardée par un jeune soldat français, venu à Rome du fond de la Bretagne ; je cause avec lui. Il est de Saint-Pol-de-Léon, la ville monastique, la Rome bretonne. En m'en revenant lentement par le Forum, je fis à ce soldat ces vers, que certainement il ne lira jamais :

GESTA DEI PER FRANCOS.

(Titre de la chronique des Croisades, de Jacques Bongars.)

Enfant de l'Armorique, ici, jeune barbare,
Tout est pour toi nouveau, merveilleux et bizarre,
Et tu ne comprends rien à ce vieux monument
Dont tu gardes l'entrée avec étonnement.
L'enceinte de ce vaste et sombre Colysée
Fut du sang des martyrs largement arrosée ;
Ce cirque a vu mourir des soldats comme toi,
Fidèles à leur chef, encor plus à leur foi ;
Les fils de la Bretagne et ceux de la Vendée
Doivent prendre de Rome une sublime idée,
Dans ce cirque où tout parle et tout fait retentir
Ce cri des vieux chrétiens : Honneur au sang martyr !

Retourne-toi, soldat ; lève les yeux, regarde
Ce Capitole ancien qu'un autre Français garde,
Jusqu'au pied de ses murs nos aïeux sont venus,
Et nous sommes encor les enfants de Brennus.
Gardons le double sang, pour que rien ne nous manque,
De la race gauloise et de la race franque ;

Notre histoire est fertile en sublimes leçons :
Vainqueur des Sarrazins, des Lombards, des Saxons,
Le très-grand empereur de France et d'Allemagne,
Lui, que l'Église un jour nomma saint Charlemagne,
De Saint-Pierre à genoux monta chaque degré,
Et des mains du pontife il en sortit sacré.
Dès lors à son exemple on vit faire à la France
Avec Rome sa mère une sainte alliance;
Le Vicaire du Christ eut souvent pour soutien
La France très-chrétienne et le roi très-chrétien.

Mais nos républicains, après quatre-vingt-treize,
Ont prétendu se faire une Rome française,
Ils font mourir le Pape, et puis Napoléon
Vit devant lui paraître un autre saint Léon.
Il voulut de son fils faire le roi de Rome :
Où vit-on mieux qu'alors que Dieu se rit de l'homme,
Que la ville éternelle est à la Papauté,
Et qu'on n'y verra plus une autre royauté?

Malheur! trois fois malheur à qui touche au pontife,
Vicaire de ce Dieu mis en croix par Caïphe,
Malheur à qui voudrait le tenter de nouveau :
On a vu Sainte-Hélène après Fontainebleau!

Les révolutions ont rouvert leurs abîmes,
Oh! ne leur donnons plus l'exemple de nos crimes!
Mais les temps sont changés; tout ce Vésuve en feu
Malgré lui se dirige au gré du doigt de Dieu.
Vois-tu cela, soldat : la France en République
T'envoie ici sauver la Rome catholique;
Descendant des Croisés, ton courage et ta foi
Viennent de rendre Rome à son Pontife-Roi.
Comprends-tu maintenant, enfant de la Bretagne,
Tu viens de relever l'œuvre de Charlemagne;
Dotés par nos aïeux, rétablis par nos mains,
Garde en fils dévoué les Pontifes romains,
Et quel que soit le nom dont chaque chef se nomme,
Sache que ton mot d'ordre est ici *France et Rome!*

Patrie et Foi! soldat, on est fier, tu le sais,
D'être à Rome à la fois catholique et Français!

Dès qu'on la laisse enfin suivre sa destinée
La France est de l'Église encor la fille aînée,
Soyons Guelfes toujours et jamais Gibelins;
Laissons-nous appeler les soldats papalins,
Nous sommes les conscrits du grand Dieu des armées
Qui nous mène au secours des tribus opprimées;
A la droite de Dieu reprenons notre rang,
Et de cœur et de nom restons le peuple franc [1];
Gardons de nos aïeux l'héritage de gloire,
Soldat, vive la France! et puisse son histoire
S'intituler encor jusqu'à la fin des temps :
Faits et gestes de Dieu par les armes des Francs!

GESTA DEI PER FRANCOS.

[1] Ce peuple qui a un si grand nom, puisqu'il l'a donné à la *franchise*, ou que la franchise l'a reçu de lui.

(De Maistre.)

VI

LE CAVALIER BERNIN.

A M. L'ABBÉ CROSNIER.

VICAIRE-GÉNÉRAL DE NEVERS.

Lundi, 3 janvier.

Je viens de monter la rue tortueuse et escarpée que vous m'avez indiquée, la *via delle Tre Cannelle*, non pas la rue de la *Cannelle*, comme traduisent généralement les Français, mais la rue de la Fontaine-aux-Trois-Robinets. J'ai trouvé le n° 149, où votre lettre et le souvenir de Mgr l'évêque de Nevers m'ont fait accueillir avec une parfaite bonne grâce par M. l'abbé Jeannault, ce franc Breton, depuis quinze ans à Rome, qui est devenu Romain sans cesser d'être Français.

Son infatigable obligeance s'est mise à ma disposition pour nous chercher un appartement. Nous avions trouvé une petite maison que je trouvais dans une admirable position; *via Ripetta* près du port; sous nos pieds le Tibre, à gauche le pont Saint-Ange et le dôme de Saint-Pierre; en face la campagne romaine, à droite les cyprès

du Mont-Mario. Là au moins je me serais cru tout à fait à Rome. Sous mes fenêtres j'aurais eu le bac qui fut témoin d'une si tragique aventure, le 15 juin 1497. Cette nuit-là, sous l'hôpital de Saint-Jérôme-des-Esclavons, était amarré la barque du vieillard qui gagnait sa vie à faire passer le Tibre aux passants. Le fleuve-roi avait peu de secrets pour cet homme, il fut interrogé par des serviteurs du pape Alexandre VI, qui lui demandèrent s'il n'avait rien vu jeter au Tibre dans la nuit du mercredi. Voici ce qu'il répondit : « La nuit dernière, j'ai vu deux hommes sortir avec précaution du *vicolo* (de la ruelle) de l'hôpital, et regarder de tous côtés, comme pour s'assurer s'ils étaient seuls. N'apercevant personne, ils se retirèrent; puis, au bout d'un instant, il en vint deux autres qui examinèrent aussi les rives et firent signe à leurs compagnons d'approcher. Du fond de mon bateau où j'étais couché, j'aperçus alors un autre homme monté sur un cheval blanc; il maintenait sur la selle un cadavre dont la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre. Ce cavalier descendit au bord du Tibre ; ils saisirent le cadavre tous ensemble et le lancèrent dans le fleuve [1]. »

Sur l'indication du vieux passeur, on fit sonder le Tibre par des pêcheurs, et le lendemain vers le soir on retrouva le cadavre percé de neuf coups de poignard et ayant encore sa bourse et ses riches vêtements. On reconnut la main de Caïn. C'était le corps du duc de Gandie assassiné par son frère César Borgia.

La crainte des inondations du Tibre et l'isolement de ce quartier nous firent renoncer à cette maison. Peut-

[1] Burkhardt cité par Mary Lafon, *Rome moderne*.

être aussi que ces lugubres souvenirs m'y eussent fait faire de mauvais rêves, que j'aurais été tenté de mettre en méchants vers dans quelque drame à la Victor Hugo.

Nous bornons nos recherches au Corso, le quartier peuplé, le centre des étrangers. Ces courses me donnent l'occasion de voir des maisons et des palais romains. Tout y est grand, vaste, grandiose, mais sale, peu commode et délabré; peu de cheminées : l'ennemi qu'on craint ici, c'est la chaleur et non le froid. Je visite avec intérêt le palais Bernini, qui appartient encore aux descendants du célèbre sculpteur dont une noble statue de la Vérité orne le portique.

Le cavalier Bernin fut l'indispensable architecte de je ne sais plus combien de Papes; il éleva les colonnades de Saint-Pierre, et faillit enlever à un Français la gloire de faire la colonnade du Louvre

Voici une curieuse lettre de Louis XIV à Alexandre VII; voyons un peu comment le grand roi parle au grand pontife :

« Très-Saint-Père,

« Votre Sainteté m'ayant fait remettre deux dessins pour mon palais du Louvre, de la main d'un artiste aussi célèbre que le cavalier Bernini, je devrais plutôt la remercier de cette grâce que lui en demander une nouvelle. Cependant, comme il s'agit d'un palais qui sert depuis plusieurs siècles de résidence aux rois les plus zélés pour le Saint-Siége parmi ceux de la chrétienté, je crois devoir recourir à Elle en toute confiance. Je supplie donc Votre Sainteté, si son service n'en souffre pas, d'ordonner au cavalier Bernini de venir en

France pour y faire exécuter son projet : Votre Sainteté ne pourrait me faire une plus grande faveur dans la circonstance actuelle. J'ajouterai même qu'elle n'obligera personne qui soit avec plus de vénération et plus cordialement que moi,

« Très-Saint-Père,

« Votre très-dévoué fils,

« LOUIS. »

A Paris, ce 18 avril 1665.

Bernin arrive et propose des projets étourdissants ; il veut faire devant le Louvre une place immense, et y élever, sur un rocher de cent pieds de haut, une statue colossale du roi ; tout autour, des nymphes et des fleuves auraient lancé par la ville des torrents d'eau. Il voulait aussi réunir le Louvre aux Tuileries ; projet grandiose, qu'il était réservé d'accomplir à Napoléon III. Mais Colbert se lassa des exigences du Bernin ; il le renvoya comblé d'honneurs et de pensions, et il adopta pour la colonnade du Louvre le plan de Claude Perrault, ce mauvais médecin devenu bon architecte ; ce qui fit dire à Boileau :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

VII

LE TASSE A SANT' ONOFRIO.

A ALBERT BARRE.

4 janvier.

Vite, ami, laissez-là votre quai Conti, votre hôtel de la *Zecca*, votre atelier et vos tableaux ; d'un bond de la pensée sautez de la Seine au Tibre, et montons ensemble la colline de Sant' Onofrio, qui vous est si familière et vous a laissé de si doux souvenirs.

Traversons le pont Saint-Ange, et contemplons ce Môle d'Adrien, imitation des Pyramides d'Égypte. Le caprice d'un empereur romain alla chercher cet énorme modèle sur les bords du Nil ; il condamna l'architecte à travailler comme pour des géants, et à élever cet édifice pour recueillir un jour sa vaine poussière, qui n'y est plus. Adrien était artiste et poëte ; il fit ces vers la veille de sa mort :

Animula! vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,

Quæ nunc abibis in loca!
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Vers que notre vieux Ronsard a heureusement imités :

Amelette Ronsardelette,
Mignonelette, doucelette,
Très-chère hôtesse de mon corps,
Tu descends là-bas faiblette,
Pâle, maigrelette, seulette,
Dans le froid royaume des morts, etc.

L'archange, debout au sommet du Môle d'Adrien, nous inspire de plus nobles et de plus sérieuses pensées; il nous rappelle l'ange que saint Grégoire-le-Grand aperçut dans le ciel remettant son épée au fourreau, après la cessation de la peste. Le messager divin va-t-il tirer de nouveau son glaive, et nous apporter avec le choléra une nouvelle preuve de nos fautes et de la colère du Tout-Puissant?

Nous sommes au pied du Janicule; à droite, l'allée qui mène au cimetière de San-Spirito; à gauche, la rue si roide et si mal pavée, que vous avez tant de fois montée et descendue pendant votre séjour à Sant' Onofrio.

Mon cocher refuse positivement de gravir cette rampe escarpée et me laisse en bas.

Pourtant, en décembre 1594, par un temps affreux, une voiture montait à grand'peine, sans doute, cette âpre montagne : c'était le carrosse du cardinal Cintio Aldobrandini, neveu de Clément VIII; les moines en virent descendre Torquato Tasso, qui venait mourir au milieu d'eux, à l'ombre de la chapelle de cette Reine du

ciel à qui il avait voué un culte si chevaleresque et si reconnaissant.

C'est escorté de tous ces souvenirs que j'ai gravi cette rue à mon tour. Arrivé haletant sur la plate-forme, devant l'humble couvent, je me suis arrêté sous les vieux saules creux de la terrasse, et, à cheval sur le mur bas et croulant, j'ai contemplé d'abord le panorama de Rome couchée à mes pieds; puis j'ai monté à Sant' Onofrio.

Je me suis rappelé votre petit tableau d'une distribution de soupe à la porte de ce couvent. Seulement, vous avez fait serpenter sous le portique un verdoyant feston de vigne qui n'existe pas dans l'original. Mais il fait un si heureux effet, que je vais conseiller aux bons moines d'y planter un véritable cep. La poésie donne ici une leçon à la réalité.

Je cherche sous ce portique les fresques du Dominiquin, malheureusement fort détériorées; elles représentent trois pages de la vie de saint Jérôme. Voici, je crois, autant qu'on en peut juger, sa vision au désert, où l'image des vierges et des spectacles de Rome passe devant les yeux troublés du solitaire de Bethléem; magnifique sujet qui tentait votre pinceau.

La porte de l'église est entr'ouverte; j'y pénètre, je m'agenouille, et, après une courte prière, je me tourne à gauche; vous m'aviez si bien décrit la place, que je trouve aussitôt sous mes pieds l'humble dalle de Torquato; j'y relis cette inscription que vous m'avez rapportée jadis dans une empreinte prise sur la pierre même avec du papier mouillé [1] :

[1] Cette épitaphe, dit H. Beyle, saisit les âmes nobles, parce qu'elle est fille de la nécessité et non de l'esprit. Les moines de ce couvent étaient

D. O. M.
TORQUATI TASSO
OSSA
HIC JACENT
HOC NE NESCIUS
ESSES HOSPES
FRES HUJUS ECCL
P. P.
MDCI
OBIIT ANNO MDXCV

Une tête du poëte, assez médiocre, est peinte sur le mur au-dessus du cénotaphe qui lui fut élevé par le cardinal Bevilacqua. Dans ma Vie du Tasse, qui précède notre traduction de ses sonnets, j'ai écrit, avant de l'avoir vu, que le cardinal lui fit élever un *magnifique mausolée.*

Depuis dix ans, on a ouvert une souscription pour élever au Tasse un tombeau digne de lui, dit-on. Pour moi, je préfère à tous les monuments cette humble dalle posée sur son corps par les bons Pères Hiéronymites. J'aimais mieux Napoléon sous le saule de Sainte-Hélène que sous le dôme des Invalides.

On m'a montré au couvent le projet gravé du monument du Tasse, confié au ciseau du commandeur de Fabris; il m'a paru bien conçu.

Au-dessus du marbre sépulcral, on lit ces mots :

A TORQUATO TASSO IL SECOLO XIX.

Le sculpteur a représenté le poëte en costume du

dérangés par les questions des étrangers qui accouraient chez eux de toutes les parties de l'Italie; ils aimaient le Tasse eux-mêmes; ils firent placer cette inscription.

temps, son poëme à la main, appuyé sur des trophées et sur un bouclier qui porte une croix, et cette devise : *Pro fide*. Un bas-relief nous montre le Tasse mort, conduit en triomphe au Capitole. Au sommet du monument est sculptée la Vierge sainte, que le poëte a chantée avec tant d'amour.

Pie IX vient de souscrire pour une forte somme à ce monument, qui est en train de s'achever. Il était digne d'un pape de ne pas oublier le chantre des croisades [1].

Auprès de la tombe du Tasse se trouve celle d'un autre poëte qu'on ose à peine nommer près de lui, Alessandro Guidi, le poëte favori de Christine de Suède, qui daignait parfois l'aider de sa royale poésie. Guidi mourut du chagrin que lui causa une faute typographique qu'il découvrit dans un de ses ouvrages au moment où il allait l'offrir à Clément XI. Si j'avais été aussi chatouilleux que lui sur cet article, je serais déjà mort deux ou trois fois : de malicieux typographes ne m'ont-ils pas fait promener une barque *sous les flots*? Ne m'ont-ils pas métamorphosé *le vague* du cœur en *une vague* vagabonde[2]?

[1] Voici ce que je viens de lire dans le *Giornale di Roma* : « La santità di nostro signore, intenta sempre a promuovere col suo alto favore tutto quello che ridonda in accrescimento e decoro della religione, delle lettere et delli arti, e per ogni dove è in questa sua Roma, ha di recente degnato della sua protezione il progetto di monumento al Tasso, invenzion e scultura del signor commendator de Fabris, che ha gia condotto nel marmo la maggior parte del opera. Ha la Santita sua consegnato a Sua Eccellenza il signor principe Borghese, membro della deputazione preposta a promuovere l'esecuzione dital monumento, una cospicua somma del suo particolare peculio.

[2] Mais je donne la palme à un ivrogne de copiste à qui je dictais plusieurs de ces lettres pour l'impression ; tantôt, en place du baldaquin de Saint-Pierre, il me mettait le *bal d'Aquin* ; tantôt, rêvant sans doute au petit verre, sa récréation favorite, il écrivait bravement le *faux rhum* au lieu du Forum.

Guidi, mort d'un pareil chagrin, est un bien petit souvenir auprès de celui du Tasse, mort de misère et de douleur.

Le tombeau du cardinal Mezzofanti est plus intéressant. Ce savant polyglotte, qui excitait l'admiration de Byron, cette *Pentecôte vivante* comme on l'appelait, savait et parlait je ne sais combien de langues avec leurs dialectes particuliers.

Etant prêtre des hôpitaux à Bologne, en 1798, et ne pouvant confesser les soldats étrangers malades, faute de savoir leur parler, il pria Dieu de lui donner le don des langues, et il se mit à l'étude avec confiance. C'est ainsi qu'il commença sa prodigieuse carrière. Il est mort à Rome en 1848, du chagrin que lui causa la révolution romaine et le départ du Saint-Père.

Que j'aime, avec tous ses souvenirs, cette petite église de Sant' Onofrio, si fraîche et si sombre! Vous vous rappelez son chœur, coupé à pans ogivaux, dont la voûte est couverte des ravissantes fresques du Pinturicchio.

Pendant que j'étais délicieusement noyé dans ces détails, seul et tout à moi dans la solitude de l'église, j'entendis tout à coup des voix lointaines, c'étaient les Pères de Saint-Jérôme qui chantaient leur office, cachés à tous les yeux, dans la grande tribune où, en grattant par hasard le mur, vous avez découvert des vestiges de fresques, que la pieuse insouciance des bons Pères n'a pas songé à remettre au jour depuis votre départ.

Un vieux moine entra dans l'église et s'avança vers moi pour me servir de guide. Il me montra dans un enfoncement à gauche une chapelle qui fut l'église primi-

tive ; on y voit une statue en bois peint de saint Onofrio, fils d'un roi de Perse, anachorète en Egypte, et patron du monastère.

Le moine me fit traverser le petit cloître orné de colonnettes de marbre et de fresques effacées du cavalier d'Arpin, et m'introduisit au premier étage dans une longue galerie : à droite en entrant, sur le mur, il me montra la charmante madone de Léonard de Vinci, la seule de sa main qu'on connaisse à Rome. Je la contemplai avec une douce admiration, puis je dis en italien au moine : « Un de mes amis a passé ici deux mois pour copier cette peinture.

— *Oh ! bello*, dit le moine dont le visage s'épanouit, *il signor Alberto ! bravo giovine, buon pittore !*

— Vous êtes donc, lui dis-je, le bon père Girolamo, dont mon ami m'a parlé?

— *Sicuro signore, sono io il vecchio, il vecchissimo Fra Girolamo.* »

Combien d'heures tranquilles et douces, mon ami, vous avez dû passer là en copiant ce chef-d'œuvre de Léonard, à deux pas de la chambre du Tasse !

Dans la galerie, on lit sur les murs de longues inscriptions ; en voici une :

Ti solleva, o poeta della croce
Dal tuo sepolcro
E guarda a l'oriente
I campi santi e gloriosi
Di cui ci narrasti i trofei
Gemon di nuovo fra le stragi ed il pianto
Non temere Dio è fedele
La potenza del Profeta è nella polvere
Christo e il pontefice suo
Regnani pacifici Dominatori del mondo

La libertà ritorna nella città del Signore
Vince e trionfa il Leone di Giuda.

Cette invitation au Tasse de regarder ce qui se passe à l'Orient est curieuse dans les circonstances présentes; le poëte, dans un beau sonnet peu connu, regrette que son poëme ait été stérile; il eût voulu le déployer comme un drapeau, pour mener les peuples à une nouvelle croisade,

L'arme e'l duce cantai che per pietade.

Il aurait pris, de notre temps, plus d'intérêt que nous encore à la question des *Lieux-Saints*.

Au bout de la longue galerie de la Madone, s'ouvre la porte de la chambre du Tasse, où il resta vingt-cinq jours et où il mourut.

J'y pénétrai avec recueillement; Fra Girolamo me dit que c'était la meilleure cellule du couvent; n'était-ce pas juste de la donner au poëte mourant?

Elle est, en effet, grande et aérée, au midi, avec deux fenêtres et deux petits balcons en fer, d'où le poëte avait une vue digne de lui, et qui a dû consoler ses yeux prêts à se fermer à la lumière; en face le mont Mario, à droite Rome, à gauche, et, tout près, Saint-Pierre [1].

Au milieu de la cellule du Tasse, sur un piédestal, sous un globe de verre on voit le buste du poëte en bois peint, mais la tête est en cire; le masque fut pris sur le

[1] Chateaubriand, ambassadeur à Rome, écrivait à madame Récamier : « Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira. Aux moments perdus de mon ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes Mémoires. »

cadavre. Il est d'une expression admirable : joues plombées et décharnées, yeux creux et fermés, mais exhalant encore la vie et l'enthousiasme, lèvres crispées, sourcils arqués, moustaches hérissées, front olympien, air de martyr et d'inspiré. C'est le *vates* antique.

Quel contraste entre les deux têtes de Dante et du Tasse !

Dans le masque du sombre Florentin on retrouve le farouche et passionné Gibelin, l'enfant d'une rude république dévorée par la guerre civile et les factions ; le profil élégant du beau Napolitain rappelle le gentilhomme d'une cour aimable et polie ; mais quelle beauté dévastée par la souffrance, quel sourire amer ! Il s'était dit : « Je viens chercher le repos dans cette cellule, s'il y a quelque repos ici-bas entre les pleurs et la colère. »

Se quiete è quaggiù fra il pianto e l'ira !

Il trouva ici le calme et la paix dans la religion, et dans la mort sanctifiée par elle.

Fra Girolamo me parlait du Tasse comme il m'avait parlé de vous, ainsi que d'un hôte récemment venu au couvent. Il me dit que le Père Toretti était le confesseur du poëte qui mourut, le 24 avril, seul, en tête à tête avec le prêtre et le crucifix.

Le bon moine me fit voir les reliques du Tasse. Dans une armoire vitrée on conserve sa coupe, son miroir, son encrier, sa ceinture d'écorce : *Fascia di scorza d'albero con cui si cingea la tunica,* me disait Fra Girolamo.

Voici un beau Christ en bois, cloué sur une croix de cuivre doré, *un crocifisso che conservava per memoria del suo padre, ed avanti a cui soleva orare.* D'autres pensent

que c'est le crucifix qui lui fut donné par Clément VIII, auquel le Saint-Père avait affecté de nombreuses indulgences, *in articulo mortis*, en faveur du poëte, qui le tint collé sur ses lèvres en mourant, et qui le légua au monastère.

On garde aussi un morceau du vieux chêne sous lequel le Tasse allait s'asseoir dans le jardin des moines. Il y a quelques années, il a été frappé de la foudre comme le poëte.

Voilà l'inventaire des richesses que l'illustre Misérable a laissées au couvent, qui lui prêta un lit pour mourir.

Nul ne s'étonnera, ou du moins n'osera blâmer mon respect pour ces reliques d'un grand poëte : pourquoi donc se raille-t-on parfois de notre vénération pour les restes de nos martyrs et de nos saints?

Une des choses qui m'intéressa le plus, ce fut un autographe du poëte, quelques lignes seulement, adressées à Gerolamo Manso; écriture large, irrégulière, fiévreuse.

Voici, dans un cadre, son autre lettre si touchante à *l'amico Antonio Constantini : Che dirà il mio signor Antonio quando udirà la morte del suo Tasso?*

Don Marino Torlonia a fait don au couvent d'un petit tableau, malheureusement médiocre, qui représente le Tasse sur son lit de mort, recevant la bénédiction et l'absolution du pape des mains du cardinal Cintio.

Je ne pouvais m'arracher à cette poétique cellule, mais la cloche rappela au chœur Fra Girolamo; je sortis avec lui, et j'allai rêver seul dans le jardin. J'y vis le tronc mort du chêne du Tasse, la fontaine à demi écrou-

lée, et j'allai m'asseoir sur les gradins du rustique amphithéâtre. Vous le connaissez, vous savez quelle vue de Rome on a de ce petit coin de terre béni du ciel. Le Tasse est venu là. Le poëte infortuné a senti la poésie chrétienne qui s'exhale de la Ville Sainte : « O Rome ! s'écrie-t-il dans un de ses sonnets, ce ne sont point les colonnes, les thermes, les arcs de triomphe que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés des martyrs dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre partout, oh ! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes ! »

J'ai adressé ces strophes au Tasse de ce lieu même, par un splendide soleil couchant qui embrasait la ville et le monde :

Poëte des Croisés, malheureux Torquato,
Au pied de ta cellule à Sant' Onofrio,
Sur le penchant de Janicule,
De ta Jérusalem j'aime à relire un chant,
Quand, tel qu'un roi vaincu, le vieux soleil couchant
Dans l'ombre lentement recule.

J'ai senti tout à coup, me revenir vivant
Dans le jardin du Tasse, un souvenir d'enfant :
Sur la montagne encor je vois le presbytère
Où j'allais tant de fois dans mon enfance austère.
Oh ! je voudrais pouvoir fixer sous mes crayons
La salle basse et sombre, et les humbles rayons
Où la bibliothèque en désordre s'entasse,
C'est là que j'ai trouvé ton poëme, ô mon Tasse,
Que sur son titre saint le candide pasteur
De confiance a pris de quelque colporteur :
Papier jaune et grossier, méchante couverture,
Mauvaise édition que j'ouvris d'aventure.

Je lus, je dévorai : ces récits merveilleux
De féeriques splendeurs m'illuminaient ces lieux,
En me parlant d'amour, de gloire et de magie,
Au milieu des bouquins de la théologie.
Mais, jeune et pur encor, mon cœur religieux
Vit la Jérusalem par son côté pieux :
Le tombeau du Sauveur et la croisade armée
Faisaient battre et bondir ma poitrine enflammée ;
Croisé, j'aurais voulu, plein d'amour et de foi,
Dans le temple accomplir le vœu de Godefroy ;
Ma tête s'échauffait, poésie enfantine,
Je transformais nos champs en sol de Palestine ;
Aux pieds de mon cheval foulant le *sarrazin,*
Ce blé noir qui poussait dans un coin du jardin ;
Je montais à l'assaut des pommiers et des treilles,
Et jusque dans leur fort j'attaquais les abeilles.
Le Tasse, qui s'est plaint dans quelques vers touchants,
De n'avoir vu paraître à l'appel de ses chants
Nulle armée au secours de cette terre sainte,
Du sang de son Sauveur encore toute teinte,
Le Tasse aurait souri de ce jeune vainqueur,
Faut-il donc être enfant pour avoir tant de cœur ?

Poëte des Croisés, malheureux Torquato,
Au pied de ta cellule à Sant' Onofrio,
Sur le penchant de Janicule,
De ta Jérusalem j'aime à relire un chant,
Quand, tel qu'un roi vaincu, le vieux soleil couchant
Dans l'ombre lentement recule.

VIII

LA SIXTINE.

A JULES VIBERT.

6 janvier.

Nous assistons à la messe pontificale dans la chapelle Sixtine, devant *le Jugement Dernier* de Michel-Ange. Franchement, je n'aime pas cette peinture, grandiose sans doute, mais qui n'est pas traitée comme un tel sujet le réclamait d'un pinceau chrétien. Sigalon, qui connaissait bien cette fresque pour être resté devant elle tant de longues journées à la copier, disait qu'elle avait tout le caractère de l'improvisation; qu'elle était moitié sublime, moitié grotesque, moitié œuvre d'art, moitié caricature, et que sur ce mur Michel-Ange avait commencé un tableau, et fini par signer un pamphlet. Ce *nu* anatomique est intolérable ; ces anges sont des jeunes gens fort matériels; ces élus semblent presqu'aussi tourmentés que les damnés; et le Sauveur irrité a l'air d'un Jupiter Tonnant qui montre le poing au genre humain.

J'admire le saint Barthélemy écorché, qui tient sa peau à la main : c'est le prix de l'éternelle félicité ; il semble dire avec Job : *Rursum circumdabor pelle mea.*

Les souvenirs dantesques sont frappants dans cette peinture michel-angélique ; comme le poëte florentin, guidé par Virgile, Michel-Ange a mêlé les traditions païennes aux croyances chrétiennes ; le Caron *aux yeux de braise* de la *Divine Comédie* se retrouve au bas de la fresque, chassant à coups de rame les passagers de la barque infernale :

Caron dimonio con occhi di bragia
Loro accennando, tutte le raccoglie ;
Batte col remo qualunque s'adagia.

Comme Dante encore, Michel-Ange a mis ses ennemis parmi les damnés. Messer Biagio, maître des cérémonies de Paul III, ayant blâmé la nudité de ces personnages, et il n'avait pas tort, l'artiste irrité le peignit parmi les réprouvés, enlacé par un serpent. Messer Biagio conjura le pape d'exiger son changement. Paul III répondit que, s'il avait été mis en purgatoire, le pape aurait pu l'en faire sortir par ses prières ; mais qu'une fois en enfer, il n'y avait plus moyen [1].

Les peintures de la voûte sont aussi de la main de Michel-Ange. Le Créateur, animant le premier homme et la

[1] Il y a d'autres exemples de ces vengeances d'artistes ; parmi nos peintres français rappelez-vous le général qui tient son mouchoir sous son nez dans le tableau de Gros : *les Pestiférés de Jaffa*, et le vieux Juif, qui se sauve avec une bourse serrée entre ses doigts crispés, dans *la Smala*, d'Horace Vernet.

. . . . Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
(HORACE)

première femme, est d'une conception sublime. La nécessité prolongée où l'artiste se trouva de tenir les yeux en haut pour peindre cette voûte fit contracter à son organe visuel une telle habitude de cette direction, qu'encore plus de deux mois après il ne pouvait ni regarder un dessin, ni lire une lettre sans élever l'objet au-dessus de sa tête.

Ces peintures de Michel-Ange écrasent l'imagination sans satisfaire entièrement la pensée. On aime à se reposer en regardant les gracieuses fresques du Pérugin, Ghirlandaio, Signorelli, Botticelli.

La messe pontificale m'a rappelé exactement un des plus beaux tableaux d'Ingres : *le Pape à la chapelle Sixtine*, dans lequel le plus grand peintre de notre époque a montré qu'il était un puissant coloriste, quand il le voulait, comme Raphaël l'a prouvé pour lui-même dans *le Miracle de Bolsène*.

La Sixtine est la chapelle particulière du Pape. Cette messe, célébrée devant Sa Sainteté et le Sacré-Collége, est imposante par sa simplicité ; tout y a un caractère particulier, jusqu'à la musique, qui n'est composée que de voix. L'officiant était le cardinal Amat de San-Filipo, évêque de Palestrine, et le prédicateur le Père Baccelliere Alessio Maria Bifoli, de l'Ordre des Servites de Marie. Devant le Pape on ne prêche qu'en latin : c'est la langue officielle et sacrée.

On nous montre le cardinal Antonelli, secrétaire d'État, premier ministre, et le cardinal Fornari, ancien nonce à Paris. Tous ces cardinaux, en rouge, ayant à leurs pieds leurs caudataires en robes violettes, forment autour du Pape un demi-cercle imposant. Aujourd'hui,

jour de l'Épiphanie, leurs splendides costumes me rappellent ces *Mages* de Rubens accourus à la crèche pour offrir à l'Enfant-Dieu l'or, la myrrhe et l'encens. Ils sont le sénat de la chrétienté, et, comme Cyneas, j'étais tenté d'y voir une assemblée de rois. Le Pape portait aujourd'hui la tiare aux trois couronnes, le *triregno*, en sa triple qualité de Père, de Pontife et de Roi.

Le mot *pontife* vient de *ponte;* le Saint-Père n'est-il pas, en effet, comme un *pont* jeté par la main du Sauveur entre le temps et l'éternité, pour servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu?

IX

SAINTE-SABINE.

AU FRÈRE M. VALOIS,

NOVICE CHEZ LES DOMINICAINS, A FLAVIGNY.

7 janvier.

Le 14 février 1841 est un des souvenirs de ma jeunesse. Ce jour-là j'étais comme tant d'autres jeunes gens au pied de la chaire de Notre-Dame de Paris; nous y vîmes monter le R. P. Lacordaire, arborant de nouveau en France le glorieux froc de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin. Vous savez mieux qu'un autre, sans doute, l'immense autorité que l'éloquent Frère-Prêcheur prit sur la jeunesse française; j'ai eu aussi mon humble part de cette heureuse influence qu'il épanchait autour de lui, et je lui en ai voué une reconnaissance éternelle.

A peine arrivé à Rome, une de mes premières visites devait être à Sainte-Sabine, où Lacordaire et ses amis ont fait leur noviciat. C'est-là que, pour la première fois après cinquante ans, saint Dominique *revit la France*

au banquet de sa famille. Ce matin, par un temps admirable, je me suis fait conduire au pied de l'Aventin, cette colline mystérieuse que les Romains n'avaient point comprise dans leur enceinte sacrée, et dont le nom signifie *séjour d'oiseaux* (*avis*).

Dirarum nidis domus opportuna volucrum.
(VIRGILE.)

Deux rampes sinueuses montent à Sainte-Sabine: l'une venant du Tibre, l'autre d'un des angles du Palatin.

L'église et le couvent se dressent à la croupe la plus élevée et la plus abrupte de l'Aventin, au-dessus de l'étroit rivage où le Tibre murmure en fuyant de Rome.

Le pape Honorius III possédait le palais des Sabelli, contigu à Sainte-Sabine; il en donna une partie à saint Dominique pour en faire la demeure de ses Frères-Prêcheurs; des restes de gros murs fortifiés attestent encore que le couvent a été une forteresse et un palais.

Sous le gracieux portique on remarque une vieille fresque qui représente saint Dominique et ses compagnons escortés et éclairés par des anges pendant la nuit [1].

Sainte Sabine était une noble matrone romaine, veuve de Valentinus et fille d'Hérode; elle habitait l'Aventin,

[1] Je copie l'inscription, qui est d'un latin fort élégant :

Dvm clavstrvm tetra Gvsmanvs nocte rediret,
Et via præ tenebris non bene tvta foret,
Protinus è cœlo venivnt qvi lvmina gestant
Et nitet in tenebris nox qvasi facta dies.
Scilicet hæc svperis cvra est imposita jvsti
Ut doceant tvtas semper inire vias.

et fut convertie à la foi par Sérapia, sa fille adoptive. Toutes deux furent martyrisées sous Adrien sur cette colline. En 425, un prêtre de Dalmatie, nommé Pierre, convertit la maison de Sabine en église, comme le rapporte l'inscription gravée au-dessus du portail en lettres de mosaïque; elle appelle ce bon prêtre *un riche pour les pauvres, un pauvre pour lui-même; pavperibvs locvples, sibi pavper.*

L'église est partagée en trois longues nefs par deux rangs de colonnes en marbre de Paros, qui proviennent d'un temple de Diane; le toit est sans déguisement, comme disait le P. Lacordaire, c'est-à-dire que la voûte ne cache pas la charpente, selon l'usage des premiers siècles. C'est la basilique primitive dans toute la gloire de sa simplicité.

Je trouvai dans l'église un jeune moine balayant une des chapelles; sa figure aimable me plut, et j'acceptai ses offres de service. Il me mena au fond de la nef de droite, devant un tableau de Sassoferrato, qui est bien la plus délicieuse chose qu'on puisse voir : c'est une *perle*, qui s'appelle *la Vierge au Rosaire*. Marie, du haut du ciel, tient le divin *Bambino*, qui se penche vers saint Dominique à genoux; le saint offre à Jésus le Rosaire qu'il vient de composer, et l'Enfant le donne à sainte Catherine de Sienne, qui lui montre ses mains stygmatisées. Une des gloires populaires de saint Dominique est l'institution du Rosaire, dont le *Chapelet* est une fraction. Lacordaire a dit là-dessus des choses charmantes : « Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'a-

mour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais. »

Dans cette même nef est le tombeau du cardinal Valentini, avec cette belle inscription :

Ut moriens vixeret
Vixit vt moritvrvs.

Mon jeune moine me fit remarquer une grande dalle redressée contre un mur.

« C'est sur ce lit, me dit-il, que saint Dominique se prosternait de tout son long la nuit dans l'église, pour prier sur le corps des martyrs recouverts par cette pierre tombale.

— Quelle est donc, mon Frère, cette grosse pierre noire, d'une forme bizarre, que l'on a posée au milieu de l'église sur un tronçon de colonne?

— *Signore*, il y a deux traditions là-dessus : l'une veut que ce soit une pierre que l'on mit au cou d'un de nos saints martyrs pour les noyer; l'autre, que c'est une pierre que Satan jeta une nuit à saint Dominique pour interrompre ses méditations.

« Le P. Lacordaire, dans sa Vie du saint, a adopté cette dernière légende. Mais venez voir le tombeau récent d'un de nos Frères. »

Dans un coin obscur de la nef de gauche se cache la simple tombe de Pierre Requedat : c'était une de ces vaillantes recrues que Lacordaire amena de France, parmi lesquelles il comptait Hyacinthe Besson, jeune peintre distingué, qui a été prieur à Sainte-Sabine; Piel, architecte; Herchin, Israélite converti; Piètre, Polonais, qui s'est fait prêtre à Rome; etc. Pierre Requedat, qui

dort ici, était une âme noble et ardente; il avait embrassé, avec la fougue de la jeunesse, toutes les utopies politiques et religieuses de son temps; il avait été républicain et saint-simonien; illusions généreuses d'un noble cœur qui méritait de trouver enfin ici le repos et la vérité. Converti par les *Conférences*, il pria Lacordaire de lui permettre de le suivre à Rome, et ils prononcèrent ensemble leurs vœux, le 15 avril 1840, au couvent de Notre-Dame de la *Quercia*. La même année, le premier disciple de l'apôtre dominicain mourut à Viterbe, au moment de revenir en France avec Lacordaire. Celui-ci pleura longtemps ce Frère bien-aimé. On dit que, six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient dans le calice.

L'épitaphe de Requedat est belle comme celles des Catacombes, et je ne serais pas étonné que Lacordaire y eût mis sa main et son cœur :

HIC DOMINVM EXPECTANS
FR. PETRVS REQVEDAT
ORDINIS PRÆDICAT
PIISSIMÆ MEMORIÆ JVVENIS
QVEM MORS
ANNO SALVTIS MDCCCXL
INSTAVRATIONI SANCTI
DOMINICI IN GALLIA
IMMATVRÈ RAPVIT
VT NVNTIVS OPERIS
ASCENDERET ET PRIMITIÆ
ET NVMEN.

Nous traversons le cloître et entrons dans le jardin du couvent, rempli d'orangers. L'un d'eux, énorme, épa-

nouit sa verte vieillesse dans une large caisse de pierre; planté par saint Dominique, dit Lacordaire, il tend ses pommes d'or à la pieuse main du citoyen et du voyageur.

Au bout du jardin s'étend la terrasse couverte d'une treille en berceau. C'est là que mon guide m'attendait pour jouir de ma surprise. La vue est magique. A mes pieds, tout en bas de l'Aventin taillé à pic, le Tibre roule ses eaux jaunes, les plus historiques du monde, en les heurtant contre les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit contre Porsenna.

Au delà s'étend Saint-Pierre, Sant' Onofrio, Saint-Pierre-in-Montorio; à droite, le reste de Rome, ruisselante de lumière et de rosée, comme une reine couverte de pierreries. Assis sous la treille et plein d'enthousiasme, je m'escrimais de mon mieux de mon méchant italien *contre* mon jeune moine, qui de son côté ne me semblait pas très-fort sur la langue de *si*. Je lui citai ces vers de Dante qu'il pouvait s'appliquer :

> Io fui degli agni della santa greggia,
> Che Domenico mena per cammino,
> U' ben' s' impingua se non si vaneggia [1].

Il n'y comprit rien; j'en fus surpris, et je m'avisai enfin de lui demander quel était son pays. Le croiriez-vous? il était Tourangeau, de la province de France où on parle le plus pur français. A cette découverte, lui et moi éclatons de rire, et nous empressons de mettre à profit notre langue maternelle. Il me parla de Tours, la belle ville à la noble devise : *Sustinent lilia Turres*, qu'une

[1] Je suis un des agneaux du saint troupeau que mène Dominique par le chemin où l'âme se fortifie, si elle ne s'égare pas. (*Parad.*, x.)

irrésistible vocation lui avait fait quitter; il est seulement depuis un an ici comme novice. J'ai su plus tard qu'il s'était sauvé avec son frère de la maison paternelle sans argent et sans passeport, et que ces deux fugitifs, arrivés enfin à Rome après mille aventures, étaient entrés ensemble à Sainte-Sabine. Fra Antonio, c'est le nom de guerre du jeune Tourangeau, est au comble de ses vœux, quoique l'été dernier il ait eu trois mois de fièvre, dont il me parlait en riant; il en est encore jaune comme une orange. Par quelle malédiction de si beaux lieux engendrent ainsi *la mal' aria?* Déjà, du temps des Romains, les bords du Tibre étaient insalubres, et l'Aventin particulièrement. Après la mort d'Honorius IV, le conclave se tint à Sainte-Sabine; mais l'air en fut si malsain pendant l'été que plusieurs cardinaux moururent, et que les autres se dispersèrent sans pourvoir à la vacance du Saint-Siége. Seul, Jérôme d'Ascoli tint bon à son poste, et il parvint à chasser les miasmes pestilentiels par de grands feux qu'il allumait chaque jour, malgré les ardeurs de la canicule. Les cardinaux ne vinrent le retrouver qu'à l'hiver, et Jérôme d'Ascoli fut alors élu d'une voix unanime; il prit le nom de Nicolas IV [1].

Fra Antonio me dit que le prieur, l'été, envoyait souvent ses religieux se promener dans Rome, pour changer d'air. Sainte-Sabine renferme environ cinquante Dominicains, dont une douzaine Français. Le couvent était presque abandonné quand Lacordaire y fit son noviciat et le releva de ses ruines en le repeuplant de ses généreuses recrues.

Je ne pus m'arracher à la vue de la terrasse que

[1] La Gournerie, *Rome chrétienne.*

pour aller voir la cellule de saint Dominique. Nous traversons le jardin, où je croise un groupe de blancs Dominicains, qui causent en se promenant comme des philosophes péripatéticiens. Saint François d'Assise et saint Thomas d'Aquin furent aussi des hôtes de Sainte-Sabine. Le jeune comte d'Aquin vint s'y réfugier malgré ses parents; en vain sa mère l'y suivit, frappa aux portes du couvent, demanda à le voir, menaça, pria..., Thomas entendait la voix de Dieu, et il demeura inébranlable, même à la voix de sa mère.

La cellule de saint Dominique nous a été conservée dans son humilité primitive, telle que l'habitait le saint; mais la chapelle qui la précède est revêtue de marbres précieux et de délicates mosaïques : c'est un don de Charles IV, roi d'Espagne, qui voulut ainsi honorer à Rome le plus grand saint de son royaume. On reconnaît ici la splendeur et la piété castillanes. Saint Dominique, sainte Térèse, saint Ignace, sont peut-être les trois plus illustres personnages de l'Espagne, qui en a produit tant d'autres.

J'aimais à réciter, dans la cellule même de saint Dominique, les beaux vers que Dante adresse à la louange de ce *grand paladin* de l'Église, comme il l'appelle, *cotanto paladino* :

> Domenico fu detto; ed io ne parlo
> Si come dell' agricola, che Cristo
> Elesse al orto suo per aiutarlo.
> (*Parad.* XII.).

Je me disposais à prendre congé de Fra Antonio, mais il me dit en souriant : « Ce n'est pas tout, j'ai encore quelque chose à vous montrer; nous n'avons pas

épuisé les richesses de Sainte-Sabine; mais d'abord écoutez une petite histoire :

Le 24 décembre 1550, le prieur de Sainte-Sabine vit gravir l'Aventin par un pauvre moine, monté sur une méchante mule; à son aspect misérable, il le prit pour quelque vagabond qui venait tenter fortune à la cour pontificale. Il le reçut froidement, et lui dit d'un ton railleur : Frère, que venez-vous chercher à Rome? Venez-vous voir si le Collége des Cardinaux est disposé à vous faire pape? Le bon prieur ne pensait pas dire si vrai; le moine était Michel Ghislieri, qui fut depuis saint Pie V, le grand pape dominicain.

La cellule du saint pontife est intéressante; on l'a transformée en chapelle; le tableau du maître-autel est singulier. Pie V veut baiser un crucifix empoisonné par ses ennemis, mais le crucifix se retire de lui-même et refuse de toucher ses lèvres.

Au-dessus de la porte, il est peint à genoux; un ange lui annonce la bataille de Lépante; par la fenêtre il voit, dans une vision, les détails de cette grande victoire navale qu'il prépara, et dont il attribua le succès, avec toute la chrétienté, à la protection de la sainte Vierge, ce qui lui fit ajouter ces mots aux *Litanies* de la Reine des cieux :

Auxilium christianorum, ora pro nobis.

En descendant, Fra Antonio me conta qu'en 1849, pendant le siége de Rome, les garibaldiens s'emparèrent de Sainte-Sabine, et s'y fortifièrent comme sur le point le mieux défendu de l'Aventin; les Frères-Prêcheurs se réfugièrent à la Minerve. Les Français s'en

emparèrent à leur tour, et respectèrent le couvent mieux que les Romains. « Mon cher compatriote, s'écriait Fra Antonio avec enthousiasme, vive la France et vive Napoléon III ! Il a sauvé Rome d'elle-même ; aussi, en apprenant son élévation à l'empire, le Saint-Père a dit : Dieu paie à la France la dette de l'Église ! »

En sortant, je rencontrai le prieur, le Père Amanton. Son prédécesseur était le Père Besson, jeune peintre français, dont j'ai déjà parlé.

« — Peint-il encore ?

— Il peint comme Fra Angelico ; il travaille en ce moment à notre ancien couvent de Saint-Sixte ; le Saint-Père est allé voir ses travaux.

— Je ne manquerai pas d'aller le visiter en qualité de compatriote. Adieu. »

Je donnai la main à Fra Antonio, et je redescendis l'Aventin ; joyeux dans mon cœur de tout ce que j'avais vu et entendu, j'adressai ces vers au P. Lacordaire :

En souvenir de toi, j'ai vu Sainte-Sabine
Où ton Ordre fameux a pris son origine,
Où vint saint Dominique et saint Thomas d'Aquin,
Où refleurit encor l'Arbre dominicain,
Tel que cet oranger dont la vieillesse unique
Sous son ombrage a vu prier saint Dominique ;
J'ai vu Saint-Sixte aussi, votre premier berceau,
Que d'un de tes enfants illustre le pinceau,
C'est là que Dieu permit ce gracieux miracle
Qui servit autrefois aux anges de spectacle.

Lorsque ton père en Dieu, DOMINICO GUZMAN,
Eut caché sous le froc son grand nom castillan,
Ses disciples partout ne cessant de s'accroître,
La Pauvreté devint l'hôtesse de son cloître.

Dans l'humble réfectoire un jour le pain manquait;
Le saint, sans s'étonner, à ce vide banquet
Fait asseoir sa famille et se met en prière,
Et bientôt dans la salle, éclatants de lumière,
Deux jeunes serviteurs paraissent, et soudain
Chaque religieux devant lui voit un pain.
Aux prières du Saint, si pures et si vives,
Les anges descendaient pour servir les convives

Mais l'Évangile a dit que l'homme ne vit pas
Seulement de ce pain qui nourrit ici-bas,
Mais aussi que toute âme a faim de la parole
Du Dieu qui récompense et du Dieu qui console.

Ainsi, dans Notre-Dame, où tonna Bossuet,
Où le discours chrétien trop longtemps fut muet;
Ainsi, quand tout à coup apparaît dans la chaire
L'habit dominicain, sous tes traits, Lacordaire,
De ta parole ardente avides affamés,
Tandis que nous suivons tes gestes enflammés,
Les Anges, au banquet où ta voix nous convie,
Nous apportent le pain d'éloquence et de vie [1] !

[1] Ce miracle de saint Dominique a été délicieusement reproduit par le peintre dominicain, frère Jean de Fiesole, surnommé le frère Angélique, et après sa mort le Bienheureux, *Il Beato*. Mais, où est donc ce tableau, à Rome, à Florence? Non, à Paris. Après avoir été longtemps enfoui dans les catacombes du Louvre, il vient d'être remis en lumière et en honneur dans la grande galerie. C'est le seul tableau *du Beato* que nous possédions, mais c'est un chef-d'œuvre; il représente le couronnement de la Vierge, l'*incoronazione*, le sujet favori des vieux peintres chrétiens. Tout en bas, dans cette partie que les Italiens appellent *predella*, le moine Angélique a peint en miniature ce miracle et plusieurs autres de la vie de saint Dominique.

X

LE PRIEURÉ DE MALTE.

A EUGÈNE CORDIER.

7 janvier.

Dans ton séjour trop rapide à Rome, es-tu monté sur l'Aventin? Y as-tu récité comme moi ces vers de notre vieux Corneille?

Rome autrefois a vu de ces émotions :
Quand il fallait calmer tout une populace
Le sénat n'épargnait promesse ni menace,
Et rappelait par-là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin.

Ce matin, après avoir vu Sainte-Sabine, j'ai voulu visiter le monastère voisin de Saint-Alexis, mais la porte en est close; les moines espagnols font leur sieste, et je ne puis me faire ouvrir.

En m'avançant plus loin, sur la croupe extrême de l'Aventin, je me trouve au milieu d'un demi-cercle architectural entouré de pilastres bizarres et d'emblèmes

chevaleresques, parmi lesquels brille la croix de Malte; monument élevé en 1765, sur les dessins de Piranèse, par le cardinal Rezzonico. Devant moi se dresse un grand mur et une porte fermée, d'un aspect menaçant, comme celle du château de Mathilde de Shabran :

A CHI ENTRA NON CHIAMATO
SARA' IL CRANIO FRACASSATO.

En regardant par le trou de la serrure, j'y trouve le dôme de Saint-Pierre, qui me donne juste dans l'œil : c'est une jolie surprise ménagée par l'architecte aux curieux comme moi. Saint-Pierre est à une lieue d'ici, au delà du Tibre. Je pousse la porte mal fermée, elle cède; j'entre hardiment comme un prince des *Contes de Fées*, destiné à accomplir quelque aventure mystérieuse et à rompre quelque grand enchantement. En effet, on se croirait dans le palais de la *Belle au Bois dormant*. Me voici dans un beau jardin abandonné, sous une charmille de buis et de chênes verts, auprès d'une fontaine croulante, dont le bassin est tari. Encore, au bout de l'allée, Saint-Pierre en perspective. J'arrive à une terrasse ayant une vue superbe sur le Tibre et sur Rome. A ma gauche, une église délabrée, un palais plus délabré encore, avec une tourelle bizarre et des armoiries singulières que je ne puis déchiffrer; du reste, pas un être vivant. Intrigué, mais las de la chaleur et du soleil, j'allume un cigare, et je m'assieds tranquillement entre un grand palmier et un beau poivrier en fleurs, attendant que le mystère s'éclaircisse et que la fée apparaisse. Elle m'apparut enfin sous la forme d'une belle et forte *contadina* romaine, tenant dans ses bras un petit

enfant de cette façon particulière aux Italiennes; ce qui leur donne des poses de madones, ou plutôt ce sont elles qui ont servi de modèles aux peintres.

Je lui demandai où j'étais.

—*Signor mio, è l'antico priorato dei cavalieri di Malta, ecco la chiesa di Santa-Maria Aventinata e sono io la custode del palazzo.*

Cette église fut élévée à la place du fameux temple de la bonne Déesse, dont les honteux mystères nous furent révélés par Cicéron et Juvénal.

L'oncle de Grégoire VII était abbé de Sainte-Marie du mont Aventin; c'est ici que fut élevé son neveu, le jeune Hildebrand. Ce couvent devint plus tard un prieuré de Malte.

La *contadina* me fai parcourir le palais édifié par saint Pie V; il est en mauvais état, mais il a une admirable vue.

L'église de Sainte-Marie Aventine a été dévastée par le canon pendant le dernier siége de Rome; Romains et Français s'en emparèrent tour à tour, à cause de sa position stratégique. L'Ordre de Malte la fait restaurer en ce moment. On y conserve les tombeaux de plusieurs grands maîtres et prieurs de l'Ordre, et j'y copie cette épitaphe touchante du grand maître Ricciardi Caraccioli:

ALDOBRANDINVS . DE . ALDOBRANDINIS . ROMANVS
EQVES . HIEROSOLYMITANVS . ET . VRBIS . PRIOR
SEPVLCHRVM . HOC . RICCIARDI . CARACCIOLI
MAGNI . MAGISTRI
QVOD . EXTRA . TEMPLVM . IN . APERTO . COELO . JACEBAT
SVB . SACRO . TECTO . REPONI . JVSSIT
ANNO . A . CHRISTO . NATO . MDC . XVII

Sarcophage antique sur lequel les Muses sont sculptées autour d'un poëte qui tient ses œuvres à la main; aux deux extrémités, Pythagore fait pendant à Homère. On croit cette sculpture de l'époque de Trajan. C'était sans doute le tombeau d'un poëte romain, et d'un poëte très-riche, pour se permettre un pareil monument; Horace et Virgile n'en eurent pas un semblable. Ce sarcophage renferme maintenant les os du cardinal Spinelli. Là aussi est enterré le fameux Piranèse qui donna les plans de cette église, et dont les vues de Rome sont si estimées.

Monastères charmants qui couvrez l'Aventin,
Vieux palais des Césars sur le mont Palatin,
Poétiques jardins Farnèse,
De la Ville Éternelle aspects prodigieux
Qu'on emporte avec soi pour consoler ses yeux,
Grâce au burin de Piranèse.

De la terrasse de l'église, la *custode* me fait voir le mont *Testaccio*, la montagne des Pots-Cassés, d'où le Poussin allait voir le soleil se coucher sur Rome.

En parcourant dans le palais désert ces grands appartements démeublés et mystérieux, entourés de ce beau jardin solitaire, je rêvais à cette étrange histoire des chevaliers de Malte, si bien racontée par notre vieille amie, madame la marquise de Créquy.

J'aime ces ordres militaires et religieux, ces moines-soldats qui priaient et qui combattaient tour à tour. L'Ordre de Malte, né à Jérusalem, a une noble devise : *Non æs sed fides*. Il existe encore. Le grand prieur actuel à Rome, est le cardinal Lambruschini.

Grégoire XVI protégeait particulièrement l'Ordre; le

roi de Naples eut alors l'idée de céder aux chevaliers une île au midi de Terracine, et ils auraient donné la chasse aux bâtiments négriers. Sous Pie IX, en 1850, la presse française a discuté un projet attribué au cardinal Antonelli par l'*Observateur Romain* : c'était de proposer aux puissances protectrices du Saint-Siége de créer, pour garde et armée du Pape, un corps à l'exemple des chevaliers de Malte, formé de volontaires choisis parmi toutes les nations catholiques. Les fidèles Irlandais, entre autres, au lieu d'émigrer en Amérique, eussent été heureux de retrouver à Rome une patrie à aimer et un souverain à défendre. C'est le seul corps où j'eusse aimé servir; être *soldat du Pape* eût été toute mon ambition militaire; c'est l'unique souverain pour lequel je serais heureux de vivre et de mourir.

XI

TERRASSE DES PALMIERS.

A M. A. AGON.

7 janvier.

Arrivez donc, *maestro carissimo*, ne quittez plus votre bâton de pèlerin qui, de Rome, doit vous mener à Jérusalem ; hâtez-vous, car déjà je parcours Rome sans vous, et si je ne puis vous suivre jusqu'en Terre-Sainte, je voudrais au moins visiter, en votre compagnie, la Capitale du monde chrétien.

Après l'Aventin, j'ai gravi aujourd'hui le Palatin, en passant sous l'arc de Constantin, le fondateur de la paix de l'Eglise, comme le dit l'inscription :

FVNDATORI QVIETIS

Sur les ruines du palais des Césars, s'élève la villa Mills, cette *chinoiserie* anglaise qu'on ne peut voir qu'avec des billets.

Allons visiter son voisin, le pauvre petit couvent de

Saint-Bonaventure qui, lui, est toujours ouvert à tout le monde.

Il est bâti sur l'emplacement du palais impérial, juste à la place de ces bains voluptueux si chers à la mollesse romaine. Il est occupé par les Franciscains de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, compatriote et ami de sainte Térèse.

Une salle d'attente précède le cloître, j'y trouve force pauvres gens venant demander aux frères des vivres, des remèdes et des prières. Cette salle est ornée des portraits des saints de l'Ordre de Saint-François; de larges bancs hospitaliers sont rangés le long des murailles. Quelques vieux livres en parchemin sont fixés au mur par des chaînes, comme on faisait au moyen âge pour conserver les manuscrits. Ces livres sont là aussi pour l'instruction et l'édification des passants, sans qu'ils puissent être perdus ni dérobés. J'en feuillette un, c'est la Vie de saint Bonaventure.

Giovanni Fidanza reçut le surnom de *Buonaventura*, en souvenir de l'heureuse guérison d'une maladie qui faillit l'enlever dans son enfance. Né en Toscane, en 1221, entré à dix-huit ans dans l'Ordre de Saint-François, bientôt l'étendue de sa science et l'onction de sa parole l'élevèrent aux plus hauts grades dans l'Université de Paris, où il fut surnommé le *Docteur Séraphique*. La légende raconte que, surpris par la mort avant d'avoir achevé ses Mémoires, il obtint de Dieu de revenir au monde pendant trois jours pour terminer cet ouvrage. C'est le sujet d'un effrayant tableau de Murillo que nous avions naguère au Louvre.

L'église, au centre du couvent, est basse, sombre, re-

cueillie. Ici on ne donne pas de guide ; un frère me dit : « Voici l'église, vous pouvez y prier, seul, tant que vous voudrez ; voilà le jardin, vous pouvez y rêver à loisir et sans distraction. » J'aime cette liberté complète donnée au voyageur à qui on semble dire : « Tout est ici à vous. »

Le jardin est grand comme la main, mais il se termine par une petite terrasse, où je tombe en extase devant tout ce que je vois.

Imaginez-vous ce petit jardinet, composé de deux carrés de légumes, et d'un parterre de fleurs avec des bordures de buis, arrosé par une fontaine à jet d'eau, précieuse à cette hauteur ; de chaque côté de la fontaine, encaissés dans de larges bordures en pierre, s'élèvent deux beaux palmiers en face des cyprès du Cœlius ; Chateaubriand compare les premiers à des femmes d'Orient, les autres à des religieuses en deuil.

Accoudés sur la terrasse, regardons : le Colysée est à nos pieds et nous montre son côté le plus dégradé, mais non le moins pittoresque ; entendez-vous d'ici le tapage des tambours français qui s'exercent au bas du vieil amphitéâtre ? A gauche les deux dômes et le clocher bysantin de Sainte-Marie-Majeure, puis à l'horizon les montagnes de la Sabine couvertes de neige. En face de nous, sur le Cœlius, le couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, et plus bas celui de Saint-Grégoire ; à droite le Palatin même où nous sommes, et les débris du Septizonium d'Alexandre-Sévère, sur lequel s'élève le couvent. On dit même qu'on aperçoit d'ici la Méditerranée.

Tandis qu'appuyé sur la terrasse, je noyais mes yeux et ma pensée dans la lumière de ce paysage incompara-

ble, j'entendis des pas derrière moi ; je me retournai, mécontent d'être ainsi distrait de ma contemplation solitaire ; mon humeur redoubla en voyant que le survenant était un Anglais.

J'aime et j'estime beaucoup les Anglais chez eux, mais parfois ils feraient bien d'y rester.

Charles Didier, qui est un anglophobe, ce que je ne suis pas, prétend que l'Anglais est le mauvais génie de l'Italie ; il soudoie ses révolutions, et gâte par sa présence les plus poétiques paysages. On a beau le fuir, on le retrouve partout sur les routes,

Post equitem sedet atra cura.

Mais l'Anglais monte en croupe et galoppe avec vous.

Dante, qui n'oublie rien, a peint d'un trait la superbe de l'Anglais qui ne peut rester dans ses limites :

Li si vedrà la superbia ch' asseta,
Che fa lo Scotto e l' Inghilese folle
Si, che non può soffrir dentro a sua meta.

C'était donc un Anglais, un jeune Grand-Breton, maigre et roux comme un bouleau couvert de ses feuilles mortes, à l'air spléenitique et phthisique ; il fit son entrée d'un air victorieux, comme la plupart de ses compatriotes, qui semblent toujours prendre possession du lieu où ils sont,

Et par droit de conquête et par droit d'arrogance.

Il s'avança à pas lents, sans tourner les yeux, droit à la terrasse, où il s'arrêta sans rien voir, semblant attendre quelque chose..... Une lunette d'approche, peut-

être... Non, c'était son groom galonné qui le suivait à une distance respectueuse; le groom se rapprocha gravement; il avait dans les mains un livre rouge, le *Hand-Book* de Murray, il l'ouvrit au passage nécessaire, et le mit avec respect sur le bord de la terrasse, sous les yeux de son auguste maître; *my lord* daigna y jeter un coup d'œil, compara la description à la réalité, ne manifesta aucune espèce de sensation, et s'en alla comme il était venu,

Mirò al soslayo, fuese, y no hubo nada,

Ainsi que dans le sonnet burlesque de Cervantes. Je lui souhaitai bon voyage et fus ravi de son départ; il faisait tache dans ce beau tableau. Que j'aimai mieux l'aspect d'un bon Franciscain qui entra après lui dans le jardin, mais qui, craignant de me distraire, se promenait à l'autre bout de la terrasse, en hôte discret et délicat. J'allai à lui et je le saluai. Il me rendit mon salut, en se courbant, la main sur sa poitrine, à la manière orientale.

Mais le soleil était brûlant. (Quel temps fait-il à Paris aujourd'hui 7 janvier?) J'allai m'asseoir sur la mince ligne d'ombre que projetait un des grands palmiers, m'adossant à l'arbre lui-même. Le Franciscain resta debout devant moi, son capuchon rabattu sur ses épaules; son crâne chauve et bronzé ne craignait rien du soleil romain; il fixait le soleil de ses yeux d'aigle, souriait et regardait l'horizon comme plongé dans une grave béatitude. J'aperçus près de moi un jeune arbre empaillé et si bien emmaillotté dans ses langes comme une momie égyptienne, qu'on ne l'entrevoyait que par une étroite

ouverture qu'on lui avait ménagée en plein midi, pour qu'il ne pût rien perdre des rayons du soleil.

« — *Padre*, quel est donc ce hôte si frileux?

— Un de nos Pères l'a rapporté de Jérusalem, où, comme vous savez, notre Ordre est gardien *del Gran Sepolcro di Christo*. Mais, malgré toutes nos précautions, le pauvre arbre a froid ici, il ne vivra pas; le soleil romain ne lui suffit pas. »

Le moine cessa de parler, et je ne songeai à renouer la conversation qu'en le voyant regarder avec attention les montagnes d'Albano.

« — *Padre*, que regardez-vous ainsi?

— Les montagnes ont peu de neige cette année : c'est un mauvais signe pour les fruits de la terre.

— Vous avez ici un beau panorama, mais votre vie est bien resserrée dans cet étroit coin de terre.

— L'espace me sera encore plus strictement mesuré quand je serai sous terre, mais qu'importe! l'âme est libre et fera d'elle-même, *l'anima è libera e farà da se.* »

Puis il me cita en latin ce verset de Job : « Je mourrai dans ce petit nid que je me suis fait, et je multiplierai mes jours comme le palmier. »

La cloche sonna, et le moine disparut.

Je restai là longtemps encore; cette citation de Job, le poëte arabe, l'émir pasteur et guerrier de l'Idumée, cette fontaine, cette terrasse inondée de soleil, cet arbre de Judée, ambassadeur de Jérusalem à Rome, venu ici pour nous parler d'un climat plus chaud encore que celui d'Italie, et loin duquel il languit et meurt; ce ciel enfin d'un bleu si *cru*, sur l'azur duquel se dessinent ces deux palmiers de Syrie, tout me rappelait l'Orient, le pays des

tentes patriarcales et des grottes prophétiques, le pays que j'ai tant de fois rêvé en lisant les scènes primitives de la Bible. Que je vous envie, heureux pèlerin, qui allez visiter dans la même année Rome et Jérusalem ! les deux Cités saintes qui résument toute l'histoire de la religion et de l'humanité, l'une avant, l'autre après la Venue.

Vous rappelez-vous notre joie d'enfant, quand, dans nos premières cavalcades, nous découvrîmes la Jérusalem nivernaise [1] ?

Hélas ! ce n'était qu'une ombre de Sion, *parvam Trojam !* Probablement, moins heureux que vous, je ne verrai jamais la véritable Jérusalem, mais au moins je vois Rome, et, puisqu'il faut choisir, je préfère avoir vu la capitale du monde chrétien.

Jérusalem, c'est la ruine des ruines, la désolation des désolations ; elle est aux mains des Turcs, et les hérétiques nous y disputent le saint Tombeau. A Jérusalem, tout vous rappellera la Passion et les ignominies du Sauveur ; au contraire, à Rome, on jouit pleinement de la victoire du Crucifié et ses disciples : c'est le triomphe permanent du Christianisme.

[1] Petit manoir près de Cosne, en Nivernais, bâti et baptisé par quelque croisé de retour, en souvenir de son voyage d'outre-mer. Tout auprès on voit une tuilerie qui s'appelle Jéricho, une grange qu'on nomme Bethléem, un ruisseau qui porte le nom du Jourdain.

XII

DON GARCIA LOZANO.

A MADAME ERNEST LAFOND.

8 janvier.

Si les anciens Romains, qui créaient des dieux pour tous les usages de la vie, même pour les plus inexprimables, ont jamais eu un dieu ou une déesse chargés de loger les étrangers, c'est à lui ou à elle que je veux faire un sacrifice opulent.

Grâce au ciel nous voilà enfin *a casa*,

Tantæ molis erat romanam condere gentem,

ce qui veut dire en bon français :

Tant nous eûmes de peine à nous loger à Rome.

Nous sommes *piazza San-Carlo al Corso*, n° 433, d'où je vous écris par une pluie horrible. Le ciel romain, si splendide depuis notre arrivée, s'est obscurci par un orage subit; les cataractes du ciel sont ouvertes. Votre rue Saint-Florentin, avec ses grands hôtels, vue du côté

des Tuileries, ressemble au Corso de Rome. En Italie tous les étrangers sont logés dans un *palazzo* : traduisez en langue vulgaire : appartement garni.

Notre maison est située à l'angle du Corso et de la place San-Carlo. La porte, qui donne sur la *piazza*, est comme presque toutes celles de Rome, un *immondezzaio;* la cour n'est pas propre, malgré sa fontaine; les Romains, qui ont de si belles eaux, ne les aiment que pour la vue ou le bruit; ils en font peu usage pour leur peau et leurs habitations. Au premier étage, *primo piano*, se trouve un cabinet de lecture, tenu par le *signor de Angelis*, l'homme le plus angélique du monde, qui porte un vieux nom romain et a des prétentions archéologiques. Son cabinet est une sorte de cercle littéraire et politique dont nous profiterons. Au second *piano* est notre appartement, dont la vue sur le Corso est recherchée pour le carnaval. Nous stipulons soigneusement que nous jouirons à cette époque de nos fenêtres, et qu'on ne les louera pas à d'autres, ce qui arrive quelquefois. C'est M. l'abbé J., notre complaisant compatriote, qui nous a loué cet appartement. Rien de plus amusant que sa scène avec la femme du propriétaire, la *signora Lopez*, qui ne voulait pas conclure sans son époux, et qui, furieuse de son absence inexpliquée et inexplicable, ne cessait de s'exclamer avec la vivacité italienne : *Il mio benedetto marito!* Une Française aurait dit : mon *maudit* mari !

En Italie on *bénit* les maris, et de la bonne manière. C'est de meilleur goût, ne trouvez-vous pas? [1].

[1] Les Italiens *bénissent* quand nous maugréons : Quelle diable d'affaire! *Qual benedetto affare!* Va-t'en au diable! *Andatevi a far benedire!*

Enfin le *signor Lopez* est arrivé et a daigné ratifier le traité. C'est un digne homme, revêtu du matin au soir d'une ample robe de chambre comme celle de Lablache dans *Don Magnifico*. Il est d'origine espagnole, mais né à Rome ; il fit longtemps le métier d'*impressario*, et s'y ruina ; il a gardé un goût très-vif pour le théâtre, et a tapissé le coin le plus mystérieux de l'appartement avec les portraits de ses plus charmantes *prime donne* et des plus vertueux (virtuosi) parmi ses *primi uomini*. Le couple Lopez loge au-dessus de nous, au grenier, selon l'usage des propriétaires romains qui, l'hiver, sont *alle stelle*, comme ils disent, c'est-à-dire sous les toits ; et l'été, quand leurs locataires sont partis, ils se trouvent au large et au frais dans leurs vastes demeures. Nous voilà donc installés et bien enfermés ; la porte d'entrée a de gros verrous et un guichet à écumoire, à l'épreuve du poignard (m'assura le signor Lopez).

Vous me voyez à Rome heureux comme un poisson dans l'eau, tout le monde n'est pas de mon avis. La nourrice de Teresina, qui, en route, ne comprenait pas qu'on pût semer son argent dans de pareils pays, s'est réconciliée avec la Ville Éternelle, en y rencontrant six nourrices bourguignonnes qui lui font retrouver les Tuileries au Pincio. Pour mon compte, je donne la pomme aux nourrices romaines, surtout aux Albanaises dont le costume est si pittoresque ; leurs cheveux sont traversés horizontalement par d'immenses aiguilles d'argent ; j'ai vu des voyageurs peureux prendre de loin ces ustensiles pour des poignards, et d'autres, moins poétiques, les ont pris pour des fourchettes.

Je ne cesse de prêcher : à la guerre comme à la guerre,

à Rome comme à Rome : *Si vivis Romæ, romano vivite more.*

Si vous vivez à Rome, il faut vivre en Romain.

Le petit vin d'Orviéte est bon, et la viande est parfaite, surtout celle des bœufs du Clitumme chantés par Virgile.

La signora Lopez est stupéfaite des talents de notre *cordon bleu* parisien,

Son génie étonné tremble devant le sien.

Dans sa naïveté culinaire *la signora* n'en revient pas de nos raffinements pour la *gueule*, comme dirait Rabelais. Elle ne trouve à sa hauteur que les *Parmentières* qu'on nous sert chaque matin,

Dans le simple appareil
D'une pomme de terre arrachée au sommeil.

Cela se nomme chez nous des pommes de terre en robe de chambre; en Italie, des truffes blanches, *tartufi bianchi*. En Russie, nous contait un jour Mérimée, on appelle ces tubercules en déshabillé des pommes de terre en *uniforme*. Quel trait de mœurs, comme cela seul peint ce peuple russe où tout est à la soldatesque, où tous les emplois, même civils, ont un costume, une hiérarchie, une discipline militaires !

Mais ceci retombe dans la question d'Orient...

Si les cuisiniers italiens ne sont pas fort sur la *gueule*, ils le sont parfois en poésie. Un jeune seigneur romain, le chevalier Paul Mencacci m'a raconté que son père avait un *chef* doué d'un talent poétique très-remarquable ; chaque jour à table, son maître trouvait un madri-

gal sous l'aile d'un poulet, une *canzone* au bec d'un perdreau, un sonnet artistement troussé dans une oreille de veau, poésies domestiques, célébrant les événements quotidiens arrivés dans la famille.

J'estime la sobriété des Italiens; ils mangent pour vivre, et ne vivent point pour manger. Ils professent un juste dégoût pour l'ivresse brutale des gens du nord. Ils ont l'ivresse de l'esprit et du cœur; ils se grisent d'amour, de musique, de poésie, de colère, de sang parfois, mais rarement de vin. Leur langage traduit leur manière de vivre : ainsi ils n'ont point notre ignoble *pourboire*, mais la gracieuse *bonne-main*. Hier mon cocher me demandait quelques baioques, *per il caffè*, pour prendre le café, cette spirituelle et poétique boisson

Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.
(DELILLE.)

Les Italiens ne s'invitent jamais entre eux pour faire un *bon dîner*, mais pour danser, causer, faire de la musique en prenant des glaces et du café. Les grands seigneurs romains ont mis leur fortune et leur gloire à bâtir, à orner des palais, et à y faire concourir tous les arts; n'est-ce pas un plus noble et plus durable emploi de leurs richesses, que s'ils les avaient dépensées dans ce luxe de table : *che tutto se ne va al cacatoyo*, comme ils disent.

Le cardinal Alexandre Albani, le créateur de la célèbre villa, amateur si passionné des beaux-arts et de l'antiquité, faisait une chère assez médiocre. Un habitué de la maison, moins indifférent à ces détails, lui fit venir

un cuisinier français. Celui-ci, le lendemain matin de son installation, recevant les chétives provisions habituelles, ne put supposer qu'elles étaient destinées au dîner du maître, et il les distribua à ses aides et aux marmitons. L'heure du dîner arrivée, le cardinal se plaint de n'être point servi; le cuisinier avoue ce qui s'est passé, mais promet de prendre ses mesures, et que dès le lendemain Son Éminence sera satisfaite. Il tint parole, et les repas furent irréprochables; mais à la fin du mois, le cardinal trouva le compte si énorme, qu'il appela le nouveau chef, lui paya son voyage, et le congédia. Comme on le blâmait de ce renvoi, il repartit : « Si je gardais le cuisinier, je ne ferais point ma galerie[1]. »

J'estime aussi les Italiens en ceci : c'est qu'en général ils n'ont pas la crainte du ridicule ni du respect humain; et pourquoi cela? parce qu'ils ne sont pas tourmentés comme nous par la vanité :

La sotte vanité nous est particulière.

Ce n'est pas en Italie où l'on aurait inventé ce proverbe véritablement infâme : Mieux vaut avoir des vices que des ridicules.

La dernière révolution a altéré le caractère du peuple romain; mais c'est encore un peuple qui en vaut bien d'autres. Mademoiselle de M*** vient de nous raconter plusieurs traits de la foi vive et grave des Romains. Elle demandait l'autre jour à une femme qui mendiait, combien elle avait d'enfants. — *Cinque, Signora.* Puis, avec

[1] Valery, *Voyages en Italie.*

un geste charmant : *Uno in paradiso, quattro quaggiù!*

« Que fait ton père? » demandait-elle encore à un petit garçon. — *Da due anni, Signora, ci aspetta in paradiso.*

Les sentiments d'un peuple religieux se réfléchissent dans son langage : quel dommage! *Che peccato!* Être riche se dit ici : *Avere del ben di Dio.* Nous disons : Un pauvre diable; les Italiens : *Un povero Christiano.*

Salute signifie à la fois la santé du corps et celle de l'âme, le salut éternel. La laideur physique est comparée à la laideur morale : être laid, c'est avoir un visage d'excommunié : *Avere un viso da scommunicato.*

Il y aura peu de réceptions cet hiver à Rome; la noblesse romaine a perdu plusieurs de ses membres; et, comme ils sont presque tous parents ou alliés entre eux, c'est un deuil général.

Douze nobles dames de Rome viennent de faire un beau don à Saint-Pierre, en brodant de leurs mains deux grands tapis pour les escaliers qui descendent du pavé de la basilique vaticane à la Confession des Apôtres. Chacun de ces tapis est magnifique, d'égale grandeur, brodé à grandes fleurs, et porte aux deux coins les armes des nobles brodeuses et celles de leurs époux. Vous aimerez peut-être à connaître leurs noms. Les voici :

PRINCESSE ADÈLE BORGHÈSE, née de la Rochefoucauld;
PRINCESSE TÉRÈSE BORGHÈSE, née de la Rochefoucauld;
PRINCESSE MARIA ALDOBRANDINI, née d'Aremberg;
PRINCESSE GIUSEPPINA LANCELLOTTI GINETTI, née Massimo;
PRINCESSE GIACINTA MASSIMO, née della Porta-Rodiani;
PRINCESSE TERESA TORLONIA, née Colonna;
DUCHESSE TERESA DI ROLI, née Chigi;

DUCHESSE FRANCESCA DI ZAGAROLO, née de Nompère-Campagny;
DUCHESSE ARABELLA SALVIATI, née de Fitz-James;
MARQUISE VIRGINIA SPINOLA, née Patrizi;
MARQUISE CHIARA ANTICI-MATTEI, née Altieri;
COMTESSE AMALIA PIANCIANI, née Ruspoli.

Je rouvre ma lettre pour la finir par une histoire en règle qu'on vient de nous raconter.

Ce soir, le signor Lopez, selon sa louable coutume, a déserté le domicile conjugal pour aller faire sa partie dans le Corso, au café des Echecs, *caffè dei Scacchi*. La signora est descendue chez nous pour charmer un peu les ennuis de son veuvage. Elle est de Bologne, et elle a une vivacité amusante dans son italien gazouillant. Elle joue comme un enfant avec Teresina, qu'elle appelle *la Creaturina*, et elle lui parle de la *Befana* [1], la fée romaine, qui, la veille des rois, apporte les étrennes *ai fanciulli benedetti*. Elle nous apprend que les jeunes filles du Transtevère, les *minenti*, comme on les appelle, ne manquent jamais, à cette époque, en faisant leur lit, d'y mettre deux oreillers, dans la pensée que cela les aidera à trouver un mari.

Dans le Corso, devant nos fenêtres, s'élève un palais dont le général Gémeau occupe en ce moment le premier étage. La signora nous raconte qu'il fut bâti, dans le dernier siècle, par un Lozano, chef d'une illustre famille espagnole, qui se faisait gloire de descendre du comte Lozano, le père de Chimène, tué par le Cid Campeador, comme le prouvent les fameux vers du Romancero :

[1] Ce nom vient probablement d'*Epifania*.

La noble Jimena Gomez
Hija del conde Lozano,
Con el Cid marido suyo
Sobremesa estaba hablando.

De toute cette famille, il ne reste plus qu'une jeune fille que nous voyons parfois à son balcon, d'un beau type castillan, mais pâle et mélancolique comme Chimène après la mort de son père, tué par Rodrigue. Cette jeune Espagnole, nous dit la signora, ne veut pas se marier, et ne cesse de pleurer la mort d'un frère qu'elle aimait tendrement et dont voici l'histoire :

Ce jeune homme, nommé don Garcia Lozano, à la fois Espagnol et Italien, sentait bouillonner en lui les passions de ses deux patries. Il eut le malheur de tomber amoureux fou d'une jeune Anglaise, venue passer l'hiver à Rome. Il essaya de lui plaire, il demanda sa main ; mais elle le refusa, et resta pour lui aussi froide que le climat de son pays du nord.

« Que voulez-vous, » ajouta la signora par façon de parenthèse, « elle avait ce que nous appelons *la smorfia*. *Povero Lozano !* Les mariages se concluent au ciel, et celui-là n'y était point écrit : *Nozze e magistrati sono da Dio destinati.* »

Don Garcia, désespéré, essaya vainement, pendant tout l'hiver, d'échauffer ce cœur de glace, il ne fut pas plus heureux que cet autre Espagnol, qui s'était épris, à Saint-Pierre, de la belle statue de la Justice qui décore le mausolée de Paul III, chef-d'œuvre de Guillaume della Porta.

Après Pâques, l'Anglaise partit pour Naples. Elle ne dit pas comme Henri IV : « Qui m'aime me suive ! »

Malgré cela, Lozano la suivit, et s'obstina à escorter sa voiture, à cheval, à franc étrier. Entre Itri et Fondi, attaque de brigands. Don Garcia défend sa dame comme un paladin, et veut pour la sauver l'emporter dans ses bras; mais la prude Anglaise en est fort choquée, et toute disposée à suivre l'exemple de Julie de Gonzague [1].

Dans sa belle défense contre les brigands, le jeune Espagnol a le malheur de ne pas même recevoir une égratignure, ce qui l'aurait peut-être rendu plus intéressant aux yeux de sa dame. En tout cas, mieux eût valu pour lui être tué là en combattant, que de mourir aussi prosaïquement quelques jours plus tard. En effet, en suivant la voiture à cheval, sous un soleil brûlant, il attrapa une pleurésie. Arrivé à Naples fort malade, et n'étant connu de personne, il fut porté à l'hôpital où il mourut misérablement.

L'Anglaise fut insensible à cette mort; elle se dit, sans doute : « Ce jeune *bachelor* n'était pas vigoureux; tel *gentleman* de ma connaissance se comporte plus vaillamment à cheval dans un *steeple chase*.

Quelque temps après, la fille d'Albion, dans une de ses excursions de touriste, alla visiter le grand cimetière de Naples, qui est dans une si heureuse position, sur une colline ombragée, en vue de la ville et de la mer. Là, en folâtrant parmi les tombes, elle lut par hasard cette épitaphe :

QVI GIACE DON GARCIA LOZANO

[1] Le fameux corsaire Barberousse II brûla Fondi de rage de n'avoir pu y surprendre la belle et spirituelle Giulia Gonzaga, comtesse de Fondi, dont il voulait faire hommage au sultan Soliman II. La nuit où le corsaire pénétra dans la ville, Giulia fut éveillée et emportée à demi nue par un gentilhomme que sa jalouse et ingrate pudeur fit ensuite punir de mort.

Admirez le capricieux changement! Ce cœur de marbre s'amollit tout à coup, ces yeux secs se mouillèrent; la voilà qui récite le monologue d'Hamlet; elle se coiffe de fleurs comme Ophélie; elle affecte ou ressent des symptômes de folie shakspearienne; bref, on pourrait en faire tout un drame qu'on intitulerait comme celui de Calderon : *Amar despues de la muerte*. Je me contente de vous rapporter le récit de la signora; elle ne comprenait rien à cet amour posthume, à cette passion du nord, si longue à se former et qui n'éclate que sur un tombeau; elle nous dit en finissant, comme morale de l'histoire : « Une Italienne n'aurait pas fait cela; elle eût peut-être oublié Lozano mort, mais elle l'eût aimé vivant. »

Voilà une longue lettre; puissiez-vous avoir à la lire autant de plaisir que j'en ai eu à vous l'écrire! Quelle plus grande joie encore quand je serai auprès de vous tous, et que vous me ferez *conter Rome*, comme dit madame de Sévigné [1]!

E per fine, carissima signora zia, le bacio con la dovuta reverenza le mani.

[1] « Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois; pendant que les autres jouaient au mail, je lui faisais *conter Rome*, et par quelle aventure elle avait épousé M. de Chaulnes. » (*Lettre du 23 août* 1671.)

XIII

FÊTE DES LANGUES.

A HENRY MÉRIMÉE.

Dimanche 9 janvier.

Pourquoi, cher Childe-Harold, vous qui savez si bien voyager et raconter vos voyages, pourquoi ne voulez-vous plus, touriste trop discret, nous faire de confidences [1]? Vous prétendez qu'on a trop écrit sur toute chose, et qu'on doit vous savoir gré des livres que vous auriez pu faire et que vous n'avez point fait. Vous avez longuement visité Rome, Venise, Athènes, Constanti-

[1] « J'ai visité les contrées les plus favorisées de la poésie, de l'histoire et des arts; j'ai pieusement interrogé leur vieux sol, remué si avant; mais le courage et la voix m'ont failli pour célébrer ces reines du passé et leurs splendeurs évanouies. A moins d'avoir le rameau magique qui, en touchant, éternise; à moins, comme Byron, d'appendre au front de chaque ruine une strophe plus durable qu'elle; ou, comme Chateaubriand, de faire à ces mortes augustes un linceul de sa prose d'or; ne vaut-il pas mieux, pèlerin obscur, s'agenouiller auprès de leur froide dépouille, et contempler en silence ce que le trépas leur laisse d'impérissable beauté ?» (*Une année en Russie*, par Henry Mérimée.)

nople, Jérusalem, le Caire, l'Alhambra, Pétersbourg et Moscou, la Rome tartare, et vous n'avez voulu nous parler que de cette Russie qu'on vous accuse de trop aimer, et que vous représentez répondant, comme la femme de Sganarelle, à ceux qui interviennent dans les affaires de ménage : « De quoi vous mêlez-vous ? Il me plaît d'être battue, à moi. »

Pour mon compte, forcé de borner mes voyages, mon choix n'était pas douteux. L'Italie m'attirait irrésistiblement ; les études de ma jeunesse se sont concentrées sur ce beau pays.

Le voyage de Rome me tient lieu de tous les autres, parce que tous les peuples font le pèlerinage de la Ville Éternelle, et toutes les langues s'y donnent rendez-vous. Aujourd'hui, jour de l'Épiphanie, c'est à Rome la fête des langues. On vient de nous adresser des billets ainsi conçus :

Academia di lingue
Nel pontificio Collegio
Di Propaganda Fede
Ad onore
De santi re magi
Il giorno 9 gennaio
MDCCCLIII.

A deux heures, nous étions place d'Espagne, au Collége de la Propagande, point central des missions, Cénacle d'où partent les nouveaux apôtres des nations. On y reçoit les jeunes gens de tous les pays non-catholiques qu'on prépare à l'apostolat et parfois au martyre, et qu'on renvoie ensuite dans leur patrie, armés chevaliers des mains de la Foi. Notre séminaire des Missions-Étran-

gères à Paris dépend de la Congrégation romaine de la Propagande.

Rome autrefois exerçait au Champ-de-Mars des soldats qui devaient lui conquérir l'univers matériel; maintenant elle forme ici de plus pacifiques conquérants qui vont lui soumettre les âmes et les cœurs.

« Le Collége de la Propagande, a dit Mgr Gerbet, est l'expression du plus grand et du plus saint effort qui ait été fait, dans aucun établissement humain, pour travailler à la restauration de l'unité de la famille humaine. »

Ce matin même, la chapelle de la Propagande avait vu célébrer des messes latines, grecques, arméniennes, maronites, variété des rites catholiques dans l'unité de la foi. On nous fait entrer dans cette chapelle richement décorée. Au fond, une estrade avec le trône du Pape; son portrait préside à la cérémonie comme le symbole auguste de l'unité. Deux cardinaux y assistent; des officiers français y sont invités, et ne sont pas ici des juges incompétents en fait d'héroïsme et de dévouement.

On contemple avec intérêt tous ces jeunes élèves rangés en cercle, vêtus de leur soutane noire, dont la ceinture, les boutons et les ganses sont rouges, couleur du sang et symbole du martyre qui les attend peut-être [1]. C'est une pépinière de soldats du Christ, un *séminaire*, c'est-à-dire une *semence* de martyrs; *sanguis martyrum semen Christianorum*. (Tertullien.)

Sous l'uniformité de leur costume quelle variété de couleurs! Visages blancs, noirs, jaunes, olivâtres, dorés, cuivrés, bronzés! Quels traits et quels types divers!

[1] Avant de partir, conformément à la bulle d'institution, ils prêtent serment de verser, s'il le faut, tout leur sang.

Pourtant ils ont le même cœur, la même pensée, la même foi : ce sont des ambassadeurs de l'univers entier auprès du Père commun des fidèles. Ce séminaire est l'image du Catholicisme, de la religion universelle. Chacun de ces jeunes gens va retourner dans sa lointaine patrie pour y parler de Rome, et prêcher la foi au bord du fleuve Jaune ou sous l'arbre du désert. En attendant, ils vont nous parler chacun dans sa langue, mais leur thème est le même : c'est la glorification de la Crèche et de l'Enfant-Dieu.

Nous allons nous croire au jour de la Pentecôte à Jérusalem, alors que *des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel proclamaient en leurs langues la grandeur de Dieu.*

C'est donc aujourd'hui la *Fête des langues* en l'honneur des rois mages, dans la personne desquels le Sauveur a consacré la *vocation* de toutes les nations.

La séance commence. Vous vous étonnerez, sans doute que j'aie éprouvé du plaisir à écouter sans comprendre ; détrompez-vous. Je disais comme ce paysan breton à qui son évêque parlait français : *L'âme entend !*

Un seul homme naguère comprenait tous ces idiomes : c'était le cardinal Mezzofanti, qui savait plus de langues que Mithridate.

N'importe ! Écoutons, sans le comprendre, ce grand chœur des langues de la terre réunies pour célébrer leur Créateur. J'ai cherché au moment même à noter leur musique à mon oreille [1].

[1] « Il y a, dit Mgr Gerbet, une poésie indépendante du mérite particulier de chaque composition dans cette fédération des idiomes humains, apportant chacun son hymne à cette fête ; on dirait une scène des jeux

Poésie hébraïque : grave, triste et solennelle; langue que le Créateur parla, sans doute, au premier homme, langage primitif de l'humanité, instrument poétique de Moïse, de David et Job.

Chant syriaque : doux et plaintif, déclamé par Joseph Nasralla du Liban [1].

Chant chaldéen, par David de Mossul.

Sonnet arménien, très-mélodieux, par Michel Ferachian de Damas.

Églogue arabe, dialoguée par Giusich Nasarian de Mardin en Mésopotamie, Ferachian de Damas, et Simon Baraie d'Achmin en Égypte.

Vous, cher polyglotte, qui étudiez aussi l'arabe, ne vous semble-t-il pas guttural et cadencé comme le galop d'un cheval du désert? Cette langue hennit au bruit de la trompette comme le coursier de Job.

Ode géorgienne, par Simon Kajabegow de Akalzike en Géorgie, musique guerrière et retentissante.

Élégie persane, par Giorgió Chaiat de Mossul; chant mélodieux et aspiré, qui fait rêver aux poésies de Saadi, le *poëte des roses;* mais toutes ces molles langues d'Asie se concertent aujourd'hui pour prendre un accent plus mâle, et chanter les grandeurs du vrai Dieu.

Chant kurde, par Paul Emmavelian de Telermen en Mésopotamie.

olympiques de la chrétienté. Ce concert étrange de sons, d'accents et de rhythmes, inintelligibles en détail, n'en forme pas moins par le seul fait de leur réunion, une parole plus qu'intelligible : sa signification se fait profondément sentir. »

[1] J'aime à noter ici les noms de ces jeunes apôtres; peut-être en retrouverons-nous quelques-uns cités comme martyrs dans les Annales de la Propagation de la foi.

Prose birmane, par Giorgio de Crvz de Rangoon, dans l'empire Birman.

Prose bengalèse : chant d'oiseau de paradis, dialogue par Guglielmo Qvinn de Calcutta, et Adolfo Medlycott de Chittagong, dans les Indes.

Poésie turque : large, mâle et sonore ; langue guerrière ; par Pasquale Nvrigian de Constantinople.

Prose classique chinoise, sur le saint de Chiun Jun de Kum-Ci.

Je donne la palme au chinois ; c'est une langue femelle, une langue délicieuse, une mélodie enfantine et gazouillante ; on dirait une flûte, un haut-bois, un pipeau et parfois un *mirliton ;* c'est plus suave et plus caressant à l'oreille que l'italien lui-même, langue balbutiante et efféminée d'un peuple resté en enfance, dont le langage est une musique et l'écriture une peinture à l'aquarelle[1].

Poésie en copte de Memphis, par Abraham Bisciai de Hammas en Égypte.

Poésie en copte de Thèbes, par Simon Baraje de Achmin en Égypte.

Poésie éthiopienne, par Zaccaria Cahen d'Oxum, langue dure et forte.

Prose d'Amarica, par Maria Tesfaje d'Adna en Abyssinie.

Élégie en grec antique, par Andrea Timoni de Smyrne.

Chant grec moderne, par Jean Marango de Syra.

Le grec est toujours la langue de miel, la langue

[1] Dans l'écriture chinoise l'idée de la dispersion est exprimée par *une tour*, souvenir de Babel, dont la Propagande est l'antipode.

d'Homère, non moins belle sur les lèvres de saint Jean Bouche-d'Or que sur celles de Démosthènes; mais quelle différence morale entre Homère racontant tout naturellement que Laertes acheta Euryclée au prix de vingt bœufs, εἰκοσάβοια δ'ἔδωκεν, et saint Basile s'écriant : « Dans la nature il n'y a point d'esclaves, »

Παρὰ ἀνθρώποις τῇ φυσεὶ δοῦλος οὐδεὶς [1].

Mais que j'aime dans Homère ce beau vers tout chrétien que vous m'avez fait remarquer un jour : « Tous les hommes ont besoin de la Divinité : »

Παντες δέ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι [2].

Chant latin sur les fureurs d'Hérode. C'est toujours le noble idiome, ferme et concis, la langue conquérante universelle, la langue vraiment *catholique*, qui envoie encore ses ordres, datés de la Ville Éternelle, aux cinq parties du monde.

Poésie française, déclamée un peu trop emphatiquement par le jeune Albert Thévenin de Marseille.

Je ne me rappelle pas assez cette pièce pour la citer; je vous envoie quelques strophes de celle que Mgr Gerbet a entendue à la Propagande, il y a quelques années.

Quand Babel eut troublé l'unité du langage,
Les langues, se fuyant par un instinct sauvage,
Quittèrent leur berceau pour n'y plus revenir;
Mais le Verbe a pitié de leur foule égarée,
Si la tour de l'orgueil l'a jadis séparée,
L'humble crèche d'un Dieu saura la réunir.

[1] De Spiritu sancto, 20
[2] Odyssée, III, v. 48.

Rome ! c'est dans ton sein que leur accord s'opère !
Dans ce chaos de mots qui divise la terre
L'harmonie apparaît dès qu'on prie avec toi :
Ton hymne universel est le concert des âmes,
Le Dieu de l'unité que seule tu proclames
En nos accents divers entend la même foi.

Sur tout rivage où peut aborder une voile,
Tes apôtres s'en vont, guidés par ton étoile,
Des peuples renouer l'antique parenté :
La vérité refait ce qu'a détruit le crime,
Et Rome, de Babel antipode sublime,
Du genre humain épars reconstruit l'unité.

Poésie espagnole. « C'est la langue qu'il faut parler à Dieu, » disait Charles-Quint.

Ode portugaise, par Teodoro Ribeira de Rio-Janeiro. Le portugais est l'italien de la péninsule ibérique.

Églogue italienne. L'italien est bien véritablement le rossignol des langues européennes.

Hélas ! voici, après ces doux idiomes du Midi, les rudes dialectes du Nord.

Poésie celtique dans le rhythme énergique d'Ossian, chantée par John Caméron de la Nouvelle-Ecosse.

Poésie irlandaise, par Auguste Keane de Cork. Les Irlandais prétendent avoir une origine toute méridionale. J'avais auprès de moi un prêtre d'Erin, qui pleurait en écoutant l'antique idiome de sa patrie. *Erin-go-braught*, c'est la devise de l'Irlande.

Poésie écossaise, par William Spence d'Inverescandy ; on dirait une langue forgée à coups de marteau par le forgeron de *Gretna-Green*.

Vers anglais, déclamés par Edward Mac-Glynn.

Dans ce congrès des langues, l'anglais nous a paru long, criard et sifflant. L'assemblée se mit à rire en l'entendant, sans respect pour la langue de Shakspeare et de Milton; mais il ne s'agissait ici que du son et de l'harmonie, et à ce point de vue l'anglais semblait une fausse note dans ce concert universel.

Vers allemands, langue hennissante. Gulliver raconte qu'elle était parlée par les *Houyhnhnms*.

Dialogue suisse sur ce sujet : Un paysan suisse et son fils devant les tapisseries de Raphaël au Vatican. Ce dialecte suisse est âpre et rude comme ses montagnes.

Poésie hollandaise. Un savant hollandais a fait un gros livre pour prouver qu'Adam et Ève parlaient le hollandais; je ne leur en fais pas mon compliment.

M. Carl Holfeldt d'Arendal en Norwége, nous récite une ode scandinave et une poésie en langue laponne. Eh bien ! le laponien n'est pas aussi laid qu'on le croirait; il est doux et monotone comme les neiges éternelles de la Laponie.

Je ne parle que pour mémoire des poésies albanaises, hongroises, maltaises, moldaves, etc., que nous entendons. La séance s'est terminée par plusieurs chants nationaux fort applaudis.

Ce qui m'a frappé dans plusieurs de ces langues, c'est le nom de Dieu; JeHoVaH en hébreu[1]; Θεός en grec, mot large, sonore, harmonieux; *Deus* en latin, grave et ferme; *Dio* en italien est gracieux et musical; *Dios* en espagnol, est pompeux; ce pluriel rappelle les désinen-

[1] Celui qui est. Les Hébreux et les Juifs encore ne le prononcent jamais par respect; ils l'appellent le Nom. L'hébreu a encore pour désigner Dieu Adonai, qui signifie Seigneur, et El, le Tout-Puissant.

ces du grec; *Dieu* en français, monosyllabe bref et clair comme le génie français [1]. Dans les langues du Nord, *God, Gott, Gud*, n'ont plus aucun rapport avec les langues de souche latine. En polonais, Dieu se dit *Boze*, en hongrois *Istenem*, en hibernois *Dhia*.

Le cardinal Mezzofanti a laissé le manuscrit précieux d'un ouvrage où il prouve l'unité fondamentale de toutes les langues, divisées en trois dialectes correspondant aux trois races humaines : langues et races japhétique, sémétique et chamaïque.

En voyant à la Propagande tous ces échantillons des langues et des races humaines, je pensais à cette scène de la Bible, où Noé, sorti de son mystérieux sommeil, prédit à ses fils leurs destinées et celles de leurs descendants. Le patriarche distribue les bénédictions et les malédictions suivant la conduite que chacun de ses trois enfants a tenue à son égard [2]; et nous voyons encore, après tant de siècles, l'oracle paternel s'accomplir littéralement sous nos yeux. Chanaan l'Africain est encore esclave des esclaves de ses frères; Sem habite, immobile, sous ses tentes; Japhet dilate sans cesse ses pavillons, et les plante jusque dans le domaine de ses frères. Chose vraiment remarquable ! tandis que l'Asiatique, fils de Sem, et l'Africain, enfant de Cham, restent enfermés dans les limites de leur territoire, les

[1] Même observation pour οἶνος, *vinum*, *vino*, *vin*, etc. Il genio della lingue è propriamente l'espressione del genio nazionale. (Algarotti.)

[2] Evigilans autem Noe ex vino, quùm didicisset quæ fecerat ei filius suus minor, ait : Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis. Dixitque : Benedictus Dominus Deus Sem ; sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus Japhet et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus. (Gen. IX, 24-28.)

Européens, enfants de Japhet, *audax Japheti genus*, forment des établissements dans toutes les parties du monde, dans les terres de Sem et de Chanaan [1].

Ce qui a fait la supériorité constante de l'Européen, c'est le Christianisme qui l'a élevé et qu'il s'est chargé de répandre. Qu'est-ce qui a réuni et apprivoisé toutes ces langues diverses et leur a appris à chanter le même Dieu? Ce sont les missionnaires européens [2].

Voilà ce que j'ai vu à la Propagande, voilà ce qui ne se voit qu'à Rome.

L'Orgueil, ce Titan de la haine et de la division, dressa contre le ciel la tour de Babel, et fit naître la confusion et la séparation des langues humaines. L'amour de Dieu et du prochain, la Charité, source de paix et d'union, a fondé la Propagande pour répandre partout, par l'étude des langues, la vérité chrétienne, et réunir les peuples séparés dans la sublime unité de la foi. Les missionnaires sont les premiers pionniers de

[1] M. l'abbé Gaume, *Histoire de la Famille.*

[2] On a retrouvé naguère, dans une île du fleuve *Penobscot*, une peuplade sauvage qui chantait encore un grand nombre de cantiques en indien que d'anciens missionnaires leur avaient appris ; l'un des plus beaux airs de l'église de Boston vient de ces Indiens. Le P. *Salvaterra* (beau nom de missionnaire!); l'apôtre de la Californie, abordait les sauvages les plus intraitables sans autres armes qu'un luth, dont il jouait comme un ange venu du ciel. Il se mettait à chanter: *In voi credo o Diomio!* etc.; tous l'entouraient et l'écoutaient dans une silencieuse admiration. Muratori, dit en parlant de cet homme admirable : *Pare favola quella d'Orfeo; ma chi sà che non sia succeduto in simil caso?* Les missionnaires seuls ont compris et démontré *la vérité de cette fable.* On voit même qu'ils avaient découvert l'espèce de musique digne de s'associer à ces grandes créations :« Envoyez-nous, écrivaient-ils à leurs amis d'Europe, envoyez-nous les airs des grands maîtres d'Italie, *per essere armoniosissimi, senza tanti imbrogli di violini obbligati, etc.* (Muratori, *Christianesimo felice,* cité par De Maistre.)

la civilisation. Jamais peuple n'a été civilisé que par la religion. Aujourd'hui plus que jamais, et sans qu'on y pense, les voies sont ouvertes aux missions; la vapeur, l'électricité, toutes les inventions du génie humain pour se dilater dans toute l'étendue du globe, servent déjà, et serviront de plus en plus, au but unique et suprême, à la propagation universelle de l'Evangile. Là est seulement l'espoir de l'avenir, le progrès légitime et véritable de l'Humanité.

XIV

LE SANZIO ET LE BEATO.

A JULES VIBERT.

Lundi 10 janvier.

« Judy vint-sixiesme de janvier, M. de Montaigne estant allé voir le mont *Janiculum*, de là le Tibre, et considérer les singularités de ce lieu là, et le sit de toutes les parties de Rome, qui ne se voit de nul autre lieu si clerement, et de là estant descendu au Vatican, pour y voir les statues enfermées aux nisches de *Belveder*, il perdit sa bourse, et ce qui estoit dedans, et estima que ce fust que, en donnant l'aumône à deus ou trois fois, le temps estant fort pluvieus et mal plesant, au lieu de remettre sa bourse en sa pochette, il l'eust fourré en les découpures de sa chausse [1]. »

Allons aussi au Vatican, cher peintre, et serrons mieux notre bourse en notre *pochette*.

Montons ce royal escalier, si grandiose à l'œil, si doux

[1] Journal de M. de Montaigne en Italie.

au pied qu'on sent qu'il a été fait exprès pour des pas de vieillards, pour des Papes et des cardinaux; c'est un chef-d'œuvre du Bernin.

Étrange construction que ce Vatican avec ses dix mille chambres! vaste entassement de palais, de galeries, de chapelles, d'escaliers et de cours. C'est un rendez-vous de palais, comme on a dit que Fontainebleau est un rendez-vous de châteaux. Quelle perspective par les fenêtres sur le Tibre, Rome et les jardins pontificaux! On aperçoit dans une cour intérieure la pomme de pin colossale en bronze à laquelle Dante compare la tête d'un géant dans l'Enfer :

> La faccia sua mi parea lunga e grossa
> Come la pina di San-Pietro a Roma.

Le Vatican a été appelé avec justice *un Sénat de chefs-d'œuvre*.

Entrons au Musée des Antiques. Voilà le fameux *torse* mutilé d'Apollonius; Michel-Ange, vieux et aveugle, en palpait encore les contours, et disait qu'il était l'élève du Torse. Voici l'*Apollon*; il a été trop vanté; il m'a laissé froid. Winckelmann s'extasie en vain pour moi sur « ce corps divin, sans muscles et sans nerfs, revêtu d'une éternelle beauté; » mais le *Laocoon* m'a saisi; la copie de ce groupe sublime que j'avais admirée à Florence, n'en donne pas une idée; il faut voir l'original; c'est en sculpture ce qu'Ugolin est en poésie.

Arrivons enfin à Raphaël Sanzio, *le divin jeune homme* qui surpasse l'antiquité de toute la distance du paganisme au christianisme. Le sentiment religieux chrétien a élevé l'art à une sublimité inconnue des anciens.

Quand on retrouverait tous les tableaux des Apelles et des Zeuxis, soyez sûr qu'aucun d'eux n'approcherait, même de loin, d'une madone de Raphaël.

Prédestiné de l'art et de la poésie,
Jeune peintre au nom d'ange, il n'est pas de mortel
Qui, vidant jusqu'au fond la coupe d'ambroisie,
Ait été plus que toi favorisé du ciel.

Le génie et l'amour comblaient ta fantaisie;
La gloire pour toi seul fut sans lutte et sans fiel;
Tes rivaux étonnés t'aimaient sans jalousie,
Et le vieux Michel-Ange admirait Raphaël.

La foule s'écriait que du haut des étoiles
La Vierge descendait poser devant tes toiles,
Tant l'idéal céleste inspirait ton pinceau,

Et maintenant tu peux, à genoux devant Elle,
A tes divins portraits comparant le modèle,
Contempler à loisir le type du vrai beau.

En effet, quelle vie artistique fut plus heureuse et plus digne d'envie, et combien le bonheur de ses premières années eut une heureuse influence sur son génie; fils d'un peintre poëte qui le devina bientôt, et d'une mère pieuse qui ne le confia jamais à des mains mercenaires, le nourrit de son lait, de sa tendresse et de sa piété, Raphaël, devenu le favori des princes et des Papes, la gloire du siècle de Léon X, aimé de tous, même de ses rivaux, entouré de disciples qui l'adoraient, est mort à 37 ans, roi incontesté de l'art chrétien.

Sorti de la religieuse école du Pérugin, le jeune Sanzio, dans ses premières madones, prenait pour modèle sa mère, la belle et chaste Maggia; plus tard ce fut

la Fornarina qui posait devant lui; cela seul suffit pour expliquer ses deux styles, et signaler sa décadence au point de vue chrétien et même artistique. Dépassant bientôt son maître le Pérugin, à qui on reprochait de peindre sans cesse le même type de Vierge, Raphaël se mit à varier et à multiplier les représentations de la Mère de Dieu [1], avec un succès dont il n'y avait jamais eu d'exemple, et dans lequel il faut faire entrer pour quelque chose la dévotion toute spéciale qu'il avait conservée pour elle depuis son enfance [2].

Voyez, au Vatican, ce *couronnement de la Vierge* que le Sanzio a fait à dix-neuf ans; il s'y est peint dans la première figure à gauche. On y sent encore l'école du Pérugin : quelle grâce pieuse! quelle suavité!

Mais Raphaël est *lui* dans le tableau à côté, la *Vierge de Foligno*, à laquelle j'applique ce que le *Plutarque des peintres* dit des madones de Raphaël en général [3]; n'est-ce pas la plus sublime des vierges raphaélesques? Sigismond Conti, le *Donataire* qui est à genoux, est une admirable tête de vieillard, dont la vigoureuse réalité *humaine* contraste admirablement avec l'aspect tout *divin* de la madone.

Et la *Transfiguration*, ce dernier terme du génie et de la vie de Raphaël, ce tableau qui, quoique inachevé,

[1] Les madones naissaient naturellement sous son pinceau comme les fleurs sur l'oranger. (Mary Lafon.)

[2] Rio, *De la poésie chrétienne*. Raphaël fonda et dota une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge dans l'église du Panthéon, et il fut enterré sous l'autel, en exécution de ses dernières volontés.

[3] Mostro tutto quello che di bellezza si puo fare, nell' aria di una vergine, dove sia accompagnata negli occhi modestia, nella fronte onore, nel nazo grazia e nella bocca virtù.

escorta dans les rues de Rome le cercueil triomphal de son créateur [1] ?

La scène du ciel est vraiment céleste. Le Sauveur, transfiguré sur le Thabor et s'élevant en haut entre Moïse et Élie, émane une lumière divine qui éblouit à bon droit les yeux de Pierre, de Jacques et de Jean, restés sur la montagne, et dont l'attitude exprime admirablement la surprise et la confusion.

La scène de la terre est inférieure, peut-être comme elle doit l'être ; au bas de la montagne, les Apôtres délivrent du démon le jeune énergumène. Mais ce qui attire trop les yeux, ce qui déplaît comme une beauté déplacée, c'est le torse de cette robuste Romaine qui montre ses épaules et qui se drape avec trop d'insolence ; est-ce encore la Fornarine? On aime à croire que cette femme est de Jules Romain, et non de Raphaël.

A part cela, ce tableau est une scène sublime, un poëme complet comme celui de Dante, auquel viennent concourir, *le ciel* dans le Christ, *la terre* dans les Apôtres et les spectateurs, *l'enfer* dans ce jeune possédé du démon ; c'est l'épopée de l'Humanité déchue dans l'énergumène, et réhabilitée dans la personne de l'Homme-Dieu.

La Transfiguration fut d'abord destinée à la France, à la ville de Narbonne, dont le cardinal Jules de Médicis qui avait commandé ce tableau, était archevêque ; il fut depuis pape, sous le nom de Clément VII.

J'aime à rapprocher de Raphaël cet autre peintre qui est véritablement *l'ange de la peinture*, frère Jean de

[1] Come ultima cosa che far avesse, non toccò più pennello, sopraggiungendogli la morte. (Vasari.)

Fiésole, surnommé pendant sa vie le *Frère Angélique*, FRA ANGELICO, et après sa mort, le *Bienheureux*, IL BEATO. C'est ainsi qu'on le désigne encore dans toute l'Italie. J'ai vu à Florence ses chefs-d'œuvre dans le couvent de Saint-Marc. Raphaël l'a plus d'une fois étudié en secret, et lui a fait des emprunts soigneusement dissimulés. Le Beato est le peintre des anges, comme le Sanzio est le peintre des madones.

Le pape Eugène IV, lors du concile de Florence, logea au couvent de Saint-Marc, y admira Frà Angélico et le fit venir à Rome, où il peignit à fresque, au Vatican, la chapelle du Saint-Sacrement, que Paul III fit détruire pour élargir un escalier, et la chapelle dite de Nicolas V, qui existe encore, quoique trop souvent fermée aux visiteurs. Le Beato y a représenté en six compartiments les principaux traits de l'histoire de saint Laurent et de saint Etienne, réunissant ainsi ces deux héros du Christianisme dans une même commémoration poétique, comme ils ont continué de l'être dans l'invocation des fidèles, depuis qu'un même tombeau a réuni leurs cendres dans la basilique de Saint-Laurent-hors-des-Murs [1].

Le Pape était si impatient de jouir de sa chapelle, que le Beato se fit aider de son élève Benozzo Gozzoli; mais, sacrifiant toujours sa vie à son devoir, et croyant travailler pour Dieu en travaillant pour son Vicaire, il ne voulut pas interrompre ses travaux même pendant la saison des fièvres, plus pernicieuses au Vatican qu'ailleurs. Sa santé en fut altérée; il ne fit plus que languir et mourut peu de temps après.

[1] Rio, *de la Poésie chrétienne.*

Dans un arrière-cabinet de la galerie du Vatican, j'ai découvert avec bonheur deux petits tableaux-miniatures que notre cher peintre béatifié avait fait pour l'église de Saint-Dominique à Pérouse. On les a réunis dans le même cadre, et il faut se garder de mesurer leur mérite à leur dimension. Ces peintures délicieuses représentent plusieurs traits de la vie de saint Nicolas de Bari, évêque de Myre.

Voyez le saint, nouveau-né, tandis qu'on le lave, se dresser de lui-même sur ses petits pieds, et lever ses petites mains vers le ciel pour rendre grâces à Dieu, qui l'a accordé aux prières de ses parents. Voici une charmante scène. Le saint, dans sa jeunesse, raconte la légende, se lèva pendant trois nuits consécutives pour jeter, sans être vu, de l'argent par la fenêtre d'un brave soldat qui se désespérait de ne pouvoir marier ses trois filles faute de dot. Le tableau est coupé en deux : à droite, vous voyez Nicolas jetant l'argent avec précaution par la fenêtre du rez-de-chaussée, en se dressant sur la pointe du pied; à gauche, voici les trois filles du soldat tranquillement endormies dans leur lit, tandis que le père, fort intrigué, veille et guette le bienfaiteur inconnu.

Dante n'a pas oublié cette action de saint Nicolas :

> Esso parlava ancor della larghezza
> Che fece Nicolao alle pulcelle,
> Per condurre ad onor lor giovinezza.
> (*Purg.*, XX.)

Un autre compartiment représente le saint délivrant miraculeusement son peuple de Myre d'une affreuse famine.

Vous devinez par ces quelques mots tout ce que le pinceau du Beato a dû faire de cette scène.

Son élève Benozzo Gozzoli a ici un tableau lilliputien en forme de *grado di altare*, fort intéressant, qui représente les miracles de saint Hyacinthe de Cracovie.

Je ne vous ai pas encore parlé de la Communion de saint Jérôme. Quelle résignation céleste! quel espoir céleste plutôt sur la figure du saint, dont sainte Paule agenouillée baise la main! Mais pourquoi est-il ainsi tout nu, sous ce portique, en plein vent? Le Beato n'eût pas commis cette faute. Ce n'en est pas moins un sublime tableau, et il fut payé soixante écus. Il avait été peint pour l'église de Saint-Jérôme de la Charité. Mais le pauvre Dominiquin, toujours en butte à la jalousie de ses ennemis, eut la douleur de voir tout le monde critiquer son chef-d'œuvre. Il douta de son génie, et finit par se critiquer lui-même. Les moines, voyant cela, n'osèrent pas mettre le tableau dans leur église, et le laissèrent longtemps au grenier.

J'aime à retrouver au Vatican deux grands peintres français : Poussin et son atroce Martyre de saint Erasme, à qui les bourreaux dévident les boyaux sur un rouet, sujet si cher à l'école espagnole, et rendu, avec grandeur, par Poussin. Je préfère encore le martyre des saints Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre et de Paul, convertis et baptisés par les Apôtres, vigoureusement peint par notre Pierre Valentin, natif de Coulomiers en Brie, *Monsù Valentino*, comme disent les Italiens; élève de Simon Vouet, il vécut longtemps à Rome, où il peignait à la *Caravage*. Une nuit qu'il s'en revenait, échauffé par une orgie, il ne put résister à la tentation

de se baigner dans la fontaine de la place *del Popolo*, et il mourut des suites de cette imprudence.

La Vision de saint Romuald, par André Sacchi, m'a rappelé les tableaux de notre Lesueur. Quelle profondeur d'extase et de piété dans la figure de ces moines!

Revenons à cette école mystique du Beato et du Pérugin, dont Raphaël est le plus éclatant produit, école où règne par-dessus tout cet élément que M. Rio appelle *séraphique*, élément introduit pour la première fois dans l'art par le génie chrétien.

Le Pérugin est pour moi plus que le maître de Raphaël; j'aime pour lui-même cet artiste, calomnié par Vasari, qui l'accuse d'être avare; il l'était si peu qu'il ne demandait un jour en paiement d'une fresque, à Pérouse, qu'une omelette, *una frittata* [1]. Il a au Vatican la Résurrection de Notre-Seigneur, la Vierge sur son trône, et trois saints très-expressifs dans un même cadre : saint Benoît abbé, sainte Placide en extase, et sa sœur sainte Flavie.

Le Pinturricchio, digne élève du Pérugin, a orné de fresques trois des plus intéressantes églises de Rome, l'Ara-Cœli, Sant' Onofrio, Sainte-Marie-du-Peuple. Le Vatican possède de lui le *Couronnement de la Vierge*.

Pérugin! Pinturricchio! Raphaël! glorieuse trilogie de l'art chrétien! Il y a au Vatican un délicieux tableau, produit de la collaboration de ces trois grands peintres; je voudrais pouvoir le *voler* en sûreté de conscience. C'est le *Presepio della Spineta*, ainsi nommé parce qu'il fut peint pour les Mineurs réformés de la

[1] Mariotti, cité par Rio.

Spineta, près de Todi. Le sujet est l'arrivée des Mages à la sainte crèche de Bethléem. On croit que le Pérugin a composé l'ordonnance du tableau, et peint au premier plan l'Enfant-Jésus couché par terre, la Vierge, saint Joseph et plusieurs anges qui adorent; les deux en tunique flottante de couleur violette doivent être de la main de Raphaël, ainsi que l'arrivée des rois dans le lointain à travers un gracieux paysage. Pinturricchio s'est chargé de la *Gloire;* ce sont, dans le ciel, trois anges délicieux, balancés mollement sur leurs ailes avec leurs manteaux étendus; on croit leur entendre chanter le *Gloria in excelsis*.

Quoiqu'exécutée par trois pinceaux différents, cette peinture offre une incroyable unité d'exécution; c'est que les trois peintres avaient le même cœur, la même pensée, la même foi; triple chef-d'œuvre, triple génie, admirable trinité de l'art catholique arrivé à sa perfection !

Voici pour le *bouquet* deux *infiniment petits* et deux *infiniment beaux* de Raphaël; LES MYSTÈRES, la Salutation angélique, l'Adoration des rois, la Présentation au Temple, et surtout les TROIS VERTUS THÉOLOGALES, peintes en clair-obscur par le Sanzio dans sa première jeunesse. Ces trois petites figures en grisaille représentent LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ; rien de plus parfait n'est sorti de la main de l'*Urbinate*.

Les premiers chrétiens aimaient à donner à leurs filles les noms de ces trois vertus. Trois sœurs appelées *Fides*, *Spes*, *Caritas* [1], obtinrent à Rome la couronne du mar-

[1] Nunc manent tria hæc Fides, Spes, Caritas, major autem horum est caritas. (S. Paul.)

tyre dans la persécution d'Adrien [1]. Ces trois chrétiennes qui moururent en justifiant leurs noms, valent bien, à mon avis, le groupe antique des trois Grâces. On retrouve dans les épitaphes des catacombes, plusieurs autres noms empruntés aux Vertus théologales, entr'autres celui-ci, dans le cimetière de Saint-Calixte :

SPES IN DEO
IN D.
STEPHANIS
ESPÉRANCE EN DIEU, EN DIEU COURONNÉE.

[1] Le tre sorelle sono notate nelle antichi lapidi di S. Silvestro in capite. (Mazzolari, Diario.)

XV

LA FARNÉSINE ET LA MINERVE.

A JULES VIBERT.

10 janvier.

Passons le pont Saint-Ange, saluons Saint-Pierre et Sant' Onofrio; enfilons la longue et solitaire rue de la Lungara; laissons de côté l'*Orto Botanico*, qui n'est pas de notre compétence, et le lourd et imposant palais Salviati, florentin d'architecture et de nom. Voici à droite le palais Corsini, et à gauche le *Palazzino* de la Farnésine, petit de taille, mais charmant et décoré du haut en bas par le Sanzio. C'est le banquier Agostino Chigi qui le fit construire en 1512, par Baldazzarre Peruzzi, pour recevoir Léon X et sa cour. Il donna à ses convives un plat de langues de perroquets, et fit jeter, après le repas, toute sa vaisselle d'or et d'argent dans le Tibre, afin qu'elle ne servît plus à personne. Chigi n'estimait son palais que parce qu'il était peint par Raphaël. Chose remarquable! en Italie l'*argent* même est

artiste. Les banquiers florentins, les marchands vénitiens, ont protégé et encouragé les arts plus que personne. Le dernier des banquiers romains, Torlonia, a élevé un charmant palais décoré de fresques modernes. C'est ennoblir l'argent que de le vouer à l'art. La Farnésine est aujourd'hui au roi de Naples, héritier des Farnèse; il y loge les jeunes artistes napolitains qu'il entretient à Rome. Vous savez ce qu'on voit ici : tout est plein du souvenir de Raphaël et de la Fornarina. C'est le Triomphe de Galathée; c'est le poëme de l'Amour et de Psyché mis en action. Raphaël s'est fait Grec; on dirait des fresques retrouvées d'Apelle et de Zeuxis; mais en se faisant Grec il s'est fait païen, et pour lui c'est descendre. Je ne reconnais plus ici le peintre des madones, l'élève du Pérugin et du Beato.

Croyez-vous à l'authenticité de la *Carte de Visite* de Michel-Ange, de cette tête colossale dessinée au charbon sur le mur et laissée par lui en l'absence de Daniel de Volterre? Le palais de la Farnésine est fort délabré; le jardin ne l'est pas moins, mais la nature y prend sa revanche. On y trouve un bois d'orangers sous lesquels on a planté des choux et des *broccoli*. *Utile dulci!* souvenir de la simplicité républicaine de Cincinnatus et de Fabricius. Ce jardin s'étend jusqu'au Tibre; là on a une jolie vue, un petit tableau tout fait, dont le fond est occupé par le château Saint-Ange; puis, au delà du Tibre, l'église de Saint-Jean des Florentins, les débris des piles du Pont triomphal, et le cours tortueux du Tibre jaune, bordé de maisons pittoresques qui se suspendent sur les flots.

Vous me trouverez bien froid devant les chefs-d'œuvre

de la Farnésine. Vous aimez Raphaël tout entier; c'est pour vous le seul peintre dont on voudrait avoir fait tous les ouvrages sans exception. Pour moi, je distingue. Le peintre d'Urbin est parfois moitié ange, moitié génie mythologique. Je n'aime et n'estime en lui que l'ange. Il a peint ici un conte d'Apulée et de Lafontaine ; j'avoue que je le préfère quand il s'inspire de l'Evangile et de la *Divine Comédie.*

En revenant passons à l'église de Sainte-Marie-des-Martyrs (le Panthéon), pour saluer le tombeau de Raphaël [1]. Il ordonna dans son testament de prendre sur ses biens de quoi restaurer dans cette église une des chapelles à niche en tabernacle qui en ornent la circonférence, et d'assigner pour son entretien une rente annuelle, dont fut grevée une de ses maisons, qu'on montre encore à Rome, *via Degli Coronari.* Il fut enterré au-dessous de l'autel où le sculpteur Lorenzo Lotti, son ami, éleva la grande statue de Vierge appelée la *Madona del Sasso.* Le Sanzio repose à côté de la nièce du cardinal Bibiena, sa fiancée, qui le précéda de trois mois dans la tombe. Le cardinal Bembo lui fit cette épitaphe un peu recherchée :

Ille hic est Raphael timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens et moriente mori ;

On a heureusement traduit ce distique en italien :

Questi è quel Raffael cui vivo vinta
Esser temeo natura e morto estinta.

[1] Quatremère de Quincy, dans sa *Vie de Raphaël,* cite des preuves assez fortes qui contredisent l'opinion accréditée sur la cause de la mort du Sanzio. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens, le 7 avril 1520.

J'ai essayé, à mon tour, mais sans succès, de vous le traduire en vers français. Devinez si vous pouvez.

Voulez-vous venir avec moi faire un pèlerinage à la tombe d'un autre peintre qui me touche encore plus que celle de Raphaël. Entrons dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, en passant par le grand cloître des Dominicains. C'est une belle et noble église du quatorzième siècle, la seule à Rome qui rappelle le style ogival à ses voûtes et dans son chœur. C'est un gothique mélangé de grec et de romain, surtout sur les autels. Mais les Dominicains, sous le gouvernement du P. Jandel et l'influence française introduite à Rome par Lacordaire et ses disciples, ont enfin compris le *goticismo*, comme dit Alfieri, parlant avec mépris de notre architecture gothique. Les Frères-Prêcheurs font en ce moment réparer la Minerve de fond en comble, dans le style de l'église et suivant nos procédés. On peint les voûtes or et bleu, comme à Paris nos Saint-Germain d'Auxerre et des Prés. J'ai du bonheur à retrouver à Rome l'intelligence et la réhabilitation de notre grand et cher art ogival, l'art français par excellence. Les Romains en sont tout ébahis [1].

L'église est si encombrée d'ouvriers qu'à peine pouvons-nous voir ce qu'elle a d'intéressant, les tombeaux de Léon X et de sainte Catherine de Sienne, et le Christ triomphant de Michel-Ange, dont la réputation alla jus-

[1] « Il faut aux pontifes et aux architectes quelque combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique : ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre, dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement ils trouvent l'ogive. » (Montalembert.)

qu'à François Ier, qui écrivit cette lettre au grand artiste :

« Sieur Michel-Angelo,

« Pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (François Primatice), présent porteur que j'envoye par-delà, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler, en les vous bien payant, ainsi que je lui ai donné charge, et davantage vouloir être content pour l'amour de moi qu'il molle le Christ de la Minerve et la Notre-Dame de la Fèbre, afin que j'en puisse aorner l'une de mes chapelles comme de choses qu'on m'assure être des plus exquises et excellentes en votre art.

« Priant Dieu, sieur Michel-Ange, qu'il vous ait en sa garde.

« Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 6iii jour de février mil cinq cent et quarante-six.

« *Signé :* François.

« *Signé :* Laubepine. »

Voici un Christ du Giotto, une Annonciation de Benozzo Gozzoli, un Saint-Thomas d'Aquin attribué au Beato, qui a peint aussi la *Madonna del Rosario*, au-dessus de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne. Le Beato ! c'est encore pour lui que nous venons ici ; cherchons son tombeau à travers les décombres et les ouvriers. A gauche du chœur, après le Christ de Michel-Ange, dans un large couloir qui mène à une porte de

sortie, voyez à votre gauche cette simple pierre tombale, enchâssée verticalement dans le mur; le moine-peintre y est grossièrement sculpté en bas-relief, dans sa robe de Dominicain, les mains jointes, la tête inspirée, la bouche entr'ouverte pour prier, tel qu'il fut pendant sa vie, tel qu'il fut surtout à l'heure de sa mort. Il mourut ici, au couvent de la Minerve, à l'âge de soixante-huit ans. A ses pieds on lit ces mots : *Hic jacet venerabilis pictor Fr. I°. de Flo. Ordinis prædicat.* 1455. Et au-dessus cette épitaphe :

Non mihi sit laudi, quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam :
Altera nam terris opera exstant, altera cœlo;
Urbs me Joannem flos tulit Ætruriæ [1].

Né en 1387 à Mugello près Florence, il prit à vingt-et-un ans, à Fiesole, l'habit de Saint-Dominique : « Frère Angélique, dit Vasari, eût pu vivre commodément dans le siècle, et en outre de son héritage, gagner ce qu'il aurait voulu avec l'art qu'il avait cultivé dès sa jeunesse; mais pour son repos et sa satisfaction personnelle, étant d'un caractère doux et posé, et voulant avant tout pourvoir au salut de son âme, il préféra se faire religieux dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Si l'on peut en effet servir Dieu dans tous les états, il est néanmoins des âmes pour qui un cloître vaut mieux que la vie du siècle pour le salut. Frère Angélique se fit moine sans renoncer à sa vocation non moins

[1] Qu'on ne me loue pas de ce que j'ai peint comme un autre Apelle, mais de ce que j'ai donné tout ce que je gagnais à tes pauvres, ô Christ! J'ai travaillé pour le ciel en même temps que pour la terre; je m'appelais Jean; la ville qui est la fleur de l'Étrurie a été ma Patrie.

décidée pour la peinture, conciliant ainsi le soin de son bonheur éternel avec l'acquisition d'une éternelle renommée sur la terre. »

M. Rio remarque que Vasari, dans son enthousiasme pour le Beato, va jnsqu'à dire qu'un talent aussi supérieur et aussi extraordinaire ne pouvait et ne devait être que le partage de la plus haute sainteté, et que pour réussir dans la représentation des sujets religieux et saints, il fallait que l'artiste fût religieux et saint lui-même [1]. « La componction du cœur, ajoute M. Rio, ses élans vers Dieu, le ravissement extatique, l'avant-goût de la béatitude céleste, tout cet ordre d'émotions profondes et exaltées que nul artiste ne peut rendre sans les avoir préalablement éprouvées, furent comme le cycle mystérieux que le génie de Frère Angélique se plaisait à parcourir, et qu'il recommençait avec le même amour quand il l'avait achevé. »

Michel-Ange en voyant son tableau de l'Annonciation à Fiesole, s'écria qu'un homme n'avait pu faire ces figures là qu'après les avoir vues dans le ciel.

Eugène IV, s'apercevant que l'âme du moine-peintre valait encore mieux que son pinceau, lui offrit l'archevêché de Florence, sa patrie. « C'était, dit le P. Lacordaire, une récompense quelquefois accordée dans ces temps-là et dans les temps antérieurs à de semblables mérites : on ne croyait pas qu'un peintre ou un architecte chrétien fût moins digne de l'épiscopat qu'un prédicateur, les uns et les autres disant les mêmes choses

[1] Ce qui étonnait le plus Vasari, c'était la douceur du Beato : Jamais, dit-il, on ne surprit en lui un mouvement de colère, ce qui me paraît incroyable ; *il che è grandissima cosa e mi pare impossibile a credere.*

avec la même foi dans des arts différents. » Mais Frère Angélique refusa, et désigna un religieux de son Ordre qui fut fait archevêque, et devint saint Antonin. Un matin que le pape Nicolas V l'admit à sa table, le Beato se fit scrupule de manger de la viande sans la permission du prieur, oubliant dans sa naïve obéissance, que l'autorité du Pontife pouvait l'en dispenser. Jamais il ne recevait de commandes sans l'ordre du prieur, jamais il ne stipulait de prix pour ses œuvres, et il donnait aux pauvres tout ce qu'il recevait.

« Enfin, dit Vasari, les saints qu'il a représentés ont un air de sainteté qu'on ne retrouve chez aucun autre artiste..... ils semblent tous peints de la main d'un ange et d'un saint, comme ils le sont en effet, car c'était un ange que ce bon religieux, et c'est à grande raison qu'on l'a appelé Frère Jean l'*Angélique*..... Sa vie fut si pure et si sainte, et il aimait tant les pauvres, que je ne doute pas que son âme ne soit maintenant au ciel[1]. »

[1] I santi che egli dipinse, hanno più aria, e somiglianza di Santi, che quelli di qualunque altro.... par che sia di mano di un santo, o d'un angelo, come sono ; onde a gran ragione fu sempre chiamato questo da ben religioso : Fra Giovanni *Angelico*..... puramente e santamente vivendo fu de' poveri tanto amico, quanto penso, che sia ora l'anima sua nel cielo. (Voir la lettre XXX intitulée : *Un nouveau Frà Angelico.*)

XVI

ROME ET PARIS.

A M. F. MAUGRAS.

La guerre, l'agriculture, le droit, c'étaient là les arts aimés et pratiqués par Rome antique : soldat, jurisconsulte, laboureur, voilà les seuls titres que le Romain trouvait dignes de lui. Aux Grecs et aux esclaves les beaux-arts, le commerce et l'industrie !

> Excudent alii spirantia mollius æra.....
> Tu regere imperio populos, Romane, memento.

« Le propre du génie romain, ce qu'il ne dut qu'à lui-même et au vieux Latium où il naquit, ce fut le sens pratique du juste, l'instinct du droit. Le droit se constituait par la jurisprudence ; l'éloquence le défendait au dedans ; les armes l'imposaient au dehors : toute l'existence des vieux Romains était renfermée dans ce cercle [1]. »

[1] Ozanam, *Dante et la philosophie catholique*.

Je regrette de n'avoir pu étudier avec vous le droit romain à Rome; quel intérêt historique aurait embelli cette étude entreprise sur le sol classique du droit! quel plaisir vous auriez eu, en parcourant avec moi le Vatican, à voir la salle des *Stanze* de Raphaël, qu'on appelle la *Signatura,* parce que c'est ici que les Souverains-Pontifes rédigeaient et signaient les brefs qui régissaient le monde catholique; à ce grand acte de la papauté devaient présider la *Théologie,* la *Philosophie,* la *Littérature* et la *Jurisprudence;* ces trois dernières servant d'entourage à la première.

Voici d'abord Moïse qui porte à son peuple les lois de Dieu; voici le Jugement de Salomon. Raphaël a peint ici le droit civil et le droit canonique, l'un personnifié par Justinien, l'autre par Grégoire IX, qui présente les Décrétales. *Jus suum unicuique tribuens,* crient des petits enfants à la Jurisprudence, qu'un génie éclaire avec le flambeau de la Prudence pendant qu'un autre lui présente un miroir, symbole de la Science. La Force s'appuie sur un lion et la Tempérance tient un frein à la main. La Jurisprudence a deux visages, symbole de la connaissance du passé et du présent.

Le Sanzio a représenté Justinien remettant le Digeste aux célèbres jurisconsultes de son temps. L'empereur législateur semble répéter ces vers que Dante lui prête au chant VI du *Paradis* : « Je suis Justinien, qui, par l'inspiration divine, ai retranché des lois l'inutile et le superflu : »

..... Son Giustiniano
Che, per voler del primo amor ch' io sento,
D' entro alle leggi trassi il troppo e il vano.

Je ne vous dirai pas que Rome ressemble à Paris, comme l'ont fait certains voyageurs, comparant la Seine au Tibre, l'île de la Cité à l'île de San-Bartolomeo, le Louvre au Vatican, et le dôme des Invalides au dôme de Saint-Pierre. Mais, ce que je puis vous assurer avec un légitime orgueil, c'est qu'aucun des arcs de triomphe romains, ni celui de Titus, ni celui de Constantin, ni celui de Septime-Sévère, ne valent, comme grandiose et comme position, notre arc de l'Étoile. Il ne manque à ce dernier qu'une chose qu'il aura un jour : c'est le sceau du temps, la teinte des années, la majesté de la vieillesse.

Je viens de visiter à fond mon voisin le Panthéon de Rome, et je puis vous le faire comparer à votre voisin le Panthéon de Paris.

Le Panthéon d'Agrippa, demeuré complet, est le plus beau temple de l'antiquité romaine. Auguste en ayant refusé la dédicace, Agrippa, faute de mieux, le consacra à tous les dieux :

> Mais sur trois mille dieux pas un pour l'infortune !
> (A. Soumet. — *Le Gladiateur.*)

La forme convexe du Panthéon représente à merveille le ciel. L'ouverture de la voûte, par où le temple s'éclaire, offre, par sa forme sphérique et son élévation, une belle allégorie de la lumière éternelle qui d'en haut vient *illuminer tout homme venant en ce monde.* On est frappé en y entrant de cet œil sublime de la voûte, œil cyclopéen toujours ouvert, comme l'œil de Dieu sur le monde. Le jour on y voit briller le soleil et courir les nuages; la nuit la lune y épanche sa lumière ; quand il

pleut, la pluie y tombe à grand bruit au centre du pavé creusé en bassin, ce qui donne à l'eau un écoulement souterrain. On y entend parfois la messe en parapluie.

L'Église romaine, par droit de conquête légitime, a transféré à l'usage de son culte plusieurs temples et une foule de pierres, de marbres, d'ornements du paganisme qui restent comme les glorieux trophées de sa victoire [1]. L'édifice central de l'idolâtrie, le *Forum* de tous les cultes, le Panthéon, tel qu'un vieux pécheur endurci, s'est pourtant converti, et, dans cette conversion monumentale, la Providence, qui peint avec les choses comme nous avec les couleurs, qui sculpte ses pensées avec les matériaux des siècles, a voulu nous offrir l'emblème le plus imposant de la transformation de Rome païenne en Rome chrétienne [2]. En 608, Boniface IV le convertit en église, et à cette occasion fit déposer sous l'autel principal vingt-huit chars remplis de reliques de martyrs, qu'il avait fait recueillir dans les différentes catacombes de Rome, et la nouvelle église fut appelée *Santa Maria ad Martyres*. Puis, le 1er novembre de l'an 830, Grégoire IV, en dédiant aussi ce temple à tous les saints, ordonna que dans tout le monde catholique on célébrerait, tous les ans et le même jour, une fête qui s'appellerait la *Toussaint*.

Le temple de tous les dieux devenu l'église de tous les saints, quelle sublime métamorphose! Je vous rappelle à ce sujet les belles pages que le comte de Maistre a consacrées au Panthéon à la fin de son *Livre du Pape;*

[1] Voir l'intéressant ouvrage de Marangoni intitulé : *Delle cose gentiles che e profane trasportate ad uso della chiesa.*

[2] Mgr Gerbet. *Esquisse de Rome chrétienne.*

c'est un morceau trop beau pour être passé sous silence, mais trop connu pour être cité.

Quand Charles-Quint vint à Rome, il monta au haut du Panthéon, et gravit les cent quatre-vingt-dix marches jusqu'à l'œil de la voûte. De là il contempla la Ville Eternelle, et j'aime à croire qu'il éprouva quelques remords de l'avoir livrée aux bandes luthériennes du connétable de Bourbon. Un jeune gentilhomme romain, nommé Crescenzi, qui servait de guide à l'empereur, rêvait de son côté au sac de Rome, et pour venger sa patrie, il eut un instant la tentation de précipiter le monarque espagnol par l'ouverture centrale. Il l'avoua le soir même à son père. — Mon fils, lui dit le vieux Romain, ce sont là de ces choses qu'on fait et qu'on ne dit pas [1].

[1] Cervantes, dans *Don Quichotte* (2e partie, ch. VIII), raconte un peu différemment cette aventure; le chevalier de la Triste-Figure, dans un de ses délicieux dialogues avec Sancho, explique à son écuyer combien l'envie de faire parler de soi est extraordinaire; il lui cite Érostrate et ajoute : mais vous ne serez pas fâché d'entendre ici cette admirable langue espagnole : « Tambien alude a esto lo que sucedio al grande emperador Carlo Quinto con un caballero di Roma. Quiso ver el emperador aquel famoso templo de la Rotunda, que en la antigüedad se llamo el templo de todos los dioses, y ahora con mejor vocacion se llama de todos los santos, y es el edificio que mas entero ha quedado de los que alzo la gentilidad en Roma, y es el que mas conserva la fama de la grandiosidad y magnificencia de sus fundadores : el es de hechura de una media naranja, grandisimo en extremo, y esta muy claro sin entrarle otra luz que la que le concede una ventana, o por mejor decir, claraboya redonda que esta en su cima, desde la cual mirando el emperador el edificio, estaba con el y a su lado un caballero romano declarandole los primores y sutilezas de aquella gran maquina y memorable arquitectura, y habiendose quitado de la claraboya dijo al emperador : Mil veces, sacra magestad, me vino deseo de abrazarme con vuestra magestad, y arrojarme de aquella claraboya abajo por dejar de mi fama eterna en el mundo. Yo os agradezco, respondio el emperador, el no haber puesto tan mal pensamiento en efeto, y de aqui adelante no os pondre yo en ocasion que volvais a hacer

Après le Panthéon d'Agrippa, parlons du Panthéon de Soufflot. A Rome, le temple des dieux devient logiquement le temple des saints; à Paris, de l'église des saints on a fait le temple des dieux. Et de quels dieux encore? Les divinités immondes et féroces des philosophes et des révolutionnaires. Le culte de Marat! J'aimais encore mieux le culte de Néron; il était infâme, mais non ignoble et fangeux. *O cor Jesu, ô cor Marat, orate pro nobis*, hurlaient à ses funérailles les sales fanatiques du vétérinaire du comte d'Artois. On n'a rien vu de plus dégoûtant dans Rome antique, et elle avait l'excuse d'être païenne. Et quelles autres divinités moins indignes renfermait le Panthéon parisien? C'était Voltaire qui voulait écraser l'INFAME; c'était Rousseau qui défendait de parler de Dieu aux enfants; c'était Mirabeau qui s'écriait un jour : *Il faut décatholiser la France.*

Je viens de lire dans les mémoires du cardinal Pacca, ce curieux passage sur son séjour à Paris :

« Des Tuileries nous allâmes visiter l'ancienne église de Sainte-Geneviève, déclarée Panthéon par l'Assemblée nationale, qui l'avait choisie pour servir de tombeau aux chefs de la faction philosophique, et à tous ceux qui, dans ce temps de délire et de vertige, se distinguaient par leurs excès fanatiques. Les restes de Mirabeau et de Marat y pourrissaient à côté des ossements de Jean-Jacques et de Voltaire, les deux coryphées de l'incrédulité moderne; on lisait sur le fronton : Aux grands hommes la Patrie reconnaissante. — Plus tard, l'empereur rendit un décret portant que les maréchaux de France et les

prueba de vuestra lealtad, y asi os mando que jamas me hableis ni esteis donde yo estuviere ; y tras estas palabras le hizo una gran merced. »

membres du sénat seraient inhumés dans cet édifice; et, comme presque tous les cardinaux se trouvaient alors à Paris, où Napoléon voulait établir la résidence des Papes, il décréta que le même honneur serait rendu aux membres du Sacré-Collége, fort jaloux sans doute de reposer en si bonne compagnie. Les cardinaux Caprara, Erskine et Vincenti, qui moururent dans cette capitale, y furent ensevelis. Je jetai un coup d'œil rapide sur les détails de cet édifice, qui ne me parut pas d'une architecture parfaite, et je me hâtai de sortir, pénétré d'horreur à la pensée que, si je finissais mes jours à Paris, mes cendres seraient déposées dans ce *vestibule de l'enfer.* »

Après 1830, le triste Panthéon de Paris orna son fronton d'un certain bas-relief sculpté par David, sculpteur non moins démocrate que son homonyme le peintre de la Révolution, et on lui cloua de nouveau au front son menteur écriteau : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante!* Ingrate, trois fois ingrate patrie! Oubliant sa Jeanne-d'Arc de Nanterre qui la sauva, pour donner toute *sa reconnaissance* aux faux *grands hommes* qui la plongèrent dans l'abîme des révolutions!

Aussi nous venons d'apprendre, par les journaux français, avec une joie ressentie de tous les chrétiens, qu'un des premiers actes de notre nouvel empereur Napoléon III a été de faire du Panthéon de Soufflot ce que Rome chrétienne a fait de son aîné le Panthéon d'Agrippa. Voilà enfin le culte de sainte Geneviève rétabli dans son église aux applaudissements de *la patrie reconnaissante.*

Maintenant, me demandez-vous mon avis sur l'architecture des deux Panthéons? Écrasé par l'exhaussement

du sol, étouffé par des échoppes qui ont poussé leur sale végétation autour de lui comme des champignons au pied d'un vieux chêne, le Panthéon de Rome est inférieur, comme emplacement, à son confrère de Paris, si noblement posé sur la montagne qui lui sert de piédestal. Mais, à part cela, le monument de Soufflot est inférieur à l'autre. Il est beau, mais triste et froid, parce qu'il est en pierre nue, sans marbres colorés, sans mosaïques, sans peintures qui le réchauffent. Je le donnerais en échange de la moindre de nos églises ogivales. Nous ne pouvons avoir chez nous les deux plus beaux ornements de l'architecture grecque et romaine, le marbre et le soleil. A quoi bon alors vouloir imiter le Parthénon d'Athènes, le Panthéon de Rome? Laissons, tout en les admirant, le grec et le romain à la Grèce et à l'Italie, et restons glorieusement barbares et gothiques. L'art ogival est l'art français par excellence, l'art né dans le nord de l'Europe [1]. Il est si profondément chrétien qu'aucun architecte n'a eu la pensée de *gothiser* une bourse ou un théâtre; nos révolutionnaires ont porté Voltaire et Marat au Panthéon; mais ils n'ont pas eu l'idée de les mettre à Notre-Dame de Paris.

[1] On a prétendu que cet art vient d'Orient; mais alors pourquoi Rome, pourquoi l'Italie, qui par leur position se rapprochent de l'Orient, ne lui ont-elles pas emprunté l'ogive comme elles lui empruntèrent le style bysantin?

XVII

SOUVENIRS GAULOIS.

A M. L'ABBÉ LEVASSORT,

CURÉ DE DREUX, GRAND VICAIRE DE CHARTRES.

C'est Chateaubriand, je crois, qui a dit que nos églises ogivales, avec leurs piliers en forme d'arbre et leur végétation de pierre, étaient des souvenirs et des imitations des antiques forêts sacrées de la Gaule, et que nos évêques et nos prêtres étaient des druides chrétiens. A qui ce titre peut-il mieux convenir qu'à vous, le pasteur de Dreux, l'antique cité druidique, dont le nom seul rappelle les prêtres gaulois, et dont les habitants se nomment encore les druides ?

César, dans ses immortels commentaires, nous dit que c'était à Dreux, sur la frontière du pays Chartrain, que les druides avaient leurs assemblées annuelles, et qu'ils élisaient leur souverain-pontife[1]. Est-ce en sou-

[1] Hi certo anni tempore *in finibus Carnutum*, quæ regio totius Galliæ media habetur, considunt, in loco consecrato..... His autem omnibus druidibus præest unus, qui summam inter eos habet auctoritatem. (L. VI.)

venir des druides que le diocèse de Chartres est resté si gaulois et si gallican?

Pour moi, jeune Gaulois, égaré loin des forêts paternelles sous le ciel de l'Italie, je me plais à retrouver à Rome les traces de nos ancêtres. La race gallique était déjà établie depuis deux siècles dans la haute Italie, quand elle fondit sur Rome. Vaincus à la bataille d'Allia, les Romains furent saisis d'épouvante et de désespoir. « Si le Brenn avait paru en ce moment, Rome, victime résignée, aurait tendu le cou à l'épée gauloise, et ensevelie sous l'herbe du Palatin, n'eût pas laissé de grandes traces dans le souvenir des hommes; mais occupés à boire, à piller et à se réjouir, les Gaulois lui laissèrent un jour de répit; c'était assez pour son salut [1]. » Le sénat et les restes de l'armée romaine s'enferment au Capitole. Rome est abandonnée aux vainqueurs, excepté par quelques pontifes et vieillards consulaires, qui attendent les Gaulois sur leurs chaises curules. Nos pères s'emparent ainsi de Rome, y mettent le feu, et assiégent les derniers des Romains bloqués dans le Capitole. Ayant découvert un sentier secret, ils escaladent une nuit ce dernier rempart de Rome, et c'était fait de la Ville Éternelle.

Mais il y avait là, par malheur, quelques-uns de ces chiens qu'on employait à la garde des temples, et qui étaient couchés devant la porte de celui de Junon, à côté des *oies* consacrées à cette déesse. Pour les empêcher d'aboyer et de donner l'alarme, nos pères leur lancèrent par-dessus le mur quelques morceaux de pain,

[1] Mary Lafon. *Rome ancienne.*

sur lesquels ils se jetèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils mouraient de faim depuis le siége ; mais les oies, que tenait éveillées le même besoin, accoururent pour leur disputer cette proie avec de tels battements d'ailes, et des cris si éclatants, qu'en un clin d'œil toute la garnison fut sur pied. Les Romains repoussent les Gaulois, mais la famine les force à traiter avec les Barbares. Le Brenn, dont les troupes sont décimées par la peste, demande mille livres d'or pour quitter ce lieu mortifère. « La rançon d'honneur était plus forte encore que la rançon d'or. Rome consentait, en outre, à faire nourrir par ses colonies et ses alliés, ceux qui venaient de les ruiner, et à leur fournir des bœufs et des chars pour emporter ses dépouilles. Elle leur cédait aussi une portion de son territoire, et s'engageait, par serment solennel, à laisser dans la ville qu'on allait rebâtir, *une porte perpétuellement ouverte, en mémoire de la valeur gauloise*. Après avoir subi cette grande honte, on était mal venu à chicaner sur la façon de tenir la balance où se pesait l'or. Aussi le Brenn ne répondit aux réclamations du tribun Sulpitius, qu'en ajoutant aux poids dont il se plaignait, sa large épée de fer et son baudrier, et en lui jetant avec dédain, ces deux mots que Rome allait répéter à tous les peuples de la terre : *væ victis!* malheur aux vaincus [1] ! »

Après le départ des Gaulois, le peuple consterné à la vue de Rome en ruines et en cendres, voulait aller s'établir à Veies. Camille s'écria : fuir ces nobles ruines, ce serait faire éclater notre honte, et glorifier les Gau-

[1] Mary Lafon.

lois..... On dirait, éternel opprobre! que les Gaulois ont pu renverser Rome, et que les Romains n'ont pu la relever.

Rome se releva; Dieu l'avait prédestinée pour être la capitale de l'univers païen et chrétien. Les Romains échappés à ce péril suprême, en conservèrent une telle frayeur de nos ancêtres, qu'ils formèrent au Capitole *le trésor gaulois*, trésor spécial, auquel sous peine des exécrations publiques, il était défendu de toucher, à moins que ce ne fût pour une guerre contre notre nation.

Tel était l'effroi qu'inspiraient ces fils de la *Gallia Comata*, ces Gaulois chevelus comme les Grecs dans Homère, καρηκομόωντας Ἀχαιους [1]. Si le ciel venait à tomber, s'écriaient-ils, nous le soutiendrions de nos lances.

Le pont *Salario*, sous lequel passe l'*Anio*, rappelle le combat que, dans l'année de Rome 394, Manlius soutint contre un Gaulois qui l'avait provoqué. Manlius le battit et lui enleva son *torques* ou collier, qu'il mit à son cou. Cet exploit lui valut le surnom de *Torquatus*; mais, mieux encore, l'armée gauloise fut obligée de se retirer chez les Tiburtins, et Rome fut encore sauvée. Ce pont, détruit par Totila, fut reconstruit bientôt après par Narsès; rompu en 1798, par les Napolitains, il fut rétabli sous Pie VII; enfin les Français, en 1849, dans leur siége de Rome, le firent sauter en partie.

[1] Les invasions périodiques des Français en Italie sous Charles d'Anjou, Charles VIII, Louis XII, François Ier, n'épouvantaient pas moins les Italiens. On a trouvé dans les Missels lombards de cette époque une messe *contra Gallos*.

J'ai parcouru avec intérêt, près du Corso, la rue *del Macel de' Corvi*. Vous vous rappelez, sans doute, ce Gaulois téméraire qui osa défier en combat singulier le plus brave des Romains. Valérius, jeune tribun militaire, âgé de vingt-trois ans, accepta le défi et combattit avec succès; mais, ajoutant toujours le merveilleux au vrai, les Romains prétendirent que, pendant le combat, un corbeau, perché sur le casque de Valère, l'avait défendu en effrayant le Gaulois avec son bec et par le mouvement de ses ailes. Ce qu'il y a de certain, c'est que lui et ses descendants prirent depuis lors le nom de *Corvus*, et que c'est dans cet endroit qu'était leur tombeau; cela vous explique l'origine du nom historique que porte cette rue.

Près du Colysée était un quartier de la vieille Rome, nommé *ad Busta Gallica;* voici ce qu'en dit Varron; il avoue que les Gaulois ont possédé Rome [1]. Les Romains gardèrent une haine implacable aux Gaulois; ils donnèrent à Cybèle des prêtres appelés *Galli*, mutilés et choisis dans la nation des Gaulois, pour la punir, dit saint Jérôme, de ce qu'elle avait pris autrefois la Ville Éternelle [2]. A l'approche d'Annibal, un Gaulois et une Gauloise furent murés vivants dans un tombeau au *Forum Boarium* pour se rendre les dieux favorables. Les fils ne pardonnent pas la honte de leurs pères; les Romains se délectaient à voir s'entretuer, dans le Colysée [3], des gla-

[1] Et focos ad busta Gallica, quod, Roma recuperata, Gallorum ossa, qui *possiderunt Urbem* ibi coaceryata ac consepta. (*De lingua gallica*, n° 32.)

[2] Ut qui urbem romanam ceperunt, hac feriantur ignominia.

[3] Je hais Vespasien qui commença le Colysée. Sabinus, chef gaulois, se révolte contre lui vers 69. Vaincu, il se cache dans une caverne au fond

diateurs gaulois et même des gladiatrices gauloises, à la peau blanche, à la blonde chevelure. Il y avait deux sortes de gladiateurs : ceux qui en faisaient un métier, et les prisonniers barbares, qu'on forçait à combattre. Tertullien appelle ces derniers *les gladiateurs innocents*. Le Gaulois, dans le Cirque, portait, comme signe caractéristique, *un poisson* sur le cimier de son casque. Quand le rétiaire l'enveloppait dans son filet, il lui criait ironiquement : Gaulois, ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton poisson ! *piscem peto*. Jamais on ne l'épargne, il est Gaulois ; il appartient à cette race détestée qui a brûlé Rome, il faut qu'il meure, et que son sang réjouisse les yeux des Romains.

J'ai vu avec émotion, au Capitole, la statue du gladiateur mourant ; on l'appelle aujourd'hui *le Gaulois blessé*. Son flanc droit est ouvert par deux larges blessures ; les dernières gouttes de son sang s'échappent lentement de la bouche de sa plaie, par la *boca de su Herida*, comme disent les Castillans ; il est tombé sur son bouclier renversé, auprès de son épée ; il se soutient encore d'une main, mais tout son corps s'affaisse déjà ; sa tête penchée se renverse ; son cou est entouré d'une corde, signe de l'esclavage, ses cheveux sont hérissés par l'agonie, son front est moite d'une sueur de mort ; sa bouche est entr'ouverte comme pour laisser passer son âme entre ses lèvres livides ; il ne porte pas de barbe, mais des moustaches, que les Romains n'avaient jamais. Cette douleur sans abattement ; cette contraction de traits sans contor-

des forêts druidiques ; sa femme, la belle Gauloise Eponine, l'y rejoint, y reste avec lui pendant neuf ans et y accouche de deux enfants. Leur asile est découvert, et Vespasien les fait périr tous deux.

sion révèle son âme courageuse; son mâle regard exprime qu'il consent à mourir, mais qu'il mourra sans se plaindre : *Ave, Cesar, moriturus te salutat.* Il est tombé avec grâce, il meurt *décemment*..... Déjà l'arène tourne autour de lui... Il va expirer avant qu'aient cessé les barbares acclamations qui saluent son vainqueur. Il les a entendues, mais il s'en est peu ému... : *Dulces moriens reminiscitur Argos.* Son cœur est loin du Cirque..... Il rêve à sa patrie, à la Gaule, à ses forêts druidiques, au ciel nuageux, aux prairies humides, à sa blonde famille qui l'attend dans sa cabane au bord d'une rivière... Il expire... Un des curateurs de l'amphithéâtre le désigne, il est entraîné avec un croc dans le *spoliarium*, et l'on jette son corps aux *puticoli*, pêle-mêle avec la charogne des bêtes et des chrétiens !

« Mourra-t-il sans vengeance ? » s'écrie alors Child-Harold. « Levez-vous, peuples du Nord ! Venez assouvir sur Rome votre juste fureur ! »

Shall he expire,
And unavenged? — Arise! ye Goths, and glut your ire!

Plus tard, les Romains dégénérés eurent besoin des Gaulois, non plus pour animer leurs jeux, mais pour les défendre eux-mêmes contre les autres Barbares; d'où le proverbe romain si honorable pour nos pères : « Pas de guerre sans soldats gaulois : *Nullum bellum sine milite gallo.* »

Après la conquête des Gaules et l'établissement de la domination romaine dans ce pays, les Gaulois affluèrent à Rome, et un grand nombre obtinrent le droit de cité et l'honneur des services publics.

Un curieux souvenir de la Gaule à Rome, c'est le poëme d'un Gaulois du cinquième siècle en l'honneur de la Ville Éternelle. Né à Toulouse ou à Poitiers, Claudius Rutilius Numatianus fut préfet de Rome en 417, sous Honorius. En 419, il fut rappelé en Gaule par les malheurs de sa patrie. C'est ce voyage qui fait le sujet de son poëme, écrit en latin fort élégant, sorte de pèlerinage d'un Child-Harold Gaulois à travers les ruines de l'Empire romain. Rutilius était païen; il n'admire que la vieille Rome, et lance plus d'un trait contre le Christianisme. Mais ce que j'aime en lui, c'est son amour filial pour la Ville Éternelle :

« Écoute-moi, reine magnifique du monde, devenu ton domaine, Rome, toi dont l'astre brille parmi les étoiles..., je te chante et je te chanterai toujours, tant que les destins me le permettront; la mort seule peut effacer ton souvenir [1]. »

Rutilius appelle Rome païenne une déesse, et lui donne des éloges qu'il faut transporter à Rome chrétienne : « Et toi, dont les triomphes embrassent et civilisent le monde entier, tu fais de l'univers une vaste société : c'est toi, déesse, toi que célèbrent tous les peuples devenus Romains; tous portent une tête indépendante sous ton joug pacifique :

Tu quoque, legiferis mundum complexa triumphis,
Fœdere communi vivere cuncta facis.
Te, Dea, te celebrat Romanus ubique recessus,
Pacificoque gerit libera colla jugo.

[1] Exaudi, regina tui pulcherrima mundi,
Inter siderecos Roma recepta polos :
Te canimus, semperque, sinent dum fata, canemus
Sospes nemo potest immemor esse tui.

« Aux nations diverses tu as fait une seule patrie :

Fecisti patriam diversis gentibus unam.

« Tu es moins grande par ta royauté même que par la conduite qui t'en a rendue digne; tes actions surpassent encore tes magnifiques destinées :

Quod regnas, minus est, quam quod regnare mereris;
Excedis factis grandia fata tuis.

« Relève ta tête chargée de lauriers, ô Rome, et que tes cheveux blanchis se disposent sur ton front sacré, comme la chevelure d'une jeune déesse :

Erige crinales lauros, seniumque sacrati
Verticis in virides, Roma, refinge comas.

« Toujours ce fut ta coutume d'espérer le bonheur dans l'adversité; à l'exemple du ciel, tu t'enrichis de tes pertes... :

Adversis solemne tuis, sperare secunda :
Exemplo cœli ditia damna subis.

« Dans l'avenir, tes destinées ne connaîtront aucunes bornes, tant que la terre restera immobile, tant que le ciel portera les astres. Les malheurs qui renversent les empires te donnent une vigueur nouvelle; ton destin est de renaître en grandissant toujours par tes infortunes :

Quæ restant, nullis obnoxia tempora metis,
Dum stabunt terræ, dum polus astra feret.
Illud te reparat, quod cætera regna resolvit :
Orno renascendi est, crescere posse malis. »

En feuilletant ce matin, à la bibliothèque d'Ara Cœli, le recueil d'inscriptions de Muratori, je viens de tomber par hasard sur cette épitaphe d'une Gallo-Romaine :

MARTINA . CARA . CONIVX . QVAE
VENIT . DE . GALLIA . PER . MANSIONES
L . VT . COMMEMORARET . MEMORI
AM . MARITI . SVI
BENE . QVIESCAS . DVLCISSIME

Je crois devoir la traduire ainsi :

Martina, épouse chérie, qui
est revenue de Gaule en faisant cinquante *mansiones*
pour assister à l'anniversaire de la mort
de son époux
Repose bien ici, très-douce aimée.

Mais qu'est-ce que c'est que ces cinquante *mansiones?* Muratori dit, dans une note, que c'est ce que nous appelons des *postes*, soit des relais de chevaux, soit plutôt des journées de route. A ce compte, Martina aurait mis cinquante jours pour venir de Gaule à Rome[1].

Mgr Gerbet cite l'épitaphe suivante tirée des catacombes de Sainte-Agnès. Elle est écrite en caractères barbares, dit-il, mais elle est belle, et se termine par une longue palme, signe et symbole du martyre. Tout ce qui suit est emprunté à l'auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, et vous ne vous en plaindrez point :

[1] *Mansiones* olim appellatæ quæ nunc italicè *poste*. Seu potiùs iter unius diei, *mansionis* enim nomine illud veteres signarunt.

Ici Gordianus nonce de la Gaule
égorgé pour la foi avec toute sa famille
repose en paix
Théophila servante a fait (ce monumeut) [1].

Ce nonce de la Gaule s'était-il rendu dans la capitale de l'empire pour y traiter des intérêts temporels de son pays, ou bien pour y obtenir un peu de répit en faveur de ses compatriotes chrétiens placés sous le coup d'une persécution? Dieu le sait. Mais telle qu'elle est, cette inscription est une de nos précieuses antiquités nationales [2]. Rome nous offre beaucoup de monuments chrétiens de différents siècles qui ont trait à notre pays : leur longue série ne pouvait guère commencer plus glorieusement que par le sépulcre et la palme de ce représentant de nos pères, qui est venu avec sa famille sceller à Rome, par l'effusion de tout son sang, l'union de notre patrie avec le centre du Christianisme. La servante Théophila,

[1] ΘΗC ΓωΡδΗΑΝΥC ΓΑΑΑΗΕ ΝΥΝCΗΥC ΗΥΤΥ
ΛΑΤΥC ΠΡω ΦΗδΕ CΥΜ ΦΑΜΗΑΗΑ ΤωΤΑ
QΥΗΕCCΥΝΤ ΗΝ ΠΑΚΕ
ΥΘΦΗΑΑ ΑΝCΗΑΑΑ ΦΕCΗΤ. (Ici une palme.)

Cette inscription, composée de mots latins, mais écrite en mauvaises lettres grecques fournit un indice sur l'ancienne prononciation de la seconde de ces langues. L'*i* des Latins y est remplacé par l'H.

[2] D'après les antiquaires romains, une partie de cette pierre sépulcrale est restée à Rome, et l'autre partie, sur laquelle se trouve l'inscription, a été portée en France avec les reliques de Gordien. J'ignore où elle est, et si elle subsiste encore. Divers fragments intéressants, qui appartenaient à des églises et à des monastères actuellement démolis ou transformés en manufactures, gisent souvent dans des recoins ignorés. La *commission des monuments historiques* ferait bien de pourvoir, s'il y a lieu, à la conservation ou à la recherche de l'inscription funèbre de ce martyr, qui est, je crois, le plus ancien ambassadeur de notre pays dont on ait conservé l'épitaphe.

dont la reconnaissance pour ses bons maîtres s'est trouvée réduite à ne pouvoir plus leur rendre d'autre service que celui d'un tombeau, a été heureusement inspirée en leur faisant ou faisant faire cette épitaphe, qui est remarquable aussi sous le rapport de l'expression. Il y a un sentiment profond dans ces mots : *Égorgé pour la foi avec toute sa famille*, écrits tout simplement, sans addition, sans étalage de regrets, au nom d'une pauvre femme, devenue tout à coup, vraisemblablement loin de son pays, la survivante solitaire de la famille à laquelle elle s'était dévouée.

XVIII

LES FRANÇAIS A ROME.

A ADOLPHE BAUDON.

Rome, dit le proverbe romain, a autant d'églises que de jours dans l'année. Elle en a cinq consacrées à saint Pierre, quatre à saint Paul, cinq à saint Étienne, huit à saint Laurent, neuf à saint André, douze à saint Jean, et soixante-et-onze à la sainte Vierge. Sainte-Marie-Majeure, comme son nom l'indique, est la plus grande et la plus belle des basiliques romaines élevées à la gloire de la Mère de Dieu. On a voulu nous en donner une réduction dans Notre-Dame-de-Lorette, à Paris. L'art gréco-romain n'est beau que dans de grandes proportions. C'est le triomphe de l'art ogival, d'être également admirable en grand et en petit. Pour ne parler que de l'Italie, Notre-Dame-de-l'Épine, à Pise, est un délicieux bijou gothique, tandis que Notre-Dame-de-Lorette n'est que le triste diminutif que vous savez. Au contraire, Sainte-Marie-Majeure dans ses

proportions grandioses est magnifique; l'éclatante profusion de ses ornements peint bien la foi généreuse des Romains, qui aiment à prodiguer à Dieu, à sa Mère et à ses Saints, tout ce que les arts et le génie peuvent enfanter de plus sublime. Blâmer le luxe dans les églises, c'est renouveler le trait de Judas, quand Marie versait le nard sur les pieds de Jésus : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers pour les donner aux pauvres? On parle quelquefois de la simplicité de la primitive Église, de la croix de bois, du calice d'étain, à laquelle on voudrait nous faire revenir. C'est une erreur historique. Les premiers chrétiens, dès qu'ils l'ont pu, même dans les catacombes, se sont empressés d'offrir au culte ce qu'ils avaient de plus précieux. Eusèbe, Optat, Tertullien, parlent de vases d'autel en or, en argent, et ornés de pierreries. Ne doit-on pas à Dieu l'hommage et les prémices de tous ses dons, et de ce que la nature et l'art produisent de plus beau et de moins indigne de lui.

Élevée dès le quatrième siècle, Sainte-Marie-Majeure prouve aux protestants l'ancienneté du culte de la sainte Vierge. L'origine de cette basilique est toute miraculeuse et poétique.

Jean Patricius, noble Romain comme son nom l'indique [1], n'ayant pas d'enfants, convint avec sa femme de faire la sainte Vierge leur héritière. La mère de

[1] La vallée qui sépare le Viminal de l'Esquilin, et qui passe au pied de Sainte-Marie-Majeure, était jadis le *vicus patricius*, ainsi nommé parce que c'était le faubourg Saint-Germain des patriciens romains :

Patricium a patribus vicum dixere Quirites.

Dieu leur apparut en songe ; elle leur dit qu'elle acceptait leur héritage, et que, pendant qu'ils lui éleveraient un temple sur la terre, elle allait leur préparer au ciel une demeure éternelle. Jean Patricius n'était pas d'accord avec le pape Libère sur la forme ni sur l'emplacement de la nouvelle basilique qu'il voulait bâtir. Dans la nuit du 4 au 5 août 352, tous deux virent dans le même songe la Vierge qui leur ordonnait de lui élever un temple à l'endroit où il aurait neigé pendant la nuit. On était en plein été. Le lendemain matin ils apprennent qu'une forte neige était tombée sur l'Esquilin ; ils accourent pour vérifier le prodige, et en effet ils voient le sommet de la colline couvert d'une ligne de neige qui indiquait exactement les dimensions que la basilique devait avoir. Le patrice Jean s'empressa de la bâtir. Elle prit le nom de basilique Libérienne sous l'invocation de *Sainte-Marie-aux-Neiges*. On l'appelle aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure.

Les descendants de Jean Patricius sont les marquis Patrizi, illustre famille romaine dont le nom dérive du titre de *Patrizio* (Patricien), que portait leur ancêtre Jean.

La première chapelle, à droite en entrant dans la basilique, est la chapelle Patrizi, sépulture de cette famille. Le tableau qui en décore l'autel représente le Songe miraculeux du patrice Jean.

La maison Patrizi est encore célèbre à Rome par sa piété; elle a un cardinal de son nom. J'ai eu occasion d'aller voir le jeune marquis Jean Patrizi; un charmant jeune homme qui porte dignement son vieux nom romain, un des membres les plus zélés des Conférences

de Saint-Vincent-de-Paul, cette chevalerie de la jeunesse et de la charité, comme l'appelle le P. Lacordaire. En sortant du palais Patrizi, j'ai porté vos lettres aux quatre coins de Rome :

> ..... cubat hic in colle Quirini,
> Hic extremo in Aventino; visendus uterque;
> Intervalla vides humane commoda.....
> (HORACE.)

J'ai vu au Quirinal Mgr Apolloni, nom un peu païen d'un aimable *Monsignor* qui a été *ablégat* à Paris. Au Vatican, j'ai été reçu par Mgr Borroméo, *maestro di camera di sua Santità*. Il est Milanais et descendant de la famille de saint Charles Borromée. Il n'est pas indigne de porter ce grand nom : *Sainteté oblige*. Attaché particulièrement à la personne du Saint-Père, il sortait en ce moment même d'auprès de Pie IX, et portait encore son costume obligé, tunique violette bordée de rouge, à larges manches pendantes. Je lui demandai des nouvelles de Sa Sainteté; il me raconta qu'on ordonnait au Pape de faire beaucoup d'exercice à pied et à cheval; il se promène dans les jardins du Vatican sur un grand cheval blanc harnaché de rouge : tout chez le Pape doit revêtir la couleur blanche, la coiffure, la soutane et la monture.

Mgr Borroméo s'occupe beaucoup de sa Conférence du Transtevère; il se plaint de l'étiquette qui l'oblige à aller en voiture et à se faire suivre par deux laquais : « Comment visiter les pauvres dans cet équipage ? » me disait-il.

Il m'engage à visiter, au petit palais Borghèse, une

exposition d'objets d'art créée par une société d'encouragement qu'il protége, et dont il me raconte l'origine. En 1848, les révolutions européennes éloignèrent de Rome tous les étrangers : artistes et artisans mouraient de faim. Pie IX s'en désespérait, et chargea Mgr Borroméo de faire des quêtes qui furent abondantes. La noblesse romaine a une réputation de charité bien méritée. L'un des quêteurs dit en donnant son offrande : « Voici deux *pauls* que je mets à part ; un pauvre ouvrier me les a remis en disant : C'est pour donner du travail aux artisans. Ce fut un trait de lumière qui détermina la fondation de cette société d'encouragement. » En m'en revenant j'ai visité à votre intention au *Monte Citorio*, l'église et le couvent de la très-Sainte-Trinité de la Mission, que nul Français ne doit voir sans intérêt ; église et couvent élevés en 1642 par Marie de Vignard, duchesse d'Aiguillon, pour les prêtres de la Mission institués par saint Vincent de Paul, le grand saint français, le seul peut-être auquel l'impiété n'ose s'attaquer, tant sa charité fut éclatante et féconde comme le soleil ! Pendant la révolution française, on daigna mettre son buste au Panthéon parisien avec cette inscription :

VINCENT DE PAUL PHILANTHROPE FRANÇAIS.

Ainsi Alexandre-Sévère voulut mettre Notre-Seigneur Jésus-Christ au rang des dieux dans le Panthéon romain.

J'entre dans le cloître du couvent rempli des portraits du saint. Un des prêtres de la Mission, qui se trouvait là, me montre l'église, simple, blanche et pure comme

la charité chrétienne. On y voit plusieurs peintures de la vie de saint Vincent. Dans la chapelle à droite est un bon tableau de l'artiste français Vien ; il représente un autre grand saint de France, saint François de Sales, et près de lui madame de Chantal.

Saint Vincent de Paul, fait captif et esclave par des corsaires turcs et mené en Barbarie, convertit une des femmes d'un renégat de Nice, lequel, saisi de repentir, finit par se sauver avec le saint. « Nous arrivâmes à Avignon, où M. le vice-légat reçut publiquement le renégat avec la larme à l'œil et le sanglot au cœur... Mon dit seigneur nous a retenus tous deux pour nous mener à Rome, où il s'en va tout aussitôt que son successeur sera venu Il a promis au pénitent de le faire entrer à l'austère couvent des *Fate Ben Fratelli*, où il s'est voué [1]. » Saint Vincent passa à Rome la fin de l'année 1608; il y connut le cardinal d'Ossat, qui le chargea d'un message confidentiel et verbal auprès d'Henri IV. Le saint nous apprend, dans une lettre, « qu'il fut si consolé de se voir en cette ville, maîtresse de la chrétienté, où est le chef de l'Église militante, où sont les corps de saint Pierre et de saint Paul et de tant d'autres martyrs, qu'il s'estime heureux de marcher sur la terre où tant de grands saints avaient marché ; que cette consolation l'avait attendri jusqu'aux larmes. »

Rancé vint aussi à Rome. Chateaubriand a raconté

[1] Lettre de saint Vincent à M. de Commet, letttre délicieuse où il peint son esclavage et sa captivité, aventures qui, en plein dix-septième siècle, rappellent celles de Cervantes et de tant d'autres chrétiens, en faveur desquels s'était fondé l'Ordre espagnol des Trinitaires de la Rédemption des captifs. — Ce n'est qu'en 1830 que la prise d'Alger mit fin aux pirateries barbaresques.

l'impression que fit sur lui la Ville Éternelle. Saint François de Sales avait précedé ici saint Vincent de Paul. Il s'écriait à la vue des ruines de Rome païenne : « De quoi servent maintenant ces arcs triomphants, ces bains d'Anthoine et de Dioclétian, ces colonnes, ces pyramides, ces galeries, ces théâtres, ces pierres rongées de vieillesse, ces cirques, ces trophées, tant de statues, tant de sépultures, tant de tours? Hélas! que les œuvres des hommes sont vaines quand elles ne se rapportent pas à la gloire de Dieu! Ces pauvres hommes écrivaient leurs noms sur les croûtes des rochers, et cuidaient que ce fût là la seule immortalité. »

J'aime à croire que Bossuet et Fénelon auraient voulu aussi aller à Rome; mais, sans doute, ils n'ont pas osé en demander la permission à Louis XIV [1]. Aujourd'hui, grâce à Dieu, le gallicanisme a passé les monts [2]; la révolution européenne de 1848 n'a été utile qu'à l'Église,

[1] « O Rome, ô cité sainte, disait Fénelon, ô chère et commune patrie de tous les chrétiens! tous sont concitoyens de Rome, et tout catholique est Romain. »

Quant à Bossuet, l'entendez-vous s'écrier : « Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie, « Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même! que ma langue sèche « et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la pre- « mière dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de « tous mes cantiques de réjouissance » : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* »

[2] Le soleil lui-même est *ultramontain* en Italie. Dans ce beau pays, l'horizon étant souvent borné par de hautes montagnes, on a formé avec le mot *monte* un très-joli verbe, et au lieu de dire comme chez nous : Le soleil se couche, ce qui est absurde, on dit : Le soleil passe les monts, *il sole tramonta.* Les gallicans me font l'effet de ce touriste que j'ai rencontré à Nice ; je lui demandais s'il était Français. — Non, Monsieur, je

qu'elle a rendue libre dans plusieurs pays où elle était entravée ; comme aussitôt tous les évêques se sont pressés autour de la chaire inébranlable de saint Pierre, s'attachant à l'Unité vivante, ainsi qu'au mât pendant la tempête ! Comme les pèlerinages épiscopaux se sont multipliés à Rome depuis quelques années ! Notre table d'hôte de la Minerve s'honorait d'une foule d'évêques de tous les coins du monde. Nos prélats français ont réappris le chemin de Rome ; il y en a peu maintenant qui ne soient allés, *ad limina Apostolorum*, accomplir la promesse qu'ils ont faite à leur sacre de venir en personne visiter le tombeau des saints Apôtres, et rendre compte au Souverain-Pontife de leur charge pastorale. Tout y a contribué : la conviction, les dangers de l'avenir, le besoin de l'unité, la liberté laissée par les gouvernements, la facilité du voyage et des communications.

J'ai terminé ma tournée de visite en allant, *piazza Colonna*, au palais Brancador, voir Mgr de Ségur, audi-

suis Provençal. Ce nom de *gallican* sonne mal à nos oreilles et rime trop richement avec *anglican*.

Ce n'est pas sans fierté devant le Vatican
Que je me dis Français, mais non pas gallican.

Ecoutons trois autorités sur le gallicanisme. FÉNELON : Libertés gallicanes : le roi, dans la pratique, est plus chef de l'Église que le Pape, en France ; libertés à l'égard du Pape, servitudes envers le roi (T. XXII, p. 586.) — BOSSUET : Ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Église toujours employées contre elle-même ? (*Oraison funèbre de Letellier*.) — DE MAISTRE : Ces fameuses libertés ne sont qu'un accord fatal signé par l'Église de France, en vertu duquel elle se soumettait à recevoir les outrages du Parlement, à la charge d'être déclarée *libre* de les rendre au Souverain-Pontife. (*De l'Église gallicane*.)

Voir cette question très-bien traitée par Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. XXVI.

teur de rote pour la France [1]. Nous avons causé de l'*Œuvre des Soldats*, dont il s'occupe avec tant de zèle. Mais reprenons les choses de plus haut.

Depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, l'influence française, tantôt bonne, tantôt mauvaise, a été grande en Italie et à Rome [2].

L'Église a canonisé saint Louis. Charles VIII est entré en triomphateur à Rome. Henri IV y a fait son abjuration dans la personne de ses ambassadeurs. Louis XIV s'y est fait respecter quand l'ambassade française fut insultée par les soldats de la garde Corse. Le respect pour les successeurs du grand Roi a toujours subsisté. Le nom du roi très-chrétien, *del re di Francia* [3], est devenu une tradition. La France a son *veto* au conclave,

[1] Le tribunal de la *rote* prononce en dernier ressort sur les affaires civiles les plus importantes, soit entre les sujets du Pape, soit entre ceux des autres états qui y ont recours. Son nom de sainte rote (*sacra ruota*, tour, roue) vient de ce que les auditeurs sont placés autour d'un grand bureau rond, ou parce qu'ils sont chargés tour à tour des rapports. Ils sont ordinairement douze. La France, l'Espagne et l'Autriche nomment auditeur un de leurs nationaux.

[2] Machiavel parlant d'un prince italien allié de la France dit qu'il s'avançait armé de français, *armato di francesi*; j'aime cette expression.

[3] Frà Jacopone de Todi, le poëte franciscain auteur du *Stabat*, fait, dans une de ses poésies, cette comparaison, qui prouve combien le nom du roi de France était populaire et prépondérant en Italie : « Si le roi de France avait une fille et elle seule pour unique héritière, elle irait parée de sa robe blanche, et sa bonne renommée volerait par tous pays. Et, maintenant, si par bassesse de cœur elle s'attachait à un lépreux, et qu'elle s'abandonnât à son pouvoir, que pourrait-on dire d'un tel marché? O mon âme, tu as fait pis, quand tu t'es vendue au monde trompeur! » Frà Jacopone disait encore : « Je jouis du royaume de France bien plus que le roi de France, car je prends part à tout ce qui lui arrive d'heureux, sans avoir le souci de ses affaires. » *Nam de regno Franciæ ego melius habeo quam rex Franciæ, etc.* (Ozanam, *Des Poëtes franciscains.*)

et son ambassadeur est ici une puissance que notre expédition de Rome n'a fait naturellement qu'agrandir; mais nous avions à réparer plus d'un crime de lèse-papauté.

« La première invasion des Français à Rome, sous le Directoire, fut infâme et spoliatrice; la seconde, sous l'Empire, fut inique; mais, une fois accomplie, l'ordre régna. La première république française demanda à Rome, pour un armistice, 22 millions, l'occupation d'Ancône, cent tableaux et statues, et cent manuscrits au choix des commissaires français. On voulait surtout avoir le buste de *Brutus* et celui de *Marc-Aurèle :* tant de gens en France s'appelaient alors Brutus[1]! » Après le premier départ du général Bonaparte, l'Italie et Rome furent en proie à un pillage effréné, qui déshonora nos vertueux républicains. On ne peut le nier, avoue Armand Carrel, dans sa vie de Courier, et il cite pour preuve cette lettre de Paul-Louis, témoin peu suspect, comme on sait, républicain pur sang, ennemi systématique des Papes et de la religion, serpent de génie qui distillait dans ses pamphlets un venin emmiellé de fausse bonhomie villageoise. Courier était alors officier d'artillerie à Rome. Amateur passionné de l'antiquité, il ne put voir sans indignation Rome mise au pillage, et l'occupation française, par les soldats du Bonaparte du dix-huitième siècle, devenir non moins funeste aux arts et aux lettres que le sac de Rome par les soldats de Bourbon, raconté par un Bonaparte du seizième siècle[2].

[1] Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe.*

[2] Voici la lettre de Courier : « Dites, écrivait-il à son ami Chlewaski, dites à ceux qui veulent voir Rome, qu'ils se hâtent, car chaque jour le

Les Français de l'Empire eurent à réparer les ravages qu'avaient faits à Rome les Français de la république. Le plan que suivit l'administration française, pour le déblayement du Forum, fut celui que Raphaël avait proposé à Léon X; on déblaya aussi le Forum de Trajan, les Bains de Titus et le Colysée; on répara le Panthéon, Saint-Paul-hors-des-Murs, Sainte-Agnès; on

fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure. Permis à vous, Monsieur, qui êtes accoutumé au langage naturel et noble de l'antiquité, de trouver ces expressions trop fleuries, ou même trop fardées; mais je n'en sais point d'assez tristes pour vous peindre l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines. On s'y rendait autrefois, comme vous savez, de tous les pays du monde. Combien d'étrangers qui n'y étaient venus que pour un hiver, y ont passé toute leur vie! Maintenant il n'y reste plus que ceux qui n'ont pu fuir, ou qui, le poignard à la main, cherchent encore dans les haillons d'un peuple mourant de faim quelque pièce échappée à tant d'extorsions et de rapines.. .. Les mouuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple..... Je pleure encore un joli Hermès enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion, et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cupidon dérobant les armes d'Hercule; morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres, Cupidinesque*, et les morceaux dispersés qui feraient mourir de douleur Mengs et Winckelmann, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle. Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, les Honesti, au muséum Clementi, au Capitole, est emporté, pillé, perdu ou vendu. Des soldats, qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican, ont détruit entre autres raretés, le fameux Térence du Bembo, manuscrit des plus estimés, pour avoir quelques dorures dont il était orné. Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède, et l'Hermaphrodite, *immane nefas!* a un pied brisé..... »

C'est alors que les deux statues satiriques de Pasquin et de Marforio publièrent ce sanglant calembour : Marforio dit un matin : « Les Français sont de grands voleurs, *ladrissimi sono i Francesi*, » Pasquin répliqua : « *Non tutti ma buona parte* (*Buonaparte*), pas tous, mais une bonne part (Bonaparte). »

refit une partie des combles de Saint-Pierre, et on mit des paratonnerres sur le dôme de Michel-Ange.

Le seconde république française n'a pas suivi l'exemple de la première à l'égard de l'Eglise; loin de là, grâce à Dieu! J'aime à considérer philosophiquement les causes providentielles de notre expédition de Rome. La république romaine était furieuse d'être attaquée par celle qu'elle appelait sa sœur aînée, et elle avait raison. De son côté, la république française n'était pas moins irritée d'avoir à renverser sa sœur cadette : c'était naturel et logique. Quelle absurdité que ce siége de Rome! s'écriaient nos républicains; c'est un crime de lèse-fraternité, ils disaient vrai. C'était en dehors de toute probabilité, de tout raisonnement; c'était absurde, donc c'était divin! *credo quia absurdum*. L'absurde ici, c'est le surhumain et le providentiel. Le doigt de Dieu était dans tout cela. Ce fut pour nous un spectacle délicieux que celui que présenta sur ce sujet la tribune de l'Assemblée nationale, où on vit MM. Thiers et Barrot s'unir à MM. de Falloux et de Montalembert, pour décider notre intervention. Pouvait-on laisser jouer à Rome le misérable rôle de république romaine, quand elle doit continuer celui *de république universelle chrétienne*? Victor Hugo se trompait quand il s'écriait alors : « Je ne veux pas que Rome soit pour la France une espèce d'Algérie avec ses inconvénients et sans ses compensations. » La conquête d'Alger et l'expédition de Rome sont, depuis vingt ans, les deux plus belles pages de l'histoire de la France, les seules où elle ait repris son rôle civilisateur et chrétien. La France s'est faite le garde du corps de l'Eglise et du

Saint-Père, et elle est entrée à Rome en libératrice, en versant le moins de sang possible, et en épargnant avec un soin filial les monuments de la Ville Éternelle.

Aussi une des joies d'un Français à Rome, c'est d'y voir des troupes françaises.

Il y a deux mois, en me promenant sur le port de Marseille, j'entendis un gamin qui, en passant près d'un soldat, l'appela en ricanant *soldat du Pape;* le soldat se retourna vivement pour châtier le petit insolent, puis il s'arrêta et se mit à sourire comme se disant à lui-même : Que m'importe! je sais ce que j'ai fait. J'allai à lui et nous causâmes. Il revenait de Rome et en parlait avec enthousiasme : Le vin d'Orviète était pour rien, le café se payait deux baïoques la demi-tasse, et puis *notre Pape* était si bon !

Chateaubriand a fait un charmant tableau du soldat français à l'étranger[1]; mais à Rome, nos soldats ont une seconde patrie et se considèrent comme chez eux. Logés dans les couvents, ils ont fait le meilleur ménage du monde avec les moines étonnés et ravis de leur compagnie. On dit même qu'un dragon, hébergé chez

[1] Nous sommes de singuliers ennemis; on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants; nous n'avons pas plus tôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé : il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian, chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Le tambour bat-il? le garnisaire court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides. (*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

« sous ses ordres, à tous les officiers, et je voudrais « qu'on pût le dire à chaque soldat en particulier, que « ma reconnaissance est sans limites, et que mes prières « ne tariront plus pour la prospérité de votre patrie. « Quant à mon amour pour les Français, il est devenu « plus vif encore, si c'est possible, après les services « qu'ils viennent de me rendre. »

Depuis les croisades, où la France a reconquis et gardé longtemps le tombeau du Sauveur, elle n'avait pas eu une pareille bonne fortune, de rendre Rome au Pape, et de veiller sur lui auprès du tombeau des saints Apôtres. Tant que la France sera là, il semble que, revenue à sa mission séculaire, elle n'a rien à craindre de ses ennemis intérieurs et extérieurs, et que Dieu la gardera lui-même tant qu'elle veillera ainsi sur son Vicaire et sur son Église.

La France est rentrée dans son rôle carlovingien; elle règne à Rome, comme elle doit y régner, par ses armes protectrices et par sa charité à la Vincent de Paul, par ses prêtres et par ses soldats, par les deux instruments qu'elle sait si bien manier, quand elle le veut, pour le salut du monde matériel et moral, l'Epée et la Croix.

Adieu, cher frère; que Dieu vous garde, et gardez Dieu en vous.

XIX

DE L'ÉLOQUENCE ROMAINE.

AU R. P. AUBERT,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Jeudi, 18 janvier.

L'octave de l'Epiphanie nous a conduit à Saint-André *della Valle*, vaste et belle église, dont la coupole est la plus grande de Rome après Saint-Pierre. La crèche, *le presepio*, est dressée en relief au-dessus de l'autel; on y voit l'Enfant Divin, la Vierge et les Mages de grandeur naturelle.

Pendant cette octave de l'Épiphanie, on prêche dans presque toutes les langues européennes à Saint-André. J'y entends des sermons anglais, espagnols et français. Il y a juste six ans, le 13 janvier 1847, voici ce qui se passait dans cette église : Le P. Ventura devait y prêcher, et avait attiré, comme à son ordinaire, une foule immense. Tout à coup le bruit se répand que l'orateur est malade, et qu'un autre doit prêcher à sa place. Le désappointement est général; mais quelle surprise et

quelle respectueuse joie, lorsqu'aux yeux émerveillés de l'assistance Pie IX apparaît sur le *palco*.

Depuis longtemps, le Saint-Père s'affligeait des habitudes de blasphèmes contractées par le peuple romain, et des exclamations mythologiques (*per Baccho*, etc.) qu'il a conservées de ses pères et qui sont un outrage au vrai Dieu. Il engagea le P. Ventura à les combattre dans un sermon. Le célèbre Théatin le conjura de parler lui-même. Eh bien ! lui dit Pie IX, je veux bien essayer. Vous prêchez le 13 à Saint-André, cédez-moi votre tour, mais gardez-moi le secret.

Il y avait plus d'un siècle qu'un Souverain-Pontife ne s'était fait entendre au public. Voici quelques fragments du discours de Pie IX, qui causa une impression universelle : « Je ne puis, sans une vive émotion, mes bien-« aimés fils, me rappeler ces témoignages d'amour que « vous êtes venus m'offrir le premier jour de l'année. « Mon cœur vous remercie de vos vœux, et rapportant, « comme je le devais, à l'honneur de Dieu ce que vous « faisiez pour moi, son indigne Vicaire, je vous ai invi-« tés à bénir le nom du Christ par ces paroles : *Sit no-« men Domini benedictum !* Tous, vous m'avez répondu « avec l'accent de la foi : *Dès maintenant et pour l'éter-« nité : Ex hoc nunc et usque in sæculum !* Je viens vous « rappeler ces engagements solennels; car je le sais, « bien qu'en très-petit nombre, il y a dans cette ville, « centre de la catholicité, des hommes qui profanent le « saint nom de Dieu par le blasphème. Vous qui êtes ici, « recevez de moi cette mission : publiez que je n'espère « rien de ces hommes. Ils lancent contre le ciel la pierre « qui les écrase en retombant... Dites à ceux de mes

« fils qui offensent Dieu par de tels outrages de ne plus « donner ce scandale dans la ville sainte...

« Après cet avertissement, il me reste à prier Dieu « de vous bénir tous : Seigneur, *respice de cœlo*, tour- « nez vers nous vos regards vivifiants, visitez cette « vigne que votre droite a plantée. *Visita vineam is- « tam quam plantavit dextera tua.* Elle est à vous, « Seigneur, vous l'avez arrosée de votre sang, vous « l'avez gardée. Visitez-la, non pour punir les mé- « chants, mais pour leur faire sentir les doux effets de « votre miséricorde. Visitez-la, pour guérir la plaie « de l'incrédulité qui dévore le monde. Visitez-la, et « en la visitant, écartez cette main de fer qui pèse « sur elle. *Visitatela, et nel visitarla, allontanate quella « mano di ferro che pesa sopra di lei.....* Éteignez ces « haines funestes qui divisent les citoyens et les arment « les uns contre les autres. Visitez-la, Seigneur, et « en la visitant, avertissez les sentinelles d'Israël de « donner de bons exemples, et de s'armer d'une force « et d'une prudence divines pour veiller aux intérêts « des peuples confiés à leur garde ! Daignez, ô mon « Dieu, entendre ma prière, et répandez sur le peuple, « sur la Ville et le Monde, *Urbe ed Orbe*, vos plus « douces bénédictions ! »

L'éloquence sacrée n'a jamais existé chez les païens. L'éloquence antique ne fut et ne pouvait être que civile ou politique. On défendait un client, on attaquait un adversaire, on parlait au Forum et au Sénat, mais jamais dans le Temple ; qu'aurait-on pu dire des dieux du paganisme ? L'éloquence sacrée est née chrétienne, elle est née sur les lèvres du Christ, et elle s'est mul-

tipliée chez les peuples chrétiens, selon l'ordre divin : *Allez, enseignez toutes les nations!*

Parmi les nations modernes, la France a la palme incontestable de l'éloquence chrétienne ; depuis saint Bernard jusqu'à Bossuet; depuis Bridaine jusqu'à Lacordaire, c'est un des plus beaux fleurons de sa couronne, et dont elle n'est pas assez fière. Le dix-septième siècle en France, fut sous ce rapport, l'égal du quatrieme siècle, appelé l'âge d'or des Pères de l'Église. La réputation de nos orateurs chrétiens est classique et européenne. Rien à leur comparer chez les autres nations. Le protestantisme a étouffé l'éloquence divine chez les peuples du nord. Qui se rappelle le nom d'un prédicateur luthérien ou anglican ? Dans le midi resté catholique, l'Espagne, avec sa langue si grave et si fière, ne pouvait manquer d'avoir des orateurs éloquents, tels que saint Jean-de-la-Croix, l'ami de sainte Térèse, saint Thomas-de-Villeneuve, Fray Luis de Léon, Fray Luis de Grenade, etc., mais leur renommée n'a guère dépassé les Pyrénées.

Après la France, l'Italie est certainement la terre la plus féconde en orateurs sacrés. Florence a conservé les sermons du moine Savonarole, empreints d'une si éloquente énergie [1]. Assise a retenu les paroles de saint

[1] Io non posso più : le forze mi mancano : non dormir più, o Signore, su quella croce; esaudisci, Signore, queste orazioni, *et respice in faciem Christi tui*. O Vergine gloriosa, o santi, o beati del paradiso, o angeli, o arcangeli, o corte tutta del cielo, pregate per noi il Signore che più non tardi ad esaudire. Non vedi tu, o Signore, che questi cattivi uomini si dileggiano, si fanno beffe di noi, non lascian far bene a' tuoi servi Ognun ci si volta in deriso, e siam divenuti l'obbrobrio del mondo. Noi abbiamo fatta orazione : quante lagrime si sono sparse, quanti sospiri ? Dov' è la tua provvidenza, dov' è la bontà tua, la tua fedeltà. *Age, fac,*

François, et Padoue celles de saint Antoine. Saint Philippe-de-Néri a fondé à Rome les *Oratorio*, qu'on a appelés de *l'éloquence mise en chant*. Un des plus célèbres orateurs romains, celui qui a causé de son vivant un enthousiasme extraordinaire, et dont on cite encore les discours, c'est le P. Paolo Segneri, digne émule de Bourdaloue son contemporain, et comme lui une des gloires de la Compagnie de Jésus[1]. Après lui, on cite encore Granelli, Belli, Tornielli, Venini, Turchi, Finetti, et le cardinal Casini, capucin, plus connu sous le nom du P. Jean-François d'Arezzo.

Cette admirable langue italienne se parle avec tant de grâce et de facilité ! J'ai entendu plusieurs sermons à Florence et à Rome. Jamais le moindre embarras, ja-

Domine, et respice in faciem Christi tui. Deh, non tardate però, o Signore, acciocchè il popolo infedele e tristo non dica : *Ubi est Deus eorum*, dov' è il Dio di costoro, che tante penitenze han fatto, tanti digiuni ....? Tu vedi che li cattivi ogni giorno divengon peggiori, o sembrano omai divenuti incorreggibili. Stendi, stendi dunque la tua mano, la tua potenza. Io non posso più, non so più che mi dire, non mi resta più altro che piangere. Io mi voglio sciogliere in lagrime su questo pergamo. Non dico, o Signore, che tu ci esaudisca pe' nostri meriti, ma per la tua bontà, per amor del tuo figlio : *respice in faciem Christi tui*... Abbi compassionne delle tue pecorelle. Non le vedi tu qua tutte afflitte, tutte perseguittate ? Non le ami tu, Signore mio? Non venisti tu ad incarnarti per loro ? Non fosti tu crocifisso, e morto per loro ? Se a quest' effecto io non son buono a quest' opera, *tolle animam meam*, toglimi di mezzo, o Signore, e mi leva la vita. Che han fatto tutte le tue pecorelle? Esse non han fatto nulla. Io sono il peccatore; ma non abbi riguardo, o Signore, ai miei peccati, abbi riguardo una volta alla tua dolcezza, al tuo cuore, alle tue viscere e fa' provare a noi tutti la tua misericordia. Misericordia, Signor mio...., (Samedi de la IIe semaine de Carême à Santa-Maria-del-Fiore.)

[1] On a cité souvent le début de son sermon sur la Passion : « Fate pur le vostre allegrezze in questo dì funestissimo, o Peccatori ! che avete vinto. Cantate pure il trionfo, gioite pure, insuperbitevi, che vi è riuscito felicemente l'intento. La cosa è fatta. Siete contenti ? che vorreste ora di più ? »

Lacordaire. Je n'ai jamais écouté sans un intérêt passionné ce Bossuet de l'Italie, avec ses yeux siciliens, sa taille d'athlète, ses gestes superbes qui achèvent et complètent ses paroles. Habitué aux libres allures du *palco* italien, sorte d'estrade, de tribune où l'orateur se promène de long en large comme sur un balcon, le P. Ventura se trouva d'abord peu à l'aise, encagé, immobile, dans ce tonneau défoncé que nous appelons une chaire. Mais ce qu'il y a de prodigieux, c'est qu'il soit parvenu si vite à parler la langue française avec autant d'énergie et de pureté ; il lui reste seulement un accent prononcé qui, dans sa bouche, est un charme de plus[1]. Parfois il lutte avec notre langue rebelle ; alors il la prend corps à corps, la terrasse, la saisit à la gorge et finit toujours par lui faire dire ce qu'il veut. Voici comme il a débuté parmi nous : « J'espère que vous serez indulgents pour l'Italien qui a peut-être aimé le plus la France et les Français... J'espère que, me trouvant assez zélé pour votre salut, assez chrétien, assez catholique, vous me trouverez, par cela même, assez Français. » Un des discours les plus éloquents du P. Ventura fut prononcé à cette occasion. Le peuple romain voulait obstinément conserver sur ses drapeaux les armes antiques de Rome, *la Louve allaitant les deux jumeaux*. Le 7 août 1847, le P. Ventura prêchant à Saint-André-della-Valle, à l'oc-

[1] Ses textes latins nous ravissent ; il y reprend son accent tout entier, et fait résonner à pleine voix les *ou* au lieu de notre affreux *u*. Un jour, à la Madeleine, il nous fit sourire en nous disant : Je me souviens d'avoir lu dans ma jeunesse un petit poème français très-*gioli*, mais très-méchant, nommé le *Vert-Vert*. C'est un perroquet, etc. Et il comparait à Vert-Vert ces philosophes français qui nous débitent, sans savoir ce qu'ils disent, les énormités philosophiques et blasphématoires qu'ils ont apprises dans la nébuleuse Allemagne.

casion de la fête de Saint-Gaëtan, finit ainsi son discours

« Romains modernes, vous n'existez pas seulement parce que le sang des Romains antiques coule dans vos veines... Si vous n'aviez eu un titre plus élevé de noblesse, vous aussi, comme les autres peuples païens qui habitèrent les villes les plus célèbres de l'antiquité, vous eussiez été anéantis, et sur ce sol privilégié où tant de miracles de l'art réclament l'attention et l'enthousiasme du monde, on verrait paître les troupeaux.

« Rome moderne n'existe que parce que Pierre et Paul, dès l'instant qu'ils y établirent le siége de la vraie Religion, l'ont miraculeusement maintenue et défendue. Rome moderne n'existe que parce que deux Souverains-Pontifes, saint Léon et saint Grégoire, l'ont sauvée, l'un de la cruauté d'Attila, l'autre de la fureur de Genséric. Rome moderne n'existe que parce que son sol, non moins que son peuple, lavés, purifiés, sanctifiés, consacrés, régénérés par le baptême de sang d'un million de martyrs, s'élevèrent à une vie nouvelle, formèrent une nouvelle cité et un peuple nouveau. Vous descendez de ces premiers héros chrétiens que saint Pierre a appelés : *La nation sainte, le royal sacerdoce, le peuple de la conquête*, — *Gens sancta, regale sacerdotium, populus acquisitionis*. Vous n'êtes pas la race fabuleuse de Quirinus, mais la glorieuse descendance de Jésus-Christ.

« Ainsi donc les armes de Rome païenne, qui n'existe plus que dans ses ruines, ces armes, qui ne rappellent que le fratricide et la prostitution, ne conviennent plus, ne s'adaptent plus à Rome chrétienne, qui tient son existence du Christianisme. Les armes de la moderne

Le Catholicisme était alors persécuté en Angleterre de la manière la plus odieuse et la plus sanglante; il fut forcé de descendre pour longtemps dans les catacombes; il en est sorti enfin, grâce à Dieu, mais les catholiques ne sont encore qu'une minorité trop souvent haïe et suspectée; vous êtes au milieu du peuple anglican comme les premiers chrétiens au milieu du peuple romain.

Quelle différence entre le voyage d'Italie que j'accomplis maintenant, et ce voyage d'Angleterre que je fis pour aller vous retrouver! Londres et Rome, Westminster et Saint-Pierre, Anglais et Italiens, ciel du nord et ciel du midi! Il n'y a pas de contraste plus complet; et pourtant, là-bas comme ici, j'ai retrouvé le Catholicisme debout; à Rome il triomphe depuis des siècles; chez vous il sort à peine des catacombes, mais c'est toujours lui, il est toujours le même.

Rome, cette patrie commune des chrétiens, voit dans ses murs beaucoup de vos compatriotes, les uns encore séparés de nous, les autres rentrés dans l'unité.

M. l'abbé J. nous a fait faire la connaissance d'une famille anglaise catholique qui vient passer à Rome plusieurs années; c'est la famille Selby, qui a de nombreuses branches établies dans divers comtés d'Angleterre et jusqu'en Danemarck; ses armes datent, sans doute, des croisades; c'est une tête de Sarrazin *affrontée*, avec cette fière devise [2] : SEMPER SAPIT SUPREMA. Nous

martyre de la foi; tous les catholiques de son temps la jugèrent ainsi (voir dans la collection de Jebb le récit intitulé : *Martyre de Marie, royne d'Escosse*). En marchant à l'échafaud, Marie disait au vieux Melvil : « Porte ces nouvelles, que je meurs ferme en ma religion, vraye Catholique, vraye Escossoise, vraye Françoise! »

[2] Il est singulier que le mot anglais qui signifie devise soit précisément le mot italien *motto*.

venons de faire avec cette noble famille un pèlerinage au berceau du Christianisme anglais.

Après avoir traversé le Forum et passé sous l'Arc de Constantin, on prend à droite la vallée qui sépare le Cœlius du Palatin, et on se trouve bientôt devant le grand couvent de *San-Grégorio-Magno*, situé sur une croupe avancée du Cœlius. On y monte par un large et superbe escalier du haut duquel on voit devant soi, sur le Palatin, les ruines monstrueuses (au physique et au moral) du palais des Césars; la villa Palatina, et les deux palmiers de saint Bonaventure.

L'église et le couvent furent bâtis sur l'emplacement de la maison paternelle de saint Grégoire-le-Grand, ce patricien romain, grand orateur, grand écrivain et grand Pontife, poëte aussi et musicien; le chant d'église s'appelle encore *le chant grégorien*. On conserve son lit au couvent, et dans l'église son fauteuil de marbre, sur lequel on nous fit asseoir, et qui semble la chaise curule d'un vieux Romain. Dans la première chapelle à droite, on ne manque pas de montrer aux touristes anglais un tableau d'un peintre de leur nation, John Parker, qui a représenté sainte Sylvie, mère de saint Grégoire.

Le couvent est le chef-lieu de l'Ordre des Camaldules. Ces religieux portent la tunique blanche; elle n'est pas longue et flottante comme celle des Dominicains, mais courte et serrée à la taille et aux épaules.

Il y a au Vatican un beau tableau d'André Sacchi; c'est saint Romuald racontant à ses disciples une vision dont il vient d'être favorisé : tandis qu'il dormait dans un champ, il vit une échelle qui allait de la terre au

ciel, comme celle de Jacob, et sur laquelle montaient ses religieux. Le gentilhomme *Malduli*, à qui appartenait ce champ, eut la même vision; il donna au saint ce champ et la maison adjacente; Romuald y fonda le chef-lieu de son Ordre, et ses disciples prirent le nom de *Camaldules, casa Malduli.*

Capellari de Bellune fut moine de ce monastère, puis abbé, puis cardinal, puis enfin Pape, et il voulut s'appeler Grégoire XVI, en souvenir de saint Grégoire-le Grand, patron de son couvent. Il conserva sur le trône de saint Pierre les vertus monastiques. — « Crois-tu que mon estomac soit changé, » disait-il à son maître-d'hôtel qui, le lendemain de son couronnement, venait lui demander comment il entendait que sa table fût servie. Il revenait souvent visiter son cher couvent, il en restaura l'église, et fit planter le jardin public qui l'avoisine. Enfin, quand Grégoire XVI vit venir la mort, il s'écria qu'il voulait mourir en moine, et non en souverain : *Voglio morir da frate, non da sovrano.*

Le frère qui nous guidait nous fait traverser un petit jardin qui est à côté du portique, et nous mène devant un édifice composé de trois petites chapelles. La première est dédiée à sainte Sylvie, mère de saint Grégoire; la deuxième est l'ancienne petite église de Saint-André, élevée par saint Grégoire lui-même; elle est célèbre par la lutte artistique du Guido et du Dominiquin, qui s'y provoquèrent en peignant chacun sur un mur, en face l'un de l'autre, le martyre de saint André, votre patron : les deux champions sont vis-à-vis l'un de l'autre, et les deux murs sont le champ de bataille de ces deux illustres *frescanti.*

Guido Reni a peint saint André adorant la croix avant d'aller au martyre : le saint, à genoux, est sublime; cette fresque du Guide est d'une richesse et d'une vigueur de coloris rares chez cet artiste. Le Dominiquin a représenté la flagellation de saint André, qui est étendu sur la table du supplice, entouré de ses bourreaux; un des flagelleurs, vu de dos, est admirablement posé. Au fond du tableau on voit le préteur sur son tribunal, et dans un coin, des chrétiennes qui pleurent. On admire un enfant effrayé de ce sanglant spectacle et réfugié dans la robe de sa mère.

La beauté de la composition, la force du dessin et de l'expression ont fait donner la palme au Dominiquin. J'hésite à me prononcer, et je me suis contenté d'admirer également ces deux fresques sœurs et rivales.

La deuxième chapelle, dédiée à sainte Barbe, possède le *Triclinium*, grande table en marbre sur laquelle saint Grégoire servait tous les jours un repas à douze pauvres. La tradition rapporte qu'un beau jeune homme s'assit un jour à cette table et disparut après le repas : c'était un ange du Seigneur. Dès lors, Grégoire augmenta le nombre de ses pauvres jusqu'à treize, et voilà l'origine du repas des treize pèlerins que nous verrons servis par le Pape lui-même le jeudi-saint.

La famille Selby contemplait, avec une pieuse vénération, l'église et le couvent de Saint-Grégoire. Les Anglais non-catholiques doivent y trouver au moins un intérêt national et même religieux ; car enfin ils sont chrétiens, quoiqu'ils n'aient plus qu'un christianisme partiel, et ils peuvent se rappeler que c'est d'ici que sont sortis, il y a plus de douze siècles, les premiers apôtres de leur nation.

Tout à l'heure, en traversant le Forum, nous nous rappellions cette scène providentielle racontée par Bède, l'antique historien de l'Église d'Angleterre. Saint Grégoire n'était pas encore pape, quand, passant un jour au Forum, il vit trois enfants amenés à Rome pour être vendus. *In Foro tres pueros venales.* Il s'informe de leur pays; on lui dit que ce sont des Angles. Non, répondit-il, dites plutôt que ce sont des anges : *Non Angli sed angeli.* Ces pauvres enfants du Nord, au teint blanc, aux cheveux blonds, avaient en effet des figures angéliques : *Angli-cam faciem habebant.* Grégoire les rachète et les conduit dans son monastère, dont il avait fait aussi une maison de charité. « Il est intéressant de penser que ces trois petits êtres, orphelin de famille et de patrie, et prémices du Christianisme futur d'un grand peuple, se sont agenouillés dans cette même église, où nous retrouvons des monuments de cette époque; qu'ils se sont assis à cette table, que nous touchons encore aujourd'hui de nos mains, autour de laquelle saint Grégoire nourrissait chaque jour douze pauvres et les servait lui-même : touchante figure de ce banquet évangélique, que, peu d'années après, ses envoyés devaient offrir à la patrie de ces enfants pour la nourrir de la parole de vérité et du pain de vie. Ces enfants furent, en effet, des anges dans un autre sens que celui qui avait frappé le bon cœur de Grégoire. Un marchand barbare les avait traînés à Rome, mais la douce Providence les y avait envoyés. Leur apparition fut comme un éclair qui dirigea sa pensée vers le pays d'où ils étaient venus. Il demanda la permission de partir pour y prêcher l'Évangile. Il ne put l'obtenir, parce que les Romains s'opposaient à un projet qui leur aurait

fait perdre le secours de ses conseils et de son génie, que les circonstances leur rendaient nécessaires; sa charité se trouva, pour le moment, enchaînée par l'estime de ses concitoyens. Mais la pensée de la conversion de l'Angleterre avait pénétré dans son âme trop profondément, pour pouvoir en sortir : son élévation à la papauté lui permit enfin de la réaliser [1]. »

Il choisit un humble religieux de son couvent, nommé Augustin : ce fut l'apôtre de l'Angleterre.

Les rois saxons, convertis au Christianisme, ont laissé des traces de leur passage à Rome, et Knut-le-Grand y est venu.

Céduallа, roi des Saxons occidentaux, décidé à embrasser le Chistianisme, quitta ses Etats en 689, afin de recevoir le sacrement du baptême dans l'église de Saint-Pierre. Le pieux Céduallа n'estimait aucune gloire terrestre au prix de ce bonheur, dit son historiographe : il ne cessait de demander au prince des Apôtres d'intercéder pour lui et d'obtenir du Tout-Puissant qu'après son baptême il mourût dans la basilique même, sans souiller, par de nouveaux péchés, la pureté de son âme régénérée. La grâce que le roi saxon implorait lui fut accordée; il reçut le baptême en la journée du samedi-saint, des mains de saint Serge Ier, et prit le nom de Pierre. Dans la même semaine, le 20 avril 689, tandis qu'il portait encore le vêtement des néophytes, touchant symbole de la blancheur de l'âme en laquelle la tache originelle est effacée, il expira doucement. On déposa son corps

[1] Mgr Gerbet. — L'*Histoire de saint Augustin et de ses compagnons* a été écrite récemment par un ancien professeur d'Oxford converti, M. Oakeley.

sous le portique de la basilique, et une longue épitaphe, gravée sur sa tombe, rappelait l'admirable histoire de son voyage à Rome et de sa mort.

Coenred, roi de Mercie; Offa, prince des Saxons occidentaux; Vuitburge et Eadburge, princesses saxonnes; Huu et Ina, rois tous deux, suivirent l'exemple de Céduallа. Ina ayant laissé la couronne à un de ses parents et s'étant rendu à Rome sous Grégoire II, y établit un asile pour les écoliers et pèlerins de sa nation, et y adjoignit une église dédiée à la sainte Vierge. Il donna pour revenus à ces deux établissements une part dans le tribut appelé *le denier de saint Pierre*, qu'il avait établi dans ses États. De cette fondation est venu le nom de *Schola Saxorum*, école des Saxons, donné à cet endroit, et transformé, par corruption, en celui de *Sassia*, sous lequel on désigne encore ce quartier de Rome, situé près du Vatican, là où s'élève aujourd'hui le grand hôpital du Saint-Esprit; il s'y forma un *borgo* appelé le *bourg des Anglo-Saxons*, construit par le roi Offa, et rebâti plus tard par Éthelwolf. La fresque de Raphaël au Vatican rappelle l'incendie qui dévora ce bourg, et que saint Léon IV éteignit instantanément par un signe de croix.

Dix ans après Ina, saint Richard d'Angleterre et ses deux fils, saint Villibald et saint Vunebald, renoncèrent aussi à leur royaume terrestre pour employer le reste de leur vie à de pieux pèlerinages, en commençant par les tombeaux des saints Apôtres.

Plus tard, votre saint roi Édouard avait fait vœu d'aller à Rome, mais les barons anglais s'opposant à son départ, le pape saint Léon IX le releva de son vœu, à condition qu'il éleverait un monastère en l'hon-

neur de saint Pierre. Ce fut l'origine de votre Westminster. Un autre roi, plus éloigné encore, fit en personne le voyage de Rome : c'était le roi d'Ecosse Macbeth, plus connu par Shakspeare que par l'histoire ; Macbeth, qui, monté sur le trône par le meurtre de son cousin Duncan, entendait une voix qui lui criait : Tu ne dormiras plus, tu as tué le sommeil :

Macbeth does murther sleep, the innocent sleep.

Bourrelé de remords, il chercha à expier son forfait. Il mit au nombre des lois de l'État plusieurs lois canoniques. Enfin, il fit en personne le pèlerinage de Rome, en 1050, pour prier aux tombeaux des Apôtres, et il répandit d'immenses aumônes parmi les pauvres de la Ville sainte [1].

J'ai visité, près du palais Farnèse, l'église et le séminaire anglais de Saint-Thomas-de-Canterbury. L'église fut bâtie au huitième siècle par le roi Offa, qui la dédia à la Trinité.

« En 1398, un jour qu'une troupe de pèlerins anglais faisait la visite des principales églises dans l'intérieur de la ville et hors des murs, une pauvre femme enceinte, ne pouvant marcher aussi vite que les autres, resta en arrière. Elle fut surprise par la nuit dans un bois qui existait alors sur la rive du Tibre, occupée aujourd'hui par le quartier de la Lungara. Le lendemain ses vêtements ensanglantés apprirent à ses compagnons qu'elle avait été dévorée par des loups. Ému de com-

[1] Marian. Scot., an. 1050.

passion, un Anglais, nommé John Skopard (il faut conserver ce nom), convoqua une assemblée de ses compatriotes. Dans ce meeting la bonne volonté ne manqua point, mais, comme il arrive souvent, on ne s'entendait pas sur le parti à prendre. John Skopard mit fin à ces discussions stériles en s'écriant : « Eh bien ! que « chacun fasse ce que je vais faire, » et il donna une grande partie de ses biens à la communauté anglaise de Rome. D'autres suivirent son exemple : on acheta quelques maisons dans le quartier de la *Regola*, pour en faire un hospice. Quelque temps après, John Skopard et sa femme, n'ayant pas d'enfants, se dépouillèrent du reste de leur fortune en faveur de cet établissement, et s'y consacrèrent au service des malades et des pauvres [1]. »

Grégoire XIII fit ensuite de cet hospice un séminaire pour les jeunes Anglais qui, après avoir été ordonnés prêtres, retournaient comme apôtres dans leur patrie. Ce pontife dédia l'église à saint Thomas-de-Canterbury, parce que cet illustre martyr avait demeuré dans cet hospice pendant son séjour à Rome.

L'Angleterre a eu l'honneur de donner au monde chrétien un pape modèle dans Adrien IV, Nicolas Breakspeare (Brise-Lance). Fils d'un pauvre bedeau, élevé et instruit par charité au monastère de Saint-Alban, il vint en France, et devint abbé de Saint-Ruf, près d'Avignon. Ses talents et ses vertus l'élevèrent au cardinalat, et bientôt après au trône de saint Pierre, et il mourut si riche de mérites et si pauvre de biens, qu'il

[1] Mgr Gerbet.

légua sa mère aussi pauvre que lui à la charité de l'église de Canterbury [1].

L'illustre basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs était sous la protection spéciale des rois d'Angleterre. Avant l'incendie de 1823, on lisait encore la devise de l'ordre de la Jarretière au-dessus d'une des portes, près de la sacristie. Jacques III Stuart, roi sans couronne qui est venu mourir à Rome, ne manquait jamais, selon l'usage de ses prédécesseurs, d'envoyer, tous les ans à la Chandeleur, un cierge à la basilique de Saint-Paul.

Mais, hélas! depuis longtemps les rois d'Angleterre n'étaient plus catholiques. La bibliothèque Vaticane conserve un manuscrit sur vélin intitulé : *Assertio septem sacramentorum*. C'est un ouvrage de Henri VIII, dédié à Léon X, et dans lequel le roi anglais prend la défense du dogme catholique attaqué par Luther. Une miniature représente Henri VIII aux pieds de Léon X, et à la fin du volume on lit ces deux vers :

Anglorum rex, Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus, et fidei testem, et amicitiæ.

En récompense de cet hommage filial, un autographe de Léon X, conservé dans les archives de la couronne d'Angleterre, donne à Henri VIII le titre de *défenseur de la foi*, titre que les monarques anglais continuent à porter, comme ils ont continué de longues années à s'intituler *rois de France*. Henri VIII ne mérita pas longtemps ce noble titre. La Vaticane possède aussi,

[1] Baronius, an. 1154, cite une lettre charmante d'Henri II Plantagenet à Adrien IV : « Notre Occident se réjouit d'avoir mérité de produire à l'univers cette lumière nouvelle, ce soleil de la chrétienté, etc. »

par un singulier hasard, quelques-unes de ses lettres d'amour à Anna Bolena; c'est là une des causes de sa chute déplorable, pareille à celle de Salomon. La Réforme, disait Érasme, a été *une affaire de femmes*.

Un Anglais demandait un jour au cardinal Gonsalvi comment il se faisait que plusieurs églises de Rome avaient des façades inachevées. — Prenez-vous-en à Luther et à Henri VIII, répondit le cardinal. En effet, la réformation fut aussi fatale aux arts qu'à la religion[1]. Quand j'entendais à Londres prononcer le mot injurieux de *papiste*, j'aimais à répéter : Oui, je suis *papiste*, c'est-à-dire que ma foi, par une succession non interrompue de Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la vôtre ne remonte pas au delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Élisabeth.

Quand Milton vint à Rome en 1638, « ce fut un événement mémorable, observe Chateaubriand, lorsque l'Angleterre députa son plus grand poëte protestant (car Shakspeare était probablement catholique), et son plus sérieux génie pour visiter la grande Rome catholique. Adossée à la Croix, tenant dans ses mains les deux Testaments, ayant derrière elle les générations coupables sorties de l'Éden, et devant elle les générations rachetées, descendues du Jardin des Olives, Rome disait à l'hérétique né d'hier : Que veux-tu à ta vieille mère? »

Sous ce portique de Saint-Grégoire on lit, incrustrée au mur, cette épitaphe anglaise :

[1] On raconte qu'après la question de l'Anglais le cardinal fit venir son notaire, et légua ses nombreuses tabatières diplomatiques pour l'achèvement de plusieurs façades d'églises à Rome, et l'élévation du mausolée de son bienfaiteur Pie VII. La plus riche de ces tabatières était celle du concordat de 1801, estimée 30,000 fr.

« A Robert Pecham, Anglais, chevalier, autrefois conseiller de Philippe et de Marie, rois d'Angleterre et d'Espagne, illustre par sa naissance, sa foi, sa vertu, lequel n'ayant pu voir, sans une extrême douleur, sa patrie se détacher de la foi catholique, quitta toutes les choses qui d'ordinaire sont aimées en cette vie, et partit pour cet exil volontaire [1]. Après six années, ayant institué pour héritiers de ses biens, par testament, les pauvres du Christ, il passa de sa très-sainte vie dans un autre monde, le.. septembre de l'an quinze cent soixante-neuf, à l'âge de cinquante-quatre ans. Thomas Golwell, évêque d'Asaph, et Thomas Kirton, Anglais, ses exécuteurs testamentaires, lui ont élevé ce monument. »

Ce vieux catholique, a dit Mgr Gerbet, a reçu l'hospitalité dernière, celle de la tombe, sous le toit de ce même monastère qui avait accueilli et protégé, dix siècles auparavant, ces trois petits enfants par lesquels a commencé le Christianisme des Anglais. Son cercueil a été déposé dans le berceau même de l'Eglise d'Angleterre. La pierre où nous lisons, sous le portique de Saint-Grégoire, le nom du moine Augustin, et cette autre pierre, placée tout à côté, où nous lisons l'épitaphe du chevalier Robert Pecham, sont comme deux bornes qui marquent, non pour l'avenir, je l'espère, mais seulement pour le passé, l'ouverture et la clôture de la grande période catholique de l'Angleterre [2].

[1] ..... Qui cùm patriam suam a fide catholicâ deficiscentem sine summo dolore non posset aspicere, relictis omnibus quæ in hâc vitâ carissima esse solent, hoc voluntario profectus exilio, post sex annos pauperibus Christi testamento institutis, etc.

[2] Joignez à cette épitaphe un portrait du seizième siècle, qui a été fait pour la maison attenante à l'église de Saint-Vital, martyr, au pied

Devant ce premier et ce dernier monument du catholicisme anglais, combien j'ai pensé à vous et à votre cher petit couvent de Stape-Hill! Combien j'ai pensé aussi à mes autres amis d'Angleterre, à mes amis catholiques et surtout à mes amis anglicans, dont quelques-uns se sont blessés de mon *Essai sur la Renaissance catholique en Angleterre*. Je regrette, du fond du cœur, d'avoir offensé leur susceptibilité nationale et religieuse, mais je ne puis que répéter ces paroles du P. Lacordaire à propos de l'Angleterre : « A Dieu ne plaise que j'en parle avec amertume! lorsque je pense à tout ce qu'il faut de travaux, de vertus, d'héroïsme, pour faire un peuple et perpétuer sa vie, je m'en voudrais mortellement d'abuser de la parole contre une nation. Mais si l'injure est indigne, la vérité ne l'est jamais. »

Cette renaissance catholique, que j'ai étudiée chez vous, je la vois continuer à Rome. J'en trouve un nouvel exemple dans cette famille Selby qui nous accompagne à Saint-Grégoire. Pendant cette semaine de l'Épiphanie, presque tous les Anglais résidant à Rome sont allés à Saint-André *delle Fratte* entendre les excellents discours du R. John Manning; catholiques et anglicans s'accordaient à se dire fiers d'un pareil orateur. On est parfois scandalisé à Rome de voir des touristes anglais causer, rire, lorgner et même *manger* pendant les cérémonies saintes de la Sixtine et de Saint-Pierre. Rome

du mont Quirinal. En voici l'inscription : Joannes Fischerus, Anglus, episcopus Roffiensis, cardinalis à Paulo III creatus, tit. S. Vitalis, qui prius tamen martyrii quam cardinalatûs purpuram accepit, ab Henrico VIII, ob fidei catholicæ et Sedis apostolicæ primatûs defensionem, occisus anno Christi M.D.XXXV, ætatis verò 76. Primus ferè omnium Lutherum et lutheranos scriptis suis doctissimè confutavit.

les tolère, elle les laisse voir et s'instruire; la vue de la Cité sainte a inspiré bien des conversions [1]; Rome attend comme la mère qui ouvre les bras à ses enfants; Rome est patiente parce qu'elle est éternelle : *patiens quia æterna* [2].

Les Anglais retrouvent avec orgueil à Rome le souvenir béni et vivant encore dans bien des cœurs de l'une des plus illustres héritières des Trois Royaumes, dont la maison, d'origine normande, s'est alliée à diverses époques aux familles royales d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, de Galles et de France. C'était la digne fille de lord John Talbot Shrewsbury, le défenseur convaincu de la foi catholique et de la liberté de son pays, et qui dépensait 500 mille francs par an pour bâtir des églises en Angleterre. Lady Guendaline Talbot Shrewsbury, mariée au prince Marc-Antoine Borghèse, a édifié Rome par ses bienfaits et par sa courageuse charité pendant le choléra. Les pauvres et les malades la connaissaient

[1] Sous Benoît XIV un cardinal montrait à un protestant anglais les pièces relatives à la béatification d'un serviteur de Dieu; l'Anglais les emporte chez lui, les examine, et les rend en disant que, si tous les miracles des saints canonisés étaient aussi certains que ceux-ci, cela lui donnerait à réfléchir. — Eh bien! répondit le cardinal, nous sommes plus difficiles que vous, à Rome, ces pièces ne nous ont pas semblé convaincantes, et la cause est rejetée. L'Anglais en fut si frappé, qu'il s'instruisit plus à fond de la foi de ses pères et qu'il demanda à y rentrer.

[2] Byron, qui, par parenthèse, a prononcé au Parlement un discours en faveur de l'émancipation des catholiques, Byron a chanté en beaux vers l'éternité de Rome, proclamée par les pèlerins saxons des premiers siècles :

" While stands the Coliseum, Rome shall stand :
When falls the Coliseum, Rome shall fall;
And when Rome falls — the world." From our own land
Thus spake the pilgrims o'er this mighty wall
In Saxon times.

comme une sœur de charité déguisée sous l'habit d'une princesse. Aimable, spirituelle, poëte, mère de quatre enfants, elle est morte à vingt-deux ans, emportant l'admiration et les regrets de Rome entière. Ce fut un deuil public auquel s'associa le Saint-Père. Son char funèbre fut traîné spontanément par quarante citoyens. Quand le prince Borghèse, ému d'un tel témoignage, envoya savoir leurs noms, ils répondirent : Dites au prince que ce sont des Romains. On avait à Rome une si haute idée de la pieuse princesse, qu'après sa mort on se disputa comme des reliques des fragments de ses habits et de tout ce qui lui avait appartenu [1]. Les catholiques anglais peuvent répéter que leur île est encore l'île des saints.

Comme la vieille Angleterre, la jeune Amérique envoie à Rome les prémices de son catholicisme renaissant; nous venons de voir arriver ici le docteur Yves, évêque protestant de la Caroline du nord. En abjurant le protestantisme, il a remis au Saint-Père le sceau de sa charge épiscopale, et la croix d'or qui lui servait dans les cérémonies de la Cène; Pie IX lui a promis que ces ornements seraient déposés sur l'autel de la Confession du prince des Apôtres.

Il est évident que le vœu d'un retour vers le centre commun est caché au fond de beaucoup de nobles cœurs. *Tendimus in Latium; Italiam, Italiam!* écrivait naguère un professeur de l'Université d'Oxford [2].

[1] Son tombeau est à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle Borghèse, avec cette simple et touchante inscription : *Qui riposano le ceneri della madre dei poverelli* LA PRINCIPESSA GUENDALINA BORGHESE, *nata à Londra, dal conte de Shrewsbury, morta a* 22 *anni il* 27 *ottobre* 1840.

[2] Comme Grégoire-le-Grand, Pie IX a tourné ses yeux vers l'Angle-

Qu'attendent donc nos frères si malheureusement séparés? s'écrie M. de Maistre. Qu'attendent-ils pour marcher au Capitole en nous donnant la main?

terre ; grâce à lui, l'Église de ce noble pays a retrouvé une hiérarchie complète d'archevêques et d'évêques titulaires, et elle a vu s'asseoir un cardinal Anglais dans le sénat de la chrétienté. Un des camériers secrets de Pie IX, Mgr Talbot, obtient chaque jour du Saint-Père de précieuses faveurs pour ses compatriotes à Rome.

Ainsi, il lui a été donné de célébrer le Saint-Sacrifice sur un autel-tombeau des catacombes de Sainte-Agnès, en présence et en l'honneur de vingt-cinq anglicans revenus à la foi des premiers martyrs. Ainsi, tout récemment, par une grâce spéciale, Mgr Talbot a donné la bénédiction nuptiale à un jeune couple anglais dans les grottes vénérées de la basilique Vaticane, devant l'autel de la Confession de saint Pierre.

XXI

LE SENTIER DU POUSSIN.

A JULES VIBERT.

Sortons par la porte *del Popolo*, et prenons à gauche le long de ces murailles de Rome, que vous rappelaient les murs de la Charité-sur-Loire ; pourquoi pas? Chateaubriand trouvait bien que la position de Provins lui rappelait Jérusalem. Après avoir traversé l'abattoir, *amazzatoio*, et les chantiers de bois à brûler, nous tombons sur les bords du vieux Tibre. Prenons à droite ce chemin qui suit toutes les sinuosités du fleuve-roi jusqu'au *Ponte-Molle*, promenade pittoresque et solitaire, dans la campagne de Rome. Nous autres Français, nous l'avons appelée le *sentier du Poussin ;* c'est-là que le grand artiste aimait à rêver seul au soleil couchant, et prenait des teintes et des fonds pour ses paysages. Je pensais à lui l'autre jour, devant l'obélisque égyptien de Sainte-Marie-Majeure, au pied de cette colonne surmontée de

la statue de la Vierge; il a dû trouver-là des modèles pour sa Rebecca parmi ces Romaines du quartier des Monts, qui viennent laver à la fontaine où s'abreuvent aussi les troupeaux, scènes bibliques et patriarcales au milieu de Rome. Le Poussin vécut de longues années à Rome; il avait épousé la fille de son hôte, la Romaine Anna-Maria, et il vivait heureux avec elle dans une modeste aisance, et avec cette noble simplicité qui faisait le fond de son caractère et de son génie. Un soir, ayant reçu la visite du cardinal Massimi, il le reconduisait, une chandelle à la main; —« Que je vous plains, lui dit l'Éminence, de n'avoir pas un seul valet! — Et moi, Monseigneur, que je vous plains d'en avoir tant. » Il acheta, de la dot de sa femme, une maison au haut de l'escalier de la Trinité-du-Mont, c'est celle qui forme l'angle et qu'on appelle, à cause de son pavillon rond, *il Tempietto;* à gauche près le corps de garde, était l'habitation de Claude Lorrain ; un peu plus loin, dans la rue *Grégoriana*, demeurait Salvator Rosa, dans cette maison dont la porte représente la gueule d'un monstre qui n'a pas de nom.

J'aime à me représenter ici la vie du Poussin, faisant sa promenade solitaire le matin et le soir, et le jour reproduisant dans ses tableaux ces mille aspects de Rome qu'on y retrouve avec tant de charme. Un étranger, examinant un jour avec lui certaines ruines, exprimait son désir d'emporter dans sa patrie quelque précieux vestige d'antiquité. Le Poussin se baissant ramassa dans l'herbe un peu de sable, un reste de ciment mêlé à quelques petits fragmens de marbre et de porphyre, puis lui mettant dans la main cette pincée de dé-

bris presque réduits en poudre, il lui dit : « Voici, Seigneur, emportez pour votre Musée ce que je vous donne et dites : Ceci est l'ancienne Rome. » Un saint Pape fit la même réponse au nom de Rome chrétienne. En traversant la place Saint-Pierre, ancien cirque de Néron, un ambassadeur polonais demandait à Pie V des reliques. Le pontife se baisse, ramasse un peu de poussière, et le lui donne en disant : « Voici de la terre arrosée du sang des martyrs, voici des reliques. »

Poussin rappelé en France par Louis XIII, regrettait sa maison du Pincio, quoique le roi lui eût donné une charmante habitation au milieu du jardin des Tuileries. Dès qu'il put rompre sa chaîne, le grand peintre revint à Rome pour ne plus la quitter. *Chi sta bene,* disait-il, *non si muova.* Il ajoutait : « Le plus doux fruit que j'ai recueilli de mon expérience de la vie, c'est celui de savoir vivre avec tout le monde. » Il fut l'ami et le patron, à Rome, de ses compatriotes, du sculpteur François du Quesnoy, des peintres Jacques Dughet, Mignard, Le Brun, et Claude Lorrain. La perte de sa femme, qui lui était si dévouée, attrista sa vieillesse ; il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, et il la vit venir le 19 novembre 1665. Pendant son ambassade à Rome, Chateaubriand fit élever au Poussin un monument dans l'église de Saint-Laurent et Lucina. Le grand peintre est enterré au pied d'un pilier contre lequel s'élève son buste avec ces mots :

F. A. de Chateaubriand
à
Nicolas Poussin
pour la gloire des arts
et l'honneur de la France.

Le bas-relief représente le mélancolique paysage de l'Arcadie, *et in Arcadia ego*. Au-dessous est gravé ce joli quatrain de Bellori :

Parce piis lacrymis : vivit Pussinus in urna
Vivere qui dederat nescius ipse mori.
Hic tamen ipse silet, si vis audire loquentem
Mirum est in tabulis vivit et eloquitur.

J'ai recueilli aussi pour vous à Saint-Louis-des-Français l'épitaphe de Claude Lorrain gravée sur une vieille dalle, jadis à la Trinité-du-Mont, et transportée ici :

D. O. M.
CLAVDIO GELLIE LOTHARINGO
EX . LOCO . DE . CHAMAGNE . ORTO .
PICTORI . EXIMIO .
QVI . IPSOS . ORIENTIS . ET . OCCIDENTIS .
SOLIS . RADIOS . IN . CAMPESTRIBVS .
MIRIFICE . PINGENDIS . EFFINXIT .
HIC . IN . VRBE . VBI . ARTEM . COLVIT .
SVMMAM . LAVDEM . INTER . MAGNATES .
CONSECVTVS . EST .
OBIIT . IX . KALEND . DECEMB . MDCLXXXII
ÆTATE . SVA . AN . LXXXII

Les rayons de soleil dont parle cette épitaphe sont un éloge bien vrai. On a dit du Lorrain qu'il arrêtait le soleil sur ses toiles, et qu'il était le *Josué* de la peinture.

Au-dessus de cette pierre sépulcrale, est le nouveau buste du Lorrain par Lemoyne, avec cette inscription :

Louis-Philippe Ier étant roi des Français,
A. Thiers, ministre de l'Intérieur,
J. Fay de la Tour Maubourg
ambassadeur du Roi à Rome
MDCCCXXXVI

Claude passait des journées entières dans la campagne de Rome, observant ses sites grandioses et les effets merveilleux qu'y produit le soleil depuis son lever jusqu'à son déclin ; il rentrait avec ces images dans les yeux, et, sans les copier servilement, il les recréait en quelque sorte dans son esprit et dans ses tableaux. Chateaubriand observe que, dans leurs lettres, le Lorrain et le Poussin ne disent pas un mot de la campagne romaine. « Mais, ajoute-t-il, si leur plume se tait, leur pinceau parle ; l'*agro romano* était une source mystérieuse de beautés dans laquelle ils puisaient, en la cachant par une sorte d'avarice de génie, et comme par la crainte que le vulgaire ne la profanât. Chose singulière, ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière de l'Italie. »

XXII

MOÏSE ET LES MARONITES.

A ALBERT BARRE.

Vendredi 14 janvier.

C'est une assez rude montée que la *via delle Sette Sale*, qui du Colysée nous mène au sommet de l'Esquilin, devant l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Vous vous rappelez, dans les *Stanze* de Raphaël, l'admirable délivrance de saint Pierre, qu'un ange fait évader de la prison où l'Apôtre était chargé de chaînes.

L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose-le-Jeune, empereur d'Orient, avait reçu du patriarche de Jérusalem les chaînes avec lesquelles Hérode avait fait attacher saint Pierre. Elle en envoya une portion à sa fille Eudoxie, femme de Valentinien, empereur d'Occident. Saint Léon-le-Grand voulut mesurer cette chaîne avec celle qui avait attaché l'Apôtre, par ordre de Néron, dans la prison Mamertine; les deux chaînes mises en contact se réunirent. Frappée de ce miracle, Eudoxie fit élever

en 442 une église sous le titre de Saint-Pierre-aux-Liens, *San-Pietro in Vincoli*. Adrien Ier la reconstruisit, et Sixte IV et Jules II l'embellirent. Sa forme est l'ancienne basilique romaine; elle a un beau portique extérieur et trois nefs divisées par vingt-deux colonnes cannelées, en marbre grec.

Mais courons au mausolée de Jules II pour voir le Moïse de Michel-Ange, une des plus célèbres statues du monde et qui mérite de l'être. Il existait une analogie peu commune entre le génie de l'artiste florentin et le caractère de Jules II, que Beyle appelle le Bonaparte des Papes. Il est certain que Michel-Ange a songé au fougueux pontife en sculptant ce Moïse, et qu'il a donné à l'ancien conducteur d'Israël la figure du nouveau chef du peuple de Dieu. Dans les catacombes, les premiers artistes chrétiens employaient souvent la figure de Moïse pour représenter saint Pierre et ses successeurs. Jules II avait confié l'exécution de son tombeau à Michel-Ange, et il voulait qu'on plaçât ce monument, isolé, là où est aujourd'hui la Confession de saint Pierre; mais Jules II mort, Paul III arrête les travaux et fait mettre dans cette église *in Vincoli* la portion inachevée du tombeau de son prédécesseur. Il n'y a de complet et de beau que le Moïse. Les deux statues de Lia et de Rachel, symboles de la vie active et contemplative, ne sont pas de Michel-Ange. On a dit que le tombeau de Jules II achevé eût été la tragédie de la sculpture.

Ce fameux *Mosé* est une des plus fières figures qui soient jamais sorties de la main d'un sculpteur [1]. Vous

[1] Michel-Ange à 70 ans, disent ses biographes, faisait voler plus de

savez les critiques dont il a été l'objet : tête trop petite, barbe trop longue, gilet de flanelle sur le corps, pantalon à guêtres aux cuisses et aux jambes, etc.

Le bizarre et inexorable Milizia appelle le *Mosé* un satyre avec des soies de porc; un effroyable dogue, vêtu d'un habit de boulanger. Est-ce ainsi, s'écrie-t-il, qu'on caractérise un législateur qui en était au *tu* et au *toi* *avec messire Bon Dieu* [1] ?

Laissons la critique mordre à son aise, et jouissons en paix de ce sublime ouvrage, égal pour moi à tous les chefs-d'œuvre antiques. Observons seulement qu'on le voit de trop près, et que cette statue était destinée à être vue à vingt pieds de haut. On dit que Michel-Ange, son œuvre achevée, lui déchargea un grand coup de marteau sur le genou en s'écriant : *Parle donc, puisque tu vis!*

C'est bien là ce grand Chef, comme dit Dante, sous lequel se nourrit de manne le peuple ingrat, mobile et endurci :

> Quel duca, sotto cui visse di manna
> La gente ingrata, mobile e ritrosa.
> (*Parad.* XXXII.)

Il semble que les Juifs doivent aimer à venir dans cette église chrétienne pour admirer leur sublime législateur. Le grand Hébreu est ici vivant; il vient de descendre du Sinaï, où il a parlé à Jéhovah face à face. Il est assis, le bras appuyé sur les Tables de la Loi; son attitude respire

marbre en un quart d'heure que trois jeunes gens en trois heures, et il travaillait avec tant de furie, qu'on tremblait pour le ciseau, le marbre et l'artiste.

[1] Un satiro con capelli di porco, un mastino orribile, vestito come un fornaro..... si caratteriza cosi un legislatore che parla da *tu a tu* con messer Domeneddio. (Dell' arte di vedere.)

une majesté sombre : c'est le lion au repos, comme dit Dante :

A guisa di leon quando si posa.

Sa barbe descend sur sa poitrine comme un faisceau de serpents engourdis; l'éclair est dans ses yeux; sa voix de tonnerre va reprocher aux Juifs l'idolâtrie du Veau d'Or.

J'ai fait devant le Moïse ce sonnet imité de Zoppi et d'Alfieri :

Digne de son héros s'est montré le sculpteur,
Cette statue est sainte et l'art la divinise,
Car de la créature auprès du Créateur
Ce Berger tout puissant accepta l'entremise.

Des secrets du Très-Haut divin révélateur,
Guide choisi de Dieu vers la Terre promise,
Guerrier, poëte saint, prêtre et législateur,
Tel l'a fait Michel-Ange et tel était Moïse.

Et vous, son peuple, et vous, misérables Hébreux,
Du stupide veau d'or adorateurs nombreux,
Vous oubliez le Ciel, Moïse et la Patrie !

Insensés ! si du moins vous aviez adoré
Une image pareille à ce marbre inspiré,
On vous eût moins blâmé de tant d'idolâtrie !

Michel-Ange s'inspirait de la Bible comme Raphaël de l'Evangile. A l'un, Moïse et Jéhovah; à l'autre, Jésus et ses disciples. Il faut dire du *Mosé* ce que Quintillien a dit du Jupiter de Phidias, que cette statue avait ajouté à la religion des peuples. Michel-Ange est le Dante de la sculpture. Les anciens disaient aussi : *Phidias homérise.* Pindemonte appelle Michel-Ange : *Uomo di quattre alme,* l'homme aux quatre âmes à cause de son quadruple génie :

Architecte, grand peintre et sublime sculpteur,
Après avoir couru cette triple carrière,
Vieux lion amoureux sous ta blanche crinière,
En poésie aussi tu devins créateur.

Alors, te redressant de toute ta hauteur,
Tu te mis à tailler les vers comme la pierre,
Pour en faire jaillir l'image pure et fière
De celle dont tu fus l'illustre adorateur.

Et, belle des beautés dont tu l'as revêtue,
Tu posas Vittoria, rayonnante statue,
Sur le blanc piédestal de tes sonnets sculptés.

Artiste et grand poëte, en ta gloire infinie,
Pour rendre ton amour égal à ton génie,
Tu voulus conquérir deux immortalités.

L'église de Saint-Pierre-aux-Liens est desservie par des Pères Augustiniens. Celui qui nous guidait, après nous avoir laissé admirer à notre aise le *Mosé*, nous mena dans la sacristie où se conservent les deux chaînes de l'Apôtre; on ne les montre que le jour de la Saint-Pierre ; le Pape a les clefs de l'armoire qui les renferme. Dans cette sacristie on trouve toujours un peintre quelconque copiant la jolie tête du Guide, appelée l'*Espérance*, cette *Speranza* finit par impatienter; son malheur est d'avoir été trop copiée et d'être exposée à tous les coins de Rome. Du portique extérieur de Saint-Pierre *in Vincoli*, la vue est belle; à gauche, le couvent des Augustiniens; en face, le palmier du couvent Maronite; à droite, le campanile carré et sombre de Saint-François de Paule; au fond, la tour du Capitole avec une échappée sur Rome.

En faisant quelques pas pour voir de plus près le

campanile, je fais un tour à droite, et je me trouve devant le couvent de *San-Francesco-di-Paola*, occupé par le collége des Minimes de Calabre; ils sont sous la protection de leur souverain, le roi de Naples, dont ils m'ont montré un portrait. L'église n'a rien de remarquable, mais la voûte de la sacristie est ornée d'une charmante madone de Sassoferrato. Ce que je cherchais dans ce couvent, c'était le souvenir de saint François-de-Paule que la France connaît surtout parce que notre Louis XI le fit appeler auprès de lui; Casimir Delavigne a traduit heureusement le saint sur notre scène :

> Il veut, et pour l'aveugle un nouveau jour a lui,
> Le muet lui répond, l'infirme court à lui;
> Et, s'il parle aux tombeaux, ils s'ouvrent pour nous rendre
> Les morts qu'il ressuscite en soufflant sur leur cendre!

Le souvenir de saint François est resté vivant parmi ses disciples. Le frère qui me conduit ne tarit pas sur le pieux ermite de Calabre qui, comme saint François d'Assise, avait un amour fraternel pour toutes les créatures du bon Dieu. C'était, dans la fontaine près de son ermitage, une truite qui accourait à sa voix, et à laquelle il avait donné le nom d'*Antonella;* c'était, dans la forêt, une biche que des chasseurs avaient prise; le saint la délivre en lui coupant le bout de l'oreille pour la reconnaître; la biche le suit partout, respectée de tous, l'entaille de son oreille lui servant de passeport. Une autre fois, des ouvriers du Plessis-lès-Tours voulurent mettre le feu à un nid de reptiles, François leur dit : *Per carità,* ne faites aucun mal à ces pauvres animaux, demain ils auront quitté la place. Le soir même il les prit

doucement, les lia en faisceau et les transporta au bord du Cher. On montre encore, continuait le *Minime*, près de la petite ville de *Paola*, une grosse roche suspendue en l'air ; le saint ermite l'arrêta un jour dans sa chute, par un signe de croix en lui disant : *Fermati, sorella, per carità* : Par charité, ma sœur, arrêtez-vous. Ce mot *per carità*, commençait toutes ses phrases, il le répétait sans cesse, c'était le mot d'ordre de son cœur, et il devint la devise de son Ordre. Les armes des frères *Minimes* sont encore le mot : *charitas* en or, rayonné du même sur fond d'azur. Le moine me fit remarquer ce mot, gravé deux fois sur la porte, et ciselé fort artistement sur la serrure.

Le couvent occupe l'emplacement d'un petit temple de Diane, et de la modeste maison du roi Servius Tullius. C'est dans cette rue, qui descend si rapidement, que Tullia fit passer son char sur le cadavre de son père, horrible histoire qui nous faisait frémir sur les bancs du collége, et qui fit donner à cette rue le nom de *via Scelerata*.

Tandis que je rêvais au parricide de *l'antica signora Tullia*, il se passait une aventure moins tragique sur la place de Saint-Pierre *in Vincoli*.

J'y avais laissé Marie dessinant près de la voiture, entourée d'un *nuage* de gamins romains. Elle s'étonnait de ne pas me voir revenir; n'ayant pas surveillé mes mouvements, elle s'imagine que je suis entré au couvent Maronite, et elle va m'y réclamer. Elle sonne; un moine barbu entr'ouvre la porte et la referme brusquement à la vue de Marie. Un instant après une voix d'en haut se fait entendre; Marie lève les yeux et voit à une fenêtre haute du couvent un grave personnage à longue

barbe noire, au teint bronzé, au costume arabe. Il se met à parler moitié italien et moitié français, et déclare que le couvent ne recèle, d'aucune façon, *il signor francese*, *il signor sposo*. Je reviens sur ces entrefaites et je profite de l'occasion pour demander *al signore arabo* la permission de visiter le couvent qu'on m'avait dit d'un accès difficile.

Il appelle le supérieur qui paraît à son tour à la fenêtre et m'accorde l'entrée; *ma senza la signora*. Je franchis enfin la mystérieuse petite porte surmontée d'une croix et d'un écusson avec une inscription arabe; heureusemeut, la traduction latine est auprès, la voici :

Monasterivm monacorvm
Maronitarvm Ordinis sancti Antonii
magni congregationis monti Libani
anno MDCCLIII

Je suis reçu par le noble personnage qui parlait un peu français; c'est un Maronite de trente ans appelé Mykhel; né sur les pentes du Liban, il a appris le français à Beyrouth, et a été le drogman d'Eugène Boré; il est ici avec son frère, interprète aussi; ils sont de passage à Rome, et ont reçu l'hospitalité orientale chez leurs compatriotes les moines maronites. Ces derniers ne sont que deux en ce moment avec le supérieur, auquel le seigneur Mykhel me présenta. C'est un vieux Maronite triste et malade; il a mal aux yeux, porte de grosses lunettes vertes et a l'air fort grognon; *marronner* viendrait-il par hasard de *Maronite*?

On me reçut dans un parloir plein de tableaux et de portraits orientaux que j'eusse été curieux d'exami-

ner à mon aise, mais le supérieur semblait si souffrant que je n'osai rester qu'un moment. Mon ami Mykhel m'emmena dans le jardin, et en nous promenant il me conta qu'il était appelé à Paris pour aller de là à Alger, en qualité d'interprète et de traducteur. Il avait la voix d'une merveilleuse douceur; quelle grâce, quelle force et quelle noblesse dans cette race Maronite!

Mykhel me fit voir dans un préau du côté de saint François-de-Paule, le palmier isolé que j'avais déjà vu et que Marie avait dessiné.

— Les palmiers de mon pays, me dit-il avec un geste charmant, sont deux fois plus hauts que celui-ci.

— Que j'aimerais à les voir, seigneur Mykhel!

— Avez-vous aussi des palmiers à Paris, seigneur Français?

— Nous en avons en serre dans nos jardins publics.

Mykhel me fait retraverser le parloir, me ramène au jardin, et m'y montre un autre palmier et quelques cèdres, qui lui rappellent les cèdres de Salomon dans les montagnes du Liban, ces cèdres de l'Eden dont parle Ezéchiel, dont quelques-uns avaient formé la charpente de Saint-Paul-hors-des-Murs. Les Arabes ont une vénération superstitieuse pour ces arbres auxquels ils attribuent une force végétative éternelle, et un instinct supérieur à celui des animaux et qui se rapproche de l'intelligence humaine. Au bout du jardin, à ras d'œil, je fus tout surpris d'apercevoir tout près de moi, à travers les arbres, le Colysée. De là, *le vieux buveur de sang* n'est pas massif et colossal comme on le voit à sa base; il est familier et *bonhomme*, sans *façon*, résigné à jouer le rôle de *fabrique* dans le paysage. D'ici on en voit juste-

ment la partie restée entière ; on le dirait non en ruines, mais tout neuf, venant de servir et fraîchement arrosé du sang des gladiateurs et des martyrs. C'est d'un effet très-pittoresque et très-curieux. Je gage que peu de touristes et d'artistes connaissent ce point de vue nouveau de l'amphithéâtre Flavien. Mykhel me montrant le Colysée, me dit avec fierté : « C'est pourtant un pauvre moine d'Orient comme moi qui a fait cesser les jeux sanglants du cirque. » Il disait vrai. Vainement l'éloquence des Pères s'était soulevée contre ces barbaries, vainement le poëte Prudence, dans des vers pathétiques, pressait Honorius de faire que la mort cessât d'être un jeu et l'homicide une volupté publique. Ce que nulle puissance terrestre n'avait osé, la charité l'accomplit. Un moine d'Orient appelé Télémaque, un de ces hommes inutiles, ennemis de la société humaine, comme on disait, prit un jour son bâton de voyage et s'achemina vers Rome pour y mettre fin aux combats de gladiateurs. Or, le 1er janvier de l'an 404, le peuple romain, entassé sur les gradins du Colysée, célébrait le sixième consulat d'Honorius. Déjà plusieurs paires de combattants avaient ensanglanté l'arène, quand tout à coup, au milieu d'un assaut d'armes qui suspendait tous les yeux et tous les esprits, on vit paraître un moine étendant les bras, et s'efforçant d'écarter les épées. A cet aspect, la foule étonnée se lève ; on demande quel téméraire ose troubler les plaisirs très-sacrés du peuple-roi. De tous côtés pleuvent les malédictions, les menaces, et bientôt les pierres. Télémaque lapidé tombe, et les combattants qu'il avait voulu séparer l'achèvent. Il fallait ce sang pour sceller l'abolition des spectacles san-

glants. Le martyre du moine força l'irrésolution d'Honorius, et un édit de la même année, qui semble avoir été obéi, supprima les combats de gladiateurs. Avec eux l'idolâtrie perdait une de ses plus puissantes attaches. Le Colysée resta debout; il l'est encore. Seulement une large brèche dans ses flancs rappelle l'assaut que le Christianisme livra à la société romaine, où il ne pénétra qu'en la démantelant [1].

Assis sous un de ces cèdres du Liban, ce Maronite à mes côtés me racontant le martyre de saint Télémaque, je me croyais transporté en Orient. J'interrogeai Mykhel sur sa nation. Elle a pris son nom de saint Maron, solitaire syrien des premiers siècles. Les Maronites sont ceux des Syriens qui, à la chute de la puissance bysantine en Syrie, et après l'invasion des Sarrazins, se réfugièrent dans les montagnes du Liban, où ils ont jusqu'à ce jour maintenu leur foi et leur liberté. Invariable dans son orthodoxie comme dans son indépendance, le peuple Maronite renferme cinq cent mille catholiques; descendu du mont Liban, son asile et son berceau, il se répand aujourd'hui sur les côtes de Syrie; c'est la nation modèle de l'Orient. Le collége Maronite a été fondé à Rome en 1584; c'est lui qui a maintenu la foi catholique parmi ces vaillantes tribus du Liban.

En 1845, pendant que les Druses commettaient tant d'atrocités contre les Maronites, un fils de l'émir persécuteur des chrétiens s'échappait en bravant la colère de son père qui envoya à sa poursuite, et se réfugiait sur un vaisseau français dont le capitaine le proté-

[1] Ozanam. *Du Progrès dans les siècles de décadence.*

gea, pour aller à Rome, au séminaire de la Propagande.

Après avoir serré la main du seigneur Mykhel, je sortis du couvent en répétant les vers *de la Chute d'un ange :*

Quel est ce peuple saint? — Ce sont les Maronites,
Tribu d'adorateurs, peuple de cénobites.
. . . . . .
Nul n'en saurait trouver la route que les aigles.
Tout un peuple pourtant suit là de saintes règles,
Et, pour fuir l'esclavage et l'ombre du turban,
De trous comme une ruche a percé le Liban.
Là suspendant son aire aux pans des précipices,
Il féconde du roc les moindres interstices :
Abeilles du Seigneur, dont la cire et le miel
Sont d'obscures vertus qui n'ont de prix qu'au ciel!

XXIII

L'ESPAGNE A ROME.

A ACHILLE ALBITÈS.

Samedi 15 janvier.

Castillan d'origine et de nom [1], Italien de naissance, Français de cœur et de droit, Anglais par le long séjour que vous continuez à faire en Albion, vous êtes, cher cousin, cosmopolite et polyglotte, et vous connaissez, comme vos langues maternelles, les littératures de ces quatre pays si divers auxquels plus d'un lien vous rattache encore; mais, n'est-ce point, vous avez comme moi un faible pour ce peuple dont vous descendez, pour ce peuple héroïque qui a su défendre sa foi et son indépendance contre les Mores et contre Napoléon. Vous

[1] Il me semble que j'ai trouvé l'étymologie de votre nom : *Albitès* ne vient-il pas du mot espagnol *alba*, l'aube du jour? Cela me rappelle la devise d'un duc d'*Albe*, dans une course de taureaux où il était en rivalité avec les *Fonseca*, qui avaient des étoiles dans leurs armes : *Al parecer de l'Alba s'esconderan las Estrellas*, à l'apparition de l'aube les étoiles se cachent.

aimez comme moi cette langue espagnole créée pour des héros et pour des saints, qui tantôt retentit comme une trompette guerrière dans la bouche d'un Ercilla ou d'un Calderon, tantôt résonne comme un orgue sublime entre les mains extatiques d'une sainte Térèse.

Et vous donc, me direz-vous, que sont devenues vos études castillanes, vos poétiques traductions de Lope et de Calderon, et vos travaux littéraires sur sainte Térèse de Jésus, saint Jean de la Croix et Fray Luis de Léon? Le voyage d'Italie m'a fait abandonner tout cela et enfouir mes manuscrits trop nombreux dans les catacombes de mes cartons. Il ne me reste de mes études espagnoles que deux choses qui me sont diversement chères : le beau nom de Térèse que j'ai donné à ma fille, et une lettre de Don Juan Donoso Cortès, que je n'ai pu encore vous communiquer, et dans laquelle l'illustre marquis de Valdegamas, peu de temps avant sa regrettable mort, a daigné me donner des encouragements et des conseils sur la manière dont je devais parler de sa célèbre compatriote *santa Teresa de Jesus*.

Mais je n'oublie pas tout à fait l'Espagne en Italie; ma bibliothèque de voyage contient un petit Don Quichotte qui ne me quitte guère : c'est uniquement pour le lire dans toute la saveur de l'original que j'ai appris l'espagnol; c'est l'avis de Byron dans Don Juan :

> Whether they rode, or walk'd, or studied spanish
> To read *Don Quixote* in the original,
> A pleasure before which all others vanish [1].

[1] Dans l'approbation de la deuxième partie du *Don Quichotte*, le licencié Marques Torrez raconte que ce livre court déjà la France, l'Italie, l'Allemagne et la Flandre ; il ajoute que le 25 février 1615 ayant suivi son

En voyant à Sant' Onofrio le masque du Tasse, j'ai été frappé de sa singulière ressemblance avec Don Quichotte. Dans ma pensée, cette comparaison n'est pas une injure pour le Tasse. Le chevalier de la Manche, le dernier des chevaliers errants, si bon, si noble, si brave, si spirituel et si galant, n'est pas indigne d'être comparé au chantre de la chevalerie. Il n'eut qu'un défaut, ce fut d'être né trop tard, et de s'être trompé d'époque. N'était-ce pas aussi l'honorable folie du poëte des croisades, qui s'était flatté de faire de son poëme l'étendard d'une nouvelle guerre sainte? N'était-ce pas un roi-chevalier, né également trop tard, que François Ier, qui se consolait, dans sa prison de Madrid, avec *Amadis de Gaule*, roman espagnol qu'il apporta en France comme une conquête sur l'Espagne? N'était-ce pas le dernier des paladins que le chevalier sans peur et sans reproche, Bayard, né pour les prouesses du temps de Roland et du Cid, ne connaissant, ne voulant connaître que l'arme blanche, et lançant sur l'invention des armes à feu les mêmes imprécations que l'Arioste et Don Quichotte [1]; mais ces armes discourtoises se vengèrent sur

patron, le cardinal-archevêque de Tolède, chez l'ambassadeur de France, il entendit tous les Français le questionner sur Cervantes, et il leur offrit de leur faire voir l'auteur du *Don Quichotte:* Muchos caballeros franceses, de los que vinieron acompañando al embaxador, tan corteses, como entendidos y amigos de buenas letras..... apenas oyeron el nombre de Miguel de Cervantes, quando se comenzarou a hacer lenguas, encareciendo la estimacion en que asi en Francia, como en los reynos sus confinantes, se tenian sus obras..... Fueron tantos sus encarecimientos, que me ofreci llevarles que viesen el autor dellos, ect.

[1] Come trovasti, o scellerata e brutta
Invenzion, mai loco in uman core?
Per te la militar gloria è distrutta,

lui, et tuèrent dans Bayard le dernier représentant de la chevalerie.

Dans son immortel poëme, le Tasse a peint la chevalerie épique et sacrée à son apogée, lorsqu'elle avait le plus noble but de ses exploits, la délivrance du Saint-Sépulcre. L'Arioste s'est joué de lui-même et de ses lecteurs, en composant un poëme chevaleresque, qui est une demi-satire, sans rien de réel ni de sérieux, c'est un charmant badinage. Enfin, dit-on, Cervantes est venu donner le dernier coup à la chevalerie en en faisant une ingénieuse parodie [1]. Je me rappelle que vous n'aimez pas le Don Quichotte; il vous fait mal, tant vous aimez la chevalerie, tant vous souffrez de la voir ainsi raillée. Byron était de votre avis :

Cervantes smiled Spain's chivalry away; ect.

Mais, non, je ne puis croire que Cervantes, si chevaleresque lui-même, Cervantes, qui a tant de fois exalté le courage et la gloire de sa patrie, ait voulu tuer en elle l'esprit chevaleresque; il se serait plutôt coupé la seule main que le Turc lui avait laissée. Il n'a cherché dans son livre qu'à corriger le mauvais goût des romanciers

Per te il mestier dell' arme è senza onore, ect.
(*Orlando*, c. XI, 7.)

Cervantes fait répéter ces malédictions à Don Quichotte. Milton donne Satan comme l'inventeur des bouches à feu, véritables machines diaboliques.

[1] Il *Furioso* è dunque ad un tempo la poesia e la satira del medio evo, e tiene un luogo mezzano fra il romanzo del Cervantes e l'epopea del Tasso. (V. Gioberti. — Il primato morale e civile degli Italiani). Au livre IX du *Paradis perdu*, Milton censure avec une amertume toute puritaine le poëme de l'Arioste et les romans de chevalerie.

de son temps ; il a fait avant tout une satire littéraire, et la preuve qu'il ne voulait pas éteindre l'idéal chevaleresque, c'est que son dernier ouvrage, celui qu'il préférait même au Don Quichotte, Persiles et Sigismonde, était un roman de chevalerie. Cervantes a tué les livres de ce genre, moins pour les avoir ridiculisés que pour en avoir fait un plus amusant [1]. Depuis Don Quichotte, les Espagnols n'ont pas été moins braves ni moins chevaleresques. Ils craignent encore si peu les railleries de Cervantes, que le 3 octobre 1840, dans un banquet présidé par Don Baldomero Espartero, M. Caballero porta un toast au duc de la Victoire en ces termes : Au héros de la Manche, dont le nom remplira le monde entier, comme le fit d'une autre manière un héros fabuleux !

Le palais de Philippe II venait d'être témoin de ce drame mystérieux et sanglant dont le double dénoûment fut la mort de l'Infant Don Carlos et celle la reine Élisabeth ; le pape Pie V envoya un nonce à Madrid pour offrir au roi d'Espagne ses compliments de condoléance, *el pesame*. Ce nonce était un prélat romain, nommé Giulio Acquaviva, fils du duc d'Atri, et il reçut le chapeau de cardinal à son retour d'Espagne. Pendant son

[1] Un savant docteur de Madrid, Don Antonio Hernandez Morejon, a fait, il y a quelques années, un livre intitulé : *Beautés de la médecine pratique découvertes dans l'ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche.* Il montre très-spirituellement que Cervantes était un admirable médecin de fous, et qu'il a traité la folie de son héros à la manière *homœopathique.* Il recommande son régime curatif, et il finit par déclarer que l'auteur du *Don Quichotte* l'emporte sur Hippocrate de tout l'avantage d'une action sur une définition ; au lieu d'un froid sujet d'amphithéâtre, il a fait mouvoir un personnage comique qui est toujours compris et ne cesse jamais d'intéresser. Comme il connaît son malade ! avec quelle sollicitude il soigne son enfant ! comme il sait deviner les remèdes qui lui conviennent ! etc.

séjour à Madrid, le nonce distingua le jeune Miguel de Cervantes, et, au moment de son départ, il se l'attacha en qualité de camérier, *camarero*. C'est ainsi que Cervantes a visité Rome. Il a peint la Ville sainte dans sa plaisante nouvelle du Licencié de Verre, *el Licenciado Vidriera :* on reconnaît, dit-il, aux ongles du lion sa grandeur et sa force : ainsi on reconnaît Rome à ses ruines gigantesques [1].

Un autre poëte espagnol, dont j'oublie le nom, a caractérisé Rome antique dans un vers d'une énergique précision :

Roma hija de lobos y madre de Nerones.

Rome, fille des loups et mère des Nérons.

Le vieux Don Francisco de Quevedo a adressé une belle ode à Rome : « Cette grande Rome que tu contemples, étranger, fut jadis une colline couverte de prairies :

Esta que miras grande Roma ahora,
Huesped, fuè yerba un tiempo, fuè collado.

[1] Roma, reina de las ciudades y sefiora del mundo..... y asi como por las uñas del leon se viene en conocimiento de su grandeza y ferocidad, asi el sacò là de Roma por sus despedazados marmoles, medias y enteras estatuas, por sus rotos arcos y derribadas termas, por sus magnificos porticos y anfiteatros grandes, por su famoso y santo rio, que siempre llena sus marjenes de agua, y las beatifica con las infinitas reliquias de cuerpos de martires que en ellas tuvieron sepultura, por sus puentes, que parece que se estan mirando unos a otros, y por sus calles, que con solo el nombre cobran autoridad sobre todas las de las otras ciudades del mundo : la via Apia, la Flaminia, la Julia, con otras de este jaez. Notó tambien la autoridad del colejio de los cardinales, la magestad del sumo Pontifice, el concurso y variedad de gentes y naciones. Todo lo miró y notó, y puso en su punto ; y habiendo andado la estancia de las siete iglesias, y confesadose con un penitenciario, y besado el piè a su Santidad, ect.

« Par tes Souverains-Pontifes, ô Rome, tu es devenue en un seul jour reine du monde, du ciel et de l'enfer. Tu as changé les Aigles pour les Clefs, ton nom de Cité en celui de Vaisseau de l'Église, et sur le trône des insolents Nérons, tu vois régner les *Pieux* et les *Cléments* : »

Con los Sumos-Pontifices, gioberno
De la Iglesia, te viste en solo un dia
Reina del mundo y cielo y del infierno.
Las Aguilas trocaste por la llave,
Y el nombre de Ciudad por el de Nave,
Los que fueron Nerones insolentes,
Son Pios y Clementes.

Ernest m'écrivait l'autre jour : « Tu es bien heureux d'être au milieu *de toutes ces Romes;* je suis tenté de dire LAS ROMAS ; n'est-ce pas le cas d'employer les pluriels castillans pour désigner cette triple Rome : Rome antique, Rome moderne, Rome souterraine ? »

Notre hôte de Rome, *el señor Lopez*, descend comme vous d'une famille castillane ; j'essaie parfois à prononcer avec lui la terrible *jota*, cette aspiration gutturale que les Espagnols ont empruntée aux Arabes. Il faut, nous disait un jour Mérimée, le prononcer de la gorge à la façon des perroquets ; mettons-nous à l'école de ces beaux *aras*, qui nous arrivent des colonies espagnoles, où ils ont saisi la vraie prononciation, pour devenir ici nos maîtres en langue castillane. L'espagnol est fils du latin autant que l'italien ; il renferme en outre un grand nombre de mots goths et arabes, plusieurs venus de l'hébreu, de l'allemand, du français, et quelques mots nouveaux importés des Deux-Indes. C'est une admirable langue, qu'on parlait jadis beaucoup en France, et que

nous avons trop oubliée. Au seizième siècle, Charles-Quint avait appris l'espagnol à l'Europe, comme Napoléon lui a fait parler français au dix-neuvième. L'Espagne a eu une sérieuse influence sur l'Italie. Longtemps maîtresse de Naples et de Milan, elle leur a imposé avec sa domination, ses mœurs, ses usages et jusqu'à sa langue. Mon maître d'italien, le vieux Pietro Orlando degli Orlandi, maudissait les Castillans pour avoir introduit dans la langue italienne leurs formules pompeuses de politesse, et l'usage respecteux de la troisième personne dans la conversation [1].

L'empreinte castillane n'est pas effacée à Rome. La place d'Espagne doit son nom au palais de l'ambassadeur castillan qui y demeure encore. On se souvient à Rome du chevalier de Vargas, ministre d'Espagne sous Pie VII, comme d'un nouvel exemple de l'affection passionnée que ressentent pour la Ville Éternelle ceux qui l'ont habitée longtemps. Vargas, fidèle à sa cour dans des circonstances difficiles, avait mérité qu'on lui envoyât le brevet de *marquis de la Constance*. Un jour, il est rappelé à Madrid pour être nommé ministre des affaires étrangères. Il part avec un mortel regret. Arrivé à Burgos, il trouve une dépêche qui lui annonce qu'on

[1] « Métastase dit dans une de ses lettres : La nazione spagnuola che dominava in Italia introdusse nella nostra l'arditezza della sua poesia; arditezza che non era ripugnante alla natura del suo clima, feconda in tempi più remoti de' Seneca, de' Lucani e dei Marziali, e accresciuta poi a dismisura del genio fantàstico della letteratura àraba, colà dagli Affricani trasportata e stabilita. È verissimo che s'incominciò allora fra noi a perder la misura e la proporzione delle figure, e, applicati unicamente a far cornici, ci dimenticammo di far quadri; ma questa pianta staniera non allignò in guisa nel buon terreno d'Itàlia, che non vi fosse, anche nel tempo ch' essa fioriva, chi procurava estirparla. »

l'attend avec une impatience bien honorable pour lui. Mais il regrette sa Rome de plus belle, et tente un dernier effort pour se dégager; il écrit qu'il ne se sent pas de force à être ministre, et qu'il sera plus utile à Rome qu'à Madrid. Il plaide si bien la cause de ses affections, qu'on lui rend sa liberté. Vargas se trouvait au centre de la Castille-Vieille, à quarante-huit lieues de Madrid, et à près de quatre cents lieues de Rome, à cause des détours nécessités par l'état de guerre. Mais il n'hésite pas à tourner le dos à Madrid pour revenir en toute hâte dans sa patrie d'adoption, qui le reçut comme un fils bien-aimé.

Pierre, roi d'Aragon, fut couronné à Rome dans l'église de Saint-Pancrace, par Innocent III, en 1204, et en reçut le titre de Catholique; il se rendit aussitôt après la cérémonie à la Confession de Saint-Pierre, déposa son sceptre et sa couronne sur l'autel, et offrit son royaume à l'Apôtre, s'obligeant, pour lui et ses successeurs, à payer un tribut annuel de 250 mahozemusins d'or.

En 1849, l'Espagne n'a pas été infidèle à ce beau titre de *Catholique* donné à un de ses rois, et que ses successeurs continuent à porter. Quand nous avons voulu rétablir Pie IX à Rome, l'Espagne a voulu s'associer à la France dans ce grand acte de réparation, en envoyant une flotte sous les ordres du vice-amiral Bustillos, et une armée à la tête de laquelle elle était fière de mettre Don Hernandez de Cordova, un descendant de son grand capitaine Gonsalve de Cordoue [1].

[1] On vient de me montrer à Rome un ouvrage remarquable intitulé : *El Papa en todos los tiempos y especialmente en el siglo XIX*. C'est

Sainte-Marie-Majeure est sous la protection spéciale de l'Espagne, comme Saint-Jean-de-Latran sous celle de la France. Le premier or apporté d'Amérique par Don Christoval Colon, hommage des rois catholiques, a servi à dorer les plafonds à caissons de la basilique de la Vierge. Sous le portique est une colossale statue en bronze de Philippe IV, bienfaiteur de Sainte-Marie-Majeure. Les rois d'Espagne en sont les premiers chanoines, et Isabelle II en est sans doute la première chanoinesse.

L'église nationale de l'Espagne à Rome est près du palais Farnèse, sous l'invocation de *Santa Maria di Monsegato* (Mont-Scié), surnom que le peuple italien a changé en celui de *Monserrato*. Vous savez que cette Madone a un sanctuaire célèbre dans les montagnes de la Catalogne, à un endroit où les rochers dentelés ont l'air d'avoir été *sciés*, ce qui a fait donner en Espagne le nom de *sierras* à toutes les chaînes de montagnes.

J'ai visité l'autre jour cette église : elle a un aspect tout castillan ; on y voit un bon tableau d'Annibal Carrache, représentant san Diego. Le mur de gauche de la troisième chapelle offre une *Conception* d'un vigoureux coloris, œuvre de quelque artiste espagnol inconnu. — Fresque représentant saint Raymond de Peñafort naviguant sur son manteau de Majorque à Barcelone. — Tableau de l'Espagnol Palmarola : Martyre de sainte Eulalie mise en croix à douze ans dans la ville de Lérida. — Sur les murs je remarque des figures de Mores qui rappellent la croisade permanente de ces vaillants Cas-

l'œuvre d'un contemporain, digne émule de Jaime Balmes, le docteur don Juan Gonzalez.

tillans, ces tueurs de Mores, ces *matamores*, comme ils s'appellent, *mata moros*. Derrière le maître-autel se cache le tombeau du trop fameux Pape espagnol, Alexandre VI, Borgia. J'aime à épeler les inscriptions de ces vieilles tombes castillanes. L'église de Saint-Laurent in Damasio conserve l'épitaphe d'une jeune Espagnole du seizième siècle, de l'illustre famille Medina, enlevée à la fleur de son âge et de sa beauté, tandis qu'elle était recherchée par les plus beaux partis de Rome :

Mariæ de Medina adolescentvlæ castissimæ
formosisimæque dvm a mvltis in connv
bivm exoptaretvr invida morte raptæ ect
An MDXXII

A l'église espagnole était annexé un hôpital pour les Catalans, les Aragonais et les Valençais [1].

La reine régente Christine d'Espagne, fuyait l'ingrat Espartero après lui avoir laissé ces mots pour adieux : « Je t'ai tout donné, Espartero, je t'ai fait comte de Luchana, duc de Morella, duc de la Victoire, grand d'Espagne, mais je n'ai jamais pu faire de toi un gentilhomme, un chevalier, *caballero*. » Elle vint à Rome, où, assez mal accueillie, elle cherchait à se consoler de ses disgrâces en visitant les églises et les catacombes. On raconte qu'un jour, priant à Saint-Paul devant le cruci-

[1] Martinelli, *Rom. ex Ethnicâ sacrâ*, cite à ce sujet le passage suivant d'un livre publié en 1589, sur les *Antiquités espagnoles* de Rome : « En tiempo di Urbano papa VI de 1381 era hospital de Cantalanes de la invocacion de S. Nicola, y e nel anno 1506 en tiempo de papa Julio II alos vejnte y tres de junio juntados en la yglesia del Pozo blanco los de la dicha nacion Catalana, Aragonesa, y Valenciana romarono la invocacion de dicha S. Maria di Monserrat. »

fix miraculeux qui a parlé à sainte Brigitte, Christine éprouva une émotion extraordinaire, et, poussée par un mouvement intérieur, elle courut se jeter aux pieds du Pape pour lui avouer toutes ses fautes de femme et de reine.

Derrière la colonnade de Saint-Pierre, sur la route de Cività-Vecchia, dans la vallée qui sépare le Janicule du mont Vatican, Rome a une porte qui s'appelait jadis *Torrioni*, à cause d'une grosse tour qui la défendait. Pie IV ayant fait construire à côté une caserne pour sa cavalerie légère, la porte s'appela porte *Cavalleggieri*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que nos soldats en entrant à Rome par cette porte, sans savoir un mot d'italien la baptisèrent, par similitude, du nom de porte de la Cavalerie légère, et il s'est trouvé que la traduction était excellente. Nos soldats ont appelé moins exactement la rue du *Corso*, la *rue du Corse*.

Le 6 mai 1527, un Français entrait dans Rome par cette porte, mais ce Français était un traître à sa patrie, à son roi et à son Dieu : c'était le connétable de Bourbon qui allait livrer Rome en pillage aux bandes luthériennes qu'il commandait.

Notre Bourbonnais a conservé le souvenir de celui qu'on y appelle encore le Grand-Connétable ; c'était un noble cœur que le caprice d'une femme jeta hors de sa voie ; les misérables intrigues de madame Louise privèrent François Ier d'un fidèle défenseur, entraînèrent la perte de la bataille de Pavie, la captivité du roi, et presque le démembrement de la France. Bourbon ne recueillit que honte et mépris auprès des grands d'Espagne, bons juges *del pundonor*. Charles-Quint

ayant ordonné au marquis de Villano de recevoir chez lui le Connétable, le fier Castillan répondit qu'il le ferait, mais qu'il brûlerait son palais aussitôt après y avoir reçu un *traidor*. Pourtant, les qualités généreuses de Bourbon l'avaient fait aimer de ses bandes ; les aventuriers espagnols estimaient sa vaillance ; on a conservé leurs chansons en son honneur ; ne pouvant leur payer leur solde :

Decia-les, mi señores, Yo soy pobre caballero,
Y tambien, come vos otros, non tengo un denaro.

Il leur disait : Je suis un pauvre cavalier,
Et comme vous, seigneurs, je n'ai pas un denier.

Les Espagnols chantaient en donnant l'assaut à Rome :

Calla, calla, Julio Cæsare, Hannibal, Scipion,
Viva la fama de Borbon.

A bas, Jules César, Annibal, Scipion,
Vive la gloire de Bourbon.

Furieux de sa mort, ils mirent Rome à feu et à sang en criant : *Sangre! Sangre! Carne! Carne! Cierra España! Cierra!* Bourbon en montant à l'assaut, portait un vêtement blanc qui le rendit le point de mire des assiégés ; au moment où il mettait le pied au dernier échelon de l'échelle appliquée au mur, il reçut un coup d'arquebuse de la main d'un Romain nommé Francesco Valentini [1]. Il tomba mort en disant : Bourbon, en

[1] Quel masnadiere fu colpito a morte con un' archibugiata fra il ventre e la coscia, colpo tiratogli da Francesco Valentini, Romano, e di la fu trasportato in una cappelletta della Madonna del Rifugio, dove mori. Questa cappella era dei Gozzadini, ed era attaccata alla vigna del cardi-

avant ! et le doigt sur la bouche, pour indiquer qu'il fallait cacher sa mort à ses soldats. Byron, dans son étrange drame, *The deformed transformed*, nous peint Bourbon mourant, à qui le démon attaché à ses pas, propose ironiquement de baiser la garde de son épée en guise de croix, comme Bayard :

Cæsar. Would not your highness chuso to kiss the cross?
We have no priest here, but the hilt of sword
May serve instead : — it did the same for Bayard.
Bourb. Thou bitter slave! to name *him* at this time!

La bibliothèque du Vatican conserve l'armure du Connétable, et son épée est au musée du collége Romain. Bourbon laissa à Rome une telle impression de terreur et de haine, que son nom *Borbone* continue à y être un objet de crainte, et, changé en *Barbone*, il sert encore, comme notre Croquemitaine, d'épouvantail aux enfants. Dans la citadelle de Gaëte, les Espagnols conservèrent longtemps le corps du Connétable, debout dans une armoire vitrée, magnifiquement vêtu, botté, éperonné, l'épée au flanc. On avait le singulier usage de le changer de costume trois fois par an. On raconte que le soldat chargé d'habiller cette momie héroïque, disait : *Questo B..... grida la notte come un diavolo, se non si veste a suo tempo;* Ce B..... là crie la nuit comme un

nale Lorenzo Pucci, dove fino ai tempi di Pio V, rimasero appese alcune bandiere gialle tolte a quelle orde, e sul muro era l'iscrizione

Qvi è morto BORBONE.

Questa tradizione si accorda con quella di Benvenuto Cellini, testimonio oculare della sua morte, e solo differisce nel fatto di dirsi egli medesimo l'uccisore di Borbone. (Pompilio Totti, *Ritratto di Roma*, 1638.)

diable, quand on ne l'habille pas au moment voulu.

On lisait, sur l'armoire, cette épitaphe en espagnol :

Francia me dio la leche
Spagna fuerza y ventura
Roma me dio la muerte
Y Gaeta la sepultura

Au sommet de la citadelle de Gaëte, on aperçoit la tour pittoresque qu'on nomme encore *Tour de Roland ;* le souvenir du vaillant neveu de Charlemagne est populaire en Italie. Ici les deux noms de Roland et du Connétable rappellent la défaite de Roncevaux et la défaite de Pavie, toutes deux dues à deux traîtres qui ont passé aux Espagnols : le traître Ganelon et le traître Bourbon [1].

Je termine cette interminable lettre qui ne justifie pas, hélas, le proverbe castillan : *Obras y no palabras*, et je finis, comme Sancho Pansa, en livrant aux méditations de votre esprit cosmopolite, cet autre proverbe espagnol, qui assure qu'il faut naître en Italie, vivre en France, et mourir en Espagne :

Italia para nacer
Francia para vivir
España para morir.

[1] De Ganelon, *Gane* en vieux français, les Italiens ont fait le verbe *ingannare*, tromper, comme nous avons fait de Patelin *pateliner*.

XXIV

SAINTE TÉRÈSE.

A MA FILLE.

En voyageant aux bras de ta nourrice
Tu vis sans voir la terrasse de Nice,
Et, Gêne et Pise, et Florence et ses arts,
Et quand tu fis ta jeune entrée à Rome,
Dont le nom seul émeut le cœur de l'homme,
Tu n'as pas même interrompu ton somme
Pour saluer la ville des Césars.

Du Colysée aux jardins de Salluste,
Du Vatican à la maison d'Auguste,
Dans le Forum doré par le soleil,
Du mont Pincio jusqu'aux jardins Farnèse,
Et de Saint-Pierre à la villa Borghèse,
Tu n'as rien vu, ma petite Térèse,
Qu'un ciel propice à dormir ton sommeil.

Mais sous ce ciel que la foi vivifie
Comme le corps l'âme se fortifie,
La tienne, enfant, va peut-être y mûrir,

A cette grâce où le ciel te convie
Épanouis ta jeune âme ravie,
Qui s'est baignée à la source de vie,
Quand le Saint-Père a daigné la bénir.

Tu garderas de cet heureux voyage
Comme un reflet, comme une vague image
Dont je saurai plus tard t'entretenir.
Quand ton esprit grandira, j'aime à croire
Que cette Rome à l'éternelle gloire
Se fixera dans ta jeune mémoire
Si nous savons t'en faire un souvenir.

C'est avec un pieux intérêt, ma fille, que j'ai recherché pour toi les souvenirs de ta Patronne dans la Ville Éternelle. Rome possède le pied droit de sainte Térèse; on le vénère chez les Carmes-Déchaussés du Transtevère, dans l'église de Sainte-Marie-de-la-*Scala*, ainsi nommée à cause d'une image de la Vierge trouvée là sous l'*escalier* d'une maison; cette image ayant révélé sa présence par des miracles, on lui éleva cette église. Dans la chapelle de Sainte-Térèse, ornée de marbres et de dorures, un bon tableau de Francesco Mancini représente la sainte à genoux, les yeux au ciel, écrivant sur son prie-dieu. L'un des anges qui l'entourent, par un gracieux mouvement, se penche pour regarder ce qu'elle écrit. Deux statues de la grande Espagnole complètent la décoration de cette chapelle qui lui est dédiée. Il y a à Rome dans le quartier des Monts l'église de *Santa-Teresa,* annexée à un monastère de Carmélites réformées appelées les Térésiennes, *Térésiane.* Cette église fut élevée au dix-septième siècle par Caterina Cesi, femme du marquis della Rovère, sur les dessins de Bartolomeo Breccioli.

Je t'ai menée hier, mon enfant, à Sainte-Marie-de-la-Victoire, charmante église, éblouissante de marbres, d'or et de peintures; elle doit son glorieux surnom aux victoires des chrétiens sur les Turcs et les hérétiques, attribuées à l'intercession de la sainte Vierge. On voit, suspendus à sa voûte, les drapeaux musulmans pris à la levée du siége de Vienne, le 12 septembre 1683, dans l'octave de la Nativité de la Vierge. Des armures dorées étincellent au haut de la *tribuna*. Le cardinal Fesch était titulaire de cette église; Valery remarque que les souvenirs guerriers de Sainte-Marie-de-la-Victoire convenaient à l'oncle de Napoléon. La quatrième chapelle à gauche est la chapelle de Sainte-Térèse. Le Bernin qui savait faire des tours de force avec un peu de marbre, y a placé une statue de ta Patronne, qui est un chef-d'œuvre. La Sainte est renversée dans des flots de marbre artistement drapés; sa tête est très-belle; elle est transfigurée par l'extase, tandis que le séraphin va lui percer le cœur du dard symbolique qui représente l'amour divin.

Mais c'est à Saint-Pierre où nous allons trouver sainte Térèse à une place digne d'elle. Dans les cintres des piliers corinthiens de la grande nef, on a creusé d'énormes niches pour y mettre les statues des grands fondateurs d'Ordres religieux. C'est à ce titre, qu'une femme a obtenu l'honneur de siéger à Saint-Pierre parmi les docteurs, comme *une mère de l'Église*. C'est cette sainte que l'Espagne a choisie pour patronne et qu'elle appelle sa *Doctora*, sa Vierge-Docteur. La statue de sainte Térèse est la première qu'on remarque à droite en entrant dans la Basilique Vaticane; elle est

placée au-dessus du grand bénitier soutenu par les deux anges gigantesques. Nous t'avons menée devant elle, ma fille, et nous y avons prié pour toi. Cette statue est colossale, et fièrement sculptée ; d'une main Térèse ouvre un livre, de l'autre elle tient une plume, les yeux levés au ciel, d'où elle attend l'inspiration qui ne lui manquera pas. A ses pieds sont gravés ces mots :

S. Teresia spirit. mater
Et fvndatrix novæ reformat. ordinis
Discalc. B. M. de monte Carmelo.

Auprès d'elle, voici notre grand saint Vincent de Paul, puis saint Philippe de Néri, saint Camille, fondateur des clercs réguliers, saint François de Paule, saint Pierre d'Alcantara, l'ami de Térèse, et saint Ignace de Loyola, qui est représenté terrassant le démon de l'hérésie. Il se trouve vis-à-vis de sa compatriote sainte Térèse. J'aime à voir en face l'un de l'autre ces deux défenseurs de l'Église, attaquée par l'hérésie du seizième siècle. Le Fondateur de la Compagnie de Jésus était l'épée de l'Eglise, et la Vierge du Carmel fut le bouclier de pur diamant que nul souffle profane n'a terni, et qui a repoussé sans se rayer, tous les traits de l'ennemi.

Au fond du chœur à droite, s'élève la statue colossale de saint Élie, prophète, fondateur de l'Ordre du Carmel :

Universvs
Carmelitarvm Ordo
fvndatori svo sancto Elio
prophetæ erexit.

L'Ordre du Carmel est le plus antique des Ordres reli-

gieux, puisqu'il remonte ainsi jusqu'aux prophètes de la Bible ; les Carmes, dit Mgr Gerbet, sont toujours les enfants de l'Orient ; le Carmel les attire, le pays des palmiers, des tentes et des grottes patriarcales semble encore être leur patrie. La future réformatrice du Carmel, sainte Térèse enfant, se mit un jour en route avec son frère pour aller au pays des Mores, conquérir la couronne du martyre ; et, si elle ne put l'obtenir en réalité, elle éprouva toute sa vie le martyre du désir, selon l'expression de saint Ambroise : *martyrium desiderii*, et c'est ce qu'elle exprimait par sa célèbre devise : Seigneur, ou mourir ou souffrir ! *Señor, ó morir ó padecer !* Dans un de ses plus beaux drames, *la Vida es Sueño*, la Vie est un Songe, Calderon fait dire à Sigismond : J'ai lu dans mes livres, que l'être qui doit le plus de reconnaissance à Dieu, c'est l'homme, parce qu'il est un petit abrégé du monde ; moi je pense que c'est la femme, parce qu'elle est un petit abrégé du ciel [1]. J'aime à appliquer ce trait charmant à sainte Térèse, d'autant mieux qu'elle-même disait qu'il fallait se créer un petit ciel au fond de son cœur [2].

L'amour de Dieu était l'idéal divin de la sainte d'Avila ; ce qui la transportait, c'est qu'en aimant Dieu elle

[1] . . . . . Leia
Una vez yo en los libros que tenia,
Que lo que a Dios mayor estudio debe
Era el hombre, por ser un mundo breve ;
Mas ya que lo es recelo
La muger, pues ha sido un breve cielo.
(*Jornada* II, sc. 1.)

[2] Se encerrar en este cielo pequeño de nuestra alma.
(*Camino de perfeccion*. XXVIII.)

était sûre qu'elle était payée de retour[1], et qu'elle était aimée plus encore qu'elle n'aimait.

Tel était pour son Dieu son amour éprouvé,
Qu'en cherchant dans son cœur elle n'a point trouvé
D'expression plus forte et de cri plus sublime
Pour peindre d'un seul trait le prince de l'abîme,
Satan-le-Haïsseur, que de le surnommer
CELUI QUI N'AIME PAS, QUI NE PEUT PLUS AIMER.
Ne pouvoir plus aimer, c'est le malheur unique,
Le malheur infini, le malheur satanique
Qui crée au fond d'une âme un supplice éternel,
Car l'Enfer c'est la Haine, et l'Amour c'est le Ciel.

[1] En amandole estamos bien seguros que nos ama.
(*Camino de perfeccion*, XXVIII.)

XXV

ROCHE TARPÉIENNE.

A EUGÈNE HARLÉ.

Dimanche 16 janvier.

En sortant de la messe du Gesù, nous prenons la rue de la Tour-des-Miroirs, *via di Tor de' Specchi*, où se trouve le monastère des Oblates de Sainte-Françoise-Romaine. En face de leur église se dresse une montée appelée *via di Rupe Tarpeja*, cul-de-sac aussi sale qu'il est historique ; on est au bas de la Roche Tarpéienne, et à sa gauche s'élève la tour du Capitole ; nous avons pu vérifier qu'en effet

La Roche Tarpéienne est près du Capitole.

Derrière le Capitole, en haut du mont, on trouve une petite porte avec l'inscription *Qui si vede la Rocca Tarpeja*. On entre dans un jardinet, et l'on voit ce qui reste de la célèbre Roche. Elle avait jadis plus de cent pieds d'élévation au-dessus du Tibre, et de là on précipitait les

traîtres à la patrie. Aujourd'hui que le sol est exhaussé de plus de quarante pieds, la Roche est moins menaçante.

Les Transteverins se font encore chanter par des rapsodes, errants et pauvres comme Homère, la ballade du preux chevalier Horace, banni de Rome pour avoir tué sa sœur, et la légende de la belle Tarpéia, qui trahit sa patrie pour des bracelets, et qui fut étouffée sous des boucliers. Une tradition populaire assure que Tarpéia habite encore l'intérieur de la montagne, et passe sa vie solitaire et mystérieuse à contempler les trésors et les bijoux, prix de sa trahison. La Roche Tarpéienne, dit Mgr Gerbet, avec sa citadelle contemporaine de la naissance de Rome, était le redoutable emblème de la double guerre qui se fait contre les ennemis intérieurs par les supplices, et contre les ennemis extérieurs par les armes. Non loin de la terrible Roche s'élève aujourd'hui l'hôpital de la *Consolation;* voilà le contraste des deux Romes.

Pendant que Marie dessine la Tarpéienne, assise à ses pieds, j'observe une vénérable matrone romaine qui fait gravement sécher son linge sur une corde suspendue au roc de la belle Tarpéia, tandis que des polissons, petits-fils de Romulus, s'amusent à escalader la Roche, à s'y battre et à s'y culbuter, sans craindre le sort de Manlius Capitolinus :

C'est sur la Roche Tarpéienne
Qu'il faut voir en venir aux mains
De la façon la plus païenne
Un tas de polissons romains
Plus batailleurs que nos gamins;
C'est que la charité chrétienne
N'a rien à voir chez les humains

Près de la Roche Tarpéienne.
Je vois au pied du vieux donjon
Quelques poules, même un pigeon,
Mais pas un chien, mais pas une *oie*,
Qui, s'acharnant sur cette proie,
Prévienne le peuple romain
Qu'un Gaulois et qu'une Gauloise
De la façon la plus sournoise
Sont venus tâter le terrain,
Et pour aider à leur approche
Lèvent le plan de cette Roche

Les *bêtes* ont joué un rôle singulier dans l'histoire et ont servi à déranger plus d'une fois les calculs de la prudence humaine. Les *oies* ont empêché le Capitole d'être pris par nos pères ; plusieurs siècles après, Rome fut prise par un *lièvre* [1]; quand Orléans était bloquée par les Anglais, une tradition rapporte que les assiégés furent avertis d'un assaut nocturne par des *ânes* patriotes qui se mirent à crier : Qui vive? en leur patois.

En revenant par la *via di Tor de'-Specchi*, nous remarquons le monastère des Oblates avec son écusson romain, S. P. Q. R. Sous le portique, une fresque représente sainte Françoise romaine à genoux, tandis qu'un ange lui offre un livre avec ces mots : *Me suscepit dextra tua*. L'église du couvent n'est ouverte que le jour de la fête de la sainte et le soir du jeudi-saint. Les Oblates sont à peu près comme les Béguines de Flandre ;

[1] En 896 l'empereur Arnoulf faisait le siége de Rome ; un lièvre, qui s'était jeté dans le camp de ce prince, s'échappe en courant du côté de la ville. Les soldats le poursuivent avec de grands cris ; les assiégés se croient au moment d'un assaut général, perdent la tête, prennent la fuite ou se précipitent du haut des remparts. Arnoulf profite de cette terreur panique et s'empare de Rome.

(LUITPRAND et MURATORI.)

elles ne sont liées par aucun vœu, et sont simplement réunies ici dans une communauté libre de prières et de bonnes œuvres, sans être recluses et sans renoncer à leurs droits vis-à-vis de leurs familles. Leur habit n'est pas religieux, mais séculier : c'est celui que portaient les veuves nobles de Rome au temps de sainte Françoise. Cette sainte, née en 1384, fut le modèle des épouses, des mères et des veuves. Un jour qu'elle disait dans sa chambre l'office de la Vierge, elle fut appelée quatre fois successivement par son mari, et se rendit chaque fois auprès de lui sans se donner le temps de terminer l'antiphone commencée, et sans montrer la moindre impatience de ces dérangements occasionnés par des motifs très-futiles. Enfin, lorsqu'elle reprit son livre de prières pour la quatrième fois, elle trouva l'antiphone, si souvent recommencée, écrite en lettres d'or par la main de son ange, pour lui prouver combien son obéissance était agréable à Dieu. Son ange gardien ne la quittait jamais et lui apparaissait quelquefois. La nuit, elle lisait et travaillait aussi facilement que le jour, à la clarté mystérieuse qu'émanait son céleste compagnon. Les Romains ont une dévotion particulière à sainte Françoise romaine.

Le long du mur du couvent des Oblates, je remarque une pauvre colonne antique qui me fait pitié; elle est d'ordre dorique; la malheureuse est engagée dans le mur jusqu'aux oreilles; ses délicates volutes sont écrasées comme dans un étau; elle sort encore à moitié de la muraille, comme Baucis quand elle fut métamorphosée en arbre. Cette colonne me faisait l'effet d'un corps de femme à qui on aurait coupé les bras.

Nous revenons faire un tour au Capitole : c'est Michel-Ange qui a élevé ces constructions si nobles et si élégantes. Singulière transformation de noms ! le Capitole s'appelle aujourd'hui *Campidoglio*, le Champ-d'Huile, comme le Forum s'appelle le *Campo Vaccino*, le Champ des Bêtes à cornes, *vaccine* dans la langue romaine. Remarquez cette affiche pour la course des *Barberi* au prochain carnaval; elle est signée par le sénateur de Rome et datée du Capitole, avec cet écusson en tête : une croix et les mots cabalistiques S. P. Q. R. Une fois au Capitole, on ne peut résister à l'envie d'aller rendre ses hommages au vieux Forum : là battait le cœur de Rome antique. Cet étroit espace était le centre du monde entier. Là, je me rappelle le mot du P. Ventura : Le catholicisme reste seul debout au milieu de toutes les destructions, comme la colonne de Phocas au milieu des ruines du Forum romain.

XXVI

ARA-CŒLI.

A M. L'ABBÉ CROSNIER

VICAIRE-GÉNÉRAL DE NEVERS.

16 janvier.

Lorsqu'on est au pied du grand escalier du Capitole, on voit à gauche un autre escalier qui attire moins les regards, mais qui ne mérite pas moins l'attention : c'est l'escalier qui monte à l'église de Sainte-Marie d'Ara-Cœli. Il a cent vingt-quatre marches faites du marbre enlevé au temple de Romulus Quirinus. Arrivé à la terrasse devant l'église, on se retourne pour jouir de la vue de Rome, mais elle est coupée par les toits des maisons voisines. L'église est en briques, avec des fenêtres cintrées à trèfle ogival et un portail sans ornement. Elle est bâtie à la place et avec quelques-unes des colonnes du temple fameux de Jupiter Capitolin, élevé par Tarquin-le-Superbe ; son escalier était le chemin triomphal où montaient les triomphateurs pour se rendre au temple

du Roi des dieux, *Optimus Maximus*. Rome, dit Mgr Gerbet, voulait qu'on reconnût dans ce dieu universel son dieu national. Saint Jérôme (*Epist.* XIII à Marcelle) assure que le nom de Jupiter est une dérivation altérée du sublime quadrilatère hébreu JeHoVaH.

Quand j'entrai dans l'église d'Ara-Cœli, je fus frappé d'y voir un vieux Franciscain à genoux contre une colonne, dans une méditation tellement immobile, qu'on aurait cru voir une statue; son front chauve, jaune et poli comme l'ivoire, rappelait les têtes ascétiques des peintres espagnols. Quelle révolution! A la place de ce temple, orgueil de Rome, une pauvre église dédiée à la Vierge; au lieu des triomphateurs victorieux, les humbles enfants de saint François d'Assise! le Dieu de la crèche installé au faîte du Capitole!

Vous connaissez mieux que moi la tradition qui donne tant d'intérêt à l'Ara-Cœli. Auguste ayant consulté l'oracle de Delphes sur son successeur, la sibylle lui répondit qu'un enfant hébreu allait régner sur les dieux eux-mêmes. Alors Auguste établit au Capitole un autel avec cette inscription :

HÆC EST ARA PRIMOGENITI DEI

C'est ici l'autel du premier né de Dieu.

De là le nom d'*Autel du Ciel*, Ara-Cœli. Cavallini a représenté cette légende à la voûte de l'abside dans une fresque où Auguste est peint aux pieds de la Vierge et de l'Enfant, que lui montre la sibylle Tiburtine. La poésie a célébré aussi cette tradition par la voix d'un des grands poëtes de l'Italie, par notre cher Pétrarque, qui, dans une

épître à Clément VI, fait parler Rome en beaux vers [1]. A cette prédiction de la sibylle, Auguste, comme Hérode, trembla pour son pouvoir; il avait déjà brûlé beaucoup de livres sibyllins, et il fit sceller ceux qui restaient dans un coffre sous la base de la statue d'Apollon Palatin. Virgile, dans sa célèbre Églogue de Pollion, avait été le poëte inspiré des prophéties sibyllines, qui semblent un écho des prophéties de David et d'Isaïe, annonçant la venue du Messie. Peut-être même Virgile avait-il eu connaissance des prédictions bibliques. Josèphe raconte que le roi Hérode et son ministre Nicolas de Damas voyaient souvent Pollion, pendant leur séjour à Rome, et l'on sait l'étroite liaison de Virgile avec l'illustre consul. J'aime ce doux et chaste Virgile, que ses contemporains avaient surnommé le poëte-vierge, *Parthenias*, cœur déjà à demi-chrétien, que Dante a pris pour guide dans son grand voyage. C'est bien le poëte-prophète, *vates*, lorsqu'il chante cette mystérieuse espérance du genre humain dans un avenir meilleur que doit lui apporter un Enfant, ce rejeton descendu du ciel, ce *grand accroissement de Jupiter, magnum Jovis incrementum.* Alors le poëte invite toute la création à tressaillir d'allégresse à la vue du siècle qui doit venir.

[1] Hos quidem ex multis reor admiraberis actus
Cæsareos, ut Tarpeio vestigia colle
Fatidicæ quondam ductu, monitisque sibyllæ
Presserit Augustus Cæsar, visuque feratur
Obstupuisse Deo. Quid tùm nisi talia volvens?
Alme puer, decus æthereum, stirps certa Tonantis
Ista tibi, simul atque tuis Urbs inclyta semper
Præstabit sedem, cœlique vocabitur Ara
Iste locus surgens Matris de nomine templum.
(PETRARCH., *Epistolar.*, lib. II)

Dans Virgile, parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieux
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux.
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.
(V. Hugo.)

Les Pères de l'Église n'ont pas dédaigné de s'appuyer de cette légende auprès des païens [1], pour leur prouver que l'antiquité profane avait pressenti la naissance du Rédempteur. Les sibylles prennent place parmi les prophètes et les apôtres. Virgile s'écrie :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Au livre VI de l'*Enéide*, le poëte ouvre la bouche de la sibylle, et lui fait proclamer le dogme du purgatoire et de l'enfer chrétiens, avec l'éternité des peines. Au moyen âge, nos pères donnaient le nom de Sibylle à leurs filles, comme un nom de sainte. En France vous avez montré qu'on retrouve ces antiques prophétesses dans les fresques et les sculptures d'Amiens, d'Auxerre, de Beauvais, d'Autun, de Saint-Ouen, à Notre Dame de Brou, à Sens, à Clamecy. Le château de Chitry en Nivernais a une galerie où l'on a peint toutes les sibylles avec leurs attributs. Ainsi, la Tiburtine a pour symbole un *berceau*, et on l'appelle quelquefois la sibylle de l'*Annonciation* [2]. A Rome, Michel-Ange et Raphaël ont

[1] Varron fait venir le nom de sibylle du grec *theobule*, ou *siobule* en dialecte éolique, ce qui signifie conseil, dessein de Dieu. D'autres pensent comme vous, que c'est un mot phénicien composé : *siba-el*, retour de Dieu, révélation divine, ce serait le *magnus ab integro sæclorum nascitur ordo*, de Virgile.

[2] *Iconographie chrétienne*, par M. l'abbé Crosnier.

rivalisé de génie pour peindre ces prophétesses, le premier à la voûte de la Sixtine, le second à Sainte-Marie-de-la-Paix. Michel-Ange a représenté alternativement une sibylle et un prophète dans sa splendide fresque.

Vous avez dit avec raison dans votre *Iconographie chrétienne* : « Il était réservé à nos anti-liturgistes parisiens de rompre avec le passé, et de fouler aux pieds les anciennes traditions. D'un trait de plume ils firent le procès à Lactance, à saint Jérôme, à saint Augustin, et aux autres Pères dont nous avons parlé ; ils firent le procès à tous nos artistes si religieux du moyen âge, qui avaient eu tort, selon eux, de mettre sur le même rang les sibylles et les prophètes, et le *teste David cum sibylla* dut disparaître de notre magnifique chant des morts. » Savez-vous que nos jansénistes et nos gallicans, en effaçant ce beau vers du Missel, firent aussi disparaître des murs de Saint-Séverin à Paris, les peintures sibyllines qu'on y voyait encore au commencement du dernier siècle? Mais, soyez tranquille, le *teste David cum sibylla* va nous revenir, et nous chanterons encore dans notre office des morts cette admirable tradition qui montre dans le roi-prophète et dans la sibylle, les témoins du dernier jour.

En entrant par la grande porte d'Ara-Cœli, on m'a montré à gauche les trois premières colonnes de la nef ; la première et la troisième sont en granit rouge d'Égypte, la deuxième en marbre blanc cannelé ; toutes les trois d'une haute antiquité. La troisième en granit rouge porte ces mots gravés en longues lettres antiques mal formées :

A CVBICVLO AVGVSTORVM

De la chambre des Augustes.

Cette colonne provient donc de la chambre à coucher des Césars, au palais impérial du Palatin. J'allai m'asseoir en face d'elle, et je méditai longtemps sur ces antiques colonnes à qui, comme à des sphinxs, je demandais l'énigme du passé; peu à peu il me sembla les entendre chuchoter entre elles, et voici comment j'ai essayé de vous traduire leur dialogue mystérieux.

PREMIÈRE COLONNE.

(En granit égyptien.)

Un bloc de granit rouge aux bords lointains du Nil
Fut longtemps mon berceau; pendant leur court exil
J'ai vu se reposer sous mon antique crypte
La Vierge avec l'Enfant dans la fuite en Égypte.
Le sable du désert me couvrit; les Romains
M'ont enlevée un jour dans leurs puissantes mains.
Quand Auguste, écoutant la voix de la sibylle
Et le chant prophétique inspiré par Virgile,
Éleva son autel à cet Enfant hébreu
Que l'oracle assurait être le fils de Dieu,
De l'autel augustal je fus une colonne,
Et je porte aujourd'hui le toit de la Madone.
Les temps sont arrivés, l'oracle est accompli :
L'Enfant-Dieu règne en paix dans son Ara-Cœli !

DEUXIÈME COLONNE.

(En marbre blanc cannelé.)

Quand, mère du beau marbre et des sculpteurs hardis,
La Grèce m'enfanta dans ses monts arrondis,
Jupiter olympien pour son temple d'Athènes
Me fit sortir un jour des carrières lointaines;
Le soleil de l'Attique en sa sérénité

Dorait chaque matin ma limpide beauté.
Mais Rome au cœur d'airain devint notre maîtresse,
Et Sylla m'arracha du *doux sein de la Grèce;*
Ce fut le Jupiter du mont Capitolin
Qui me fit soutenir son temple sibyllin.
Là, je voyais entre eux sourire les augures;
Sacrifices sanglants! solennités impures!
Là, je vis égorger des victimes de choix;
Rome, quand les chrétiens fuyaient aux catacombes,
Offrait à Jupiter de vastes hécatombes
De peuples et de rois!

TROISIÈME COLONNE.

(Qui porte l'inscription A CVBICVLO, etc.)

Comme mes dix-neuf sœurs je suis une Égyptienne,
Mon histoire est étrange : Avant d'être chrétienne,
Des triomphes romains subissant les hasards
On m'a fait habiter la chambre des Césars;
J'en porte encore au front la marque indélébile.
Là, nuit et jour debout, insensible, immobile,
J'ai soutenu le toit de cette Maison-d'Or
Dont Néron ordonna le merveilleux décor.
Oh! j'aurais dû tomber et laisser dans la poudre
S'écrouler ce palais que menaçait la foudre,
Réceptacles d'horreurs et de crimes sans nom,
Pour tout dire c'était le palais de Néron!
J'ai senti ces martyrs, qu'on vit toujours renaître,
Flagellés contre moi comme leur divin Maître;
La semence de foi germait dans la Terreur
Jusqu'au fond du palais du terrible empereur;
L'Apôtre y saluait des disciples [1]; Poppée,
L'amour de l'empereur, en eut l'âme frappée;
Appuyée à mon flanc et les yeux vers le sol
Elle écoutait la voix de Sénèque et de Paul [2].
Enlevée aux débris de la Maison-Dorée

[1] Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de *Cæsaris domo sunt.* (S. Paul ad Philip., VI.)

[2] Sur les relations de Sénèque avec saint Paul et la conversion possible de Poppée, voir plus loin la lettre intitulée : *La Prison de saint Paul.*

Je soutiens maintenant cette voûte sacrée
Où Rome détrônant le culte des faux dieux
Adore son Sauveur et la Reine des cieux.
Que j'aime à voir prier dans cette antique église
Tous ces humbles enfants de saint François d'Assise!
Moines, aimez la Vierge, et comme elle chantez :
Le Seigneur tout-puissant nous aime et nous protége,
Il a dépossédé les puissants de leur siége
Et les humbles sont exaltés[1] !

[1] Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. (*Magnificat.*)

XXVII

LES FLANERIES D'HORACE.

A M. A. AGON.

Lundi 17 janvier.

Pourquoi tant tarder à venir nous rejoindre à Rome? Décidément vous prenez, cher maître, le chemin des écoliers; où êtes-vous donc en ce moment, tandis que je rêve à vous et que je flâne à travers votre cirque *Agonal*, en marmottant le fameux vers du *Jardin des racines grecques* que nous vous appliquions au collége :

Αγων, combats, jeux, appareil [1].

Nous pensions encore à vous cette après-midi en plein Forum; tandis que Marie, assise sur un vieux fût de colonne, dessinait les ruines impériales du Palatin, j'errais

[1] A Rome la place Navone tire son nom du cirque *Agonal* (d'αγων, jeu public); le peuple en fit *nagone, nagona* et finalement *navona*. En italien *agone* signifie aussi lice pour le combat; en latin c'est *agonis;* en français nous avons l'*agonie,* la dernière lutte de l'homme dont la vie est un combat contre la mort.

çà et là en faisant résonner fièrement sous mon pied l'antique pavé de la Voie-Sacrée enfouie par le temps, découverte et mise au jour depuis quelques années seulement. Cette voie fut appelée Sacrée parce que c'est ici que Romulus et Tatius, après l'enlèvement des Sabines, offrirent des sacrifices pour sanctifier leur alliance.

Mais je vois aujourd'hui sur cette Voie-Sacrée
Des bœufs, des paysans, la voiture dorée
Les chevaux panachés d'un rouge cardinal
Dernier triomphateur du pavé triomphal.

Jean-le-Diacre cite l'épitaphe de saint Grégoire-le-Grand, dans laquelle on emprunte, aux souvenirs du Capitole, une image heureuse pour caractériser les conquêtes évangéliques, et la gloire céleste du Pontife : *Consul de Dieu*, lui dit-on, à toi le triomphe.

Hisque Dei consul factus lætare triumphis.

Ce vieux nom de consul est resté singulièrement populaire à Rome. Valery raconte qu'une femme du peuple disait en parlant d'un beau garçon du Transtevère : C'est un consul de beauté, *consol di beltà!* Pensez-vous que notre mot français *console* vienne de l'italien *console?*

Que j'aime à relire ici Horace! Le voyez-vous passer là-bas sur cette Voie-Sacrée, le poëte flâneur plongé dans ses rêveries :

Ibam forte Via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Mes promenades dans Rome sont, comme celles d'Horace, de véritables flâneries; je prétends que pour bien

voir une ville, pour s'imbiber de ses mœurs et de ses aspects, surtout quand cette ville est Rome, il faut flâner longtemps à travers ses rues. Lafontaine était aussi un flâneur. Dans cette même satire, Horace me rappelle Molière, quand il nous peint sa malencontreuse rencontre avec un *fâcheux*, qui s'attache à lui, et qu'il supporte, dit-il, en baissant l'oreille comme un âne trop chargé qui médite un mauvais coup; scène charmante des mœurs romaines où je retrouve la topographie de Rome, *Cæsaris hortos*, c'est le Vatican, *trans Tiberim*, c'est le Transtevère; *ventum erat ad Vesta;* le voici encore debout ce délicieux petit temple rond de Vesta, à qui le roi Louis de Bavière adressait cette épigramme tudesque : Tu es petit, mais aussi tu n'avais été construit que pour des Vierges; n'aurais-tu pas encore été trop grand pour les femmes de Rome, fidèles à leurs devoirs !

Comme on retrouve ici Horace tout entier au Forum, le centre de Rome, la tribune, le barreau, le salon de lecture et de conversation des Romains. Écoutons-le nous décrire sa vie à Rome dans la sixième satire du livre premier :

Quacumque libido est
Incedo solus;

« Je vais seul flâner où la fantaisie me pousse; je m'informe du prix des légumes et du blé; je regarde, au Cirque, les faiseurs de tours; le soir, je me promène au Forum, j'écoute les devins, puis je viens retrouver, chez moi, un plat de poireaux, un de pois et un de lasagnes. Trois enfants servent mon souper. Mon buffet, en marbre blanc, porte deux pots, une coupe, un grand plateau

et une aiguière sur sa cuvette, le tout en terre de Campanie. Puis je me couche sans avoir à penser qu'il faudra me lever de grand matin le lendemain, pour aller voir ce Marsyas, qui ne peut souffrir la figure du plus jeune des Novius. Je reste au lit jusqu'à la quatrième heure; ensuite je vais et viens, lisant, écrivant, heureux de n'avoir pas à parler; je me fais frotter d'huile, mais non, comme le sale Natta, d'une huile volée aux lanternes. Dès que le soleil, devenu fatigant, m'avertit d'aller au bain, je m'y mets à l'abri des ardeurs de la canicule; je déjeune légèrement, assez toutefois pour passer, sans rien prendre, le reste de la journée, et je jouis à loisir d'être chez moi. Voilà la vie d'un homme exempt des misères de l'ambition. »

Puis, comme Horace aime son Tibur où il fait sa provision de livres et de vivres pour l'année :

> Parvum parva decent. Mihi jam non regia Roma
> Sed vacuum Tibur placet.
> Sit bona librorum et provisæ frugis in annum.

Cependant son esclave Davus lui reproche (éternelle contradiction du cœur humain) de regretter la campagne à la ville, et Rome à Tibur :

> Romæ rus optas; absentem rusticus urbem
> Tollis ad astra levis.

Avez-vous remarqué qu'Horace, en sa qualité d'épicurien, connaissait les pâtés de foie gras, et qu'il estimait surtout ceux d'oies blanches nourries de figues :

> Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi.

Voilà ce qui me choque dans Horace : c'est que le pourceau d'Épicure, comme il s'appelle lui-même, montre trop souvent le bout de l'oreille. Mais, à part cela, quelle grâce spirituelle! quelle verve enjouée! quel bon sens poétique! Qui, mieux que lui, dit Montaigne, *sut presser la sentence aux pieds nombreux de la poésie?* Ce que j'estime aussi dans Horace, c'est le sentiment de l'amitié; il portait une vive affection au doux Virgile, cette âme candide, comme il l'appelle dans son voyage de Brindes.

L'Esquilin se nommait le *Mont des Poëtes;* Horace y avait sa demeure auprès du palais de Mécène, ainsi que Virgile, Properce et Tibulle. Horace et Virgile, en polissant les mœurs farouches des vieux Romains, ont contribué à la gloire du siècle d'Auguste; ainsi Racine et Boileau ont poli le siècle de Louis XIV, à la suite des guerres civiles et religieuses. Mécène et Colbert ont dignement protégé les beaux génies de leur temps.

Telles étaient mes rêveries sur la Voie sacrée. *Che gusto* de relire ici Horace! *Che peccato* de l'avoir défloré sur les bancs du collége! Byron en avait conçu un tel dégoût qu'il ne pouvait plus lire l'aimable poëte :

> Then farewell, Horace; whom I hated so
> Not for thy faults, but mine.

D'autres, et je suis du nombre, ont éprouvé que les souvenirs d'enfance ajoutent un charme de plus aux vers du Venousin. Vous vous rappelez le vieux docteur H., qui disait qu'Horace lui tenait lieu d'un ami. Il le savait par cœur tout entier, et m'en récitait de longues tirades en guise d'ordonnance médicinale, me conjurant de ne

jamais oublier mon latin pour pouvoir relire Horace. Quelques jours avant sa mort, il répétait encore :

> Eheu ! fugaces, Postume, Postume,
> Labuntur anni.

C'est pour le docteur H. que j'ai fait ce sonnet sur ces vers d'Horace :

> Linquenda tellus, et domus et placens
> Uxor. . . . . .
> Absumet heres Cæcuba dignior
> Servata centum clavibus.

Vous savourez Horace et sa philosophie ;
Ses vers vous font l'effet d'un doigt de bon vieux vin,
Tel qu'il aimait en boire, à l'ombre, sous un pin,
Alors qu'un vieil ami lui tenait compagnie.

Vous aimez son air gai plein de mélancolie ;
Il mêle le cyprès aux roses du festin.
Jouissons, s'écrie-t-il, il n'est que trop certain
Qu'il faut quitter bientôt tous les biens de la vie :

Et l'épouse adorée, et le toit des aïeux,
Et les livres aimés, et le Cécube vieux
Qu'un avide héritier va boire à notre place.

Parmi tous ces regrets des biens que la mort prend,
Horace en oublie un qui n'est pas le moins grand.
Le regret en mourant de ne plus lire Horace !

XXVIII

SAINT-PIERRE AU VATICAN.

A CHARLES HARLÉ.

Mardi 10 janvier.

C'est aujourd'hui la fête de la Chaire de saint Pierre, elle est célébrée avec pompe à Rome par les successeurs du Prince des Apôtres. Il y a chapelle papale à la Basilique Vaticane. Nous nous y rendons de bonne heure pour assister à la grand'messe chantée par le cardinal-archiprêtre, à l'autel de la Confession, en présence du Souverain-Pontife. Nous emmenons avec nous Térésina pour la faire participer à la bénédiction que nous donne Pie IX du haut du Siége gestatoire, avec une grâce et une majesté incomparables. Rien n'est beau comme l'entrée et la sortie du Pape, porté par quatre camériers en robe de soie rouge sur cette *Sedia gestatoria,* dont le balancement donnait, dit-on, le mal de mer à Grégoire XVI. Pie IX y trône avec aisance et majesté ; c'est la plus noble image du repos dans le mouvement. Les

grands éventails de plumes de paon qu'on porte derrière Sa Sainteté, semblent les deux ailes de son ange-gardien. Cette messe pontificale est éloquente sous le dôme de Saint-Pierre. Il est beau de s'associer au symbole de Nicée chanté devant le Saint-Père : *Credo unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.* Saint Pierre est toujours le véritable roi de Rome ; c'est en son nom que ses successeurs parlent et commandent ; à la fin des bulles pontificales, le Pape ne dit pas : donné tel jour au Vatican ; mais, donné chez saint Pierre : *apud sanctum Petrum.*

Le Siége gestatoire, cette chaise curule des Pontifes romains, a la forme de l'antique chaire de saint Pierre, dont une partie est religieusement conservée dans l'abside de la Basilique Vaticane ; elle est là, enfermée dans cette énorme masse de bronze, chef-d'œuvre du Bernin ; son enveloppe est une chaire en bronze colossale ; les Pères de l'Église latine, saint Ambroise et saint Augustin ; les Pères de l'Église grecque, saint Athanase et saint Chrysostome, se recueillent dans une attitude énergique pour soutenir cette chaire gigantesque, symbole éternel de la Papauté [1]. La Basilique Vaticane possède

[1] « Souvenez-vous seulement du grand partage, où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul, où Pierre, chargé du tout en général par sa *primauté*, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion, ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés ; que *le chef*, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le Vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez, et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre ; car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprises dans le partage de l'apôtre des Gentils ; comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre

un autre précieux monument : c'est la vénérable statue en bronze de saint Pierre bénissant le monde, dont tous les fidèles, en entrant dans l'église, vont baiser le pied, visiblement usé par les embrassements de tant de siècles. Je n'ai éprouvé ni embarras ni fausse honte à lui rendre ce pieux hommage, qui lui a été rendu par Charlemagne, et par tant d'autres pèlerins, rois ou mendiants. Certains voyageurs ont prétendu que c'était une ancienne statue de Jupiter. Voici la vérité sur ce point : « Presque tous les antiquaires romains croient qu'elle a été érigée par ordre de saint Léon, en actions de grâces de la délivrance de Rome menacée par Attila, et qu'on a fait fondre la statue de Jupiter Capitolin pour la transformer en statue de saint Pierre. Le fait est qu'il ne reste de Jupiter que son antique bronze, qui a passé par la flamme pour être jeté dans un moule chrétien : image assez juste des opérations de la grâce, qui s'em-

y fonde l'Église : ce n'est pas tout; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la *chaire suprême de Pierre* à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore, quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine ; quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage ; encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres apôtres », et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais *la chaire de saint Pierre :* c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément le chef du monde ; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans. « Rome, le siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes. » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Eglise gallicane ! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'église est célébrée. (Bossuet, » *Unité de l'Église.*)

pare des matériaux que lui fournit le vieil homme, y détruit, par le feu de l'amour divin, l'empreinte du péché, et les fait renaître sous une forme presque divine[1]. »

Après la cérémonie, nous allons faire le tour extérieur de Saint-Pierre. Quelle montagne de marbre, quel colossal entassement ; c'est à ses pieds qu'on mesure toute la masse de ce géant de l'architecture. Derrière la Basilique, se dresse le mont Vatican, dont une partie fut aplanie pour y construire Saint-Pierre. Ce Vatican, qui déjà du temps des Étrusques, portait le nom prédestiné de mont des Oracles, *Vaticinus*, est encore la montagne où l'Église rend ses oracles. Autrefois couvert de parcs et de palais par la famille des Nérons, le mont Vatican renferme aujourd'hui la Basilique, le palais et les jardins des Souverains-Pontifes.

Nous passons sous le pont de la Sacristie Vaticane édifiée par Pie VI, et qui, à elle seule, est grandiose comme une cathédrale. Voici plus loin la petite église de Sainte-Marie *della Pietà a Campo Santo*, bâtie, il y a quatre cents ans, sur le site de l'antique église de *San Salvator in Campo Santo ;* ce nom vient d'un ancien cimetière formé, comme le Campo Santo de Pise, d'une énorme quantité de terre sainte, qui recouvrait à Jérusalem le Calvaire, et qui fut rapportée avec le bois de la Croix, par sainte Hélène, la pieuse mère de Constantin.

Nous grimpons sur le mont Vatican par un chemin de traverse, creusé par le temps et les orages, le long d'un

[1] Mgr Gerbet, t. I. Le savant prélat a fait une intéressante dissertation sur cette question.

aqueduc papal dont l'eau fait mouvoir un moulin et une fabrique de papier. Nous entrons sans façon dans la cour de cette fabrique, et Marie s'assied sur un tas de pierres pour dessiner les créneaux pittoresques des murs de Rome, et la jolie tourelle des jardins du Vatican. Cette cour a une bien noble vue; le dôme de Saint-Pierre est si près qu'il semble qu'on va le toucher en allongeant le bras. Le fils du fabricant de papier vint galamment nous offrir des chaises et s'escrimer avec nous en français. Il nous dit qu'il aimait fort les Français et *le français*, et qu'il étudiait notre langue *con amore e furore;* il était ravi de l'arrivée de nos soldats, avec qui il allait causer quand *il genitore* lui en laissait le temps. Il ne pouvait nous quitter, tant il était ravi de baragouiner et d'estropier le français. C'était un drôle de corps que ce petit jeune homme; il avait la *francomanie* et ne rêvait que de voir la France et Paris. Il nous fit monter en haut du mont Vatican, jusqu'aux murailles de la ville; à gauche il nous montra une tour éventrée et canonnée par nous, et l'endroit par où les Français avaient escaladé les jardins du Vatican qui s'étendent à nôtre droite. Nous quittons enfin notre *Gallo-Romain* pour redescendre le Vatican et faire le tour extérieur de l'abside de Saint-Pierre. En passant devant l'hôtel des Monnaies, *la Zecca,* nous envions, dans un petit jardin, de belles roses d'hiver épanouies au soleil de janvier. Nous entrons au palais du Vatican par la porte des voitures et la cour sombre des *Papagalli* (perroquets), porte et cour crénelées et singulièrement pittoresques et moyen âge; impression augmentée par les silhouettes vivantes des Suisses gigantesques qui y montent la garde, casque en

tête et hallebarde sur l'épaule, avec leurs fraises, leurs chausses et leurs pourpoints jaunes, noirs et bleus, à compartiments comme un damier. On croirait voir d'abord des valets de pique et de carreau. Mais ce costume du quinzième siècle est si fièrement porté par ces descendants de Guillaume Tell, qu'il vous inspire du respect. Ces fidèles montagnards ont été les seuls à défendre leur Roi-Pontife en 1849, quand la garde-noble l'abandonnait. Gloire aux Suisses catholiques qui ont défendu Louis XVI et Pie IX [1] !

Marie dessine en cachette ces braves hallebardiers, ne sachant trop si ces robustes Helvétiens seraient satisfaits d'être *croqués* par elle. Je prétendais, au contraire, qu'ils en seraient fiers ; ils sont habitués à voir les artistes admirer leurs nobles costumes qu'on prétend avoir été composés et dessinés par Michel-Ange et Raphaël.

Nous sortons du Vatican par la cour des Loges Raphaélesques, et allons nous asseoir sous les admirables colonnades de la place Saint-Pierre, en face des deux immortelles fontaines dont les gerbes éblouissantes étincellent au soleil, et s'élançent vers le ciel comme des fusées liquides. Quand la reine Christine de Suède vint à Rome, elle crut que c'était en son honneur qu'on faisait jouer ces deux fontaines, et fut fort étonnée d'apprendre qu'elles ne se taisent ni jour ni nuit, comme ces jets d'eau de Chantilly dont parlait Bossuet.

C'est d'ici qu'il faut contempler Saint-Pierre; Corinne dit que c'est le seul ouvrage des hommes qui pro-

[1] Je ne sais si les Suisses ont encore sur leur drapeau l'antique et glorieuse devise de leurs ancêtres : *Domatores principum, amatores justitiæ, defensores sanctæ romanæ Ecclesiæ.*

duise l'effet d'une merveille de la nature : c'est le seul travail de l'art sur notre terre actuelle qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création.

La place de Saint-Pierre est le Forum chrétien.
La croix domine ici l'obélisque égyptien ;
Les colonnades circulaires
Du Temple universel semblent les bras ouverts
Pour embrasser le monde, étreindre l'univers
Sous ses portiques séculaires.

Le cœur de Rome est là, vivant et palpitant,
J'aime à m'y promener sous ce ciel éclatant ;
Là, ma pensée ouvre ses ailes,
Quand l'arc-en-ciel y joue au soleil, et la nuit
Quand la lune apparaît, j'aime à rêver au bruit
Des deux fontaines éternelles.

Chef-d'œuvre colossal de l'art grec et toscan,
Saint-Pierre est là debout auprès du Vatican,
Centre des mondes catholiques,
C'est comme une montagne, il faut être à ses pieds
Pour saisir sa grandeur, mesurer ses piliers :
C'est le Mont-Blanc des basiliques.

C'est un suprême effort qu'ont fait tous les beaux arts,
Les Papes ont voulu, successeurs des Césars,
Que la Foi seule embellît Rome ;
Rendez-vous des chrétiens, Temple trois fois sacré !
La Foi sut y grouper en hommage inspiré
Toutes les facultés de l'homme.

Saint-Pierre de l'Église est le plus beau fleuron,
Il couvre de son poids le Cirque de Néron,
Terre du sang martyr trempée ;
Saint-Pierre cessera d'être au monde chrétien
Alors qu'on verra l'Ange au Môle d'Adrien
Remettre au fourreau son épée !

XXIX

SAINT-PIERRE AU MONT D'OR.

A ACHILLE ALBITÈS.

Il faut sortir de Rome par la porte Cavalleggieri et prendre à gauche le chemin qu'on nomme le *Pomerio*, qui monte au Janicule et redescend jusqu'à la porte Portèse; c'est une charmante promenade à faire en voiture. Arrivés au sommet de la colline de Janus, laissons à droite la villa Pamphili, et prenons à gauche le chemin de la porte *San Pancrazio*. Le cocher nous fait remarquer les ruines causées par notre siége de Rome; *ville* et *vigne* ont été canonnées et percées à jour comme des écumoires. La fameuse porte *San Pancrazio* est à moitié démolie; on la répare en ce moment. Nous rentrons dans Rome; voyez à gauche le *Palazzo*, ruiné, quartier général de Garibaldi. En descendant un peu plus bas, nos oreilles sont frappées par un grand fracas d'eaux qui surprend à une telle hauteur. C'est la magnifique Eau Pauline, qui alimente Saint-Pierre et le Vatican. Nous

restons en ravissement devant la noble architecture de cette fontaine, l'énorme volume de ses eaux, le vaste bassin de marbre qui les reçoit, les six colonnes en granit oriental qui supportent l'attique; et toute cette magnificence est *inutile*, dans ce sens que ce monument est perdu là dans son isolement sur cette colline déserte. Mais, selon moi, c'est une des grandeurs de Rome que ces inutilités et ces prodigalités monumentales. L'eau arrive à Rome du lac de Bracciano, après trente-cinq milles de route. Auguste et Trajan la firent venir. Paul V (Borghèse) rétablit cet aqueduc, et les matériaux furent fournis par le Forum de Nerva. Monuments sur monuments, c'est l'histoire de Rome!

De cette fontaine on a une vue sublime sur Rome. Mais descendons un peu plus bas, arrivons à *San Pietro in Montorio;* accoudons-nous sur la terrasse du couvent, et rassasions nos yeux de ce spectacle. Quel vaste horizon de montagnes s'accumule au fond du tableau! Voyez, à gauche, Saint-Pierre et le Vatican à travers ce rideau d'arbres; en face, Rome tout entière avec sa forêt de clochers et de coupoles; à droite, Saint-Paul-hors-des-Murs et le Tibre, qui fait dans la campagne un coude pareil à un lac. Par ce beau soleil, quelle gradation de tons et de couleurs disséminés sur cet immense panorama! Ce sont là de ces perspectives que nulle autre ville ne peut vous offrir, parce qu'elles tiennent à la forme topographique et morale de Rome, à sa situation dans l'*Agro* et aux souvenirs infinis qui s'y rattachent. Il y a de quoi rêver là des jours entiers.

L'église a un clocher en briques fort élancé; elle est fermée; allons frapper à droite à la porte du couvent

franciscain avec ces mendiants qui demandent leur pitance. Un jeune moine, pâle et souriant, nous ouvre et nous mène à l'église. Je suis tout surpris de la voir sens dessus dessous, autels écroulés, dalles brisées, voûtes et murs troués et fendus comme après un tremblement de terre. — *Per Dio, che è questo, frate!* m'écriai-je : Qui a fait tout cela?

— C'est vous, *signor Francese*, répondit en souriant le Franciscain; c'est le canon français qui a fait ces ruines; mais, ajouta-t-il vivement, ne nous en plaignons pas, vous nous avez délivrés, et Dieu n'a pas permis que vos boulets atteignissent ici aucun objet précieux. Vous y avez veillé vous-mêmes, vous n'avez fait à Rome aucune ruine irréparable.

Il m'expliqua quelques particularités du siége. Quand les Français s'approchèrent de Rome, Garibaldi et ses bandes vinrent défendre le Janicule, s'emparèrent du couvent et campèrent dans le cloître et dans l'église, qui furent alors canonnés par les Français.

— Et vous et vos Frères, demandai-je au moine, qu'êtes-vous devenus?

— *O bella!* nous cédâmes la place aux Garibaldiens, et nous nous réfugiâmes à l'Ara-Cœli, chef-lieu de notre Ordre. Maintenant nous voici revenus, et nous nous occupons à réparer notre pauvre église.

La chapelle Borgherini possède la vigoureuse *Flagellation*, dessinée par Michel-Ange, et peinte par Sébastien del Piombo : c'est le résultat de la ligue formée par le vieil athlète avec Sébastien, son élève favori, contre le jeune Raphaël, qu'on commençait à préférer à Michel-Ange : ainsi le vieux Corneille se vit préférer le jeune Racine. Ra-

phaël répondit à cette attaque de ses rivaux par la *Transfiguration*, qu'on admira longtemps au maître-autel de cette église. Après son séjour à Paris, ce chef-d'œuvre fut déposé au Vatican, le seul temple digne de le posséder.

Je me heurte en passant contre le tombeau du cardinal del Monte, qui a cette épitaphe :

BONIS ET MORS ET VITA DVLCIS EST.

Le nom de *Montorio*, donné à cette colline, vient de *Monte d'Oro*, Mont d'Or, à cause de la couleur dorée du sable dont elle est formée. Elle fut habitée d'abord par Janus, roi des Arborigènes, pendant que Saturne régnait de l'autre côté du Tibre. De Janus est venu le nom de Janicule. Un grand souvenir chrétien plane sur cette colline. Il y aura dix-huit cents ans en 1866, le 29 juin, elle vit monter un pauvre vieillard conduit par des soldats et suivi d'une multitude de Juifs et de Romains. Le vieillard avait le cœur et l'attitude ferme; mais ses forces trompaient son courage; il s'arrêtait de temps en temps pendant cette rude montée, épuisé de fatigue et de sueur. Les soldats impatients le poussaient rudement comme un criminel, et lui criaient : « Marche donc, misérable Juif! la croix t'attend! » Dans la foule il y avait des hommes et surtout des femmes qui pleuraient; parmi elles on voyait les saintes Matrones Basilisse et Anastasie, qui furent le lendemain condamnées à mort pour avoir recueilli quelques gouttes du sang de saint Pierre. Mais l'Apôtre était calme et joyeux; il se rappelait ce qui lui avait été prédit : *Quand tu seras vieux on te liera et on te conduira.*

Tandis que saint Paul était décapité aux Trois-Fontaines, saint Pierre montait le Mont d'Or pour y expirer sur une croix comme Celui qu'il avait renié dans un instant de faiblesse, et pour lequel il était heureux aujourd'hui de mourir. Sur l'emplacement même de son martyre, Constantin éleva cette église, rebâtie à la fin du quinzième siècle sur les dessins du Florentin Baccio Pintelli par les deux rois catholiques Ferdinand et Isabelle, *los dos reyes catolicos*. Plus tard, un autre roi d'Espagne, Philippe III, répara l'église et ses contreforts, fit élever la décoration extérieure de la terrasse, et construire la rampe pour les voitures, avec l'escalier pour les piétons, orné des stations du Chemin de la Croix. Ces travaux importants furent exécutés par les soins de l'ambassadeur castillan don Fernando Villena.

Le Franciscain, nous ayant fait sortir de l'église, nous introduisit dans le cloître par une cour, où je fus surpris de trouver un des plus gracieux et des plus élégants chefs-d'œuvre de l'architecture romaine, dû au génie du Bramante, qui le premier introduisit dans l'art chrétien la forme circulaire, imitée probablement du temple de Vesta. Imaginez-vous un petit temple rond, en marbre, entouré d'un portique circulaire soutenu par seize jolies colonnettes doriques de granit oriental; l'intérieur renferme une chapelle sur le pavé de laquelle on voit une étroite ouverture ronde qui correspond à une autre chapelle souterraine; là on montre le trou où fut plantée la croix à laquelle on cloua le Prince des Apôtres, les pieds en l'air, pendant que sa tête posait sur le sol de la chapelle souterraine. Ce délicieux édifice, terminé par un dôme svelte et gracieux, n'a rien à envier à la Grèce et

à l'ancienne Rome. Il fut construit en 1502, avec une royale munificence, aux frais de la couronne d'Espagne.

Voici l'inscription en l'honneur des rois catholiques :

B. Petri apostolorvm principis
martyrio sacrvm
Ferdinandvs rex Hispaniarvm
Et Elisabetha regina catholici
Post erectvm ab eis ædem posvere
Anno MDII

J'aime à retrouver ce noble monument de la piété de cette grande reine Isabelle-la-Catholique, la conquérante de Grenade, la protectrice de Colomb. Les Espagnols ont comparé son génie et son caractère à celui de sainte Térèse, en disant qu'Isabelle dans le cloître eût été Térèse, et Térèse sur le trône eût été Isabelle [1].

Nous pénétrons dans la chapelle de Saint-Pierre au milieu du temple du Bramante. Un Anglais et une Anglaise y entrèrent avec nous; ils ne savaient pas l'italien, et je leur traduisais en anglais les explications du jeune moine. Il nous fit remarquer à la voûte d'élégants bas-reliefs en argent, qui représentent des traits de la vie du premier Vicaire de Jésus-Christ,

Pierre qui renia, troublé par l'épouvante,
Son maître et son ami devant une servante,
Mais, comme le Sauveur, sur la croix attaché,
Par le martyre il a racheté son péché;
Nous, qui de sa faiblesse autorisons la nôtre,
Saurions-nous l'expier par la mort de l'Apôtre?
(*La Fille de Jaïre*, poëme inédit.)

[1] La reina mas esclarecida y la muger mas insigne de nuestra España, famosa entre las gentes por sus mugeres y sus esclarecidas reinas.
(D. Juan Donoso Cortès, *Ensayo sobre el catolicismo, ect.*, l. II, VII.)

Les Juifs du Transtevère obtinrent de Néron la permission de crucifier sur le Janicule le premier apôtre de Celui que leurs pères avaient crucifié sur le Calvaire. Saint Pierre demanda à être mis en croix la tête en bas, ne se trouvant pas digne de mourir dans la même position que son divin Maître. A leur tour, aucun Pape, successeur de saint Pierre, n'a voulu prendre son nom, par respect pour le Prince des Apôtres.

— C'est un glorieux privilége de notre Ordre, nous dit le Franciscain, de garder en Orient et en Occident le Calvaire de Notre-Seigneur et le Calvaire de son premier Vicaire. Puis le moine prenant un long roseau, le plongea dans le trou de la croix, revêtu de marbre blanc et éclairé par une lampe; il en retira un peu de cette terre dorée qui donna son nom au *Montorio,* et il nous en distribua une pincée dans un papier où était gravé le martyre de saint Pierre. Le couple anglais reçut ce présent avec stupéfaction. Il aurait sans doute préféré un peu de terre du tombeau des Scipions.

Que de réflexions à faire sur cette Croix, à Rome comme à Jérusalem! — A la croix, *in crucem!* — s'écriait le bourgeois romain, quand un esclave avait cassé un vase.

Pasces in cruce corvos

disait Horace à son esclave. Auguste fit crucifier un des siens pour avoir fait rôtir et avoir mangé sa caille favorite, qui, dans les combats de ces petits animaux, battait toutes les autres et s'était jusqu'alors montrée invincible. *In crucem!* s'écriait Verrès, et les victimes du proconsul de Sicile, du haut de l'instrument de leur supplice,

tournaient vainement vers Rome leurs regards mourants. Il n'en était pas de même des chrétiens. Eudore, dans les *Martyrs*, rappelant cet éloquent passage de Cicéron, s'écriait : « Le chrétien sur sa croix n'implorera pas en vain son Père céleste et sa patrie ! » La croix, c'était le gibet des esclaves, c'est-à-dire des trois quarts du genre humain ; c'était le supplice infamant des malfaiteurs ; aujourd'hui la croix brille partout sur nos monuments et sur nos places publiques, dans nos églises et dans nos cimetières, sur les vêtements des Papes et des Rois : c'est le signe divin que le chrétien dessine chaque jour sur son front et sur son cœur ; c'était la garde de l'épée des chevaliers ; c'est encore l'étoile de l'honneur sur la poitrine des braves. La croix, dit saint Augustin, s'est élevée du lieu des supplices au front des empereurs, *a loco suppliciorum ad frontes imperatorum.*

XXX

LE JARDIN DES PASSIONISTES.

A JULES VIBERT.

Mercredi 19 janvier.

Voulez-vous faire avec moi une longue et pittoresque promenade à travers Rome? Partons de bonne heure; le temps est redevenu splendide, et la calèche découverte est un observatoire ambulant qui n'a pas son pareil. En traversant la place Colonna, jetons un coup d'œil sur la colonne Antonine, au sommet de laquelle s'élève la statue de saint Paul. Ses bas-reliefs représentent le miracle de la Légion fulminante, gravé sur ce bronze éternel par une main païenne; une lettre de Marc-Aurèle, citée par Tertullien, prouve que l'empereur attribuait réellement aux prières de la Légion chrétienne le salut de son armée et la défaite des Marcomans. Longeons le Corso, traversons la place Trajane, le Forum de Nerva et le grand Forum, en prenant bien garde de ne pas nous laisser choir dans le gouffre de M. Curtius;

saluons le Colysée, et prenons la *via Gregoriana;* puis, laissant à droite le couvent de Saint-Grégoire, gravissons le mont Cœlius par la *via dei Santi Giovanni e Paolo;* passons sous ces arceaux antiques qui enjambent la rue, et nous voilà sur une petite place très en pente; en face est la villa Cœlimontana, qui est sans doute inhabitée, car on frappe en vain à sa porte. A gauche s'élève l'église des Saints Jean et Paul; son clocher est une haute tour dont la base, en gros blocs, est un reste de la *Curia Hostilia.* L'église fut construite au quatrième siècle, par saint Pammachus, ami de saint Jérôme, sous l'invocation et sur l'emplacement de la maison de saint Jean et de saint Paul. C'étaient deux frères attachés au service de Constance, fille de Constantin; Julien l'Apostat les fit décapiter pour les punir de n'avoir pas voulu imiter leur empereur dans son apostasie.

Un prélat anglais, le cardinal de Norfolk, obtint de Clément X ce couvent pour les Dominicains irlandais. Clément XIV le donna aux Passionistes, qui l'ont gardé. Ces bons religieux vont chaque jour quêter à travers Rome. L'un d'eux, *Frà Luca*, est venu nous voir avec un autre frère, et nous a plu beaucoup par son air gai et ouvert; il se montre toujours content du peu qu'on lui donne; jamais il ne paraît fâché contre ceux qui lui refusent. Ces Passionistes portent la soutanelle noire, le chapelet à la ceinture, et sur la poitrine un cœur brodé en blanc avec la couronne d'épine et ces mots : *Jesu Christi passio.* L'église est fermée. Je monte l'escalier du couvent. Un Frère m'attendait en haut en souriant et m'avait ouvert la porte d'avance. Je demande *Frà Luca.*

— *E fuori*, me dit le Frère, mais entrez, *signor*,

vous n'en êtes pas moins *padrone di casa, favorisca.*

Il me fait traverser un long corridor orné de peintures et de portraits de saints, et m'introduit dans le jardin, où il m'engage à me promener tant qu'il me plaira, tandis que, lui, m'attendrait dans le corridor pour me montrer ensuite l'église. Je fus sensible à cette délicate attention de me laisser ainsi seul tout à mon aise, libre de me plonger jusqu'au cou dans mes rêveries sous l'aile de l'Ange de la solitude.

C'est que le jardin des Passionistes a une admirable vue. Il est au sommet du Cœlius, sur un large plateau, jadis couvert de monuments antiques et de temples des dieux. Je m'enfonce sous une épaisse et ombreuse charmille, qui doit être plus délicieuse encore en plein été; elle est formée d'une double allée de vieux chênes verts. En écartant le feuillage de la main, on voit à gauche, tout en bas, le couvent de Saint-Grégoire, et au delà de la vallée le mont Palatin, les arcades sombres et les ruines énormes du palais des Césars; la villa Smith, de couleur rose, et les deux palmiers de saint Bonaventure. Au bout de l'allée de chênes verts, à main droite, se prolonge une grande et longue terrasse découverte, bordée de buissons de buis, qui fait le tour du mont Cœlius, et déroule aux regards un panorama célèbre. A gauche, là-bas, le Capitole, le Forum, l'arc de Constantin; en face, le vieux Colosse. D'ici on contemple la portion du Colysée opposée à celle que j'ai vue l'autre jour du jardin des Maronites : c'est ici sa partie écroulée qui laisse l'œil pénétrer à travers les entrailles éventrées du vieux monstre enfoui dans le sable, gorgé du sang des gladiateurs et des martyrs,

ogre et croquemitaine païen dont ne s'effrayaient pas les enfants chrétiens. Le président de Brosses, sans respect pour la majesté des débris, voulait qu'on sacrifiât cette portion, la plus ruinée du Colysée, pour réparer l'autre, disant qu'il valait mieux avoir un demi-Colysée en bon état qu'un Colysée entier en guenilles. Ce à quoi M. Ampère répondait spirituellement :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère!

Assis en face du Colysée, tandis que j'étais là, regardant et méditant, j'entendis tout à coup un effroyable fracas : c'était l'école des tambours français, qui venait s'exercer sur le terrain vague qui circule autour du vieil amphithéâtre, désaccoutumé de tant de bruit. Ces tambours faisaient un tapage capable de réveiller en sursaut les vieux Romains effarés de cette nouvelle et bruyante invasion des Gaulois. Ce bruit dérangea aussi un compagnon de mes rêveries qui ruminait de son côté dans un petit pré abandonné, situé un peu plus bas que la terrasse, au milieu d'un espace moitié pâturage, moitié potager, où se cachaient quelques ruines ignorées. C'était un petit ânon mélancolique et solitaire qui dormait sur ses jambes, et qui releva la tête et dressa ses longues oreilles au bruit insolite du tambour qui troublait ses songeries accoutumées.

Car que faire dans Rome à moins que l'on ne songe?

Continuons le tour de la terrasse; voici là-bas les deux dômes orientaux et l'obélisque égyptien de Sainte-Marie-Majeure; en face de nous se déroulent des ruines

béantes, des champs, un désert, tout cela encore dans l'enceinte de la ville; au delà, les lignes bleuâtres des montagnes; puis, en avançant toujours, plus près de nous, la tour en briques de Saint-Étienne-le-Rond et les aiguilles de Saint-Jean-de-Latran. N'avais-je pas raison de dire que ce jardin a une vue exceptionnelle?

Le tour de ma promenade me ramène vers le couvent formé de trois grands et beaux corps de logis. Avant d'y arriver, on trouve de grands pans de murs antiques. Tout cet espace occupé par le jardin a subi de nombreuses transformations. Agrippine fit élever là un temple à son époux, l'imbécile Claude. Néron le détruisit, et y fit construire une nymphée d'où l'eau tombait en cascade dans le lac qu'il avait fait creuser dans le vallon où Vespasien bâtit le Colysée. Le Cœlius se couvrit de temples et de palais. Mais Robert Guiscard, frère de Richard, duc de Normandie, arrive en Italie, s'empare de la Pouille et de la Calabre, prend Rome et la livre au pillage :

> Con quella che sentio di colpi doglie
> Per contrastare a Roberto Guiscardo.
> (DANTE, *Inf.*, XXVIII.)

Les aventuriers normands ne laissèrent pas pierre sur pierre sur le Cœlius. Aujourd'hui une vigoureuse végétation couvre toutes ces ruines, et fournit de légumes et de vin la table des Passionistes. Il ne reste d'antiques que ces trois monstrueux pans de mur encore de bout, comme les pyramides d'Égypte, dans l'attitude du désert.

Arrivé près du couvent, je ne puis me déterminer encore à quitter le jardin, et je retourne sur mes pas pour refaire en sens inverse cette intéressante promenade.

Enfin, il faut partir; je rentre dans le corridor du couvent où le bon Frère m'avait attendu patiemment; j'étais resté près de deux heures dans le jardin. Le Frère me fait descendre un escalier pratiqué dans l'intérieur du couvent pour conduire à l'église, que je trouve réparée, blanchie et joyeuse comme une fiancée. Au milieu de la nef, une balustrade en fer ouvragé entoure une plaque de marbre incrustée de mosaïque, où je lis ces mots :

Locvs martyrii
S. S. Joannis et Pavli
in ædibvs propriis.

Je contemple avec respect le tombeau du vénérable Paul de Croix, dont le corps vient d'être retiré pour sa béatification, qui va avoir lieu à Saint-Pierre, après Pâques. Cet admirable serviteur de Dieu fonda, vers la fin du dernier siècle, l'Ordre des Passionistes. Pendant trente ans, il pria tous les jours pour la conversion de l'Angleterre, et prescrivit à ses religieux des prières continuelles pour le retour des nations du Nord au sein de l'unité catholique. On raconte qu'un jour, en disant la messe, il tomba en extase, et s'écria : Ah ! je vois de si belles choses ! j'ai vu mes enfants en Angleterre.

Le catholicisme était alors persécuté dans le Royaume-Uni de la manière la plus sanglante. Et cependant la vision de Paul de la Croix s'est accomplie, et ses enfants sont établis en Angleterre. Ainsi, de ce couvent des Saints-Jean et Paul partirent les nouveaux apôtres de l'Angleterre, comme les premiers sont sortis du couvent voisin de Saint-Grégoire, sur ce même mont Cœlius.

Après m'avoir montré l'église, le Passioniste me de-

mande si je veux voir le *Vivarium*. Sans trop savoir ce que c'est, je déclare hardiment que je le veux. Nous descendons tout près de l'église, par un sombre escalier, dans des souterrains qui s'étendent sous le jardin du couvent, et allaient jadis jusqu'au Colysée par des allées aujourd'hui obstruées. Le Frère avait allumé une torche de résine, et me précédait en secouant sa torche pour la raviver. Cette lumière, incertaine et toujours prête à s'éteindre comme la vie de l'homme, dessinait en tremblant nos ombres sur les parois humides : c'est un avant-goût des catacombes que ces souterrains, qui sont très-profonds; on y a trouvé une grande quantité d'ossements de bêtes féroces. Ce lieu, qui avait une communication avec le Colysée, était le *Vivarium*, où l'on gardait les animaux pour le combat. C'étaient les coulisses de ces formidables acteurs. Au-dessus, il y avait un autre affreux *Vivarium*, immense galerie creusée aussi dans le tuf, où l'on enfermait les chrétiens et les malfaiteurs qu'on devait exposer dans l'arène à la dent des bêtes. Çà et là, dans ces souterrains, on a pratiqué des ouvertures qui donnent un peu de jour et d'air; elles sont étroites comme des tuyaux de cheminées, et découpent sur le sol des carrés d'une lumière pâle comme celle de la lune. Après quelques détours dans ce dédale, le Frère me mena à une large source d'eau limpide qui jaillit là, et que les antiquaires pensent avoir été le réservoir des naumachies. Mais restons-en là, mon cher ami; notre promenade a été si longue aujourd'hui, qu'il faut en couper le récit en deux ou trois lettres; veuillez, s'il vous plaît, m'attendre là jusqu'à demain, au fond du *Vivarium*, dans ces sombres coulisses du Colysée.

XXXI

ACHILLÉE ET NÉRÉE.

A JULES VIBERT.

19 janvier.

Je vous retrouve, ami; vous m'avez donc attendu patiemment où je vous avais laissé hier; remettons-nous en route. Après avoir quitté les Passionistes, suivons le chemin qui est en face de l'église, et montons à la pointe extrême du Cœlius, où l'on voit les ruines du *Macellum Magnum*, le Grand-Marché à la viande et au poisson de l'ancienne Rome. Passons sous l'arc de *Donabella*, que notre cocher appelle l'*arco di Bella Donna,* ce qui est très-spirituel et très-romain. A droite, voici *Santa Maria in Dominica*, maison de sainte Cyriaque, qui l'a transformée en église. Michel-Ange, Raphaël et Jules Romain ont travaillé à sa restauration. Elle est fermée. C'est ici où le diacre saint Laurent distribuait ses aumônes aux pauvres, *ces trésors de l'Église* qu'il montrait aux païens étonnés. Un peu plus loin s'élève la *villa*

Mattei, qui appartient aujourd'hui, dit-on, à une princesse de Saxe. J'y veux entrer.

Un laquais galonné m'en barre le passage.
Pénétrer plus avant n'aurait pas été sage.

Nous commençons à descendre une pente des plus roides : c'est le triomphe des chevaux romains qui ont des jambes de fer. Ce chemin est la *via delle Mole di San Sisto;* nous tournons à droite pour tomber dans la *via Appia*. Dans cette descente du Cœlius, vous apercevez là-bas la vallée *della Ferratella*, sillonnée par un petit ruisseau nommé la *Marrana*. C'est la célèbre vallée d'Égérie. Avez-vous jamais lu le *Numa Pompilius* de M. de Florian? On demandait à une femme comment elle trouvait ce roman. Mon Dieu, dit-elle, il finit comme tous ces livres-là; Pompilius épouse enfin sa Numa. Un peu plus loin, voici l'endroit où Horace tua sa sœur. J'aime à faire résonner ici les mâles accents de Corneille :

Oh! d'une indigne sœur insupportable audace!
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace!
— Ah! traître! — Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain.

Quæcumque Romana lugebit hostem, dit Tite-Live, ce Froissart romain, qui a inspiré Corneille, comme les vieux chroniqueurs anglais et italiens ont inspiré Shakspeare. Tite-Live, qui ne se trompe pas, a dit Dante,

Come Livio scrive, che non erra.
(*Inf.*, XXVIII.)

A cela il y aurait bien des choses à dire; demandez plutôt à Niebuhr et aux symbolistes allemands.

En tombant sur la voie Appienne, nous arrêterons-nous devant les ruines gigantesques des Thermes de Caracalla? Au bruit des roues de notre voiture résonnant sur l'antique pavé de la *via Appia*, le custode thermal d'accourir pour nous *cicéroniser*. Ce sera pour une autre fois, mon brave; nous avons des choses plus intéressantes à voir aujourd'hui. Mais qu'est-ce enfin, me direz-vous? *Patienza*, vous allez voir. Arrêtons-nous d'abord à droite devant l'église *dei santi Nereo ed Achilleo*. Achillée et Nérée, voilà des noms bien homériques! C'étaient deux eunuques, probablement grecs, esclaves de Flavia Domitilla, nièce de Titus et de Domitien. Baptisés par saint Pierre, ils convertirent à la foi leur noble maîtresse, et, exilés avec elle pour ce crime dans l'île de Pontia, près du promontoire de Circé, aujourd'hui Monte Circello, ils furent décapités à Terracine. Sainte Flavie Domitille, vierge chétienne dans la maison impériale, est la plus ancienne religieuse que l'on connaisse, appartenant à la haute classe de la société romaine. Après le martyre de ses deux serviteurs, elle vivait à Terracine dans la retraite avec quelques compagnes, lorsque les persécuteurs mirent le feu à sa demeure. Sa maison, dit Mgr Gerbet, fut comme le bûcher d'un holocauste, d'où son âme monta au ciel. Ses ossements et les restes d'Achillée et de Nérée furent rapportés à Rome et déposés dans une crypte de cette *via Appia*, où plus tard on éleva cette église. Elle fut d'abord appelée de la *Fasciola* (bandelette), parce que saint Pierre s'arrêta en ce lieu, lorsqu'il fuyait par la voie

Appienne pour détacher une bande qui était appliquée sur une plaie de sa jambe, plaie que lui avaient faite les fers de la prison Mamertine.

Le savant Baronius, élevé au cardinalat, pria Clément VIII de lui attribuer le titre de cette église vénérable, parce qu'elle tombait en ruines, et qu'il voulait la restaurer à ses frais, en lui conservant son caractère primitif. Il prie ses successeurs de n'y rien altérer dans une inscription touchante que je voudrais voir reproduite dans toutes nos églises de France, qui ont tant eu à souffrir par de maladroites et inintelligentes restaurations [1]. Grâce à Baronius et à ses successeurs, fidèles à remplir son vœu, l'église d'Achillée et Nérée a conservé intacte sa respectable antiquité. Les colonnes de la nef sont d'un marbre africain très-rare. Voyez dans l'abside cette admirable mosaïque qui date du huitième siècle, et qui représente la Transfiguration. Celle de Raphaël n'a pas de si fraîches couleurs, ni de si pieuses intentions. Que pensez-vous de ce concile peint à fresque sur la voûte par un glorieux inconnu? Ne trouvez-vous pas là des têtes de femmes adorables? Remarquez ces *ambons* antiques, remplacés en France par nos *jubés*. Oserons-nous nous asseoir sur ce siége pontifical où a siégé saint Grégoire-le-Grand quand il a prononcé dans cette église sa vingt-huitième Homélie, dont on a gravé

[1] QUISQUIS ES FUTURUS CARDINALIS SUCCESSOR,
OBSECRO TE PER GLORIAM DEI ET MERITA
SANCTORUM MARTYRUM, NIL MINUITO,
NIL DEMITO, NIL MUTATO, ANTIQUITATEM
PIÈ RESTITUTAM SERVATO, ET SIC TE
DEUS ADJUVET PER ORATIONES SANCTORUM.

le début sur le dossier de cette chaise curule d'un Pape? Pendant que vous contemplez ces peintures, laissez-moi copier ce fragment de l'éloquence chrétienne du sixième siècle, qui est plus que jamais applicable à notre siècle bouleversé jusqu'en ses fondements [1]. « Ces saints, à la tombe desquels nous sommes réunis, ont foulé aux pieds le monde florissant, en le regardant dédaigneusement du haut de leur âme chrétienne. Alors pour eux la vie était longue, le bien-être assuré, l'opulence certaine, la tranquillité inaltérable dans une paix continuelle, et pourtant ce monde, tout fleuri qu'il était en lui-même, s'était déjà fané et séché dans leurs cœurs. Et aujourd'hui voilà que ce monde s'est desséché en lui-même, et c'est seulement dans nos cœurs qu'il fleurit encore. Pour nous, partout la mort, partout le deuil, partout la désolation; de tous côtés nous sommes frappés, de toutes parts nous sommes abreuvés d'amertumes, et, malgré tout cela, aveuglés par nos désirs charnels, nous aimons jusqu'à ces amertumes du monde; il nous fuit et nous le poursuivons; il tombe, et nous nous y attachons encore! »

[1] Sancti isti, ad quorum tombam consistimus, florentem mundum mentis despectu calcaverunt. Erat tunc vita longa, salus continua, opulentia in rebus, fecunditas in propagine, tranquillitas in diuturna pace, et tamen cùm in se ipso floreret, jam in earum cordibus aruerat. Ecce jam mundus in se ipso aruit, et adhuc in nostris cordibus floret. Ubique mors, ubique luctus, ubique desolatio; undique percutimur, undique amaritudinibus replemur, et tamen cæca mente carnalis concupiscentiæ ipsas ejus amaritudines amamus, fugientem sequimur, labenti inhæremus.

XXXII

UN NOUVEAU FRA ANGELICO.

A JULES VIBERT.

La longue promenade que je vous ai fait entreprendre n'est pas achevée; l'église d'Achillée et de Nérée est intéressante, mais ce n'est pas encore là le but de notre pèlerinage : c'est presqu'en face, de l'autre côté de la voie Appienne, au pied méridional du mont Cœlius. Voyez cette porte délabrée qui semble l'entrée d'une pauvre ferme. C'est là; arrête, cocher : *Sta, viator!* Au fond d'une cour déserte, où l'herbe verdoie entre les pavés, s'élève une sorte d'église, ou plutôt de masure grande et triste, surmontée d'un de ces clochers aigus si rares dans les points de vue romains. C'est l'église et le couvent de *Saint-Sixte-le-Vieux*, construits sur l'emplacement d'un ancien temple des Muses, desservi peut-être par quelque Démodocus, qui avait auprès de lui une Cymodocée, fille d'Homère ou de Virgile.

Cette église, très-ancienne, fut dédiée à saint Sixte II, pape et martyr. Cinq autres papes, martyrs comme lui,

reposent dans cette sépulture. A l'un des flancs de l'église s'attache un cloître en ruines. Le pape Honorius III donna ce couvent à saint Dominique, dont ce fut le premier établissement à Rome. Saint-Sixte, dit le P. Lacordaire, placé sur la route que suivaient autrefois les riomphateurs romains pour monter au Capitole, fut témoin, pendant une année, de scènes plus merveilleuses que les spectacles auxquels les généraux de Rome avaient accoutumé la voie Appienne. En aucun lieu et en aucun temps Dominique ne manifesta davantage l'autorité que Dieu lui avait donnée sur les âmes, et jamais la nature ne lui obéit avec un empressement plus respectueux. C'est le moment triomphal de sa vie. C'est ici qu'il ressuscita l'architecte du couvent, écrasé sous la chute d'une voûte. C'est ici qu'eut lieu le miracle des pains apportés par les anges, légende charmante que nous avons racontée en parlant de Sainte-Sabine. La vénération qu'inspirait Dominique était telle que, partout où il se montrait, il était suivi des grands et du peuple de Rome; on s'estimait heureux de le toucher; on lui coupait des morceaux de sa chappe pour en faire des reliques, de sorte qu'à peine lui venait-elle aux genoux. Après avoir parlé à la foule, Dominique aimait à parler dans la solitude aux recluses, c'est-à-dire aux femmes qui s'étaient volontairement enfermées dans des trous de muraille pour n'en sortir jamais. Il y en avait çà et là par la ville, aux flancs déserts du Palatin, dans les entrailles du Colysée, au fond des vieilles tours de guerre, aux arches rompues des aqueducs, sentinelles de l'éternité placées sur des ruines. Une de ces recluses, appelée Lucia, qui habitait derrière l'église de Sainte-Anastasie,

sur le chemin de Saint-Sixte, avait un bras rongé jusqu'à l'os par un mal cruel et dévorant. Dominique le guérit un soir par une simple bénédiction. Une autre, dont la poitrine était mangée des vers, avait sa loge dans une tour voisine de la porte de Saint-Jean-de-Latran. Dominique la confessait et lui apportait de temps en temps la sainte Eucharistie. Une fois il lui demanda à voir un des vers qui la tourmentaient et qu'elle gardait avec amour dans son sein, comme des hôtes envoyés par la Providence. Bona, c'était son nom, consentit au désir de Dominique. Mais le vers se changea en une pierre précieuse dans la main du thaumaturge, et la poitrine de Bona se trouva pure comme celle d'un enfant [1].

Saint Dominique donna Saint-Sixte aux religieuses Dominicaines, et alla s'établir avec ses frères à Sainte-Sabine. Un jour, s'étant présenté au monastère sans être attendu, il demanda à la tourière comment se portaient les sœurs Théodora, Thédrana et Nympha, et sur la réponse qu'elles avaient la fièvre, il dit à la tourière : « Allez les avertir de ma part que je leur ordonne de ne plus avoir la fièvre. » Et elles furent guéries. Mais, après la mort de saint Dominique, la *mal' aria* s'empara complétement de Saint-Sixte; en 1575, les religieuses, chassées de leur retraite par l'air fiévreux de la campagne romaine, vinrent s'établir sur le Quirinal, au nouveau monastère de Saint-Dominique et de Saint-Sixte. « Le vieux Saint-Sixte, dépouillé et abandonné, resta seul sous la garde de ses souvenirs. Ni marbres

[1] Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*.

précieux, ni airain ciselé, ni colonnes ravies à l'antiquité profane par le Christianisme, ni tableaux peints sur un plâtre immortel, rien de ce qui frappe les yeux n'y attire personne. Quand l'étranger, au retour du tombeau de Cecilia Metella et du bois de la nymphe Égérie, rentre à Rome par la voie Appienne, il passe sans même demander le nom de cette masure qu'il voit à sa droite. Que lui importe *Saint-Sixte-le-Vieux*? Ceux-là même qui cherchent avec amour la trace des saints, ne connaissent pas le trésor caché dans ces murailles, à qui le temps a laissé leur humilité. Ils passent aussi sans que rien les avertisse d'un lieu qu'habita l'un des plus grands hommes du Christianisme, et où il opéra tant de merveilles. La cour extérieure, l'église, les bâtiments du monastère, l'enclos, subsistent encore, et jusqu'à la révolution française, les maîtres généraux de l'Ordre y avaient conservé un appartement. Le Pape Benoît XIII, au dernier siècle, avait coutume d'y passer quelques jours du printemps et de l'automne, et il avait restauré l'église qui tombait en ruines. Cette église est demeurée l'une des stations du clergé romain, qui, le mercredi de la troisième semaine de carême, vient y célébrer l'office solennel du jour. Maintenant, une manufacture de l'État occupe le corps du monastère, à la réserve de cette fameuse salle du chapitre où Dominique ressuscita trois morts. On y a élevé un autel à l'emplacement même où il offrit le saint sacrifice pour le jeune Napoléon. »

Depuis que Lacordaire a écrit cette page, Saint-Sixte n'est plus une fabrique de papier timbré; les Frères-Prêcheurs cherchent à restaurer ce premier berceau de

leur Ordre, et je vous y amène pour vous y faire voir les peintures dominicaines du P. Besson, dont m'avait parlé Fra Antonio, mon jeune moine de Sainte-Sabine. Entrons dans l'église que les Frères-Prêcheurs réparent du mieux qu'ils peuvent. En effet, comme dit Lacordaire, il n'y a là rien qui attire l'attention; rien que ce nom *San Sisto*, et le souvenir d'un des plus grands saints de l'Espagne et du monde. Le voilà peint dans ce vieux tableau, montrant par une fenêtre le Fils de l'homme qui vient sur les nuées pour juger les vivants et les morts. Dominique porte un livre ouvert avec ces mots : *Timete Deum et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus*. Auprès de l'église s'élève le cloître, qu'on restaure également. J'y retrouve le bon Capucin qui m'avait fait voir l'église d'Achillée et de Nérée. Je lui demande où est la fresque du P. Besson.

— *Ecco, figlio mio*. Il me mène en face de l'ancienne salle du chapitre. La porte est entr'ouverte; j'entre dans une sorte de chapelle basse et sombre, à demi enterrée dans le sol. Je distingue sur le mur une grande fresque commencée, un échafaudage, tout un attirail *pittoresco*, et j'aperçois le peintre lui-même, un pâle Dominicain, qui se retourne au bruit de mes pas, son pinceau d'une main, sa palette de l'autre, blanc comme un fantôme, et couronné comme un saint d'une auréole de cheveux noirs encerclant sa tête rasée. Il me semblait voir dans cette robe immaculée l'ombre de Fra Angelico, tel qu'il était, lorsque, descendant les riants coteaux de Fiésole, il entra à Florence, et, sans rien y voir, se réfugia au couvent de Saint-Marc, et là, pendant plusieurs jours, jeûna, pria et pleura dans la solitude; puis, quand on

le questionna pour savoir à quoi il était bon, il demanda des pinceaux et des couleurs, et se mit timidement à l'ouvrage pour composer ces chefs-d'œuvre que vous connaissez [1]. Le P. Besson est un homme de moyenne stature, très-jeune encore, mais si frêle, si maigre et si pâle, que sa robe blanche a l'air de son linceul; il me semblait toujours que Fra Angelico avait soulevé la pierre de sa tombe à Sainte-Marie-sur-Minerve. Sa tête est noble et grave; ses traits décharnés, pleins de grâce et de douceur; son corps semble ne plus exister que comme l'étui transparent de son âme; toute l'énergie de la vie et de la pensée s'est concentrée dans ses beaux yeux noirs et étincelants, qui sont comme les soupiraux ardents d'une âme de feu. On ne peut mieux appliquer l'expression chevaleresque : La lame use le fourreau.

Tandis que je m'étais arrêté pour contempler le moine-peintre sans songer d'abord à lui parler, le vieux Capucin qui m'avait introduit s'approcha respectueusement du jeune Dominicain, lui baisa la main et lui dit *con una grazia capucinesca,* qu'un *signor francese* désirait le voir et admirer *il capo d'opera d'un cosi bravo frescante.* Je m'avançai alors, m'excusant de troubler ainsi sa sainte et artistique solitude. Avec une grâce charmante il m'accueillit comme un frère et comme un compatriote, et il me laissa examiner son travail.

Si l'aspect seul du Dominicain m'avait rappelé le Frère Angélique, l'examen de l'œuvre du peintre ne diminua pas la ressemblance. C'était bien Fra Ange-

[1] Revoir sur Fra Angelico les lettres XIV et XV.

lico ou Fra Bartolomeo ressuscité et remis à l'œuvre au dix-neuvième siècle, pour donner à nos peintres religieux des exemples et des conseils de vie et de travail. Je vous vois d'ici, *pittore del mio cor*, impatient d'avoir quelques détails sur cette peinture dominicaine.

Imaginez-vous un large pan de mur peint à fresque, et représentant un des trois miracles accomplis par saint Dominique dans ce lieu même, dans cette vieille chapelle, aux cintres romans, à demi enfouie par l'exhaussement progressif du sol, sorte de catacombe où je retrouvais réunis l'art et la foi de nos pères, les premiers chrétiens.

Le jour des cendres de l'an 1218, le 28 février, saint Dominique avait réuni à Saint-Sixte les cardinaux Ugolin, évêque d'Ostie; Étienne de Fosseneuve, du titre des Saints-Apôtres, et Nicolas, évêque de Tusculum, avec l'abbesse de Sainte-Marie-du-Tibre et ses religieuses. Écoutons la naïve relation de la sœur Cécile, témoin oculaire : « Comme donc le bienheureux Dominique était assis avec les cardinaux, l'abbesse et ses filles étant présentes, voilà qu'un homme entre en s'arrachant les cheveux et en s'écriant : C'est le neveu de Mgr Étienne qui vient de tomber de cheval et de se tuer! Or, le jeune homme s'appelait Napoléon. Son oncle, en l'entendant nommer, se pencha défaillant sur la poitrine du bienheureux Dominique. On le soutint; le bienheureux Dominique se leva, lui jeta de l'eau bénite, et, le laissant dans les bras des autres, courut à l'endroit où le corps du jeune homme était gisant, tout brisé et horriblement déchiré. Il ordonna qu'on le transportât dans une chambre séparée, et qu'on l'y enfermât. Puis il dit à Frère

Tancrède et aux autres Frères de tout préparer pour la messe. Le bienheureux Dominique, les cardinaux, les Frères, l'abbesse et les religieuses, allèrent donc au lieu où était l'autel, et le bienheureux Dominique célébra avec une grande abondance de larmes. Mais, lorsqu'il fut arrivé à l'élévation du corps du Seigneur, et qu'il le tenait en haut dans ses mains, selon la coutume, lui-même fut élevé de terre d'une coudée, tous le voyant et étant dans la stupeur. La messe achevée, il retourna au corps du défunt, lui, les cardinaux, l'abbesse, les sœurs et tout le monde qui se trouvait là, et lorsqu'il fut auprès du corps, il en arrangea les membres l'un après l'autre de sa main très-sainte ; ensuite il se prosterna à terre en priant et pleurant. Trois fois il toucha le visage et les membres du défunt pour les remettre en leur lieu, et trois fois il se prosterna. Lorsqu'il se fut relevé pour la troisième fois, il fit le signe de la croix sur le mort, et, debout du côté où était la tête, les mains tendues vers le ciel, son corps au-dessus de terre de plus d'une coudée, il cria à haute voix : O jeune homme Napoléon, je te dis, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi ! Aussitôt, à la vue de tous ceux qu'un si étonnant spectacle avait attirés, le jeune homme se leva sain et sauf, et dit au bienheureux Dominique : Père, donnez-moi à manger. Le bienheureux Dominique lui donna à manger et à boire, et le rendit joyeux et sans aucune trace de blessure au cardinal son oncle. »

C'est là un beau sujet, et, chose inappréciable, ce miracle s'est accompli dans ce lieu même, et l'artiste qui va le reproduire y *croit* de toute la force de son âme. Il a groupé des deux côtés les cardinaux, les moines, les

religieuses et les autres assistants, tous dans l'attente de ce qui va arriver; le jeune Napoléon est étendu par terre au premier plan. Le saint, placé un peu plus haut, est ravi en extase; il tend les bras, et, par un geste sublime, parfaitement rendu par le peintre, il attire à lui le jeune mort par l'irrésistible attraction de la prière et de la foi, qui remuent les montagnes et ressuscitent les trépassés. L'enfant, qui se sent rappelé à la vie, se soulève tout étonné, et semble déjà monter vers Dominique par une force invisible et toute-puissante. Ce mouvement surnaturel, si difficile à rendre en peinture, est ici admirablement deviné, senti et reproduit; mais ne pensez-vous pas que la foi et la croyance à ce miracle n'ont pas peu aidé au talent du peintre pour le représenter ainsi sur un pan de mur, avec un pinceau et un peu de couleur? La fresque n'est pas achevée, mais on en saisit déjà la pensée et le sentiment.

— Mon Père, dis-je au moine-peintre, Fra Angelico, votre prédécesseur dans le cloître et dans l'art, a retracé ce miracle dans une miniature, au bas de la *predella* de son *Incoronazione*, au Louvre.

— Je m'en souviens, mais imparfaitement; il y a si longtemps que je ne l'ai revue; mais la scène se passe sous un portique, je crois? — Oui, mon Père, c'est une toute petite miniature, où les têtes sont délicieuses d'expression, mais les mouvements des personnages un peu naïfs et imparfaits. Le cheval qui a renversé le jeune Napoléon, malgré sa belle selle d'azur, est un animal fabuleux, qui prouve que le cher Frère Angélique n'avait pas étudié l'anatomie chevaline. — Sans doute; mais combien nous sommes loin de lui, avec

notre expérience et notre perfection matérielles! On fait trop aujourd'hui de l'art pour l'art. Fra Angelico avait un autre but : il faisait de l'art pour Dieu, en Dieu, avec Dieu. Je n'ai pu rester qu'un seul jour à Florence, mais c'était au couvent de Saint-Marc, couvent de notre Ordre, où a vécu et travaillé le Beato; j'ai habité sa cellule; j'ai joui de ses œuvres, et j'ai longtemps prié et pleuré devant sa sublime Crucifixion, dans la salle du Chapitre.

— Je l'ai vue aussi, il y a un mois, et je n'en ai pas été moins touché que vous. Sans doute, Fra Angelico s'est représenté lui-même dans ce moine à genoux qui se frappe la poitrine et semble dire : Jésus est mort pour mes péchés! Si vous n'êtes resté, mon Père, qu'un jour à Florence, sans sortir du cloître de Saint-Marc, vous n'avez pu voir à l'Académie des beaux-arts le Jugement dernier de Fra Angelico.

— C'est un de mes regrets.

— Je donnerais le Jugement de Michel-Ange pour celui-là. Le peintre de la Sixtine a réussi à peindre l'enfer comme Dante qu'il a pris pour modèle; mais ses Élus ont l'air aussi furibonds que ses Damnés. Le contraire est arrivé au peintre de Fiésole. Si sous son pinceau les réprouvés n'ont pas tout le désespoir qu'on attend d'eux, cela tient, comme le remarque M. Rio, à une glorieuse impuissance de cette imagination angélique exclusivement nourrie d'amour et d'extase. Mais en revanche comme il peint divinement le Paradis et les élus d'après lui-même, d'après ses rêves, ses désirs et ses espérances paradisiaques! Si vous aviez vu les rondes célestes qu'il fait faire aux Élus dans les prairies éternelles. Un de ces groupes m'est resté dans la mémoire :

un bon religieux, on dirait le Beato lui-même, arrive devant les portes du Paradis; son ange lui donne le baiser de paix, et, lui montrant le séjour de Dieu, il semble lui dire : Voilà enfin le port que tu as tant désiré! voilà cette récompense que tu espérais et que tu as méritée au prix de tant d'abnégation et de sacrifices! Et l'Élu joint les mains avec une ineffable reconnaissance. Je n'ai rien vu de plus touchant, de plus pieux et par conséquent de plus beau. Car la véritable beauté et le vrai but de l'art ne consistent-ils pas à produire l'effet que le sujet doit produire?

— Sans doute, il faudrait toujours qu'une figure de Vierge fît prier, une Crucifixion pleurer, un Jugement dernier trembler, une scène du Paradis espérer.

— Permettez-moi, mon Père, de vous soumettre cette réflexion. J'ai remarqué en Italie et ailleurs que toutes les saintes images, objets de la vénération des fidèles, sont médiocres, et même parfois affreuses au point de vue de l'art; pourquoi cela? pourquoi la dévotion générale ne s'est-elle pas adressée de préférence à une Vierge du Pérugin ou de Raphaël, à une Crucifixion du Beato, à une *Pietà* de Michel-Ange; car ces chefs-d'œuvre, presque tous admirés aujourd'hui dans les musées, ont d'abord occupé leur place naturelle dans les églises?

— Il y a pourtant quelques exceptions : à Florence, on vénère encore la Madone de Cimabué, qui est un chef-d'œuvre pour son époque, et qui fut portée en triomphe dans les rues de la ville; à Rome, la Vierge miraculeuse de Saint-Augustin est une statue de Sansovino. Mais il est vrai qu'en général la beauté manque presque toujours à ces images consacrées; c'est sans doute, à

cause de leur antiquité. Peut-être pourrait-on en trouver une raison profonde. Ces peintures, ces statues, sont vénérables et vénérées, parce que souvent elles ont fait des miracles, c'est-à-dire parce que des miracles se sont accomplis devant elles, à leur occasion. Dieu, la Vierge et les saints ont daigné opérer des prodiges par le moyen de ces images vulgaires,[1] et ils n'ont point voulu le faire par les chefs-d'œuvre de l'art, peut-être pour nous prouver que le miracle est de Dieu et non de l'homme, et que la Foi est plus puissante que le Génie. Un sceptique ne sera pas même ému devant la Vierge de Foligno; un croyant aura des larmes devant le plus grossier crucifix, devant la plus mauvaise enluminure de la sainte Vierge[1].

— Mais, mon Père, cela ne nous mènerait-il pas à la vanité de l'art, même de l'art religieux?

— Non. J'ai voulu dire seulement que l'artiste n'est rien, ne peut rien à lui tout seul, et que le plus grand peintre du monde n'est pas capable de faire verser une

[1] Le sculpteur Cavallini, élève de Giotto, était d'une piété si fervente, qu'il était presque regardé comme un saint, et il lui répugnait de désavouer, comme artiste, telle image de la Vierge ou du Christ, après s'être, comme pécheur, prosterné tant de fois devant elle..... Souvent nous passons avec un superbe dédain devant des peintures miraculeuses qui ont exercé l'influence la plus délicieuse sur une quantité innombrable d'âmes dans le cours de plusieurs siècles. Nous ne réfléchissons pas que cette image muette de la Madone et de l'Enfant-Jésus a parlé un langage mystérieux et consolant à plus d'un cœur assez humble et assez pur pour le comprendre, et qu'il n'y a peut-être pas de larmes plus précieuses devant Dieu que celles qui ont mouillé la pierre de ces modestes oratoires. Saint Bernardin de Sienne allait tous les jours sur la route de Florence passer de longues heures en prières devant une madone qu'il préférait à tous les chefs-d'œuvre exposés dans les églises, et dont il aimait à s'entretenir ensuite avec sa cousine Tobie, qui était la confidente de son pieux enthousiasme. (Rio, *de la Poésie chrétienne.*)

larme pieuse, si Dieu lui-même n'en ouvre la source au plus profond du cœur de l'homme. Mais à Dieu ne plaise que je veuille nier l'heureuse influence qu'ont eues les œuvres des artistes vraiment religieux, depuis les peintres inconnus des Catacombes jusqu'à Cimabué, depuis Fra Angelico jusqu'à Owerbeck.

— Et vous, mon Père, vous êtes aussi de cette famille de moines-artistes, missionnaires de l'Art et de la Foi, qui ont ressuscité la peinture et l'architecture, trouvé l'ogive, inventé les miniatures des missels et les verrières des cathédrales, qui ont enfin formé un art véritablement chrétien. Le cloître fut le berceau des beaux-arts. Ces artistes pieux croyaient faire une œuvre méritoire à l'aide du ciseau, de l'archet, de la plume, du crayon et du pinceau; ils accomplissaient l'œuvre d'art comme un exercice de piété, avec scrupule et avec amour. Frère Angélique et ses disciples priaient avec leurs pinceaux, comme d'autres priaient avec leurs lèvres [1].

— Certainement. C'est qu'à cette époque bienheureuse l'unité catholique était le but et la source de tous les genres d'inspirations, tous les arts étaient frères, parce qu'ils étaient fils de la même mère, l'Église; et les artistes ne songeaient qu'à accomplir le mot de l'Évangile : Vous n'avez qu'un seul maître, qui est le Christ [2].

[1] S'ils sont descendus quelquefois de la région idéale dans celle de la nature vivante, ce n'a pas été pour s'y complaire ou s'y fixer, mais seulement pour emprunter des formes et des couleurs, qui pussent servir à la fois de limite et de manifestation partielle à la beauté infinie qu'ils avaient eu le bonheur d'entrevoir. (M. Rio.)

[2] L'art n'étant, comme la parole et l'écriture, que l'expression du vrai et du beau, a droit d'être cultivé par tous ceux qui s'occupent d'élever

Pendant cette conversation, le Père Besson, sur mes instances, s'était remis à peindre.

— Hélas ! me disait-il, voyez comme je suis obligé de retoucher et de revenir sur ce que j'ai déjà peint ; que je me sens loin de ce cher Frère Angélique, qui ne retouchait, ni ne perfectionnait jamais sa peinture, mais la laissait telle qu'elle était venue au premier jet, croyant, disait-il, que c'était ainsi que Dieu la voulait [1].

— Mais je suis sûr, mon Père, que vous avez ses théories sur l'art, et que vous ne négligez pas le genre de préparation qui lui réussissait si bien. On dit qu'il ne mettait jamais la main à ses pinceaux avant d'avoir

l'âme de leurs semblables à la contemplation de l'Invisible, et Dieu lui-même, en même temps qu'il donnait à Moïse les tables de la loi, lui montrait sur le Sinaï la forme du tabernacle et de l'arche sainte. C'était nous apprendre que l'architecte des mondes est l'artiste par excellence, et que plus l'homme reçoit de son esprit, plus il est capable et digne d'aspirer lui-même aux saintes fonctions de l'Art. Les religieux du moyen âge n'ignoraient pas cette vérité. Les cloîtres cachaient des architectes, des sculpteurs, des peintres, des musiciens, de la même manière qu'il s'y formait des écrivains et des orateurs. Le chrétien, en entrant sous le doux ombrage de leurs voûtes, offrait à Dieu avec son âme et son corps le talent qu'il avait reçu de lui, et quel que fût ce talent, il ne manquait pas de prédécesseurs et de maîtres. Près de l'autel, tous les frères se ressemblaient par la prière ; rentrés dans leurs cellules, le prisme était décomposé, et chacun d'eux exprimait à sa manière un rayon de la Beauté divine. (Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement des Frères-Prêcheurs.*)

[1] Haveva per costume non ritoccare, ne racconciar mai alcune sue dipinture, ma lasciarle sempre in quel modo, che erano venute a prima volta, per creder, secundo ch'egli diceva, che cosi fosse la volontà di Dio. (Vasari.)

Son art était si bien à ses yeux une chose sacrée qu'il en respectait les produits comme les fruits d'une inspiration plus haute que son intention. La peinture n'a été évidemment pour lui qu'un moyen de réunion avec Dieu : c'était sa manière de gagner le ciel, son humble et fervente offrande à celui qu'il aimait par dessus tout ; c'était la forme du culte spécial et intime qu'il rendait à son Rédempteur. (M. de Montalembert.)

prié, et il disait souvent que celui qui voulait faire de l'art avait besoin de vivre en repos, sans pensées mondaines, parce que celui qui fait les choses du Christ doit toujours rester avec le Christ [1].

— Un autre vieux peintre, Buffalmacco, disait aussi : Nous autres peintres, nous ne nous occupons à faire que des saints et des saintes pour les murs et les autels, afin de rendre, en dépit des démons, les hommes plus religieux et par conséquent meilleurs [2].

— Et Lippo Dalmasio, qui ne commençait jamais une Madone sans s'y être préparé la veille par un jeûne austère, et le jour même par la communion; et Gentile Bellini, qui signait ainsi un de ses tableaux qu'on admire à Venise : *Gentilis Bellinus pio sanctissimæ crucis affectu lubens fecit* [3].

— Pour les croyants, la foi, c'est Dieu sensible au cœur : pour ces artistes chrétiens, l'art, c'était Dieu sensible aux yeux.

Le P. Besson, ayant déposé ses pinceaux pour se reposer un instant, me promena dans l'antique chapelle, et me dit que sur le mur opposé à sa fresque commen-

[1] Non havrebbe messo mano ai penelli se prima non havesse fatto orazione.

Usando spesse fiate di dire, che chi faceva questa arte, haveva bisogno di quiete, e di vivere senza pensieri; e che chi fa cose di Christo, con Christo dove stare sempre. (Vasari.)

[2] Non attendiamo mai ad altro che a far santi et sante per le mura e per le tavole, ed a far perciò con dispetto dei demoni gli uomini più divoti e migliori. (Vasari, *Vita del Buffalmacco*.)

[3] A Pise on lit au bas d'un tableau d'Aurèle-Lomi : Et quid retribuam tibi, ô bone Jesu, pro omnibus quæ retribuisti mihi? non aurum, nec thus, nec myrrham, sed cor meum et de thesauro cordis mei hoc opus manuum mearum.

cée, il comptait plus tard représenter une seconde résurrection opérée par saint Dominique dans ce même lieu. Voici ce miracle tel que le raconte le P. Lacordaire : «Un jour que Dominique devait prêcher à Saint-Marc, une femme, qui avait son enfant malade, quitta tout pour aller l'entendre. Au sortir du sermon, elle trouva l'enfant sans vie. Son espérance fut aussi prompte que sa douleur. Elle prend avec elle une servante pour porter l'enfant, et marche tout éperdue vers Saint-Sixte, sans se donner le temps de répandre une larme. Lorsqu'on entrait dans la cour de Saint-Sixte par la voie Appienne, on avait à sa gauche l'église et le monastère, et en face de soi la porte d'une chambre basse et isolée qu'on appelait le Chapitre. Dominique était debout à cette porte lorsque la malheureuse mère arriva dans la cour. Elle va droit à lui, saisit l'enfant, le met aux pieds du Saint, et, avec des regards et des prières, elle lui redemande son fils. Dominique se retire un moment dans l'intérieur du Chapitre, revient au seuil, fait le signe de la croix sur l'enfant, se baisse pour lui prendre la main, le relève vivant, et le rend à sa mère, en lui ordonnant de cacher à tout le monde ce qui venait de se passer. Mais la nouvelle se répandit à Rome incontinent. Le Pape voulait que ce miracle fût publié dans toutes les églises du haut de la chaire; Dominique s'y opposa, en menaçant de passer chez les infidèles, et de quitter Rome pour jamais. »

A l'entrée de la chapelle, le P. Besson a peint, dans trois compartiments, plusieurs autres traits de la vie du grand Saint de l'Espagne. On y voit saint Dominique devant la Confession de saint Pierre, recevant la croix

des mains des apôtres saint Pierre et saint Paul. Plus loin est retracée la scène touchante de la rencontre de saint Dominique et de saint François d'Assise qui, s'étant d'abord vus en songe, se retrouvent et s'embrassent à la porte de la Basilique Vaticane. Au bas des colonnes, le moine-peintre a esquissé quatre suaves figures de saintes Dominicaines, sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès de Pulciano, sainte Catherine Ricci, et sainte Rose de Lima[1].

Pie IX est venu voir et encourager ces travaux du P. Besson, et leur donner cette haute approbation pontificale qui n'a jamais manqué aux beaux-arts, éclos en Italie sous les ailes de la Papauté. C'est en ce sens qu'on a dit que l'Italie n'est la terre classique des beaux-arts que parce qu'elle est la terre classique du catholicisme. A Rome, on ne peut pas plus séparer l'Art de la Religion que l'enfant de sa mère.

[1] (Paris, janvier 1854.) Quelqu'un qui arrive de Rome, et à qui je demande des nouvelles du P. Besson, m'assure qu'il a effacé en partie ses peintures de Saint-Sixte pour les recommencer, n'étant jamais content de lui; c'est le cachet du chrétien parfait et de l'artiste supérieur. Il y a dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Rotonde l'epitaphe d'un sculpteur romain qui n'était jamais non plus satisfait de lui-même :

Flaminio Vaccæ
scvlptori romano
Qvi in operibvs quæ fecit
nvsquam sibi satisfecit

C'est être digne de sentir l'idéal divin que de se rendre le témoignage qu'on n'a pu l'atteindre. C'est le tourment éternel des artistes et des poëtes, si bien exprimé par saint Augustin : Pour moi, dit-il, presque toujours mon discours me déplaît, car je suis avide d'un mieux que je crois posséder dans ma pensée... L'idée illumine mon esprit avec la rapidité de l'éclair; mais le langage ne lui ressemble point, il est lent, tardif, et, tandis qu'il se déroule, l'idée est rentrée dans son obscurité mystérieuse.

J'ai comparé le P. Besson à Fra Angelico, à cause de son caractère et de ses pieuses théories sur l'art, mais, comme peintre, il a peut-être plus de ressemblance avec Fra Bartoloméo. Il a été quelque temps prieur de Sainte-Sabine, mais il a remis avec joie cette charge aux mains éprouvées du P. Amanton, afin de se consacrer entièrement à la peinture. Chaque jour, après l'office du matin, il va de Sainte-Sabine à Saint-Sixte, descendant l'Aventin par ce chemin qui conserve la trace des pieds de saint Dominique, lorsqu'il allait journellement porter, d'un couvent à l'autre, l'ardeur de sa charité. L'artiste Dominicain ne rentre que le soir à Sainte-Sabine ; il passe sa journée à Saint-Sixte, et s'y fait porter à manger ; ce cloître isolé, quoiqu'il soit encore dans l'enceinte de la ville, semble perdu dans le désert, et est plus loin du centre habité de Rome, que n'était loin de Paris notre ancien cloître des Chartreux au Luxembourg, illustré par le pinceau de Le Sueur.

Je ne pouvais me lasser de causer avec ce moine-peintre qui sera une gloire nouvelle pour cette illustre famille Dominicaine qui a déjà produit tant d'artistes célèbres. Enfin, craignant d'abuser de sa courtoisie chrétienne, je pris congé de lui, et en le quittant j'étais tenté de faire comme le bon capucin qui m'avait mené au P. Besson, et de baiser, comme il l'avait fait, cette main droite si pieuse et si savante qui manie si bien le pinceau, et se joint si souvent à l'autre main sa sœur, pour prier Dieu.

Et je me disais, en remontant en voiture : Parmi cette nuée de touristes qui s'abattent sur Rome comme des sauterelles, en est-il un seul qui vienne à Saint-Sixte-le-

Vieux ? Ils ignorent même son nom, les guides et les ciceroni ne leur en parlent jamais. Pour moi, je considère cette visite comme un de mes plus précieux souvenirs de voyage. Voilà une journée bien pleine et bien heureuse! Je reviens à *casa* par le Forum et le Corso en contemplant le soleil couchant sur le Colysée; c'était plutôt un fleuve, une cascade de soleils couchants, *a stream of sunsets*, comme dit le poëte anglais Alexandre Smith. Dieu est un grand peintre, et il n'y avait pas de tableaux qui valaient en ce moment

Cet or et cet azur que sur le ciel serein
Étendait le pinceau du Peintre souverain.

Ce soir, j'ai fait ces vers sur les vieux maîtres dont le P. Besson m'avait rappelé le pieux souvenir.

LES PEINTRES CHRÉTIENS.

Comme une fleur des nuits qui pousse entre les tombes
La divine Peinture est née aux Catacombes;
Dès qu'elle eut vu le jour, les peintres bysantins
Ont transmis sa tutelle aux maîtres florentins.
Le vieux Giunta de Pise, et Guido de Sienne
Ont élevé d'abord cette jeune Chrétienne;
Puis vinrent Orgagna, Cimabué, Giotto :
Puis enfin apparut le divin Beato,
Lui, qui tout débordant d'amour et de prière
Ne peignait qu'à genoux l'Enfant avec sa Mère.
Ce n'était qu'à travers le voile de ses pleurs
Qu'il pouvait entrevoir la Vierge des douleurs;
O peintre bienheureux de la cour étoilée,
Je t'aperçois, devant ta toile immaculée,
Te frappant la poitrine et pleurant, chaque fois

Qu'il faut sous ton pinceau mettre le Christ en croix [1] !

Renaissant au tombeau de saint François d'Assise,
L'art pour son sanctuaire adopta son église;
Ces monts ont vu fleurir les Maîtres Ombriens
Qui furent avant tout des artistes chrétiens.
Les disciples chéris du doux frère Angélique,
Gentil et Gozzoli, font l'école mystique ;
Voici Pinturicchio, voici le Pérugin,
Cet Ange, avant sa chute, est Raphaël d'Urbin;
Mais je préfère à tous le moine de Fiésole,
Qui fait prier nos yeux, qui touche et qui console;
J'aime aussi son ami, frère Bartholomé
De Savonarola disciple bien aimé,
Au couvent de Saint-Marc lui prodiguant l'éloge
En secret sur son art Raphaël l'interroge,
Mais le peintre pieux sourit à Raphaël
Et pour toute réponse il lui montre le ciel.

Salut, maîtres sacrés de Flandre et d'Allemagne :
Hemling, Durer! Et vous, fils pieux de l'Espagne!
C'est Moralès nommé le *Divin*, car ses mains
Ne peignirent jamais que des sujets divins;
C'est Juan de Joannès qui, pour peindre Marie,
Par la communion exalte son génie;
C'est le grand Murillo, le vrai peintre du ciel [2]

[1] Non fece mai crocifisso, che non si bagnasse le gote di lagrime. (Vasari.)

Deux vieux peintres de l'école bolonaise, Vital et Lorenzo, unis par une pieuse fraternité de pinceaux, peignaient alternativement les parties successives d'un même sujet, excepté toutefois quand il s'agissait de représenter le Christ en croix, car alors Vital se refusait à cette tâche trop douloureuse, disant que c'était bien assez que les Juifs l'eussent crucifié une fois, et que ce supplice fût renouvelé tous les jours par les mauvais chrétiens. Son disciple, Jacopo Avanzi, fut longtemps retenu par les mêmes scrupules, ne voulant peindre que des images de la sainte Vierge, et laissant à son ami et condisciple, Simon, le soin de peindre les crucifix, ce qui le fit appeler *Simone dai crocefissi*. (Rio, *de la Poésie chrétienne*.)

[2] C'est le nom que lui donnent les Espagnols par opposition à Velas-

Que je mets quelquefois plus haut que Raphaël,
Car, plus croyant que lui, dans sa force chrétienne
Il ne fit point d'emprunts à la beauté païenne;
C'est l'ardent Ribeira, le rude Espagnolet,
Qui mit tant de martyrs sur l'affreux chevalet;
C'est Zurbaran enfin, le peintre monastique,
L'interprète inspiré de la vie ascétique,
Du grand art espagnol l'honneur et le soutien,
Il mourut dignement en artiste, en chrétien :
Quand, sur son lit de mort, au peintre catholique
Le prêtre apporte un soir le divin Viatique,
Zurbaran se relève, inspiré par son Dieu,
Emprunte à l'encensoir un des charbons en feu,
Et trace sur le mur une esquisse sublime
De ce Christ dont l'amour un instant le ranime,
Puis sur sa couche froide, épuisé par l'effort,
Les yeux sur cette image, il retombe, il est mort!

Ces maîtres vénérés, dans leur génie austère,
Faisaient le ciel descendre au secours de la terre,
Sacerdoce de l'art! dans leurs humbles travaux
Ils ne songeaient pas même à signer leurs tableaux;
Ils travaillaient pour Dieu, non pour leur propre gloire
Et de leur atelier faisaient un oratoire.
L'Espérance et la Foi formaient leur idéal,
Ils prenaient le parti du Bien contre le Mal
Et du prédicateur se faisant l'auxiliaire
Prêchaient dans leurs tableaux comme dans une chaire.
Sans s'égarer jamais, leur suave Pinceau
Courait là-haut puiser aux sources du vrai Beau,
Ils allaient demander, anges de la Peinture,
Leurs modèles au ciel plutôt qu'à la nature,
Tout leur génie était un long *sursum corda,*
Et ce qu'ils réclamaient Dieu le leur accorda :
Que lui demandaient-ils! le royaume céleste
D'abord, laissant à Dieu le soin de tout le reste.
Comme ils avaient ainsi pris *la meilleure part,*
Ils eurent par *surcroît* la couronne de l'art.

quez qu'ils appellent le *peintre de la terre,* à cause des sujets ordinaires de ses compositions et de leur profond réalisme.

Passez devant nos yeux, visions angéliques
Qui charmiez les travaux des peintres catholiques!

Un jour dans une église un peintre du Tyrol,
Sur un échafaudage à trente pieds du sol,
Peignait la Vierge-Mère immortellement belle.
Soudain le pied lui manque et l'échafaud chancelle,
Ciel! il va se briser le front sur le pavé!
Par quel secours humain peut-il être sauvé?
Mais il avait la foi, dans sa chute il s'écrie,
Confiance sublime : A mon secours, Marie!
Tandis que l'échafaud s'écroule avec fracas,
Sa Vierge s'animant le retient dans ses bras.

Artistes bienheureux, traditions pieuses,
De l'art et de la foi légendes merveilleuses!

Un artiste à Tolède avait jadis sculpté
Une Mère de Dieu d'une telle beauté
Qu'on vit du haut des cieux la Vierge descendue
Pour venir de plus près admirer sa statue.
Elle se trouva belle au point de déposer
Au front de sa copie un gracieux baiser [1].
La Vierge maintenant, artistes de notre âge,
Viendrait-elle chez vous embrasser son image?

[1] On montre encore dans la cathédrale de Tolède cette statue merveilleuse, à qui la Vierge en l'embrassant communiqua le don des miracles. L'inscription suivante constate l'endroit où se posa le pied de la Mère de Dieu :

Quando la reina del cielo
Pusò los pies en el suelo
En esta piedra los pusò,
(Th. Gautier, *Voyage en Espagne.*)

POST-SCRIPTUM.

La peinture ne fait pas oublier au P. Besson ses devoirs de Frère-Prêcheur; il va souvent à Saint-Louis-des-Français rompre à ses compatriotes le pain de la parole divine. Il prêche tour à tour aux yeux et aux oreilles, et n'est pas moins éloquent par la parole que par le pinceau. Nous venons de l'entendre dans l'église de Saint-Louis, au milieu d'un auditoire choisi de Français et d'étrangers. Le moine-peintre m'apparut en chaire tel que je l'avais vu à Saint-Sixte, doux, simple, presque timide, mais tout débordant de charité. C'est un contraste complet avec le P. Lacordaire; ce n'est plus le fougueux et éloquent Dominicain tonnant dans la chaire de Bossuet; ce n'est pas le Frère Savanarole; c'est le Frère Angélique, c'est l'humble Frère-Prêcheur sortant de sa cellule et de son atelier, n'ayant que l'éloquence de sa figure et de sa vie; mais combien son exemple est déjà assez éloquent? Il paraît souffrant de la poitrine, il est pâle et maigri; il semble n'avoir qu'un souffle de vie, mais ce souffle émeut; il n'a qu'un filet de voix, si faible qu'il faut une oreille attentive pour l'entendre; mais tout cela touche et convainc, parce que Dieu y a mis l'onction divine, sans laquelle tout sermon est stérile[1]. Le P. Besson prit pour texte le mot de l'Évangile :

[1] Il fut révélé à un prédicateur célèbre qu'aucune des conversions qu'il avait faites n'était l'œuvre de son éloquence, mais que toutes étaient

Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Vous devinez tout ce qu'il a dû tirer de cette parole divine. Il nous cite l'histoire extraordinaire de saint Alexis. Tout le monde à Rome, nous dit-il, a visité son église sur le Mont-Aventin [1]. Et, quand il a fini son discours, en nous parlant du bonheur qu'on goûte à tout sacrifier à Jésus, jusqu'à sa santé, on le croyait sur parole, car il prêche moins par la voix que par l'exemple. L'aspect de sa figure décharnée et de son corps exténué était le plus éloquent des sermons. Un mot d'un de nos soldats exprime énergiquement l'impression qu'il nous fit à tous : Vois-tu cet homme-là, disait ce soldat à un de ses camarades, c'est un *crucifix vivant* qui nous parle!

Hyacinthe Besson, encore enfant, était déjà pieux comme un ange et charitable comme un saint. Sa famille n'était pas riche. Un jour, sa bonne mère lui fit cadeau d'une belle redingote neuve. L'enfant obtient la permission de porter son vieux vêtement à un pauvre homme qu'il connaissait. Il part, mais voilà qu'il revient revêtu de cette même vieille redingote. Surprise de sa mère! — Tu ne l'as donc pas donnée à ce pauvre homme? — Si,

dues aux prières d'un pauvre frère lai qui, assis sur les marches de la chaire, disait des *Ave Maria* pendant tout le temps du sermon, afin que Dieu le bénît par le succès. On attendait un jour dans un couvent d'Italie un religieux qui devait y prêcher et que sa réputation comme orateur y avait précédé. Le démon prend sa ressemblance et arrive à sa place; on l'invite à prêcher sur l'enfer; Satan déguisé y consent, et, comme son expérience est grande sur ce terrible sujet, il prononce un discours admirable. A l'arrivée du véritable prédicateur, le malin esprit fut forcé de se découvrir. On lui demanda si ce n'était pas contre ses intérêts de prêcher sur l'enfer un sermon aussi effrayant. « Point du tout, répliqua-t-il, je n'y avais pas mis d'onction, et cela ne pouvait pas faire de mal. »

[1] Voir plus loin la lettre intitulée : *L'escalier de Saint-Alexis.*

ma mère! — Il n'en a donc pas voulu? — Oh! si, ma mère, elle lui allait à merveille, et même il en était si content, que j'ai pensé qu'il serait bien plus heureux encore s'il avait la neuve, et je la lui ai donnée. »

Mademoiselle de M., qui vient de nous raconter cette anecdote, ajoutait qu'elle croyait redire un trait de l'enfance de saint François d'Assise ou de saint Martin de Tours.

XXXIII

SEIGNEUR, OU ALLEZ-VOUS?

A MADAME L. BERNARD.

Jeudi 20 janvier.

C'est aujourd'hui la fête de saint Sébastien, allons visiter sa basilique et ses catacombes. Prenons la voie Appienne et passons devant le vieux Saint-Sixte, dont la porte est fermée aujourd'hui. Le P. Besson craint peut-être de nouveaux visiteurs aussi importuns que moi. Le cocher nous propose d'aller voir à gauche les tombeaux des Scipions, cela nous tente peu ; nous préférons visiter les tombeaux des martyrs.

Nous passons sous l'arc de Drusus, enchâssé dans la porte monumentale de Saint-Sébastien, construite par Honorius et restaurée par Bélisaire; nous voici hors de Rome, toujours sur la via Appia. La route descend légèrement vers la vallée de l'*Almone*, que nous traversons sur un pont; c'est une petite rivière qui se jette.

dans le Tibre, et que notre cocher appelle dédaigneusement l'*Acquataccio;* chaque année les prêtres de Cybèle y lavaient la statue de leur déesse qui en avait besoin. En remontant cette vallée, on rencontre à gauche une pauvre petite église qui semble bien insignifiante, mais à laquelle s'attache une des plus touchantes traditions que je connaisse. On l'appelle l'église *Domine, quo vadis; Seigneur, où allez-vous?* Voici pourquoi.

Pendant le discours de la Cène, Pierre dit à Jésus : « Seigneur, où allez-vous? pourquoi ne puis-je vous « suivre maintenant? Je donnerais ma vie pour vous [1]. » Jésus lui répondit : « Tu donnerais ta vie pour moi! en « vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas « que tu ne m'aies renoncé trois fois. » Pierre racheta son reniement par son apostolat, sa captivité et sa mort. Il était captif dans la prison Mamertine; les fidèles de Rome, ayant trouvé moyen de rompre ses fers, le conjurèrent de fuir le courroux de Néron, et de vivre encore pour eux, lui rappelant la recommandation du divin Maître sur la fuite dans les persécutions [2]. Pierre céda et sortit de Rome par la voie Appienne. Arrivé ici pendant la nuit, il s'arrêta tout à coup. Il venait de voir apparaître Jésus-Christ, venant à sa rencontre avec sa croix rechargée sur ses épaules. L'Apôtre étonné lui demanda : *Seigneur, où allez-vous?* Il se souvenait peut-être du reproche que Jésus avait fait à ses disciples : « Je « vais à celui qui m'a envoyé, et nul d'entre vous ne me

[1] Domine, quo vadis? Quare non possum te sequi modo? Animam meam pro te ponam. (Joan., XIII, 37.)

[2] Cùm persecuti vos fueritis in unà civitate, fugite in aliam. (Matth. XX, 23.)

« demande : Où allez-vous? » Le Sauveur répondit cette fois à Pierre : « Je vais à Rome pour m'y faire crucifier « de nouveau [1]. »

L'Apôtre comprit que Jésus voulait être crucifié à Rome, non plus lui-même, comme à Jérusalem, mais dans la personne de son Vicaire. Il rentra donc dans Rome, et sa croix s'éleva bientôt sur le Janicule, comme la croix de son Maître s'était élevée sur le Calvaire.

On aime à se recueillir dans cette petite église élevée dès les premiers temps du Christianisme pour conserver le souvenir de cette apparition divine [2]. Deux fresques, à demi effacées et touchantes dans leur naïveté, rappellent à nos yeux saint Pierre étonné, faisant sa demande écrite à ses pieds : *Domine, quo vadis?* et Notre-Seigneur lui répondant : *Venio Romam iterum crucifigi.* Une balustrade en pierre marque et entoure l'endroit même où le Sauveur laissa la trace de ses pieds; ce qui fit donner aussi à l'église le nom de *Santa-Maria delle Piante.*

Un vieux Capucin, seul gardien de l'église, montre la dalle qui porte l'empreinte des pas du Christ, en avertissant que ce n'est que la copie exacte de la dalle véritable que l'on conserve à la basilique de Saint-Sébastien. Ce bon moine distribue aux pèlerins une gravure grossière qui représente l'empreinte des deux pieds

[1] Nocte muro egredi cœpit, et videns sibi in portâ Christum occurrere, urbemque ingredi, ait : Domine, quò vadis? Respondit Christus : Venio iterùm crucifigi, etc. (S. Ambros., *contr. Auxent.*)

[2] Tout à côté un petit oratoire de forme ronde fut bâti, en 1536, par la piété du cardinal anglais Reginald Pole, pour perpétuer la mémoire de ce même miracle. L'église *Domine, quo vadis* est pavée en partie des vieux blocs de la voie Appienne.

divins; on aime à l'emporter comme un souvenir. « Cette petite église, dit Mgr Gerbet, est une station particulièrement aimée de ces âmes qui, après avoir été déjà éprouvées par la souffrance, pressentent que des tribulations encore plus dures les attendent là où la voix de Dieu, le devoir les rappelle. La Rome païenne, qui préparait le martyre à saint Pierre, est une figure du monde. Ces âmes voudraient fuir loin de lui dans une retraite paisible, mais qu'elles prennent courage. Si elles sont forcées d'y retourner avec la croix, c'est le Sauveur qui la portera devant elles. Seigneur, où allez-vous? question de tous les temps, que la foi et l'amour adressent à Dieu, lorsqu'il nous dit de le suivre à travers les mystérieuses ténèbres de la douleur. Une méditation sur ces paroles, faites dans la chapelle qui en garde la mémoire toute vive, a rendu de la force à bien des cœurs qui en avaient besoin. »

Nous reprenons la voie Appienne. Après de longs détours et une forte montée, on aperçoit, à droite, de hauts cyprès, un long mur, et une petite porte avec cette inscription : *Ingresso alle Catacombe*. Ce mot fait battre le cœur des fils qui s'approchent des tombeaux de leurs pères. Mais il faut une permission spéciale pour entrer par là aux Catacombes. *Le commun des martyrs* y descend dans l'intérieur de Saint-Sébastien.

Voici enfin sur un plateau la célèbre basilique élevée par Constantin en l'honneur de ce grand martyr, capitaine de la première cohorte des gardes prétoriennes sous Dioclétien. Nous le vénérons comme chrétiens et comme Français. Son père était de la Gaule Narbonaise et sa mère de la Gaule Cisalpine. Il fut attaché à une co-

lonne dans le grand Cirque, et tué à coups de flèches; on avait écrit au-dessus de sa tête :

SEBASTIANUS
CHRISTIANUS

Toute sa gloire terrestre et toute sa félicité éternelle sont dans cette épithète. C'est aujourd'hui la fête de saint Sébastien; selon l'usage romain, sa basilique est jonchée de fleurs, et de nombreux pèlerins sont venus ce matin y faire leurs dévotions.

Ce sont des Franciscains qui ont la garde de cette église. Nous leur demandons à voir les Catacombes. Un Frère allume trois cierges, nous en prenons chacun un, et descendons d'abord dans l'oratoire souterrain où l'on montre le buste de saint Sébastien, par l'inévitable Bernin. Mais qu'il est loin de la statue du même saint par notre Puget, que nous avons admirée à Gênes dans l'église de Carignan! Auprès de Sébastien repose sainte Lucine, matrone romaine, qui ensevelit ici le corps du Martyr, après l'avoir retiré de l'égoût où les bourreaux l'avaient jeté. De l'oratoire nous descendons aux Catacombes. On croit en avoir la description dans la tête; mais, pour s'en rendre compte, il faut les visiter. C'est un labyrinthe, chef-d'œuvre des Dédales chrétiens, où le fil d'Ariane est fort nécessaire. Nous pénétrons avec recueillement dans ces étroits corridors, garnis d'un triple rang de *loculi*, fosses étagées comme des tiroirs ou comme les lits dans les navires. J'allais en avant, plein d'un saint respect et d'une pieuse émotion; j'étais prêt de m'agenouiller pour baiser cette poussière sacrée, quand je fus distrait par la voix de ma compagne de

pèlerinage, qui marchait derrière moi et m'appelait avec effroi, en me conjurant de quitter ces lieux ténébreux et de la ramener à la lumière. Elle était saisie d'une de ces terreurs peintes dans ce vers de Virgile, que saint Jérôme citait à propos de ces mêmes Catacombes :

> Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

Ce que je ne puis vous traduire en français que par deux vers :

> Partout la sombre horreur, partout l'ombre effrayante,
> Et le silence même ajoute à l'épouvante.

Marie se rappelait le jeune peintre Robert égaré dans les Catacombes, aventure qui a inspiré à Delille un récit où on trouve ce beau vers :

> Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Elle se souvenait également qu'il y a quelques mois, un écrivain français, venu à Rome pour écrire l'histoire de la Ville Éternelle, M. Mary Lafon, s'est perdu aussi, pendant six heures, dans les labyrinthes de la Rome souterraine. Le bon moine, surpris de la peur de la *signora*, avait beau l'assurer que ces messieurs avaient sans doute voulu aller tout seuls, sans guide, mais qu'avec lui nous n'avions rien à craindre, et qu'il connaissait ces souterrains comme les corridors de son couvent. Rien n'y fit. Ne souriez pas de ces terreurs, Madame; vous les auriez peut-être éprouvées vous-même. Il faut avouer que rien n'est plus solennel et plus impressionnant que ces avenues de sépulcres qui s'allongent dans

les ténèbres. Je voulais continuer, mais il fallut céder à cet effroi invincible, et remonter pour retrouver le jour et la lumière. Je me suis promis *in petto* de revenir un jour seul pour visiter tout à mon aise ces Catacombes. Ce nom célèbre vient d'un mot grec, κατακομβη, qui signifie *fosse, excavation souterraine*. Les montagnards des Alpes donnent encore le nom de *combe* à des gorges profondes qui semblent l'entrée d'un souterrain [1].

[1] Ainsi la *combe d'Enfer* près Martigny-en-Valais; ainsi au bord du délicieux lac du Bourget la *Haute-Combe*, qui donne son nom au célèbre monastère, le Saint-Denis des princes de Savoie. Au début de son conte intitulé : la *Combe de l'homme mort*, Charles Nodier assure que *combe* est un mot très-français qui signifie une vallée étroite et courte, creusée entre deux montagnes; mais, ajoute-t-il, on a omis cette expression dans le Dictionnaire, parce qu'il n'y a point de *combe* aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Luxembourg.

XXXIV

LES DEUX CÉCILE.

AU COMTE WILFRID D'INDY.

Au delà de Saint-Sébastien, la voie Appienne continue à mériter son vieux nom de la reine des voies [1]. Elle a aujourd'hui deux mille deux cent quatre-vingt-quinze ans d'existence, et montre encore avec orgueil son antique pavé formé de gros polygones de lave. Après avoir été foulée par les triomphateurs de l'antique Rome, l'Appienne a vu passer saint Pierre, et Notre-Seigneur a daigné lui laisser l'empreinte de ses pieds; elle a vu les premiers chrétiens porter furtivement les corps de leurs héros martyrs aux Catacombes, et elle voit aujourd'hui les pèlerins du monde chrétien qui vont vénérer ces reliques au fond des antiques sépultures de nos aïeux.

[1] . . . . . Qua limite noto
Appia longarum teritur regina viarum.
(Stace, *Sylv.* II.)

Que vous dirai-je de toutes les ruines antiques que l'on rencontre sur cette voie? La villa de l'empereur Maxence, le cirque et le temple de Romulus, et là-bas, entre Albe et Rome, le champ de bataille des Horaces et des Curiaces, avec deux grands tombeaux qu'on dit être ceux des Horaces. Je me plais à faire résonner dans ce désert sauvage le *Qu'il mourût* de leur vieux père, ce cri que les vieux Romains n'ont point trouvé et qu'ils auraient admiré. Il me semblait trouver ici une harmonie entre le génie de Rome et le génie de Corneille au milieu de cet horizon grandiose de la campagne romaine.

Toute cette voie Appienne, bordée d'une double rangée de tombeaux, était une avenue funèbre à l'usage des riches romains; c'était la mode de s'y faire enterrer, et d'y mettre des épitaphes mélancoliques, plaisantes ou injurieuses [1]. Quelle différence avec les inscriptions catacombales si graves, si dignes, si religieuses!

Sous le sol de l'Appienne, chargé de tant de *magnifiques témoignages du néant de l'homme*, se sont creusés les labyrinthes sacrés, les cités sépulcrales du Christianisme, destinés, non plus seulement comme les tombeaux païens, à rappeler aux hommes leur mortalité,

[1] Exemple de jovialité : Un mari et une femme se disputent encore dans leur tombe; c'est un dialogue entre eux et un passant : Heu viator paulisque consiste. — Miraculum hic, vir et uxor non litigant. — Qui sumus non dico at ipsa dicam hic levius. — Ebrius me ebriam nuncupat. — Non dico amplius. — Hei uxor etiam mortua litigat.

Exemple de mélancolie :

Te lapis obtestor leviter super ossa quiescas
Et mediæ ætati ne gravis esse velis.

Pierre, je t'en conjure, ne pèse que légèrement sur ces os, et ne sois pas trop lourde à un mort encore jeune.

mais à élever leurs âmes vers la pensée du triomphe et de l'immortelle vie.

En face de la troisième colonne milliaire, sur le sommet d'une colline, à gauche de l'Appienne, s'élève la plus gracieuse et la mieux conservée des sépultures païennes : c'est un des plus nobles ornements de la campagne de Rome. Ce tombeau a la forme d'une tour aux proportions élégantes. Comme le môle d'Adrien, il fut crénelé et fortifié au moyen âge; c'était la forteresse féodale des Gaétani, comme le Colysée était celle des Frangipani. Cette tour a une frise à festons entrecoupés de têtes de taureau, ce qui lui fit donner le nom de *Capo di Bove* par les pâtres de l'*Agro Romano*. C'est le tombeau de Cecilia Métella. Nous essayons en vain d'appeler l'écho artificiel qui répétait sept fois, dit-on, le doux nom de Cecilia. Cette ruine est imposante; le lichen et les câpriers sauvages s'en sont emparés et s'enroulent aux festons de marbre, triomphe de la vie végétative sur la mort éternelle. Quelle était cette Cecilia? Tout ce que nous apprend l'inscription de son tombeau, c'est qu'elle était fille de Quintus Cœcilius Métellus-le-Crétique, et femme de Crassus, le riche triumvir, qui lui éleva ce monument. On dit qu'elle enseigna à Cléopâtre la manière de fondre les perles dans du vinaigre pour les avaler dans son breuvage. Byron lui a consacré de beaux vers.

« Il est une vieille tour ronde et d'un style sévère, forte comme une citadelle; ses remparts de pierre suffiraient pour arrêter la marche d'une armée. Elle s'élève solitaire, munie encore de la moitié de ses créneaux, avec le lierre qui la couvre depuis deux mille ans, guirlande

de l'éternité, qui jette sur les débris du temps la parure de son vert feuillage. — Qu'était cette forteresse? Quel trésor est enfoui et caché dans ses caveaux? — Le tombeau d'une femme. — Mais qui était-elle, cette reine des morts, qui a un palais pour tombe? Fut-elle chaste et belle, digne de la couche d'un roi, — ou plus encore, — d'un Romain? De quelle race de guerriers et de héros fut-elle mère? A quelle fille transmit-elle sa beauté? Comment a-t-elle vécu? — Comment a-t-elle aimé? Comment est-elle morte? Est-ce pour consacrer la mémoire d'une destinée plus que mortelle qu'on l'a ainsi honorée et déposée dans cette magnifique sépulture, où n'oseraient pourrir de vulgaires dépouilles? Peut-être qu'elle mourut jeune; peut-être qu'elle succomba sous des chagrins bien plus lourds que la tombe colossale qui pèse sur sa cendre légère. »

La race des Cœcilius Métellus se glorifiait d'avoir pour aïeule Caia Cœcilia Tanaquil, femme de Tarquin-l'Ancien, dont Rome gardait la statue au Capitole, avec sa quenouille garnie de laine et son fuseau. Cette famille, au troisième siècle de l'ère chrétienne, donna à Rome une autre Cécile, plus illustre que les deux autres; l'Église l'a mise sur ses autels, et le monde la vénère encore. C'est sainte Cécile, vierge et martyre. Lisez son admirable histoire, récemment racontée par dom Guéranger, abbé de Solesme; et dites-moi si vous ne préférez pas son souvenir à celui de Cœcilia Métella.

« Les fondements du tombeau de la femme de Crassus, dit notre savant Bénédictin, plongent dans le sol même sous lequel s'étendent les cryptes mystérieuses à l'ombre desquelles la dépouille de la Cécile chrétienne

reposa durant six siècles. Plus d'une fois, sans doute, la martyre prédestinée, allant visiter dans les Catacombes les tombeaux de ses frères, ou recevoir les instructions du pape Urbain, a dû arrêter ses regards sur ce sépulcre d'une des femmes de son antique et illustre race; mais un obscur tombeau, mérité par ses souffrances pour le Christ, au fond des souterrains de l'Appienne, lui sembla préférable à toutes les splendeurs dont l'opulence de sa famille eût environné son sépulcre, sur cette même voie que Cécile ne pouvait parcourir sans rencontrer les fastueux souvenirs de ses aïeux. »

XXXV

LE PHÉNIX DES BASILIQUES.

AU VICOMTE ANTONIN D'INDY.

Du tombeau de Cœcilia Métella on va à Saint-Paul-hors-des-Murs, à travers la campagne romaine, par des chemins de traverse, creusés par les pluies d'orages et ombragés de grands arbres; ils nous rappellent ces chemins creux du Nivernais et du Bourbonnais, que nos paysans appellent aussi des *rues*, comme les Romains, *vie*. L'un de ces chemins s'appelle ici *Via Paradisi*, et est bordé par une petite chapelle dédiée à saint Isidore. Là-bas, voici des fouilles commencées dans ce sol inépuisable, qui garde encore dans ses flancs des mines et des trésors d'antiquités. A droite apparaissent, de loin en loin, les hautes murailles crénelées de Rome.

Après un voyage assez long et fort lent, voilà qu'au détour d'un gros rocher rouge, surmonté d'un pin, on découvre Saint-Paul-hors-des-Murs, à demi voilé par

une longue file de cyprès. C'est une des plus anciennes basiliques de la chrétienté, bâtie au lieu même où on enterra, après son martyre, « l'homme, dit le sceptique Stendhal, dont la parole a créé ce fleuve immense qui, sous le nom de religion chrétienne, vient encore aujourd'hui se mêler à toutes nos affections. La qualité de *saint*, qui, une fois, fut le comble de l'honneur, *nuit* aujourd'hui à saint Paul. Cet homme a eu sur le monde une bien autre influence que César ou Napoléon. »

Cette basilique, solitaire, immense, mélancolique, véritable temple du désert, se dresse majestueusement non loin du Tibre; sa charpente fut formée de cèdres du Liban, comme le temple de Salomon; fondée par Constantin, ruinée par les Vandales, dévastée par les Sarrazins qui remontaient le Tibre, renversée par un tremblement de terre, incendiée trois fois, dont une par le feu du ciel, on l'a toujours vue renaître de ses ruines et de ses cendres, comme le Phénix de la fable [1], comme la religion immortelle dont elle est un des sanctuaires les plus vénérés. Son dernier incendie eut lieu dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823. Le vénérable Pie VII touchait à ses derniers moments; cette même nuit, le pape, mourant, fut agité par un songe qui lui présentait sans cesse un grand malheur arrivé à l'Église. Il s'éveilla en sursaut plusieurs fois, et demanda s'il n'était rien arrivé de nouveau. Le lendemain, pour ne pas aggraver son

[1] En italien cette comparaison est meilleure parce que phénix est du féminin :

Così per li gran savi si confessa,
Che la Fenice muore e poi rinasce,
Quando al cinquecentesimo anno appressa.
(Dante, *Inf.*, XXIV.)

état, on lui cacha ce désastre, et il est mort peu après sans l'avoir jamais su.

On dit que cet incendie eut lieu par l'imprudence des plombiers, comme à Notre-Dame de Chartres. On a prétendu, mais c'est sans preuve, qu'un Anglais, Érostrate anonyme, y mit le feu, ne voulant pas que Saint-Paul de Rome fût plus longtemps le rival de Saint-Paul de Londres. En tout cas, l'Érostrate britannique s'est trompé dans son calcul. Saint-Paul de Rome renaît de ses cendres aussi vénérable et plus beau que jamais. A peine Pie VII mort, ses successeurs, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, sans s'étonner de ce désastre, sans s'effrayer de la dépense à une époque où la chrétienté ne donnait plus de secours d'argent au Saint-Siége, résolurent de tout reconstruire, avec une infatigable persévérance et une sainte obstination. Enfin, Pie IX aura la gloire d'achever la réédification de ce monument unique. J'ai entendu blâmer la reconstruction de Saint-Paul; les uns la critiquent à cause de l'énorme dépense qu'elle nécessite; les autres à cause du désert qui l'entoure et de la *mal'aria* qui l'enserre [1]; certains vont jusqu'à regretter, sous le rapport de l'art et du pittoresque, qu'on n'ait pas laissé Saint-Paul en ruines, comme Palmyre ou Balbeck, la basilique leur ayant paru faire bon effet avec sa forêt de colonnes calcinées par le feu, sa voûte crevée, ses grands murs pantelants, noircis par la fumée et recouverts d'un manteau de lierre, etc. C'est

[1] L'air de Saint-Paul était jadis très-salubre; les Papes mêmes y allaient passer l'été. Il paraît que la coupe d'un bois voisin, devenu un repaire de brigands, a contribué au mauvais air actuel. Les plantations de bois assainiraient beaucoup la campagne romaine.

à merveille; mais, Messieurs, il ne s'agit ici ni d'argent, ni d'air salubre, ni de pittoresque. L'Église n'est pas une ruine; elle n'en veut pas autour d'elle; elle ne peut, ni ne doit à aucun prix renoncer à ses plus augustes souvenirs. Demandez à une fille pourquoi elle restaure à si grands frais le tombeau de son père, pourquoi elle ne le laisse pas plutôt à l'état de ruine pittoresque, ou bien pourquoi elle ne le rebâtit pas ailleurs : pourquoi? parce que c'est là même que son père est mort et qu'il a été enseveli, parce qu'on ne change pas un souvenir de place! Ainsi vous répondra l'Église sur les tombeaux de ses deux Pères, de ses deux Fondateurs. La basilique de Saint-Paul est la sœur de la basilique de Saint-Pierre [1]. Mgr Gerbet nous a fait remarquer ce triangle sacré, dans lequel les basiliques de Latran, de Saint-Pierre et de Saint-Paul enferment Rome chrétienne. Chacune d'elles tomberait cent fois, qu'on la relèverait toujours. Les origines, l'histoire, l'organisation de la cité sainte, ont de tant de manières leurs plis et replis dans ces trois églises, qu'elles font partie, pour ainsi parler, de son essence monumentale, et que leur durée, sans doute, égalera sa durée.

C'est donc avec bonheur que je vois, malgré les difficultés et les objections, Saint-Paul ressuscité dans sa splendeur antique. Les Papes ont fait un appel à toute la chrétienté pour sa reconstruction. Le roi de Sardaigne a donné quatre-vingts colonnes de granit des Alpes, qui

[1] Elles sont aux deux extrémités de Rome, chacune sur leur rive du Tibre, immortelles gardiennes de la Ville Éternelle; Rome est entre deux; donc Dieu est là, dit une vieille inscription rapportée par Baronius :

Hos inter Roma est, hic sedet ergo Deus.

coupent la basilique en cinq nefs colossales. Non-seulement la Catholicité a répondu à cet appel, mais encore les puissances schismatiques et musulmanes. Aux deux extrémités de la nef on admire deux autels en malachite vert, d'un prix inconnu; c'est un don de l'empereur de toutes les Russies. Le baldaquin de la confession est supporté par quatre magnifiques colonnes d'albâtre oriental, hautes de cinquante pieds, envoyées par le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali.

Il est remarquable que la Russie et l'Égypte, le schisme et l'islamisme, aient voulu contribuer à la restauration de la basilique catholique. C'est à son passage à Rome que le tzar Nicolas a fait ce don à Grégoire XVI. Outre ces colonnes, Méhémet-Ali a envoyé aussi un obélisque. L'église de Saint-Paul était la seule des grandes basiliques du quatrième siècle qui n'en eût pas eu à sa porte. Ce sera une chose assez singulière, remarque Mgr Gerbet, qu'un obélisque du pays des Pharaons, donné par le chef mahométan de la race arabe, des descendants d'Ismaël, pour orner le tombeau d'un enfant de Jacob, supplicié comme un malfaiteur à Rome, et honoré dans le monde entier. Joignez à cela l'étonnante ambassade qu'en 1847 le sultan Abdul-Medjid envoya à Pie IX. Chékib-Effendi fut chargé par le chef de l'islamisme de le représenter auprès du grand kalife des chrétiens. L'Europe entière s'occupa de ce fait extraordinaire. L'objet de l'ambassade n'était rien moins que de s'entendre sur les intérêts des chrétiens d'Orient. La Porte, fatiguée des difficultés que lui occasionnaient sans cesse les ambassadeurs européens, eût désiré que le Saint-Siége se chargeât lui-même de la protection des chré-

tiens orientaux. Elle eût préféré cette tutelle morale et légitime aux tracasseries des grandes puissances. Chékib-Effendi fit à Pie IX un discours où il compara la Sublime-Porte à la reine de Saba allant voir un nouveau Salomon; il partit de Rome ravi de l'accueil qu'il avait reçu, et emportant sur sa poitrine, en forme de *nishun* (décoration) le portrait du Saint-Père.

Le résultat immédiat et considérable de cette ambassade fut le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem, confié par Pie IX à Mgr Valerga. Ce fut une véritable révolution dans les traditions de la diplomatie européenne en Orient. Certes, dans tout ceci, la Providence a caché un présage. Aujourd'hui, l'islamisme, ébranlé, appelle à son secours les *giaours*, et, malgré lui, il va se civiliser, c'est-à-dire se christianiser.

On aime à voir tout ce peuple d'ouvriers s'agitant autour du nouveau Saint-Paul : cela reporte à ces premiers temps où l'Église de Rome, rejetant, comme une fiancée, ses vieux vêtements païens, se revêtait d'une blanche robe de basiliques [1]. Il me semblait voir ici Constantin édifiant Saint-Paul. Justement, voici là-bas une musique guerrière, des troupes, des étendards avec le Labarum. On s'informe, et nous apprenons que nous venons de manquer d'une demi-heure la visite d'un Pape et d'un Roi. Pie IX vient de venir à Saint-Paul avec le roi Maximilien de Bavière pour voir poser sous le baldaquin les quatre colonnes de Méhémet-Ali.

L'intérieur de la basilique ressuscitée est d'un gran-

[1] Rejecta vetustate, candidam ecclesiarum vestem indueret, dit le vieux chroniqueur Raoul Glaber.

diose indescriptible ; la forêt de colonnes offre des perspectives à perte de vue. La vieille mosaïque du chœur, épargnée par l'incendie, a été remise à sa place ; mais on n'a pu sauver de la destruction la galerie des portraits des Papes, collection unique en son genre. On la remplace par une suite de médaillons qui donnent une grande activité à l'atelier de mosaïque du Vatican. Le tabernacle du treizième siècle, respecté par la flamme, se compose de colonnettes de porphyre incorporées à la table de l'autel, qui recouvre le tombeau de saint Paul, et supportant quatre arceaux et une voûte croisée, en style ogival. Pie IX a voulu que ce monument précieux fût enchâssé dans une nouvelle Confession, ainsi composée : quatre riches piédestaux, incrustés de lapis-lazuli, de malachite, de brèche égyptienne et de bronze doré, et portant, au milieu de ces précieuses matières, les armes de Pie IX, supportent les quatre colonnes d'albâtre oriental données par le vice-roi d'Égypte, et ornées elles-mêmes de bases et de chapiteaux en bronze doré d'un travail achevé. Ces colonnes sont surmontées d'un magnifique baldaquin, dont l'encadrement est orné de ciselures du meilleur style. Sur un fond de malachite et sur les quatre côtés de l'encadrement, on lit en grands caractères les paroles suivantes, choisies par le Souverain-Pontife lui-même :

TU . ES . VAS . ELECTIONIS
SANCTE PAULE . APOSTOLE
PREDICATOR-VERITATIS
IN . UNIVERSO . MUNDO.

Le monastère de Saint-Paul est réoccupé par un

abbé et des religieux qui y font revivre toutes les traditions de l'Ordre de Saint-Benoît. Le cloître, épargné en partie par l'incendie, est d'un style ravissant, semi-byzantin, semi-ogival, mais le cintre y domine encore; il est soutenu par plusieurs centaines de délicates colonnettes de marbres roulées en torsades et incrustées de mosaïques. Le préau du cloître est rempli de beaux rosiers épanouis, qui me rappellent ce passage des Révélations de sainte Brigitte, où elle compare Rome inondée du sang des martyrs à un champ fleuri de roses rouges. On a trouvé ici une épitaphe mutilée qui semble rappeler cette comparaison :

Pvrpvrevm . velvti . rosios . que . reg.....
Et genitrix natis lachrymasqve . reliq.....

Sous les portiques du cloître on a entassé une foule d'inscriptions et de débris arrachés à l'incendie et qui attendent encore leur place. Voici l'épitaphe du tailleur impérial :

Hic depositvs benemeritvs
Vestitor imperatorvm.

Voici trois sœurs ou trois amies chrétiennes qui se sont fait faire un *trisomum*, c'est-à-dire un tombeau à trois places dans les catacombes :

Agape et Rvstica et Erene
fecervnt sibi locvm
trisomvm.

Nous allons rentrer à Rome par la voie d'Ostie et la porte Saint-Paul. Un peu avant cette porte, à droite, on

vous fait remarquer une pauvre petite maison dont la partie inférieure sert de chapelle. Une inscription, encadrée entre deux colonnettes avec un bas-relief, indique aux passants le lieu où l'on croit que saint Pierre et saint Paul se sont séparés lorsqu'on les menait au martyre. « Cette scène d'adieux fraternels fait un heureux effet parmi les souvenirs qui entourent le berceau de l'Église romaine. Rome païenne a été fondée par deux frères, dont l'un a égorgé l'autre. La ville, qui devait régner sur le monde par le glaive, a été marquée originairement de la même tache de sang que la première ville de guerre construite par Caïn, le père de la race des géants. Rome chrétienne a eu pour fondateur deux hommes pacifiques comme Abel, plus frères par l'âme qu'on ne l'est par la chair, morts de la même mort, du même dévouement, aux portes de la même ville, la même année, le même jour. L'antique fratricide a été remplacé par une fraternité divine qui a présidé à la seconde naissance de Rome, destinée désormais à répandre par toute la terre, avec l'Évangile, le dogme et le sentiment de la fraternité humaine [1]. »

En rentrant à Rome par la porte Saint-Paul, nous

[1] Mgr Gerbet. — Voici l'inscription qui met dans la bouche des deux Apôtres quelques paroles d'adieux touchantes et naïves dans leur vieil italien :

In questo luogo si separarono S. Pietro et S. Pavolo andando al martirio et dice Pavolo a Pietro :

La pace sia con teco fundamento
Della chiesa et pastore di tutti
Li agnelli di Christo
Et Pietro a Pavolo
Va in pace predicatore dei buoni
Et guida de la salute dei justi.

arrêterons-nous devant la pyramide de Cestius, imitation en miniature des pyramides d'Égypte ? Elle fut élevée pour servir de tombeau à Caius Cestius, membre du collége des *Épulons*, prêtres chargés de préparer les jeux et les festins publics en l'honneur des dieux. Auprès de la pyramide s'étend le cimetière des protestants. Hélas ! la croix ne s'élève pas sur les tombeaux de nos frères séparés, pas plus que sur le mausolée du prêtre païen ! Aussi ce cimetière est triste et froid comme cette religion qui a perdu le culte des morts. Il y a quelques années, en Angleterre, on a intenté un procès à une pauvre femme de l'île de Wight, parce qu'elle avait fait tracer ces mots sur une tombe chérie : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. »

Et pourtant, messieurs les lecteurs bibliques, ceci se trouve dans la Bible, au livre des Machabées (livre II, chap. 12.)

XXXVI

LE VINGT-ET-UN JANVIER.

A M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Ne vous êtes-vous pas éveillé comme moi ce matin en pensant aux deux martyrs dont on célèbre aujourd'hui la fête : la sainte vierge Agnès et le saint roi Louis XVI? Louis XVI, qui, pour avoir refusé de souscrire à la déportation des prêtres fidèles, est devenu ainsi lui-même un confesseur de la foi, et fut mis à mort par les Nérons du peuple souverain. Le pape Pie VII, comme docteur particulier, a qualifié de martyre la mort de Louis XVI. La tour du Temple était une enceinte consacrée par le sang comme un amphithéâtre antique. On a recueilli dans l'appartement de Marie-Antoinette ces mots au crayon : *Regina martyrum, ora pro nobis.*

Artaud de Montor nous a raconté que Van-Praet, administrateur de la Bibliothèque Impériale, lui fit voir un

jour un paquet de livres ficelés et lui dit : « Après le 10 août, le Prisonnier du Temple fit demander à la bibliothèque le *Paradis* de Dante. Voilà les volumes de la traduction du vieux Grangier, ficelés et attachés tels qu'ils étaient quand on les a rapportés ici par ordre de la commune de Paris. » J'aime à me représenter Louis XVI cherchant des consolations dans la peinture du Paradis, si divinement tracée par Alighieri. Peut-être s'est-il arrêté à ce beau vers qui termine le chant quinzième :

E venni dal martirio a questa pace.

C'est peut-être là que le Roi-martyr, appelé par ses bourreaux, a fini sa lecture pour dire avec un calme héroïque : *Les voilà qui approchent.*

« La tragédie antique, dit M. de Beauchesne, dans sa Vie de Louis XVII, a-t-elle rien de comparable à ce drame de nos annales? Qu'est-ce qu'Agamemnon vulgairement égorgé, auprès de ce roi de France solennellement couché sous le couteau de la Convention? Astyanax précipité des tours d'Illion peut-il être comparé au Fils des rois très-chrétiens lentement abruti par un misérable? La veuve de Priam, se crevant les yeux, qu'est-elle auprès de la veuve de Louis XVI, raccommodant sa robe blanche pour monter à l'échafaud? »

Dans tous les temps le régicide a été considéré comme une calamité publique : le vieil Homère fait dire à Amphinomus : C'est une chose bien grave que de verser le sang royal.

Δεινὸν δὲ γένος βασιλῆϊον ἐστιν
Κτείνειν.

(*Odyssée*, XVI, v. 401.)

Shakspeare s'écrie dans *Hamlet* : La vie de tout individu est précieuse pour lui ; mais la vie d'un roi, d'où dépendent tant de vies, est précieuse pour tous. Un crime fait-il disparaître la majesté royale? A la place qu'elle occupait s'ouvre un gouffre effroyable, et tout ce qui l'environne s'y précipite.

The cease of majesty
Dies not alone; but, like a gulf, doth draw
What's near it with it.

(Acte. III, sc. 3.)

Le Tasse, dans sa *Jérusalem conquise*, a écrit sur l'assassin de Henri III une strophe qui semble une prophétie de l'assassinat juridique de Louis XVI et des malheurs de la Révolution française :

La Francia adorna or da natura e d'arte,
Squallida allor vedrassi in manto negro;
Nè d'empio oltraggio inviolata parte
Nè loco dal furor rimaso integro;
Vedova la corona, afflitte e sparte
Le sue fortune, e l' regno oppresso ed egro;
E di stirpe real percosso e tronco
Il più bel ramo, e fulminato il tronco.

Le 10 janvier 1793, le ministre de la République française à Naples avait expédié son secrétaire, Hugues de Basseville, et le major Deflotte au consul de France à Rome pour lui ordonner d'arborer le drapeau républicain. Pie VI refusa ce droit aux agents de la Convention régicide. Basseville et Deflotte, bravant cette défense, parcoururent le Corso en étalant sur eux et sur leur voiture les insignes tricolores. Le peuple romain irrité les siffla et leur jeta des pierres près de la place Co-

lonna; on prétend qu'ils répondirent par un coup de pistolet. Assaillis par une multitude furieuse, aux cris de : *Vive saint Pierre!* les deux républicains se réfugièrent derrière le palais Chigi, dans la maison du banquier Moulte; Deflotte se sauva par une fenêtre, mais Basseville fut frappé par un barbier d'un coup de rasoir dans le bas-ventre, dont il mourut dans la nuit, sans se douter qu'il allait être immortalisé par la poésie. Le célèbre Monti prit sa mort pour sujet d'un poëme qu'il intitula : *la Basvilliana*, et qui fut jugé digne de Dante. Le poëte nous peint l'âme de Basseville devant le tribunal de Dieu, condamnée à revenir sur la terre et à revoir la France pour y être témoin du résultat des doctrines républicaines que Basseville a voulu propager en Italie. Son ange l'accompagne dans ce pèlerinage; il parcourt la France, et c'est avec horreur qu'il la retrouve inondée de sang et de ruines. Il arrive à Paris, *la città dolente* :

A Parigi, che tardi e mal si pente
Della sovrana plebe cittadina.

Là il voit en frémissant l'échafaud dressé sur la place de la Révolution, et Louis XVI y monter comme sur le trône qui lui est préparé par l'amour de ses peuples. Rien n'égale l'énergie et la majesté sombre de ces tercets dantesques, que l'on ne peut traduire. Monti s'élève jusqu'au sublime, lorsqu'il nous peint le Roi-martyr, à l'exemple du Christ, pardonnant à ses bourreaux, et s'écriant à son tour ! Pardonnez-leur, mon Dieu, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font :

E a quel Giusto simil che fra' ladroni

Perdonando spirava, ed esclamando :
Padre, Padre, perchè tu m'abbandoni?
Per chi a morte lo tragge anch'ei pregando,
Il popol mio, dicea, che sì delira,
E il mio spirto, Signor, ti raccomando.

La France ne devrait jamais oublier qu'en condamnant Louis XVI, Robespierre a soutenu que, moralement, juridiquement et constitutionnellement, Louis XVI était innocent; mais que, politiquement, il devait mourir, par suite de la distinction de l'ordre politique d'avec l'ordre moral, principe déplorable, qui déclare l'ordre politique indépendant de la justice, de la morale, de la religion [1].

Mais retournons en arrière de quatorze siècles : « C'est aujourd'hui le jour de la naissance au ciel d'une vierge et d'une martyre de treize ans, c'est le jour de la fête de sainte Agnès. Que les hommes l'admirent, que les enfants ne désespèrent point de faire comme elle, que les femmes mariées s'étonnent, que les vierges s'encouragent à l'imiter. Son dévouement a été au-dessus de son âge, sa vertu au-dessus de la nature. Mais que pou-

[1] « Louis doit périr, parce qu'il faut que la patrie vive! » Voilà l'argument de Robespierre, c'est tout-à-fait celui de Caïphe : *Quia expedit unum hominem mori pro populo.* (Joan., XVIII.) Dans sa *Divine épopée*, Alexandre Soumet a trouvé pour Robespierre un supplice digne de Dante; le régicide le décrit ainsi lui-même :

C'est Louis, a-t-il dit... sous nos sombres coupoles
Laissez-moi recoller sa tête à ses épaules,
Sa tête qu'il n'a plus et que le fer coupa;
Je la porte en mes mains depuis qu'elle tomba.
La nuit, sur mon chevet de pierre je la place,
Et ma lèvre frissonne à son baiser de glace,
A son baiser d'amour, à ce signe clément
Dont le roi des enfers a fait mon châtiment.

vons-nous dire de celle dont le nom même renferme l'éloge; car Agnès en grec exprime la pudeur et la chasteté? » Ainsi parle, au début de son livre des *Vierges*, saint Ambroise, le plus éloquent des Pères sur l'éloge de la virginité; quand il prêchait sur ce sujet, les mères enfermaient leurs filles, de peur que les discours du saint évêque n'allumassent en elles l'amour du Christ, au point de leur faire renoncer à tout hymen terrestre.

Agnès souffrit le martyre dans la dixième persécution, celle de Dioclétien, dans les premières années du quatrième siècle. On place sa naissance vers 290. Ses parents étaient distingués à Rome par leur condition, mais plus encore par leur piété. Agnès avait de douze à treize ans quand un jour, revenant des écoles publiques, elle fut remarquée par le fils du préfet de Rome, Symphronius, qui, touché de sa grâce et de sa beauté, la demanda en mariage, en lui offrant tout ce que le luxe et les honneurs d'un patricien romain pouvaient offrir de séduisant à une jeune fille. Agnès lui répondit : « Je suis déjà fiancée à un autre époux plus noble et plus beau que vous, et qui m'a promis des présents plus magnifiques encore que les vôtres. Je me suis donnée à lui sans réserve, et je lui garde ma foi. L'aimer, c'est rester pure [1]. »

[1] Quem, cùm amavero, casta sum. (*Acta S. Agnetis.*)

Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose;
Chrétienne et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, Seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux,
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous, mais ce n'est point un homme;
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix,

Le jeune homme, désespéré de ses refus, tomba malade; les médecins découvrirent la cause de son mal et en avertirent son père. Le préfet de Rome trouva fort étrange qu'on préférât quelqu'un à son fils, et il demanda quel était cet époux auquel la jeune vierge se disait fiancée. Un de ses parasites lui apprit qu'elle était chrétienne, et qu'ensorcelée par des arts magiques, elle appelait le Christ son époux. Symphronius fit appeler Agnès et ses parents devant son tribunal, et, ne pouvant vaincre leur résistance, il fit peser sur eux l'accusation de christianisme [1], et leur laissa un jour de réflexion. Le lendemain, Agnès reparut devant le préfet avec la même résolution.

Écoutons ce dialogue :

SYMPHRONIUS : Je vois qu'on ne pourra vaincre ta folie, ni te faire entendre raison, tant que tu resteras fascinée par les superstitions des chrétiens. On va te conduire aux autels de Vesta, et là, si tu veux vivre dans la virginité, tu passeras tes jours et tes nuits à entretenir le feu sacré de l'auguste déesse [2]. — AGNÈS : Si, pour l'a-

Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
(Corneille, *Théodore, vierge et martyre.*)

[1] Cette accusation, nommée *Titulus christianitatis*, était dénoncée par un huissier, ou rendue publique par un écriteau. Son résultat immédiat était de frapper de terreur les amis de l'accusé, et de rendre sa défense impossible. Car prétendre que le christianisme n'était pas un délit, c'était encourir la colère du prince et du peuple, et d'un autre côté nier le corps du délit ne se pouvait, puisque l'accusé lui-même se glorifiait avec raison d'être chrétien. Le *Titulus christianitatis* créait la solitude autour des accusés et les livrait en proie à leurs juges et à tous leurs ennemis. (L'abbé Darboy, *Les Saintes femmes.*)

[2] Quelle différence entre la vierge chrétienne et les vestales, dont la

mour du Christ, j'ai refusé ton fils, qui du moins est doué de vie et de raison, comment puis-je rendre un culte à des idoles muettes et sourdes, et adorer des pierres inanimées? — SYMPHRONIUS : Je veux bien, en considération de ta jeunesse et de ton inexpérience, ne pas te punir sur-le-champ de tes blasphèmes. — AGNÈS : Je ne puis te savoir gré de ta pitié, et je te prie de ne pas prendre mon enfance en commisération. La foi vient du cœur et non des années. Dieu éprouve, non l'âge, mais la conscience. Quant à ces dieux dont tu veux m'épargner la colère, laisse-les s'irriter; qu'ils parlent, et me donnent eux-mêmes l'ordre de les honorer. Au reste, tu tends à un but que tu n'atteindras pas, fais comme tu l'entendras. »

Le préfet a recours aux rigueurs; la généreuse enfant passe d'elle-même son cou et ses deux mains dans les fers qu'on lui présente; mais ces fers ne vont pas à ses membres enfantins, et ils lui glissent des mains; on ne peut en trouver d'assez petits pour ce corps frêle et délicat. « Cruauté détestable qui n'épargne pas un âge pareil, dit saint Ambroise, merveilleuse puissance de la foi, qui obtint d'un âge aussi tendre un pareil témoignage. Elle n'a pas encore l'âge du supplice, et déjà elle est mûre pour la victoire. On l'entraîne vers les idoles pour la contraindre à leur offrir de l'encens; mais Agnès tend les bras au Christ, à travers les feux du sacrifice, et sa main forme, jusque sur les flammes sacrilége, ce signe de la croix qui est le trophée du Seigneur victorieux. »

virginité temporaire, comblée d'honneurs et de richesses, ne fut jamais éprouvée par le fer et le feu (Dom Guéranger)

C'est alors que Symphronius lui dit : « Tu braves la souffrance, tu n'attaches aucun prix à la vie; mais du moins, en qualité de chrétienne, tu regardes la vertu comme un trésor. Eh bien! choisis, ou de sacrifier à Vesta, ou d'être exposée dans un lieu d'opprobres d'où les sortiléges des chrétiens ne te sauveront pas [1]. » Agnès : « Si tu savais quel est mon Dieu, tu ne me parlerais pas ainsi. Moi, qui connais la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, je méprise tes menaces, également assurée de ne point sacrifier aux faux dieux,

1 THÉODORE.

Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.

VALENS.

Ah! je rabattrai bien cette fière constance.

THÉODORE.

Craindrais-je des tourments qui font ma récompense?

VALENS.

Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez...
Oui, je veux la punir, mais par l'ignominie...
Agréez ce supplice, et sans que je le nomme
Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,
Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur...
Cette haute infamie où je veux la plonger,
Est moins pour la punir que pour la voir changer.
Je connais les chrétiens : la mort la plus cruelle
Affermit leur constance et redouble leur zèle,
Et sans s'épouvanter de tous vos châtiments
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments.
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille,
Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort
Ce que n'obtiendraient point les frayeurs de la mort.

(Corneille, *Théodore*.)

et d'échapper aux dangers du lieu dont tu parles. Mon céleste Époux est trop jaloux de celles qui lui appartiennent pour les délaisser dans de pareils moments. J'ai pour gardien l'ange du Seigneur, l'ange de ce Dieu qui n'est point comme les vôtres d'airain muet, ni de marbre insensible, mais qui habite les cieux, d'où il veille et me défend. Tu peux me tuer, mais non me profaner [1]. »

Le préfet donne l'ordre d'exécuter sa sentence; on enlève ses vêtements à la jeune vierge, et on l'expose sous les arcades, *fornices*, du cirque Agonal. « La foule même en fut attristée, dit le poëte Prudence, et s'éloigna en détournant les yeux [2]. »

Voilà donc Agnès qui va se trouver en butte aux railleries effrontées des habitantes de ce lieu infâme, à la brutalité des soldats et des jeunes libertins romains. Mais l'Ange du Seigneur veille sur elle, et Dieu permet ce gracieux miracle : à l'instant sa blonde chevelure s'allonge jusqu'à ses pieds, et, s'épaississant comme celle d'Ève, revêt comme d'un voile d'or tout son corps virginal. En même temps, son Ange l'environne d'un rempart de lumière que l'œil ne peut franchir. Devait-on s'étonner, dit M. l'abbé Darboy, si Dieu, pour consoler la vertu et instruire les hommes, avait un jour donné à des sens qui lui étaient consacrés par un libre esprit et un cœur généreux, ce vêtement d'une splendeur éblouissante qu'il donne tous les jours, afin de réjouir le firma-

[1] Vita apud Boll.

[2] Christiani ad *leones*, virgines ad *lenones*, c'était le cri ordinaire des païens, et Tertullien leur dit dans son *Apologétique :* Proxime ad *lenonem* damnari christianam, potius quam ad *leonem*, confessi estis labem pudicitiæ apud nos acriorem omni pœna, et omni morte reputari.

ment et de mûrir les moissons, à un aveugle et muet soleil qui ne sait ni comprendre, ni aimer?

Le jeune Symphronius, venu pour jouir de sa vengeance, crut pouvoir braver cette merveilleuse lumière et la vaincre par l'obstination de son regard; mais il fut frappé comme d'un coup de foudre, et renversé aveugle et sans vie. Ses compagnons se mirent à crier : La magicienne a tué le fils du préfet! Quelques-uns, touchés de ce miracle, disaient : Elle est innocente.

Le vieux Symphronius accourt, et, saisi de douleur et d'effroi, il demande à Agnès par quelle opération magique elle a tué son fils. Elle répondit qu'il avait été étouffé par le démon impur, tandis que tous ceux qui avaient respecté la présence lumineuse de l'ange, étaient sortis sains et saufs. « Je te croirai, dit le préfet, si tu pries l'Ange de me rendre mon fils. — Tu ne le mérites pas, répondit Agnès; cependant, comme il est temps que la puissance de mon céleste Époux éclate, sortez tous, afin que je lui offre la prière accoutumée. » Restée seule, elle se prosterna la face contre terre, et pria le Seigneur avec larmes. Son Ange apparut de nouveau et ressuscita le jeune Symphronius, qui se mit à crier à haute voix : « Il n'y a qu'un Dieu au ciel et sur la terre, c'est le Dieu des chrétiens! » A ces mots, les aruspices et les prêtres poussent le peuple à la sédition; on crie de toutes parts : « A mort la magicienne, qui change ainsi les esprits! » Le préfet, à la vue de son fils ressuscité, était dans la stupéfaction. Comme Pilate, il eût voulu sauver l'innocence, mais il craignit la colère des pontifes et de l'empereur, s'il défendait Agnès contre sa propre sentence. Il s'éloigna, chargeant son vicaire Aspasien d'apaiser

l'émeute. Celui-ci fit allumer un bûcher où l'on jeta Agnès; mais les flammes venaient lui lécher les pieds, et, au lieu de la brûler, elles la rafraîchissaient comme une douce rosée. Agnès, les bras étendus, bénissait Dieu, et le feu s'éteignit tout à coup. Alors Aspasien ordonna de faire venir le bourreau. « A la bonne heure, s'écria alors la jeune vierge, d'après les vers de Prudence, je suis plus heureuse de voir venir à moi cet affreux et impitoyable visiteur, que si c'était quelque bel éphèbe, tendre et languissant, rempli de grâces et de parfums, et prêt à me faire porter le deuil de ma pudeur. Oui, cet amant-ci, je l'avoue, cet amant me plaît; mes pieds vont d'eux-mêmes à sa rencontre; je ne me ferai pas prier pour me rendre à ses désirs; je cours recevoir le baiser de son glaive, et je le ferai pénétrer jusqu'au fond de mon cœur. O Christ, reçois mon âme; je t'immole mon corps comme une hostie virginale [1]. »

« Ainsi, dit saint Ambroise, elle court au supplice avec plus de joie qu'une fiancée à la chambre nuptiale; elle marche comme on va, non à la mort, mais à l'immortalité; parée, non de joyaux, mais de la foi du Christ; couronnée, non de fleurs, mais de pureté. A cet âge où une piqûre d'aiguille arrache des larmes aux

[1] Exulto, talis quod potius venit
Vesanus, atrox, turbidus armiger,
Quam si veniret languidus ac tener
Mollisque ephebus, tinctus aromate,
Qui me pudoris funere perderet.
Hic, hic amator, jam fateor, placet,
Ibo irruentis gressibus obviam,
Nec dèmorabor vota calentia;
Ferrum in papillas omne recepero
Pectusque ad imum vim gladii traham.
(Aurelius Prudence, *hymne* IV.)

jeunes filles, Agnès présente tout son corps à la pointe du glaive des bourreaux. Tous pleurent, seule elle sourit; on s'étonne qu'elle prodigue si facilement une vie qu'elle n'a pas encore goûtée, qu'elle la sacrifie comme si elle l'eût épuisée. Tous admirent qu'elle soit déjà le témoin (martyr signifie témoin) du Seigneur, à un âge où elle ne pourrait encore disposer d'elle-même. Sa parole n'aurait pas de valeur dans la cause d'un mortel; on la croit aujourd'hui dans le témoignage qu'elle rend à Dieu. Quelles terreurs n'employa pas le bourreau pour l'intimider! Que de caresses pour la gagner! Combien d'hommes la demandèrent alors pour épouse! mais elle s'écrie : *La fiancée fait injure à l'époux, si elle se fait attendre. Celui-là m'aura seul, qui le premier m'a choisie. Que tardes-tu, bourreau? Périsse ce corps, qui peut plaire à des yeux que je n'aime pas*[1]! » Elle dit; elle s'agenouille, elle prie, elle courbe la tête sous le fer qui se lève, pour adorer son Dieu et aussi pour être mieux disposée à recevoir en plein le coup mortel qui ôte la vie du corps et assure celle de l'éternité. Le bourreau tremblait comme s'il eût été la victime; enfin le glaive s'abattit et lui trancha la tête d'un seul coup[2].

Rome a élevé deux églises à sainte Agnès : l'une sur la place Navone, l'autre sur la voie Nomentane. J'ai visité hier la première. C'est l'œuvre du Borromini, sous Innocent X Pamphili. En face, se dresse l'obélisque et la splendide fontaine du Bernin, avec ses quatre géants de

[1] Pereat corpus quod placere potest oculis quibus nolo.

[2] Joinville, prisonnier et prêt à être massacré, pensait à sainte Agnès comme un preux chevalier à la dame de ses pensées : Et lors, dit-il, me seignai et m'agenouillai au pié de l'un d'eulz, qui tenait une hache danoise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut saincte Agnès. »

marbre qui représentent le Nil, le Gange, le Danube et la Plata. L'église a un beau portail; elle est petite, ce n'est qu'une croix grecque en rotonde; mais elle est charmante et tout en marbre blanc. Dans le grand bas-relief qui orne le maître-autel, on voit sainte Agnès sur le bûcher, par le sculpteur Ferrata. Mais ce qui intéresse tous les cœurs, c'est la chapelle souterraine. A droite de l'autel de Sainte-Agnès, il y a une porte par où on descend dans ce lieu, qui n'est autre que l'arche du portique où Agnès fut exposée; les chrétiens y érigèrent d'abord un pauvre oratoire qui a grandi et est devenu cette magnifique église. Avec quelle émotion on descend par l'étroit escalier où, à la lueur d'un *cerino*, on vous fait lire cette inscription répétée dans l'église, où elle est gravée autour de la coupole en lettres gigantesques :

Ingressa Agnes tvrpitvdinis locvm Angelum Domini
præparatvm invenit.

On entre dans une crypte basse et voûtée; ses vieux murs et son pavé en mosaïque sont des restes des *fornices*, des arcades du cirque Agonal, devenu aujourd'hui la place Navone. C'est ici que cette petite vierge de treize ans, qui avait la beauté des chérubins et la pureté des anges, changea pour toujours, par sa présence de quelques instants, ce lieu infâme en un sanctuaire qui est encore tout embaumé des parfums de sa virginité.

Au-dessus de l'autel souterrain, on vous montre une des meilleures sculptures de l'Algardi : c'est un bas-relief qui représente la scène dont ce lieu fut le théâtre; des soldats, armés de torches, entraînent dans le lupa-

nar[1] Agnès dépouillée de ses vêtements, les bras chastement croisés sur sa poitrine, et revêtue de sa longue chevelure.

Dans une autre salle, à côté, qui servit de prison à Agnès, on voit un joli portrait d'elle, peint à l'huile par un peintre inconnu; elle est vêtue de rouge, couleur du martyre, et tend les bras à son agneau, son homonyme et son emblème.

Ce supplice infamant a été infligé par les persécuteurs à d'autres vierges chrétiennes : sainte Théodote Sabine, sainte Théophila, sainte Lucie, sainte Théodore; elles ne se tuèrent pas comme Lucrèce, elles ne se firent pas tuer comme Virginie, mais toutes attendirent le secours de Dieu, qui ne leur manqua pas.

Le grand Corneille, après le succès de Polyeucte, chercha un second sujet de tragédie chrétienne, et il crut l'avoir trouvé dans l'histoire de sainte Théodore et de saint Didyme, si admirablement racontée par saint Ambroise. Mais c'était un sujet impossible à faire réussir sur la scène, et Corneille échoua. Sa tragédie est mauvaise; mais ce que Voltaire y trouve de plus mauvais, ce sont les beaux vers chrétiens qui y étincellent

[1] Il y avait à Rome quarante-cinq palais consacrés à la débauche, sans compter une foule d'autres lieux semblables moins importants cachés sous les arcades, *fornices*, des forums, des bains, des cirques et des amphithéâtres; on en retrouve les traces au Colysée et à Nîmes. La débauche et le sang étaient les voluptés favorites de la société païenne. Horace dit à son fermier :

. . . . . Fornix tibi et uncta popina
Incutiniunt urbis desiderium.

Le mot lupanar vient de *lupa*, louve, nom qu'on donnait aux courtisanes; de là, dit-on, la fable qui a fait croire que la nourrice de Romulus était une louve. C'était Acca Laurentia qui avait ce surnom.

çà et là. Voltaire, qui s'est tant raillé de *Polyeucte*, ne pouvait manquer de rire de *Théodore;* mais il le fait avec un tel cynisme, qu'on ne peut guère citer entièrement les critiques qu'il lui prodigue dans son commentaire, plus indécent que la pièce même qu'il blâme si brutalement. Il dit dans une note : « Au reste, on doute fort que cette aventure soit vraie; ces contes qu'on nous fait de jeunes et belles chrétiennes condamnées..... sont l'opposé des mœurs et des lois romaines. » (Quelle connaissance de l'histoire avait cet homme!) Il ajoute : « Cet événement est faux, ridicule, abominable, il est tiré de ces légendes qui sont la honte de l'esprit humain. »

O monsieur Arouet de Voltaire! vous avez bien raison; tout ceci est trop au-dessus de vous pour que vous puissiez y comprendre quelque chose! mais vous ne nous empêcherez pas de trouver de beaux vers et de beaux sentiments dans cette pièce de Corneille, fort mal connue et fort décriée, grâce à vous.

Comme dans les tourments vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et par un châtiment aussi grand que nouveau
De votre vertu même ils font votre bourreau.....

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore
A ces dieux dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultère et prostitution!
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,
Et, dans vos dures lois, je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter!
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres!

Et quand Théodore apprend qu'elle n'a plus à craindre que la mort, elle s'écrie :

Ce n'est plus que du sang que réclame Marcelle,
Et, quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang, j'ai trop de quoi payer.
Rends, Didyme, rends-moi le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre !

Et ce dernier trait du dialogue de Didyme et de Cléobule :

Il faut vivre, Didyme, il faut vivre. — Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie et non pas au supplice !

XXXVII

LES AGNEAUX DE SAINTE AGNÈS.

A MADAME ERNEST LAFOND.

Vendredi 21 janvier.

Hier c'était la fête de saint Sébastien; demain, c'est celle de saint Vincent l'Espagnol, qui porte la victoire jusque dans son nom. « Entre ces deux fortes palmes, dit Dom Guéranger, apparaît aujourd'hui, tressée de lis et de roses, la gracieuse couronne d'Agnès. C'est à une enfant de treize ans que l'Emmanuel a donné ce mâle courage du martyre, qui l'a fait marcher dans l'arène d'un pas aussi ferme que le vaillant Chef de la cohorte prétorienne et que l'intrépide Diacre de Saragosse. » Rome entière est en fête pour célébrer la gloire de sa gracieuse Vierge, et elle se réjouit de retrouver encore sur son sol, après tant de siècles, la trace des pas innocents d'Agnès. On vient de me donner une brochure intitulée : *Inno di Marco Aurelio Prudenzio in lode della santa vergine e martire di Christo Agnese, volgariz-*

zato in un numero de versi eguale al testo da Pietro Ercole Visconti e offerto a Don Giovanni Torlonia nel giorno sacro alla memoria della martire dell' anno del Signore MDCCCLIII. C'est une traduction italienne de l'hymne adressée à sainte Agnès, dans le quatrième siècle, par le vieux poëte espagnol et chrétien Aurélius Prudence.

Dès huit heures du matin, je pars seul, en voiture découverte, par un temps magnifique, mais très-frais; je suis ravi de mon pèlerinage en l'honneur de sainte Agnès, et je plains mes compagnons de voyage que j'ai laissés dans leur lit ou au coin de leur feu. Il faut traverser la place d'Espagne, la place Barberini, monter jusqu'à la fontaine du Moïse, et prendre la longue rue qui vous fait sortir de Rome par la porte Pia, œuvre de la vieillesse de Michel-Ange. Je relis en route l'hymne de Prudence. Voici le début de cette poésie chrétienne, si vieille et si jeune à la fois : « Le tombeau d'Agnès, la vaillante vierge, l'héroïque martyre, s'élève à la vue des murs de la cité de Romulus; Agnès est la protectrice de Rome et des Romains; mais elle ne protége pas moins les étrangers qui viennent lui adresser de pures et fidèles prières. » Le poëte décrit ainsi le vol de l'âme d'Agnès : « Cette âme délivrée s'échappe rayonnante et pure, et s'envole vers les cieux escortée par les Anges et laissant après elle un sillon de lumière. Elle contemple le monde fuyant sous ses pieds; elle voit de haut les ténèbres de la terre; elle sourit avec dédain à l'aspect de tout ce que la roue du soleil éclaire, de tout ce qui s'agite dans le vain tourbillon de l'existence humaine, à la vue de cette mobilité prodigieuse qui emporte toutes les choses

du temps : rois, puissants de la terre, pouvoir, honneurs, soif enragée de l'or satisfaite par tous les moyens, splendeur des palais, vanité des vêtements, colère, craintes, désirs, dangers, longues douleurs, courtes joies, rage de l'envie noircissant tout à sa fumée; enfin ce qui est le comble des maux, les nuages épais du paganisme et de l'idolâtrie : voilà ce qu'Agnès foule aux pieds, tandis que Dieu lui met au front deux couronnes : l'une pour sa pureté, l'autre pour son martyre. O Vierge heureuse! ô gloire nouvelle des cieux, incline vers nos demeures souillées ta tête ornée de ce double diadème! O toi, à qui le Tout-Puissant a fait la grâce de rendre chaste même un lupanar [1], nous serons purifiés si tu nous illumines le cœur de la splendeur de ton visage! Tout devient pur partout où tu daignes tourner ton regard ou poser ton pied virginal. »

On sort de Rome et on prend la voie Nomentane à travers la campagne, en laissant à gauche la villa Albani, décorée comme un palais moresque; en face de soi, quel horizon se déroule sous ce soleil matinal! Il me rappelle exactement ce passage des *Martyrs* de Chateaubriand [2] : « La rosée brillait suspendue aux plantes comme une manne : la campagne romaine se montrait tout éclatante

[1] Cui posse soli cunctiparens dedit
Castum vel ipsum reddere lupanar.

[2] La poésie espagnole et française a dignement célébré la gloire des *témoins du Seigneur;* après l'Espagnol Prudence, premier poëte des martyrs, est venu l'Espagnol Caldéron qui, dans son beau drame du *Magico prodigioso*, a peint le martyre de sainte Justine et de saint Cyprien; après Corneille, chantre de Polyeucte, nous avons eu Chateaubriand, dont le poëme des *Martyrs* est si vivement apprécié par ceux qui ont vu Rome et étudié son histoire.

de la fraîcheur et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppait une vapeur diaphane, se peignaient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa fleur. »

En continuant la Nomentane jusqu'à deux milles de Rome, on arrive, à gauche, devant un haut bâtiment en pierres brunes, sans aucun caractère religieux. Sur toute la route, jusqu'à cet endroit, je rencontre une longue file de piétons et de voitures; c'est un *Long-Champ* romain, mais religieux comme celui de Paris, quand nos pères allaient entendre l'office de la semaine sainte à l'abbaye de Long-Champ. Ici cette procession a un bien autre caractère; on y voit circuler étrangers, curieux, pèlerins, mendiants romains, paysans et paysannes des environs; car Sainte-Agnès-hors-des-Murs est une paroisse rurale; son abbaye appartient aux chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, appelés *Rochettini.*

« Quoiqu'un sentiment triste, dit Mgr Gerbet, soit presque toujours inséparable du spectacle de la mort et de ses œuvres, car *ce n'est pas Dieu qui a fait la mort,* il y a néanmoins certains tombeaux sur lesquels la Providence a réuni des images, des idées gracieuses avec tant de profusion, qu'elles en voilent entièrement le côté sombre : pareilles à des palmes verdoyantes qui seraient accumulées sur les coins noirs d'un drap mortuaire, de manière à ne laisser paraître que la croix blanche du milieu. » N'est-ce pas ainsi que s'offre à nous le tombeau d'Agnès sur la voie Nomentane? Là, parmi ces riants coteaux célébrés par Martial et par Pline, fut inhumée,

assez près d'un temple de Diane, la jeune Martyre de la foi et de la pudicité.

Les parents d'Agnès étaient dignes d'une telle fille; loin d'être attristés de sa mort, qui était sa véritable vie, ils emportèrent son corps avec une sainte joie [1] dans un domaine qu'ils possédaient près de la Nomentane. Un grand nombre de chrétiens accompagnèrent le corps de la jeune Vierge jusqu'à la crypte où elle devait reposer; parmi eux se trouvait la petite Émérentienne, sœur de lait, *collactanea*, d'Agnès. En sortant de la catacombe, le cortége est assailli par une embuscade de païens. Les fidèles se dispersent au milieu d'une grêle de pierres qui en blessent plusieurs. Émérentienne, au lieu de prendre la fuite comme les autres, reste intrépidement au milieu de la voie, et ose reprocher aux agresseurs leur barbarie et leur impiété. Mais ce peuple insensé, n'écoutant que sa haine pour le nom chrétien, lapide lâchement la courageuse enfant, qui tombe écrasée sous les pierres qu'elle teint de son sang; elle n'était encore que catéchumène, mais la palme du martyre lui servit de baptême, et, disent les *Actes*, elle fut baptisée dans son propre sang, *proprio baptizata sangue*. C'est ainsi qu'elle put rejoindre au ciel la jeune enfant qui jouait autrefois avec elle sur le même sein nourricier; c'est ainsi que l'héroïque fraternité du martyre s'unit chez ces deux vierges à la douce fraternité du lait [2].

La nuit suivante, les chrétiens revinrent recueillir le

[1] Parentes vero ejus *cum omni gaudio* abstulerunt corpus ejus. (*Act. S. Agn.*)

[2] Beata nutrice che col suo latte ebbe la sorte di allevare queste due sante vergini e martiri. (Mazzolari.)

corps d'Émérentienne, et le déposèrent auprès de celui de sa sœur. Malgré les persécutions des païens, les parents et les amis d'Agnès ne craignaient pas de veiller sans cesse dans la grotte de son sépulcre; tout à coup, dans le silence de la nuit, ils voient une armée de vierges qui, revêtues de cyclades tissues d'or, passaient à travers un nuage lumineux; à leur tête apparaît Agnès, vêtue aussi d'une tunique éblouissante, ayant à sa droite un agneau plus blanc que la neige [1]. Agnès prie ses compagnes de s'arrêter un peu, et, debout devant ses parents, elle leur dit: « Vous voyez qu'il ne faut pas me pleurer comme une morte; félicitez-moi, et réjouissons-nous ensemble. Mes compagnes et moi nous habitons un palais de lumière, et je suis unie dans les cieux à Celui que j'ai aimé sur la terre de toute ma puissance d'aimer. » Cette apparition attira le peuple en foule au tombeau d'Agnès; sa catacombe ne resta pas longtemps solitaire; elle fut bientôt entourée de nouvelles chambres sépulcrales ornées de peintures. « Les tombes les plus distinguées, dit Mgr Gerbet, s'empressèrent de se réfugier autour du puissant cercueil de cet enfant. Constance, fille de Constantin, s'était fait enterrer près d'elle, et, peu de temps après, deux autres filles du même empereur, Hélène, femme de Julien

[1] *Ad dexteram ejus agnum nive candidiorem.* (*Acta.*) Saint Augustin dans son discours sur Agnès remarque que son nom signifie agneau en latin, *agna*, et chasteté en grec, ἁγνός; elle eut en effet tout ce qu'exprime son nom : l'innocence de l'agneau et la pureté des anges. Dans son panégyrique de sainte Agnès, Massillon, flagellant les vices de son siècle, s'écrie : « On voit l'impudence devenue un bon air, et le nom de la pudeur consacré à celui de la Vierge illustre que nous honorons, devenu un nom de mépris et de risée. » N'est-ce pas une vive allusion à l'Agnès de l'*École des Femmes?*

l'Apostat, et Constantine, femme de Gallus, décédées, l'une à Vienne, dans les Gaules, l'autre au fond de la Bithynie, vinrent de l'Occident et de l'Orient, rejoindre leur sœur endormie à l'ombre de la jeune sainte. »

« Cette vision des parents d'Agnès a ici un charme particulier, parce qu'à la scène céleste qu'elle retrace correspond une scène terrestre, qui semble être l'image de la premiére. L'empressement avec lequel les vierges du ciel se réunissent autour de l'âme de sainte Agnès se répéta bientôt après, parmi les vierges de la terre, autour de son tombeau. C'est là, en effet, que, dès l'aurore de la paix de l'Église, Constance Auguste, la fille de Constantin, qui s'y fit enterrer, a fondé le premier monastère de femmes qui ait eu une existence assurée. Beaucoup de vierges romaines y ont suivi la fille du premier empereur chrétien, pour s'y revêtir de l'habit des religieuses, en attendant ces cyclades d'or qui avaient été vues dans la cellule mortuaire de la Sainte. Quelques débris du vieux monastère se sont conservés jusqu'aux temps modernes, particulièrement l'entrée de l'escalier par lequel les religieuses descendaient dans le souterrain que leurs célestes sœurs avaient visité. Un autre trait de la vision, l'agneau plus blanc que la neige, semble s'être incorporé dans une cérémonie qui subsiste encore aujourd'hui. » Je viens d'en être témoin, et je vais vous la raconter, si vous voulez bien me suivre jusqu'au bout dans ce pèlerinage au tombeau de sainte Agnès.

« Il n'y a peut-être pas de lieu dans la campagne romaine où l'âme recueille plus d'impressions d'innocence et de sérénité. »

Voici venir la voiture du cardinal Fornari, titulaire de Sainte-Agnès-hors-des-Murs. J'entre à sa suite dans ce haut bâtiment dont j'ai parlé; nous traversons un préau planté d'arbres, et, une voûte franchie, on trouve à droite l'entrée de la basilique. Au lieu d'y monter, il faut y descendre par un large escalier de quarante-cinq marches en marbre blanc. Les murs sont incrustés d'inscriptions catacombales. C'est une église qui sort à peine des catacombes, c'est une chrétienne des premiers temps comme la Vierge dont elle porte le nom. Pareille à Agnès, restée immaculée au milieu du lupanar, sa basilique est demeurée intacte au milieu des révolutions, des saccagements, et même des restaurations. C'est aujourd'hui un des plus vieux et des plus complets édifices de Rome chrétienne.

« Elle semble, remarque Mgr Gerbet, avec son style primitif et ses formes pleines de pureté, n'être que l'épanouissement de la tombe virginale exhaussée et agrandie. »

Constantin l'éleva à l'endroit même où on retrouva le corps décapité de la jeune Martyre. Quoique presque souterraine par l'exhaussement du sol, la basilique d'Agnès est bien éclairée; elle est divisée en trois nefs. Ce qu'elle a d'original, ce sont, au-dessus des nefs latérales, deux portiques qui font le tour de l'église, étagés l'un sur l'autre [1], en doubles arcades, soutenues par trente-deux colonnes antiques de marbres différents; il

[1] M. Hittorff s'est heureusement inspiré de Sainte-Agnès-hors-des-Murs en construisant Saint-Vincent-de-Paul, qui peut donner aux Parisiens une idée des élégantes basiliques de Rome; l'espace laissé par l'architecte entre les colonnes de la nef et les tribunes supérieures a ouvert un vaste champ au pinceau si chrétien de M. Hyppolite Flandrin, qui n'a pas oublié sainte

y en a quatre, deux de *Porta Santa* [1], et deux de *Pavonazetto*, qui comptent jusqu'à cent quarante cannelures. Les deux dernières, près de la porte, sont de marbre de Numidie. On y trouve un mélange d'ordres d'architecture qui prouvent que divers temples païens ont été mis à contribution pour élever l'église de cette enfant. La mosaïque de la *tribuna* est un hommage du pape Honorius Ier.

Agnès y apparaît dans l'attitude du triomphe, la tête nimbée et couronnée, vêtue du laticlave enrichi de pierreries, costume impérial et byzantin, qui prouve qu'à cette époque on faisait venir à Rome les mosaïstes de Byzance. A droite est le pape Honorius, et à gauche le pape Symmaque; du côté du saint Évangile s'élève un candélabre antique en marbre blanc, à feuilles d'acanthe, d'un travail exquis. Le plafond de l'église est en bois sculpté; au centre, Agnès et son agneau; à sa droite, la Sainte des roses fleuries, Élisabeth de Hongrie, la couronne en tête et la sainteté au front; à sa gauche, sainte Cécile, l'harmonieuse martyre, dont l'Église célèbre le nom à côté de celui d'Agnès dans le canon de la Messe. Au-dessus du maître-autel est la statue d'Agnès formée d'un torse antique en albâtre oriental; la tête, les mains, les pieds, sont modernes, en bronze doré; c'est l'œuvre du sculpteur français Cordier, que les Italiens appellent Cordieri.

Cette basilique est une encyclopédie de l'art. L'anti-

Agnès et son agneau dans cette longue procession de saintes et de saints se déroulant comme des Panathénées chrétiennes.

[1] Les Italiens donnent ce nom à une sorte de brèche qui forme les chambranles de la *Porte-Sainte* du Jubilé à Saint-Pierre du Vatican.

quité païenne a donné la forme du monument avec ses colonnes de jaspe et de porphyre; l'antiquité chrétienne brille dans les mosaïques et dans l'ornementation. « Ce rendez-vous des deux mondes, dit M. l'abbé Gaume, l'un vaincu et l'autre vainqueur, contribuant, chacun à sa manière, à orner le temple d'une enfant; cette longue suite de siècles qui viennent en passant déposer leur hommage à ses pieds, forment une de ces délicieuses harmonies que Rome a le privilége d'offrir au catholique, seul capable de les comprendre. »

Le baldaquin du maître-autel, formé d'une coupole en marbre, repose sur des colonnes de porphyre; l'autel, composé des marbres les plus rares, renferme le corps de la jeune sainte. Le cardinal Paul-Émile Sfondrato, qui eut la gloire de découvrir le tombeau de sainte Cécile, eut celle aussi de retrouver le corps d'Agnès. Le 8 octobre 1605, il fit faire des recherches sous l'autel-majeur de la basilique, et il découvrit, dans un caveau, les restes précieux d'Agnès et d'Émérentienne [1].

Arrivé de bonne heure, avant l'office, j'eus tout le loisir de visiter en détail la noble demeure que les siècles ont élevée à notre Sainte. L'escalier et les nefs sont

[1] Les deux corps étaient couchés sur le dos et tournés à l'Orient, selon l'usage chrétien. Les ossements qui posaient immédiatement sur les marbres étaient demeurés solides. La place droite aida à discerner Agnès de sa compagne; près d'elle on remarquait un léger amas d'une matière qu'il fut aisé de reconnaître pour les restes coagulés du sang que les Fidèles avaient recueilli après son martyre. On découvrit aussi sous les deux corps une certaine quantité de terre qui sans doute aussi avait été imprégnée de leur sang, et que l'on avait réunie dans une même sépulture, comme on en a plusieurs exemples. Près de la tête des deux Vierges on reconnut les dernières traces d'un tissu léger qui devait être évidemment un reste de leurs voiles. (Boldetti cité par Dom Guéranger.)

jonchés de rameaux de buis, signe de fête et de joie pieuse à Rome; l'autel est émaillé de roses blanches, emblème de la virginité, et de roses rouges, symbole du martyre. Des draperies de toutes couleurs, élégamment enlacées, flottent autour des colonnes antiques. C'est ce que les Romains appellent *habiller* une église. Ils ont un proverbe qui assure qu'il faut voir Saint-Jean-de-Latran nu et Saint-Pierre habillé. On a mis aujourd'hui à sainte Agnès sa robe de noces pour célébrer la fête de ses fiançailles avec l'Agneau mystique.

J'étais dans la deuxième chapelle à droite à regarder une belle tête de Christ attribuée au ciseau de Michel-Ange, quand l'heure de la messe arriva; la foule grossissante envahit les trois nefs; ne sachant plus où me réfugier, je monte au hasard un escalier qui me mène à la double galerie du double portique circulant autour de la basilique. J'y trouve aussi là beaucoup de monde, mais heureusement une place au premier rang auprès de deux personnes de ma connaissance. De là nous jouissons d'une vue complète sur l'intérieur de l'église. Au centre de la galerie, nous voyons se placer, dans une attitude grave et recueillie, l'éminent cardinal Fornari, ancien nonce à Paris. En face de lui, près de l'autel, est son portrait, qu'il a donné selon l'usage à sa basilique. Titulaire de Sainte-Agnès, il vient présider à sa fête. Comme Jésus-Christ est l'époux mystique de l'Église universelle, chaque cardinal est considéré comme l'époux de l'église particulière dont il porte le titre. Il lui fait cadeau de son portrait; il est son seigneur et maître, il a seul juridiction sur elle, et il doit pourvoir à tous ses besoins matériels et spirituels. Les cardinaux étran-

gers trouvent de la sorte à Rome un *chez-eux* dans leurs églises respectives. Mais quelle plus charmante basilique, quelle plus pure et plus noble épouse que Sainte-Agnès-hors-des-Murs [1] !

La matinée de cette fête était belle et pure comme le martyre et la virginité, mais elle était aussi froide comme le tombeau. Nous souffrions vraiment du froid dans notre galerie, et nous nous rappellions le pape Paul V, qui mourut du refroidissement qu'il éprouva dans cette église quand il fit la translation du corps d'Agnès dans une châsse d'argent, le jour de sa fête, le 21 janvier 1621 [2].

La messe commence. Que cet office est beau ! comme la liturgie romaine a trouvé de mélodieux répons en empruntant à Agnès les paroles où elle exprime son naïf amour et le bonheur qu'elle éprouve d'être fiancée au Christ [3] ! A la fin de la messe, après l'*Agnus Dei*, chacun fut attentif et empressé de voir la bénédiction des agneaux de sainte Agnès. Tout est si candide et si ravissant dans la légende de cette petite vierge, que le

[1] Un jour, raconte la *Légende dorée*, le pape dit à un cardinal qu'il lui donnerait une épouse à nourrir et à garder; c'était l'église de Sainte-Agnès qu'il lui confiait; il lui donna donc un anneau, et il lui commanda d'épouser l'image de la Sainte; et l'image tendit son doigt, prit l'anneau, et choisit ainsi le cardinal pour époux.

[2] Descensus in basilicam fit per gradus triginta duos. Hinc magna loci frigiditas, quæ Paulo V ibidem sacrum virginis corpus transferenti ac sacra celebranti lethalem morbum creavit. (Mabillon, *Iter Italicum*.)

[3] Posuit signum in faciem meam, ut nullum præter eum, amatorem admittam... Amo Christum in cujus thalamo introibo, cujus mater virgo est, cujus pater feminam nescit, cujus mihi organa modulatis vocibus cantant. Quem cùm amavero, casta sum, cùm tetigero, munda sum, cùm accepero, virgo sum. Ipsi sum desponsata cui Angeli serviunt, cujus pulchritudinem sol et luna mirantur.

temps, loin d'en affaiblir l'impression, semble chaque année la rajeunir par cette cérémonie séculaire, inspirée sans doute par le souvenir de la vision de ses parents. « Cette vision, dit Mgr Gerbet, n'ayant pas été sans influence sur la liturgie de sa fête, puisqu'elle a donné lieu, suivant Durand, à l'institution d'une seconde solennité en son honneur, il est vraisemblable que la bénédiction d'agneaux blancs, analogue d'ailleurs au nom de la sainte, s'est rapportée originairement à la partie de la légende qui lui correspond, comme l'ancien monastère de religieuses correspond au cortége des vierges qui accompagnaient la jeune martyre. Cette apparition des choses d'en haut semble donc avoir laissé dans ce bas monde, autour du tombeau qu'elle avait éclairé, une double empreinte d'elle-même sous des formes terrestres, comme on voit un vase de fleurs, placé près du tabernacle, au sommet de l'autel, dans la plus vive lumière des cierges, projeter son ombre et dessiner ses contours sur le pavé de la chapelle. »

Le moment est arrivé; le cardinal et le clergé sortent de la basilique, et y rentrent bientôt processionnellement. La marche est ouverte par deux clercs portant les flambeaux, l'encensoir et le bénitier, puis viennent deux prêtres, en grands manteaux noirs, tenant chacun sous son bras un coussin de damas rouge, orné de franges d'or, sur lequel est mollement couché un petit agneau blanc comme la neige, les pattes repliées sous lui et liées délicatement par des rubans rouges, la tête couronnée de roses, et les oreilles étoilées de rosettes fleuries; l'un des agneaux, résigné à tant d'honneurs, avait doucement couché sa tête entre ses pattes et ne

remuait plus ; l'autre, plus vif et plus impatient, relevait hardiment la tête, et regardait tout ce monde avec un mélange de crainte et de naïve effronterie ; rien de plus amusant que d'observer le caractère si différent et si bien tranché de ces deux jolis petits animaux, caractère qu'ils conservèrent jusqu'à la fin, comme les héros d'un drame bien composé. Le foule se pressait autour d'eux ; c'était à qui pourrait les toucher et les caresser. On les déposa sur l'autel, l'un à l'Epître, l'autre à l'Évangile. Le célébrant prononça alors une magnifique prière liturgique ; il jeta aux deux agneaux de l'eau bénite, ce qui leur fit secouer la tête, puis il les encensa comme l'emblème de *cet Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde* [1].

Du haut de notre galerie nous avons joui à notre aise de ce spectacle pastoral ; pieuse et poétique *bergerie*, qui valait bien celles de M. de Florian.

Après la bénédiction, le cortége retourne à la sacristie, et les deux agneaux sont remis, à titre de *canon*, au maître des cérémonies de Saint-Jean-de-Latran. Accompagné de deux serviteurs de l'église, il ira les porter aux pieds du Saint-Père, qui les bénira lui-même. Le Camerlingue des sous-diacres apostoliques les transportera ensuite dans un monastère de religieuses, désignées par le Souverain-Pontife pour en prendre soin. Ce

[1] Le symbole de l'agneau mystique, décrit dans l'Apocalypse, a été reproduit par l'art chrétien dès les premiers temps. Dans les peintures des Catacombes Jésus-Christ est représenté comme un agneau le front orné du nimbe crucifère

Sub cruce sanguinea stat Christus in agno
Agnus ut innocua injusto elatus hostia letho
(*Inscription dans la basilique de Fondi.*)

sont ordinairement les religieuses de Saint-Laurent *in Panisperna*, ou les Bénédictines, qui, pendant plus de mille ans, occupèrent le couvent de Sainte-Agnès-hors-des-Murs. Ces bonnes sœurs les élèvent avec autant de soin et d'amour que nos Visitandines de Nevers élevaient leur perroquet; mais ces gentils animaux sont moins bavards que Vert-Vert, et donnent moins de soucis à leurs pieuses institutrices. Au temps voulu, on tond les deux agneaux; les religieuses tissent de leur laine les *pallii* et y brodent des croix. A Pâques, l'un d'eux est servi sur la table du Pape, car il est d'usage dans les familles romaines de manger ce jour-là un agneau en mémoire du véritable Agneau immolé pour le salut du monde. Que toutes ces coutumes antiques sont pleines de poésie et de piété! On aime à voir ces agneaux bénis, symbole de sainte Agnès, confiés à des vierges avant d'être sacrifiés, et ces vierges consacrées elles-mêmes à Dieu pour lui offrir de continuels sacrifices [1]!

Le *pallium*, qui se fait de la toison de ces agneaux, est une petite écharpe de laine blanche, marquée de quatre croix noires que le Pape passe à son cou et sur ses épaules, en l'assurant à l'aide de trois grosses épingles d'or, dont les têtes sont armées de diamants. Cet emblème de l'autorité spirituelle est d'une haute antiquité. Il se retrouve sur les mosaïques primitives, entr'autres

[1] Sainte Agnès, que ce nom me plaît; je le trouve si doux; il a une fleur d'innocence, un cachet de force, un je ne sais quoi qui vient du ciel, ce qu'il y a de plus touchant dans un sexe timide, et ce qu'il y a de plus étonnant dans les héros... le croiriez-vous, mon cher ami, une de mes envies a été de voir chez ces religieuses ces deux petites bêtes de prédilection, broutant une herbe que ne foula jamais un pied profane. (*Lettres du P. de Géramb.*)

sur celle de Sainte-Agnès-hors-des-Murs. Les Papes portent seuls de droit le pallium; mais ils en concèdent l'usage aux patriarches et aux métropolitains du monde catholique. Aux premières vêpres de la fête de saint Pierre, on dépose ces *pallii* dans une urne resplendissante, placée sur le tombeau de l'Apôtre, et on les y laisse pendant la nuit. « C'est là, dit Mgr Gerbet, que le Pape les fait prendre pour les envoyer aux métropolitains, afin de marquer, par le lieu même d'où ils sortent, que l'autorité du Prince des apôtres, continuée dans ses successeurs, renferme toute la plénitude du pouvoir spirituel. Mais le pallium énonce l'idée du pouvoir comme étant l'esclavage sublime de la charité. Ce sont les agneaux de sainte Agnès qui fournissent la laine dont il est composé, et c'est à ce tissu que se rattache la signification particulière du pallium. » Ce simple ornement de laine va porter ainsi jusqu'aux extrémités de l'Église le sentiment de la force du Prince des apôtres et de la douceur virginale d'Agnès, en rappelant à ceux qui le portent l'Agneau de Dieu, le bon Pasteur, la brebis égarée et la Parole divine : Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.

Ces images des agneaux et du pallium reportent la pensée aux premiers temps de la vie pastorale peinte dans la Bible et dans Homère; le vieil Aveugle appelle les rois *pasteurs des peuples*, ποιμενα λαων, nom qui convient encore mieux au Souverain-Pontife. Ce caractère pastoral se retrouve encore à Rome. On y rencontre des troupeaux paissant dans les solitudes du Colysée, du Latran et de Sainte-Croix de Jérusalem; Rome, habitée primitivement par le roi arcadien, le pasteur Évandre,

fondée par le berger Romulus, est gouvernée depuis dix-huit siècles par le grand Pasteur de la bergerie chrétienne.

La louve était l'emblème de Rome antique, l'agneau est celui de Rome chrétienne. La louve romaine a dévoré le monde à belles dents; l'Agneau de Dieu l'a conquis par la charité. La louve était le symbole d'un monstrueux égoïsme, l'Agneau est l'exemple du sacrifice de tout soi-même.

Saint François d'Assise ne pouvait entendre un agneau bêler sans se sentir ému de compassion, en pensant à la mort de Jésus, l'Agneau immaculé, et, quand il disait le nom de Jésus, il semblait bêler lui-même, racontent ses biographes, tant il le prononçait d'un son de voix tendre et plaintif. Pourquoi, disait-il à un boucher, suspendez-vous et torturez-vous ainsi mes frères les agneaux, *fratres meos agniculos?* Et il donnait ses vêtements pour les racheter [1].

[1] A Sainte-Marie-des-Anges on lui fit cadeau d'une brebis : il l'admonestoit d'estre soigneuse de louer Dieu, et qu'elle se gardât d'offencer ou d'estre offencée des religieux : ce que ceste brebis gardoit et observoit à son possible : voire aussi curieusement que s'elle eût eu la discrétion pour obéir à son maître. Quand les religieux alloient au chœur, ceste bestiole alloit aussi, et les suivoit à l'église, où, sans que personne lui enseignât, elle s'agenouilloit; puis au lieu de chanter et de prier, elle bêloit devant l'autel de la Vierge Marie et de son Fils, l'Agneau sans tasche... à l'élévation, elle s'inclinoit, mettant les genoux contre terre, honorant et adorant son créateur. (*Chroniques des Frères-Mineurs*, citées par Chavin de Malan.) Saint François étant à Rome en 1222 menait toujours avec lui un petit agneau; lorsqu'il fut prêt de partir, il le confia à sa pieuse et illustre amie, Jacoba de Settesoli. Le petit agneau suivait la dame à l'église, et ne la quittait jamais : si elle était moins diligente à se lever, il allait à son lit, où, en bêlant, frappant de sa tête, et par d'autres petits mouvements, il semblait l'avertir d'aller servir Dieu. Aussi Jacoba aimait et admirait ce petit animal, et le conservait comme

La cérémonie est terminée, et nous emportons un souvenir ineffaçable de ce 21 janvier, jour pendant lequel, chaque année, deux cent mille prêtres, répandus sur la surface du monde, priant au nom de l'Église entière, et représentant devant Dieu deux cent millions d'hommes, célèbrent la glorieuse fête de sainte Agnès. Chaque jour encore le nom d'Agnès est cité dans le canon de la messe, entre ceux de sainte Luce et de sainte Cécile, et il le sera jusqu'à la fin des temps. Rien n'a manqué à sa gloire si douce et si pure. Saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin ont écrit son éloge. Saint Martin de Tours l'a invoquée avec une confiance particulière. Saint Thomas d'Aquin avait pour elle une dévotion spéciale; il portait sur lui une de ses reliques et en guérit son compagnon Fra Reginaldi. Un des auteurs présumés de l'*Imitation*, Thomas à-Kempis, nous a transmis le récit des miracles opérés et des grâces obtenues par cette douce intercession.

Nous avons cité l'hymne de Prudence. L'illustre religieuse de Gandersheim, Hroswitha, qui a écrit au dixième siècle des poëmes et des drames sacrés où elle a voulu, dit-elle, « substituer d'édifiantes histoires de vierges pures aux déportements des héroïnes des poëtes païens, » a célébré en beaux vers la victoire « remportée par une faible jeune fille sur la brutalité des hommes. »

La peinture, cette forme si belle et si populaire de la poésie chrétienne, a consacré à Agnès quelques-unes de ses pages immortelles. Dans les catacombes, Agnès est

un disciple de saint François, devenu pour elle un maître dans la dévotion. (Saint Bonaventure, *Vie de saint François*.)

déjà représentée avec son agneau, et entourée des plus doux animaux de la création; Boldetti a trouvé sur un verre catacombal le nom et le portrait d'Agnès entourée de deux colombes qui lui offrent la palme et la couronne. Fra Angelico, dans son *Couronnement de la Vierge*, au Louvre, l'a délicieusement peinte en robe bleue et en manteau vert, serrant son agneau sur son sein. Nous avons vu dans la cathédrale de Pise sainte Agnès jouant avec son agneau, par André del Sarto; on crut longtemps ce tableau de Raphaël. — A Rome, au palais Doria, le Guerchin l'a peinte blonde et enfantine, les bras étendus, à genoux sur le bûcher auquel le bourreau met le feu avec une torche. Auprès d'elle l'agneau étonné ne comprend rien à tout cela. — Au palais Corsini, belle tête d'Agnès, par Carlo Dolci. — A Bologne, sublime tableau du Dominiquin, qui a fait le voyage de Paris; la sainte a les yeux au ciel, d'où les anges lui apportent la palme, tandis que le bourreau va la frapper de son glaive. — A Venise, le Tintoret a représenté Agnès ressuscitant le fils du préfet Symphronius, magnifique tableau qui a accompagné ceux du Titien à Paris. Enfin, le Giottino, B. Spranger, Martin de Vos et Rubens se sont inspirés à leur manière de l'histoire de notre héroïne chrétienne.

Non loin de la basilique d'Agnès, il faut aller voir, parmi les ruines, une noble rotonde de marbre qu'on appelle l'église de Sainte-Constance. C'était, comme nous l'avons dit, la fille de Constantin; elle était encore païenne quand, atteinte d'un ulcère incurable, elle alla prier au tombeau d'Agnès, attirée par les miracles qui s'y manifestaient. Agnès lui apparut, et lui dit : Courage, Con-

stance, crois en Jésus-Christ, qui te guérira [1]. Constance crut et elle fut guérie. Constantin, en reconnaissance, éleva la basilique d'Agnès, et tout auprès cette rotonde qui servit de baptistère pour le baptême de sa fille, et plus tard de tombeau pour la famille impériale.

Gallicanus, un des premiers lieutenants de Constantin, fut chargé d'aller soumettre les Scythes. Avant de partir, il demande à l'empereur de lui accorder, s'il réussit dans cette campagne, la main de Constance, dont il est amoureux. L'embarras de Constantin est grand; il voudrait donner à son lieutenant cet espoir qui enflamme son courage. Mais Gallicanus est païen, tandis que Constance est chrétienne, et a fait secrètement vœu de virginité. Constance conseille à son père de laisser une vague espérance à Gallicanus, et cependant elle le fait prier d'emmener avec lui, pendant cette guerre, ses deux primiciers Paul et Jean, qui étaient chrétiens [2]; elle, de son côté, prendra auprès d'elle Attica et Artemia, les deux filles de Gallicanus. Celui-ci, satisfait de cet arrangement, part et attaque les Scythes, qui, supérieurs en nombre, écrasent les Romains. Dans cette extrémité, Gallicanus, par le conseil de Paul et de Jean, invoque, comme notre Clovis, le Dieu des chrétiens, qui lui donne la victoire. A son retour, Gallicanus, converti à la foi du Christ, consent, ainsi que Constance l'avait prévu, à ce qu'elle se fasse religieuse, et lui-même se voue, avec ses deux filles, à la vie monasti-

[1] Constanter age, Constantia, crede in Jesum Christum qui te sanam faciet. (*Brev. rom.*)

[2] Ils périrent plus tard martyrisés par Julien l'Apostat; ce sont les deux saints Jean et Paul du couvent des Passionnistes dont on a déjà parlé.

que; il périt ensuite martyr dans la persécution de Julien l'Apostat[1]. On croit reconnaître des faits de cette histoire dans les fresques de l'église. Nous avons vu que Constance a fondé ici le premier couvent de femmes que l'on connaisse[2].

Cette rotonde, après avoir été le berceau chrétien de sainte Constance, est devenue son tombeau; sous son autel repose le corps vénérable de la fille de Constantin, avec ceux des saintes Attica et Artemia, les deux filles de Gallicanus. En 1256, Alexandre IV convertit ce baptistère en une église dédiée à sainte Constance. On a cru à tort que ce monument était un ancien temple de Bacchus, à cause des mosaïques qui représentent des feuilles de vigne, des raisins, et toute une scène de vendange. C'est un sujet assez fréquemment retracé dans l'ornementation des catacombes. Les grappes de raisin, *le sang de la vigne*, furent longtemps un des emblèmes de la sainte Eucharistie.

Nous revenons à Rome le cœur plein de gracieux souvenirs, et j'achève ces vers commencés dans la basilique

[1] Il fonda à Ostie le premier hospice chrétien, où les pèlerins et les pauvres se voyaient soignés comme des frères par ce Cincinnatus de la charité.

[2] Le nom que portaient ces premières religieuses était celui de *Servantes de Dieu*; si quelqu'une devenait infidèle, dit saint Ambroise, elle devenait *servante de la mort*. On a trouvé cette épitaphe sur un sarcophage de ces mêmes catacombes de Sainte-Agnès, dans la partie la plus voisine de l'église :

Avr . Agapetilla
Ancilla . Dei . qve
dormit . in . pace
vixit . annis . XXI
menses III . dies IIII
Pater fecit.

Cette Aurelia était peut-être une compagne de la princesse impériale.

de Sainte-Agnès-hors-des-Murs, pendant la cérémonie :

LES AGNEAUX DE SAINTE AGNÈS.

Charmants agneaux, divin emblème
De la grâce et de la douceur,
Agneaux de Dieu, que l'Église aime
A comparer au Rédempteur;

Vous qui, lorsque l'on vous immole,
N'avez que de doux bêlements,
Vous êtes aussi le symbole
D'Agnès martyre de seize ans,

Qui jeune et vaillante chrétienne,
Comme vous a tendu le cou
Avec sa sœur Émérentienne
Pour recevoir l'immortel coup.

Mais le couteau du sacrifice
Ne brille plus, mes chers agneaux,
Et dans cette fête propice
Vous ne craignez pas les bourreaux.

Sous vos rosettes et vos roses,
Par toutes les mains caressés,
On vous dit mille douces choses
Quand dans la foule vous passez.

C'est vous les héros de la fête,
Pour vous l'autel s'est allumé,
Ne craignez rien, levez la tête,
Pour vous seuls l'encens a fumé.

Le Vatican ouvre sa porte
Devant Votre Timidité,
C'est en triomphe qu'on vous porte
Aux genoux de Sa Sainteté.

Courbez-vous sous sa main chérie,
Regardez-le, n'ayez pas peur,
De la chrétienne Bergerie
Le Saint-Père est le grand Pasteur.

Enfin les Nonnes dans leur cloître
Vont vous faire un bercail charmant
Où vous allez jouer et croître,
Agneaux sacrés, jusqu'au moment

Où votre pure et blanche laine
Brillera des plus doux éclats
Auprès de la pourpre romaine
Sur les épaules des prélats,

Pour leur rappeler qu'il faut être
Selon le vœu de leurs habits,
A l'exemple du divin Maître,
Les Bons Pasteurs de leurs brebis.

Rome païenne avait la Louve
Son dur symbole et son drapeau,
Rome chrétienne toujours trouve
Son doux emblème dans l'Agneau.

XXXVIII

LES ROSES DE NÉRON.

A EUGÈNE CORDIER.

21 janvier.

Il signor Diamanti vient nous apporter des billets pour visiter la villa Palatina. On s'y rend par le Forum, et on y monte par le chemin où était jadis le *Clivus Victoriæ*, l'escalier du coteau de la Victoire, par lequel les Césars descendaient de leur palais au Colysée et au Forum. Arrivé au sommet, on laisse à gauche l'humble couvent de Saint-Bonaventure, et on entre par une belle grille dans le jardin de la Vigna Palatina. C'est l'ancienne villa Spada, puis villa Magnani, envahie par les Anglo-Saxons, qui en ont fait une création toute britannique. Elle s'appelait naguère villa Mills, du nom d'un riche Grand-Breton, qui a étonné la vieille Rome par ses excentricités d'outre-mer. Aujourd'hui, enfin, c'est la villa Smith; le colonel anglais qui la possède l'a

mise en vente. Qui l'achètera? Pour moi, j'aimerais à la louer pour un hiver.

C'est une singulière chose que de trouver ce petit castel anglo-normand juché sur les ruines du palais des Césars, comme un enfant sur les épaules d'un géant. Au milieu d'un petit parc anglais, peigné, brossé, fleuri et parfumé, figurez-vous un *cottage* héroïque, un châtelet en briques, tout coquet et tout surpris de se trouver là avec son gothique de fraîche date. Imaginez un roman de Walter-Scott en pleine Rome. Et quel curieux contraste, après avoir traversé le vestibule de ce petit manoir écossais, d'aller au bout du jardin s'accouder sur la terrasse; les Highlands font place aux sept Collines, et les Stuarts sont détrônés par le souvenir des Césars.

Voici tout à coup les jets d'eau, les cyprès romains, les ruines impériales emmaillottées de lierre, les sombres arceaux néroniens, à gauche la vue du Cœlius; en face, l'Aventin, le Janicule, le Tibre; à droite, le reste de Rome et Saint-Pierre isolé, toujours grave et seul comme était son architecte Michel-Ange, ainsi que le lui reprochait Raphaël.

Cette plate-forme du Palatin, dont on fait le tour en se promenant, est le berceau de Rome. Voyez là-bas cette large plaine : c'était le pays des Rutules; là Turnus régnait en paix, quand un jour un aventurier y débarque, le combat, le tue, et épouse sa fiancée. Cet aventurier était Énée, précurseur du bandit Romulus. Avez-vous remarqué cette singulière ressemblance entre le fondateur du peuple hébreu et le fondateur du peuple romain; entre Moïse exposé sur le Nil, et Romulus ex-

posé au bord du Tibre, dont les flots débordés laissèrent en se retirant le berceau arrêté entre les roseaux, sous un figuier sauvage? Moïse fut recueilli par la fille du roi Pharaon, Romulus par la bergère du roi Amulius. Une autre ressemblance biblique se trouve dans le fratricide de Romulus qui tue Rémus, comme Caïn tua Abel.

Romulus fonda sa ville sur le Palatin, où Virgile place le roi Évandre et ses bergers arcadiens. Montesquieu compare Rome naissante à ces villes rustiques de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les cinq premiers rois habitèrent cette colline. Auguste y éleva le premier palais impérial, qu'on appela d'un nom emprunté à celui de la colline, *Palatium;* de là, dans presque toutes les langues dérivées du latin, le mot *palais*, qui sert à désigner les résidences souveraines et les habitations splendides. Est-ce aussi de la célèbre colline que descendent les comtes Palatins et les comtesses Palatines?

Tibère et Caligula agrandissent le palais d'Auguste. Néron s'empare de toute la colline, et n'en ayant pas assez, il élève sur l'Esquilin sa maison *transitoria;* puis, trouvant Rome trop vieille et son palais encore trop petit, il s'avise d'un expédient grandiose et tout nouveau; il ordonne que Rome et son palais soient livrés aux flammes. Quand tout est réduit en cendres, il s'empare de toute la plaine de l'Esquilin jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Cette vaste enceinte renfermait pour lui seul des prairies, des vignes, des bois, une sorte de parc anglais; à l'endroit où est aujourd'hui le Colysée, un lac, bordé d'édifices, figurait une ville maritime. Au centre de cette enceinte, Néron éleva sa *Domus Aurea,* sa Maison d'Or,

qui menace de faire de Rome une seule maison, disait Suétone, *Roma domus fiet.*

Pour décorer les appartements, on emprunte à la Grèce l'élite de ses statues, et à l'Asie son luxe prodigieux. Les murs sont plaqués d'ivoire et incrustés de pierreries. La salle à manger est mobile [1]; image du globe, elle tourne sur des pivots marquant le jour et la nuit, et le cours des astres représentés sur un fond de lapis-lazuli. Néron n'était-il pas dieu, et n'avait-il pas fait descendre le ciel sur la terre? Je ne sais si son palais avait des *calorifères*, confortable moderne que le climat ne réclamait pas, mais il avait des *odorifères*, des bouches de chaleur odorantes qui envoyaient des bouffées de parfums comme un encens dû au divin empereur.

Que reste-t-il de toutes ces constructions impériales? Quelques débris souterrains que nous demandons à voir.

Le domestique du colonel Smith, qui s'offre à nous conduire est un pur-sang anglais, il nous promet de nous montrer *the coffee-room* de Néron. Il nous fait descendre au milieu du jardin par un étroit escalier dans les trois grandes salles, aujourd'hui souterraines, du palais impérial; elles furent retrouvées en 1777 par notre compatriote l'abbé Rancureil, administrateur des jardins Farnèse pour la cour de Naples. Ces salles sont voûtées et éclairées par une ouverture ronde à la voûte, comme au Panthéon. Les broussailles et les pariétaires encombrent aujourd'hui ces souterrains humides. Est-ce

[1] C'est dans cette salle à manger que les Romains apprirent cet ingénieux moyen de renouveler sans cesse les plaisirs de la table : *Edunt ut vomant, vomant ut edant.* (Sénèque.)

ici la crypte où Caligula fut massacré? où était le cachot dans lequel le jeune Drusus est mort de faim, en mâchant la bourre de ses matelas? C'est dans ce jardin que Messaline fut tuée. Montrez-nous la salle du festin où Britannicus fut empoisonné :

Avec Britannicus je me réconcilie.

Tacite remarque que l'empoisonneuse Locuste fut longtemps un moyen de gouvernement, *diù inter instrumenta regni habita.*

J'ai vu au musée du Latran le buste de Néron : c'est une figure grasse et fine, au nez recourbé comme un oiseau de proie; mélange de volupté et de cruauté. C'est l'apogée monstrueuse de la folie, de la débauche et de la férocité romaine. De nos jours, n'a-t-on pas voulu réhabiliter Néron, comme on l'a essayé pour Robespierre et pour Danton? C'était un grand *artiste* sur le trône, incompris de notre siècle misérable; c'était un *viveur* gigantesque. Il était poëte, il avait composé un poëme sur la guerre de Troie, qu'il déclamait du haut d'une tour, pendant que Rome brûlait par ses ordres. Il était orateur, peintre, sculpteur, comédien, musicien, joueur de lyre; quand il fuit devant la révolte, il se rend ce témoignage que, quand Néron ne serait plus roi, il serait encore un grand artiste; la lyre, ornement de sa grandeur, sera la ressource de sa disgrâce; le *virtuose* ne trouve pas de terre qui ne le nourrisse. Forcé de se tuer, il s'écrie en pleurant : Quel artiste le monde va perdre, *qualis artifex pereo!*

Puis-je oublier un autre talent de ce génie impérial, talent plus apprécié que nul autre dans ce siècle de

sportmen : le divin empereur était un cocher distingué; il excellait à guider ses chevaux sur le *turf*. C'était aussi un danseur de ballets mythologiques comme le fut plus tard Louis XIV. Mais Racine eut la gloire de corriger le grand Roi de cette fantaisie néronienne par les vers de Britannicus, où il peint les travers de l'empereur romain :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière;
A disputer des prix indignes de ses mains;
A se donner lui-même en spectacle aux Romains;
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre;
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements.

Malgré ses apologistes, Néron doit rester dans l'histoire ce qu'il était : un matricide, un monstre

Dont le nom restera dans la race future
Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure [1].

Telles étaient nos réflexions en nous promenant sur le Palatin, dans le parc de la villa Smith. Son propriétaire anglais est un amateur de roses et d'antiquités, *dilettante* des choses qui passent et des choses qui demeurent;

[1] Néron est le type de l'empereur romain; c'est au plus haut point cette puissance du mal, ce mépris de l'humanité hors de soi et cette idolâtrie de l'humanité en soi-même, cette aspiration gigantesque et folle vers toute chose surhumaine, cette lutte contre Dieu; c'est au plus haut point aussi cet immense péril, cette indicible fragilité du pouvoir, cette surexaltation de l'individu humain si colossale et si précaire. Ce Nabuchodonosor qu'on appelle l'empereur romain ne porta jamais plus haut sa tête d'or; ses pieds d'argile ne furent jamais si prompts à se rompre, et l'on croirait volontiers que la statue de cent pieds que Néron se fit ériger devant son palais ne fit que réaliser le rêve prophétique du roi de Babylone. (*Les Césars*, par M. le comte de Champagny.)

son jardin est rempli de fleurs, et sa maison a été surnommée la *Villa des Roses*. Ces fleurs descendent peut-être de celles qui couronnaient le front du divin empereur. Si Néron revenait dans son Palatin il pourrait encore chanter le *Chant de fête* que lui prête V. Hugo :

J'ai détruit Rome afin de la fonder plus belle,
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle!
Plus de chrétiens! allez, exterminez-les tous!
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes,
Exterminez!... — Esclave, apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux!

A. Soumet, dans cette *Divine Épopée* dont la France n'est pas assez fière pour sa gloire, a peint dans l'enfer Néron qui raconte ainsi son *orgie de fleurs :*

Je donnais un festin, moi, grand par ma clémence :
Chaque chrétien brûlait dans chaque torche immense,
Nourrissant de ses chairs son sépulcre de feu...
La salle du banquet, en ce pompeux séjour,
Tournait comme la terre à chaque heure du jour,
Et pour laisser pleuvoir les roses sans feuillage
L'or massif du plafond s'ouvrait comme un nuage...
Le déluge de fleurs tombait, tombait toujours;
Il tombait... l'assemblée à la fin s'épouvante
De ce plaisir nouveau que mon génie invente.
Ces fleurs, filles du jour, qui changent de destin,
Éteignent, dans leur vol, les flambeaux du festin,
Et le laisse plongé dans une nuit profonde
Premier aveuglement des voluptés du monde.
On s'élance, on se dresse, et les jeunes Romains
Promènent sur les murs leur convulsives mains.
L'or, le marbre, l'airain partout les environne,
Le flot diapré monte et touche à leur couronne.
O plaisirs de Néron, ô fête de douleurs!...
On s'embrasse en pleurant dans l'orage de fleurs!
Image du sépulcre où Pompéia repose

Le volcan parfumé de ses laves de rose
Leur jette incessamment les voltigeants débris.
Le sol manque à leurs pas et l'air manque à leurs cris.
En vain leur agonie un instant se ranime,
Chaque fleur en tombant étouffe sa victime.
Tout périt... tout s'apaise... et la rose et l'iris,
Aux sons voluptueux des hymnes de Pâris,
Pleuvent jusqu'à l'instant où l'aurore nouvelle
Luit sur cette moisson, fraîche et douce comme elle.

Voilà ce qui reste des Néron et des Césars; quelques débris croulants et quelques roses éphémères, au-dessus dequels s'élève la croix du petit couvent de Saint-Bonaventure. Que j'aime mieux cet humble cloître que ce faux *cottage* britannique qui, considéré sérieusement, semble un caprice mesquin d'outre-mer, indigne de la place qu'il occupe. Contemplez ces trois monuments si divers qui couronnent le Palatin. Là les ruines païennes enfouies en terre comme des vaincus; ici la villa moderne, qui, avec sa couleur rose, ses créneaux gothiques et son minaret moresque, n'est qu'un pastiche arabe-ogival qui singe maladroitement à Rome le petit Alhambra; c'est comme une décoration de théâtre qui n'a rien de réel; on attend le coup de sifflet du machiniste pour la voir disparaître comme elle est venue.

Le couvent est le seul monument qui soit à sa place, le seul successeur et gardien légitime des ruines impériales; il a seul son but et sa raison d'être. « Qu'il est bien placé là, dit Mgr Gerbet, avec son petit jardin, son palmier d'Orient, la sainte pauvreté de ses religieux, le surnom séraphique inscrit sur sa porte, et le chemin de la croix qui y conduit. C'est le monument, c'est le type du dépouillement volontaire, d'une vertu éternellement

inintelligible à la cupidité qui avait été le dieu du Palatin, et qui est encore adoré par beaucoup de ceux qui le visitent. Ils ne songent guère à pénétrer le sens de cet hiéroglyphe chrétien, jeté dans ce pandémonium de toutes les rapines et de toutes les richesses de l'ancien monde. »

Si j'étais peintre ou sculpteur, j'aimerais à représenter l'Église de Jésus-Christ trônant au Capitole où le Labarum est arboré, ayant devant elle le palais des Césars en ruines, le Colysée, et le temple de tous les dieux devenu l'église de tous les saints; j'entasserais à ses pieds mille débris de temples, d'autels, de colonnes, d'obélisques, de cirques, de thermes, d'urnes et de sarcophages, et j'inscrirais au bas ces paroles d'un prophète : *Ponam thronum ejus super lapides istos et statuam solium suum super eos* (Jérémie XLIII).

Ce matin j'ai vu bénir les agneaux de sainte Agnès; ce soir j'ai effeuillé les roses de Néron. Au temps où le Christianisme proscrit filait sa trame divine dans l'ombre de Rome souterraine, voyez-vous, par cette nuit obscure, ce fugitif qui s'échappe de Rome par la voie Nomentane; il est pâle et tremblant, nu-pieds, la figure cachée dans un mouchoir, le corps enveloppé dans une *pœnula* (vêtement de *peine* des esclaves, sorte de caban à capuchon). C'est Néron qui fuit devant la révolte des prétoriens. Son affranchi Phaon le mène à sa villa des champs, qui était sur la Nomentane, un peu au delà des catacombes de Sainte-Agnès, au lieu dit aujourd'hui la *Serpentera*. Phaon, pour plus de sûreté, exhorte son maître à se cacher dans une sablonnière, une *arénaire*, où il ne peut pénétrer qu'à plat ventre, déchiré par les

épines, se traînant sur ses mains, dans l'attitude de Nabuchodonosor; mourant de soif, il boit dans le creux de sa main un peu d'eau qui suintait dans la caverne : « Voilà donc, dit-il, le *decocta* de Néron [1]. » Son affranchi le presse de se tuer pour en finir; il approuve ce projet; il fait creuser sa fosse devant lui, puis il recule; il a peur de la mort; il pleure, il répète : Quel artiste le monde va perdre ! Il essaie un poignard, il se reproche sa lâcheté; il supplie Phaon de l'encourager par son exemple à mourir.

Un bruit de chevaux se fait entendre. Il déclame en tremblant le vers d'Homère (*Iliade*, x) :

> Le galop des coursiers a frappé mon oreille.

Enfin, il se décide, et se perce la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Il meurt, ses yeux sortent de leurs orbites et prennent un regard immobile qui fait frissonner les assistants.

Ainsi Néron, ce persécuteur-type des chrétiens, fut forcé, comme ses victimes, de se réfugier dans une *arénaire*, dans un souterrain voisin de ces catacombes qu'il peupla de martyrs.

Oui, on est fier d'être chrétien à Rome, on est heureux d'y porter ce nom abhorré dont Tacite parle ainsi : « Pour faire cesser le bruit flétrissant qui lui attribuait l'incendie de Rome, Néron supposa des coupables, et livra aux tortures les plus raffinées ces hommes détestés pour leurs *infamies*, que le peuple appelait *chrétiens*. Ce

[1] C'était une eau chauffée que l'on faisait ensuite rafraîchir dans la neige. Cette recherche était de l'invention de Néron. (Pline, cité par M. de Champagny.)

nom leur vient du Christ qui fut supplicié sous Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate [1]. »

Dans notre *Credo* de chaque jour nous répétons le mot de Tacite : ***Passus sub Pontio Pilato.***

Comme Tacite, Voltaire appelait le Christianisme l'*infâme;* eh bien ! de Tacite à Voltaire, de Néron à Robespierre, tous les blasphémateurs du Christ sont forcés de s'écrier comme Julien l'Apostat : Tu as vaincu, Galiléen,

ΝΕΝΙΚΗΚΑΣ ΓΑΛΙΛΑΙΕ.

[1] Nero subdidit reos et quæsitissimis pœnis adfecit quos per *flagitia* invisos vulgus *christianos* appellabat. Auctor nominis ejus *Christus* Tiberio imperante per procuratorem *Pontium Pilatum* supplicio affectus est. (*Ann.* XV.)

XXXIX

SAINT-LAURENT-HORS-DES-MURS.

A M. ARISTIDE PARIS.

21 janvier.

Les deux anciennes portes *Prenestina* et *Labicana* sont aujourd'hui réduites à une seule, appelée *Porta Maggiore*, parce qu'en grandeur elle surpasse toutes les autres. Ces deux portes étaient dans l'origine deux arcs d'aqueduc ou plutôt deux arcs de triomphe élevés pour porter l'eau dans Rome. La *Maggiore* est un des plus beaux monuments de la Rome impériale. En la franchissant, on s'arrête à gauche devant un édifice de forme singulière. C'est le tombeau qu'un certain *Marcus Virgilius Eurysaces*, boulanger, s'était fait construire par ses héritiers, pour prouver sans doute à la postérité que l'art du boulanger est fort lucratif. La frise du monument contient un bas-relief important pour l'histoire des coutumes romaines; on y a représenté toutes les opérations qui étaient nécessaires à la fabrication du pain. De nos

jours, un boulanger qui a fait fortune n'a rien de plus pressé que de faire disparaître tous les vestiges de son ancienne profession, et, s'il s'ennoblit de son chef, il se gardera de mettre des petits pains dans ses armoiries.

Par la campagne déserte et par un chemin de traverse assez mauvais, entre deux haies de grands roseaux droits comme des lances, nous nous dirigeons vers Saint-Laurent-hors-des-Murs. Comme Dante et Virgile, nous avançons par un étroit sentier, entre les murs de la Ville et les catacombes des martyrs :

> Ora sen va per uno stretto calle
> Tra il muro della terra e li martiri
> Lo mio maestro, ed io dopo le spalle.
> (*Inf.* x.)

On s'étonne que ces grandes basiliques de Rome, Saint-Paul, Saint-Sébastien, Saint-Laurent, Sainte-Agnès, soient *hors des murs* et perdues dans l'isolement d'une campagne déserte. La raison primitive en est simple : ce sont des églises élevées par les premiers chrétiens sur le lieu du supplice de ces saints martyrs et sur leurs tombeaux, lesquels se trouvent hors de la Ville, dans les catacombes.

On s'étonne aussi de voir peu de monde dans les églises romaines. C'est le contraire qui serait étonnant. Rome a plus de trois cents églises pour moins de cent mille habitants, et l'on sait le nombre insuffisant d'églises que Paris possède, eu égard à son immense population. N'accusez donc pas la dévotion romaine qui, au lieu d'être concentrée dans quelques églises, a le droit glorieux de s'éparpiller à son aise et à son choix dans une

magnifique abondance de sanctuaires vénérables... Mais alors, dira-t-on en style officiel, Rome a trop d'églises pour les *besoins* de sa population. Prétendez-vous parquer la piété dans un certain nombre d'édifices sacrés strictement mesurés et matériellement suffisants? A ce compte, Notre-Dame de Paris qui, isolée dans son île solitaire, n'a jamais que quelques rares paroissiens, serait un monument inutile et superflu, bon à abattre ou à laisser tomber. N'est-ce pas aussi un *besoin* pour une population chrétienne que de conserver intacts tous les monuments religieux que ses pères lui ont légués en souvenir de tant de saints et de tant de héros martyrs? Et Rome, la capitale de l'univers chrétien, ne doit-elle pas avoir plus d'églises que toute autre ville au monde? Le proverbe romain dit qu'elle en a autant qu'il y a de jours dans l'année. « La piété a autant de stations dans Rome que le soleil en a dans le ciel [1]. »

Pour moi, j'aime ce mystérieux isolement des vieilles basiliques romaines que la foule respecte depuis des siècles; elle ne s'y donne rendez-vous que le jour de la

[1] Mgr Gerbet, à qui j'emprunte cette belle pensée, a calculé que la fertilité de Rome en églises est équivalente à une puissance de production qui ferait sortir de terre un édifice sacré tous les quinze mois, pendant douze cents ans consécutifs. « Que sont les églises? continue le savant auteur, les produits séculaires de la végétation naturelle de toute terre chrétienne : espèces de palmiers divins qui ont leurs racines dans des tombes, leurs branches vers Dieu, et à l'ombre desquels les oiseaux du ciel, la piété, le repentir, l'espérance, viennent se rafraîchir et se ranimer. Si le Christianisme a un centre, ce point du globe, plus particulièrement fécondé par les rayons de la foi, doit produire ces arbres sacrés avec plus de puissance et de fertilité qu'aucun autre lieu. C'est dans les régions voisines de l'équateur que les grands végétaux sont le plus accumulés : à ce signe, un voyageur naturaliste aurait bien vite reconnu, à moins d'indices contraires, qu'il a mis le pied sur un pays où les rayons du soleil tombent d'aplomb sur la terre. »

fête de ses martyrs, et alors elle y déploie tout le luxe de sa piété. Je préfère cette solitude sacrée aux réunions mondaines de quelques-uns de nos sanctuaires parisiens, où la foule accumulée est trop souvent une occasion de vanité qui appelle les distractions, ces insectes importuns qui troublent le recueillement de la prière.

La basilique constantinienne de Saint-Laurent, où nous arrivons enfin, fut élevée par le premier empereur chrétien sur les catacombes de Sainte-Cyriaque, où fut enseveli le diacre saint Laurent. Dans ces mêmes souterrains fut déposé saint Hippolyte, qui subit un étrange martyre. Par une sanglante ironie à son nom, on lui fit souffrir la mort d'Hippolyte, fils de Thésée : il fut attaché à la queue de chevaux sauvages. On ne s'attend pas, en parlant de la mort d'un martyr, à citer le récit de Théramène :

> Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

On voit à la bibliothèque du Vatican une célèbre statue de saint Hippolyte trouvée dans ces catacombes. Ce saint martyr, et dix-neuf membres de sa famille qui furent martyrisés avec lui, reposent à gauche de la nef, sous l'autel de la chapelle souterraine : c'est là l'entrée des catacombes de Sainte-Cyriaque ; on ne les visite plus à cause de leurs éboulements. Il fallut nous contenter d'apercevoir, à droite et à gauche, à travers les grilles de la porte, ces gouffres sacrés, sombres et affreux aux regards charnels, purs et éclatants aux yeux de la foi.

La basilique, quoique restaurée, a heureusement conservé son caractère primitif et bysantin, ses deux ambons, et les douze colonnes de marbre violet du temple

de Junon, qui sont à demi enterrées par l'exhaussement du sol. Voici l'histoire, en général, de toute basilique romaine : 1° un temple païen, comme un vaincu qui rend ses armes, lui donne ses colonnes et ses premiers ornements ; 2° les catacombes, berceau de l'Eglise, lui fournissent des autels et des reliques ; 3° l'art chrétien, sortant enfin de ses souterrains, lui élève ses voûtes, sa coupole ou son clocher, qui va percer la nue.

Quatre colonnes de porphyre rouge soutiennent le baldaquin du maître-autel, sous lequel reposent les reliques de saint Laurent et celles de saint Etienne, protomartyr, envoyées de Constantinople à Rome au sixième siècle. Le pape Adrien donna quelques-unes des reliques de saint Laurent à son ami l'empereur Charlemagne, qui en fit présent à la cathédrale de Strasbourg. La nef du milieu, ornée de deux ambons, est soutenue par vingt-deux colonnes en beau granit de différentes grandeurs, ayant toutes des chapiteaux d'un style et d'un diamètre différents. Sur deux d'entre eux on voit gravés un lézard et une grenouille, appelés en grec *sauros* et *batracos*, noms précisément des deux artistes qui les ont sculptés. Ils étaient esclaves, et, comme les Romains ne considéraient pas les esclaves comme des hommes, il leur était défendu de signer leurs ouvrages. Aussi ces deux sculpteurs grecs, ils étaient de Sparte, imaginèrent de prendre pour signature les deux animaux leurs homonymes.

A l'entrée de la basilique, contre un mur, on trouve un énorme sarcophage antique dont le bas-relief représente les cérémonies d'un mariage romain ; il renferme aujourd'hui le corps du cardinal Fieschi, neveu

d'Innocent IV. Rome chrétienne s'est partout approprié avec raison les dépouilles opimes du paganisme vaincu. Le savant Marangoni raconte avoir vu un très-vieux dyptique d'ivoire, où, sous le crucifix, se trouvent les jumeaux allaités par la louve, pour exprimer la victoire du Crucifié, qui a mis Rome païenne sous ses pieds.

Finissons notre revue de Saint-Laurent par un souvenir tout français. C'est dans cette basilique qu'en 1207 le pape Honorius III couronna empereur de Constantinople un baron français, Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre ; ce couronnement est le sujet d'une des vieilles fresques du portique. On y voit le nouvel empereur et Ieule, sa femme, à genoux, tandis que le Pape leur donne tour à tour la couronne et la communion, les prémices de la gloire du monde et de la gloire des cieux.

La ville de Constantin, qui voit en ce moment nos soldats dans ses murs, n'avait pas revu les Franks depuis la quatrième croisade, quand l'empereur de Byzance vint implorer les secours des croisés qui, fatigués à la fin de ses perfidies, prirent d'assaut Constantinople, élurent pour empereur Baudouin de Flandre, et fondèrent cet empire des Latins, qui dura un demi-siècle, et remplit la Grèce et la Morée de principautés féodales [1].

Les croisades, dont M. de Maistre a dit avec raison que, si chacune a échoué, toutes ont réussi, les croisades auraient fini par affranchir tout l'Orient, et par empêcher les Turcs de passer le Bosphore, si une dy-

[1] La Chronique grecque, publiée par M. Buchon, cite les donjons des sires de Montescoub (Montesquiou) et des La Trémoïle (La Trémouille), qui s'étaient établis avec leurs hommes d'armes non loin des ruines de Lacédémone.

nastie latine eût pu s'établir solidement sur le trône de Constantin, et y remplacer cette souveraineté byzantine, qui, selon la remarque de Mgr Gerbet, fut si coupable envers la république chrétienne, en se montrant moins dégradée par son incapacité pour le bien que par sa puissance pour l'empêcher.

Au côté droit de Saint-Laurent-hors-des-Murs s'élève un nouveau *Campo Santo*, qui deviendra le plus beau cimetière de Rome. Commencé sous la domination française, il fut livré au public des morts en 1836, où le choléra se chargea de le remplir largement. Il n'est pas fleuri et boisé comme notre Père-Lachaise. Son aspect est plus grave et plus religieux; c'est, comme à Pise, un grand cloître avec un portique qui doit régner tout autour, mais qui n'est pas encore achevé. On aime à retrouver dans ce cimetière moderne les mêmes inscriptions, les mêmes signes et les mêmes emblèmes primitifs qu'on retrouve, à quelques pas de là, sur les murs des catacombes de Sainte-Cyriaque. Mgr Gerbet se demande pourquoi nous ne reprendrions pas cette tradition lapidaire si touchante et si chrétienne : « Nous redonnerions ainsi à nos jeunes tombes un nouvel air de parenté avec les plus vieux tombeaux chrétiens. Cette nouveauté antique ferait une restauration heureuse dans nos cimetières, derniers manoirs du chrétien, qui aurait retrouvé les premières armoiries de ses ancêtres. »

J'ai vainement cherché dans ce Campo Santo l'inscription étrange qui a inspiré à Lacordaire cette dernière page de sa lettre sur le Saint-Siége : « Je me promenais, il y a peu de jours, dans la campagne de Rome, proche des catacombes de Saint-Laurent; je me dirigeai

vers un cimetière nouveau qu'on a creusé dans ce vieux cimetière, et je fus frappé, à la porte, par une inscription : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé.* J'entrai en la méditant, car que voulait-elle dire? Il ne me fut pas difficile de le comprendre : Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé de bien faire, parce que ses mains ne peuvent plus donner ni ses pieds aller au-devant du malheur, parce que ses entrailles ne sont plus émues par la plainte, et que son esprit, envolé loin des disputes des hommes, ne leur oppose plus l'acte d'une foi humble et patiente. Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé, tandis que Celui qui le nourrissait sur la terre de la doctrine et du pain de la vie, son Seigneur et son Maître, est encore sujet aux contradictions. Pleure sur le mort, parce que le temps de la vertu est fini pour lui, parce qu'il n'ajoutera plus à sa couronne. Pleure sur le mort, parce qu'il ne peut plus mourir pour Dieu. Je roulai longtemps dans mon âme ces pensées, qui étaient encore entretenues par le voisinage des martyrs, et par cette douce basilique élevée dans la campagne au diacre saint Laurent. Je regardai les vieux murs de Rome qui étaient devant moi, se tenant debout autour du Siége apostolique comme ils se tenaient autour des Césars, et je regagnai lentement ma demeure solitaire, heureux de me sentir un moment loin de mon siècle, mais sans désirer d'être né dans un siècle plus tranquille, ayant entendu près de la tombe des saints et des martyrs cet avertissement sublime : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé!* »

XL

MA JOURNÉE A ROME.

A ERNEST LAFOND.

Montaigne disait, après la mort de son ami La Boétie : « Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part. » Il me semble aussi que visiter Rome sans toi, c'est te dérober ta part de la Ville Éternelle. Essayons au moins de combler par nos lettres ce gouffre de la distance qui nous sépare. Je veux te revenir chargé de souvenirs et de débris du passé, comme ces pèlerins d'outre-mer qui rapportaient sur leurs épaules des coquilles ramassées sur les plages lointaines.

Tu me demandes quelques détails sur ma journée à Rome. On se lève un peu matin et on va prendre la *cioccolata* à deux pas d'ici, au coin du Corso et de la place *San Lorenzo e Lucina*, dans le grand café du palais Ruspoli, bâti au seizième siècle par le célèbre Ammanato, architecte florentin. Le palais romain se distin-

gue généralement par sa magnificence et l'élégance de son architecture; c'est le temple des arts et du goût. Le palais florentin, au contraire, est grave et sombre; c'est une forteresse dans laquelle le propriétaire peut soutenir un siége en règle contre son voisin. Or, le palais Ruspoli, construit par un Florentin pour la famille florentine des Rucellaï, rappelle tout à fait dans ses lignes sévères et grandioses le style des vieux palais de Florence. Il est véritablement seigneurial, dit Nibby, *veramente signorile*. Son magnifique escalier est composé de cent vingt degrés en marbre de Paros, d'un seul morceau. Au rez-de-chaussée est le *caffe Nuovo*, appelé aujourd'hui *caffe Francese*, et certes il n'y a pas en Europe de café plus largement et plus superbement logé. Clément XIV mariait son neveu; selon l'usage, la noblesse romaine envoya de riches cadeaux au nouvel époux. Seul, le prince Ruspoli ne voulait rien donner à ce petit bourgeois de Ganganelli, comme il l'appelait. Clément XIV lui fit sentir sa défaveur. Le prince, furieux, jure de ne reparaître à Rome que dans une position capable d'en imposer au Pape lui-même. Il part pour Vienne, y déploie un luxe royal et s'y fait nommer ambassadeur auprès de la cour romaine. Mais ses prodigalités le ruinèrent, et ses descendants, pour payer les dettes de leur aïeul, ont loué leur palais et vivent dans une modeste et honorable médiocrité. C'est ainsi qu'un cafetier s'est installé dans le palais Ruspoli. C'est le seul café de Rome qui ait un jardin. A l'entrée des Français, il était le centre des démagogues romains.

Un matin, deux de nos officiers y entrent et demandent du café : « — Il n'y en a plus. — Du chocolat. —

Nous n'en faisons pas. — Servez-nous un bol de punch. — Du *punch !* nous n'avons qu'un journal anglais de ce nom. — Eh bien ! passez-nous-le. — Il est en lecture. — Avez-vous de la bière ? — La dernière bouteille s'est bue ce matin. — Eh bien ! donnez-nous un verre d'eau; vous avez de l'eau, je pense ? — Pas davantage; les Français ont rompu l'aqueduc qui nous l'apportait. »

Les deux officiers se retirent, au milieu des rires étouffés des habitués de l'établissement, qui félicitent le cafetier de la hardiesse de ses réponses. Mais voilà qu'un bruit d'armes retentit à la porte ; un peloton de soldats entre dans la salle, et l'officier qui les commande dit au cafetier terrorifié : « Puisque vous n'avez ici ni café, ni chocolat, ni bière, ni même un verre d'eau, votre établissement ne peut plus servir de café; il sera plus utile transformé en caserne. » Le *caffè Nuovo* fut immédiatement fermé; il se rouvrit plus tard sous le nom de *café Français.*

J'aime ce vieux palais avec ses immenses salles délabrées, mais grandioses; au fond de la plus vaste s'élève une fontaine sculptée, avec un jet d'eau. Une galerie vitrée donne sur le jardin orné de statues. Toutes ces salles sont ornées de fresques par le Florentin Zucchi, élève de Vasari, et par deux peintres français fort peu connus, que Nibby appelle *monsieur Leandro et monsieur Francesco ambidue Francesi.* Je déjeune là avec des officiers, des artistes français et allemands, et quelquefois avec le signor Diamanti, ton ancien propriétaire de la *via Borgognona,* ce bon type du bourgeois de Rome, ancien armurier et mécanicien, qui avait imaginé de charger les canons par la culasse. Il avait proposé de

communiquer sa découverte à notre ministère de la guerre, si on lui payait son voyage. L'offre fut négligée, et Diamanti a gardé son secret et s'est retiré du commerce. Tu m'avais tant parlé de sa fille comme du *diamant* de la famille *Diamanti*, que j'ai cherché à la voir. Mais hélas! c'est une beauté qui, depuis que tu ne l'as vue, a dix printemps de plus sur la tête, et elle ne sait trop que faire

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Pourtant j'ai retrouvé en elle le profil romain, et les belles lignes du type gréco-sabin. Ma place favorite dans ce café est l'embrasure d'une fenêtre, si épaisse qu'elle forme à elle seule un petit cabinet. Là je fais le plan de ma journée, et je consulte ma carte de Rome, tout en dégustant un délicieux chocolat mousseux avec un petit pain spongieux excellent. Puis j'allume un cigare, je sors par le jardin, et je trouve sur la place de *San Lorenzo e Lucina* mon cocher ordinaire, jeune Romain, drapé dans son manteau troué comme un Père Conscrit. Sa calèche est découverte et ses chevaux infatigables. Les cochers romains prennent leur gauche comme en Angleterre. Je déclare ici que je n'ai jamais eu qu'à me louer des services du peuple-roi, et que je n'ai pas trouvé à Rome ces fourberies italiennes, si célèbres dans les vieilles comédies. On dit qu'il faut aller à Naples pour les revoir et s'écrier en sûreté de conscience :

Vivat Mascarillus fourbum imperator.

Les Romains sont pleins de grâce et de courtoisie dans leur langage. Un savetier de Rome, à qui M. Ampère

demandait une adresse, lui répondit tendrement : *Anima mia, non so.*

Me voilà donc parti, voyageant seul à travers Rome dans mon observatoire ambulant, et notant à mesure mes impressions de voyage d'après nature.

Je te recommande cette façon solitaire de visiter et de savourer Rome; il faut surtout voir seul ce qu'on n'a pas encore vu pour avoir une première impression bien à soi. Point de compagnon, quelqu'agréable qu'il soit; il suffit qu'il ne sente pas comme vous d'abord pour refroidir votre enthousiasme par un mot plaisant qui dénature vos souvenirs. *Qui a compagnon a maître*, dit le proverbe, et c'est dans ce sens qu'on peut dire :

Un voyage
Vaut mariage.

Mais, plus tard, la première impression reçue, c'est un plaisir nouveau de *revoir* avec d'autres personnes qui vous communiquent leurs sentiments et rectifient ainsi parfois les vôtres. La soirée amène une dernière jouissance, celle de compter et d'*engranger* la récolte de la journée.

Je ne sens ici le besoin ni de société, ni de spectacles, ni d'événements journaliers pour remplir la vie. Cloîtré dans mes études de Rome dans Rome, cet aliment suffit à mon cœur et à mon esprit. Ces quelques mois que je vais passer ici seront les mieux remplis et les meilleurs de ma vie. J'en sens déjà le souvenir ineffaçable. Rome est à moi, c'est mon bien, c'est ma chose, c'est mon rêve réalisé. Qu'on ne me demande donc plus comme Tityre à Melibée :

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

Plus on pratique Rome, plus on la goûte, plus on s'y attache. Le sceptique Montaigne avait senti aussi cette influence; il dit dans son voyage d'Italie : « Les douceurs de la demeure de ceste ville s'estoient de plus de moitié augmentées en la practiquant; je ne goûtai jamais air plus tempéré pour moy, ni plus comode à ma complexion. »

Tu as senti comme moi ce charme indéfinissable qui n'appartient qu'à cette ville, et qui vous y captive irrésistiblement. « On peut ne pas se plaire à Rome, disait M. Ampère, mais qui s'y est plu quelque temps, s'y plaira toujours davantage; qui s'y est attaché une fois, ne s'en détachera jamais. »

J'éprouve ici une sensation morale que je ne puis exprimer que par une sensation physique. As-tu pris des bains de la source de la Rallière, à Cauterets? Ce sont des eaux douces, tièdes, onctueuses, fortifiantes, qui procurent un bien-être inexprimable, tandis que par la fenêtre ouverte on respire l'air des Pyrénées et le parfum des grands sapins. Eh bien! l'atmosphère morale de Rome est aussi comme un bain pour mon âme, un bain qui la calme et qui la vivifie. Comparaison qui peut paraître bizarre, mais que tu comprendras.

En habits négligés sortir de sa demeure
Entrer dans une église ou dans un grand palais,
Savourer la nature et les arts à toute heure,
Telle est la volupté tranquille ou je me plais.

A. Brizeux.

Églises, palais, musées, couvents, tombeaux, tout à Rome est fait pour l'étranger, qui n'y est plus un étran-

ger, mais qui est choyé comme un enfant gâté, comme un fils dont le père est souverain de la ville. Il me semble voir partout ici l'inscription hospitalière du manoir irlandais de Cowper : TUUM EST. Quand on veut entrer quelque part et qu'on frappe à la porte, on entend aussitôt résonner le délicieux *favorisca*, si différent de notre brusque : *Entrez;* que votre illustre seigneurie daigne me faire la *faveur* d'entrer; voilà tous les trésors de courtoisie que contient ce seul mot si gracieux et si concis : *Favorisca.* Rome reçoit tout le monde, et tout le monde s'y trouve comme chez soi; tous, rois ou pèlerins, nous nous trouvons égaux devant la majesté de Rome. La Ville Éternelle a vu tant de grandeurs déchues qu'elle ne s'étonne plus de rien, et qu'il serait inutile et maladroit d'essayer d'y faire de l'effet. Chacun y vit tranquillement, sans bruit et sans prétention, dans un calme philosophique et religieux. La contemplation de Rome tient lieu de longues études et de beaucoup d'autres voyages; le vieux Balzac disait : « Si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. » Et Gœthe : « Rome est une mer plus profonde à mesure qu'on s'y avance. »

Cicéron écrivait un jour qu'à Rome il règne trop de tumulte pour pouvoir dignement apprécier ce que les Grecs ont fait de beau et de grand dans les arts; que, pour cela, il fallait se transporter dans la silencieuse Athènes. Ce que Cicéron disait d'Athènes convient aujourd'hui à Rome, et ce qu'il dit de Rome peut s'appliquer à Paris.

Tu serais étonné de savoir le nombre de Français qui sont ici, et comme tout le monde parle notre langue;

cela ne nous laisse pas l'occasion de nous exercer en italien. Montaigne s'en plaignait déjà de son temps : « M. de Montaigne se faschoit de trouver à Rome un si grand nombre de François, qu'il ne trouvoit dans la rue quasi personne qui ne le saluoit en sa langue. »

Je lis le voyage du vieux Michel en Italie; il y a quelques pages curieuses; le reste n'intéresse qu'à cause du *pèlerin*. Dans son récit, il parle toujours de lui à la troisième personne, comme César et Sully : « Tel jour, M. de Montaigne fut très-coliqueux, et rendit une pierre de la grosseur d'un petit pois, etc. » Montaigne, en vrai classique qu'il était, n'admirait que Rome antique, et il fait une singulière comparaison à propos de Rome moderne : « Les bastiments de ceste Rome bastarde, nichés sur les anciens, foisoient resouvenir proprement M. de Montaigne des nids que les moineaux et corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les huguenots viennent d'y démolir [1]. » Il peint ainsi Rome : « Ce ne sont que palais et jardins; il ne se voit nulle rue marchande, nulle rue de La Harpe ou de Saint-Denis; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Comme il décrit bien sa vie à Rome, cette vie que mène tout étranger : « Je n'ai rien si ennemi à ma santé que l'ennuy et l'oisiveté; là j'avois toujours quelque occupation, comme à visiter les antiquités, les vignes, qui sont des lieux de plaisir... ou aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de

[1] Cet aveu naïf de la tolérance huguenote est curieux à recueillir de la bouche du sieur de Montaigne, témoin peu suspect.

théologie... Tous ces amusemnts m'embesoignoient assez... C'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là si j'eusse goûté Rome plus privement, combien elle m'eust agréé... Je disois des comodités de ceste ville, que c'est la plus commune ville du monde, et où l'estrangeté et différence de nation se considère le moins; car, de sa nature, c'est une ville toute *rappiécée* d'estrangiers; chacun y est comme chés soi. Son Prince embrasse toute la chrestienté de son authorité. »

Comme M. de Montaigne, je serais fier d'être bourgeois de Rome : « Parmy les faveurs vaines de la fortune, ie n'en ay point qui plaise tant à ceste niaise humeur qui s'en paist chez moy, qu'une bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me feut octroyée dernierement que i'y estois, pompeuse en sceaux et lettres dorees, et octroyee avecques toute gracieuse liberalité.

« N'estant bourgeois d'aulcune ville, ie suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feut et qui sera oncques. Et puis ceste même Rome que nous voyons mérite qu'on l'aime : confederee de si long temps, et par tant de tiltres, à nostre couronne; seule ville commune et universelle, le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrétiennes; l'Espagnol et le François, chascun y est chez soy; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. » (*Essais*, l. III, ch. IX.)

E frattanto, carissimo signor zio, sta il meglio che tu puoi, e amami : addio.

XLI

PORTIQUE D'OCTAVIE.

A H. W. FREELAND, ESQ.

From thoughts which oft your noble dust renews,
Twin Brutuses, proud Cato, Romans old!
Turn we, amid these ruins to unfold
Shadows and memories of brighter hues.
(H. W. Freeland, *Traductions de Lamartine.*)

Un des plus beaux restes de Rome antique, un des chefs-d'œuvre de ce siècle d'Auguste, successeur du siècle de Périclès et frère aîné des siècles de Léon X et de Louis XIV, c'est le théâtre de Marcellus. Il fut commencé par César; Auguste l'acheva et le dédia sous le nom de Marcellus, fils de sa sœur Octavie, qui était à la fois son gendre et son neveu, et regardé comme son successeur à l'empire. Ce jeune prince, après avoir donné à la cour d'Auguste les mêmes espérances que le duc de Bourgogne à la cour de Louis XIV, fut aussi enlevé par la mort à l'âge de vingt ans. Il n'y avait que deux années qu'il n'était plus, et cette blessure maternelle saignait encore au cœur d'Octavie, lorsque le doux Virgile, achevant le sixième livre de l'*Énéide,* le ter-

mina par l'horoscope de la Sibylle, qui prédit à Énée la mort prématurée du jeune Marcellus. Virgile fut appelé à lire ce touchant épisode devant Auguste et Octavie; quand il récita ces vers admirables où lui échappe le nom du jeune prince qu'il n'avait pas encore voulu prononcer :

Tu Marcellus eris : manibus date lilia plenis [1],

la malheureuse Octavie s'évanouit. Mais plus tard elle sut gré à Virgile d'avoir ravivé ainsi la source de ses larmes, et elle fit don au poëte d'autant de talents qu'il y avait de vers dans l'éloge de son fils. On a calculé que cette somme vaudrait aujourd'hui environ 150,000 fr.

Ingres a fait de cette scène poétique et maternelle un tableau que la gravure a popularisé. Sous son pinceau, la princesse évanouie laisse affaisser son beau corps avec une grâce et une noblesse douloureuses, tandis que le poëte respectueux s'arrête dans sa lecture, et s'applaudit tout bas de cette royale douleur qui est le triomphe de sa poésie.

Vitruve fut l'architecte du théâtre de Marcellus, et le fit assez vaste pour contenir trente mille spectateurs. Les

[1] Ah! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus... Ah! souffrez que j'arrose
Son tombeau de mes pleurs. Que le lys, que la rose,
Trop stérile tribut d'un inutile deuil,
Pleuvent à pleines mains sur son triste cercueil;
Et qu'il reçoive au moins ces offrandes légères,
Brillantes comme lui, comme lui passagères.
(*Traduction de Delille.*)

trois ordres, dorique, ionique et corinthien, y sont heureusement étagés; la scène était adossée au Tibre. La solidité et la grandeur de ce monument nous l'ont conservé, mais lui ont fait subir bien des vicissitudes. Comme le Colysée, il devint, pendant le moyen âge, une forteresse féodale, tour à tour prise et reprise par les deux partis qui se partageaient Rome, les Savelli et les Pierleoni (dont le nom venait de leur chef Pierre de Léon). Le Pape français Urbain II, qui s'y était réfugié, y mourut. Dans ses alternatives de destructions et de reconstructions, le centre du théâtre se remplit peu à peu d'un vaste amas de décombres et s'exhaussa jusqu'aux corniches, tandis que les arcades du rez-de-chaussée se transformèrent en boutiques obscures; c'est encore aujourd'hui l'atelier favori des forgerons. Des végétations parasites se sont cramponnées aux crevasses des murs, et égayent par un peu de verdure cette masse noire et imposante.

La famille Massimi fit arranger à son usage le théâtre de Marcellus par l'architecte Baldazzare Peruzzi; ce palais, habilement construit sur les décombres entassés dans l'enceinte du vieux théâtre, appartient maintenant aux Orsini. On y monte de côté par une longue rampe formée de débris antiques, palissadée de plantes, de fleurs et de buissons verdoyants, ce qui donne un aspect frais et riant aux ruines du monument impérial. A mi-côte de cette belle rampe sablée, une plaque de marbre, encadrée de plantes grimpantes, vous raconte toute l'histoire du théâtre de Marcellus dans cette élégante inscription :

SIGNORE AVVENTVROSO DEL MONDO
AVGVSTO INTITOLAVA A MARCELLO SVO QUESTO LVOGO
TEATRO A POPOLARI ADVNANZE E LIETI SPETTACOLI
IN TEMPI INFANDI GVERRIERA STANZA
AI PIERLEONI AI SAVELLI FV CLOACA DI SANGVE
ORA CIVILE MAGION DEGLI ORSINI
E SACRO ALLA PACE DOMESTICA ED ALL' AMICIZIA.

Sur la plate-forme du vieux théâtre s'élève le palais précédé d'une terrasse, d'un obélisque et d'une fontaine. J'y remarque un ours sculpté, armes parlantes des Orsini qui me rappellent le fameux ours du baron de Bradwardine; mais sans doute que les Orsini n'ont point sur leur table une coupe aussi formidable que la *Grande-Ourse* qui fit reculer Wawerley : les seigneurs romains sont plus sobres que les barons écossais. On aime ce souvenir de Walter-Scott au milieu de Rome, c'est un contrâste si complet!

La devise des Bradwardine de Tully-Veolan était : *Gare à l'Ours!* BEWARE THE BEAR. Les Orsini avaient pour cri de guerre : *l'Ours! l'Ours!* ORSO! ORSO! Dante a rencontré un Orsini dans le cercle des avares, et lui fait faire ainsi sa confession : « Je fus vraiment fils de l'*Ourse*, et si cupide, que, voulant enrichir les *oursons*, je laissai là-haut mon or, et je me mis moi-même ici dans la bourse. »

E veramente fui figliuol dell' orsa
Cupido sì per avanzar gli orsatti
Che su l'avere, e quì mi misi in borsa.

Dans la galerie des portraits des Orsini, une des plus nobles figures de femmes est celle de Maria Felicia Or-

sini, née à Rome en 1600, et mariée à quatorze ans au Connétable de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632. Après la mort tragique du Connétable, le frère de Maria Felicia, Carme Déchaussé, connu sous le nom du Père des Ursins, voulut ramener sa sœur en Italie, mais elle s'y refusa, et courut s'ensevelir au couvent de la Visitation de Moulins, où, Artémise chrétienne, elle éleva à son époux un magnifique mausolée que vous avez admiré à Moulins, et pour la construction duquel elle fit venir des artistes d'Italie. Vers la fin du dix-septième siècle, un Orsini, duc de Bracciano, épousa une Française, du sang de La Trémouille ; c'était une brune avec des yeux bleus, déjà veuve d'un prince de Chalais, mort à Rome. Elle devint plus tard célèbre en France et en Espagne sous le nom francisé de la princesse des Ursins. Après toutes ses aventures politiques de *camerera-mayor* et ses *châteaux en Espagne,* elle revint se fixer de nouveau à Rome, où, par un reste d'habitude, dit Sainte-Beuve, elle se mit à gouverner la maison du roi et de la reine d'Angleterre, pour gouverner encore quelque chose.

Derrière le théâtre de Marcellus se trouvait le portique d'Octavie, composé d'un double rang de cent soixante-dix colonnes cannelées, en marbre blanc. Auguste renferma dans son enceinte les temples de Jupiter et de Junon, et dédia le tout à sa sœur Octavie. Ce portique contenait, en outre, un choix de peintures et de statues, chefs-d'œuvre de l'art gréco-latin. Les architectes furent deux Laconiens appelés, l'un *Sauros* (lézard), l'autre *Batrachos* (grenouille). Comme esclaves, il leur était défendu de graver leur nom sur l'édifice ;

mais ils imaginèrent de sculpter ces deux animaux dans l'œil des chapiteaux ioniques du temple de Jupiter, à la place de la rosette. Au temple de Junon, ils décorèrent les bases des colonnes d'un bas-relief en arabesques où l'on voyait un *lézard* se jouant avec une *grenouille*.

Nous avons déjà vu cette signature symbolique des deux artistes Spartiates sur deux chapiteaux de la basilique de Saint-Laurent-hors-des-Murs.

Ce portique d'Octavie était les Tuileries et le Palais-Royal de Rome; là se promenaient les jeunes élégants romains et les belles matrones suivies de servantes, vieilles et ridées, qui formaient uue ombre favorable autour du soleil de leurs beautés; elles tenaient dans leurs mains, pour se les entretenir fraîches, des boules de cristal et des boules d'ambre jaune, matière qui donne d'abord une fraîcheur douce, remplacée par un parfum suave quand elle est échauffée. Quelques-unes, d'après le témoignage de Martial et de Properce, s'enlaçaient au col de petits serpents privés pour se rafraîchir la peau au contact de ces animaux à sang glacial. On aimait alors les petits chiens tout autant qu'aujourd'hui; ces intéressants quadrupèdes romains, plus heureux que les nôtres, avaient des esclaves à leur service, comme l'atteste cette inscription antique :

OSSA
AVRELIÆ LIVIÆ AVG.
SERV. A CVR. CATELLÆ.

« Ossements d'Aurélie, esclave de Livie Augusta, chargée du soin de sa petite chienne. »

Le luxe grec et asiatique s'était vite introduit chez les

dames romaines. Un sénatus-consulte avait essayé d'interdire l'usage des chars aux matrones. Pour se venger de leurs époux, elles résolurent de renoncer au bonheur d'être mères et de donner des défenseurs à la patrie. Le Sénat, justement alarmé, s'empressa de rapporter le malencontreux décret, à la condition facile que les matrones offriraient tous les ans un sacrifice à Carmenta, déesse tutélaire des enfants.

J'ai remarqué à la galerie Corsini un tableau du cavalier Pannini, qui représente le portique d'Octavie encore tout entier. Mais aujourd'hui il ne reste plus debout que quelques colonnes du Propylée; tout le reste a été enlevé, brisé, brûlé et enseveli sous des amas de décombres qui ont produit ces nombreuses inégalités du sol qu'on remarque dans tous les environs. Que de richesses artistiques on trouverait encore si on fouillait ce sol! La célèbre Vénus de Médicis, la plus belle statue de femme que l'on connaisse, ouvrage de Cléomène, fils d'Apollodore, fut trouvée dans ces décombres. Les restes du portique octavien sont encadrés d'un côté par le *Ghetto*, le quartier des Juifs, et de l'autre par le marché aux poissons, la *Pescheria*. Nous y allons souvent pour contempler ces débris pittoresques, et observer cette scène animée des mœurs romaines. Rome ne connaît pas le monstre parisien que nous appelons la *poissarde;* il n'y a pas ici de *Dames de la Halle;* ce sont des hommes qui vendent le poisson, et tout se passe sans cris et sans tumulte avec une gravité toute romaine. On étale le poisson sur de larges dalles en marbre qui formaient le pavé de l'ancien portique, et dans un des angles intérieurs du monument d'Octavie s'élève l'église de *Sant'*

Angelo in Pescheria, encadrée de colonnes antiques. En face, sous une arcade, s'ouvre la rue de la Poissonnerie, à l'entrée de laquelle on découvre çà et là, incrustés dans les murs modernes, des pilastres, des colonnes, une corniche, un fronton, un chapiteau, à peu près comme on retrouve dans le peuple romain moderne des traces de son ancienne grandeur. J'ai souvent contemplé avec attendrissement ces pauvres colonnes de Corinthe, en marbre blanc, cannelées, admirables par la pureté de leur grain et la finesse de leurs sculptures; c'est une pitié, c'est un vrai chagrin pour l'antiquaire amoureux des beaux marbres, de voir ces nobles colonnes mutilées et prostituées aux plus vils usages; leurs gracieuses cannelures sont écrasées; leurs chapiteaux croulants ne se soutiennent plus qu'avec l'aide de vils murs en briques; j'en ai vu qui sont criblées de coups de pierre et de couteaux, écorchées toutes vives par les roues des charrettes, percées du haut en bas de clous, de crocs, d'anneaux de fer, autant d'instruments de torture dont se servent contre elles leurs barbares et insoucieux bourreaux. Mais au milieu de ce supplice séculaire, ces nobles filles de la Grèce et de Rome restent encore belles et fières; on dirait des vestales martyres, livrées aux brutalités des marchands et des passants :

Et quæ sine crimine castos
Perpetua servant virginitate focos.
(OVIDE.)

XLII

VOYAGE A TRAVERS SAINT-PIERRE.

A MON PÈRE.

Orage, grêle et pluie, avec accompagnement de tonnerre obligé ; c'est le jour de se rappeler son Horace :

> Jam satis terris nivis atque diræ
> Grandinis misit Pater.

Quand il pleut ainsi à Rome, savez-vous ce qu'il faut faire ? S'en aller tout seul passer sa journée à Saint-Pierre. C'est un si doux refuge les jours de mauvais temps ! c'est un asile permanent contre les irrégularités des saisons. Je ne suis pas le seul à en jouir ; les malades et les vieillards y vont respirer un air tiède et pur. C'est la *Petite-Provence* de Rome. Saint-Pierre a son climat à part; c'est un printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais : température égale et douce, *température de l'éternité,* toujours la même, dont

on ne se lasse pas, et qui est précieuse aux malades du corps et de l'âme.

On parle du beau climat de l'Italie; ce n'est qu'à Saint-Pierre qu'on le trouve au mois de janvier. Au lieu du froid glacial de nos cathédrales du Nord, on se sent ici enveloppé d'une sorte d'agréable vapeur qui flotte dans l'air et qui vous dépouille courtoisement de votre manteau. Saint-Pierre, abrité par les montagnes, isolé, et de tous côtés exposé au souffle de l'air et aux baisers ardents du soleil, semble chauffé par un calorifère; sa situation, ses murs épais et son immensité, lui entretiennent sans interruption cette égalité de température si délicieuse pendant l'hiver. L'été, il jouit d'une admirable fraîcheur, et l'on aime à lui appliquer le verset du Psalmiste : *In umbraculum diei ab æstu, in securitatem a turbine et a pluvia.*

Le climat de Saint-Pierre est donc le plus charmant que je connaisse, et nos médecins devraient le recommander. Quel charme d'y venir rêver et prier! Là on se promène aussi longtemps qu'on veut. Rien que le tour de la basilique est un exercice salutaire, une bonne promenade qui fait circuler le sang et la pensée.

Combien de grandes villes, de capitales même, qui n'offrent pas autant d'objets intéressants que la seule enceinte de Saint-Pierre! C'est qu'à lui seul Saint-Pierre est une cité tout entière qui se suffit à elle-même. Elle a toute une population de *San-Pietrini*, qui y habitent toute l'année, ouvriers occupés aux incessantes réparations et aux embellissements de la basilique; ils logent dans des cellules creusées, comme des nids d'aigles, tout en haut, dans l'épaisseur des murs. Il faut monter à la coupole

pour voir ces loges aériennes, qui sont chaudes et commodes. Les architectes ont des chambres sur la plate-forme au-dessus du portique; là on se dirait sur la place publique d'une petite ville, en voyant une fontaine qui coule perpétuellement au pied de la grande coupole pour les besoins des habitants de Saint-Pierre. Un de nos poëtes a essayé d'animer Notre-Dame de Paris et d'en faire un être monumental; mais quel autre géant est Saint-Pierre de Rome!

La basilique Vaticane a aussi une population flottante qui ne cesse de passer et de repasser sous ses ailes; c'est la foule des étrangers et des nationaux qui y entrent à toute heure du jour, spectacle varié qui intéresse l'observateur. On y voit des *cockneys* anglais remorqués par les *Ciceroni* qu'ils prennent pour cornacs, des artistes qui viennent s'inspirer, des paysans de la Sabine, couverts de peaux, avec leurs cheveux noirs tombant sur leurs yeux; ils vont baiser l'orteil de la statue de saint Pierre, et poser leur front sur son pied usé par leurs baisers: leur énergique piété me rappelle nos paysans bretons. Voici des mendiants qui, en attendant qu'une aumône leur arrive en dormant, ronflent profondément dans quelque coin; des rêveurs qui méditent étendus sur un banc de bois. Le matin la scène est plus animée. On célèbre l'office dans la chapelle du chœur; on dit des messes aux innombrables autels de la basilique; les peintres dessinent ces groupes d'hommes et de femmes à genoux sur le pavé. L'Église universelle a dans Saint-Pierre de grands confessionnaux massifs, forteresses de la pénitence, qui portent au front le nom de toutes les langues européennes: *pro lingua gallica, italica, hispanica, lusitana, græca, hun-*

griaca, germanica, anglica, etc.[1] Chaque matin des confesseurs patients y attendent des pénitents de tous les pays qui viennent leur apporter l'expression différente, mais au fond toujours la même, des misères humaines, au pied de ces tribunaux de miséricorde qui *justifient ceux qui s'accusent*, selon l'admirable expression de Bossuet.

A chaque confessionnal est suspendue une longue baguette de roseau ; les pénitenciers en frappent légèrement la tête des pénitents agenouillés. C'était le signe de l'affranchissement chez les anciens Romains; l'Église romaine en a fait le signe de l'affranchissement spirituel. Quarante jours d'indulgence sont attachés à cet acte d'humilité accompli dans les dispositions requises.

Mais que j'aime aussi Saint-Pierre vers la fin de la journée, quand la basilique devient un vaste et silencieux désert : c'est le moment de l'étudier et de la méditer.

On blâme avec raison la façade de Saint-Pierre; mais il est reconnu qu'on la fit ainsi, et qu'on renonça au portique projeté, pour ménager une place à la *loggia* où le Saint-Père donne deux fois par an sa bénédiction à la Ville et au Monde. « Pour ma part, disait le cardinal Wiseman, fallût-il regarder pendant toute l'année cette façade brisée, confuse et disproportionnée, je le ferais volontiers pour jouir deux fois, dans cet intervalle, du magnifique spectacle auquel elle a été sacrifiée. »

Bramante, San-Gallo, frère Jean Jocondo, Raphaël, travaillèrent tour à tour à la construction de Saint-

[1] Les confessionnaux pour les langues des autres parties du monde sont à la Propagande. Il n'y a pas de peuple qui ne retrouve son idiome à Rome.

Pierre. Paul III chargea Michel-Ange de lui donner un plan définitif. Pendant quinze jours le grand artiste le médita, se promenant dans le Colysée par une neige épaisse qui, par extraordinaire, couvrait cet hiver-là le sol de Rome, et s'arrêtant pensif devant le Panthéon qu'il voulait porter dans les airs par l'invention de sa sublime coupole. Au bout de ce temps, il apporta le plan complet de la basilique. Michel-Ange était plus qu'octogénaire, et ses envieux le poursuivaient de leurs calomnies; il continua ses travaux *pour l'amour de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Pierre,* disait-il, et il persista à refuser toute espèce de salaire. Afin que son successeur ne pût rien changer à ses plans, il fit faire un modèle de la basilique par un Français dont le nom est resté inconnu; mais il mourut avant que Saint-Pierre ne fût achevé entièrement, et la forme de la basilique subit une dernière variation. Valéry prétend qu'il faut éternellement regretter, pour l'élégance et la majesté de l'édifice, que les Papes aient rejeté la croix grecque du plan de Michel-Ange pour préférer la croix latine proposée et exécutée par Carlo Maderno. Un instant, monsieur le voyageur, savez-vous que ce regret-là frise un peu le schisme? Comprenez-vous qu'une basilique représentant l'Église universelle, catholique, apostolique et romaine, soit construite en forme de croix grecque? Il faut aussi de la logique dans les monuments. Si Saint-Pierre était une croix grecque, les Russes ne pourraient-ils pas la réclamer? Mais cette croix pouvait-elle être autrement que latine? « L'architecture, dit Robello, est l'histoire en monument; elle ne doit pas léguer de mensonges à la postérité. »

Les partisans exclusifs du style ogival reprochent à Saint-Pierre son architecture *païenne*. Ce reproche est injuste. Les temples antiques affectionnaient la forme horizontale, et restaient près de terre, sans élévation, comme leurs dieux et leur culte; ils ne savaient pas monter vers le ciel. Le Christianisme, au contraire, à lancé en haut son cœur et ses édifices sacrés : *Sursum corda*. Il a soufflé les voûtes du temple et en a fait saillir la coupole, conception sublime dont la destinée a été si brillante depuis Sainte-Sophie de Constantinople jusqu'à Saint-Marc de Venise et Saint-Pierre de Rome. Le génie chrétien a ainsi transfiguré l'art païen par l'invention de la coupole et par la forme sublime de la croix qu'il a donnée à ses basiliques. Si la flèche gothique est un élan de la prière et de l'amour vers le ciel, la coupole a la forme et est l'image du ciel lui-même.

La première vue de Saint-Pierre est comme celle de Rome, elle n'étonne pas d'abord; il faut y revenir souvent et y séjourner; alors l'admiration augmente chaque jour et ne s'arrête plus. La croix qui domine la coupole est à quatre cent dix pieds de terre. « Jamais, dit Stendhal, le symbole d'aucune religion n'a été si près du ciel. »

Maintenant que j'ai visité souvent cette basilique, quand j'y entre, j'aime à répéter avec Dante :

Che di vederli, in me stesso m'esalto.

Mais aujourd'hui surtout, tandis qu'il fait au dehors un *tempo indiavolato*, comme disait mon cocher, qu'on est bien sous ces voûtes immenses! On marche, on s'assied, on s'agenouille, on prie, on rêve, on lit; on se

sent chez soi dans la grande maison de *notre Père qui est aux cieux*, auprès de son Représentant qui demeure ici au Vatican.

Je suis déjà allé bien des fois à Saint-Pierre, mais je profite de cette longue journée de pluie pour refaire à travers la basilique un voyage à peu près complet. Voulez-vous l'entreprendre avec moi? « Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, disait Corinne, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il faut pourtant chercher à tout voir; mettons-nous en route, et commençons notre voyage par la chapelle à droite en entrant.

Le cardinal français Villiers de la Croslay, abbé de Saint-Denis, ambassadeur de Charles VIII auprès d'Alexandre VI, mort à Rome en 1499, commanda un jour à un jeune sculpteur florentin un groupe représentant Jésus descendu de la croix et couché sur les genoux de sa mère. Les Italiens ont une admirable expression pour peindre ce sujet divin; ils appellent *una Pietà*, par excellence, la reproduction de cette scène, la plus touchante de la religion, la plus capable d'exciter la piété et la pitié chrétiennes. L'artiste, qui n'avait que vingt-cinq ans, fit un chef-d'œuvre; il est vrai qu'il s'appelait Michel-Ange. Le cardinal Villiers destina cette *Pietà* à la chapelle royale des Français dans l'antique Saint-Pierre [1]. Lorsqu'on démolit l'ancienne basilique, ce groupe fut transporté sur l'autel du chœur, et ensuite

[1] Le Ciacconio dit de ce cardinal : « Romæ agens curavit fabricari a Michele Angelo Bonarotta, adhuc adolescente, excellentissimam iconem marmoream D. Mariæ, et Filii mortui inter brachia materna jacentis, quam posuit in capella regia Franciæ D. Petri ad Vaticanum templum. »

Pape. Grégoire VII, assis sur la chaire pontificale, étend le bras pour bénir le pénitent impérial prosterné à ses pieds, les épaules nues, en attitude de suppliant. Derrière lui, un page porte le sceptre et la couronne. Un moine lit la sentence d'absolution. A gauche du Pape, la *grande comtesse*, drapée dans son manteau, avec une attitude grave et recueillie, étend la main et semble dire : Voilà enfin ce que je désirais. Au fond de la scène, des soldats et des cardinaux. Voyant l'excommunication que lui avaient méritée sa tyrannie et ses injustices, Henri IV d'Allemagne fit ce que devait faire plus tard le Henri IV de France : il se soumit devant l'Église. Ce fut le triomphe de la puissance morale sur la force brutale. En ce jour, l'Italie échappa à la barbarie germanique. Politiquement aussi bien que religieusement, l'Italie doit tout aux Papes; sans eux, absorbée entièrement par l'Allemagne, elle n'aurait rien conservé d'italien, pas même la langue, pas même le nom.

Au Vatican, dans la *Sala Regia*, une grande fresque reproduit la même scène [1].

En haut du tombeau de Mathilde, deux anges soutiennent son écusson; il a pour emblème une grenade

[1] Mathilde y est représentée blonde et charmante. A la bibliothèque vaticane les imparfaites miniatures du douzième siècle du manuscrit latin du poëme de Donizon offrent le portrait en pied de l'héroïne, la comtesse Mathilde, tenant une grenade : son costume est riche et pittoresque; elle est coiffée d'un bonnet d'or, de forme conique, et orné de pierre précieuses dans la partie inférieure; ce bonnet recouvre un voile rose; la chlamide est couleur de laque, avec une bande dorée aussi garnie de pierreries; la robe bleu de ciel. Quelques scènes sont caractéristiques : une miniature représente l'empereur Henri IV prosterné devant Mathilde, et Hugues, abbé de Cluny, crossé et mîtré; l'inscription porte : *Le roi supplie l'abbé et Mathilde aussi.* Il dut en effet à leur intercession l'absolution que le Pape lui refusait. (Valery.)

elle le consolait par ses lettres et par son dévouement. Grégoire à son tour l'aimait comme son enfant; il lui écrivait souvent pour diriger sa conscience, et l'appelait dans ses lettres *la très-chère fille de saint Pierre*. Il y avait dans l'âme de cette femme une religieuse énergie. Attachée jusqu'à la mort au Saint-Siége, quel que fût le Pontife qui l'occupât, elle vit ses propres domaines envahis, mais elle reprit ses villes et en chassa les troupes impériales. N'ayant point eu d'enfant de ses deux mariages avec Godefroi-le-Bossu, duc de Lorraine, et Guelfe de Bavière, elle fit donation à *l'Église de Saint-Pierre* de tous ses États et de tous ses biens, tant de ça que de là des monts, sans même s'en réserver l'usufruit [1]. La *grande comtesse* mériterait le nom de Jeanne-d'Arc de la Papauté. Elle mourut à Mantoue en 1115. Urbain VIII fit transporter son corps à Saint-Pierre, et lui éleva ce monument sur les dessins du Bernin, avec cette inscription :

COMITISSÆ MATHILDI VIRILIS ANIMI FEMINÆ
SEDIS APOSTOLICI PROPVGNATRICI
PIETATE INSIGNI LIBERALITATI CELEBERRIMÆ, ETC.

Sur la face extérieure du tombeau, Stefano Speranza a sculpté un bas-relief qui retrace la scène célèbre du château de Canossa, appartenant à Mathilde.

L'empereur Henri IV, après avoir passé trois jours dans la seconde enceinte du château, nu-pieds, vêtu de laine, jeûnant au pain et à l'eau, reçoit l'absolution du

[1] Cette donation est datée de son château de Canossa le 17 septembre 1102. Ses États comprenaient, outre la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Modène, Vérone, l'Ombrie, les Marches et Ferrare, ces trois derniers pays appartiennent encore à Saint-Pierre.

nale; ses cheveux sont enlacés de perles; en bas, une couronne et une croix; autour on lit :

Christina Alessandra Deo gratia Svec. Gothorvm
Vandalorvmqve regina.

Christinæ Svecorvm reginæ
ob orthodoxam religionem
abdicato regno abjurata hæresi
pie susceptam, etc.

En bas est une tête de mort. Un bas-relif, du sculpteur français Teudon, retrace l'abjuration de la reine à Inspruck. Le tombeau de Christine a été élevé vis à vis celui de Mathilde; ce rapprochement fait ressortir le contraste des deux héroïnes. La *grande comtesse* fut grande sans chercher à l'être; la reine de Suède fut toute sa vie à la recherche de la grandeur, et n'atteignit souvent que le bizarre et l'extraordinaire.

Continuons. Ici commence cette magnifique allée de mausolées qui forme le poëme en marbre de la vie des Souverains-Pontifes. Voici les monuments de Sixte IV, Grégoire XIII et XIV, Benoît XIV. Arrêtons-nous devant celui de Clément XIII, Rezzonico, chef-d'œuvre de Canova, avec ses deux lions dantesques :

A guisa di leon quando si posa [1].

Tombeaux d'Urbain VIII, Innocent XII, Clément X,

[1] Seul, pour ainsi dire, au milieu de la chrétienté conjurée contre la chaire de saint Pierre, Clément XIII souffrait, il gémissait, mais il combattait. Semblable tout à la fois à ces deux lions qui décorent son tombeau : il versait comme l'un les larmes de la souffrance et de la tendresse outragée, mais sa douleur était magnanime; comme l'autre, il opposait un royal courage. (Le P. de Ravignan, *Clément XIII et Clément XIV.*)

Paul III, chef-d'œuvre de Giacomo della Porta; Alexandre VIII qui, sur son lit de mort, entouré de douze cardinaux, prononça la bulle *Inter multiplices*, contre la Déclaration du clergé de France en 1682. Sur le monument de Léon XI, Médicis, on a sculpté une rose, avec la devise *Sic floruit*, symbole de son règne, qui ne fut que de vingt-sept jours. Il mourut pour n'avoir point trouvé de chemise à changer en revenant au Vatican après la cérémonie du *Possesso*. Il reçut comme légat en France l'abjuration de Henri IV.

Agenouillons-nous en passant devant la Confession de Saint-Pierre. Au centre de son hémicycle s'élève la statue de Pie VI, par Canova. Nous avons vu à Valence le lieu où repose le cœur et les entrailles de ce Pontife martyr. Du fond de l'exil et de la captivité où il mourut, il avait désigné la place de son tombeau, et l'attitude de sa statue agenouillée, les mains jointes, sur la tombe des saints Apôtres.

La chapelle Clémentine renferme le monument élevé à Pie VII, aux frais du cardinal Gonsalvi, par le Danois Thorwaldsen.

Touchante humilité de Léon XII, qui s'est fait enterrer devant l'autel de son patron et prédécesseur, saint Léon-le-Grand, sous une simple dalle; l'épitaphe, composée par lui-même, indique que, le moindre des héritiers d'un tel nom, il s'est choisi cette place aux pieds du plus grand des Léons.

Enfin, près de la chapelle du chapitre, au dessus d'une porte, se trouve le tombeau provisoire qui reçoit la dépouille du prédécesseur immédiat du Pape régnant. Grégoire XVI y repose en attendant le monu-

ment que lui vont élever les cardinaux créés par lui.

Voilà le tour fini des nombreux mausolées de Saint-Pierre; ils se terminent dignement par le monument des Stuarts.

Il faut s'arrêter. Puis-je décrire les onze coupoles et coupolinettes de Saint-Pierre, ses quarante-cinq autels et ses vingt-neuf grands tableaux en mosaïque, véritables peintures faites pour l'éternité?

Dans tout cela, il y a beaucoup de détails médiocres et qui même seraient mauvais ailleurs; mais l'ensemble est si grand naturellement, la présence du génie de Bramante et de Michel-Ange se fait tellement sentir, que, selon la remarque de Beyle, les choses ridicules ne le sont plus ici, elles ne sont qu'insignifiantes. Je ne crois pas que des architectes aient jamais mérité un plus bel éloge. Tout Saint-Pierre est d'un grandiose sans effort; on ne le voit pas d'abord si grand; la surprise est admirable, puisque, plus on s'avance, plus le temple s'agrandit; c'est comme un rêve de géant. Parlerai-je de cette population de statues qui peuplent la basilique? Si toutes ne sont point des chefs-d'œuvre, leur réunion en un tel lieu est belle et significative.

Voici tous les grands fondateurs d'ordres religieux : Thérèse, Vincent de Paul, Philippe de Néri, Gaëtan, Jérôme Émiliani, Joseph Calasanzio, Bruno, Dominique, sculpté par le Français Legros; François d'Assise, Julienne Falconieri, Robert, Pierre Nolasque, Jean de Dieu, François de Paule, Ignace, Camille de Lellis, Pierre d'Alcantara, François Carracciolo, Alphonse de Liguori. Sous l'immense coupole, quatre statues colossales des saints Longin et André, et des saintes Véroni-

que et Hélène. Les quatre piliers qui soutiennent la coupole ont deux cent quarante pieds de pourtour. Le bizarre Barromini a trouvé moyen de faire une église à Rome, c'est Saint-Charles-aux-quatre-Fontaines, de la dimension exacte d'un de ces gigantesques piliers.

Vous comprenez qu'après un si long voyage à travers Saint-Pierre, on éprouve le besoin de se reposer. J'allai m'asseoir sur le grand banc de bois à dossier si heureusement placé près de la chapelle du Saint-Sacrement; je me mis à l'un des bouts, de façon à jouir de la vue de la Confession et de la coupole, et, résumant mes souvenirs et mes impressions, je murmurai des fragments d'une *Harmonie* de Lamartine, adressée jadis, à Rome, à la princesse Aldobrandini-Borghèse :

Forêts de marbre et de porphyre,
L'air qu'à vos pieds l'âme respire
Est plein de mystère et de paix.
. . . . . .
Rien ne change votre feuillage,
Votre ombre immobile est l'image
De l'immobile éternité.
. . . . . .
Les forum, les palais s'écroulent
. . . . . .
Mais sitôt que le bloc de pierre
Sorti des flancs de la carrière,
Seigneur! pour ton temple est sculpté!
Il est à toi! ton ombre imprime
A nos œuvres le sceau sublime
De ta propre immortalité!

Je me trouvais en ce moment complétement seul dans l'immense désert de cette basilique, image de l'infini; pas un bruit ne s'élevait, et ici le plus faible murmure

retentit au loin sous ces voûtes éternelles, dignes seulement d'entendre la voix de la prière.

Tout à coup le temps, qui s'était éclairci, se recharge d'électricité, un second orage se forme ; la douce et vive lumière, que versent si abondamment les nombreuses fenêtres, disparaît comme si on eût tiré un voile. Je ne vois plus que les nuées orageuses à travers les larges vitres blanches. L'orage accumulé éclate enfin, comme mille canons chargés à mitraille : c'est l'artillerie céleste des anges de Milton. Le tonnerre prête à la basilique l'orgue qui lui manque [1] ; les éclairs illuminent les autels; je tombe à genoux, plein d'une joie et d'une émotion religieuse, et je répète le cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise : *Benedicite, lux et tenebræ, Domino; benedicite, fulgura et nubes, Domino* (Daniel, 3). Enfin, l'orage s'éloigne, le soleil reparaît et me rend ces effets de lumière si admirables dans Saint-Pierre : c'est la basilique du soleil, comme nos cathédrales du Nord sont les basiliques de l'ombre et du mystère.

J'admire l'auréole lumineuse dont le soleil renaissant couronne une zone de l'intérieur de la coupole, en dorant les lettres, longues chacune de cinq pieds, de l'inscription en mosaïque qui reproduit le jeu de mots divin :

TV ES PETRVS ET SVPER HANC PETRAM ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM, ET TIBI DABO CLAVES REGNI COELORVM.

C'est là, en effet, cette *Pierre* scellée des mains de Jésus-Christ, pierre angulaire sur laquelle s'est appuyé

[1] Saint-Pierre n'a pas d'orgues ; la musique pontificale n'admet que la voix humaine.

le passé et s'appuiera encore l'avenir. Cette *Pierre* a été prédite dans la prophétie de Daniel, expliquant son rêve au roi de Babylone : « Votre royaume est la tête d'or (l'Asie) ; il s'élèvera après vous un autre royaume qui sera d'argent (la Grèce), et ensuite un troisième qui sera d'airain et qui commandera à toute la terre (Alexandre) ; le quatrième royaume sera comme le fer, il réduira tout en poudre, comme le fer brise et dompte toutes choses (l'empire romain). Dans le temps de ces royaumes (assujettis au royaume de fer), le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit (l'Église), qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, dont il ne restera plus rien en aucun lieu (qu'en reste-t-il?) et qui *subsistera éternellement*, selon que vous avez vu que *la Pierre* qui avait été détachée *sans la main d'aucun homme* a brisé le fer, l'argent et l'or, et est devenue ensuite une grande montagne qui remplit toute la terre. »

N'est-ce pas là ce royaume dont les clefs ont été données à celui duquel il a été dit : « Tu es *Pierre* et sur cette *pierre* je bâtirai mon Église? »

Qu'il est beau de se rappeler ces choses, agenouillé devant la Confession de Saint-Pierre illuminée de ses cent vingt-deux lampes, comme d'une constellation éternelle. Là, sous nos genoux, repose le pêcheur de Galilée, dont le tombeau est devenu le plus grand temple de la terre; il repose dans les souterrains de l'église primitive avec Paul et les martyrs de Néron, et tant d'autres héros chrétiens, et tant de pontifes vénérés, et tant de saints confesseurs !

Que c'est bien ici le centre du Christianisme, le tem-

ple du royaume des saints, l'image terrestre du ciel! Saint-Pierre garde une portion de la croix de Jésus-Christ et du voile sacré de la Reine des cieux. Il possède des reliques de plusieurs apôtres évangélistes, les corps de trente-cinq Papes, d'une foule d'évêques, de docteurs, de prêtres, de diacres, de religieux, et une armée de martyrs de tout âge, de tout sexe et de toute condition : voilà les habitants de Saint-Pierre. N'est-ce pas un paradis sur la terre? Enfin, c'est ici le sublime théâtre de tant d'augustes cérémonies présidées par le Vicaire de Jésus-Christ : c'est ici la réunion des chefs-d'œuvre de tous les arts; c'est le dernier effort du génie de l'homme inspiré de l'esprit de Dieu! C'est là où devait aboutir la fortune providentielle de Rome antique. L'unité du monde romain a préparé l'unité catholique, et le trône des Césars le siége de Pierre. Dante, pénétré de cette idée, s'écrie : « L'un et l'autre, à dire vrai, ne furent établis qu'en vue du lieu saint où siége le successeur du premier Pierre :

Ch' ei fu dell' alma Roma e di suo impero
Nell' empireo ciel per padre eletto :
La quale, e il quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede il successor del maggior Piero.
Per questa andata, onde gli dai tu vanto,
Intese cose, che furon cagione
Di sua vittoria e del papale ammanto.
(*Inf.* II.)

XLIII

LES STUARTS A ROME.

A RICHARD PEYTON, ESQ.

Patior Potior.
— Devise des Peyton. —

En me rendant hier à l'ambassade de France, je passais sur la place des Saints-Apôtres, en compagnie d'un abbé romain. Il me fit remarquer un palais à gauche, au fond de la place. C'est, me dit-il, le palais Savorelli; là est mort le roi Henri IX.

Je repassai dans ma mémoire la liste des dynasties européennes, et j'avoue que je ne pus retrouver le roi Henri IX.

L'abbé sourit, et me dit : « C'était un roi *in partibus*, comme votre Henri V de France; mais on peut dire qu'il était ici *in partibus fidelium*. Je veux parler du cardinal-duc d'York, le dernier des Stuarts. Les Anglais recherchent encore ici des modèles d'une médaille que ce prince fit frapper à Rome, et où il prend le nom de Henri IX. »

Je ne sais plus, mon cher ami, si vous êtes *whig* ou *tory*. Moi, je suis Stuartiste et Cavalier de fantaisie et d'imagination. C'est votre enchanteur de Walter-Scott qui m'a enrôlé dans ce parti; c'est ce clarificateur de l'histoire, comme l'appelle Hazlitt, *clarifyer of history*. C'est celui de vos poëtes que je préfère, après Shakspeare. Il n'y a pas d'années que je ne relise quelques-uns de ses merveilleux récits, ceux surtout où il met en scène cette race infortunée des Stuarts, dont les destinées s'ouvrirent si fatalement par les échafauds de Marie-Stuart et de Charles Ier. Nous autres Français, nous aimons les Stuarts depuis cette Marie d'Écosse, notre compatriote, que nous regardons comme une martyre de la foi catholique.

Quand l'auteur de l'*Abbé*, de *Waverley*, de *Woodstook*, de *Redgauntlet*, s'en vint à Rome, malade de corps et d'esprit, il dut se plaire à retrouver ici les traces de ses Stuarts. Rome, la patrie des exilés, les avait reçus comme ses enfants, et le Pape avait accordé les honneurs royaux au chevalier de Saint-Georges. La cour d'Angleterre se tenait alors au palais Borgia. C'était une belle idée qu'avait eue ce prince fugitif de prendre, pour garder son incognito royal, le nom du glorieux patron de l'Angleterre, et de se faire appeler le chevalier de Saint-Georges. Il avait conservé une dernière prérogative royale, c'était le droit de nomination aux siéges épiscopaux d'Irlande.

Son fils, le prince Charles-Édouard, le Prétendant, le Chevalier, si célèbre par ses aventures en Écosse, était frère cadet du cardinal d'York; il avait pris le nom de baronnet de Rinfron. Il voulut se marier le vendredi-

saint, et il lui fallut pour cela une dispense du Pape. Il épousa la princesse de Stolberg, sœur de l'écrivain allemand de ce nom, laquelle, après la mort de son royal époux, se fit appeler comtesse d'Albany, et devint l'ange inspirateur d'Alfieri. Après son mariage, le prince désirait être traité à Rome comme roi d'Angleterre. Clément XIV ne jugea pas à propos d'accorder au Prétendant les honneurs royaux qu'avait eus son père.

Le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, écrivait au duc d'Aiguillon, le 31 mars 1772 : « M. le prince Édouard aurait désiré que j'eusse fait des démarches auprès du Pape pour luy obtenir le même traitement qu'au chevalier de Saint-Georges, son père. Je sçais positivement que le Pape ne s'y prestera pas. Ainsi je me suis refusé à cette insinuation, n'y estant nullement authorisé par les ordres du Roy. On m'a demandé mes conseils; j'ay répondu que je n'en pouvais donner, ni comme cardinal, ni comme ministre, ignorant la façon de penser du Pape à cet égard, et manquant d'instructions de ma cour. Qu'au reste, comme homme de bon sens, je croyais que l'incognito estoit le parti le plus convenable à ce prince, à sa fortune et même à ses prétentions. La majesté royale s'avilit quand elle ne peut être soutenue avec éclat. D'ailleurs, pourquoi chagriner le Pape, le mettre dans l'embarras, par une reconnaissance inutile et qui ne change rien à l'estat des choses? Le mariage n'assure aucun nouveau droit au prince Édouard, il ne peut donc augmenter ses prétentions. Ce prince s'est contenté, depuis que le Pape règne, de l'estat où il se trouve ici, et il est raisonnable qu'il s'en contente encore. »

Le prince Édouard arrive à Rome, et s'annonce, par une lettre officielle, au cardinal secrétaire d'État, sous le titre de roi d'Angleterre, en priant Son Éminence de lui obtenir une audience du Saint-Père, avec les marques de distinction dues à son rang. Clément XIV lui fit répondre qu'il se réjouissait de l'heureuse arrivée à Rome du baronnet de Rinfron, et qu'il lui ferait savoir quand il pourrait le recevoir.

La noblesse romaine fit au Prétendant un accueil royal et des visites officielles. Bernis lui répondit, quand le prince lui fit annoncer sa visite, qu'il tiendrait à grand honneur de revoir son bon et ancien ami le baronnet de Rinfron, mais que sa position lui interdisait de recevoir le roi d'Angleterre [1].

Le cardinal-duc d'York était né à Rome en 1725; il fut baptisé par Benoît XIII, et cardinalisé par Benoît XIV. Il ensevelit dignement la gloire de sa naissance dans la pourpre romaine, noble et pieux linceul d'une race royale. Habitant l'hiver le palais Savorelli, et l'été sa villa de Frascati, l'ancien Tusculum de Cicéron, il passa sa vie entre l'amour des arts et les consolations de la religion. A la mort de son frère le Prétendant, il crut devoir se faire roi, au pied du crucifix, roi sans couronne et sans sujets, par tradition de famille et par respect pour la légitimité. C'était une dette qu'il croyait avoir contractée envers sa dynastie malheureuse. Il ne voulut pas que la liste des rois anglais du nom de Henri se fermât sur Henri VIII, et il prit le titre de Henri IX. Le duc de Kent, l'un des enfants de Georges III, et père de la

[1] A. Theiner, *Pontificat de Clément XIV.*

reine Victoria, étant venu à Rome, se fit présenter à ce vieux Stuart, et l'honora du nom de majesté. Quand la révolution française eut séquestré le patrimoine de saint Pierre, le cardinal d'York fut réduit à une royale misère; alors le roi Georges III lui ouvrit généreusement son trésor. Un jour le vieux Stuart reçut à Rome la visite d'un jeune Bourbon. C'était le duc de Berri. Henri IX se fit un honneur de rendre au neveu de Louis XVI les honneurs que Louis XIV rendit au fils de Charles Ier.

« Rome, dit Chateaubriand, a consolé les Stuarts; ils n'étaient qu'un léger accident de plus dans ces vastes décombres, une petite colonne brisée au milieu d'une grande voirie de ruines. Charles X est mort dans l'exil à l'âge du cardinal d'York, et son fils et son petit-fils sont errants sur la terre. »

Durant le cours de sa longue carrière, Henri IX ne fit qu'un acte politique, mais il est noble et digne.

Quand Napoléon voulut, à l'exemple de Charlemagne, faire consacrer sa couronne par le Souverain-Pontife, il désira que le cardinal d'York vînt assister à son sacre avec le reste du Sacré-Collége. Il l'exigea avec tant d'instance, que Pie VII crut devoir en faire la proposition au vieux Stuart. Henri IX lui écrivit : « Très-Saint-Père, si le roi de France, descendant de Henri IV et de Louis XIV, appelait à l'auguste cérémonie de son sacre, dans la cathédrale de Reims, le petit-fils de Jacques II d'Angleterre, malgré nos soixante-dix-neuf ans nous traverserions les monts. Mais nous ne devons rien au général Bonaparte, rien qu'une tacite protestation contre la fortune. Nous la déposons entre les mains de Votre Béatitude.

« Donné en notre résidence de Frascati, ce jour, 19 juin 1804. « HENRI, roi. » [1]

Le cardinal d'York mourut trois ans plus tard, en 1807. On dit que, sentant ses forces s'en aller, il voulut faire un dernier adieu à Pie VII; il se fit transporter au Vatican, puis à Saint-Pierre, où son père et son frère l'attendaient dans leur glorieux tombeau.

En apprenant la mort du dernier des Stuarts, Napoléon s'écria : « S'ils avaient laissé seulement un enfant de huit ans, je l'aurais replacé sur le trône de la Grande-Bretagne! »

Une chose non moins curieuse, c'est qu'à l'occasion du traité d'Amiens, Napoléon fit la stipulation d'un article secret, en exécution duquel les rois d'Angleterre ont retranché les fleurs de lis de l'écu britannique, et ne prennent plus le titre de roi de France, qu'ils s'obstinaient à porter depuis l'usurpation de la couronne de France par Henri VI.

Pour en finir par la fin de toute grandeur et de toute misère humaine, allons à Saint-Pierre visiter les tombeaux des derniers Stuarts.

A gauche et au dessus de la porte par où l'on monte à la grande coupole, voyez ce monument surmonté d'un médaillon où l'on voit une charmante tête de femme exécutée en mosaïque par le fameux Cristofori, d'après l'original de L. Stern. Ce beau portrait est celui d'une reine d'Angleterre, de France et d'Irlande, comme le dit son épitaphe :

Magnæ Britanniæ, Franciæ et Hiberniæ regina.

[1] Crétineau-Joly, *Le dernier des Stuarts.*

C'est la veuve du chevalier de Saint-Georges, de Jacques III : c'est Marie-Clémentine Sobieska, petite-fille du roi de Pologne, Jean Sobieski; elle n'avait gardé de l'héritage des Sobieski que trois rubis inestimables et un lit de parade, trophée de la bataille de Vienne, dont l'étoffe provenait de la tente où les Turcs abritaient l'étendard de Mahomet. La comtesse d'Albany vendit le lit de la reine sa belle-sœur à un Juif de Florence. La cardinal d'York, héritier des trois rubis de Sobieski, trouvés dans la tente où le grand-visir Amurat avait parqué ses femmes à la bataille de Choczim, en fit un plus digne usage; il les légua à la sacristie du Vatican. C'est en 1735 que la reine Marie-Clémentine expira dans la Ville Éternelle, où elle était venue, comme tant d'autres têtes couronnées, trouver le repos et la paix que le trône ne donne pas. La chambre apostolique, c'est-à-dire le trésor du Saint-Père, dépensa généreusement 20,000 écus pour lui élever ce noble tombeau.

En face, s'élève un autre monument, simple et de bon goût, de forme pyramidale, tout en marbre blanc, de la main de Canova. Trois médaillons en relief représentent un père entre ses deux enfants : c'était un roi, c'est Jacques III et ses deux fils, Charles III (le prétendant), et Henri IX (le cardinal d'York).

Voici l'épitaphe telle que je l'ai copiée :

Iacobo III
Iacobi II magnæ Brit. regis filio
Karolo Edvardo
Et Henrico Decano patrvm cardinalivm
Iacobi III filiis
regiæ stirpis Stvardiæ postremis
anno MDCCCXIX

Canova a sculpté à la porte du tombeau, en relief, deux génies en pleurs; au bas, on lit ces mots si chrétiens :

Beati mortvi
Qvi in Domino morivntvr.

Voilà comment Rome la sainte donne l'hospitalité de la vie et de la mort aux grandeurs déchues et aux dynasties éteintes. Saint-Pierre, pour les Stuarts, vaut bien Westminster.

Je contemplais encore hier dans la Basilique Vaticane ce royal monument; pour l'admirer plus à mon aise, j'avais laissé sur un banc voisin mon livre et mon chapeau. Tout à coup, un bruit de pas, très-léger, me tire de ma méditation; je me retourne et j'aperçois un jeune citoyen romain, qui s'approche du banc à pas de loup, et se dispose consciencieusement à troquer son vieux chapeau contre mon chapeau neuf; je me rapproche vivement de ma propriété; le petit-fils du brigand Romulus, sans se déconcerter, s'avance vers moi avec aisance, et, me montrant gravement le monument des Stuarts, comme s'il était venu pour l'admirer avec moi, il me dit, d'un ton de connaisseur : *Un capo d' opera, Signor!* (Ne pas traduire un chapeau d'opéra, comme le fit un de mes ingénieux compatriotes).

Je me reproche presque, mon cher ami, de finir par une plaisanterie cette grave méditation sur les Stuarts, mais que voulez-vous? Ne sont-ce pas là les contrastes de la vie, où le burlesque coudoie souvent le tragique? N'est-ce pas ainsi que l'existence humaine nous est rétracée par le grand Shakspeare, votre vieux Will, que

j'aime et que j'admire autant que vous; vous vous rappelez le plaisir que j'ai éprouvé quand vous m'avez fait visiter sa maison et son tombeau dans la charmante ville de Stratford-sur-Avon.

J'ai relu à Rome les tragédies romaines de Shakspeare. Où a-t-il pris les couleurs dont il a peint les Romains dans Coriolan et dans Jules César? C'est qu'il y a plus de ressemblance qu'on ne croit entre la vieille Rome et la vieille Angleterre. Un de nos historiens les plus distingués [1] a fait une ingénieuse comparaison entre la politique anglaise et la politique romaine. Vos *hustings* et vos *meetings* rappellent les *conciones* avec les accusations de *bribery* (*ambitus*). John Bull est un peu cousin de Romulus; les *torys* (*optimates*) sont au fond les vrais Anglais et les vrais Romains; les *whigs* (*populares*) ont toujours un certain vernis d'étrangeté. L'Anglais et le Romain sont tous deux grands légistes et grands formalistes. Ni l'un ni l'autre n'est artiste, malgré sa bonne volonté de l'être, à l'exemple des Grecs et des Italiens. Tous deux pleins de préjugés nationaux : *Civis Romanus sum, — A freeborn Englishman! — Dii patrii indigetes, — State and Church, — Mores majorum, — Old England.*

On peut comparer les deux peuples jusque dans leurs plaisirs; les *clubs* rappellent les *thermes;* les combats de coqs, les combats de bêtes; le *turf* le cirque; les boxeurs les gladiateurs. Le fermier anglais est plus libre et plus content que le colon romain; au contraire, le *Quirite*

[1] M. le comte Franz de Champagny dans son *Histoire des Césars*, t. I, Derniers temps de la république. — Voir tout ce charmant passage que j'abrège à regret.

pauvre est plus heureux que le *cockney;* l'État l'amuse et le nourrit; la *frumentation* vaut mieux que la taxe des pauvres, car elle n'attente pas à sa liberté. Il achète avec l'obole du riche quelques légumes au marché, il va au bain que le riche ouvre pour lui, il s'endort sous le portique que le riche lui a bâti; le soleil, le jour, le Forum, les basiliques, les aqueducs sont à lui, tandis que John Bull, esclave des affaires, trotte dans la boue, le brouillard et la fumée de charbon. Mais quand il est riche, le *Quirite* s'ennuie comme John Bull; il a beau avoir des parcs, des villas, des chevaux, des Praxitèles ou des Phidias, une foule de dieux volés en Grèce, il s'ennuie; il a beau voyager, en vain il a un cuisinier grec comme à Londres on a un cuisinier français; en vain il multiplie et prolonge ses repas, fait le déjeuner (*jentaculum*), le *luncheon* (*prandium*), le dîner (*cœna*), la *medianoche* (*commissatio*) : tout finit par le lasser, la bonne chère elle-même; le spleen (*fastidium*) le gagne; un beau jour une idée lui vient, et il se tue.

XLIV

BÉNÉDICTION DES CHEVAUX.

A EUGÈNE HARLÉ.

Dimanche 23 janvier.

Le 17 janvier dernier, c'était la fête de saint Antoine: à partir de ce jour, pendant une semaine, on fait à Rome la bénédiction des chevaux et des bestiaux; mais, aujourd'hui dimanche, c'est le grand jour, c'est une sorte de Longchamps; tout Rome court à l'église de Sant'-Antonio, près de Sainte-Marie-Majeure. Vite, à cheval, courons-y. Je t'apprends en chemin que saint Antoine est le patron des chevaux, des cavaliers, des postillons, des jockeys, des *stable-boys* et des *gentlemen-riders*. A ce titre, c'est le nôtre. On raconte qu'un postillon italien, ayant crevé son cheval, s'écriait en pleurant : *O sant' Antonio, abbiate pietà dell' anima sua.*

L'église de Saint-Antoine est humble comme le saint dont elle porte le nom ; elle est attenante à un couvent de capucins. Dans l'intérieur, on voit d'étranges fresques

qui rappellent les fantaisies de Callot, et qui reproduisent les faits les plus extraordinaires de la vie du saint anachorète.

Mais, attention : voici l'abbé et ses moines qui paraissent à la porte avec des goupillons pour bénir les animaux. La procession commence : quelle foule ! que d'équipages de toutes sortes ! quel bruit ! hennissements, braiements, sifflements, éclats de rire et cris de joie ! *Ecco primò* les 200 chevaux du maître de poste de Rome enrubannés, avec leurs postillons endimanchés. Clic, clac, clic, clac ! ils passent comme un éclair, et on les bénit en un clin d'œil.

Ecco tutta la scuderia di Sua Santità : voici les quatre carosses de gala du Saint-Père, et son cheval de selle tout blanc avec une housse rouge ; à la suite paraît la cavalerie pontificale et une partie de la nôtre. Regarde ces beaux équipages des princes romains, avec leurs chevaux vigoureux de la race des bas-reliefs antiques. — On estimait jadis les races Chigi et Brachi. — Salut aux huit coursiers Borghèse attelés au même carrosse. Les Borghèse avaient aussi une race particulière de chevaux, qui portait leur nom ; ils étaient couleur de bronze et servaient jadis de modèle aux artistes ; le Guide les a attelés au char de sa célèbre Aurore, du palais Rospigliosi. Mais, voici le plus curieux des équipages de Rome, celui du prince Piombino, qui a fait une écurie de son palais Doria : imagines-toi seize chevaux attelés deux à deux au même carrosse, et conduits à grandes guides par un seul cocher. C'est sa gloire et son triomphe, à ce brave cocher ; il exerce toute l'année ses chevaux pour ce seul jour. Il faut avouer qu'il a une adresse merveilleuse

pour conduire ainsi, au grand trot, seize chevaux très-vifs et très-vigoureux. L'équipage est précédé de deux piqueurs à cheval qui font écarter la foule. Il parcourt ainsi toute la longue rue du Corso et la promenade du Pincio, pour arriver ici par la belle avenue de Sainte-Marie-Majeure. Je doute que les cochers anglais soient plus adroits.

Ensuite, nous voyons venir les futurs héros du carnaval, les *barberi*, avec leurs plumets et leurs cocardes, ils viennent prier *sant' Antonio* de leur faire gagner le prix de la course ; leurs maîtres leur font courber pieusement la tête au moment de la bénédiction.

Il y a une fête pareille dans notre Bretagne et en Provence ; et qu'y trouve-t-on à redire? On bénit les fruits de la terre, pourquoi ne bénirait-on pas les animaux, ces utiles compagnons des travaux et des plaisirs de l'homme? Voici enfin une procession interminable de paysans romains qui amènent leurs montures avec des harnais rouges. J'ai remarqué surtout des ânes charmants ; car, en Italie comme en Orient, on estime beaucoup ces bons animaux, qui ont transporté la sainte Famille en Égypte. Le peuple assure que c'est en souvenir et en récompense de ce divin fardeau qu'ils portent une croix marquée sur le dos, entre les deux épaules.

Admirons donc ces nobles roussins d'Arcadie, ces piquantes bourriques et ces jolis petits aliborons, tout enrubannés de la tête à la queue, pomponnés et bichonnés, et si fiers de leurs aigrettes de toutes couleurs, belles à faire crever d'envie le grison chéri de Sancho Pansa.

Çà et là, les *minente* du Transtevère en grand costume se font remarquer par leur gaîté dans des calèches

de louage; elles se passeraient plutôt de manger que de ne pas avoir une voiture un jour comme celui-ci.

Tout cela faisait un va et vient des plus pittoresques; malheureusement, il fut interrompu par une giboulée épouvantable; ce fut un sauve qui peut général. Toutes nos calèches découvertes devinrent à l'instant des baignoires et des bains de pieds; mais l'intarissable gaîté romaine ne se tint pas pour battue, et j'entendis crier que c'était *sant' Antonio* qui envoyait de *l'acqua benedetta ai cari cavalli, e ai benedetti asinelli!*

Nous attendons le carnaval pour juger les *barberi*, cette course de chevaux libres courant sans cavalier. Les anciens Romains étaient plus passionnés que les Anglais eux-mêmes pour les courses de chevaux ou plutôt de chars; ils ignoraient l'art des *jockeys*, ils ne connaissaient que les *auriges* ou cochers. Du reste, on plaçait au-devant des chars des obstacles, comme nous en mettons dans nos *steeple-chase*.

« Si on ne songeait, dit Mary-Lafon, que la guerre ayant été la vie de Rome, le cheval, symbole si noble du combat, devait flatter ses plus doux souvenirs, on aurait peine à se figurer l'enthousiasme et les ardentes sympathies qu'excitaient les chevaux de course. Aussi Caligula, très-excentrique dans son admiration, pour ceux qui n'ont franchi que le premier seuil de l'histoire, fit une chose parfaitement dans les mœurs de Rome et applaudie de tout le peuple en donnant une crèche d'ivoire, une couverture de pourpre et une mangeoire d'or à son vaillant Incitatus. Personne ne trouva mauvais que le patricien Capitolinus eût élevé à Volucri, coureur aussi rapide que l'oiseau, une statue d'or et un monument

superbe au Vatican; et, lorsque Commode montra au peuple, assemblé dans le cirque, le vieux Pertinax, les sabots dorés et couvert d'une draperie d'or, deux cent mille voix éclatèrent, et quatre cent mille mains battirent pour acclamer l'ancien vainqueur. Grâce à cette passion des Romains pour les chevaux du cirque, nous savons les noms des beaux coureurs qui repassèrent sous les voûtes colossales des tours ménianiennes la tête couronnée de laurier. De ces nobles coursiers, les uns, tels que l'Hilare, Floridus, Valentin, le Centaure, l'Egyptien, le Latin, avaient triomphé quatre fois, d'autres, comme Signifer, Pompéianus, Cotynus, le Viril, seize, vingt-trois, vingt-huit et trente fois, et le noir Indus, cent vingt fois [1]. »

Les Grecs n'avaient pas été moins passionnés pour le *turf;* les jeux olympiques en font foi. Pindare, qui applique à Hiéron l'épithète : « amoureux des chevaux, » chante dans sa première ode le cheval *Phérénice,* qui fit remporter la palme au tyran de Syracuse.

Quelle histoire poétique il y aurait à faire du cheval, depuis le cheval de Job et les coursiers d'Homère, qui pleurent la mort de leur maître, jusqu'aux destriers de l'Arioste, jusqu'aux *buveurs d'air* du désert que célèbrent

[1] Le marbre, en conservant leurs noms, a immortalisé les plus illustres; voici ces noms aussi célèbres dans leur temps que chez nous et chez nos voisins d'outre-mer *Éclipse* et *Miss-Annette.* Nitidus, qui était blanc; Tuscus, cendré; Decoratus, bai; Viril, rouge; le Superbe, bai-brun; Polynice, noir; Romulus, bai; le Dragon, rouge; le Dévastateur, noir; le Fastidieux, roux; le Libre, bai; le Tyrrhénien, roux; l'Amour, alezan; le Délicat, de la même nuance; la Matrone, bai-brune; la Palme, pareille; la Romula, rousse; la Phèdre, noire; la Perdrix, dorée; la Licence, noire, et cent autres dont quinze siècles n'ont pu flétrir les palmes.

les poëtes arabes; depuis le cheval d'Alexandre et de César jusqu'à celui de Turenne et de Napoléon [1] ?

[1] Suétone nous apprend que César, dans sa guerre des Gaules, montait un cheval d'une beauté étrange : ses pieds ressemblaient à des pieds humains, et ses sabots avaient des fissures en forme de doigts. Ce cheval, né chez lui, et qui, selon les aruspices, présageaient à son maître l'empire du monde, fut dompté par César et ne souffrit jamais d'autre cavalier. César, qui le nourrit toujours avec grand soin, consacra dans la suite son image devant le temple de sa divine aïeule Vénus Génitrix.

Turenne montait encore le jour de sa mort la *Pie*, sa jument limousine. Les soldats voyant, après la mort du maréchal, l'incertitude qui régnait dans le commandement : Qu'on mette la *Pie* à notre tête, s'écriaient-ils, elle nous mènera à la victoire!

Napoléon montait à Marengo et à Wagram *Ali*, cheval arabe pris en Égypte sur Ali-Bey. A Waterlo, c'était un charmant navarrin gris moucheté, âgé de quatre ans, qui s'appelait l'*Accacia*.

XLV

LA COLONNE DE HENRI IV.

A CHARLES HARLÉ.

Pour mieux voir la cérémonie de la bénédiction des chevaux, j'avais fait ranger notre calèche en face de l'église de *Sant'-Antonio,* contre une petite colonne de granit, à laquelle je ne fis pas d'abord grande attention. Dans un entr'acte, je remarquai pourtant sa forme singulière : c'est celle d'un canon surmonté d'une croix.

Un de nos amis, que je rencontrai là, m'apprit que c'était le pilier d'une sorte de tabernacle, aujourd'hui détruit, qu'avait élevé le Père Anisson, abbé du couvent de Saint-Antoine. Cet abbé était Français; il fit élever à ses frais ce monument pour perpétuer le souvenir de l'heureuse abjuration d'Henri IV. Ce mauvais plaisant de président Debrosses prétendait que c'était à la forme de canon qu'affecte cette colonne que fait allusion l'inscription ci-jointe : *In hoc signo vinces.* Il se rappelait

probablement le mot du Béarnais quand il eut pris Chartres par *le droit canon.*

Henri IV avait abjuré ses erreurs; mais Clément VIII, un peu méfiant, disait : « Je le croirai quand un ange viendra me le dire à l'oreille. » Cependant, Henri IV envoyait à Rome Duperron et d'Ossat pour recevoir du Pape l'absolution. Le 7 septembre, ces deux envoyés se présentèrent devant la porte du péristyle de la Basilique Vaticane et s'agenouillèrent devant le Pape, qui était assis sur son trône, entouré des hauts dignitaires de l'Eglise, et ils firent abjuration de toutes les doctrines contraires à la foi catholique. Le Pape leur toucha la tête avec une baguette en signe de pénitence; c'était ce coup de baguette que les huguenots, par dérision, appelaient la *gaulade*. Aussitôt après, le chœur, dans la basilique, entonna le *Miserere*. Ensuite le Pape se releva, prononça la parole de réconciliation, et le *Te Deum* succéda au cantique de la douleur.

Séraphin Olivier, auditeur de rote pour la France, avait sollicité avec persévérance l'absolution de son roi. — Que dit-on à Rome des troubles de la France? lui demandait le Pape. — On dit, répondit Olivier, que Clément VII, par sa vivacité, a perdu l'Angleterre, et que Clément VIII, par sa lenteur, perdra la France. — Il se trompait; la France était trop bonne catholique pour cela, et la Ligue l'a bien prouvé.

Une fois l'absolution accordée, il y eut des réjouissances publiques à Rome, pour célébrer le triomphe de l'Eglise et la pacification de la France. D'Ossat écrivait : « Le canon du château Saint-Ange a tiré ce matin, dont les Espagnols ont mal aux oreilles, et se feront ce soir

d'autres signes de réjouissance, qui leur feront encore mal aux yeux. »

Léon XI, Médicis, avait été chargé comme légat en France, de recevoir l'abjuration du Béarnais. J'ai vu hier sur son tombeau, à Saint-Pierre, un bas-relief de l'Algarde qui retrace cette scène mémorable. Henri IV y est représenté dans son costume royal, avec la croix du Saint-Esprit; sa figure est ressemblante; mais, pourquoi le sculpteur a-t-il costumé les soldats français en guerriers romains?

Nous retrouverons Henri IV et sa statue à Saint-Jean-de-Latran; mais j'espère, mon cher ami, que tout en aimant ce roi gascon, et très-gascon, tu aurais été comme moi, un franc *ligueux*. Il y aurait encore l'histoire *vraie* de la Ligue à écrire; elle a été défigurée, d'abord par les historiens officiels et la satire Ménippée, ensuite par Voltaire et l'école philosophique, enchantés d'élever jusqu'aux nues un roi huguenot qui avait dit que Paris valait bien une messe. La Ligue était *conservatrice;* le Béarnais était *révolutionnaire,* en voulant introniser la plus grande des innovations, et faire monter l'hérésie sur le trône des rois très-chrétiens. Si le protestantisme eût triomphé avec lui, la France eût été partagée, et nous n'aurions pas eu le siècle de Louis XIV. N'est-il pas impatientant d'entendre répéter qu'Henri IV a triomphé de la Ligue, tandis que c'est tout simplement le contraire qui est arrivé? Que voulait la Ligue? empêcher qu'un huguenot ne montât sur le trône. N'a-t-elle pas complétement réussi? La sainte Ligue, le vrai parti national et catholique a atteint son but. Grâce à sa courageuse résistance, le Béarnais comprit que son trône

était au prix d'une abjuration. On doit donc à la Ligue l'unité nationale et religieuse de la France.

As-tu remarqué que Voltaire, dans sa froide épopée, a trouvé quelques beaux vers pour peindre l'abjuration de son héros? Zaïre, sujet tout chevaleresque et religieux, est le chef-d'œuvre de Voltaire. Ainsi, cette religion qu'il appelait *l'infâme* lui a inspiré ce qu'il a fait de mieux. Quelle misérable ingratitude est la sienne, et quelle preuve contre lui-même[1]. Il faut savoir par cœur ces vers de *la Henriade* sur la conversion du Béarnais :

Il reconnaît l'Église ici-bas combattue,
L'Église toujours une, et partout étendue;
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

[1] Dante appelle Virgile *Maestro di color che sanno.* Parini a dit à Voltaire : *Sei maestro... di coloro che credon di saper.* (Il mattino.)

XLVI

PRISON DE SAINT PAUL.

A M. L'ABBÉ LEBRUN,

A NEVERS.

Lundi 24 janvier.

Scipion fut surnommé l'Africain; Metellus, le Crétique, en souvenir des provinces qu'ils avaient conquises. Ainsi, dit saint Jérôme, Saul reçut le nom de Paul après la conversion du proconsul Sergius Paulus, sa pacifique conquête. Saint Paul, accusé par les Juifs devant le gouverneur Festus, s'était écrié qu'il était citoyen romain, et qu'il en appelait à César[1]. Il fut donc envoyé à Rome, sous la garde du centurion Jule, de la cohorte appelée Auguste. « Quand nous fûmes arrivés à Rome, on permit à Paul de demeurer où il voudrait, sous la garde

[1] A Jérusalem un tribun ayant voulu faire flageller Paul, celui-ci lui dit : Vous est-il permis de flageller un citoyen romain qui n'a point été condamné ? — Êtes-vous donc citoyen romain ? — Je le suis. — Moi, dit le tribun, j'ai acheté ce droit-là fort cher. — Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. (Act. XXII.)

d'un soldat [1]. Or, Paul demeura deux ans dans une maison qu'il avait louée, et il recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu, et enseignant avec une grande confiance ce qui regarde le Seigneur Jésus, sans que nul s'y opposât (*Actes*, XXVIII). »

Paul loua un logement dans une hôtellerie de la *via Lata*, entre le Capitole et le Champ-de-Mars, à portée des tribunaux où il devait comparaître pour plaider sa cause devant César.

Ne seriez-vous pas heureux de visiter ce lieu sanctifié par le séjour de l'Apôtre des nations? Eh bien! suivez-moi.

Dans le Corso, à côté du magnifique palais Doria, voyez cette jolie église qui forme le coin de la *via Lata*, et qui, pour cette raison, s'appelle *Santa-Maria-in-via-Lata*. C'est la paroisse des Doria Pamphili qui l'ont ornée, comme une chapelle de leur palais, de marbres, de jaspes, de bronzes et de dorures. On y voit le tombeau d'un jeune peintre français, Drouais. Mais, ce qui est plus intéressant, c'est l'ancien oratoire, qui fut la demeure de saint Paul; il est aujourd'hui sous terre, en raison de l'exhaussement du sol; au temps de l'Apôtre, c'était un rez-de-chaussée. Un petit clerc nous allume un cierge et nous crie de le suivre sous le portique de l'église, où on descend un escalier qui mène au souterrain, à l'entrée duquel on lit le verset des Actes : *Permissum est Paulo manere sibimet cum custodiente se milite.*

Ce lieu vénérable se compose de plusieurs salles basses

[1] Les Romains avaient la prison publique et la *libera custodia*, maison particulière où le prisonnier était aux arrêts forcés; une longue chaîne attachait la main droite du captif à la main gauche de son gardien.

et voûtées ; nous y voyons un petit autel, et le clerc nous dit : C'est ici que saint Paul fut enchaîné au bras d'un soldat ; et il nous montra une petite colonne où est fixée la chaîne du grand captif de Jésus-Christ. Je lus, gravé sur la colonne, ce sublime mot de l'Apôtre : SED VERBVM DEI NON EST ALLIGATVM ! Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. *Brava parola, non è vero, signore,* me disait le clerc avec enthousiasme en faisant sonner ses paroles avec l'accent italien, et en prononçant largement : *verboum, alligatoum.*

Quoique captif, l'Apôtre ne cessait pas de poursuivre sa mission et de convertir les âmes. Il commença par le soldat son gardien, qui fut plus tard saint Martial. La colonne où il était lié devint aussitôt une chaire, la source qui jaillit du sol à sa voix forma le baptistère, et son geôlier est son premier néophyte. C'est ici que Paul a écrit ses Épîtres aux Éphésiens, aux Philippiens, la seconde à Timothée, celle à Philémon, et celle aux Hébreux. C'est là aussi que saint Luc, son fidèle compagnon pendant cette captivité, a composé, ou tout au moins achevé les *Actes des Apôtres :* la rédaction définitive de ce livre n'a eu lieu ni avant ni après cette époque, puisque le récit se termine avec la seconde année de la détention de l'Apôtre.

Voici une histoire d'esclave que nos *abolitionnistes* doivent méditer ; elle vaut celle de l'*Oncle Tom.* Il y avait à cette époque un riche habitant de Colosse en Phrygie, nommé Philémon, qui était chrétien. Onésime, son esclave, s'était enfui de chez son maître, et s'était réfugié en Italie. L'esclave marron arrive à Rome ; un jour, par un hasard providentiel, il passe par la

Via Lata; il voit des chrétiens entrer chez Paul; il y entre avec eux, et demande bientôt le baptême, jaloux d'effacer par la pénitence les fautes de sa vie passée. Quand il eut réconcilié avec Dieu ce pauvre fugitif, l'Apôtre voulut encore le réconcilier avec son maître; il ne l'excita pas à la révolte et à l'émancipation. Il dit à l'esclave de retourner à son maître; mais il écrivit au maître qu'il lui renvoyait un frère en Jésus-Christ. Du fond de sa prison il adressa donc à Philémon une lettre qu'Onésime porta lui-même. En demandant que les chaînes de l'esclavage fussent changées, pour son cher disciple Onésime, en des liens de fraternité chrétienne, l'Apôtre rappelle ces autres chaînes qu'il portait lui-même pour l'amour de Dieu et de ses frères. « C'est moi le vieux Paul, maintenant le captif de Jésus-Christ, qui vous conjure, en faveur de mon fils que j'ai engendré dans les fers, d'Onésime, qui vous a été autrefois inutile, et qui est utile maintenant à moi et à vous; je vous l'ai renvoyé, recevez-le comme mes entrailles [1]. »

« Il est bien intéressant, dit Mgr Gerbet, de relire, entre les quatre murs encore subsistants du lieu où elles ont été écrites, les divers passages des Épîtres de saint Paul qui font allusion à sa captivité. A la fin de la seconde Épître à Timothée, on voit qu'il se consolait de la

[1] (Épître à Philémon, v.) Je vous porte dans mon cœur, vous tous qui vous associez à la joie que j'ai d'être dans les chaînes pour la défense et l'affermissement de l'Evangile..., en sorte que mes chaînes sont devenues célèbres dans tous les prétoires, et partout ailleurs, pour la gloire de J.-C., et que plusieurs de nos frères en N.-S., encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis à annoncer la parole de Dieu. (*Aux Philippiens*, I, 12-14.)

prison où son corps était retenu, en pensant que ce corps était lui-même une prison qui s'ouvrirait bientôt, et qu'il y avait un autre juge que César. » Pour moi, je m'en vais, et le temps de ma décomposition approche. J'ai combattu un bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi : il me reste à recevoir la couronne de justice que me rendra en ce jour le Seigneur, le juste juge, non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui chérissent son avénement. »

Saint Pierre vint rejoindre ici saint Paul. Le petit clerc me montre, au-dessus de l'autel, un vieux bas-relief représentant les deux apôtres, saint Martial, le gardien du prisonnier de Néron, et saint Luc écrivant les *Actes*, ce premier et sublime chapitre de l'Histoire de l'Eglise. Je vis encore dans la première salle un *pozzo*, un puits, une source que l'Apôtre fit miraculeusement jaillir pour baptiser saint Martial et d'autres néophytes. Le jour de la fête de saint Paul, on met de cette eau sur une table de marbre, creusée comme un évier, où les fidèles la puisent et la boivent. Quels grands souvenirs! Que peu de voyageurs à Rome viennent ici et savent seulement où est la prison de saint Paul; mais en revanche ils vont tous voir la prison de Jugurtha!

Paul, tout captif qu'il était, ne se contentait pas de faire des néophytes dans Rome, il poussait le zèle de son prosélytisme jusque dans le palais de César. Nous en avons la preuve dans la salutation qui termine l'Épître adressée de sa prison par l'Apôtre aux Philippiens : *Salutant vos omnes, qui mecum sunt fratres; salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt* (ad Philippenses, IV, 22).

Et ce César était Néron !

Les relations de Sénèque et de saint Paul sont un intéressant problème historique [1]. Quand le centurion Jule amena Paul à Rome, il le remit au préfet du prétoire, le fameux Burrhus, collègue de Sénèque dans l'éducation de Néron :

> Et ce même Sénèque et ce même Burrhus
> Qui depuis... mais alors ils avaient des vertus.

Saint Augustin disait qu'il y avait trois choses qu'il eût désiré voir en ce monde : Rome dans sa gloire, Cicéron à la tribune, et saint Paul prêchant.

[1] Voir sur cette question le tome II des *Césars*, de M. de Champagny, et le livre nouveau de M. Fleury. *Saint Paul et Sénèque, ou relations de l'Apôtre avec la Philosophie.*

XLVII

L'ÉPOPÉE DE RAPHAEL.

A JULES VIBERT.

Le poëte de l'antique Rome disait au peuple romain :

Excudent alii spirantia mollius æra, etc.

« D'autres, je veux le croire, sauront mieux que toi donner le souffle et la vie à l'airain; ils feront jaillir du marbre de vivantes figures. Ils auront une voix plus éloquente, ou bien, avec le compas, ils mesureront le ciel, et diront les évolutions des astres. Toi, Romain, n'oublie jamais à quels arts tu dois te livrer; souviens-toi qu'il t'appartient de gouverner les peuples, de leur imposer les lois de la paix, d'épargner ceux qui se soumettent, et de dompter ceux qui se révoltent. »

Ce que Virgile accordait au génie romain, Dieu l'a donné également à Rome chrétienne. « Elle aussi se souvint que sa tâche était de gouverner les peuples (*tu*

regere imperio populos, Romane, memento); elle sut leur imposer son pacifique empire, et les réunir sous la *paix de Dieu* (*pacisque imponere morem*); elle sut au besoin briser les orgueilleux (*debellare superbos*); mais elle aima mieux épargner les humbles, et accorder, à qui se soumettait, un facile pardon (*parcere subjectis*) [1]. »

Virgile n'ose promettre aux anciens Romains la palme des sciences et des arts, réservée jusqu'alors aux Grecs. Dieu est plus libéral pour sa Rome nouvelle. Il lui accorde tout. Avec la puissance et l'éternité, il lui donne, comme par surcroît, la primauté dans les arts. Les Papes ont plus fait pour Rome que les consuls et les empereurs. Un idéal nouveau s'était révélé au monde : la foi chrétienne ouvrait un avenir infini aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes, aux poëtes. Rome antique n'avait que la grandeur : Rome chrétienne a de plus la beauté.

Allons revoir le Vatican; mais, avant d'aborder ce temple de Raphaël, visitons ce que j'appellerai ses deux chapelles, Sainte-Marie-de-la-Paix et Saint-Augustin.

Un joli portique circulaire en colonnade donne entrée à l'église de *Santa Maria della Pace*. Ce doux nom lui vient d'un vœu que fit Sixte IV de bâtir un temple à Marie si la paix pouvait jamais s'établir entre les princes chrétiens. Comme il fut assez heureux pour voir ce résultat, il fit élever cette église sous la direction de Baccio Pintelli.

Notre *cicerone* nous raconte que les nouveaux mariés,

[1] M. de Champagny, *les Césars*, t. II, l. IV.

à Rome, ne manquent pas de venir prier ensemble à Sainte-Marie-de-la-Paix, *per aver la pace a casa.*

Voilà, au-dessus de ce grand arc, les sybilles de Raphaël, commandées par le banquier Chigi, qui consulta Michel-Ange sur le prix qu'il en devait donner; le vieux rival du Sanzio, sans se montrer jaloux d'une imitation si hardie de son style, répondit que chaque tête valait à elle seule 100 écus. J'aime surtout la plus vieille et la plus jeune des sybilles.

Le roi Louis de Bavière a fait sur cette église des vers que je traduis :

Tu mérites ton nom, église de la Paix :
Quand j'arrive, troublé, sous tes arceaux épais,
La paix rentre en mon cœur, dès que mon œil contemple
L'œuvre de Raphaël, la gloire de ce temple.

La belle église de Saint-Augustin fut fondée en 1483 par un ambassadeur de France, le cardinal d'Estouteville de Rohan. Il fut délégué par Calixte III auprès de notre Charles VII, pour réviser, conjointement avec deux autres prélats français, le procès de Jeanne d'Arc et réhabiliter sa mémoire. Pourquoi n'a-t-on pas canonisé la bergère de Domremy, comme la bergère de Nanterre? La France aimerait à invoquer *sainte* Jeanne d'Arc.

Image de l'art au quinzième siècle, cette église présente un mélange de style ogival et de style gréco-romain. Sa coupole octogone est une des premières qu'on éleva à Rome. A peine entré sous ses voûtes, je vous vois déjà courir au troisième pilastre de la grande nef, pour voir le prophète Isaïe peint à fresque par Raphaël,

qui voulut y prouver qu'il savait peindre, quand il voulait, à la façon de Michel-Ange : c'est le jeune Racine surpassant le vieux Corneille.

Cet Isaïe ne devait être que le commencement d'une suite de fresques commandées à Raphaël par un paroissien de Saint-Augustin. Le peintre demanda 50 écus pour son seul Isaïe. Le paroissien trouva la somme exorbitante, et appela Michel-Ange pour en fixer le prix. Le vieux lion de la sculpture déclara que le genou du prophète valait à lui seul plus de 50 écus. Le paroissien se le tint pour dit, et le projet en resta-là.

Près de la grande porte, dans un riche sanctuaire, on vénère la Vierge sculptée par Sansovino : c'est une image miraculeuse. Voyez ces murs, ces pilastres couverts d'*ex-voto* et de cœurs d'or et d'argent, de perles et de diamants. Remarquez ces longues épingles d'argent que les Romaines se passent dans les cheveux, et que des touristes passionnés ont prises pour des poignards que des brigands, par suite d'un vœu, avaient suspendus à l'autel de la Madone. Au maître-autel est une autre Vierge attribuée au pinceau de saint Luc, enlevée à Sainte-Sophie, et apportée à Rome après la prise de Constantinople, comme le témoigne cette curieuse inscription :

Imagini sacratissimæ Virginis Mariæ a D. Lvca
depictæ
A Clemente Tvscanello cive romano post captam
Constantinopolim ex templo S. Sophiæ de manibvs
Græcorvm ac Tvrcarvm pretio redemptæ
Tandem a Xisto IV P. M. grassante pestilentia
Lvstratis omnibvs vrbis regionibvs
Solemni svpplicatione hic repositæ.

Nous n'avons pas le temps de visiter la riche bibliothèque *Angelica*, attenante au couvent des PP. Augustiniens. Donnons seulement une *occhiata* au beau palais Altemps, et plus loin au palais *Sacripante*. En passant devant le Panthéon, allons faire encore une station au tombeau de Raphaël. Il est là entouré de ses disciples. Baldazzarre Peruzzi, Pierrin del Vaga, Jean d'Udine, Taddeo Zuccari, Annibal Carrache, ont réclamé une tombe auprès de leur maître. En 1543, le chanoine Dom Adjutorio, qui avait rapporté beaucoup de terre sainte de Jérusalem, la déposa au Panthéon, et y érigea la chapelle Saint-Joseph. Élevée près du tombeau de Raphaël, cette chapelle appartient à la Confrérie des Lettres et des Arts, placée sous le patronage de saint Luc, l'apôtre écrivain, peintre et médecin [1]. Nous tous, artistes et littérateurs, *tutti quanti*, on nous appelle ici les *virtuosi*, qu'il ne faut pas traduire par vertueux, mais d'après le sens du mot latin *virtus*. De l'italien vient notre expression française de *virtuose*.

So ben ch' era mestier da virtuosi
La musica una volta, e l'imparavano
Tra gli nomini i più grandi, e più famosi.

disait Salvator Rosa dans sa satire sur la musique. L'Académie pontificale de saint Luc possède dans son musée

[1] C'était le même esprit d'édification mutuelle qui avait présidé à la fondation de la confrérie des peintres, sous la protection de saint Luc, l'année 1350. Ils avaient leurs réunions périodiques, non pas pour se communiquer leurs découvertes ou pour délibérer sur l'adoption de nouvelles méthodes, mais tout simplement pour chanter les louanges de Dieu et lui rendre des actions de grâces. *Per rendere lode e grazie a Dio.* (Rio, *De la Poésie chrétienne.*)

un tableau de Raphaël : c'est saint Luc peignant la Vierge qui lui apparaît. Derrière le peintre évangélique on voit un jeune homme à qui le Sanzio a donné sa propre figure.

Notre pèlerinage raphaélesque atteint enfin le Vatican, son centre et son but. Allons revoir longuement à la Pinacothèque, la Vierge de Foligno et la Transfiguration. Remarquez ce beau doge du Titien, et de Véronèse cette sainte Hélène habillée en dame vénitienne. Voici des vaches de Paul Potter; *guarda e passa,* nous dirait Dante. Peut-on s'arrêter ici à regarder ce bétail, quand on est au milieu des Anges et des Madones? J'avoue que je ne comprends pas l'art pour l'art, et que je ne puis être de l'avis de ceux qui prétendent que le sujet n'est pas plus pour un tableau qu'un *libretto* pour un opéra. N'est-ce pas ravaler bien bas le but de l'art divin de la peinture que de mettre sur la même ligne Raphaël et un de ces petits Flamands que Louis XIV avait raison d'appeler des *magots?* Il y a des amateurs qui se soucieraient peu d'une esquisse du Sanzio, et qui paient au poids de l'or une petite toile représentant une grosse cuisinière ratissant le dos d'un cabillaud. « Les trois quarts des voyageurs, disait Stendhal, se trouveraient bien en peine d'avoir un tête-à-tête avec une des Madones de Raphaël; leur vanité souffrirait étrangement, et ils finiraient par la prendre en guignon ; ils lui reprocheraient de la hauteur et s'en croiraient méprisés. »

Raphaël est comme Rome, comme Saint-Pierre, comme toutes les grandes choses, il faut du temps, de l'étude et plus que du goût pour le sentir. Ce n'est que par des visites multipliées et des contemplations prolon-

gées qu'on commence à le comprendre, à l'aimer, à l'admirer, et à voir clair dans son admiration. Raphaël est trop *simple* et trop sublime pour être à la portée de tout le monde. Combien il a de faux dévots, même parmi les artistes! Quant au gros public, il préférera toujours, parce qu'il les comprendra mieux, les nymphes de Rubens aux vierges de Raphaël, et les facéties du pinceau de M. Biard aux fresques du Vatican :

Odi profanum vulgus et arceo.

Que de personnes, que de femmes surtout, pour qui la peinture, comme vous me le disiez vous-même un jour, n'est qu'un *bouquet*, c'est-à-dire une réunion plus ou moins brillante de jolies nuances! Elles n'aiment, comme pour leurs modes, que les couleurs fraîches et chatoyantes. Fi du vieux et du passé! Plus un tableau est neuf, meilleur il est : elles ne comprennent plus rien à une peinture que la main du temps noircit, mais harmonise en même temps. Raphaël, qui date de deux siècles, est un vieux bouquet, bien fané, qui n'a plus ni parfums ni couleurs.

Que de *non-sense* on entend ainsi dans les musées, de la part de la foule des touristes. Alors je suis comme Stendhal, pendant vingt-quatre heures Raphaël me devient invisible, et je m'en vais en maudissant ceux qui me gâtent ainsi mon plaisir : il y a un fond d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée. Voilà pourquoi j'aime tant à faire des visites solitaires au Vatican. Alors il me semble qu'à moi seul j'ai vu, j'ai découvert, j'ai compris, j'ai senti. On me trouvera sans doute ridicule, mais il me suffit que vous me compre-

niez. Pour apprécier l'art, l'impression solitaire et personnelle est indispensable. Avec des compagnons, un mot banal ou même spirituel, trop spirituel parfois, détruit votre jouissance en jetant un seau d'eau glacée sur votre enthousiasme.

Mon désespoir, à Rome, c'est la cohue banale des étrangers et des curieux, envahissant à certains jours les galeries du Vatican et l'enceinte de Saint-Pierre. Au contraire, combien la solitude est douce dans les sanctuaires de l'art et de la religion : la solitude est aimée de la prière et de la rêverie. Les arts sont comme la piété, ils ont besoin, pour être goûtés, de silence et de paix. Si j'étais maître de Rome pendant un jour, je ferais fermer Saint-Pierre et le Vatican, afin de me trouver une fois complétement seul devant Dieu et devant Raphaël !

Vous n'êtes donc plus, me direz-vous, un *pré-raphaéliste?* Non, je l'avoue. J'ai toujours aimé Raphaël; aujourd'hui je le comprends, mais c'est encore l'élève du Pérugin que je préfère en lui; c'est le peintre idéal qui a élevé à sa plus haute expression l'élément que je suis tenté, avec M. Rio, d'appeler *séraphique* [1]. Il faut admi-

[1] C'est cet élément, introduit pour la première fois dans l'art par le christianisme, qui donne aux tableaux des artistes ombriens tant de supériorité sur les autres, et qui les fait agir avec plus de force qu'un beau poëme sur les âmes pourvues des organes nécessaires pour percevoir cet ordre de beautés. L'enthousiasme du spectateur tient donc à des dispositions intérieures qui le mettent plus ou moins en harmonie avec les objets placés sous ses yeux; chaque imagination douée d'une activité suffisante se crée un monde à elle-même, et va choisir parmi les produits des beaux-arts des êtres pour le peupler... Le pieux solitaire dans sa cellule se crée aussi un monde par delà celui qu'il habite, et s'il lui était possible que pour le peupler il eût à choisir entre les créations des diverses écoles qui se sont partagé le domaine de l'art, son choix se fixerait instinctivement

rer dans Raphaël l'équilibre, qui ne se retrouvera plus, de l'harmonie du dessin et des couleurs, de la forme et de la pensée, de la beauté de l'âme dans la beauté du corps. Avant lui, le sentiment s'était déjà admirablement révélé, mais la forme n'avait pas atteint sa perfection. Après lui, l'art tomba dans le matérialisme, et la réalité terrestre lui cacha l'idéal.

Au contraire, Raphaël ne s'est jamais servi de la forme que pour l'idéaliser. Pour formuler ma beauté, j'ai mon type dans l'esprit, écrivait-il à Castiglione : *Io mi servo di certa idea che mi viene nella mente.*

Né le vendredi-saint 1483, mort à pareil jour, en 1520, à 37 ans, Raphaël, dans cette vie si courte et si pleine, eut tous les genres de gloire et de bonheur, et il le méritait par la beauté de son génie non moins que par la grâce de son caractère et la bonté de son cœur. On aime à se le figurer à vingt-cinq ans, arrivant dans cette Rome qu'il devait remplir de ses œuvres. Si la vue de la Cité-reine nous émeut à un tel point, nous, simples voyageurs, quelle impression ne dut-elle pas faire sur cette âme tendre et pure, amoureuse du beau sous toutes ses formes ?

Comme Michel-Ange, Raphaël cultivait plus d'un art à la fois ; il est plus connu comme peintre que comme architecte ; cependant il a contribué à la construction de Saint-Pierre, et il a élevé une aile du Vatican [1].

sur celle du Pérugin, et s'il avait ensuite à décerner la première place à l'artiste qui aurait le mieux rendu les contours vagues de ces figures idéales, la palme appartiendrait à Raphaël... (*De la Poésie chrétienne.*)

[1] Inscription de son tombeau au Panthéon, sous la chapelle de la Vierge : ... Julii II et Leonis X, picturæ et architecturæ operibus, gloriam auxit.

Entrez au palais des Papes par la porte des Suisses, vous voici dans la cour de San-Damaso, la plus belle du Vatican, celle qui donne entrée aux appartements du Saint-Père. Cette cour est formée, à gauche, d'une façade à trois étages ou galeries composées de trois rangs de portiques superposés. C'est le *divin jeune homme* qui, par l'ordre de Léon X, se chargea, comme architecte, d'élever ces galeries, et comme peintre, de les décorer d'ornements et de peintures à fresques. C'est ce qu'on appelle les loges (*loggie*) de Raphaël, monument unique par la grâce de son style architectural et la beauté de ses peintures. C'est le second étage qui a eu l'honneur d'être illustré par le Sanzio. De ce portique ouvert, qui donne sur la cour San-Damaso, on aperçoit une portion de Rome, et au-delà les montagnes d'Albano et de l'Abbruzze : c'est un tableau tout fait et tout encadré. Que de fois j'ai erré sous ce portique charmant, devant ce panorama sublime. A Versailles, on respire le siècle de Louis XIV et de Racine; ici, on respire le siècle de Léon X et de Raphaël. Le grand Roi honorait d'une protection un peu hautaine les grands hommes qui lui ont fait son siècle, et il n'entendait pas grand'-chose aux beaux-arts. Le grand Pape était artiste lui-même par le sentiment profond qu'il avait de l'art, il se passionnait pour les grands artistes, ses contemporains, et il les élevait au rang de ses plus chers confidents. Aussi, l'Art n'eut pas de siècle pareil à celui de Léon X[1].

[1] On voit dans les lettres de Raphaël avec quel amour éclairé le Pape suivait ses travaux. Léon X voulait tout voir de ses yeux; sans cesse il arrivait à l'improviste au milieu de ses artistes chéris, leur donnant ses avis et excitant leur zèle par ses louanges et ses libéralités. Le père des chre-

Hélas! on a songé trop tard à vitrer les loges; ces portiques précieux, ouverts au vent et à la pluie, sont fort détériorés; les peintures de décoration que Raphaël y fit faire par Jean d'Udine sont presque toutes effacées.

Quel ne devait pas être, dans leur fraîcheur, l'effet des brillants stucs et arabesques de Jean d'Udine, si habile à peindre les fleurs, les fruits et les ornements de tout genre, lorsqu'on se rappelle le trait de ce palefrenier du Pape qui, courant prendre un tapis pour son service, se précipita, trompé par l'imitation, sur un des petits tapis brodés par le pinceau du peintre sur le sol de la galerie!

On dit que c'est le roi Murat qui, venu à Rome en 1814, fit placer le premier des vitrages aux loges. Grégoire XVI les a fait renouveler. Heureusement, les plafonds peints par Raphaël n'ont pas souffert et sont même d'une conservation brillante qu'on voudrait voir aussi bien aux *stanze*.

Chaque plafond en forme de coupole, placé au-dessus de chaque arc du portique, est orné de quatre petites fresques de la main de Raphaël ou peintes sur ses dessins par ses élèves; car ce souverain de la peinture, pour accomplir ses immenses travaux, ne se rendait au Vatican qu'à la tête d'une armée d'artistes, vassaux de son génie [1].

Qui n'admirerait dans les *loges* ces peintures idéales et vraies inspirées par le génie de l'Écriture? C'est ce

tiens était aussi le père des lettres et des arts. (Voir la *Vie de Léon X*, par Audin.)

[1] Léon X faisait tout exécuter au Vatican sous l'inspiration de Raphaël. C'est le Sanzio qui dirigea jusqu'aux gracieuses sculptures en bois des portes de la quatrième *chambre*. Louis XIII avait ordonné au Poussin de les dessiner afin d'en faire exécuter de pareilles au Louvre.

qu'on désigne à Rome sous le nom de *Bible de Raphaël*. Le *divin jeune homme* se chargea d'y tracer, avec ses élèves, l'histoire du monde depuis le chaos et la création jusqu'à Jésus-Christ, suite de cinquante-deux tableaux peints à la voûte des treize travées de la galerie.

L'Eternel, l'*Ancien des jours*, comme l'appelle Daniel, sous les traits d'un vieillard toujours jeune, débrouillant le chaos et tenant d'une main le soleil, de l'autre la lune, dans l'attitude de les lancer dans l'espace, est exécuté d'une façon si grandiose que rien ne peut lui être comparé; c'est la plus sublime interprétation du *fiat lux*. La création de la terre d'un mouvement de doigt est non moins belle. L'Eve donnant la pomme à Adam a peut-être inspiré à Milton l'idée de sa délicieuse création, si toutefois le poëte puritain, durant son séjour à Rome, a daigné visiter Raphaël dans le palais des Papes. Le déluge, l'histoire de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse, de Josué, de David, toutes les grandes scènes de la Bible sont ici retracées avec une admirable *maestria;* le jugement de Salomon n'a pas été surpassé par celui du Poussin. Quelle plus belle *illustration* de l'Ecriture que les loges de Raphaël!

La dernière travée représente la crèche, l'adoration des mages, le baptême de Notre-Seigneur et la cène, d'une si belle et si touchante exécution.

Voilà donc la Bible de Raphaël, grandes miniatures sur pierre, qu'on pourrait appeler comme les verrières de nos cathédrales, la Bible des ignorants, le livre de ceux qui n'en savent pas lire d'autres.

Au bout de cette galerie, on rencontre avec bonheur le buste en marbre blanc du Sanzio, exécuté par Alexandre

d'Este, élève de Canova. Raphaël trône ici comme un roi au centre de ses États; on pourrait presque dire comme un dieu au milieu de ses créatures et de ses créations.

Mais nous ne faisons que commencer avec le *divin jeune homme*, qui va épuiser notre force d'admirer. Les *loges* ne sont que le vestibule des *stanze* ou *chambres* du Vatican : ce sont quatre immenses salles qui faisaient partie des appartements de Nicolas V. Déjà Sixte IV les avait fait peindre par Signorelli, le Sodoma et Pérugin; elles n'étaient pas terminées quand Jules II, ayant ceint la tiare, appela Raphaël. A la vue de la Dispute du Saint-Sacrement, il ordonna d'effacer toutes les peintures existantes, sentant bien que l'auteur d'un pareil début devait seul peindre les quatre *stanze*. Le Sanzio se mit à l'œuvre, demandant grâce seulement pour le plafond de la première chambre, parce qu'il était du Pérugin, son maître.

Les copies des *stanze* par les frères Balze, que j'avais étudiées avec vous au Panthéon de Paris, m'ont aidé à retrouver tous les détails de ces précieux originaux qui se voient mal dans ces salles immenses, peu éclairées par d'étroites fenêtres, et qui ont été enfumées par les feux de bivouac des soldats de Bourbon qui y campèrent. Le temps, de son côté, s'est chargé de dégrader chaque jour ces peintures sans prix, sans qu'on puisse y remédier[1]; dans deux cents ans, il n'en restera peut-être plus rien.

[1] Grégoire XVI, en 1839, confia aux peintres Camuccini et Agricola le soin de nettoyer ces fresques. Ils s'en acquittèrent avec une respectueuse adresse, à l'aide de pinceaux légers, de plumes et de mie de pain, ce qui a donné lieu à un ouvrage intéressant intitulé : *Alcune osservazioni artistiche fatte dal Cav. Filippo Agricola in occasione di aver tolto via l' ingombro di polvere, che offuscava i famosi dipinti di Raffaello nelle Camere Vaticane.*

La fresque, qu'on croyait le genre de peinture le moins fragile, s'est trouvée, au contraire, être le moins solide. Hâtons-nous donc de jouir d'une vue dont nos descendants seront probablement privés.

Il n'y a eu et il n'y aura jamais de grande peinture que la peinture religieuse, la peinture au service de Dieu. Là seulement l'art, enlevé au réalisme terrestre, trouve son but le plus élevé et puise à pleines mains dans l'idéal rêvé dont il a toujours soif. Nous verrons dans les catacombes quelle fut la mission primitive de la peinture chrétienne dès les premiers siècles. « Onze cents ans après, dit Ozanam, quand l'Église célèbre sa victoire aux lieux où jadis elle pleura sa captivité, les arts, convoqués dans Rome, y exécutent ces décorations monumentales qui y font comme une fête sans fin. Alors, dans le palais des successeurs de saint Pierre, Raphaël trace une suite d'admirables peintures qui résument en quelques pages la grande thèse de la papauté, cette thèse, si longtemps débattue, maintenant triomphante, bientôt livrée par Luther à de nouvelles disputes. »

Examinons en détail ce poëme sublime écrit par le pinceau de Raphaël sur les murailles du Vatican. Ne suivons pas, comme on fait d'ordinaire, l'ordre dans lequel l'artiste a peint ces grands sujets, mais essayons de les grouper dans l'ordre plus logique des époques où les faits se sont accomplis. Voici, je crois, comment il faut disposer les dix-sept chants de cette épopée merveilleuse, qui célèbre l'intervention divine dans l'établissement et la consolidation du Christianisme [1].

[1] Il ne faut pas oublier ici les célèbres tapisseries du Vatican faites

I. Délivrance de saint Pierre. — « Pierre était donc gardé dans la prison, et les prières de l'Église s'élevaient à Dieu pour lui. Mais la nuit, avant le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié par deux chaînes, et d'autres soldats gardaient la porte de la prison. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut, et la lumière brilla dans la prison, et l'ange, frappant Pierre au côté, l'éveilla et dit : Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Prends ta ceinture et mets ta chaussure à tes pieds. Il fit ainsi. Et l'ange lui dit : Prends ton vêtement et suis-moi. Et Pierre sortant le suivait, ne sachant pas que ce qui s'était fait par l'ange fût réel, car il croyait avoir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux, et, sortant, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et l'ange s'éloigna de lui. » (*Actes des Apôtres*, XII.)

Voilà la première page de l'histoire des Papes qu'eut

sur les cartons de Raphaël qui y a retracé des sujets tirés de l'Evangile et des *Actes des Apôtres*. Ces tapisseries, nommées en italien *Arazzi* parce qu'elles furent tissées à Arras, ont failli deux fois périr en devenant tour-à-tour la proie de la soldatesque du connétable de Bourbon et des soldats de la première république française, qui les vendirent à des Juifs à qui on les racheta. Quant aux précieux cartons, ils restèrent en Flandre où, après la mort de Léon X, on oublia de les réclamer. Achetés par Charles Ier, oubliés et méprisés par Cromwell, ils furent sur le point d'être vendus par Charles II à Louis XIV, qui avait chargé son ambassadeur d'en faire l'acquisition. L'Angleterre a gardé ces reliques de l'art, une des œuvres les plus parfaites de Raphaël, et elle les montre avec orgueil dans le palais d'Hampton-Court, préservées par une glace de l'impression de l'air, et par un poêle, perpétuellement allumé, de l'humidité de l'atmosphère.

à écrire le pinceau de Raphaël. L'artiste, dit-on, se plut à y faire allusion à un fait à peu près semblable de la vie de son protecteur Léon X, qui, n'étant encore que cardinal, fut fait prisonnier, en 1512, à la bataille de Ravenne, où il combattait pour les droits du Saint-Siége. Un an après sa mise en liberté, justement le jour anniversaire de sa délivrance, il était élu Souverain-Pontife. La délivrance miraculeuse du Prince des Apôtres présageait aussi celle de plusieurs de ses successeurs, depuis les Papes des catacombes jusqu'à Pie VII et Pie IX [1].

Cette fresque est merveilleuse par l'emploi des effets de lumière qui n'avaient pas encore été essayés avant Raphaël. La composition se divise en trois parties. Il fait nuit; saint Pierre dort enchaîné; l'ange le réveille et répand dans les ténèbres une lueur céleste. Dans la seconde partie, la lune apparaît un peu voilée. Pierre est hors de prison, et passe avec l'ange à travers ses gardes plongés dans un profond sommeil. Tout est mouvement dans la troisième partie; les soldats se sont aperçus de l'évasion; l'un d'eux accourt avec une torche allumée. Voilà trois admirables effets de lumière à la fois : lumière céleste, celle qui émane de l'ange; lumière naturelle, celle que verse la lune; lumière artificielle, celle que jette la torche vacillante. Il faut admirer la sécurité pleine de foi de saint Pierre, et l'air puissant et tranquille de l'ange qui le conduit par la main. Voilà l'image de la Papauté guidée par l'Esprit de Dieu.

II. Apparition du Labarum. — L'Église est sortie

[1] Pie VII, captif de Napoléon, s'appliquait le commencement de ce passage des *Actes* : Pierre était donc en prison et les prières de l'Église s'élevaient à Dieu pour lui.

des catacombes, et s'apprête à monter sur le trône avec Constantin. Le grand empereur va livrer bataille au tyran Maxence; il adresse un discours à son armée, lorsqu'il aperçoit dans les airs, au dessus du Mont-Mario, la croix lumineuse entourée de ces mots : EN TOY TΩ NIKA, *sois vainqueur par ce signe*. L'attitude de Constantin les bras levés au ciel, et l'étonnement de son armée sont supérieurement rendus. Dans un coin de la fresque, un nain de cour, qui s'affuble d'un casque, est une fantaisie bizarre de Jules Romain, un des premiers exemples du grotesque contrastant avec le beau.

III. Bataille du pont Milvius. — Voici le Christianisme et le polythéisme en présence; le monde sait à qui Dieu donna la victoire. C'est dans cette fresque, comme dans l'histoire, la plus rude et la plus vivante mêlée qu'on ait jamais vue. On entend les hennissements des chevaux, le cliquetis des armes, les cris des mourants, les acclamations des vainqueurs. La mort ayant empêché Raphaël de faire cette fresque, Jules Romain la peignit, sur les dessins de son maître, avec une telle fougue, qu'il semble que l'artiste y combat avec son pinceau. C'est la plus grande peinture d'histoire que l'on connaisse par le sujet et par l'exécution. Constantin s'élance emporté par son cheval qui semble aiguillonné par un éperon divin, tandis que Maxence s'enfonce avec le paganisme dans les flots du Tibre.

IV. Baptême de Constantin. — Le premier empereur chrétien vainqueur, comme notre Clovis, par le secours du Dieu des armées, courbe aussi sa tête devant l'Église; le Pape saint Sylvestre lui administre le baptême. Constantin, à demi-nu, est agenouillé devant le

Pontife, qui lui verse l'eau sainte de la main droite, tandis que de la gauche il tient un livre où on lit : *Hodie salvs vrbi et imperio facta est.* Le lieu de cette auguste cérémonie est ce même baptistère que nous verrons à Saint-Jean-de-Latran.

V. Donation a l'Église. — Constantin, voulant assurer l'indépendance de l'Église, donne au Pape Rome pour résidence, et bientôt les vicaires du Christ occupèrent une si large place dans la Ville-Éternelle que les Césars reculèrent devant eux jusqu'à Byzance, en leur laissant Rome tout entière. Cet acte mémorable se passe dans l'ancien Saint-Pierre, en présence du clergé et du peuple romain. Saint Sylvestre est sur son trône pontifical; Constantin, en habits impériaux, s'agenouille devant lui et lui présente, comme symbole de sa donation, une statuette en or de Rome, armée de la lance et du bouclier. Une foule immense encombre le temple; on y voit un vieux mendiant estropié avec ses béquilles, et un enfant qui joue avec un chien. Un beau page, vêtu à l'espagnole, est appuyé à une colonne où on lit ces inscriptions : *Ecclesiæ dos a Constantino tribvta.* — *Jam tandem Christvm libere profiteri licet* [1].

VI. Saint Léon devant Attila. — Battu par les Franks à la bataille de Châlons, le roi des Huns se rejette sur l'Italie, en disant que partout où son cheval foule la terre, la végétation même doit disparaître. Qui arrêtera le fléau de Dieu? Ce sera le vicaire du Christ. Saint Léon-le-Grand, digne du nom que lui donnèrent ses contemporains, s'avance à la rencontre du roi bar-

[1] Lire sur la donation de Constantin et la souveraineté temporelle des Papes une excellente page du comte de Maistre. (*Du Pape*, l. II, ch. 6.)

bare jusque sur les bords du Mincio, entre Mantoue et Peschiera. Attila presse les flancs d'un fougueux cheval noir, marqué de taches blanches; le Pape, monté sur un paisible coursier blanc, est précédé de son *crocifero* et de son *mazziere*, comme s'il faisait une pacifique procession. Que se passa-t-il dans cette étrange entrevue? Attila raconta plus tard, dit son historien, qu'il avait aperçu aux côtés de Léon deux hommes armés d'épées flamboyantes, qui le menacèrent de le tuer s'il n'obéissait pas à la voix du Pontife. C'étaient les saints apôtres Pierre et Paul. Telle est la scène que Raphaël a retracée. On a voulu n'y voir que la *persuasion* entrée au cœur du roi barbare, grâce à l'*ascendant* du Pape. Mais comment peindre un *ascendant*? « Au reste, disait M. de Maistre, nous sommes tous d'accord sur le prodige; un *ascendant* qui arrête Attila est bien aussi surnaturel qu'un ange ou un saint, et qui sait même si ce sont deux choses [1] ? » Cet *ascendant* des Papes s'est renouvelé plus d'une fois de saint Léon à Pie VII. Stendhal admire avec raison la *pacatezza* de la cour pontificale, c'est-à-dire la

[1] Il est certain que Rome, abandonnée par les empereurs byzantins, eût été détruite si ses évêques ne l'eussent protégée et défendue. La reconnaissance fit que le peuple romain préféra le gouvernement qui lui convenait le mieux, et que les Papes, de fait, si ce ne fut de nom, étaient déjà souverains de Rome bien avant la donation de Ravenne. (Le protestant Menzel, *Histoire des Allemands*, liv. III.) Si tous les empereurs, les rois, les princes et seigneurs de la chrétienté devaient faire valoir les titres en vertu desquels ils sont montés au pouvoir, le grand lama de Rome, orné de sa triple couronne, et élevé sur les épaules de ses prêtres pacifiques, pourrait les bénir tous, et leur dire : Sans moi, vous ne seriez pas ce que vous êtes! Les Papes ont sauvé l'antiquité, et Rome est digne de rester comme un sanctuaire dans lequel on conserve tous les trésors précieux du passé. (Le protestant Herder, *Idées sur la Philosophie de l'histoire*, tome IV.)

manière tranquille, naturelle et assurée avec laquelle Raphaël la fait avancer, ce qui fait un beau contraste avec l'allure désordonnée et sauvage de l'armée d'Attila.

Dans saint Léon Ier, Raphaël a peint la figure de Léon X, pour rappeler qu'il a accompli l'œuvre de Jules II, en chassant aussi les étrangers et les barbares *del bel paese ov' il si suona*, comme dit Dante.

VII. Couronnement de Charlemagne. — Nous voici en pleine histoire de France. J'aime à voir nos soldats, à Rome, regarder ces fresques. J'ai entendu l'un d'eux se rappeler, devant ce couronnement de Charlemagne, que son père avait fait *la haie* à Notre-Dame de Paris quand Pie VII y vint sacrer Napoléon Ier, juste mille ans après le sacre du fils de Pépin. Charlemagne, en défendant et en dotant l'Église romaine, suivit l'exemple de son père ; il arracha pour la seconde fois Ravenne aux Lombards, et en confirma la donation à l'Église, avec d'autres provinces du nord et du centre de l'Italie, la Corse, Spolète et Bénévent. Quand le grand empereur revint à Rome pour la quatrième fois, en 800, Léon III, renouvelant en sa faveur l'empire des Césars éteint en 476 dans la personne d'Augustule, le couronna le jour de Noël, devant la confession de saint Pierre, sous le nom de Charles-Auguste, empereur des Romains.

En voyant la fresque raphaëlesque, on croit entendre encore ces acclamations poussées par le clergé, le sénat et le peuple romain : *Carolo piissimo Augusto, a Deo coronato, magno, pacifico imperatori romanorum, vita et victoria!* Dans la fresque, un page porte la célèbre couronne de fer de Lombardie, qu'on garde encore à Monza,

et qui ceignit tour à tour le front de Constantin, de Charlemagne, de Charles-Quint et de Napoléon.

Raphaël, selon son usage, fait encore ici allusion aux événements qui lui étaient contemporains : il a voulu rappeler, dans le couronnement de Charlemagne, le traité de Florence que Léon X conclut avec François Ier, ce qui mit fin à tant de discordes en abolissant la Pragmatique-Sanction. Les têtes de Léon III et de Charlemagne sont les portraits de Léon X et de François Ier.

VIII. Justification de Léon III. — Quand Léon III monta sur le trône de saint Pierre, les neveux de son prédécesseur Adrien l'accablèrent d'outrages et de blessures; il s'échappa tout mutilé pour aller demander secours à Charlemagne, qui se rendit aussitôt à Rome. Les ennemis du Pape l'accusaient des dernières infamies. L'Empereur convoque dans Saint-Pierre les évêques et les cardinaux pour juger la conduite du Pape; mais l'assemblée, tout d'une voix, déclare que personne n'a le droit de juger le Saint-Siége : *Prima sedes a nemine judicatvr*. Charlemagne s'incline; c'est l'infaillibilité du Pape mise en action, et peinte par Raphaël. Après cette déclaration, Léon veut bien se justifier; il se lève, et, en présence de l'Empereur, il jure sur l'Évangile qu'il est innocent des crimes qu'on lui impute.

IX. — La salle des rois chrétiens. — Dans cette même salle, sous ces grandes fresques, Raphaël a peint en clair-obscur les portraits des princes chrétiens qui ont bien mérité de l'Église. Sous la *Justification de Léon III*, c'est encore Constantin, qui, pénétré des droits de l'Église, s'abstint toujours de juger les évêques, di-

sant que cela n'appartenait qu'à Dieu, et non aux hommes, ainsi que le dit l'inscription :

DEI NON HOMINIS EST EPISCOPOS JVDICARE.

En face, c'est encore Charlemagne :

CAROLVS MAGNVS ROM. ECCLESIÆ
ENSIS CLYPEVS QVE.

Ensuite, c'est Astolfe, roi d'Angleterre, qui, venu à Rome sous Léon IV, rendit son royaume tributaire de saint Pierre.

ASTVLFVS REX SVB LEONE IV. PONT.
BRITTANIAM
B. PETRO VECTIGALEM FECIT.

C'est Godefroi, duc de Bouillon, le héros des croisades et du Tasse, qui, élu roi de Jérusalem, n'accepta que le titre de Protecteur du Saint-Sépulcre, disant qu'un chrétien ne devait pas avoir une couronne d'or, là où le Roi des rois en avait porté une d'épines.

NEFAS EST VBI REX REGVM CHRISTVS
SPINEAM CORONAM TVLIT
CHRISTIANVM HOMINEM AVREAM GESTARE.

Voici Lothaire, duc de Saxe, couronné empereur des Romains en 1333 par Innocent II. Il fut toujours fidèle à son serment de défendre les droits de l'Église et le patrimoine de saint Pierre.

LOTHARIVS IMP.
PONTIFICÆ LIBERTATIS ASSERTOR.

C'est enfin Ferdinand-le-Catholique qui, par la prise

de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde, fut un des plus grands propagateurs de la foi catholique.

FERDINANDVS REX CATHOLICVS
CHRISTIANI IMPERII PROPAGATOR.

Il est à regretter que Raphaël n'ait pas eu la place de mettre saint Louis auprès de Godefroi de Bouillon. Il éprouva la même difficulté pour le roi Pépin, qui, volant au secours du pape Étienne II, reprit l'exarchat grec de Ravenne aux Lombards et le rendit à l'Église, en envoyant à Rome les clefs de Ravenne, qu'il fit déposer sur le tombeau de saint Pierre, *in signum veri et perpetui dominii*. Raphaël ne pouvant donc peindre ici la figure du père de Charlemagne, voulut au moins en faire mention, et il fit graver sur un cartouche cette inscription :

PIPINVS PIVS PRIMVS
AMPLIFICANDÆ ECCLESIÆ VIAM APERVIT
EXARCATV RAVENNATE ET ALIIS
PLVRIMIS EI OBLATIS.

X. Chatiment d'Héliodore. — Il faut remonter ici à l'épopée de la Bible. Séleucus, roi de Syrie, ordonne à son général Héliodore d'aller dépouiller de ses trésors le temple de Jérusalem; mais, à la prière du grand pontife Onas, un cavalier céleste, à la tête des anges du Seigneur, met en fuite la troupe d'Héliodore; le général lui-même est foulé aux pieds par son cheval. La figure du cavalier divin qui charge Héliodore est admirable. On est surpris de voir, dans un côté de la fresque, un Pape entrer dans le temple de Jérusalem : c'est que, dans cet épisode biblique, Raphaël a voulu représenter

le belliqueux Jules II, le nouvel Onas, le libérateur des États de l'Église. C'est lui, en effet, que vous voyez arriver, en mosette et en camail, majestueusement porté par ses *sediarii* sur la *sedia gestatoria*. Héliodore est ici le symbole du châtiment qui attend les persécuteurs de l'Église dans tous les temps; depuis Nabuchodonosor jusqu'à Néron, depuis Julien l'Apostat jusqu'à l'Antechrist. C'est ainsi que Raphaël a traduit à sa manière le: *Exsurgat Dominus et dissipentur inimici ejus.*

XI. Victoire d'Ostie. — Les Sarrazins, après avoir saccagé Tarente et tout le golfe de Dalmatie, espèrent surprendre Rome et débarquent à Ostie. Léon IV appelle à son secours les peuples de Naples, de Gaëte et d'Amalfi, renommés pour leur marine. Le Pape est peint sur le rivage, implorant le secours du ciel; les flottes pontificale et napolitaine battent complétement celle des Sarrazins. Raphaël a représenté la fin de la bataille navale et les prisonniers turcs enchaînés aux pieds du Pontife.

Ce sujet est encore une allusion contemporaine de Raphaël; cette victoire sur les Sarrazins rappelle les efforts que fit Léon X pour mettre la paix entre Charles-Quint et François Ier, dans le but de réunir les armées espagnole et française contre les Turcs qui menaçaient alors la chrétienté, et qui, aujourd'hui, sont réduits à mendier le secours des chrétiens.

XII. Incendie du Borgo. — Dans l'octave de l'Annonciation de l'an 847, un épouvantable incendie ravagea le *Borgo-San-Spirito,* quartier de Rome fondé par les Saxons, qui s'étend du mausolée d'Adrien au Vatican. Un vent impétueux poussait la flamme qui, déjà, menaçait Saint-Pierre et le palais apostolique. Alors,

raconte Anastase le bibliothécaire, le saint pontife Léon IV apparaît sous la grande *loggia*, adresse à Dieu une fervente prière, et, plein de confiance et de foi, lève la main et arrête l'incendie par un signe de croix. Rien de plus vivant, rien de plus émouvant que la peinture de cet incendie; jusqu'aux vêtements flottants des personnages et leurs cheveux épars vous indiquent que le vent souffle et attise la flamme. Voyez ces deux belles filles qui apportent de l'eau, cette femme qui cherche à sauver son enfant, ce fils qui emporte son père sur ses épaules, comme Énée enleva Anchise dans l'incendie de Troie. Les vers de Virgile valent-ils les couleurs de Raphaël? Mais comment décrire un tableau avec la plume? Il faut encore avoir recours à la poésie. Cette mère qui sauve son enfant n'est-elle pas peinte au vif dans ces vers de Dante, non moins grand peintre qu'Homère et Virgile?

Lo Duca mio di subito mi prese,
Come la madre ch' al romore è desta,
E vede presso a sè le fiamme accese,
Che prende il figlio e fugge e non s' arresta,
Avendo più di lui che di sè cura,
Tanto che solo una camicia vesta.
(*Inf.* XXII.)

XIII. Miracle de Bolsène. — En 1263, un jeune prêtre allemand fut tourmenté d'une tentation incessante qui lui faisait douter de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur dans l'hostie consacrée. Il résolut d'aller à Rome, au tombeau des saints Apôtres, espérant être délivré de ses doutes par leur intercession. Arrivé non loin de Rome, dans la ville de Bolsène, il s'y arrêta pour célébrer le divin sacrifice

dans l'église de Sainte-Christine. En prononçant les paroles sacramentelles de la consécration, il eut encore le malheur de se sentir tourmenté par le même doute qu'il plut à Dieu de dissiper enfin par un miracle. Il semble que, pour le faire éclater, la divine Providence ait choisi précisément Bolsène, situé près d'Orvieto, où, peu de temps avant, un certain Fiorentino Diotisalvi (Dieu te sauve) avait répandu la doctrine des Manichéens, en vomissant des blasphèmes contre le Saint-Sacrement. Au moment donc de l'élévation, le jeune prêtre vit distiller de l'hostie des gouttes de sang qui tachèrent le linge du corporal et tombèrent par terre au pied de l'autel. On montre encore à Bolsène, dans l'église de Sainte-Christine, la place où eut lieu ce miracle. A cette vue, le jeune Allemand est saisi de l'émotion la plus profonde, et adore enfin Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie. Urbain IV, pape français, se trouvait alors à Orvieto; il fit transporter dans cette ville le corporal miraculeux à la suite d'une procession solennelle, et il institua, à cette occasion, la Fête-Dieu, la fête *del corpus Domini*, dont il fit composer l'admirable office par le grand poëte saint Thomas d'Aquin, qui professait alors la théologie à Orvieto.

Il est remarquable que ce doute sur la présence réelle venait d'un prêtre allemand : l'Allemagne était-elle déjà dans l'enfantement de Luther? Raphaël a combattu d'avance avec son pinceau la prétendue réformation qui attaqua surtout la présence de Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour. C'est Jules II qui voulut que ce miracle fût représenté sur un des murs du Vatican; il s'y est fait peindre à genoux devant l'autel miracu-

leux, les mains jointes, ayant derrière lui deux cardinaux. Raphaël a daigné montrer dans cette fresque qu'il était, quand il le voulait, coloriste comme les Vénitiens. Quelle admirable scène s'est développée ici sous son pinceau! A la vue du miracle, les assistants sont pénétrés de la foi la plus vive. Voyez ces groupes de femmes saisies d'une religieuse émotion : la foi confiante et paisible du Pape et des cardinaux n'est-elle pas admirablement rendue? Les quatre soldats de la garde suisse sont d'une impassibilité incroyable.

XIV. La Philosophie. — Entrons avec recueillement dans la Chambre *della Segnatura*, la plus belle de toutes, dans laquelle Raphaël a représenté les quatre grandes divisions de l'encyclopédie humaine, la Théologie, la Philosophie, la Poésie et la Jurisprudence. Commençons par la Philosophie, parce que c'est la personnification de la sagesse antique. Voici l'école d'Athènes : cinquante-deux personnages sont rassemblés dans cette scène immense, qu'encadre la perspective, tracée par Bramante, du plan primitif de Saint-Pierre. Heureuse et juste idée d'avoir réuni les philosophes de l'antiquité dans l'enceinte projetée du temple-type de la chrétienté! Les anciens sages furent les précurseurs du Christianisme : voici, en effet, Platon qui préside l'assemblée, Platon, génie presque chrétien, que Numénius osait appeler le Moïse athénien; voici Aristote que suit son illustre élève Alexandre-le-Grand, l'admirateur d'Homère; Socrate qui cause avec Alcibiade; Pythagore qui, né en Italie, y répandit pour longtemps ses doctrines. On remarque ici une noble figure, qu'on croit être celle du cardinal Bessarion, admirateur et défen-

seur passionné d'Aristote et de Platon. Voici encore Euclide; Archimède sous les traits de Bramante, oncle de Raphaël et architecte de Saint-Pierre; Zoroastre avec sa couronne sidérale, roi de la Bactriane, chef des philosophes orientaux appelés mages; derrière Ptolémée, saluons ces deux nobles figures, l'une si grave, l'autre si douce : c'est Pérugin et Raphaël qui s'est peint avec son maître dans un coin du tableau.

Là-bas, Diogène, ce citoyen de Sinope, dont la patrie vient d'être réduite en cendres par les Russes; en haut, près de Platon, Raphaël a voulu placer la Poésie, que le philosophe grec voulait bannir de sa république; il a peint Homère entre Virgile et Dante, triple personnification des trois grandes épopées de la Grèce, de Rome et de l'Italie chrétienne.

Dans l'ordonnance de cette fresque, Raphaël s'est inspiré des *Triomphes* de Pétrarque, son poëte favori, comme Michel-Ange s'inspirait de Dante. M. Brizeux, dans sa Poétique nouvelle, a peint en quatre beaux vers l'attitude que le peintre donne à Aristote et à Platon :

L'un par un geste austère
Se pose ordonnateur des choses de la terre;
L'autre, le doigt levé, signe doux et puissant,
Dit que tout monte au ciel et que tout en descend.

Le poëte des Bretons a heureusement peint l'entrée des *stanze*, où vous accueillent ainsi la Philosophie, la Poésie et la Théologie :

Là, debout sur le seuil, telles que des statues,
Vous attendent trois sœurs diversement vêtues,
Mais toutes trois montrant par l'éclair de leurs yeux
Que leur penser commun va de la terre aux cieux.

Elles vous guideront dans ces chambres sublimes,
Sanctuaire de l'art interdit aux infimes,
Mais où l'extase prend tout généreux mortel
Devant ta divine œuvre, ô divin Raphaël!

XV. La Poésie. — *Ut pictura poesis.* Qui mieux que Raphaël comprit la Poésie dans le sens le plus élevé du mot, qui montre dans le poëte un *créateur* (Ποιητης). Voyons le Parnasse raphaélesque. Voici là haut le mont sacré [1]; Apollon chante en s'accompagnant, non de la lyre, mais d'une sorte de viole ou de violon. On dit que le sentiment de l'amitié était si grand dans l'âme céleste de Raphaël, qu'il a voulu perpétuer sous les traits du dieu la mémoire d'un musicien célèbre, son ami, qui vivait sous Léon X, et accompagnait souvent avec son instrument le chant des poëtes. D'autres disent qu'il a cherché à flatter de la sorte le vieux Léonard de Vinci, musicien passionné qui jouait admirablement du violon. Louis Viardot a peut-être rencontré plus juste en disant que le Sanzio, dans ce Parnasse à la fois antique et moderne, a voulu mettre Apollon d'accord avec les anges et les chérubins des peintres et des poëtes chrétiens, qui représentent les habitants du paradis se servant, non de lyres, mais de violes, pour exécuter les célestes concerts. Les muses entourent Apollon. Auprès d'elles se montre

[1] Un soir, à Drachmani, me trouvant au pied du Parnasse, et suivant de l'œil les vautours qui planaient sur ses flancs, je vins à me rappeler ce vers fameux :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur...

Il me fallut un effort inoui de réflexion pour me convaincre que cette fière montagne qui se dressait là, devant moi, baignant dans les teintes violettes du soir ses rochers, ses sapins, ses abîmes, c'était le Parnasse de Boileau. (Ampère, *La Poésie grecque en Grèce.*)

le vieil Homère, *poeta sovrano*, et Virgile, qui regarde Dante prêt à le suivre et à s'écrier : *Tu se' lo mio maestro*. Plus bas est Pétrarque, auprès de sa Laure qui représente Corinne. Quel charme pour nous de retrouver ici le profil austère du poëte de Béatrice, et le visage doux et mystique du chantre de Laure !

Plus loin, voici Boccace et Sannazar, le poëte de la Vierge. Enfin, le groupe des poëtes grecs et latins, Alcée, Sapho, Pindare, Anacréon, Horace, Ovide, Plaute, Térence. Tous écoutent le chant d'Apollon, la voix divine du Génie.

Nous ne connaissons qu'une chose comparable au Parnasse du Vatican : c'est l'Apothéose d'Homère, qu'Ingres a suspendue aux plafonds du Louvre. La postérité sera de notre avis.

XVI. La Jurisprudence. — Quelle admirable unité dans tous les sujets de cette salle, qu'on appelle *la Camera della Segnatura*, parce que les Papes y signaient les brefs, qui du Vatican allaient gouverner l'univers chrétien. A ce grand acte de la papauté devaient, en effet, présider la Théologie, la Philosophie, la Littérature et la Jurisprudence, ces trois dernières servant d'entourage à la première. C'est ce que Raphaël a si bien exprimé en commençant par la voûte, où il a symbolisé la Philosophie, en haut par la Contemplation, et en bas par l'école d'Athènes ; et la Littérature en bas par le Parnasse, en haut par la Poésie et Apollon qui écorche Marsyas : c'est le Génie qui tue le Pédantisme. Comme Dante a peint cet exploit d'Apollon !

> Si come quando Marsia traesti
> Della vagina della membra sue.

La personnification de la Jurisprudence, tenant la balance et l'épée, est couronnée par la Justice et entourée de la Force, de la Prudence et de la Tempérance; noble groupe, plein de grandeur et de charme. Justinien avec le Digeste, Grégoire IX avec les Décrétales, représentent le droit civil et le droit canonique. Moïse avec les Tables de la loi et le Jugement de Salomon complétent cette idée.

Enfin, la Théologie, la Science divine, apparaît dans toute sa splendeur; la voici d'abord à la voûte, sous la figure d'une noble femme couronnée d'oliviers.

Raphaël, tout plein du poëme de Dante, cette encyclopédie catholique du moyen âge, a fait comme le poëte; il a pris sa Béatrice pour le symbole de la Théologie. Il lui a donné le même costume sous lequel Dante retrouve au ciel Béatrice, le voile blanc, la robe rouge, le manteau vert, la couronne d'olivier :

Sovra candido vel cinta d' oliva
Donna m' apparve, sotto verde manto,
Vestita di color di fiamma viva.

Le blanc, le rouge et le vert sont les emblèmes des trois Vertus Théologales.

« Cette figure de la Théologie, dit Rio, n'est pas moins admirablement appropriée au sujet dont elle est, en quelque sorte, le sommaire; elle montre du doigt la partie supérieure de la grande composition (la Dispute du Saint-Sacrement) qui lui correspond, et c'est là que l'artiste a préparé un aliment inépuisable à la sagacité comme à l'enthousiasme du spectateur. »

XVII. La Théologie. — Nous arrivons à la plus su-

blime des fresques de Raphaël, et c'est celle qu'il a peinte la première, à vingt-cinq ans ! Voilà le prodigieux ouvrage qui ravit Jules II d'admiration, et qui lui fit faire effacer sur-le-champ les peintures des autres maîtres qui décoraient les *stanze;* le grand Pontife sentit que nul autre artiste, même des plus mûrs et des plus éprouvés, ne pouvait désormais soutenir le parallèle avec un tel débutant, et qu'il fallait lui livrer, sans partage, le sanctuaire de l'art chrétien. « C'est qu'en effet, ajoute Louis Viardot, jamais, du premier coup, on n'a porté plus loin la merveilleuse entente de l'ordonnance d'un sujet; jamais on n'a porté plus loin le sens de l'unité dans un vaste ensemble, et dans les détails, la grâce, l'élégance, la hauteur du style, le charme incomparable de toutes les parties. »

Voilà, pour ainsi dire, la louange de l'*extérieur* de cette œuvre ; cherchons son sens intime et divin.

Écoutons M. Rio : « Non content des suggestions de son propre génie, Raphaël mit à contribution celui des hommes qu'il jugeait les plus propres à le seconder par leurs lumières [1]. De leurs inspirations combinées avec les siennes résulta, pour l'éternelle gloire du catholicisme et de l'art chrétien, cette composition sans rivale dans l'histoire de la peinture, et l'on pourrait ajouter sans nom; car c'est peu de chose de l'appeler lyrique ou épique, à moins qu'on n'ait en vue dans cette comparaison l'épopée allégorique de Dante, la seule qui soit digne d'être mise en regard avec le poëme du même genre qu'exécuta le pinceau de Raphaël. Et qu'on ne prenne pas ceci

[1] N'ayant pas encore fait la connaissance de Castiglione et de Bembo, il s'adressa à l'Arioste qui lui donna d'utiles conseils.

pour une formule oiseuse d'éloge emphatique; car c'est Raphaël lui-même qui fait entrer de force, et pour ainsi dire à coups redoublés, ce rapprochement dans l'esprit du spectateur; il a placé l'image de Dante parmi les plus chers nourrissons des Muses (le Parnasse), et parmi les plus éloquents défenseurs de la foi (la Dispute du Saint-Sacrement); et, ce qui est plus décisif encore, il a donné à la figure allégorique de la Théologie (à la voûte) le costume de la Béatrice du poëte. »

La scène est la plus grande que l'esprit de l'homme puisse concevoir; elle se passe à la fois dans le ciel et sur la terre, mais l'action est une. Le ciel et la terre sont unis l'un à l'autre par un lien mystique, qui est le Sacrement de l'autel. En haut et en bas, le Christ est le centre du tableau, le héros du poëme : au ciel, le CHRIST-DIEU; sur terre, le CHRIST-HOMME, voilé sous les espèces du pain et du vin.

Le ciel s'ouvre à nos regards, dans toute la splendeur de ce que les artistes chrétiens appellent par excellence *une gloire :* Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, la Vierge, le chœur des anges et des Séraphins, le groupe des patriarches, des prophètes, des apôtres, des saints et des martyrs [1]. C'est toujours le Christ qui

[1] Cette partie supérieure du tableau est en quelque sorte un résumé de toutes les compositions partielles sorties depuis un siècle de l'école ombrienne. Un grand nombre de types, et particulièrement ceux du Christ et de la Vierge, sont la répétition presque littérale de ce qu'on trouve dans les premiers ouvrages de Raphaël lui-même. Pour tout ce qui tient à l'expression de la béatitude céleste et de toutes ces choses ineffables dont il est dit que *l'esprit de l'homme ne les a point conçues,* bien que cela dise assez que le pinceau de l'homme n'est pas fait pour les rendre, néanmoins, celui des artistes ombriens, à force de s'être exercé exclusivement sur des sujets mystiques, avait opéré des merveilles en ce genre, et

blime des fresques de Raphaël il faut que le poëte-
peinte la première, à vingt-cir ion du sang divin pour
ouvrage qui ravit Jules II ite du Christ, voici Adam
faire effacer sur-le-cham eur qui rachètera la faute du
tres qui décoraient le ne immolation volontaire; saint
que nul autre artist qui racontera l'incarnation du Verbe;
éprouvés, ne po restre du Sauveur du monde; la Vierge,
avec un tel déb l'attitude de l'adoration; saint Jean le
tage, le sanc nant la croix de celui qu'il annonce; saint
ajoute Lo qui mourra le premier de la mort du mar-
porté pl attester la vérité du sacrement divin; saint
d'un diacre, martyr : c'était, dans les premiers
nité l'office des diacres de distribuer l'Eucharistie et
g porter aux malades et aux captifs. De l'autre côté,
voici Abraham, qui tient le couteau sous lequel va tom-
ber Isaac, symbole de la victime du Calvaire; saint
Jacques, l'un des trois témoins de la Transfiguration, et
qui représente l'Espérance, comme saint Pierre la Foi
et saint Jean la Charité [1]; Moïse, premier symbole de la
Papauté; saint Pierre, nouveau chef du peuple de Dieu;
enfin, saint Paul, armé du glaive flamboyant, souvenir
de son martyre, et symbole des armes spirituelles que le
Christ confia à son Église pour frapper au cœur toute
doctrine qui nierait ou blasphèmerait le sang du Sau-
veur Jésus.

Raphaël, en les surpassant tous et en se surpassant enfin lui-même, sembla avoir fixé les bornes fatales au delà desquelles l'art chrétien proprement dit ne pourrait plus désormais avancer. (Rio, *De la Poésie chrétienne.*)

[1] Relire le *Paradis* de Dante dont cette fresque semble l'illustration. Je me suis servi, pour la décrire, de l'ingénieuse interprétation de l'allemand Passavant, citée par Audin, *Histoire de Léon X.*

:, de ces hautes sphères où le sang divin
' glorifié, vous jetez les yeux sur cette
: ses souillures, vous le verrez re-
ıboire d'or posé sur l'autel de la nou-
: c'est ici le centre lumineux du tableau.
côtés de l'autel sur lequel est exposée la divine
, se groupent les saints personnages qui ont le
..eux mérité du Saint-Sacrement. Ils s'inclinent dans une contemplation d'amour et de foi. Saint Augustin dicte à un de ses disciples une page de la *Cité de Dieu;* saint Ambroise a l'air d'entonner son *Te Deum;* saint Jérôme s'appuie sur les livres saints, qu'il vient de traduire; saint Grégoire, en habits pontificaux, semble absorbé dans la contemplation de la gloire céleste; il a fermé son livre entre les feuillets duquel il a mis son doigt pour marquer la page interrompue. Le Pape saint Anaclet tient la palme du martyre; Innocent III porte son livre *De officio Missæ seu de sacri altaris mysteriis;* saint Bernard montre des deux mains le saint ciboire. Le théologien chauve, à longue barbe, c'est Pierre Lombard, le *maître des sentences,* qui a si doctement écrit sur le sacrement de l'autel. Plus loin, voici Jean Scott, saint Bonaventure, auteur du cantique traduit par Corneille; saint Thomas d'Aquin, le poëte de l'Eucharistie, qui a composé l'hymne et l'office du Saint-Sacrement.

Derrière Innocent III, à la suite de toutes ces illustrations sanctionnées par l'Église et par les siècles, Raphaël a placé une austère figure, remarquable par l'originalité de son caractère; sa tête est ceinte, non d'une tiare ou d'une mitre, comme les autres, mais

d'une couronne de lauriers; qui n'a reconnu le profil de Dante? Il n'est nullement indigne d'une telle compagnie. C'est sous l'œil des Papes, dans la citadelle même de l'orthodoxie, que le grand peintre a mis le grand poëte dans ce sénat de la théologie. Il y avait déjà bien longtemps que l'élève de Fra Angelico, Benozzo Gozzoli, avait représenté le Florentin dans le chœur de l'église des Franciscains de Monte-Falbo, avec cette inscription, premier vers de l'épitaphe de Dante par Giovani del Virgilio :

THEOLOGUS DANTES, NULLIUS DOGMATIS EXPERS.

La qualité de *eximio theologo* est jointe à celle de poëte dans le titre du *Credo* de Dante, imprimé à Rome vers 1478.

Le chantre de la *Divine Comédie* appelait son poëme,

Poema sacro,
Al quale ha posto mano Cielo e Terra.
(*Parad.* XXV.)

Dante et Raphaël, les deux plus grands poëtes du catholicisme, étaient faits pour se comprendre; et comme il a symbolisé par Dante la Poésie catholique, Raphaël a représenté aussi, dans sa sublime fresque, l'Éloquence sacrée sous les traits de Savonarole; et sous ceux de Bramante l'Architecture, ce premier des arts, celui qui élève des temples au Seigneur.

La Peinture, l'art sacré qui nous a traduit, à l'aide des couleurs, la scène ineffable de la Théologie, la Peinture ne pouvait être oubliée dans ce concile; elle y a deux dignes représentants : le Pérugin et Raphaël

lui-même, qui s'est peint auprès de son cher maître. Il s'y est peint imberbe, tel qu'il était lorsqu'il exécuta cette prodigieuse création.

Maintenant, que les connaisseurs répètent que cette fresque étant le premier ouvrage de Raphaël, ne peut en être le meilleur; qu'elle révèle trop encore le style du Pérugin et des vieux maîtres par la sécheresse de quelques figures, par l'emploi de l'or dans les fonds, les auréoles, les ornements, etc.; que les habiles reconnaissent que cette peinture a été exécutée de droite à gauche, et qu'on peut suivre et étudier les progrès du peintre depuis le commencement jusqu'à la fin de son œuvre, j'y consens; mais que m'importe? Il me suffit d'être ému et enthousiasmé; il me suffit de sentir mon cœur et ma raison heureux et satisfaits pour adorer la *Théologie* et la préférer à la Transfiguration. C'est ici pour moi Raphaël tout entier, tel que je l'aime et l'admire, Raphaël sorti de l'école du Pérugin, déjà bien au-dessus de son maître, mais ayant encore au cœur la jeunesse, l'innocence, la foi, l'ardente inspiration de l'école ombrienne.

Pourquoi ce nom de la *Dispute du Saint-Sacrement* donné à cette divine fresque? On a dit que c'était une image idéale, poétisée, du concile de Plaisance, qui termina les controverses sur l'Eucharistie. En tout cas, ce nom de *dispute* est un mot faux, qui jure avec le calme et la sublimité de ce sujet mystique. Il ne s'agit pas ici d'une *dispute* : c'est, au contraire, un *accord* de tous les théologiens, de tous les docteurs rassemblés en témoignage sur le sacrement de l'amour. Les Italiens appellent tout simplement cette peinture *la Théologie;* c'est son vrai nom; c'est la science divine à sa plus haute ex-

pression, s'exerçant à sa plus divine étude. C'est l'histoire de la Rédemption, c'est l'institution de l'Eucharistie, c'est le triomphe du sang versé sur le Golgotha, c'est la glorification du sacrement par excellence, appelé le *dogme générateur de la piété,* la source de tous les dévouements, le cœur enfin du Christianisme, et conséquemment le point le plus attaqué par le schisme et l'hérésie. Ce tableau de Raphaël ne semble-t-il pas une défense anticipée contre les doctrines blasphématoires de Luther et de Calvin? Même au seul point de vue de l'art, quel bonheur que la prétendue Réforme n'ait pas abattu la Papauté! Les réformateurs allemands furent de nouveaux barbares, de nouveaux iconoclastes. Luther commença par se prononcer contre l'usage des images; à l'instigation de Zwingle, les églises furent dépouillées de leurs chefs-d'œuvre, qui furent brûlés ou jetés à l'eau. Carlstadt eut ses iconoclastes, non moins fanatiques que les sectaires de l'Orient. Les Papes eurent à défendre leurs deux filles chéries, la peinture et la sculpture, contre les novateurs protestants, ainsi qu'ils l'avaient fait contre les empereurs grecs. Le sentiment du beau, inné dans l'homme, devient digne de Dieu quand il est fécondé par le sentiment du vrai et du bien : c'est la religion qui opère ce miracle, et c'est pourquoi les Papes, pères des chrétiens, se sont toujours montrés aussi les *pères des beaux-arts.*

Nous avons terminé la revue des *stanze.* Telle est cette épopée murale de la peinture *très-chrétienne*, dans laquelle le peintre-poëte a chanté en couleurs le triomphe visible de l'Église, triomphe que nos yeux aiment à lire en ces divins caractères sur les murs du palais des

Papes. La Délivrance du prince des Apôtres, le Châtiment d'Héliodore, saint Léon arrêtant Attila, le Miracle de Bolsène, la Théologie, sont autant de chants magnifiques de ce poëme, qui établit la mission divine de la Papauté, la force de son action, l'infaillibilité de ses plus mystérieux enseignements. Jamais l'Erreur n'aura à son service des artistes pareils à Michel-Ange et à Raphaël ; jamais elle ne produira le Beau à ce degré : on peut l'en défier à coup-sûr. Quels sont aussi les princes et les rois qui aient eu au service de leur gloire de semblables génies? Dieu a réservé ce privilége unique à son Église, aux vicaires de son Fils. Il a voulu que les plus grandes scènes de l'histoire sacrée soient représentées par le plus grand peintre qui ait été et qui sera jamais.

En résumé, le Vatican, sanctuaire de l'art, possède trois poëmes de Raphaël, qui correspondent aux trois grandes époques de l'histoire du monde.

1° Dans les *loges*, Raphaël a peint toute l'histoire de la Bible;

2° Dans la Vierge de Foligno, la Transfiguration et les tapisseries du Vatican, il a peint les scènes de l'Évangile et les Actes des Apôtres;

3° Dans les *chambres*, il a peint l'histoire et le triomphe de l'Église.

Jamais artiste n'a été plus inspiré du ciel pour traduire aux regards son âme et sa foi, par le moyen des couleurs; nul n'a atteint comme lui cette limite suprême de l'art, qui sépare l'homme de l'ange; aussi, par la sublimité des sujets et la perfection du génie, aucun autre n'a mieux mérité le glorieux titre de

PEINTRE ORDINAIRE DE DIEU.

XLVIII

TRANSTEVERE.

A ADOLPHE BAUDON.

Mardi 25 janvier.

Quand le dernier Tarquin fut chassé de Rome, le peuple ravagea ses terres qui étaient près du Tibre; il en arracha tous les blés et les jeta dans le fleuve. Les Romains prétendent que ces gerbes, accumulées sur un fond qu'elles rencontrèrent, ont donné naissance à la petite île Tiberine. En 461, la peste désolait Rome; on envoya des ambassadeurs à Épidaure pour chercher Esculape. Ce dieu arriva à Rome sur un navire grec, sous la forme d'un serpent, et choisit cette île pour son domicile politique : c'est-à-dire que le serpent, symbole du dieu, s'échappant du navire, se cacha dans l'île, qui lui fut dès lors consacrée, et à qui on donna en souvenir la forme d'un vaisseau; le mur du quai était façonné comme la poupe d'une trirème. L'île Tibérine ressemble à notre île de la Cité, qui a aussi la forme d'un navire,

notre île des Parisii, berceau de Lutèce et de Paris; vous vous rappelez les vers de V. Hugo à Virgile :

> Lutèce si petite au temps de tes Césars
> Et qui jette aujourd'hui, cité pleine de chars,
> Sous le nom éclatant dont le monde la nomme,
> Plus de clarté qu'Athène et plus de bruit que Rome !

C'est dans cette île, consacrée au dieu de la médecine, que, par une horrible ironie, les anciens Romains déposaient les condamnés à mort, et faisaient périr les esclaves, vieux et malades, qui ne pouvaient plus servir, comme on envoie aujourd'hui les animaux à l'équarrisseur. Le temple d'Esculape est remplacé par la basilique de Saint-Barthélemy. Le Christianisme, comme à son ordinaire, changea ces scènes horribles en glorieux actes de charité. Il y avait un homme qui s'appelait *Giovanni*, et qu'on surnommait *Calabita*, parce qu'il couchait sur un grabat. Habillé de toile et les pieds nus, il mendiait dans les rues de Rome, en criant : *Fate bene, fratelli !* Il parvint, avec les aumônes qu'il recueillit, à fonder l'ordre religieux des frères hospitaliers, mieux connus cependant sous le titre de *Fate bene fratelli*. Ces bons frères élevèrent une petite église, où ils déposèrent ensuite la dépouille du fondateur de leur ordre. Après sa canonisation, on construisit l'église, et on déposa son corps sous le maître-autel, et l'église s'appela *San Giovanni di Dio*. Or, il arriva qu'après la bataille de Lépante, dans le cortége triomphal de Marc-Antonio Colonna, on vit un moine espagnol, le sabre au côté et la croix dans la main, criant : « Vive la sainte ligue ! » c'était *Sébastien Aricos*. Après avoir combattu contre les Turcs,

il venait supplier Pie V de lui accorder la permission de fonder un hôpital sous la direction de l'ordre de Calabita; il l'obtint, et l'hôpital est celui que vous voyez à votre gauche, tenant à la petite église *San Giovanni di Dio.*

Traversons l'île, passons le second pont; nous voici sur le sol étrusque, sur la rive droite du Tibre, *trans Tiberim,* disaient les anciens; *trans Tevere*, disent les Romains modernes.

Le Transtevere, quartier de Saint-Pierre et du Vatican, est un quartier à part, connu par son amour et sa fidélité au Souverain-Pontife. Ce sont les Transteverins qui, en 1849, ont ouvert leurs portes aux Français, et détruit les barricades des garibaldiens. Ils prétendent avoir dans les veines, non-seulement du sang de Romulus, mais encore du sang d'Énée, et l'on cite la réponse de l'un d'eux à un hallebardier suisse qui le repoussait un jour de fête : *Barbaro, son di sangue romano, anche trojano.*

Les Transteverins ont l'air grave et fier ; c'est le type gréco-sabin. Pour eux, le bourgeois est le *paino;* comme pour les étudiants allemands, c'est le *philistin;* comme pour nos officiers, c'est le *pékin* ; comme pour nos artistes, c'est l'*épicier*. De leur côté, les Romains de la rive gauche appellent les Transteverins les *minenti,* les *menaçants*, comme qui dirait les *crânes*. Il ne faut pas trop s'arrêter à les regarder, surtout les femmes. Un de nos jeunes peintres, qui, par amour de la beauté plastique, contemplait une Transteverine, fut interrompu par un homme aux yeux menaçants, qui lui dit avec un geste expressif : *Passa, o mai più non passerai;* passe ton chemin, ou bientôt tu ne le pourras plus.

Le Transtevere est un quartier peuplé et industrieux : fabriques de toiles, soieries, draps, poteries ; manufactures de tabac, et surtout fabriques de bougies et de cierges, dont les 360 églises de Rome font naturellement une grande consommation. L'ancien *Porto-Romano*, le port de Ripa-Grande donne aussi beaucoup de vie à cette partie de Rome.

Il faut aller à la cathédrale de ce quartier, à Santa-Maria-in-Transtevere, la vénérable basilique si chérie des Transteverins. A l'inverse des autres églises de Rome, elle est sombre et mystérieuse comme nos cathédrales, ou plutôt comme Saint-Marc de Venise. On y respire un parfum d'antiquité et de catacombes : colonnes antiques qui portent encore les attributs d'Isis et de Sérapis ; riche pavé en porphyre et autres marbres précieux ; mosaïques symboliques de la *tribuna;* à droite, près du sol, ouverture ovale où on lit : FONS OLEI. Écoutez : au lieu même où s'élève cette église, il y avait une sorte d'hôtel des invalides pour les vétérans romains, appelé *Taberna-Meritoria.* Un jour, on y voit jaillir une fontaine d'huile qui coule jusqu'au Tibre : c'est un symbole de paix, dirent les augures, et, cette fois, ils devinèrent. On apprenait, peu de temps après, que, dans une grotte de Bethléem, venait de naître un petit enfant, adoré des bergers et des rois d'Orient, et dont le nom, CHRIST, veut dire *oint.* Deux siècles plus tard, les chrétiens, qui attachaient une grande importance à cet emplacement miraculeux, le louèrent pour y élever un oratoire. Les cabaretiers du voisinage les en chassèrent. Alexandre-Sévère les y rétablit, en disant qu'il valait mieux que Dieu fût honoré, n'importe comment, dans

la *taberna*, que de la livrer aux cabaretiers. Ce fut la première église publique des chrétiens, la première que Rome vit élever en l'honneur de la Vierge, sous le nom de *Sancta Maria in Fontem Olei.*

Le Dominiquin a peint l'Assomption du plafond. Voici la chapelle du dernier des Stuarts, le cardinal-duc d'York, titulaire de la basilique. Ce souvenir anglais fait pendant à un souvenir français. La sixième chapelle à gauche renferme un tombeau, chef-d'œuvre du quatorzième siècle, où je retrouve avec joie toutes les richesses de notre art ogival. C'est le tombeau que se fit élever le cardinal Philippe d'Alençon, frère de Philippe-le-Bel :

FRANCORVM GENITVS REGIA DE STIRPE PHILIPPVS
ALENCONIADES, OSTIOE TITVLATVS AB VRBE, ETC.

Le nom de Philippe-le-Bel sonne mal à Rome. Persécuteur de l'Église et de Boniface VIII, il a mérité que Dante, de sa main vengeresse, lui rendît le soufflet qu'il fit donner au Pontife par le gantelet de Nogaret :

« Je vois les fleurs de lis entrer dans Agnani, et, dans la personne de son Vicaire, le Christ prisonnier. Je le vois une autre fois livré à la dérision; je vois renouveler le vinaigre et le fiel; entre deux larrons vivants je le vois mourir. Je vois un nouveau Pilate, si cruel, que ceci ne le rassasie pas, et, sans décret de ceux qui ont le pouvoir, il porte dans le Temple ses désirs cupides [1]. »
Dante fait ici allusion à la destruction de l'ordre des

[1] Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
E nel Vicario suo Cristo esser catto.
Veggiolo un' altra volta esser deriso;

Chevaliers du Temple; la suppression des Templiers fit autant de bruit à cette époque que celle des Jésuites au dix-huitième siècle.

Sur le pavé, épitaphe d'un certain Aurélius, qui se termine ainsi : *Raptvs eterne domvs :* enlevé pour la demeure éternelle. Au pilier, à droite du chœur, sous une grille, on voit une pierre ronde et noire, avec deux anneaux et cette inscription :

HOC LAPIDE AD COLLVM ALLIGATO
B. CALIXTVS P. P. IN PVTEVM
DEMERGITVR ET MARTIRIO CORONATVR.

Ce saint Pontife en 266 demeurait ici-près dans la maison d'un soldat qu'il avait converti : c'était là son Vatican. Les bourreaux vinrent l'y saisir et le jetèrent dans un puits avec cette pierre au cou. Sur la maison du brave soldat, on bâtit plus tard l'église et le couvent de Saint-Calixte, qu'on voit à gauche de la basilique Transteverine. Dans l'intérieur, on vous montre encore le puits du martyre. Cette maison d'un soldat romain, protecteur d'un Pape du troisième siècle, est aujourd'hui

Veggio rinnovellar l'aceto e il fele,
E tra vivi ladroni esser anciso.
Veggio il nuovo Pilato sì crudele,
Che ciò nol sazia, ma senza decreto,
Porta nel tempio le cupide vele.
(*Purg.* XX.)

Dans un autre endroit, Dante parle encore de ce roi faux-monnayeur, et lui fait prédire qu'il mourra à la chasse d'un coup de couenne de sanglier

Lì si vedrà il duol che sopra Senna
Induce, falseggiando la moneta,
Quei che morrà di colpo di cotenna.
(*Parad.* XIX.)

occupée par les soldats français, protecteurs à leur tour d'un Pape du dix-neuvième siècle.

En sortant de Sainte-Marie du Transtevere, j'aime à m'arrêter sous son portique soutenu par des colonnes de granit, pour y déchiffrer les épitaphes de quelques pierres tombales tirées des catacombes et incrustées sur les murs par les soins du pieux et savant Boldetti, chanoine de la basilique, auteur de l'excellent ouvrage sur les catacombes, intitulé : *Osservationi sopra i cimiterj, etc.*, que j'ai commencé à lire ces jours-ci à la bibliothèque de la Minerve [1].

J'aime à épeler du doigt et des yeux ces inscriptions catacombales, ces épitaphes de nos pères; j'aime à en copier quelques-unes : c'est pour moi un avant-goût des catacombes que je n'ai pas encore eu le bonheur de visiter.

ANATOLIVS FILIO BENEMERENTI FECIT
QVI VIXIT ANNIS VII MENSIS VII DIE
BVS XXI SPIRITVS TVVS BENE REQVIES
CAT IN DEO PETAS PRO SORORE TVA.

« Anatole a fait (ce monument) à son fils bien méritant, qui a vécu sept ans, sept mois et vingt et un jours;

[1] J'y ai copié le passage touchant ces épitaphes : « Alcune, non senza particolare attenzione, sono state da me conservate a solo oggetto di collocarle nell' antichа basilica di Santa-Maria in Transtevere, a pubblica soddisfazione degli eruditi; essendo cosa molte convenevole, che queste sagre Memorie, le quali dalla lunga servitù, che hanno prestato ai corpi de santi martiri e degli altri nostri christiani, hanno acquisitata per così dire la santità, debbano collocarsi in luoghi sagri, il che per quanto mi è stato possibile ho sempre procurato fare di esse, ed anche di ogni altro marmo senza iscrizione, affinchè servano per ornamento di chiese, avendo letto nella vita di S. Modualdo che la polvere sola del marmo che copriva e chiudeva nel sepolcro il corpo di questo santo, servia di potente e valevole medicamento per risanare gli infermi. » (Livre II, ch. 1.)

que ton esprit repose bien en Dieu ; *prie* pour ta sœur. »

FIRMIA . VICTORAQVE
VIXIT . AN . LXV.

En bas est grossièrement sculpté un navire voguant vers une tour à quatre étages, au haut de laquelle s'élève une flamme : c'est le phare, c'est le port de l'éternité, terme de la navigation de l'homme.

STRATONICE NEOPHITA EXIVIT E SAECULO
ET DEPOSVI EAM IN MARTYRIO PRECATVS CVM PACE.

« Stratonice, néophyte, est sortie du siècle; je l'ai déposée dans le lieu des martyrs (les catacombes), ayant *prié* pour sa paix. »

Ces épitaphes sont une nouvelle preuve contre les protestants que, dès les premiers temps, on a invoqué les saints et prié pour les morts.

AELIA BICTORI
NA POSVIT
AVRELIAE
PROBAE.

« Elia Victorina (le B pour le V) a fait (ce monument) à Aurélia Proba. » A droite on a sculpté une brebis, symbole de la douceur chrétienne, à gauche, un paon, emblème de la résurrection et de l'éternité [1].

[1] Le plus brillant oiseau de nos climats, le paon, n'est plus pour nous, grâce à nos fabulistes, que l'emblème d'une sotte vanité. Nos pères avaient compris que la magnifique parure que Dieu lui a donnée doit avoir une autre signification. Ils le représentaient sur les tombeaux comme l'emblème de la transfiguration future. (Mgr Gerbet.)

Voulez-vous terminer notre promenade et notre journée, en allant, non loin de la basilique Transteverine, au couvent des Carmes déchaussés de Santa Maria della Scala, pour y assister à une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, présidée par Mgr Borromeo Arese, *maestro di camera della Santità di Nostro Signore*. Comme Milanais et comme descendant de la famille de saint Charles Borromée, il est le supérieur ecclésiastique de l'église nationale des Lombards, *San Carlo al Corso*, dont nous voyons de nos fenêtres la façade grandiose. Sa coupole se voit de fort loin et semble presque aussi élevée que celle de Saint-Pierre. L'intérieur est monumental. Dans la *tribuna*, grande peinture de la peste de Milan, où éclata la charité de saint Charles; son cousin, le cardinal Federico Borromeo se signala aussi dans une calamité semblable, si bien racontée par Manzoni. Au maître-autel, immense tableau de Charles Maratte, qui y a peint son patron saint Charles présenté par la Vierge au Sauveur. Au bas, des anges soutiennent un cartouche où est tracée la devise du saint, devenue celle de sa famille :

HVMILITAS.

XLIX

LA MAMERTINE ET LE MAGICIEN.

A MON PÈRE.

Quand du Capitole on descend au Forum par la rampe à cordons qui aboutit à l'arc de Septime-Sévère, on voit à sa gauche l'humble église de Saint-Joseph-des-Charpentiers, *San Giuseppe dei Falegnani*, bâtie sur la prison Mamertine, le plus ancien monument de Rome antique, qui est en même temps le premier monument du Christianisme romain.

Le roi Ancus Martius creusa dans le roc, aux flancs du mont Capitolin, un cachot carré qu'on appela prison Mamertine, de son nom de Martius ou plutôt Mamertius, en langue osque. C'est une construction tout étrusque, presque cyclopéenne, en gros blocs de pierre volcanique. Servius Tullius, brochant sur le tout, creusa encore le roc sous la première prison, et en créa ainsi une seconde, qui n'avait d'autre entrée qu'un trou circulaire à la voûte par lequel on jetait les prisonniers de guerre et les condamnés

à mort; puis, quand on les croyait expirés, on retirait avec des crocs leurs cadavres qu'on exposait sur les marches d'un escalier passant derrière la prison, marches sanglantes qu'on appelait les *gémonies*, à cause des *gémissements* que ce spectacle excitait. C'est ainsi que Venise a le pont des *Soupirs*. Cette horrible prison fut le *carcere duro* de Rome. Syphax et Persée y furent enfermés; Jugurtha, l'Abd-el-Kader de Rome, y mourut de faim; Séjan y fut étranglé; les complices de Catilina y périrent; ils pouvaient entendre du fond de leur cachot la voix de Cicéron qui les accusait dans le temple de la Concorde. « Ce cachot, dit Salluste, est un lieu désolé, ténébreux, terrible, infect. » Le Christianisme le transfigura par la présence d'un dernier captif plus illustre que tous ceux dont nous venons de parler.

Après avoir été longtemps détenu dans la prison de la Septa Julia, le pêcheur de Galilée fut précipité dans la Mamertine, d'où il ne sortit que pour être crucifié sur le Janicule. La plus horrible des prisons romaines fut en quelque sorte le berceau de la Papauté [1]. C'est ici que saint Pierre, le premier Pape, convertit à la foi ses compagnons de captivité, et même ses deux geôliers, Martinianus et *Processus* (*progrès*, nom prédestiné pour un

[1] Le 6 novembre 1853, à l'occasion de la translation du saint Crucifix du Campo-Vaccino, Pie IX apparut sur le perron de l'église de Saint-Joseph, et adressa une touchante allocution à la foule assemblée. Debout sur la prison de saint Pierre, son deux cent cinquante-neuvième successeur a parlé aux Romains, ayant devant lui les ruines du Forum et du Colysée. Quelle tribune! Qu'aurait dit Cicéron, si, réapparaissant de son côté aux Rostres dont nous voyons là-bas l'emplacement, il eût vu devant lui ce Pontife-roi, héritier des Césars, qui, sans flottes et sans armées, étend sa domination morale plus loin que l'empire romain, jusque dans des mondes nouveaux que le Christianisme a découverts pour dilater ses limites?

nouveau chrétien). Ces deux derniers furent aussi martyrs, et leurs corps sont à Saint-Pierre du Vatican. Il faut nous plonger au fond de la prison Tullienne, que nous visitons grâce à un Français. Mgr de Forbin Janson, évêque de Nancy, a fait pratiquer à ses frais un escalier pour y descendre, comme l'atteste l'inscription. Le même prélat y a placé aussi un autel de marbre, avec un bas-relief qui représente le baptême des geôliers de l'apôtre : c'est l'œuvre d'un de nos jeunes pensionnaires de l'Académie française à Rome. C'est donc ici où le Prince des apôtres écrivit sa dernière lettre *pastorale*, dans laquelle il se peint prêt à quitter son corps mortel comme *une tente* qui va se plier [1]. On touche avec respect la colonne de granit où Pierre fut attaché, et on aime à boire à la source qu'il fit jaillir pour baptiser les *recrues du ciel* qu'il avait faites dans son cachot.

Cette prison est appelée aujourd'hui l'Oratoire de saint Pierre *in carcere* Au-dessus est l'église de Saint-Joseph, où il y a une tribune grillée qui ouvre sur le cachot inférieur. Je n'y suis jamais entré sans y trouver quelque âme en prière.

En face de la Mamertine s'élève, sur les ruines du temple de Mars, la jolie église de Sainte-Martine; fille d'un consul, elle souffrit le martyre sous Septime-Sévère; et maintenant l'église triomphante de la vierge chrétienne se dresse précisément en face de l'arc ruiné de son impérial persécuteur. Pierre de Cortone, non

[1] « Je crois qu'il est de mon devoir, tandis que je suis encore dans cette tente, de vous animer par mes exhortations, certain que dans peu de temps je dois quitter cette tente passagère, comme N.-S. J.-C. me l'a fait connaître. » (2e *épit.*, 13-14.)

moins bon architecte que bon peintre, appelait cette église sa fille; il la traita paternellement en lui léguant tout ce qu'il possédait. L'oratoire souterrain est de la plus grande richesse : bas-relief d'albâtre oriental représentant la Vierge, l'Enfant et Martine, dont le corps est sous l'autel. Au centre, quatre statues de saintes, dont les reliques sont dans une urne à leurs pieds : les martyres Sabine, Dorothée, Théodora et Euphémie, qui a auprés d'elle, en marbre, le lion qui la dévora; tombeau de Gaudentius, architecte du Colysée, qui était chrétien; inscription curieuse à lire dans les *Trois Rome* de M. l'abbé Gaume.

En continuant le Forum, près des ruines gigantesques de la basilique de Constantin, voici le joli clocher byzantin et la façade neuve de Sainte-Françoise-Romaine : elle est fermée; je fais le tour par le couvent où le Tasse se réfugia quelques jours. Il est aujourd'hui occupé par nos soldats, qui font le meilleur ménage du monde avec les PP. Olivétains. Un de nos troupiers me fait visiter l'église, et me montre le tombeau d'un Pape qui est *notre pays*, me dit-il : c'est celui de Grégoire XI, qui, après soixante-dix ans d'absence à Avignon, rétablit le siége apostolique là où Pierre l'avait placé. Dans l'abside de l'église est une image de la Vierge, qui fut apportée de Troie à Rome vers l'an 1100, par Ange Frangipani, de retour de l'Asie. Il est curieux de voir, à vingt-cinq siècles de distance, le palladium de Rome chrétienne venir des mêmes régions d'où jadis Énée apporta le palladium de la cité antique. Le tombeau de Sainte-Françoise-Romaine est sous le maître-autel; on y descend par un double escalier. Joli tableau :

la Vierge donnant l'Enfant-Jésus à Françoise, qui le prend dans ses bras avec une tendresse respectueuse. La vie de cette sainte est pleine de traits délicieux qu'il serait trop long de raconter ici; ce fut le modèle des épouses, des veuves, des mères et des religieuses.

Cette lettre va finir comme elle a commencé, par un souvenir du Prince des apôtres.

On lit dans les *Actes* que Simon, le magicien de Samarie, avait offert de l'argent aux apôtres pour acquérir d'eux le *don de Dieu*, d'où vient le mot de *simonie*, trafic des choses saintes. Simon, irrité du refus des apôtres, les précède à Rome et s'y présente comme un dieu; il fait des miracles à l'aide de Satan qui essaie de nouveau une contrefaçon de l'œuvre du Seigneur. L'empereur Claude admire Simon, et Rome lui élève des statues. Néron, à son tour, épris de l'art de la magie, l'accueille dans son palais. Le magicien déclare qu'il va s'élever au ciel à la vue de Rome entière; Néron lui ordonne de faire cette ascension dans l'enceinte de sa Maison d'or, et y assiste avec sa cour. Le nouvel Icare s'élève en effet, soutenu par les démons..... Mais un spectateur obscur s'est mis à genoux : c'est Pierre qui demande à Dieu de confondre l'imposteur. A l'instant Simon, comme atteint d'une foudre invisible, perd l'équilibre; il tombe, il se tue, en arrosant de son sang la loge de l'empereur. L'apôtre se relève, mais l'empreinte de ses genoux est restée sur les deux pavés où il s'est agenouillé; ces pavés, qui sont des polygones de la voie sacrée, les voici dans cette église élevée par le Pape saint Sylvestre au lieu même où saint Pierre se mit en prière. Les chrétiens recueillirent, comme preuve de son triomphe, ces deux

pierres creusées que vous voyez sous deux grilles dorées :

IN QVESTE PIETRE POSE LE GINOCHIA
SANTO PIETRO QVANDO I DEMONII PORT. SIMON
MAGO PER ARIA.

Vous m'écrivez qu'à Paris en ce moment toutes les têtes tournent à la vue des *tables tournantes et parlantes*, les *mensæ divinatoriæ*, dont parle Tertullien. Voilà donc la magie qui renaît en plein dix-neuvième siècle. Est-ce encore une ruse de l'antique Ennemi? *Nil sub sole novi.* J'aime le châtiment que Dante inflige aux devins dans son *Enfer;* ils y ont la tête derrière les épaules, et, parce qu'ils ont voulu voir trop tôt en avant, ils regardent en arrière et marchent à reculons :

Mira, che ha fatto petto delle spalle :
Perchè volle veder troppo davante,
Dirietro guarda, e fa ritroso calle.

L

LE CŒUR D'O'CONNELL.

AU VICOMTE O'NEILL DE TYRONE.

Mercredi 26 janvier.

Quand, selon les traditions irlandaises, une peuplade du Midi, s'aventurant sur l'Océan du Nord, apparut en vue de l'île d'Érin, l'*émeraude des mers*, le chef, pour animer son peuple à l'abordage de la côte, s'écria que le premier qui toucherait ce sol inconnu en serait roi. C'est alors qu'un de vos ancêtres, qui se trouvait parmi ces guerriers, ne voulant être prévenu par personne, se coupa la main et la jeta toute sanglante sur la terre d'Irlande dont il prit ainsi possession [1]. Le caractère

[1] De là le cri de guerre des O'Neill : LAMH DEARG EIRIN, *main rouge d'Irlande*. Leurs armes sont d'argent à *deux lions* de gueules, affrontés, supportant *une main* senestre, du même, appaumée et posée en pal; les deux lions accompagnés en chef de *trois étoiles* à six rais, de gueules, et en pointe d'une rivière au naturel, au milieu de laquelle nage un *saumon*, aussi au naturel, posé en fasce. Leur devise est : SOLO, SALO ET COELO POTENTES : *Puissants sur terre, sur mer et dans le ciel*.

irlandais est une preuve justificative de cette tradition et révèle une origine toute méridionale; son génie est tout l'opposé du génie anglo-saxon. On comprend que les Anglais, qui n'aiment pas le peuple italien, ne puissent souffrir le peuple irlandais. Ce sont deux races antipathiques à jamais l'une à l'autre. L'Irlandais, vif, spirituel, passionné, amoureux de chants et de poésie, énergique et violent par accès, plein d'une foi et d'une piété ardente, a plus d'une ressemblance avec l'Espagnol et l'Italien. L'Angleterre n'est pas plus aimée en Irlande que l'Autriche en Lombardie. Venise et Dublin, situées aux deux extrémités des mers, se plaignent également d'avoir perdu leur nationalité. Venise, me disait un Romain, c'est la *Cenerentola*, la Cendrillon de l'Italie. L'Irlande n'est-elle pas aussi la *Cova-cenere* des Trois-Royaumes? Quel prince des fées lui rendra sa pantoufle et sa couronne? Mais, en dépit de sa puissante sœur qui l'écrase, la pauvre Irlande aura toujours la sympathie du monde catholique.

On se plait à Rome à penser à ce peuple héroïque des Vertes Collines qui, pendant trois siècles entiers, a rivalisé de constance avec les martyrs des premiers siècles. L'Irlande se retrouve à sa place au Colysée et dans les catacombes. Pourquoi, au lieu de s'expatrier en Amérique par cette émigration annuelle que les Anglais appellent en style biblique l'*Exode*, pourquoi les Irlandais ne viennent-ils pas cultiver la campagne romaine? Ils retrouveraient ici la patrie de leur foi sous le gouvernement de leur Pontife, sous la protection du cœur d'O'Connell; ils retrouveraient ici les tombeaux de leurs frères. L'autre jour, en retournant visiter le P. Besson

au vieux Saint-Sixte, il m'apprit que ce couvent dominicain avait été donné au dix-huitième siècle à des prêtres irlandais persécutés, et il me fit lire sur une dalle cette épitaphe que j'ai recueillie à votre intention :

D. O. M.
HIC JACET
R. D. IACOBVS EVSTACHIVS
ALIAS FITZ EVSTACE
SACERDOS
EX FAMILIA SANCTI EVSTACHII
ROMANI MARTYRIS IN HIBERNIA
A SEXCENTIS CIRCITER ANNIS
STABILITA
OBIIT 5 FEBRVA. MDÇCXII.

Ainsi, la famille de saint Eustache, martyr romain, qui fut brûlé dans un taureau d'airain, était allée s'établir en Irlande, et ce pauvre prêtre qui en descendait est revenu mourir à Rome dans la patrie de son glorieux ancêtre [1]. Écoutez Lacordaire dans son Oraison funèbre d'O'Connell :

« On avait vu des hommes et des familles mourir pour leur foi, et ne laisser après eux, de ce grand spectacle, que leurs restes mutilés et leur mémoire incorrup-

[1] Saint Patrice avait d'abord été vendu comme esclave dans des contrées soumises à la domination romaine. On croit que ce fut dans les Gaules. Quand la vocation d'apôtre descendit sur lui, il tourna ses regards vers sa patrie et vers Rome, où il alla aux tombeaux des saints Apôtres demander sa force et ses pouvoirs au Saint-Siége apostolique.

Lorsqu'on songe quel martyre l'Irlande a souffert, pendant les trois derniers siècles, pour son attachement à la foi catholique, on suit, avec plus d'intérêt encore, les pas de son apôtre, commençant sa carrière par *visiter*, dans le centre de l'unité catholique, *les tombeaux des martyrs*. (Mgr Gerbet.)

tible. Mais un peuple tout entier vivant dans un martyre continu, des générations d'âmes liées entre elles par une même patrie terrestre, se transmettant l'héritage de la foi dans un supplice héréditaire aussi, on ne l'avait pas vu. Dieu l'a voulu et l'a fait; il l'a voulu de notre temps et l'a fait de notre temps. Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont pas assez pures et assez ardentes pour le nommer; mais le ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui ont fait une patrie, un amour, un asile... O ciel qui voyez, ô terre qui savez, ô vous tous, meilleurs et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites : l'Irlande! »

Si vous voulez me suivre, je vais vous faire faire un pèlerinage digne d'un descendant comme vous des vieux rois de Munster. Nous allons au tombeau de celui qu'on appelait le roi-mendiant, KING BEGGAR.

Suivons la Via Lata, c'est-à-dire le Corso; je vous arrête dans l'église de San Marcello al Corso, bâtie sur l'emplacement du temple d'Isis, cette déesse égyptienne, qui a aussi donné son nom à notre Issy près Paris. C'est ici qu'était la maison de la bonne Lucina, matrone romaine. Par les conseils du pape saint Marcel, elle avait fondé dans Rome vingt-cinq paroisses et légué ses biens à l'Église naissante; l'empereur Maxence, furieux contre Marcel, le fit placer dans le VIVARIUM des bêtes féroces en qualité de gardien. Le pontife, de ces souterrains fétides, continuait à gouverner l'Église, lorsque, arraché de ces lieux horribles par les fidèles, il fut reçu et logé par Lucina dans sa propre maison,

qu'elle convertit alors en une église. Maxence l'apprit aussitôt; il fit transporter les bêtes féroces dans cette église même, et contraignit Marcel à reprendre son emploi; le saint pontife obéit, mais il mourut bientôt après, l'année 309 [1].

Comme Français, je me plais à déchiffrer sur ce mur l'épitaphe d'un Frangipani qui combattit pour Charles IX à la bataille de Jarnac, fut décoré par ce roi de l'ordre de Saint-Michel, et, plus tard, sur la flotte de Pie V, se distingua à Lépante contre le Turc, l'ennemi commun; qui enfin mourut plein de gloire et d'honneurs, après avoir noblement défendu sur terre et sur mer la *chose chrétienne*, *rem christianam*, belle expression qui rappelle la *rem publicam* des anciens Romains. Je ne puis résister, pardonnez-le-moi, à copier cette inscription :

MVTIO . FRANGIPANIO .
QVI . GALLICIS . PRIMVM . IN . BELLIS .
AC . PRÆSERTIM . IN . JARNACENSI .
CONFLICTV .
PRO . CHRISTIANISSIMO . REGE .
CAROLO IX .
FORTISSIME . PRAELIATVS .
AB . EODEM . IN . S . MICHAELIS . ORDINEM .
ADSCRIPTVS .
. . . . . .
REM . CHRISTIANAM .
TERRA . MARIQVE . EGREGIE . DEFENDIT .

Traversons la place des Saints Apôtres et gravissons la pente escarpée du Quirinal. Voici à gauche la jolie et

[1] Ubi loci fœditate, multisque ærumnis afflictus, obdormivit in Domino. (*Brev. rom.*)

coquette église de Sainte-Catherine-de-Sienne, réunie au vaste couvent des Dominicaines, qui ont cloîtré avec elles une singulière recluse qu'on s'étonne de trouver là : c'est une grande tour tronquée, en briques, qui s'élève dans leur cour, et qui de ce point élevé se voit de loin dans Rome. C'est la plus belle tour du moyen âge que possède Rome en ce genre, et je regrette qu'elle soit ainsi cloîtrée, ce qui m'empêche d'y monter et d'y avoir une magnifique vue de la ville et de la campagne. Le peuple l'appelle *Torre di Nerone*, et croit que l'empereur, grimpé là-haut, jouait de la lyre, tandis que, par ses ordres, Rome était livrée aux flammes.

Redescendons un peu la pente du Quirinal, laissant à droite le palais Aldobrandini, nouvellement restauré et agrandi. Voici enfin, à gauche, dans la rue *Mazzarini*, l'église de Sant' Agata. C'est ici où je vous arrête. Son Éminence le cardinal Antonelli, secrétaire d'État, qui a cette diaconie pour titre cardinalice, a récemment employé des sommes considérables pour la restauration et la décoration de cette église, qui appartient au collége et séminaire des Irlandais, lequel y est annexé [1]. Elle rappelle le souvenir de trois hommes bien divers de pays, d'époque et de caractères : le Goth Ricimer, le Grec Lascaris, l'Irlandais O'Connell. On l'a surnommée Sainte-Agathe *in Suburra*, ou *dei Gothi*, parce que, pendant leur domination à Rome, elle fut livrée par les

[1] L'Irlande possède, place Barberini, une autre église appelée Saint-Isidore-des-Irlandais, qui a un joli intérieur, et une belle image du saint par André Sacchi. Au commencement du siècle, pendant l'occupation française à Rome, le collége irlandais était si pauvre, que les élèves étaient rationnés et souffraient littéralement de la faim. Je le tiens de l'un d'eux, aujourd'hui curé de village en France.

Goths à leurs prêtres qui étaient Ariens. Saint Grégoire la purifia et la rendit aux catholiques. Flavius Ricimer, chef des Goths, après avoir pris et saccagé Rome, se fit nommer consul en 459, et disposa de tout l'empire d'Occident jusqu'en 472. Dans une grande bataille où il vainquit les Alains près de Bergame, il fit un vœu qu'il accomplit en embellissant cette église, *pro voto suo adornavit*, comme l'attestait l'inscription de l'ancienne mosaïque aujourd'hui détruite.

Voyez sur le mur, contre la porte, une lame de marbre qui contient l'épitaphe du fameux Lascaris, faite par lui-même. Elle est en grec; en voici une élégante traduction par Lucas Olstenius :

LASCARIS EXTERNA JACET HIC TELLVRE SEPVLTVS,
HOSPES, NON ILLI EST TERRA ALIENA GRAVIS.
NAM DVLCEM SENSIT; DOLET HOC QVOD PATRIA TELLVS
NON TVMVLO GRÆCOS LIBERO VT ANTE TEGAT.

La devise des Lascaris était : LASCARORUM FELICITATI. Des trois étrangers ensevelis ici, Ricimer fit triompher à Rome sa patrie par les armes, Lascaris par les lettres, O'Connell par l'éloquence et la foi.

A droite, beau tombeau récent du cardinal espagnol Marco y Catalan, titulaire de cette église. Mais c'était surtout le monument d'O'Connell que je cherchais. Ne le trouvant pas, j'allai trouver le sacristain à qui je le demandai. Alors, me conduisant en face du chœur, et frappant du pied, il me dit : *Eccolo*. Le généreux cœur du Libérateur repose ici sous une dalle sans nom, dans toute l'humilité du chrétien. Oui, c'est là qu'est ce grand cœur, légué à Rome par O'Connell et confié ici à la

garde de ses pieux compatriotes. Il me semblait l'entendre encore répéter de dessous cette terre romaine le cri de toute sa vie : JUSTICE POUR L'IRLANDE !

J'aurais voulu qu'on gravât ces mots sur cette dalle, avec l'écusson du Libérateur et sa devise : *Salus Hiberniæ oculus O'Connell*[1].

Je comparais tout à l'heure les Irlandais aux Italiens. Hélas ! la jeune Irlande a encore ce trait de ressemblance avec la jeune Italie, c'est de commettre les mêmes fautes; elle a eu le tort d'avoir abandonné l'agitation légale des *o'connellites*, et d'avoir oublié ce que disait le grand Agitateur après son élection de Clare : « Les hommes de Clare savent que la seule base de la liberté est la religion. Ils ont triomphé, parce que la voix qui s'élève pour la patrie avait d'abord exhalé sa prière au Seigneur. Maintenant, des chants de liberté se font entendre dans nos vertes campagnes; ces sons parcourent les collines; ils ont rempli les vallées; ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos torrents, avec leur voix de tonnerre, crient aux échos de nos montagnes : L'Irlande est libre ! »

Quinze jours avant la révolution de 1848, le 10 février, nous étions au pied de la chaire de Notre-Dame de Paris pour entendre le P. Lacordaire prononcer l'Oraison funèbre de Daniel O'Connell, en présence du fils même du Libérateur. Il nous a peint éloquemment cet

[1] On nous écrit de Rome (juin 1855) qu'un négociant italien fixé depuis plusieurs années en Angleterre, M. Bianconi, a chargé le sculpteur romain Benzoni de composer un monument qui va être élevé à Sainte-Agathe à la mémoire d'O'Connell. C'est un beau trait de pieuse et généreuse munificence dont les Irlandais doivent être fiers. On ajoute que l'inscription funéraire latine sera composée par le R. P. Newman.

homme, qui n'a été ni prince, ni capitaine, ni fondateur d'empire, et qui, simple citoyen, a plus gouverné que les rois, plus gagné de batailles que les conquérants, plus fait que tous ceux qui ont reçu d'ordinaire la mission de détruire ou d'édifier, cet homme enfin, dont la longue et agitée carrière n'a pas coûté une goutte de sang, ni même une larme. Le règne d'O'Connell commença en 1823; le règne de ce Roi-mendiant, sans armées, sans police, sans tribunaux, sans autres finances que le sou de l'émancipation. « Sa patrie lui a donné le nom de *Libérateur*, et, à ne prendre ce titre que dans une acception bornée, il serait encore assez beau pour justifier les honneurs inaccoutumés que nous lui rendons, pour nous expliquer d'où vient que Rome, *la maîtresse des gloires augustes*, lui a ouvert ses basiliques, et pourquoi, tout étranger qu'il fût à notre pays, ces voûtes sacrées et patriotiques de Notre-Dame couvrent, à cette heure, l'admiration qui est demeurée vivante sur son tombeau. Ce serait assez, dis-je, qu'il eût été le libérateur d'un pays opprimé pour justifier tout ce que Rome, la France et le monde pensent de sa mémoire, et font pour l'exalter.

« L'émancipation des catholiques fut proclamée le 13 avril 1829. O'Connell mérita, non pas seulement le titre de Libérateur de son pays, mais le titre *œcuménique* de Libérateur de l'Église; car, n'y eût-il que l'Irlande à qui l'émancipation ait profité, quel est l'homme, dans l'Église, après Constantin, qui ait affranchi d'un seul coup sept millions d'âmes?

« O'Connell, dans ses derniers jours, vit une partie des siens se détacher de lui, et une famine horrible mois-

sonner sous ses yeux les enfants d'Érin ; il vit des maux contre lesquels l'éloquence et le génie ne pouvaient rien, et sentit jusqu'au fond toute l'impuissance de la gloire. Mais, pendant qu'il était en proie à cette douloureuse agonie, tout à coup, sur les rives sacrées du Tibre, une voix fut entendue qui fit tressaillir le monde et la chrétienté. L'une et l'autre attendaient un père qui ressentît les besoins des siècles nouveaux, qui les prît dans sa main pontificale et pacifique, et les élevât de terre jusqu'à la hauteur même de la religion. Cette attente et ces vœux étaient exaucés : O'Connell pouvait mourir, Pie IX était au monde ; O'Connell pouvait se taire, Pie IX parlait ; O'Connell pouvait descendre dans les langes du tombeau, Pie IX était debout sur la chaire de saint Pierre. Le vieil et mourant athlète de l'Église et de l'humanité ne s'y trompa point ; la force et la faiblesse de sa vie lui furent révélées, il connut qu'il n'avait été que le précurseur d'un plus grand libérateur que lui, et comme Jean-Baptiste alla visiter dans le désert l'envoyé qu'il attendait, et dont il ne se croyait pas digne de délier la chaussure, O'Connell tourna les yeux vers Rome, et, faisant un dernier effort sur l'âge et sur le malheur, il partit dans la simplicité et dans la joie du pèlerin. Mais il était trop tard ; le souffle lui manqua sur les bords de la Méditerranée, lorsqu'il entrevoyait déjà les coupoles et l'horizon de Rome. Tout Rome l'attendait et lui préparait des arcs de triomphe. Son cœur seul arriva dans la ville, où Pie IX le reçut. Le Pontife, posant les mains sur le fils d'O'Connell, lui dit ces mots : « Puisque je suis privé du bonheur, si longtemps désiré, d'embrasser le héros de la chrétienté,

que j'aie du moins la consolation d'embrasser son fils ! » Ne cherchons pas ailleurs, Messieurs, le tombeau d'O'-Connell ; il n'est point en Irlande, si digne qu'elle fût de le posséder éternellement : le tombeau d'O'Connell est dans les bras et dans l'âme de Pie IX. »

Rome et Pie IX ont trouvé, pour parler aussi d'O'Connell, un orateur égal au P. Lacordaire : c'est le P. Ventura. Vous vous rappelez l'immense retentissement de son discours dans la ville et dans le monde, *urbi et orbi*. Je ne puis résister au plaisir d'en citer un fragment. C'est votre faute, Irlandais ! Allons, il faut boire jusqu'à la lie ce calice de gloire, comme nous disait un jour Lacordaire dans son discours sur la vocation de la France.

L'orateur romain nous a peint le prodigieux orateur irlandais lorsqu'il fit ouvrir aux catholiques les portes du Parlement. Pendant que ses adversaires lui disputaient le champ de bataille, dans ce terrible moment où se débattait le sort de l'Irlande, O'Connell, retiré dans un coin de la salle, récitait son Rosaire. Le P. Ventura termine ainsi : « Il n'avait pas été accordé à O'Connell de venir en personne à Rome, mais du moins il y vint en esprit, et il y mourut d'affection. Ses dernières dispositions furent : Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome, mon âme à Dieu..... L'Irlande, c'est la Patrie, c'est la Liberté ; Rome, c'est l'Église, c'est la Religion ; Dieu, c'est le lien qui unit ensemble la patrie et l'Église, la Religion et la Liberté. Daniel O'Connell, en léguant son corps à la Patrie, son cœur à l'Église, son âme à Dieu, a donc démontré que, dans ce grand génie, l'amour de la Patrie et de la Liberté était uni à l'amour de la Religion, mais par Dieu, en Dieu, avec Dieu. »

LI

LA FAMILLE DU SÉNATEUR PUDENS.

A ERNEST LAFOND.

Jeudi 27 janvier.

Je te convie à assister avec moi à une des scènes les plus inaperçues, et pourtant les plus solennelles dont Rome ait été le théâtre. C'est au siècle d'Auguste, sous le règne de Claude. Il y avait douze ans à peine qu'un juif, qui se disait fils de Dieu, avait été crucifié à Jérusalem par des soldats romains. La scène dont je parle se passe au seuil de la Ville-Éternelle, à la porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul, auprès de la pyramide de Cestius.

Le vieux sénateur Punicus Pudens et son petit-fils Timothée, revenant d'Ostie en litière et suivis de nombreux esclaves, se sont arrêtés un instant à cette porte pour examiner la pyramide élevée à Caius Cestius, le prêtre des jeux et des plaisirs.

En ce moment entrait à Rome par la même porte un

pauvre voyageur à pied, couvert de sueur et de poussière, un étranger vêtu à la nazaréenne, d'une robe déchirée et d'un manteau usé par le voyage. Ses pieds sont nus [1], son front chauve, sa barbe crépue, son visage pâle, ses yeux rougis par les larmes; il est si fatigué de la longue route qu'il vient de faire, que, son bâton ne suffisant plus à le soutenir, il s'assied sur la borne milliaire pour reprendre haleine, et s'adressant aux gardes de la porte, il leur demande quelques renseignements sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la Ville-Éternelle, dont il se fait nommer quelques-uns des monuments qu'il découvre. De la borne où il est assis, il peut apercevoir, sur le sommet du Capitole, le temple de Jupiter, qui domine la ville et le monde. Eh bien! cet homme vient à Rome pour renverser ce temple, et il y réussira, et on pourra lui appliquer ce que le poëte a dit d'un autre conquérant : « Jamais le pied d'un mortel n'a imprimé sur la terre une plus forte trace, et son pied s'est arrêté là. »

Cet homme est un juif, nommé Simon, que ses frères appellent aussi du nom de Céphas, qui veut dire *Pierre*. C'est un pauvre pêcheur d'un lac de Galilée, qui arrive pour combattre et vaincre Rome païenne, armé seulement d'une parole qui lui a été dite, en son obscur pays, par un autre homme crucifié : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église* [2].

[1] Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse et sans chaussure, quelque chose vous a-t-il manqué? (Évang. S. Luc, XXII, 35.)

[2] Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait, mais avoir osé espérer; c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire : s'il espère, il n'y

Le jeune Timothée, d'un esprit léger et moqueur, s'approche de l'étranger; son aïeul, le vieux sénateur, s'avance à son tour, interroge Pierre, et c'est ainsi que s'établit entre eux ce dialogue, que Mgr Gerbet cite comme tiré d'un Père, saint Chrysostome, je crois, qui a voulu faire ressortir, sous une forme dramatique, le caractère surhumain de l'entreprise que Pierre vient accomplir. Je vais essayer d'imiter en vers cette scène mémorable :

PUDENS.

D'où viens-tu de si loin, Étranger, qui t'amène
Au milieu des splendeurs de la Cité romaine?
Que le grand Jupiter, ami de l'étranger,
Aux murs de Romulus daigne te protéger!

PIERRE.

Jupiter n'est pour moi qu'une idole fragile.

TIMOTHÉE.

Le roi des dieux, chanté par Homère et Virgile !
Es-tu donc un impie?

PIERRE.

Ici je suis venu
Pour annoncer à tous le grand Dieu Inconnu,
Et substituer son culte à celui des idoles.

a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte, ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trouble. Ici tout ce qui se voit étonne ; tout ce qui se prévoit est contraire; tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée. (Bossuet.)

TIMOTHÉE (souriant).

Voilà de grands projets dits en peu de paroles :
Tu veux donc dépeupler d'un coup le Panthéon?

PIERRE.

Mon Dieu remplira seul ce temple de son nom.

PUDENS.

Peut-être pourrions-nous l'admettre avec les nôtres.

PIERRE.

Non, c'est un Dieu jaloux qui n'en admet point d'autres.

TIMOTHÉE.

Mais ceci devient grave. Eh bien! causons un peu
De toi-même d'abord, ensuite de ton Dieu.
Tu m'amuses beaucoup. Qu'es-tu?

PIERRE.

Je suis un homme
De la race de ceux que l'on méprise à Rome,
Que l'on chasse, et qui sont un peuple tout entier
Ainsi qu'un vil troupeau parqué dans un quartier.
On m'apprend à l'instant qu'ici, le long du Tibre,
Mon peuple vit ainsi, toléré, mais non libre.

PUDENS.

Es-tu Juif?

PIERRE.

Tu l'as dit.

PUDENS.

Mais dans ta nation
Peut-être as-tu fondé ta réputation.

PIERRE.

Vois-tu ces mariniers qui, sur les bords du fleuve,
Là-bas vont mettre à flot leur barque toute neuve?
Apprends que de mes jours la meilleure moitié
S'est passée en Judée à faire ce métier,

A lancer mes filets, à vivre de ma pêche,
Jusqu'au jour où j'ai vu le Maître que je prêche.
Sur son ordre, je vais des chaumes aux palais,
Et sur le monde entier je jette mes filets.

PUDENS.

Que veux-tu prendre ainsi?

PIERRE.

Je suis un pêcheur d'hommes.

PUDENS.

Bien, mais pour réussir dans le monde où nous sommes
Il faut beaucoup d'argent.

PIERRE.

Je n'ai pas un denier.

PUDENS.

Mais, quand tu t'éloignas de ton premier métier,
Ton âge mûr sans doute a dévoué ta vie
A chercher la sagesse et la philosophie;
On t'a vu fréquenter l'école des rhéteurs,
Et pour convaincre un jour tes rares auditeurs
Tu comptes sur ta grâce et sur ton éloquence.

PIERRE.

Je suis un ignorant, sans lettres, ni science.

TIMOTHÉE (riant).

Je ne vois jusqu'ici rien de bien rassurant
Pour un Juif qui médite un dessein aussi grand.

PUDENS.

Mais parlons de ce Dieu mystérieux, occulte,
Que tu viens annoncer. Il faut donc que son culte
Puisse par quelqu'attrait plaire au peuple romain,
Pour se passer ainsi de tout secours humain.

TIMOTHÉE.

Voyons, explique-toi.

PIERRE.

Le grand Dieu que je prêche
Au milieu des bergers est né dans une crèche.
Naguère je l'ai vu, des yeux dont je vous vois,
Entre deux malfaiteurs cloué sur une croix.

PUDENS.

Et que viens-tu nous dire au nom de la sagesse,
Et de la part d'un Dieu de cette étrange espèce?

PIERRE.

Sa doctrine est folie aux yeux des gens charnels,
Mais dans Rome elle aura des temples éternels.

TIMOTHÉE.

Tu prétends établir ta bizarre doctrine
Dans la Ville?

PIERRE.

Et plus loin encor.

TIMOTHÉE.

Si je devine
Dans quel pays...

PIERRE.

Partout.

TIMOTHÉE.

Et pour longtemps?

PIERRE.

Toujours.

TIMOTHÉE (éclatant de rire).

Voilà, par Jupiter! un singulier discours!
Ami, ton entreprise est un peu difficile,
De puissants protecteurs te seraient chose utile,
Mais pour amis secrets aurais-tu par hasard
Les riches, les puissants, les sages et César?

PIERRE.

Aux riches je dirai : Plus d'injuste richesse!

Aux sages : Laissez là votre fausse sagesse !
A César : Me voici pour te destituer
Du grand Pontificat, et m'y substituer.

TIMOTHÉE.

Toi ! t'ai-je bien compris? le Pontife suprême
Qui le remplacera dans Rome, qui?

PIERRE.

Moi-même.

TIMOTHÉE (riant plus fort).

A qui transmettras-tu ce souverain pouvoir?

PIERRE.

A tous mes successeurs.

TIMOTHÉE.

Si tu peux en avoir.

PUDENS (sérieusement).

Étranger, tu conçois que César et que Rome
Ne se laisseront point surprendre par un homme.
Tes disciples et toi contre tous les Nérons
Que ferez-vous alors, pauvres gens?

PIERRE.

Nous mourrons.

TIMOTHÉE.

Certe, il faut l'avouer, c'est le plus vraisemblable :
Voilà de tes discours le seul mot raisonnable.
Tu mourras donc, il faut en prendre ton parti,
Eh bien! en attendant tu m'as fort diverti.
C'est assez, Étranger, et je te remercie,
Jamais je n'ai tant ri d'une humaine folie!
Je dois te confier que je me suis promis
D'en causer au Forum avec tous mes amis,
Et j'y cours de ce pas. Adieu !

PUDENS.

Mon fils, arrête !

A se railler de tout ta jeunesse est trop prête;
Sa parole m'étonne, et je suis curieux
D'observer plus longtemps ce Juif mystérieux.
Ses discours sont d'un fou, mais son air est d'un sage.
Je ne sais quelle paix brille sur son visage.
Un Dieu parfois se cache en ces traits indécis;
Jupiter visita Philémon et Baucis.

TIMOTHÉE.

Mon père, oubliez-vous que cet homme blasphème
Tous les dieux de l'Olympe et Jupiter lui-même?

PUDENS.

Ne crains-tu pas nos dieux?

PIERRE.

Les vôtres ne sont rien,
Le mien est tout.

PUDENS.

Et toi, quel est ton nom?

PIERRE.

Chrétien,
Disciple de ce Christ mis à mort par Pilate.

PUDENS (à part).

Quelle conviction dans sa parole éclate!

PIERRE (levant les yeux au ciel).

Seigneur, à ce païen donnez les derniers coups;
Il a trop noble cœur pour n'être pas à vous.

PUDENS (après avoir réfléchi un instant).

Tes desseins sont trop grands, ta parole est trop haute
Pour que je te dédaigne, Étranger, sois mon hôte:
Viens-t'en dans mon palais au pied du Viminal,
Et là, jusqu'au lever du soleil matinal,
Nous causerons à fond de ta doctrine étrange.

PIERRE.

J'accepte, gloire à Dieu! Toi, reçois en échange,

Reçois la Vérité, le plus divin des dons :
Dieu se donne toujours quand nous le demandons.

(Pierre entre dans la litière du sénateur.)

. . . . . .

Peu de temps après, saint Pierre conférait le baptême à la famille de Pudens et à l'esclave, portier de sa maison [1]. Ne peut-on pas imaginer encore que l'Apôtre parla ainsi :

Tu portes, sénateur, la robe laticlave,
Il n'a que des haillons et ce n'est qu'un esclave,
Une *chose* qu'on brise ou qu'on vend sans raison;
Il garde comme un chien le seuil de ta maison,
Et le carcan au cou, dans cette loge immonde,
C'est l'être le plus vil que l'on connaisse au monde.
Eh bien ! c'est ton égal, j'en ai fait un chrétien,
Et son cœur devant Dieu vaut autant que le tien.
Peut-être que sa foi plus que la tienne est vive ;
Au céleste banquet il doit être un convive :
Qu'il vienne à tes côtés pour recevoir son Dieu [2] !

. . . . . .

[1] On a découvert à Pompéi les carcans de fer qui entouraient le cou des esclaves; quand l'un d'eux avait fui, on gravait sur son collier cette inscription qu'on a retrouvée :

Tene me qvi
a fvgi et rev
oca me Domino
meo N.

[2] L'établissement du christianisme était nécessairement impossible ou divin ; il prenait tout au rebours de la nature humaine. M. de Champagny (*Les Césars*, t. II) fait éloquemment ressortir que si le christianisme naissant avait voulu s'appuyer sur les passions humaines, il aurait bouleversé le monde romain. « Il y avait sujet d'insurrection, et sous le toit domestique contre le maître, et dans la cellule du pauvre contre le palais du riche, et dans le monde entier contre Rome, et dans Rome contre César. Si la *bonne nouvelle* eût été celle de l'insurrection moderne, *le plus saint des devoirs*, assez de millions d'hommes eussent combattu pour cet évangile révolutionnaire qui eût fait de Pierre, tout à la fois un Spartacus armant les esclaves, un Catilina appelant à lui les prolétaires, un Mi-

Ne sont-ce point là les plus belles scènes qu'on puisse concevoir? Je n'ai pu résister au plaisir de les étendre et d'y verser un peu de poésie, à l'instar de ces drames shakspeariens, qui se déroulent moitié en prose, moitié en vers, selon que la situation s'élève ou s'abaisse, devient prosaïque ou de la plus haute poésie. Maintenant je vais continuer l'histoire de la famille Pudens en simple prose, avec toute l'exactitude historique; mais cette scène elle-même, qui nous a été inspirée par un Père, n'est-ce point de l'histoire?

« Les réalités que ce dialogue exprime, dit Mgr Gerbet, ne sauraient être nulle part plus vivement comprises qu'à Rome. Les grands débris de la métropole impériale du monde païen y retracent, non pas seulement à votre raison, mais à vos sens mêmes, les obstacles qui devaient, humainement parlant, faire échouer l'entreprise de Pierre, tandis qu'un seul coup d'œil, jeté sur la croix qui brille au sommet du Capitole, vous en révèle l'accomplissement. Du reste, si l'Apôtre n'a

thridate soulevant les provinces conquises, un Brutus frappant César. Mais rien de tout cela. Pierre ne veut être que le serviteur des serviteurs de Dieu... Le christianisme entreprend la tâche difficile et singulière de prêcher chacun contre son intérêt et ses passions : l'esclave, en faveur de l'esclavage; le maître, en faveur de la liberté. Ce qu'il interdit au pauvre d'exiger, il veut que le riche le donne volontairement... Voilà quelles sont ses armes révolutionnaires, et comme il prétend changer la face du monde, enseignant la patience illimitée à ceux qui souffrent, le sacrifice volontaire à ceux qui jouissent... Il recommande la soumission aux puissances ; il interdit jusqu'au suicide, dernière ressource de la philosophie. Ni l'ambition guerrière et nationale que Mahomet a soulevée, ni ces mille passions, ces mille préventions, ces mille instincts que le protestantisme a su mettre en œuvre, ni ce facile ébranlement donné aux peuples par l'esprit révolutionnaire les prêchant selon leurs désirs et transformant leurs appétits en maximes, le christianisme n'a rien de tout cela pour lui, et pourtant il triomphera. »

pas eu un pareil entretien, il n'est pas douteux, ce semble, que des conversations, semblables quant au fond, n'aient eu lieu entre quelques chrétiens et quelques païens du premier siècle. Sous ce point de vue, ce dialogue, sans être une vérité historique, est un fait dont on peut dire : Je l'ignore, mais je l'affirme [1]. »

La famille Pudens se composait du vieux sénateur Punicus Pudens, de Priscille sa femme, de leur fils et belle-fille Pudens jeune et Sabinella, des enfants de ceux-ci, Timothée et Novatus, Pudentienne et Praxède : famille patriarcale, famille prédestinée, famille heureuse jusque dans ses noms, qui rappellent des idées de pudeur, de crainte de Dieu, d'antiquité et de renouvellement.

Saint Pierre en fit la première famille chrétienne de Rome. Le vieux sénateur demeurait entre l'Esquilin et le Viminal, dans la vallée appelée le *Vicus Patritius*, le quartier des patriciens romains.

Ce que le Cénacle fut à Jérusalem, cette demeure sénatoriale le devint à Rome. Ce fut là que le premier des Papes jeta les premiers grains évangéliques qui aient germé sur l'antique terre de Saturne.

L'Apôtre est venu poser son siége pontifical [2] dans ce

[1] Le fait historique est que saint Pierre convertit la famille Pudens; qu'il demeura chez elle plusieurs années, et qu'elle fut la première famille chrétienne connue à Rome. (Voir Baronius, *An.* 44, n. 16; *An.* 57, 71; *Annot. ad Martyr.*; Mazzolari, *Basiliche sacre*, t. VI; Ciampini *monum. vet.*, t. II; voir les actes des saintes Pudentienne et Praxède, et le *Bréviaire romain.*)

[2] Mgr Gerbet a fait une ingénieuse dissertation, à laquelle je renvoie, pour prouver que l'antique chaire du prince des Apôtres, conservée encore dans la basilique Vaticane, est probablement le siége d'honneur, le *gestatoire* sénatorial de Pudens, que celui-ci s'empressa de donner à saint Pierre pour présider dans sa maison les premières assemblées des chrétiens romains. Cette chaire apostolique, ajoute le savant prélat, a été

quartier de Rome, au milieu des échos de la débauche, non loin du palais impérial, près du théâtre impur de Flore, dans un des lieux les plus dépravés de cette Rome païenne devenue la cité la plus corrompue du monde, depuis que Sodome et Gomorrhe s'étaient abîmées dans le lac de soufre. Ces nobles âmes, réunies chez Pudens, lasses de l'impuissance radicale de la religion antique, écoutèrent avec un pieux frémissement la *bonne nouvelle*, et s'abreuvèrent avec délices à cette source pure que l'Apôtre faisait jaillir sous leurs pas; elles s'écriaient comme la Samaritaine au bord du puits de Jacob : *Domine, da mihi hanc aquam.*

Chateaubriand, dans les *Martyrs*, a peint ce poétique contraste d'une famille à demi païenne encore et déjà chrétienne [1].

Quel intérieur que celui de cette première famille chrétienne! Comme elle était digne de la promesse de Notre-Seigneur, qui a dit qu'il serait toujours là où plusieurs se réuniraient en son nom! Pendant que la foule des Romains se portait aux temples des idoles, au théâtre de Flore, aux combats de bêtes et de gladia-

sauvée par quelque chose qui se nomme, je crois, la Providence. Rien de plus charmant à lire que ces quelques pages de l'*Esquisse de Rome chrétienne*. (t. I, ch. 4.)

[1] « La famille Pudens est la première dans laquelle se soit effectuée la transition des idées hautaines sur lesquelles reposait le patriciat antique aux sentiments de la fraternité humaine qui constituent l'égalité chrétienne. Elle ouvrit sa demeure sénatoriale à ces assemblées des fidèles, où l'esclave, employé dans les carrières, prenait place au banquet eucharistique, à côté des grands. C'est chez Pudens que les chrétiens de Rome se sont d'abord réunis pour assister aux saints mystères, pour y recevoir la communion de la main de saint Pierre, qui résidait chez lui : ce qui suffirait pour conférer à cette famille, aux yeux de la piété, une incomparable noblesse. » (Mgr Gerbet.)

teurs et à toutes les corruptions de Rome, la maison d'un sénateur était devenue un sanctuaire mystérieux où on adorait le vrai Dieu, où on entendait parler pour la première fois de l'égalité et de la fraternité humaine, où on commençait à traduire en actes les belles maximes des philosophes, auxquelles jusqu'alors rien n'avait manqué, sinon l'exécution. Jamais la théorie de la vertu ne s'était perdue, même dans les temps les plus corrompus, mais le Christianisme seul sut la mettre en pratique. Là pointait l'aube de cette civilisation qui changea la face du monde, cette civilisation que les ennemis de l'Église lui doivent bien malgré eux, cette civilisation que nos missionnaires seuls continuent à propager dans le monde au prix de leurs sueurs et de leur sang.

C'est ici que *Simon-Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ*, écrivit ses deux Épîtres aux *élus étrangers et dispersés* pour leur prêcher Jésus crucifié, *lui que vous aimez, quoique vous ne l'ayez point vu.* Mais Pierre avait vu le Seigneur sur le Thabor : *Ce n'est point en suivant des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa gloire.* Quelle puissance ne devait pas avoir saint Pierre sur ces nouveaux chrétiens, quand il leur disait qu'il avait vécu avec le Sauveur, et qu'il avait entendu la voix qui descendit de la nuée pour dire aux disciples : CELUI-CI EST MON FILS BIEN-AIMÉ !

Saint Pierre resta plusieurs années dans le palais de Pudens. Ce fut le Vatican du premier des Papes. C'est ici où il célébrait le saint Sacrifice, recevait et instrui-

sait les néophytes, et envoyait de tous côtés les prédicateurs de l'Évangile. C'est ici où il consacra évêques saint Lin et saint Clet, qui lui succédèrent dans le pouvoir pontifical qu'il transmit à tous ses successeurs [1]. La mission de Pierre renferme la mission de ses successeurs, jusqu'à Pie IX, jusqu'au Pape qui régnera à la fin des temps.

Le tailleur de cuir de Tarse vint rejoindre chez Pudens le pêcheur de Césarée. Qui pourrait dire tout ce que ces fondateurs de la foi ont dit, ont fait ici ensemble? Dieu seul le sait.

Paul semble avoir eu plus de force apostolique, Pierre plus de douceur évangélique. Que j'aime à relire à Rome les Épîtres de saint Paul! quel feu, quelle énergie, quelle profondeur, quelle ardente conviction! « Frères, disait l'Apôtre aux nouveaux chrétiens de Rome, nous savons que jusqu'à présent toute créature gémit, le monde est comme dans les douleurs de l'enfantement. Le temps presse, le jour est déjà venu, réveillons-nous de notre assoupissement... La nuit est déjà avancée et le jour s'approche; dépouillons la robe de ténèbres, et revêtons l'armure de la lumière [2]. »

Dans sa deuxième Épître à Timothée, Paul fait mention de Pudens; il parle au commencement d'un certain Onésiphore, qui est venu le trouver dans sa prison de la Via Lata : « Que le Seigneur répande sa miséricorde sur

[1] Il est à remarquer que Pierre dit expressément dans son épître adressée à tous les fidèles : J'aurai soin qu'après ma mort on vous rappelle ce que je vous ai enseigné. (IIe *épître*, 15.) Voir comment Bossuet dans son sermon sur l'*Unité* prouve que Pierre, dans les Évangiles, paraît toujours *le premier* en toutes manières.

[2] *Épître aux Romains*, VIII, 22; XIII, 11 et 12.

la famille d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté, et qu'il n'a point rougi de mes chaînes; mais, lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement, et m'a trouvé. » L'Apôtre termine ainsi sa lettre : « Tâchez de venir avant l'hiver. Eubule, PUDENS, Din, Claudie et tous les frères vous saluent. »

Saint Pierre préparait ainsi les nouveaux chrétiens à la persécution : « Réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ... Qu'aucun de vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme calomniateur, ou comme un homme qui convoite le bien d'autrui; mais, *s'il souffre comme chrétien*, qu'il n'en ait point de honte, mais qu'il en glorifie Dieu. » (Ep. I, 14-15.)

Bientôt, en effet, les persécutions éclatent, et les deux apôtres en sont les premiers héros et les premières victimes. Ils avaient laissé dans la famille Pudens des exemples qui portèrent des fruits glorieux. Pudens et ses enfants devinrent des saints. Témoins du massacre des chrétiens, ils cachaient chez eux les persécutés, enterraient les martyrs et recueillaient leur sang précieux. Timothée et Novatus recevaient aussi les assemblées chrétiennes dans les thermes qu'ils avaient fait construire non loin de la maison paternelle. Saint Justin le philosophe, venu d'Orient pour défendre la foi, demeura plus tard chez eux. Les deux saintes sœurs Pudentienne et Praxède se distinguèrent surtout par leur pieux courage pour la propagation de la foi, les œuvres de charité, la sépulture des martyrs et les secours à donner aux persécutés.

Le P. Ventura, dans son livre sur les FEMMES DE L'ÉVANGILE, remarque que les femmes accueillirent le Sauveur

mieux que les hommes. Aucune ne l'a renié; un grand nombre le suivirent sur la voie douloureuse, et partagèrent au pied de la croix les douleurs ineffables de la Vierge-Mère, ce type auguste de la femme réhabilitée :

Ce sexe qui ferma, rouvrit depuis les cieux,

a dit Rotrou, dans un vers unique de précision, qui résume l'histoire du monde depuis Ève jusqu'à Marie, depuis la Chute jusqu'à la Venue. Dès lors la devise des femmes chrétiennes fut toujours : *Foi et dévouement.* Les apôtres furent aidés par les femmes à fonder l'Église. Les *Actes* parlent de la pieuse Tabithe ou Dorcas, ressuscitée par saint Pierre; celui-ci fut aussi aidé dans son apostolat en Orient par sainte Pétronille. Lydie, marchande de pourpre, *purpuraria,* à Thyatire, donne sa maison à saint Paul pour y établir une église; Priscilla fit de même à Corinthe. L'Apôtre des Gentils parle avec éloge d'Évodie, de Syntique, de Phœbé, chargée d'apporter de Grèce à Rome l'*Épître aux Romains.*

Pudentienne et Praxède, après avoir reçu les leçons des deux apôtres, s'en montrèrent dignes jusqu'à la fin.

Les femmes n'ont-elles pas été aussi admirables chez nous pendant la Terreur? Dès les premières persécutions, avec leur père et leurs frères, Pudentienne et Praxède cachent les fidèles poursuivis, les visitent et les nourrissent dans les cachots et dans les ergastules, les suivent sur le champ de bataille du martyre, les encouragent au milieu des tourments, recueillent leur sang avec des éponges, et le font couler dans les vases funéraires; enfin, quand c'est possible, elles ramassent et cachent leurs ossements dans le puits de leur maison, ou

dans leur caveau de famille. Le premier des cimetières chrétiens a été celui que se fit construire Priscille, épouse de Pudens : c'est là que furent déposés les restes des premiers martyrs, aussi bien que les corps de Pudens et de ses enfants. C'est ce qu'on appelle encore les catacombes de Sainte-Priscille; elles sont sur la Via Salaria [1].

Après la mort de leurs parents et de leurs frères, devenues maîtresses d'une immense fortune, Pudentienne et Praxède, ces deux sœurs par la foi autant que par le sang, se consacrent à Dieu par le vœu virginal, vendent leurs villas, en distribuent le prix aux pauvres du Christ, et mettent le reste de leurs biens à la disposition du Pape saint Pie Ier, pour le service de l'Église et la propagation de la foi [2]. Elles ne veulent pas même garder le palais paternel; mais, afin que cette demeure, consacrée par la présence du premier vicaire de Jésus-Christ, ne servît plus qu'aux divins usages, elles la cèdent au Pontife pour servir d'église et de réunion aux fidèles et aux

[1] La plupart des catacombes de Rome portent le nom d'une femme, parce que ce sont des femmes qui les ont créées pour les sépultures chrétiennes. Les saintes Basilisse, Anastasie, Perpétue, Celerine, les deux Lucines sont célèbres aussi à Rome comme ensevelisseuses.

« La plus petite tribu de sauvages, cachée dans les forêts de l'Amérique, ne s'approcherait qu'avec émotion, si elle venait à le retrouver, du tertre où fut la sépulture de la première famille de leur race, qui ait eu une cabane dans l'endroit où leur village s'est formé. Cette tribu universelle, non pas d'individus mais de peuples chrétiens, qui voient dans Rome leur maison paternelle, qui la plupart ont reçu originairement la foi par les missionnaires qu'elle leur a envoyés, y retrouve, à bien des égards, ses plus anciennes origines; mais elle doit réserver, dans ce qui forme sa piété envers ses ancêtres, un de ses sentiments les plus purs pour le lieu qui renferme le caveau de la première famille chrétienne de Rome, de celle du moins qui nous apparaît comme telle dans l'histoire. » (Mgr Gerbet.)

[2] Voir leurs actes et le *Bréviaire romain*.

nouveaux convertis. Il est temps maintenant d'aller visiter les traces profondes que Rome conserve de la famille Pudens :

SAINTE-PUDENTIENNE.

Hier, de Sainte-Agathe des Goths, je descendis les crêtes inégales du Viminal, et je me trouvai dans l'étroite vallée qui sépare l'Esquilin du Viminal; là était le *Vicus Patritius;* là demeurait Punicus Pudens. On a en face de soi Sainte-Marie-Majeure; on prend la *Via Pudenziana*, et on arrive à la petite église de Sainte-Pudentienne, bâtie précisément sur l'emplacement du palais du vieux sénateur. Nous avons dit que ses petits-fils, Timothée et Novatus, avaient élevé des thermes tout auprès. Le saint Pape Pie Ier, à la prière de sainte Praxède, qui survécut à sa sœur et à ses frères, changea le palais et les thermes en une église qu'il dédia à sainte Pudentienne, vers 145. Quoique restaurée plusieurs fois, cette église a gardé son haut clocher byzantin en briques, carré, sans flèches, à cintres à jour. Jadis on y montait par dix degrés; aujourd'hui il faut en descendre presque autant par suite de l'exhaussement du sol.

On lit sur le fronton :

S. PVDENTI ET S. PVDENTIANÆ.

Façade simple, modeste et touchante comme la sainte dont elle porte le nom. L'église est précédée d'une petite cour couverte d'herbes, mais il faut donner ici un avis au voyageur. J'arrivais hier à midi, c'est mal choisir le moment à Rome pour visiter les églises; elles sont gé-

néralement fermées à cette heure, qui est celle du dîner et de la sieste. Je craignais de trouver la porte close : pas du tout, elle s'ouvre sous ma main, et j'entre tout ravi. Mais voici une autre affaire : au bout de deux pas, je me trouve arrêté par une grille de fer qui m'encage net. Je regarde l'église à travers les barreaux, puis je veux sortir pour chercher le custode; mais la première porte résiste, et je me crus pour le coup pris dans une souricière: ce ne fut pas sans peine que je parvins à la rouvrir. Une matrone m'indique enfin la porte de la maison du custode; j'y sonne à tours de bras, pas de réponse: sans doute le digne personnage dîne ou dort, et ne veut pas être dérangé pour rien au monde, pas même pour la *buona mancia d'un signor forestiere.*

Je suis retourné ce matin de bonne heure à Sainte-Pudentienne; cette fois, la porte était grande ouverte, et on y disait la messe au lieu même où saint Pierre offrit tant de fois le saint Sacrifice dans le palais de son hôte. Un petit clerc s'offre pour me guider.

L'église est d'un pur style romano-byzantin. Partout y règne le plein-cintre grand et petit. La mosaïque du chœur, que notre Poussin estimait tant, est en effet fort belle, fort intéressante et d'une haute antiquité. On y voit Notre-Seigneur sur son trône, entouré des apôtres, ayant un livre ouvert où on lit ces mots :

DOMINVS CONSERVATOR ECCLESIÆ PVDENTIANÆ,

allusion à ce fait que cette église ne fut jamais profanée pendant les persécutions [1]. A droite de la mosaïque voici

[1] C'est le premier des titres cardinalices, parce que c'est la plus ancienne église de Rome ; elle date de saint Pierre.

saint Pierre; auprès de lui sainte Pudentienne qui regarde l'Apôtre avec une vive attention; à gauche saint Paul, sainte Praxède et le reste de la famille Pudens.

Le maître-autel a deux tableaux modernes du Lucquois Nocchi : saint Novatus montrant du bras le ciel; saint Timothée en habit sacerdotal et prêt à célébrer.

Dans la chapelle à droite, au fond de l'église, beau tableau inconnu : baptême de saint Pudens; il a une noble figure et un riche costume de sénateur, robe de soie jaune par dessus une tunique écarlate; il est à genoux, les bras croisés avec ferveur sur sa poitrine; derrière lui se groupe sa famille. Saint Pierre s'apprête à baptiser son hôte; les clefs symboliques sont à ses pieds; par la fenêtre ouverte on aperçoit la perspective monumentale du palais de Pudens et des thermes élevés par ses petits-fils.

Le mur de gauche de l'église, en entrant, nous offre une peinture non moins intéressante. Un des héros du tableau est un puits, copie du puits réel que nous verrons tout à l'heure dans l'église. Ce *pozzo* est entouré de lierres et de feuillages très-vigoureusement peints. Voici Pudentienne au bord du puits, comme une fille des patriarches; mais son costume est celui d'une dame romaine, fille d'un sénateur : c'est une robe bleuâtre, frangée d'or; un léger voile pend sur ses blonds cheveux. Mais que tient-elle dans ses blanches mains? Une tête coupée, sanglante et livide, une tête de martyr qu'elle s'apprête à laver, et qu'elle contemple avec un pieux attendrissement admirablement rendu par le peintre. A droite, Praxède, en robe brochée d'or, est à genoux et les larmes aux yeux; elle éponge doucement la poitrine

sanglante d'un second martyr dont le corps est couché sur une pile d'autres cadavres mutilés. Au fond du paysage, on voit deux chrétiens qui apportent aux deux sœurs le corps d'un autre *témoin du Seigneur* qu'ils viennent de dérober. Tout à fait dans le lointain, on entrevoit une plaine jonchée de cadavres, une roue et d'autres instruments de supplice. Enfin, au-dessus de cette scène terrestre, si pleine de tristesse et de charité, le ciel s'entr'ouvre radieux, et un ange, balancé sur ses ailes, apporte aux deux sœurs des couronnes de roses blanches.

Je me plais à décrire minutieusement ce tableau excellent de style, de couleur et de sentiment; j'aimerais à en avoir une copie, et je mets en haute estime son auteur inconnu. Personne ne m'en avait parlé, aucun guide n'en fait mention.

A gauche de la nef, voici le véritable *pozzo*, tel qu'il est peint dans le tableau; il est en vieille pierre sculptée, assez bas et grillé. Mon petit clerc y introduit un bout de cierge allumé et emmanché à un long roseau, pour me faire voir le fond du puits, qui est tari et rempli des ossements sacrés recueillis par les deux sœurs.

Dans la chapelle au fond à gauche, on trouve une antique pierre sépulcrale, trouvée dans le cimetière des martyrs, et incrustée au mur; on y remarque une petite figure taillée au ciseau, avec cette épitaphe :

CORN. PVDENTIANETI
BENE. M. Q VIXIT AN XLVII
DIVAL. PETRONIUS MAT
DULC. IN PACE.

Quelle est cette Cornélie Pudentianète? Sans doute

quelque nièce ou arrière petite-fille de Pudens. « Cette pierre, dit Mgr Gerbet, conserve, je crois, la seule inscription des premiers siècles qui ait quelque rapport à la mémoire de la famille dont nous parlons : mais, pour compenser le peu d'éclat de ce fragment lapidaire, le nom de Pudens, qu'il rappelle, se trouve très-heureusement rattaché à un des monuments les plus apparents et les plus célèbres, quoiqu'on oublie souvent de remarquer cette liaison : c'est la colonne Trajane, surmontée de la statue de saint Pierre. La place où elle est toujours restée debout n'est pas loin du mont Viminal, au pied duquel est située l'église, autrefois la maison de Pudens, la résidence de l'Apôtre. Cette proximité est une des raisons qui ont déterminé Sixte-Quint à choisir cette colonne pour la donner à saint Pierre, comme il a donné la colonne Antonine à saint Paul pour une raison du même genre [1]. De cette manière, le plus triomphal des monuments de l'ancienne Rome s'est trouvé chargé de rappeler le souvenir de la première famille de Rome chrétienne. »

D'après une inscription moderne, le 13 mai 1803, le cardinal Litta, titulaire de Sainte-Pudentienne, y ayant fait faire des fouilles, y trouva les corps de cinq martyrs avec une éponge encore teinte de leur sang, éponge qui servit probablement aux deux sœurs [2].

[1] Parce qu'elle est voisine de la prison de saint Paul *in Via Lata*.

[2] Je viens de lire à la bibliothèque de la Minerve ces mots où Mazzolari, dans son *Diario di Roma*, parle ainsi de la découverte de l'éponge de sainte Pudentienne : « Noi si trovammo presenti a la recognizione della sua spugna, ed ebbimo il pio piacere di averla nelle mani, considerarla e divotamente basciarla; il sangue è cosi rubicondo che sembra di fresco raccolto. »

« Si on voulait, dit Mgr Gerbet, résumer les nobles souvenirs de cette famille dans quelque image sensible, on pourrait choisir trois coupes : la coupe d'un calice, rappelant les premières messes célébrées sous son toit; une autre coupe, emblème de son hospitalité; une troisième coupe enfin, figurant celle où elle renfermait le sang versé pour Dieu. »

On a déposé cette éponge sous l'autel de cette même chapelle avec une relique non moins précieuse : c'est la table de bois sur laquelle saint Pierre consacrait dans le palais de Pudens. Voici la première inscription :

IN HAC ÆDE
SANCTÆ PVDENTIANÆ
FVIT
PRIMVM HOSPITIVM
SANCTI PETRI
PRINCIPIS APOSTOLORVM
QVO FIDELES
SACROSANCTVM
EVCHARISTIÆ
SACRAMENTVM
CHRISTIANO RITV
SVMPTVRI ACCEDEBANT

Voici la seconde inscription :

IN HOC ALTARE
SANCTVS PETRVS
PRO VIVIS ET PRO DEFVNCTIS
AD AVGENDAM FIDELIVM MVLTITVDINEM
CORPVS ET SANGVEM DOMINI
OFFEREBAT.

En 1598, le cardinal Caétani répara l'église : c'est alors qu'on enchâssa dans ses pilastres modernes ces

jolies colonnes de marbre gris antique (bigio) qui ornaient l'église primitive; près de la porte on voit deux colonnes en spirale magnifiques.

Entrons dans la belle chapelle Caétani, jadis chapelle de Saint-Pastore. Au-dessus de la porte, voyez cette mosaïque vénérable qui représente les deux saintes sœurs lavant les corps des martyrs dans l'amphithéâtre, devant la statue de l'empereur christianicide. C'est sans doute la statue *colossale* de Néron, placée près du Colysée, et qui lui donna son nom de *Colosseo*.

Dans cette même chapelle, sur les marches de l'autel, le petit clerc me montra deux taches de sang qu'on a recouvertes de deux petits trépieds de cuivre à jour. Un prêtre, qui doutait au moment de la consécration, vit l'hostie s'échapper de ses mains et rougir ainsi les marches de l'autel. C'est un miracle semblable à celui de Bolsène, illustré par le pinceau de Raphaël.

Tu sais que j'ai la rage des inscriptions; en m'en allant, je copie encore celle-ci gravée sur un mur :

In qvesta chiesa piv antica delle altre di Roma, gia casa di San Pvdente senatore, padre di SS. Novato e Timoteo, e delle SS. vergini Pvdentiana e Prassede, fv il primo allogiamento degli SS. apostoli Petro e Pavlo, e dove si battezzavano coloro che si facevano christiani e si radvnavano per vdire le messe e ricevere la santa commvnione; vi sono sepolti i corpi di tre milla martiri e racolto copioso sangve di martiri. Coloro che visitano qvesta chiesa ogni giorno consegviscono indvlgenza di tre milla anni e la remissione della terza parte di loro peccati e molte altre, e principalmente nel giorno della statione che è nella terza feria doppo la terza domenica di qvaresima, e nelle feste de SS. Pvdente e Pvdenziana.

On voit des vestiges du palais de Pudens et des thermes de Timothée dans la nef de gauche, et dans la cour

extérieure, par laquelle on descend aux souterrains. La chapelle de gauche garde une partie du pavé en mosaïque de l'antique demeure du saint sénateur. Bosio, dans sa *Rome Souterraine*, a reconnu l'existence d'une catacombe sous ce palais et cette église. C'était le caveau provisoire où la famille Pudens entreposait les corps saints en attendant qu'on pût les transporter secrètement dans le grand cimetière de la voie Salaria, ouvert par Priscille, la femme du sénateur : « Là, pendant trois siècles, dit Mgr Gerbet, les corps des martyrs y sont arrivés en foule : Priscille, qui avait donné aux confesseurs de la foi un asile dans sa maison, a préparé et fourni, dans ses catacombes, la dernière demeure à leurs générations successives, comme si la charité hospitalière, qui avait fait palpiter son cœur, était venue animer sa tombe. »

Quand on connaît ainsi l'histoire de cette famille romaine, qu'on aime à retrouver ici son souvenir palpable par les monuments et par les arts !

En poursuivant notre pèlerinage, nous allons retrouver encore ses traces. « Cette famille, dit Mgr Gerbet, a le privilége d'être glorieusement inévitable parmi les origines de la prédication évangélique. Il vous est impossible de faire quelques pas dans cette étude, sans rencontrer sur votre chemin, sans voir paraître, à plusieurs reprises, ces vénérables figures à la tête de toutes les saintes familles des premiers temps, sur lesquelles l'histoire nous a conservé quelques détails. C'est là ce qui donne à la famille de Pudens et de Priscille une place, une illustration à part : elle est vraiment la famille patricienne de la chrétienté. »

SAINTE-PRAXÈDE.

Remontons la *Via Pudenziana* jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, dont il faut admirer encore les façades, les dômes et le clocher byzantin, le plus haut de Rome, élevé par le Pape français Grégoire XI à son retour d'Avignon. Prenons à droite de l'obélisque, et, descendant par un *vicolo* étroit, nous entrons à l'église de Sainte-Praxède par une porte latérale. La grande entrée est dans l'autre rue. On est ici, comme disait élégamment mon *cicerone, sulla cima del clivo suburrano che passa per mezzo all' Esquilie.*

Praxède survécut à sa sœur Pudentienne ; ne pouvant plus supporter la vue du massacre des chrétiens, elle pria Dieu de la soustraire à ce funeste spectacle, si sa mort était utile à sa gloire [1]. Le Seigneur l'exauça ; elle finit une vie de sacrifices et de charité par une mort tranquille ; il ne plut pas à Dieu de lui accorder le martyre qu'elle désirait et qu'elle avait tant cherché.

Le saint Pape et martyr Pie Ier éleva d'abord ici un oratoire en l'honneur de Praxède sur les ruines des thermes de son frère Novatus [2]. En 822, Paschal Ier éleva l'église actuelle avec la *tribuna* et les mosaïques. Les seize colonnes de granit qui coupent l'église en trois

[1] Quæ cum tantam christianorum stragem jam ferre non posset, Deum precata est, ut si mori expediret, se e tantis malis eriperet. Itaque duodecimo kalendas Augusti ad pietatis præmia vocatur in cœlum. (*Brev. romain.*)

[2] Anastase le bibliothécaire, dans sa *Vie de saint Léon III*, raconte que ce pape fit don à cet oratoire d'un vêtement de soie blanche : *Dono ancora Leone a S. Prassede una veste bianca di sete.*

nefs proviennent d'anciens monuments, peut-être des thermes de Novatus.

Le corps de la sainte est dans un riche tombeau près de l'abside. A la quatrième chapelle, un tableau de Severoni représente toute la famille de Pudens.

L'antique mosaïque de l'abside est fort intéressante; elle nous peint le ciel, la Jérusalem céleste d'après l'Apocalypse. Saint Pierre et saint Paul sont debout aux portes. Le Sauveur est ici le Bon-Pasteur entouré des brebis symboliques. D'un côté, saint Paul, vêtu d'une tunique blanche où on lit son monogramme P, a près de lui Praxède, habillée d'une robe d'or, ornée de pierreries; sa main, cachée sous son voile, tient une couronne. Saint Pierre, de l'autre côté, présente à Notre-Seigneur Pudentienne, vêtue comme sa sœur. Puis vient le Pape Paschal portant un modèle de l'église de Sainte-Praxède.

Le tableau du maître-autel n'offre pas moins d'intérêt. Les deux sœurs lavent les corps des martyrs au bord du puits, aidées par leurs servantes. Praxède, tout en se livrant à ce pieux office, lève les yeux et voit au ciel une troupe d'anges; une des servantes montre à l'autre la vierge en extase, et elle s'en étonne, ne voyant pas la vision.

Au milieu de la nef est un puits entouré d'une balustrade de marbre en mosaïque avec des croissants : c'est ici que Praxède, dans les thermes de son frère Novatus, aimait à accomplir le même pieux devoir que sa sœur dans le palais paternel. C'est ici que je la vois encore dans sa statue peinte, à genoux dans le puits comblé, pressant entre ses doigts rougis une éponge pleine du

sang sacré. Une lampe est allumée au bord du puits, comme un souvenir perpétuel que l'Église de Jésus-Christ fait veiller sur Praxède [1].

Au bas de l'église, à gauche, voici une longue dalle de marbre gris incrustée au mur, et entourée de colonnettes.

SOPRA QVESTO MARMO DORMIVA
LA SANTA VERGINE PRASSEDE.

On goûte un charme profond à retrouver ainsi cette histoire de la famille Pudens, illustrée par ces deux intéressantes églises qui forment par le souvenir un tout inséparable dans l'ordre des faits. Elles sont là pour nous rappeler à jamais la maison sénatoriale qui fut le berceau du Christianisme dans cette Ville-Éternelle, qui devait en être le centre [2]. Ce fut là le nid d'où se sont envolés les aigles évangéliques qui ont porté au monde la bonne Nouvelle. Saint Pierre avait avec lui à Rome saint Marc, qui écrivit son évangile sous sa dictée. Pierre envoya Marc porter la foi en Égypte, Rufus à

[1] Il y a au Transtevere une autre petite église dédiée à sainte Praxède par Théodora, dame romaine qui avait une tendre vénération pour notre sainte. Cette église n'a rien de remarquable que son nom. On sait que les Italiens ont l'oreille si délicate, qu'ils ont une sainte horreur des lettres dures, et qu'ils ont banni de leur alphabet le *th*, le *z* et l'*x*. Aussi au lieu de Praxède ils disent *Prassède*, et les Transteverins brochant sur le tout appellent cette dernière église *Santa-Passere*.

[2] A partir de l'arrivée de saint Pierre, Rome devient le foyer d'un prosélytisme universel. Cherchez une ville où cette parole : *Allez, enseignez toutes les nations*, ait constamment eu de l'écho, une ville que ce mot divin ait pour ainsi dire frappée d'un prosélytisme infatigable dans le temps, et illimité quant aux lieux; vous n'en trouvez qu'une seule. Cela pourrait suffire pour caractériser le véritable centre du Christianisme. (Mgr Gerbet.)

Capoue, Marcien à Syracuse, Apollinaire à Ravenne, Martial et Xyste dans les Gaules. Saint Xyste, pénétrant plus avant dans notre pays, alla fonder cette église de Reims, qui devait attendre le passage de Clovis et de ses Franks.

De son côté, saint Paul, du fond de sa prison de la Via Lata, n'avait pas oublié la Gaule; il y envoyait son disciple saint Trophime, qui alla prêcher la foi à Arles [1].

Ces églises de Sainte-Pudentienne et de Sainte-Marie in Via Lata, qui remplacent aujourd'hui la maison de Pudens et la prison de saint Paul, « ces deux églises, remarque Mgr Gerbet, si vénérables et si chères à tous les chrétiens, nous intéressent donc aussi comme Français. Des traditions respectables nous induisent à les placer à la tête des antiquités de notre histoire. C'est le Christianisme qui a fait la France, particulièrement parce qu'il a présidé, avec une puissance que rien n'aurait pu remplacer, à l'union de la race gauloise et de la race franque, qui a engendré notre nation. En ce sens moral, nos origines nationales ne sont ni dans les kromlecs des druides, ni sous les tentes des Germains. Nous pouvons les chercher au pied du Viminal, sous l'antique pavé de l'oratoire de Saint-Pierre, et au pied du mont Capitolin, dans l'auberge de Saint-Paul. La France chrétienne devrait vouer une offrande à ces deux églises. »

[1] C'est le pape saint Clément, disciple et troisième successeur de saint Pierre qui, selon la tradition consignée dans le *Martyrologe romain*, a envoyé dans la Gaule saint Denis. Le premier évêque de Paris habitait le mont Cœlius, cette même région de Rome d'où devaient partir, quelques siècles plus tard, des apôtres pour l'Angleterre.

LII

SAINT CHARLEMAGNE.

A CHARLES HARLÉ.

Vendredi 28 janvier.

L'Église romaine revient encore aujourd'hui sur la douce mémoire d'Agnès, en souvenir de son apparition à ses parents, six jours après son martyre. Cette fête s'appelle ici : *Sainte-Agnès pour la seconde fois*, *Sanctæ Agnetis secundo*. On aime à unir en ce jour la palme gracieuse de la vierge romaine à la forte couronne du bienheureux empereur des Franks. En France, nous ne fêtons plus la Saint-Charlemagne qu'au collége [1]. Beaucoup d'églises, moins oublieuses, surtout en Allemagne, célèbrent encore aujourd'hui la mémoire imposante du grand Charles. Sa chère église d'Aix-la-Chapelle garde

[1] Il fut le fondateur de l'Université de Paris qui, en 1661, l'a choisi pour son patron. N'est-ce pas aussi le tien, *charissime Carole?* Avant la réforme, le nom du bienheureux Charlemagne se trouvait dans le calendrier d'un grand nombre de nos églises de France; les bréviaires de Reims et de Rouen sont les seuls qui l'aient conservé jusqu'aujourd'hui.

son corps et l'expose à la vénération des peuples. « Le respect des nations, dit Dom Guéranger, était déjà préparé en faveur de la sainteté de Charlemagne, lorsque Frédéric Barberousse fit rendre le décret de sa canonisation par l'anti-pape Pascal III en 1165; c'est pourquoi le Siége Apostolique, sans vouloir approuver une procédure irrégulière, ni la recommencer dans les formes, puisqu'on ne le lui a jamais demandé, a cru devoir respecter ce culte dans tous les lieux où il fut établi. De leur côté, les Églises qui honorent, depuis près de sept siècles, la mémoire du pieux empereur, se contentent, par respect pour le martyrologe romain, où son nom ne se lit pas, de le fêter sous le titre de Bienheureux. »

On lit dans les bréviaires d'Allemagne que sa fête est célébrée, du consentement de l'Église, *Ecclesiæ consentu*, comme celle du principal propagateur de la foi dans le Nord. Ce fut là son but en conquérant les Saxons idolâtres. Au Midi, il entra en Espagne pour affranchir les chrétiens opprimés par les Arabes et les Sarrazins, que son aïeul Charles Martel avait rejetés au-delà des Pyrénées.

« Vaillant, savant, modéré, disait Bossuet, guerrier sans ambition et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. »

Il est intéressant pour des Français de rechercher quelle fut l'origine des rapports du Saint-Siége avec les Franks. L'empereur grec, Léon l'Iconoclaste, avait soulevé l'Italie en voulant y faire détruire les images. Le

Pape Grégoire III s'adresse au chef frank vainqueur des Sarrazins, le Marteau de Thor, comme l'appelaient ses leudes ; il envoie à Charles-Martel deux *missi* ou envoyés chargés de lui offrir les clefs de la Confession de saint Pierre avec le titre de consul [1], et de l'exhorter à passer les monts, si cela devenait nécessaire.

Étienne II, après avoir sacré Pépin dans la basilique de Saint-Denis, l'appela à défendre l'Italie contre les *hommes à longue barbe* (les Longobards) les Lombards. Pépin passa deux fois les Alpes, reconquit le patrimoine de saint Pierre, et en fit la donation ou plutôt la restitution au Pape. Cet acte fut fait à Crécy-sur-Oise, dans l'assemblée d'évêques que Pépin y convoqua à Pâques, en 754. Charlemagne, suivant l'exemple paternel, vint quatre fois à Rome, toujours appelé par l'intérêt de l'Église. Lorsqu'il y arriva pour la première fois, le samedi-saint 2 avril 774, sous le règne du noble et pieux Adrien Ier, le sénat et le clergé allèrent au-devant du

[1] Anastase, empereur d'Orient, qui prenait toujours le titre d'empereur romain, quoique siégeant à Constantinople, avait déjà envoyé à Clovis des lettres de *consul romain*, et même d'*auguste* et d'*imperator*, avec les ornements de cette dignité : le chef frank s'en revêtit dans l'église de Saint-Martin de Tours. Les Franks étaient depuis longtemps connus et redoutés des Romains ; quand Aurélien les battit près de Mayence, ses soldats furent si fiers de ce succès remporté sur de tels ennemis, qu'ils improvisèrent deux méchants vers dans le genre de la chanson de *Marlborough* :

Mille Francos, mille Sarmatas occidimus,
Mille, mille, mille Persas quærimus.

Il faillit en coûter cher à l'empereur Justinien pour avoir pris la liberté de s'intituler *Francique*, comme Scipion s'appela l'Africain. « Les Français, dit de Maistre, sous la conduite de Théodebert, vinrent en Italie lui demander compte de cette vaniteuse licence, et si la mort ne l'eût débarrassé de Théodebert, le véritable *Franc* serait probablement rentré en France avec le surnom légitime de *Byzantin*. »

grand empereur jusqu'à Ponte-Molle : le peuple agitait des palmes et poussait des acclamations. A la vue de la croix et des bannières, Charles descendit de cheval. Avant d'entrer dans Rome-la-sainte, il en baisa les portes [1], puis il marcha à pied avec ses leudes vers la basilique Vaticane, en monta à genoux l'escalier, en baisa tous les degrés, et entra dans l'église en tenant le Pape par la main. L'annaliste de Metz nous le peint usant la pierre de la Confession *sous ses grands baisers*. Vainqueur des Lombards, Charles dépose sur la tombe du Pêcheur l'acte de donation des provinces dont il faisait hommage à saint Pierre, ajoutant à la donation de Pépin la Vénétie, l'Istrie, Spolette, Bénévent, Mantoue, Reggio et l'île de Corse. Le jour même, il assista au baptême des catéchumènes dans le Baptistère de Constantin au Latran, et pendant les fêtes de Pâques, Adrien célébra la messe en sa présence à Saint-Pierre, à Saint-Paul et à Sainte-Marie-Majeure. Charlemagne et sa cour habitèrent près de Saint-Pierre, dit l'annaliste, ce qui ferait croire que déjà le palais du Vatican était considérable. L'empereur donna à Saint-Paul un autel d'argent et une belle Bible enluminée qu'on voit aujourd'hui dans la bibliothèque des PP. Bénédictins à Saint-Calixte. Il voulut marquer sa présence à Rome par la fondation d'une église; il éleva celle des Saints-Michel et *Magne;* ce dernier nom rappelle le nom de Charlemagne [2]. Le grand empereur n'avait alors que vingt-sept

[1] Paul Diacre, écrivant à Charlemagne lui disait : Vous trouverez très-harmonieux les noms des portes et des voies de votre ville de Rome, *civitatis vestræ Romuleæ*.

[2] Carlo magno eresse in Borgo de' Sassoni una chiesa, dedicandola a

ans. Il retourna à Rome, le 15 avril 781, vainqueur des Saxons et déjà maître d'une grande partie du continent; il y amena ses deux fils, dont l'un fut sacré roi d'Italie, et l'autre roi d'Aquitaine. Le géant carlovingien revint encore en 786 dans la Ville-Éternelle, afin de défendre l'Église contre le duc de Bénévent, et s'il n'y alla point en 795, après sa victoire sur les Huns, au moins envoya-t-il une portion considérable des dépouilles de l'ennemi à Saint-Pierre.

Le pape Adrien s'était lié d'une étroite amitié avec Charlemagne; il lui adressa une lettre célèbre, dans laquelle, à propos des persécutions des iconoclastes, il lui cite les anciennes peintures et mosaïques des églises et catacombes de Rome, comme les pages d'un vieux livre constatant d'autant mieux la tradition, que les plus ignorants peuvent lire une semblable écriture. « Cette leçon de théologie sur la question agitée, dit Mgr Gerbet, dut faire une grande impression sur l'esprit de Charlemagne. Le Pontife conduisait son royal élève à l'école d'une manière digne de tous les deux : cette école, c'était Rome [1]. »

Charlemagne y puisa le goût des lettres et des arts [2];

S. Michele ed a S. Magno vescovo e martire, il di cui corpo quì in gran parte conservasi. (Melchiorri.)

Mabillon dit que cette église fut fondée pour servir à la sépulture des Franks qui avaient été tués dans la guerre pour l'église romaine, *in bello pro ecclesia romana.*

[1] Mgr Gerbet cite en entier ce fragment d'une chronique monumentale de Rome, rédigée par un Pape à l'usage d'un empereur. Ce passage est aussi très-intéressant par rapport à l'histoire de l'art; il a servi à déterminer la date d'un certain nombre de ces tableaux.

[2] Il transporta en Allemagne et en France l'architecture romano-byzantine, que les Allemands nomment encore le style carlovingien. Il fit

il y rencontra l'Anglo-Saxon Alcuin, qui venait demander le pallium pour l'archevêque d'York; l'empereur en fit son conseiller, son précepteur et celui de sa famille, enfin le *grand-maître* de l'enseignement dans le vaste empire qu'il constituait. On n'a pas assez remarqué le génie littéraire de Charlemagne : ses Capitulaires sont admirables [1]; ses livres *Carolins* traitent de théologie et d'astronomie. Il savait le grec et le latin; il écrivit les Évangiles de sa main et les conféra avec les exemplaires grecs et syriaques; sa lecture favorite était la *Cité de Dieu*. On lui attribue une grammaire tudesque, et on dit qu'il avait fait un recueil des poésies héroïques de la vieille Germanie. Mais Charlemagne était poëte aussi lui-même dans la langue romaine, la langue

peindre dans son oratoire d'Aix-la-Chapelle des sujets sacrés, et se servit de ce livre en images pour faciliter ou confirmer l'œuvre de ses missionnaires parmi les Saxons idolâtres. Pendant son séjour à Rome, une querelle s'éleva entre les chantres français et les chantres romains sur la beauté de leurs chants. L'empereur condamna les Français en leur disant : « Quel est le plus pur de la source ou des ruisseaux? Remontez à saint Grégoire qui est la source, car il est évident que vous avez corrompu le chant ecclésiastique. » Alors il demanda au Pape des chantres, qu'il mit à la tête de deux écoles de chant qu'il fonda à Metz et à Soissons. Ce furent les chantres ramenés de Rome qui apprirent aux Français à jouer des orgues.

[1] C'est à la fois un recueil de lois civiles et de lois ecclésiastiques; c'est un catéchisme qui s'occupe en même temps de l'âme et du corps de l'homme. « Nous défendons, dit Charles dans un capitulaire, sous peine de sacrilége, l'envahissement des biens des églises, les injustices de tout genre, les adultères, les fornications, les incestes, les unions illicites, les homicides injustes, etc., par lesquels nous savons que périssent, non-seulement les royaumes et les rois, mais les particuliers. »—« Tout fut uni par la force de son génie, dit Montesquieu. L'empire se maintint par la grandeur de son chef. Le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. »

M. Migne a réuni en deux volumes de sa *Patrologie* un recueil intitulé : *Opera Caroli magni*.

universelle de l'Église. On lui attribue l'hymne sublime *Veni Creator Spiritus*, comme au roi Robert le *Veni Sancte Spiritus*. Bien des voyageurs ignorent que Rome a gravé des vers du poëte impérial au fronton de Saint-Pierre. Voici à quelle occasion ces vers furent composés.

Quand Charles fit son quatrième voyage à Rome, en 800, il ne retrouva plus sur le trône de saint Pierre son noble ami, le pape Adrien : ce fut pour lui une grande douleur, dont il a laissé un touchant témoignage.

A côté de la grande porte de la basilique Vaticane, voyez-vous ce vieux marbre noir, placé là comme une affiche adressée à tous les siècles, selon le mot de Mgr Gerbet? Il contient une élégie de Charlemagne sur la mort du pape Adrien[1].

« Cette pieuse et tendre poésie du redoutable chef des Franks, incrustée parmi les marbres d'un vestibule par lequel passent tous les peuples, y a pris possession d'une publicité immortelle, dont n'ont pas joui les monuments de ses victoires. Les douces paroles suivantes méritaient bien cette consécration :

« J'ai écrit ces vers, moi Charles, en pleurant après mon père : oui, mon père, mon doux amour, ces vers sont mes gémissements sur ta perte.

« Toi, souviens-toi toujours de moi, comme mon âme te suit toujours : réside avec le Christ dans le bienheureux royaume des cieux.

« Le clergé et le peuple t'ont chéri d'une grande affection : bon pasteur, tu n'étais pour tous qu'un seul amour.

[1] Adrien était poëte aussi, et avait célébré les louanges du grand empereur en vers acrostiches.

« Illustre ami, je mêle ensemble nos noms et nos titres : Adrien, Charles ; moi Roi, et toi Père.

« Qui que vous soyez, qui lisez ces vers, priez Dieu avec un cœur pieux, afin qu'il ait pitié de nous deux ! »

Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi :
Tu mihi dulcis amor, te modo plango, Pater;
Tu memor esto mei : sequitur te mens mea semper,
Cum Christo teneas regna beata poli :
Te clerus, populus magno dilexit amore,
Omnibus unus amor, optime præsul, eras.
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra :
Hadrianus Carolus, rex ego tuque pater.
Quisquis legas versus, devoto pectore supplex,
Amborum mitis, dic, miserere Deus.

Le successeur d'Adrien, Léon III, à peine avait ceint la tiare, que deux officiers de son palais complotèrent sa mort : il fut criblé de coups de poignard, et laissé mourant dans les rues. A la nouvelle de cet attentat, les Franks du duché de Spolette marchent sur la Ville ; leur chef, Winigis, trouve à Saint-Pierre le blessé apostolique, le fait transporter à Spolette, et, sur sa demande, lui donne une escorte jusqu'à Paderborn, où se trouvait le grand empereur. Charlemagne avait fait ranger son armée sur deux rangs pour le recevoir : le saint vieillard mutilé passe au milieu, et entend les exclamations d'horreur et de pitié. L'empereur le fait ramener en triomphe à Rome, où il arrive lui-même le 24 novembre 800.

Deux jours après, lorsqu'il assistait à Saint-Pierre à la messe de Noël, le Pape lui posa sur la tête la couronne impériale, et Charles fut salué à trois reprises, par le sénat et le peuple romain, de ces paroles : — *A*

Charles très-pieux, — Auguste, couronné par Dieu; — au grand et pacifique empereur des Romains, longue vie et victoire[1] *!*

Voici, suivant Baronius, la formule du serment que prêta le nouvel empereur : « Au nom du Christ, moi Charles, je m'engage devant Dieu et son apôtre Pierre, à protéger et à défendre cette sainte Église romaine, moyennant l'aide d'en haut, autant que je le saurai et que je le pourrai. »

Le diadème souillé des Césars, purifié par la main du Souverain-Pontife, couronnait le chef frank, et le saint empire romain était fondé.

Ce sacre, dit Sismondi, fut le lien qui joignit ensemble les Barbares et les Romains, les vainqueurs et les vaincus. En associant plus tard à l'empire son fils, Louis le Débonnaire, Charlemagne lui disait : Le premier d'entre les Franks, j'ai obtenu le nom de César, et transporté à la race franque l'empire de la race de Romulus.

Quel grand spectacle, que celui où le monde ébloui vit réunis devant la confession de saint Pierre,

[1] L'Eglise conserve la mémoire des vingt-huit empereurs sacrés par les pontifes romains : pour l'empire d'Orient, un : Justin Ier ; — pour l'Italie, deux : Guy et Béranger ; — pour la France, neuf : Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire Ier, Louis II, Charles le Chauve, Charles le Gros, Louis de Bourgogne, Pierre de Courtenay, Napoléon Ier ; — pour l'Allemagne, dix-huit appartenant aux maisons de Bavière, de Saxe, de Franconie, de Souabe, de Hapsbourg et d'Autriche : Arnould, Othon Ier, Othon II, Othon III, Saint Henri, Conrad le Salique, Henri le Noir, Henri V, Lothaire III, Frédéric Ier, Henri VI, Othon IV, Frédéric II, Henri VII, Charles IV, Sigismond, Frédéric III, Charles-Quint.

Une sorte de droit public assignait Rome pour théâtre à ces belles cérémonies. Il n'y eut d'exceptions à cette règle qu'en quatre occasions seulement : en 545, à Constantinople, pour Justin Ier ; en 816, à Reims, pour Louis le Débonnaire ; en 1530, à Bologne, pour Charles-Quint ; et en 1804, à Paris, pour Napoléon Ier.

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur !
(V. Hugo.)

Ce fut l'accord des deux puissances : le Pape[1], le premier dans le monde religieux, l'Empereur, le premier dans le monde politique, tous deux unis dans la même pensée, l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre ; *adveniat regnum tuum.* Chef de la grande famille européenne, Charlemagne est l'idéal de l'empereur chrétien ; il est, dans l'ordre politique, l'image du Roi des rois. Tout à la fois le conquérant, le législateur et l'apôtre de l'Europe, il lui a donné une empreinte qui dure encore mille ans après lui. Il fut comme Constantin, l'*évêque extérieur*, et respecta toujours la liberté de l'Église comme l'honneur de sa mère. L'histoire n'a pas de plus grand nom, parce qu'il se fit gloire d'être fidèle jusqu'au bout au mandat divin qu'il avait librement accepté.

« Ce fut un homme si grand, disait de Maistre, que la grandeur a pénétré son nom, et que la voix du genre humain l'a proclamé *grandeur*, au lieu de *grand*. »

[1] La chanson de Roland, cette Iliade française, ce vieux poème de Theroulde, récemment remis en lumière par M. Genin, peint Charlemagne au moment de la bataille contre les Sarrazins, lâchant la rêne à son bon cheval Tencedor, jouant des éperons, et prenant son élan devant deux cent mille hommes, se réclamant de *Dieu et du Pape*, que le poète appelle l'apôtre de Rome :

Recleimet Deu e l'apostle de Rome.

On trouve dans ce poème un fait singulier, dont la mention n'existe nulle part ailleurs, c'est que l'oriflamme était dans le principe consacrée à saint Pierre sous le nom de *Romaine*, et que c'est à Roncevaux qu'elle changea ce nom en celui de *Montjoie*. D'après cela, l'oriflamme aurait été consacrée par Charlemagne, à Rome, devant la Confession du prince des Apôtres.

« Charles, s'écrie Bossuet dans son sermon sur l'Unité, eut tant d'amour pour l'Église romaine, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants. »

« Ce legs, remarque de Maistre, répudié par les empereurs allemands, avait passé comme une espèce de fidéicommis à la couronne de France [1]. »

Je me promenais hier, par la pluie, sous le portique de Saint-Pierre, vestibule grandiose de la basilique Vaticane, et qui serait à lui seul une église : on l'appelle le *Portique du Paradis*. A ses extrémités, je contemplais les statues équestres des deux grands empereurs qui ont si bien mérité de l'Église, des deux fondateurs et défenseurs de la souveraineté temporelle du Saint-Siége : à droite, Constantin ; à gauche, Charlemagne [2].

Le commencement de ce siècle a vu s'élever un empire qui semblait devoir renouveler les merveilles de l'empire Carlovingien, en restaurant la société chrétienne bouleversée par de nouveaux barbares. Son chef appa-

1 Par son testament, Charlemagne lègue aux pauvres le produit de la vente de sa bibliothèque et d'une partie de ses meubles; le reste fut divisé entre les vingt et une métropoles de son empire, et Rome reçut en outre une table d'argent sur laquelle était gravé le plan de Constantinople. Les *vingt et une capitales* de l'empire Carlovingien étaient : Rome, Ravenne, Milan, Frioul, Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence, Saltzbourg, Trèves, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Reims, Arles, Vienne, Tarentaise, Embrun, Bordeaux, Tours et Bourges. Il n'est pas question de Paris :

Lutèce si petite au temps de tes Césars, etc.

2 On vend dans les rues de Rome des éditions populaires des *Reali di*

rut comme un *envoyé du destin*, un nouveau Cyrus, pour relever les autels, rétablir l'ordre et les lois, et porter la gloire des Franks aussi loin que le petit-fils de Charles-Martel. Mais il ne fut pas fidèle jusqu'au bout à sa mission providentielle. Après avoir restauré en France le culte catholique, il osa persécuter l'Église universelle dans la personne de son chef; après avoir commencé comme Charlemagne, il finit comme Philippe le Bel. Si la fin de son règne eût répondu au commencement, Napoléon eût mérité d'avoir ici sa statue sous le portique de Saint-Pierre, entre Constantin et Charlemagne.

Mais la France a repris dans ces derniers temps, sous une dynastie napoléonienne, son rôle traditionnel de fille aînée de l'Église. En remettant Pie IX sur le trône de saint Pierre, elle a repris son œuvre séculaire; elle a rétabli, en 1849, ce qu'elle avait élevé, en 800, par la main de Charlemagne [1], et elle a encore le droit de ré-

Francia, le plus ancien roman de chevalerie Carlovingienne en Italie. On y lit que Charlemagne descend en ligne directe de Constantin. N'est-ce pas une très-légitime filiation au point de vue de la philosophie de l'histoire?

L'histoire, le roman et la poésie se disputent Charlemagne.

Dante a chanté le grand Charles qui a pris sous ses ailes l'Église déchirée par la dent lombarde :

E quando il dente Longobardo morse
La santa chiesa, sotto alle sue ali
Carlo Magno, vincendo, la soccorse.

Le poëte catholique a rendu un digne hommage à Charlemagne en faisant du grand empereur et de son neveu Roland deux des lumières de la croix éblouissante formée dans le Paradis par les défenseurs du Christ :

Così per Carlo magno e per Orlando
Duo ne seguì lo mio attento sguardo,
Com' occhio segue suo falcon volando.

[1] Les Français eurent l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été à

péter son vieux cri de guerre, consigné dans le préambule de sa loi Salique [1] :

VIVE LE CHRIST QUI AIME LES FRANKS!

beaucoup près assez orgueilleux, celui d'avoir constitué (humainement) l'Église catholique dans le monde, en élevant son auguste Chef au rang indispensablement dû à ses fonctions divines, et sans lequel il n'eût été qu'un patriarche de Constantinople, déplorable jouet des sultans chrétiens et des autocrates musulmans. (De Maistre, *du Pape.*)

L'histoire dira que mille ans après Charlemagne, et cinquante ans après Napoléon; mille ans après que Charlemagne eut conquis une gloire immortelle en établissant le pouvoir pontifical, et cinquante ans après que Napoléon, au comble de sa puissance et de son prestige, eut échoué en essayant de défaire l'œuvre de son prédécesseur, l'histoire dira que la France est restée fidèle à ses traditions et sourde à d'odieuses provocations. Elle dira que trente mille Français, commandés par le digne fils d'un des géants de nos grandes gloires impériales, ont quitté les rivages de la patrie pour aller rétablir à Rome, dans la personne du Pape, le droit, l'équité, l'intérêt européen et français. Elle dira ce que Pie IX lui-même a dit dans sa lettre d'actions de grâces au général Oudinot : *Le triomphe des armées françaises a été remporté sur les ennemis de la société humaine.* Oui, ce sera là l'arrêt de l'histoire, et ce sera une des plus belles gloires de la France et du dix-neuvième siècle. (Discours de M. de Montalembert.)

[1] Vivat qui Francos diligit Christus. (*In legem quam Salicam vocant præfatio.*)

LIII

ET APRÈS?

A EUGÈNE HARLÉ.

Samedi 29 janvier.

En passant par le *Monte Giordano*, et en descendant un peu, on trouve une tour et une grande horloge; elles appartiennent au beau couvent, occupé en partie par nos soldats, des PP. de l'Oratoire, des *Filippini*, institués par saint Philippe de Néri. A droite, voici l'église appelée *Santa Maria in Vallicella* (petite vallée), ou encore *Chiesa nuova*, parce qu'elle fut rebâtie par saint Philippe sur les dessins du Borromini; elle est toute resplendissante d'or, de marbres et de peintures. Il faut remarquer que j'emploie forcément les mêmes termes pour peindre ces magnifiques églises romaines; pourtant, dans leurs splendeurs, elles ont chacune leurs différences originales et leurs nuances délicates, mais la plume ne peut les rendre comme le crayon ou le pinceau.

Voici sur le pavé une épitaphe singulière et touchante :

CANTORES PONTIFICII
NE QVOS VIVOS
CONCORS MELODIA
JVNXIT
MORTVOS CORPORIS
DISCORS RESOLVTIO
DISSOLVERET
HIC VNA CONDI
VOLVERE
ANNO M. DC. XXXX.

Pierre de Cortone a peint à la voûte le miracle que fait la Madone par l'intercession de saint Philippe, en empêchant qu'un mur de l'église qui tombe n'écrase les ouvriers. Il a représenté à la coupole le Sauveur présentant à son Père les instruments de sa Passion; belle idée, bien rendue. Le maître-autel a trois tableaux de la jeunesse de Rubens, royalement détestables dans leur imitation de Michel-Ange : il ne faut voir Rubens qu'à Anvers.

Tombeaux du cardinal Baronius et du cardinal Maury.

Philippe de Néri, né à Florence en 1515, s'en vint à Rome vers l'âge de trente ans, *per poter più liberamente servire a Dio*. Il y vécut quelque temps dans la pauvreté, parce qu'il avait distribué aux pauvres tout ce qu'il avait.

Un gentilhomme florentin, Galeotto Caccia, lui avait prêté une petite chambre dans sa maison, près de Saint-Eustache; il lui donnait aussi tous les ans une mesure de grain. Philippe, plein de reconnaissance, s'occupa de l'éducation des deux fils de son hôte, dont il fit deux anges. Plus tard, associé à quelques prêtres de Saint-Jérôme de la Charité, il évangélisa les jeunes gens. On

riait de la bizarrerie de ce laïque qui se mêlait de prêcher; on se moquait de lui, et on se convertissait. Philippe se fit bientôt prêtre, et devint l'apôtre de Rome. Ce fut le Vincent de Paul de l'Italie. Il fonda l'Oratoire qui porte son nom, et inventa les *oratorio*, qui s'exécutent encore dans son église, afin de diriger vers la religion, par ces espèces d'intermèdes sacrés, composés par les meilleurs maîtres, et exécutés par les meilleurs chanteurs, le goût des Romains pour les représentations théâtrales. Ces *oratorio* sont des opéras spirituels : c'est de la prière chantée et mise en musique.

J'ai vu au couvent des Passionistes, sur le Cœlius, de curieuses gravures sur la vie de saint Philippe. On le voit, tout enfant, au grand mécontentement de son père, déchirer son arbre généalogique, ne voulant être inscrit qu'au Livre de Vie. Il joue avec les petits enfants, les met en train, et puis va prier à l'écart. Voici que devant le Panthéon il rencontre et embrasse saint François de Sales, tout jeune alors, et faisant son voyage d'Italie en gentilhomme de bonne maison. Voyez-vous Philippe passant sur la place d'Espagne près de deux femmes de vie plus que mondaine? il se bouche le nez avec son mouchoir, pour ne pas sentir la puanteur de leurs vices[1].

L'amphithéâtre rustique de Sant' Onofrio était, depuis le lundi de Pâques jusqu'à la Saint-Pierre, un but de promenade journalière pour l'aimable saint et ses compagnons. Les PP. de l'Oratoire ont conservé depuis l'habitude de ce pèlerinage à la même époque de l'année.

Le tombeau de Philippe est dans son église; sa cha-

[1] Conosceva per dono divino la purità per l'odore, che di essa a lui veniva, così il contrario per la puzza. (*Vita*, l. I.)

pelle, toute brillante d'or et de pierreries, renferme une foule d'*ex-voto* et de cœurs d'argent. La sacristie possède une statue du saint par l'Algarde; il tient un livre ouvert avec ces mots qui résument sa vie : *Viam mandatorum tuorum custodivi.* On garde là ses autographes, une partie de ses vêtements, un reliquaire qu'il reçut de saint Charles Borromée, après qu'il l'eut guéri, et enfin, ce qui m'a paru le plus curieux, on conserve le reste d'un morceau de pain laissé par Philippe à son souper, la veille de sa mort, par une dernière mortification peut-être.

Mgr Gerbet a une belle parole sur le dernier morceau de pain qu'a mangé cet homme « dont la bienfaisance, toujours subsistante à Rome, est encore la mère nourricière de tant de familles; c'est un assez bon emblème d'une charité qui ne finit pas, qu'une croûte de pain séculaire. »

Je demandai à voir la chambre de Philippe. Voici, à côté, la petite chapelle particulière où il célébrait chaque jour la messe avec une si tendre piété et une si vive émotion, que chaque fois il ne pouvait retenir ses larmes[1]. Le tableau de la chapelle est du Guide. On conserve plusieurs portraits du saint. Voici sous verre sa figure exactement moulée en cire : c'est un beau type de vieillard qui rappelle les têtes antiques des Pères de l'Église. Sa chambre est assez grande et élevée; la voûte est peinte par Pierre de Cortone. Des armoires, peintes et vitrées, renferment son grabat et sa paillasse, sa chauf-

[1] L'amour de Dieu l'oppressait quelquefois si vivement qu'il s'écriait : *Non più, Signore, che più sostenere, essendo io uomo mortale, non posso* (*Vita*, l. I.)

ferette, le *pulpito* ou chaire d'où il parlait, et son confessionnal en mauvais bois de sapin vermoulu. A travers cette grille de tôle, percée en écumoire, que de confidences reçues, et que de consolations données!

Il eut dès sa jeunesse l'art de convertir, au point que saint Ignace, qui l'aimait beaucoup, l'appelait en plaisantant *la* [illegible] qui appelle les pécheurs [1]. Une de ces conquêtes fut Giovan Battista Salviati, *cousin* [illegible]

Un [illegible] Raffaele Lapi, fut [illegible] conversion [illegible] Raffaele [illegible] Philippe dans la petite chambre [illegible] Philippe que Raffaele [illegible]

[illegible]

[1] [illegible]

chambre de Philippe, et que c'était vraiment un petit paradis : *non stanza come era, ma più tosto un paradiso terrestre gli pareva.*

C'est enfin dans cette petite chambre que se passa cette scène que j'aime à rappeler.

Un matin, le jeune Francesco Spazzara, héritier d'une noble famille, vint causer familièrement avec le Père Philippe. Le saint l'interroge avec enjouement sur ses projets d'avenir : « J'ai commencé l'étude du droit, répondit le jeune homme. — A merveille, mon ami, et après? — Je compte être bientôt reçu docteur. — Que vous êtes heureux! et après? — J'espère devenir avocat consistorial. — Et après? — Je deviendrai riche et honoré. — Et après? — J'épouserai une femme belle et riche; j'aurai de jolis enfants. — Et après? — Je jouirai d'une vieillesse longue et honorable. — Je vous accorde cent ans, et après? — Il faudra bien mourir. — Et après? — On me fera de belles funérailles, et on m'élèvera un magnifique tombeau. — Et après? — Je laisserai d'universels regrets. — Et après? — Eh bien! après, tout sera fini pour moi. — Au contraire, mon cher ami, tout commencera pour vous... Et le jugement? être absous ou condamné... une éternité de joie ou de supplices... pensez-y bien! »

Le jeune Spazzara fut tellement frappé de ces paroles et du ton avec lequel le saint les prononça, qu'il prit bientôt le monde en dégoût, et entra à l'Oratoire, où il vécut et mourut saintement.

En descendant l'escalier de la chambre de Philippe, il me semblait encore entendre retentir ce mot terrible, qui devrait suffire à lui seul pour nous faire bien vivre :

LIV

AUDIENCE ET PLUME DE PIE IX.

A ADOLPHE BAUDON.

Dimanche 30 janvier.

Nous avons reçu hier cette lettre d'audience que Mgr Borromée a eu la bonté de nous expédier très-promptement :

Si previene il signor Lafond con la sua
Consorte che Sua Santità si degnera
ammetterli all' udienza nel giorno di
Domenica 30 corrente.

Dall' anticamera pontificia
Vaticano 28 gennajo 1853
l'udienza si tiene nella galleria degli Arrazzi
alle ore 3 1/2 pomer.
Si ascende per la scala della Sagrestia
della cappella Sistina
le Signore in abito nero e velo in capo
I Signori in uniforme.

Nous avons acheté aussitôt les chapelets et les crucifix

que nous voulons faire bénir par le Saint-Père, chez Luigi Freschi, Via Condotti, et près de la Minerve chez la Rosa, la celèbre *coronara* [1]. Elle est Française, et sa petite boutique est toujours encombrée; elle en perd parfois la tête : prêtres de toutes nations, moines de toutes couleurs, militaires de tous grades, y affluent. La Rosa est la providence à Rome du soldat français; elle lui fournit les petits chapelets qu'il envoie à sa famille; elle se charge de les faire bénir; elle écrit ses lettres et fait ses commissions. C'est une puissance que la Rosa; elle sait tout ce qui se passe dans la sphère religieuse de Rome; elle nous conte des histoires intéressantes, entre autres les aventures de Fra Antonio, le jeune novice dont j'ai fait la connaissance à Sainte-Sabine.

Aujourd'hui, dimanche 30 janvier, ce sera une date mémorable pour moi. Il fait une belle journée d'hiver, douce et pure comme un jour de printemps et de première communion; le temps est en harmonie avec les sentiments de mon âme. Le soleil brille aussi en moi-même. Nous allons à la grand'messe à notre cher Gesu. Je suis heureux que ce jour de notre audience chez le Saint-Père soit un dimanche, afin de me préparer par la prière et le recueillement à cet acte important de ma vie. Bon sermon du P. Franco; comparaison ingénieuse et charmante : Moïse, sauvé des eaux, est l'image de l'humanité déchue et condamnée à périr par le péché d'Adam; mais l'Église de Jésus-Christ, semblable à la jeune princesse fille de Pharaon, nous sauve du naufrage éternel, et nous donne à nourrir à nos parents naturels,

[1] En italien le chapelet s'appelle une couronne, *corona*, d'où le nom de *coronara*, fabricante de chapelets.

mais en leur recommandant de nous élever comme des enfants à elle, c'est-à-dire chrétiennement : *Accipe puerum et nutri mihi.* Comparaison heureuse, en harmonie pour moi avec ce jour où je vais voir face à face le Père commun des chrétiens.

Nous allons en voiture nous promener jusqu'au Ponte-Molle, en revenant par le Pincio, où nous laissons la *creaturina;* nous rentrons à deux heures pour nous habiller. On sait le costume officiel : les hommes en uniforme, ou en noir et blanc; les femmes en robe noire, avec un voile noir sur les cheveux; tenue charmante, pleine de grâce et de décence; les femmes ne paraissent jamais que voilées devant le Souverain-Pontife, selon la recommandation que faisait saint Paul aux premières chrétiennes [1]. Tandis que notre ami A., arrivé ce jour même, va s'agenouiller devant la Confession de saint Pierre, nous allons paraître devant le deux cent-cinquante-neuvième successeur du Prince des Apôtres. Nous montons, le

[1] Si une femme ne se voile point, qu'elle ait les cheveux coupés.....; pour l'homme, il ne doit point se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme.....; l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme l'a été pour l'homme; c'est pourquoi la femme doit, à cause des anges, porter sur sa tête la marque de sa dépendance... Convient-il qu'une femme prie Dieu sans être voilée? La nature même ne vous apprend-elle pas qu'il serait honteux à un homme d'orner avec soin sa chevelure, et qu'il est au contraire glorieux à une femme de soigner la sienne, parce que les cheveux lui ont été donnés comme un voile! (Ire aux Corinthiens, XI, 6-15.) Sainte Mélanie, mandée par l'impératrice Verina, fut avertie qu'une loi de l'empire défendait de paraître à la cour autrement que la tête découverte; la sainte n'en eut cure et déclara ne pas vouloir sacrifier à des modes tyranniques, mais préférer suivre la loi de saint Paul, *nihil curans, velata accessit, non tyrannorum mores, sed Pauli legem maxime dicens oportere conservare* (Surius). A Rome, les femmes du peuple, ordinairement la tête nue, ne manquent jamais, quand elles entrent dans une église, de se mettre un voile, un châle ou un mouchoir sur les cheveux.

cœur palpitant, le grand escalier du Vatican : un serviteur pontifical en livrée de soie rouge, à la vue de notre lettre d'audience, nous fait prendre l'escalier de la sacristie de la chapelle Sixtine, qui nous mène à la dernière salle de la Pinacothèque, remarquable par l'or de son plafond, au centre duquel s'épanouissent les armes du Saint-Père. C'est aujourd'hui la salle d'attente. Plusieurs personnes s'y trouvaient déjà, entre autres une chanoinesse de Bavière et un officier français, avec sa femme et son enfant. Un large *brasero* de cuivre, plein de cendre chaude et de charbons allumés, était posé au milieu de la salle pour réchauffer les septentrionaux frileux.

En attendant notre tour, nous nous promenons en revoyant avec plaisir les tableaux de cette salle, qui sont déjà pour nous de vieilles connaissances. C'est là que se trouvent les beaux Pérugin, la Résurrection de la sainte Vierge entourée de quatre saints, et surtout le *Presepe della Spineta*, chef-d'œuvre collectif de cette glorieuse trinité de l'art chrétien qui s'appelle Pérugin, Raphaël et Pinturicchio.

Voici un charmant petit tableau carré-long de Raphaël, appelé les *Mystères :* trois sujets séparés par des lignes d'architecture; l'Ange de l'Annonciation est ravissant; il marche, mais,

Même quand l'ange marche, on sent qu'il a des ailes.

L'Adoration des Mages et la Présentation au Temple offrent de délicieuses petites figures dignes de Frà Angelico par le sentiment, et qui lui sont supérieures par l'exécution.

N'est-ce pas une heureuse idée de nous faire attendre l'audience du Saint-Père devant ces chefs-d'œuvre inspirés par la Foi, et qui rappellent que le palais des Papes est aussi le palais des arts? Il y a là encore une curieuse fresque transportée sur toile; elle ornait un mur de la Bibliothèque Vaticane, et représente au vif Sixte IV donnant audience à Platina, qu'il vient de nommer bibliothécaire du Vatican. C'est une œuvre du quinzième siècle, de Melazzo de Forli.

A quatre heures moins vingt minutes, la réception commença. Les quelques personnes arrivées avant nous passèrent les premières; un huissier venait les appeler par leur nom les unes après les autres. Mgr Borromée avait eu soin de nous faire admettre à une audience où il y avait peu de monde, et où nous étions sûrs d'être reçus tous deux seuls par le Saint-Père. Un camerier vint prendre dans un plateau nos chapelets pour les présenter à la bénédiction du Pape.

A quatre heures dix minutes on nous appela. Pourquoi aurais-je honte de dire que j'étais très-ému? L'huissier nous mène dans la galerie des Arazzi, où nous attendons quelques minutes, et où nous trouvons pour nous entretenir le jeune *monsignor cameriere* de service, qui était ce jour-là Mgr le prince de Hohenlohe, tout jeune homme, rose et blond et fort timide : c'est, je crois, le neveu du célèbre thaumaturge qui justifiait la brûlante devise de sa maison : *Ex flammis orior.*

Tout à coup la clochette du Saint-Père se fait entendre; la chanoinesse, qui nous avait précédés, sort précipitamment. On nous fait entrer dans une très-grande et très-longue salle dont les fenêtres donnent sur Saint-

Pierre, vers l'abside de la basilique : c'est ici où le Pape reçoit les femmes; quand les hommes sont seuls, ils sont reçus dans les appartements particuliers du Saint-Père.

En entrant dans cette salle, très-simple et très-longue, j'eus comme un éblouissement en apercevant au fond une vision toute blanche et toute rayonnante. C'était Pie IX. Le Pape est toujours vêtu de blanc. « Le symbole candide de la lumière, de la joie, de la paix de Dieu est son vêtement habituel, parce que le Souverain-Pontife est, comme tel, le type le plus élevé de l'humanité affranchie et relevée par le Christ [1]. »

Selon le cérémonial, nous faisons, les mains dégantées, les trois génuflexions, à la porte, au milieu de la salle, et en approchant du Saint-Père.

Pie IX était là, seul devant nous, debout près d'un fauteuil, la main appuyée sur une table où se dressait un grand crucifix d'ivoire. Il nous fit signe d'avancer. Nous voici devant le *serviteur des serviteurs de Dieu*, humble titre pris par saint Grégoire et conservé par ses successeurs. Il nous restait à nous agenouiller [2], et à lui baiser le pied; signe oriental de vénération et de respect

[1] Mgr Gerbet. Il fait remarquer l'ingénieuse gradation de nuances qui se montre dans le costume ecclésiastique : le noir, c'est l'habit de travail et de pénitence, c'est l'habit ordinaire du prêtre; le rouge, couleur du sang, du martyre et de la gloire, intervient pour former le violet des évêques, et il paraît sans mélange sur la robe des cardinaux.

[2] Quand Pie IX fit sa rentrée à Rome, quelques-uns voulurent lui persuader que les Français ne le recevraient pas avec tout le respect qui lui est dû, et qu'ils ne consentiraient jamais à plier le genou devant lui. — Vous croyez, répondit le Pape, eh bien! je les bénirai debout, et j'espère que la bénédiction de Dieu n'en produira pas moins son effet. Pie IX a pu voir depuis si les soldats français savaient plier *volontairement* le genou devant le vicaire du Christ *qui aime les Franks*.

filial qu'on remarque dans la Bible et dans Homère au temps des patriarches et des rois d'Orient, et qu'on retrouve aux catacombes. « Les Papes trouvèrent un moyen humblement ingénieux d'atténuer l'hommage qui leur était rendu; ils firent tracer ou broder une croix sur le haut de leur chaussure, afin de rendre à ce signe sacré le baiser des fidèles [1]. »

Nous nous mettons à genoux pour baiser la mule rouge ornée d'une croix d'or, mais le Saint-Père ne nous en laissa pas le temps; il nous releva avec une gracieuse bonté, et il nous donna seulement sa main à baiser. Pie IX ne voulut pas de cet hommage que nous aurions été heureux de lui rendre [2].

En me voyant ainsi devant le deux cent cinquante-neuvième sucesseur de saint Pierre, le Pontife immortel, le Vicaire de Jésus-Christ, le Vice-Dieu de l'humanité, le père de deux cent millions de catholiques, le chef suprême de tous les chrétiens, même de ceux qui le renient, je fus saisi d'un trouble divin que je n'aurais pas éprouvé devant tout autre souverain temporel. Je balbu-

[1] Mgr Gerbet ajoute : « Cette partie de l'*orgueilleux* cérémonial du Vatican paraît dater de l'époque où une grotte souterraine, taillée dans le tuf, a été bien souvent le palais des Papes, c'était l'étiquette des catacombes. »

Il faut remarquer aussi que le Pape, étant le *Père* de l'Orient comme de l'Occident, a dû conserver quelques-uns des usages de cette partie de ses états spirituels. Le siége *gestatoire* est, comme le baisement du pied, dans les mœurs orientales. L'Orient, berceau du monde et du Christianisme avait droit à la conservation de quelques-unes de ses antiques coutumes.

[2] Non, quand je ne croirais pas, quand jamais un rayon de la grâce divine n'eût illuminé mon entendement, je baiserais encore avec respect les pieds de cet homme qui, dans une chair fragile et dans une âme accessible à toutes les tentations, a maintenu si sacrée la dignité de mon espèce, et fait prévaloir depuis dix-huit cents ans l'esprit sur la force. (Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siége.*)

tiais, je ne savais plus comment appeler Pie IX : fallait-il lui dire *mon Pape*, c'est-à-dire *mon Père*, comme lui disaient nos soldats [1]? J'étais tenté de l'appeler, non pas Votre Majesté, non pas même Votre Paternité, ni Votre Sainteté, mais Votre Éternité.

Pie IX sourit de mon respectueux embarras, et le fit bientôt cesser par ses manières si vraiment paternelles. Je finis par me trouver devant lui comme un fils devant son père. Sa Sainteté nous interrogea affectueusement sur notre pays et notre famille; Elle nous parla avec tant de grâce de notre petit enfant, que nous regrettions de ne pas lui avoir amené la *créaturina*. Le vicaire du Christ aime à *laisser venir à lui les petits enfants*. Le Saint-Père nous parla de la France, qu'il aime, et pour laquelle, nous dit-il, je prie chaque jour; enfin il daigna nous accorder les grâces que nous lui demandions, et il nous dit de ces choses ineffables qu'il faut garder dans son cœur en répétant avec Dante :

> Parlando cose, che il tacere è bello,
> Sì com' era il parlar colà dov' era.

Le Pape entend bien le francais, et le parle assez faci-

[1] *Pape* vient du mot grec πάππας; c'est, dit Henri Étienne dans son *Dictionnaire*, le mot dont se servent, en parlant à leur père, les petits enfants. C'est notre mot enfantin *papa*. Ce terme créé par la bouche de l'enfance a été imposé par elle au langage des vieillards; c'est le plus beau nom qu'on puisse donner au Souverain-Pontife. Il y a longtemps que les conciles d'Afrique l'ont appelé le *père des pères, Pater patrum*. Ne doit-il pas tenir lieu de père à tous les hommes? Le titre de Votre Sainteté, qu'on donne au Pape, ne veut pas dire qu'il soit déjà par lui-même un saint parce qu'il porte la triple couronne, mais parce que son ministère est *saint* par excellence, ayant pour objet le salut de toute l'humanité.

lement, en y mêlant quelques italianismes. Sa voix est douce et grave, et résonne harmonieusement dans le cœur de ceux qui l'entendent.

Pie IX a soixante-deux ans; sa taille élevée s'est épaissie depuis quelques années; sa tête est vaste et carrée, son front large, ses cheveux courts et blanchissants; sa lèvre inférieure est légèrement fendue; il penche un peu la tête à droite; son sourire est plein de grâce; ses yeux illuminent toute sa figure qui respire l'intelligence, la franchise [1] et la bonté. Oui, ce qui domine en lui, c'est une ineffable douceur dont toute sa personne resplendit. Il semble que ce soit pour lui que l'Evangile ait dit : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* C'est bien là ce Pape en qui, selon l'expression de Mgr Gerbet, Dieu a couronné avec la tiare le génie de la bonté [2]. Un officier français, dont nous avons fait la connaissance à Rome, et qui n'est pas suspect de bigotisme, nous disait dernièrement, dans son langage mili-

[1] Pie IX a dit un jour que « si la sincérité disparaissait du monde, elle devrait se réfugier dans le cœur d'un Pape. »

[2] L'abbé Graziosi, professeur de Pie IX, disait de lui dans sa jeunesse : Il y a dans sa poitrine le cœur d'un Pape. Lorsqu'il servait encore dans la garde noble, il était connu par sa charité. A peine entré dans les ordres, il s'associa à l'œuvre du brave maçon Giovanni Borghi, qui fondait un hospice pour les petits orphelins, qui l'appelaient du nom de père, *Tata,* de là le nom de *Tata Giovanni* donné à cet hospice qui eut pour premier directeur l'abbé Mastaï. Devenu Pape, il put donner l'essor à son intarissable bonté. Il réduisit au strict nécessaire les dépenses de sa maison, et régla ainsi sa journée : levé de très-grand matin, il passe une heure en prière, dit sa messe et travaille jusqu'à une heure de l'après-midi; alors il dine et se promène une heure à pied, à cheval ou en voiture, après quoi il donne ses audiences jusqu'à cinq heures; ensuite il passe une heure devant le Saint Sacrement, tantôt dans une chapelle, tantôt dans une autre, souvent dans quelque communauté ou établissement public où il arrive sans se faire annoncer; puis il se remet au travail jusqu'à onze heures, où il se couche après une légère collation.

taire : « Ça fait du bien, rien que de voir cette figure-là ; c'est un baume au cœur. Quand on sort de voir le Pape, on emporte du calme et de la joie pour le reste de la journée. »

Tel nous apparut Pie IX. Son adorable bonté est, pour ainsi dire, plus maternelle encore que paternelle ; chef aussi d'un *céleste empire*, il faudrait pouvoir l'appeler, dans nos langues d'Europe, de ce seul mot avec lequel la Chine salue son empereur, et qui signifie qu'il est à la fois le *père et la mère* de son peuple.

Au moment de nous retirer, je présentai à Sa Sainteté nos demandes d'indulgences qu'Elle daigna accueillir, et qu'Elle me rendit signées de son nom. J'eus alors la hardiesse de lui dire :

« Très-Saint-Père, oserai-je demander à Votre Sainteté la permission de prendre la plume dont Elle vient de se servir, et de l'emporter comme un dernier souvenir de cet heureux jour ? »

Le Pape parut un peu étonné de ma demande ; puis il sourit et me dit : « Prenez-la, puisque vous la désirez. »

Je m'empare de la précieuse plume ; nous nous agenouillons, Pie IX nous bénit, et nous donne à baiser l'anneau du Pêcheur ; puis nous nous retirons, en faisant les trois génuflexions et marchant à reculons.

« Bravo ! s'écriait à ce sujet un brave officier de notre armée, j'aime à aller à l'audience du Pape comme à la bataille, toujours en avant, et sans jamais tourner le dos, même en battant en retraite ! »

Nous allons retrouver dans Saint-Pierre notre ami A., à qui je montre triomphalement la plume de Pie IX,

que je ne donnerais pas pour celle de Napoléon [1]. Le Pape est mon seul légitime, véritable et bien-aimé Souverain de *fait* et de *droit*. C'est le seul prince pour lequel je verserais mon sang sans réticence et sans regret. Qu'on ne me parle pas ici de *souverain étranger!* Sans doute, comme prince temporel, le Pape est étranger hors de ses États; « mais comme Souverain-Pontife, disait de Maistre, il n'est étranger nulle part dans le monde catholique, pas plus que le roi de France ne l'est à Lyon ou à Bordeaux. »

D'ailleurs, je viens de découvrir que Pie IX est d'origine française. Il est né le 13 mai 1792, à Sinigaglia dans les États romains; or, Sinigaglia, comme l'indique son nom latin *Sena Gallia* ou *Seno-Galliensis*, fut fondée par une colonie de Gaulois Sénonais, par des Français de la Seine. Pie IX est donc en quelque sorte Parisien d'origine.

Vous avez sans doute entendu dire que le Pape a servi dans l'armée française. Voici ce qu'on m'a dit à ce sujet : Napoléon avait réuni les États romains à ce brillant mais fragile édifice appelé l'Empire français. En 1811, il créa les *gardes d'honneur*. Le jeune comte Giovanni Mastaï-Ferretti, âgé de dix-neuf ans, fut inscrit sur les cadres de ces troupes d'élite, espèce d'otages que Napoléon exigeait des grandes familles italiennes. Le futur Pape servit, dit-on, deux ans dans le premier escadron

[1] C'est à cette occasion que l'auteur de ce livre s'est composé la devise qui est gravée sur le titre de son ouvrage : elle a pour *corps* une plume appuyée sur une croix formée de huit L, lettre initiale de son nom; pour *âme* : PIVS P. P. IX DEDIT PRO FIDE; l'auteur ayant pris dès lors la résolution de ne jamais plus se servir d'une plume que pour l'Église et la Patrie, la France et Rome.

du premier régiment, composé en grande partie de Français des départements du Nord.

Pie IX aurait donc servi la France. La France l'a servi à son tour. Le Saint-Père aime notre patrie d'un amour tout particulier. « C'est le plus beau diamant de ma tiare, » disait-il un jour. *La Francia è il più bel diamante del mio triregno*. Puisse notre patrie mériter toujours ce titre ! A peine couronné, Pie IX devint si populaire en France, que son nom fut le bouclier de la religion en 1848, et que c'est à lui que Paris doit peut-être d'avoir vu respecter ses églises et ses prêtres. On raconte que Pie IX s'était un jour écrié : « *Oh! se la Francia sapesse, se la Francia volesse!* Eh bien! la France a *su*, elle a *voulu*, et elle a rétabli Pie IX sur le trône de saint Pierre.

Le jour où il est donné au pèlerin roméen de voir le Pape, est le couronnement de son voyage; il lui semble qu'il a gravi tout l'édifice vivant du Christianisme, et qu'il est au sommet d'où il voit le plus haut possible dans ce monde et dans l'autre. Il a touché du doigt le fait le plus anciennement établi sur la terre. Il y a un Pape à Rome comme il y en avait un sous Néron [1], comme il y en aura un à la fin des temps. Le voyageur est heureux de pouvoir se dire : Enfin, j'ai vu les deux monuments les plus vénérables et les plus éternels du monde : une Ville et un Homme, c'est Rome et le Pape [2] !

[1] Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon, pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Flavien. (L'anglican Macauley.)

[2] Ce qui ne dure pas demandera toujours compte à ce qui dure d'une

Et quand le Pape est Pie IX, c'est un bonheur de plus de voir ce Roi-Père qui unit sur sa tête vénérée la majesté du temps à celle de l'éternité.

En voyant Pie IX, il me semblait voir un de ces Papes martyrs des premiers siècles ; il fut le martyr de sa bonté et de ses généreuses intentions [1]. Comme Celui dont il est le représentant sur la terre, il a passé par toutes les vicissitudes du triomphe et de la douleur ; enivré d'ovations populaires, assiégé dans son palais, fugitif, exilé, il a entendu tour à tour, à l'exemple de son divin Maître, l'*Hosannah* et le *Tolle! Crucifige!* On lui a fait porter une croix pesante, et il a pu dire à son peuple ingrat, par la bouche de Jérémie : *Popule mi, quid feci tibi?* « Je veux peindre Pie IX d'un seul trait, s'écrie un écrivain espagnol : *c'est le meilleur cœur dans la pire époque* [2]. »

L'histoire dira que Pie IX, par ses concessions spon-

foule de choses auxquelles la meilleure réponse sera de continuer à durer. (Lacordaire.)

[1] A la veille de l'orage qui allait se lever sur la France et sur l'Europe, et qui ne menaçait pas moins l'Église que les sociétés politiques et civiles, cet avisé Pilote, visiblement suscité par Jésus-Christ pour faire franchir à la barque sacrée un des écueils les plus dangereux qu'elle devait rencontrer sur son passage à travers les siècles, a pris hardiment les devants en allant à la rencontre de la démocratie, comme saint Léon fut autrefois à la rencontre d'Attila. Par là il a obtenu deux résultats mémorables, qui ont influé et qui influeront hautement sur la crise que nous traversons : il a accrédité la religion aux yeux de la bonne démocratie, et il a discrédité la mauvaise démocratie aux yeux de l'opinion..... En France, la société a été sauvée et retenue sur le penchant des abîmes par un seul lien, celui du respect de la religion et de ses ministres, sur la garantie de Pie IX. (A. Nicolas, *Études philosophiques sur le Christianisme.*)

[2] Le docteur don Juan Gonzalez dans son livre intitulé : *El Papa en todos los tiempos y especialmente en el siglo XIX.*

tanées, avait enlevé tout prétexte plausible aux révolutions, mais que sa généreuse confiance fut indignement trahie, et que ce sont les révolutionnaires qui ont empêché et qui empêchent encore que ce siècle soit le *siècle de Pie IX*.

Mais qu'importe au fond à l'Eglise, à qui son Fondateur suprême a promis qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles! La Papauté n'a jamais rien craint pour elle-même, ni de la part des persécuteurs, parce qu'ils s'appelaient Néron; ni des apostats, parce qu'ils se nommaient l'empereur Julien; ni des hérésiarques, sous le nom d'Arius et de Luther; ni des écrivains, comme Voltaire; ni des révolutionnaires, comme ceux de 93; ni des socialistes déguisés sous le nom de Mazzini.

Comme Moïse, Pie IX, chef du nouveau peuple de Dieu, a disparu un instant de Rome pendant la tempête révolutionnaire qui grondait autour du Sinaï chrétien; mais bientôt l'univers le vit reparaître porté dans les bras de la France, et tenant toujours les tables de la Loi, debout sur la colline prédestinée du Vatican [1].

Si Pie IX a été trahi dans les améliorations temporelles qu'il méditait [2], il n'en est pas de même pour les intérêts

[1] Dès les premiers jours du monde, il y a eu dans le monde une lumière divine, une charité divine, une autorité divine, une société divine. Des champs primitifs de l'Eden au sommet de l'Ararat, de l'Ararat au rocher du Sinaï, du Sinaï à la montagne de Sion et du Calvaire, du Calvaire à la colline du Vatican, jamais Dieu n'a cessé d'agir et d'être présent sur la terre. (Lacordaire, *Oraison funèbre d'O'Connell.*)

[2] On lui attribue ce mot charmant pendant son exil : Le malheur est ici-bas l'épine de la fleur éternelle qui s'épanouit pour nous dans le ciel, *la sventura quaggiù è la spina del fiore eterno che si apre per noi nel cielo.*

spirituels que Dieu lui a confiés. Trop souvent on considère uniquement le Saint-Père comme souverain des États-Romains; on oublie qu'il est surtout et avant tout le chef de la Chrétienté tout entière, et qu'il porte sur ses épaules le globe catholique. C'est là, dans cette sphère religieuse si étendue et si diverse, qu'il faut voir Pie IX déployer librement son action réparatrice; des faits éclatants l'ont révélée en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et dans le Nouveau-Monde. Presque partout on voit les signes d'une renaissance catholique et d'un retour à l'obéissance volontaire et spontanée envers le Saint-Siége. Ce sera la gloire de Pie IX d'avoir fait reprendre à Rome et à la Papauté la place et l'influence qu'elles doivent avoir dans l'univers chrétien. C'est lui qui a fait tomber cette barrière de préventions qui s'était peu à peu élevée entre le Saint-Siége et le monde européen, semblable, dit un écrivain catholique, à ce rempart de montagnes qui sépare l'Italie du reste de l'Europe. Aujourd'hui, le monde entier va à Rome plus aisément; le progrès matériel lui a préparé des chemins plus libres et plus faciles: il en est de même du progrès moral de l'Idée catholique; les routes s'ouvrent partout aux pas comme aux pensées des voyageurs; un besoin général d'unité et de fixité, un *retour au Pape,* pousse les esprits et les cœurs vers Rome, tout chemin y mène ou y ramène. Le Gallicanisme et le Joséphisme franchissent chaque jour les monts, l'Ultramontanisme devient un mot de plus en plus inutile, et, mieux que Louis XIV s'écriant: Il n'y a plus de Pyrénées, Pie IX peut dire : *Il n'y a plus d'Alpes* entre le Père et les enfants!

LV

LE GESU.

A ACHILLE ALBITÈS.

Lundi 31 janvier.

On comprend à Rome sous le nom du Gesu, l'église des Jésuites et leur maison professe, qui y est annexée. C'est le chef-lieu de l'Ordre et la résidence de son général. L'église, un des meilleurs ouvrages de Vignole, est d'une richesse monumentale; nous y allons souvent à la grand'messe du dimanche. C'est l'église de Rome la mieux tenue, la seule qui ait des chaises, celle où les offices sont les plus beaux, où la musique est la meilleure; les orgues, suspendues en divers endroits, se répondent et font un bel effet. La chapelle de Saint-Ignace, sur les dessins du P. Pozzi, est éblouissante de marbres, d'agates, de cristaux de roche, de pierres précieuses et de bronzes dorés; le globe de lapis-lazzuli que tient le Père Éternel est le plus gros que l'on connaisse. Deux

petit tableau où sont inscrites les diverses occupations qui peuvent appeler le Jésuite hors de chez lui. Quand il sort, il fixe une cheville de bois à l'endroit nécessaire, ce qui indique de suite au visiteur où est le Père qu'il demande, et s'il doit l'attendre plus ou moins longtemps :

Chiesa o sagristia.
P. P. assistenti.
Infermeria.
Barberia.
Torno presto.
E occupato.
E fuor di casa, etc.

J'ai remarqué aujourd'hui dans un couloir de vieilles gravures très-curieuses qui représentent quelques traits de la vie de saint Ignace, entre autres celui-ci, que je n'ai vu consigné dans aucune histoire de ce saint : Sa mère étant sur le point de le mettre au monde, voulut, dans sa dévotion à la sainte Vierge, accoucher comme elle sur la paille, dans une étable de son château de Loyola.

Le grand corridor du Gesù, au premier étage, est couvert de haut en bas de fresques dont les sujets sont tirés de l'histoire de saint Ignace. Le peintre est le P. Pozzi, qui y a fait preuve de son habileté ordinaire en perspective. Des vitraux de couleurs et des arabesques d'anges et de fleurs font dans ce corridor une gracieuse décoration ; au centre s'élève un petit escalier de quatre marches qui mène à la porte en bois doré de la cellule de saint Ignace, transformée en chapelle ; sa fenêtre aux grillages dorés donne sur le corridor. On lit sur la porte :

QVESTA È LA PORTA CHE IL S. P.
IGNAZIO APRIVA E SERRAVA IN QVESTA SVA
ABITAZIONE.

Quand, il y a deux siècles, les Jésuites ont rebâti leur maison, ils ont respecté la cellule de leur fondateur; seulement, la fenêtre, au lieu de donner comme jadis dans le jardin, donne sur le corridor.

Le P. de Villefort m'en ouvre la porte : c'est la même que du temps d'Ignace, mais elle a été dorée; celle de l'autre chambre et les volets sont restés tels quels, en bois grossier, sans peinture. On entre dans une petite antichambre; à droite est la cellule où le saint est mort, elle est changée en chapelle; on y voit la place de son lit. Dans la deuxième chambrette, je restai longtemps en contemplation devant un magnifique portrait d'Ignace donné par sa famille aux Jésuites après sa mort; c'est donc un vrai portrait de famille, authentique. Le peintre espagnol, qui a eu le tort de ne pas signer son œuvre, a peint don Ignacio armé de pied en cap, et très-jeune : ce fut sans doute quand il partit, jeune *caballero*, pour ce siége de Pampelune d'où il revint soldat du Dieu des armées, que ses parents voulurent le faire peindre pour garder son portrait dans leur vieux manoir de Loyola. Il est représenté à mi-corps, revêtu d'une armure complète; sa tête seule est sans casque; elle est découverte, sa noble tête, comme pour nous laisser voir ses cheveux noirs et courts, son large front brun, son nez d'aigle, ses yeûx de lion, pleins d'une inflexible volonté; il est très-jeune, sans barbe, avec les moustaches naissantes. C'est un très-bon tableau de l'école espagnole. Ignace

tient à la main sa lance; derrière lui, sur un pilier de la salle, on a peint son écusson et ses armoiries.

C'est depuis sa mort qu'un autre pinceau a tracé sur sa cuirasse la devise que ce nouveau général a donnée à son armée : I. H. S. [1].

N'est-ce pas une grande preuve du gouvernement secret de la Providence, que, dès qu'il y a recrudescence de mal, il y a redoublement de bien; que partout où abondent les méchants, surabondent les bons? Sans cela, l'équilibre du monde serait rompu.

Dieu tient ses saints en réserve, et, à chaque nouvelle persécution, il donne à son Église un nouveau défenseur. Ainsi, tandis que Pélagè, l'ennemi de la grâce, naît en Angleterre, saint Augustin, le docteur de la grâce, naissait le même jour en Afrique. Ainsi, tandis que Luther détruisait le Christianisme au Nord, un champion de l'Église apparaissait au Midi. La France fut la cause indirecte de la conversion d'Ignace.

En 1521, François Ier, qui voulait reconquérir la Navarre, envoya une armée assiéger Pampelune. Cette ville n'était défendue que par une poignée d'Espagnols commandés par un gentilhomme du pays nommé don Ignacio de Loyola; jeune, beau, brave, spirituel, il s'était distingué avec ses sept frères dans l'armée espagnole,

[1] Ce fameux monogramme, qu'on a voulu traduire par *Jesu humilis societas*, était connu longtemps avant Ignace; il est composé des deux premières lettres du nom de Jésus et de la dernière lettre, en caractères grecs. On le trouve sur les monnaies des derniers empereurs de Constantinople : IHS . XPS . NIKA . *Jésus-Christ a vaincu*. Dans les derniers siècles on a conservé ce monogramme ou plutôt ces sigles, en adoptant les caractères latins qu'ils représentent, et on les traduit par *Jesus hominum Salvator*. (M. l'abbé Crosnier, *Iconographie chrétienne*.)

sous les ordres de son parent Don Antonio Manrique, duc de Najare et grand d'Espagne.

Don Ignacio défendit Pampelune avec la vaillance d'un Cid; mais il fut grièvement blessé sur la brèche: à cette vue les Espagnols perdent tout espoir, et se rendent à discrétion. Les Français, admirant la valeur de Don Ignacio, ne voulurent pas le garder prisonnier, et le laissèrent partir en litière pour se rendre chez son père au château de Loyola. Là, dans l'état d'inaction forcée où l'a réduit sa blessure, cherchant un aliment à cette soif de gloire à qui la réalité ne suffit plus, il demande pour se distraire des romans de chevalerie alors fort à la mode en Espagne. Cervantès n'avait pas encore publié sa satire immortelle. Ces livres ne se trouvent pas dans le manoir paternel d'Ignace; on lui apporte en place la Vie des Saints, ce poëme épique du Christianisme. Cette lecture, poursuivie le jour et la nuit, le remplit d'enthousiasme. Son âme en est touchée et convertie : c'en est fait, et sa résolution est prise. A peine guéri, il quitte furtivement le château de ses pères, il renonce à toutes les espérances de la terre. Il aimait une noble dame de la cour de Castille : d'un seul effort de sa volonté, il anéantit ses rêves d'amour, comme il avait fait pour ses rêves de gloire. Il roule dans sa tête un vaste projet; mais, avant tout, il cherche une solitude pour converser avec Dieu; la grotte de Manrèze s'offre à lui comme ces retraites des prophètes de la Bible. Là, il consume dans le feu de la pénitence toutes les faiblesses du monde et du péché; là, il devient un homme nouveau, et, selon l'expression de Bourdaloue, il cesse d'être ce qu'il était pour devenir tout ce que Dieu voulait qu'il devînt. C'est de là que,

jetant les yeux sur la scène agitée du monde, il vit partout l'Église attaquée; alors il résolut dans son cœur de la défendre en vrai soldat, en lui créant une milice obéissante et disciplinée, une chevalerie de l'Évangile. Mais comment exécutera-t-il ce projet? Il ne connaît que la guerre et la cour, il n'a nulle teinture des lettres; à peine sait-il signer son nom, comme un vrai gentilhomme du moyen âge. Rien ne le rebute. A trente ans, il se met à l'école avec les petits enfants; puis, peu à peu, il monte par degrés jusqu'à la théologie; il veut se former à la milice du ciel avec plus de zèle encore qu'il ne s'est signalé dans la milice de la terre; il veut acquérir la science du salut autant qu'il possédait la science des armes. Il vient à Paris faire sa philosophie à ce même collége de Montaigu d'où sortait Calvin. Il est accompagné de quelques jeunes Espagnols, parmi lesquels est celui qui sera un jour saint François-Xavier; il fonde avec ses camarades une société pour la défense et la propagation de la foi, et fait ses premiers vœux à Notre-Dame de Montmartre, le *Mont des Martyrs* [1], présage significatif des nombreux martyrs que comptera sa Compagnie.

Ce petit appartement du Gesù renferme aussi des souvenirs des premiers compagnons d'Ignace, saint

[1] Il se retirait souvent près de Montmartre dans une carrière de plâtre, qui fut son Manrèze parisien. Ceux qui ne le connaissaient pas le désignaient ainsi : c'est cet homme qui a toujours les yeux au ciel. Il répétait souvent : *Quam sordet tellus dum cœlum aspicio!* que la terre me paraît misérable quand je regarde le ciel! Ne pouvant arrêter un de ses camarades entraîné aux environs de Paris dans une liaison criminelle, Ignace va un jour d'hiver l'attendre sur le chemin où il devait passer pour se rendre auprès de l'objet de son amour, et là il attend son ami, plongé

François-Xavier et saint François Borgia. Don Francisco de Xavier, gentilhomme de Navarre, comme Ignace, son compagnon d'études à Paris, et un des premiers entrés dans la compagnie, alla combattre l'idolâtrie au-delà des mers. Il fut l'apôtre des missions, le Vasco de Gama de l'Évangile, le pacifique conquérant des Indes et du Japon [1]. Le P. de Villefort me fait voir et toucher un des trophées de ce glorieux général : c'est le parasol, fait d'écorce d'arbre tressée et ornée de dessins en or, que portait François lorsqu'il fut admis à l'audience solennelle de Fucarondono, empereur du Japon.

Cette chambre et les corridors du Gesù renferment une foule d'autres portraits de ces apôtres dont le monde a oublié les noms. « Quelle maison royale, remarque Mgr Gerbet, aurait une galerie de portraits de famille aussi illustres, si la renommée se mesurait toujours sur l'étendue du dévouement? »

Arrêtons-nous devant le portrait de saint François Borgia. Je ne connais rien de plus dramatique que la conversion de ce gentilhomme castillan.

Le jeune Don Francisco de Borgia, alors marquis de Lombay, qui devint bientôt duc héréditaire de Gandie, fut chargé par Charles-Quint d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure l'impératrice Doña Isabel, dont il

jusqu'aux épaules dans un étang à demi glacé. A la vue de cet étrange spectacle, le jeune insensé s'arrête, embrasse Ignace, lui jure de renoncer à sa fatale passion, et, ce qui plus est, lui tint parole.

[1] Les *Lusiades* du Camoens n'ont rien de plus épique que la vie merveilleuse de Xavier. Le grand Condé, qui s'y connaissait, jugeait ainsi militairement ces deux héros du Christ : « Ignace, c'est César qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raisons ; Xavier, c'est Alexandre, que son courage emporte quelquefois. »

avait été le grand écuyer. En déposant dans le caveau de la chapelle royale de Grenade sa noble et belle souveraine, le marquis de Lombay ne put la reconnaître, tant la mort l'avait déjà défigurée, et il se prit à dire dans son cœur : Qu'est donc devenue, ô sacrée majesté, la grâce joyeuse et la beauté de votre visage ? êtes-vous donc ici cette Doña Isabel, mon impératrice et ma señora ? Alors Dieu lui donna un tel coup au cœur qu'il s'y fit une révolution aussi grande que celle que la mort venait d'opérer sur le corps de l'impératrice. Et il se mit à répéter plusieurs fois : Ne servons plus jamais de ces maîtres là qui finissent toujours par mourir [1]. Tombant alors en dégoût de la beauté et de la puissance humaines qui aboutissent à une aussi prompte destruction, il prit soudain la résolution de ne plus avoir d'autre souverain que Dieu. A son retour, il entretint de son projet Charles-Quint, qui en méditait un à peu près semblable, et qui lui fit en 1542, aux cortès d'Aragon, la confidence mystérieuse de sa future abdication [2].

C'est dans cette chambre où nous sommes que moururent saint Ignace de Loyola et saint François de Borgia, que saint Louis de Gonzague et saint Stanislas

[1] El marques dezia en su coraçon : Donde esta, sacra majestad, el esplandor y alegria de vuestro rostro? donde aquella gracia y belleza tan estramada? Vos sois aquella Isabel? vos sois mi emperatriz y mi señora? Dios le diò con esta vista un buelco tan estraño a su coraçon, que le trocò como de muerte a vida, y hizo en el major y mas maravillosa mudanza que la misma muerte avia hecho en el cuerpo de la emperatriz. Y muchos veces repetia : nunca mas servir a señor che se me pueda morir! (Ribaldeneyra, *Vida del Borja.*)

[2] *Charles-Quint à Saint-Yuste*, par M. Mignet.

Kotska ont prononcé leurs vœux. C'est ici que venait souvent prier saint Vincent de Paul, que saint Charles Borromée dit sa seconde messe, et saint François de Sales plusieurs fois la sienne : c'est ici que saint Philippe de Néri venait converser avec saint Ignace. Voici la barrette et le cilice du cardinal Bellarmin ; voici des lignes écrites de la main de tous ces grands hommes. Ces deux charmantes têtes de vierges que vous voyez sont attribuées, l'une à Raphaël, l'autre à Léonard de Vinci.

Cette petite pièce voisine, c'est le cabinet où Ignace écrivit ses immortelles constitutions; le voilà lui-même, sous cette armoire vitrée, représenté en cire, tel qu'il fut à l'heure de la mort : c'est sa taille, sa figure et son costume. Voici l'acte original par lequel les premiers Pères de la Compagnie s'obligèrent à l'obéissance et au service de l'Église; il est signé de la main d'Ignace, de Xavier, de Lainez, etc.

Ignace fut un grand législateur comme Moïse et Lycurgue, et tout un peuple, dispersé sur la face de la terre, observe encore ses lois. Il n'eut qu'un but : former autour du Pape, c'est-à-dire de l'Église, c'est-à-dire de Dieu, une armée permanente et invincible par sa discipline et par sa foi, une Société qui justifie encore la devise qu'il lui a donnée : *Ad majorem Dei gloriam*. Loyola fut le contrepoids de Luther, et ses disciples, en portant l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre, ont gagné au Catholicisme, dans le nouveau monde, plus d'âmes que la Réforme ne lui en a fait perdre en Europe.

Nous aimons à déclarer ici que nous ne connaissons

pas de plus grand caractère que celui d'Ignace, de Société plus utile à la religion que la sienne, de préjugés plus absurdes que ceux dont les Jésuites ont été et sont encore les victimes. Aussi, comme dit quelque part Louis Veuillot, il ne nous déplait pas de rompre en visière à leurs ennemis, et de faire un peu écumer leur rage.

Il y a une chose bien simple à dire à ceux qui n'aiment pas et à ceux qui croient ne pas aimer les Jésuites : Voyez quels ont toujours été leurs ennemis? Ne sont-ce pas, en général, les ennemis même de la religion qui se cachent derrière ce prétexte pour diriger plus sûrement leurs coups contre l'Église? Les protestants, les jansénistes, les philosophes, les impies, voilà les ennemis des Jésuites; ajoutez-y beaucoup d'indifférents, beaucoup de peureux et encore plus de niais. Écoutez les cris de joie infernale poussés par Voltaire et toute la clique philosophique à la chute des Jésuites [1]; « *nonne qui oderunt te, Domine, oderam?* »

On aime à croire que Pascal aurait reculé d'horreur

[1] Une fois que nous aurons détruit les Jésuites, nous aurons beau jeu contre l'*infâme*. (Voltaire à Helvétius, 1761.) D'Alembert disait que Jésus-Christ était un pauvre capitaine dont on avait cassé la compagnie. Il écrivait à Voltaire le 31 mars 1761 : « Laissons les pandours (les jansénistes) détruire les troupes régulières (les jésuites); quand la raison (l'impiété) n'aura plus que les pandours à combattre, elle en aura bon marché. » Il disait au roi de Prusse que la suppression de la Compagnie lui rappelait le traité des loups et des brebis, dont le premier article était que celles-ci livreraient leurs chiens. Ailleurs il appelle les Jésuites les grenadiers du Saint-Siége, et écrit encore au grand Frédéric : « Proposer à un Pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à Votre Majesté de licencier son régiment des gardes. » D. Manuel de Rocha écrivait au duc de Choiseul : « Succès complet; l'opération *césarienne* n'a rien laissé à désirer. Nous avons tué l'enfant; il ne nous reste plus qu'à en faire autant à la mère, notre sainte Église romaine. »

s'il avait pu prévoir tout le mal qu'il allait faire à la religion en publiant ce pamphlet des *Provinciales*, que Chateaubriand appelle justement les *Belles Menteuses* [1].

Outre le fanatisme antireligieux, la cupidité eut aussi sa part dans la suppression des Jésuites comme dans celle des Templiers. Les grandes puissances n'étaient pas fâchées de s'emparer de leurs biens. Clément XIV, menacé par elles, crut devoir supprimer cet Ordre, comme il en avait le droit, pour *le bien de la paix*, pour sauver l'Église, comme on ampute un membre, comme on fait la part du feu et de la tempête [2].

Les archives du Gesù sont considérables et fort curieuses. Les lettres manuscrites du P. Giulio Cordara, qui se rapportent à l'époque de la suppression, parlent ainsi de Clément XIV : « Un prince peut licencier un régiment fidèle et courageux pour des raisons d'ordre public, comme un prince assiégé peut livrer un innocent à l'ennemi qui l'exige sous peine de mettre la ville à feu et à sang. » Le Saint-Père était assiégé par des me-

[1] On sait de reste combien Pascal a falsifié et arrangé à sa guise certaines citations pour les rendre plus piquantes. Un écrivain contemporain a remarqué que le succès des *Petites Lettres*, au XVIIe siècle, a été un succès de scandale et de curiosité, comme le *Juif Errant* l'a été de nos jours : c'était une œuvre de calomnie plus que de génie, et si les *Provinciales* eussent été écrites contre les Capucins, il y a longtemps qu'elles seraient oubliées. Pascal a eu le triste honneur de fournir l'épithète de *jésuitique* au dictionnaire de la calomnie. Les Jansénistes, disait l'ingénieux Joubert, disent qu'il faut aimer Dieu, et les Jésuites le font aimer.

[2] Le bref de suppression est fort honorable pour les Jésuites; il ne condamne ni leur doctrine, ni leurs mœurs, ni leur discipline; les plaintes des cours sont les seuls motifs de leur suppression, que le Pape justifie par des exemples d'ordres déjà supprimés, par respect pour l'opinion publique.

naces incessantes de schisme et de pertes temporelles; il crut devoir sacrifier la Compagnie pour éviter un plus grand mal. « Mais, ajoute le P. Cahours, dans son livre *des Jésuites par un Jésuite*, je regrette que cette fois le sacrifice de Jonas accordé à la fureur des flots n'ait fait qu'enhardir la tempête. »

En effet, après les Jésuites on a attaqué les autres ordres religieux, puis le clergé séculier, puis l'Église tout entière, puis le Pape, puis Dieu lui-même. Tout se tient dans l'édifice catholique.

M. de Bonald disait que si un Pape contraint a supprimé les Jésuites, un Pape libre les a rétablis. Ressuscités par Pie VII, les Jésuites ont repris tranquillement l'œuvre qui leur fut assignée par leur fondateur, sans y rien changer. *Sint ut sunt aut non sint!* comme disait Clément XIII. Selon le vœu d'Ignace, sa Société ne doit pas se borner à un moyen de glorifier Dieu et de sanctifier les âmes; elle fait profession d'employer tous les moyens religieux pour accomplir ce but : missions extérieures et intérieures, prédications, directions des consciences, éducation de la jeunesse, enseignement des lettres et des sciences, instruction des ignorants, visite des pauvres et des malades, etc.

Les Jésuites sont à Rome dans leur centre, au chef-lieu de leur Ordre et aux côtés du Pape [1]. Ils ont fait l'admiration de la Ville-Sainte pendant le choléra.

[1] Derrière les thermes de Dioclétien une rue solitaire porte le nom chinois de Macao, en souvenir des missions des Jésuites dans le Céleste-Empire; là est la maison de campagne, la *vigna* de la Compagnie, sur l'emplacement du *castrum prætorium*, du camp des prétoriens. Les Jésuites qui leur succèdent, ont été appelés par leurs ennemis la garde prétorienne du Saint-Siége.

Aussi l'honneur des premières persécutions, qui leur revient toujours, ne leur a pas manqué. Dans la dernière révolution de Rome, les *bravi* de l'émeute les insultèrent; les Transteverins voulurent les défendre; pour éviter la guerre civile, les Jésuites quittèrent Rome. Quelques-uns, retenus par leur âge ou leurs infirmités, trouvèrent un généreux asile, grâce à deux Français, M. le duc de Cador et M. le comte Rampon. Celui-ci fit dîner chez lui le P. Rosaven avec quelques ennemis des Jésuites, et se déclara hautement son protecteur.

En dépit des préventions injustes et des préjugés aveugles, les Jésuites poursuivent leur rôle civilisateur, qui avait commencé par les merveilles du Paraguay. L'œuvre admirable de la *Propagation de la Foi* continue à compter parmi ses envoyés des disciples d'Ignace et de Xavier, et ses *Annales* donnent chaque année un chant de plus à cette épopée séculaire et ininterrompue des missions catholiques dans les Deux-Mondes. « Soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont, tu y resteras, tu mourras, et nous passerons! — Oui, mon général. — Missionnaire, demain vous partirez pour la Chine; la persécution vous y attend, peut-être le martyre! — Oui, mon Père [1]. »

Nous connaissons de reste les raisons de l'hostilité

[1] Le P. de Ravignan, *De l'Institut des Jésuites.*—Lisez ce petit livre, si vous voulez connaître à fond les constitutions d'Ignace. Si vous voulez avoir l'histoire complète de la suppression et du rétablissement des Jésuites, lisez l'autre ouvrage du même auteur, *Clément XIII et Clément XIV*, vous y trouverez (page 418 et suiv.) un délicieux et touchant passage sur le bonheur de la vie religieuse « qui forme des liens plus forts, plus doux et bien meilleurs encore que les liens qui attachent au sol natal ou aux rapports intimes du foyer domestique. »

que les ennemis de l'Église portent à la Compagnie de Jésus [1]; mais nous ne comprenons pas d'où peuvent venir certaines répulsions sincères, certaines préventions honnêtes. Pour les uns, c'est une tradition héréditaire, politique ou littéraire; pour le plus grand nombre, c'est un vrai *préjugé*, dans toute la force du terme.

Le P. de Ravignan déclare que cet outrage permanent à la justice et au bon sens est pour lui une énigme insoluble, mais que Dieu saura bien la résoudre. Il ajoute qu'il croit à la prière exaucée de son bienheureux Père. Il faut savoir qu'Ignace entendait si bien que ses enfants fussent de véritables disciples du Crucifié, que, tous ses historiens l'attestent, il pria instamment le Seigneur pour que *la Compagnie fût toujours éprouvée et persécutée*.

Il faut avouer que jamais prière ne fut mieux exaucée.

[1] Au fond on comprend et on attaque sous le nom de Jésuite, non-seulement les fils d'Ignace, mais les autres ordres religieux, mais les évêques et les prêtres, mais l'Église, mais le Pape, mais le Catholicisme tout entier. Aussi Gioberti, dans son *Jesuita moderno*, se désolait de ce que tout le monde est Jésuite en Italie, sans l'excepter lui-même, et il s'écriat comiquement : *Nous sommes tous Jésuites!* On sait aujourd'hui ce que cela veut dire, c'est assez clair, bien niais qui ne le comprend pas.

LVI

CÉSAR ET ROSSI.

A M. F. MAUGRAS.

Mardi 1er février.

Vous voici avec moi sur l'ancien Champ de Flore, où les vieux Romains célébraient leurs jeux floraux, moins poétiques que ceux institués chez nous par Clémence Isaure; ils étaient en l'honneur de Flore, déesse de l'agriculture, fort honorée par les concitoyens de Cincinnatus, ce *soldat laboureur* de son temps. Pompée construisit ici son fameux théâtre; des bosquets de platanes, reliés par des portiques ornés de statues et rafraîchis par des fontaines jaillissantes, faisaient du Champ de Flore un lieu de délices. De tout cela il ne reste plus qu'une fontaine alimentée par l'*Acqua Vergine*, et qui porte cette inscription chrétienne :

AMA DIO E NON FALLIRE
FA DEL BENE E LASSA DIRE.

Vous voyez un peu plus loin le joli palais Spada (épée), élevé par le cardinal Capo di Ferro (tête de fer). Voilà des noms bien belliqueux pour un *porporato*. La façade du palais est ornée de bas-reliefs guerriers et des bustes des douze Césars. Entrons-y; le suisse n'a garde de s'y opposer. Voyons à travers une grille dans la cour un portique en colonnade, peint à fresque sur le mur, merveille d'optique et de perspective du Borromini; montons ce doux et facile escalier; entrons dans la grande salle. Voici à gauche le haut baldaquin rouge armorié qui se trouve dans tous les palais de Rome; en face, entourée d'une balustrade, il faut admirer cette statue antique, colossale, herculéenne, en marbre blanc, dorée par le soleil et le temps. Elle représente un héros romain, nu, la main droite étendue comme pour enserrer le monde; la gauche tenant le globe, et une petite Victoire ailée. Dans l'année 1553, en creusant le sol dans la rue des *Leutari*, près d'ici, on trouva, couchée par terre, cette statue. Comme la tête et les jambes reposaient sur deux propriétés différentes, chacun des deux propriétaires la réclamait : l'un se fondait sur ce que la tête est la plus noble partie du corps; l'autre représentait que les trois quarts de la statue reposaient sur son terrain. L'affaire fut portée devant un tribunal. Le juge romain, dans son embarras, se ressouvenant du jugement de Salomon, ordonna que la statue serait sciée par le milieu, et que chacun en aurait une portion. Le Pape Jules III, informé à temps, acheta la statue 500 écus, que les plaideurs se partagèrent, et en fit cadeau au cardinal Capo di Ferro. Cette statue intéresse par son attitude héroïque et les souvenirs qu'elle

rappelle : c'est la statue de Pompée. César l'avait relevée et replacée dans la *Curia Pompeia*, qui était près d'ici. Ce fut là que le 15 mars 709 de Rome, quarante-trois ans avant Jésus-Christ, Cassius et Brutus, *ces honorables meurtriers* [1], frappèrent de vingt-cinq coups de poignard le dictateur qui, se voilant la tête de son manteau, et ramenant sa toge sur ses jambes pour mourir avec décence, alla tomber sans vie devant la statue de son ancien compétiteur [2].

Pompée, vaincu par César, est assassiné par les Barbares ; César, frappé par les siens, vient tomber aux pieds de Pompée. Que pensez-vous de César, ce grand homme chauve, si désolé, dit-on, de sa calvitie, qu'il estimait moins la couronne de lauriers comme un diadème que comme une perruque ? Mais

Gardons-nous de donner ainsi que dans Clélie

[1] Nom qu'Othello se donne à lui-même, *a honourable murderer*. Dante, dans ses idées impérialistes, met Brutus et Cassius au fond de l'enfer, en compagnie de Judas.

[2] . . . . . Great Cæsar fell
Even at the base of Pompey's statue.
(Shakspeare.)

Lamartine compare Rome antique à César mourant :

Ah ! garde-nous longtemps, veuve des nations,
Garde au pieux respect des générations
Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme
Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome !
Respecte tout, de toi, jusques à tes lambeaux !
Ne porte point envie à des destins plus beaux !
Mais, semblable à César à son heure suprême,
Qui du manteau sanglant s'enveloppe lui-même,
Quel que soit le destin que couve l'avenir,
Terre ! enveloppe-toi de ton grand souvenir !
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire ?
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire !

L'air et l'esprit français à l'antique Italie,
Et sous des noms romains faisant notre portrait
Peindre Caton galant et César dameret.

Voltaire fait dire à César :

Peuple-roi, que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.

Rome permit tout à César; elle le laissa s'élever des autels et se faire appeler Jupiter-Julius [1]; elle voulait bien qu'il se fît dieu, mais elle ne voulut pas qu'il se fît roi. Dès qu'il en manifesta l'intention, le stoïcien Brutus invoqua le génie de la Rome républicaine; la loi romaine permettait de tuer quiconque voulait se faire roi [2]. César eut des avertissements nombreux et des pressentiments funèbres, comme Henri IV. Tous deux assassinés à la fin des guerres civiles, César et le Béarnais ont laissé comme un héritage à la patrie les règnes paisibles et glorieux d'Auguste et de Louis XIV.

Pour revenir à la statue de Pompée, ce témoin encore subsistant de la mort de César, on montre, comme étant une goutte du sang du dictateur, une tache qui se trouve sur le marbre, près du genou droit. Quelle histoire, ou plutôt quel roman que l'existence de cette statue à travers les siècles! Après avoir vu tomber César, elle fut

[1] Il descendait de la *gens Julia*, qui se vantait d'avoir Vénus pour grand'mère et Énée pour aïeul. Les descendants de cette famille prirent le surnom de *César*, depuis que l'un d'eux avait été extrait avec le fer (*cæsus*, d'où le nom d'opération *césarienne*).

[2] Du reste, Brutus le stoïcien n'était pas tout à fait comme nous le concevons au collége; il aurait été digne de vivre de notre temps. Ce grand *républicain* était un peu *publicain* et usurier; il aimait à faire valoir son argent, et prenait modestement quarante-huit pour cent. — *Et toi aussi, Brutus!*

ensevelie dans les ruines de Rome ; elle faillit être partagée en deux par un Salomon du seizième siècle ; elle fut rachetée par un Pape pour orner le palais d'un cardinal. Son rôle historique n'est pas fini. En 1798, à l'époque où les Français parodiaient à Rome la république antique, des officiers de notre armée, enthousiasmés par leurs souvenirs de collége, transportèrent l'image de Pompée au Colysée, et représentèrent devant elle la *Mort de César*, tragédie de Voltaire. Le dictateur tomba une seconde fois devant la statue, qui joua vaillamment son rôle dans la pièce, quand Brutus s'adresse à elle :

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous.

Plus loin, Voltaire fait dire à Cassius :

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois et son pays.

Cela devait fortement nous plaire et nous flatter en 1798 [1].

« En 1849, pendant le siége de Rome, raconte M. Am-

[1] Voltaire fait Brutus fils de César, et parricide en même temps que tyrannicide ; ce qu'il y a de meilleur dans sa tragédie ce sont les imitations shakspeariennes ; le vieux Will, malgré ses grossièretés, est sublime dans son *Julius Cæsar*. Comme il a dignement peint cette noble Porcia, qui pénètre au prix de son sang le secret de la conspiration de son époux ! Shakspeare fait un jeu de mots bizarre sur le nom de Rome qui, en anglais, se prononce à peu près comme *room* qui veut dire place. « Eh ! quoi ! s'écrie Brutus, il n'y a donc de Rome (ou de place) que pour César ? »

Now is it Rome, indeed, and room enough
When there is in it but one only man.

père dans son *Histoire romaine à Rome*, les boulets de la France républicaine — qui ne l'était guère, il est vrai — pénétrèrent jusque dans la salle du palais Spada, où se conserve l'image de Pompée, et respectèrent, comme ils le devaient, l'adversaire de César. »

Ville étrange que cette vieille Rome, terre de meurtres et de révolutions, où, à chaque pas que l'on fait, se dresse un fantôme du passé et presque toujours un fantôme sanglant[1] ! Tout près de la Curie de Pompée, où César fut poignardé, s'élève le palais de la Chancellerie, qui de nos jours a vu aussi un célèbre assassinat politique; et, chose bizarre, ce palais a été bâti des marbres de l'arc de Gordien et des colonnes du portique de Pompée. Élevé par le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, c'est un des plus grands et des plus beaux palais de Rome moderne, qui en a tant; c'est une des gloires du Bramante, par son style simple et grandiose et ses majestueuses proportions. Pénétrons dans l'*atrio* de cette cour magnifique, encadrée par un double portique formé de quarante-quatre colonnes de granit égyptien. A gauche, en entrant sous la voûte, se dresse le grand escalier qui nous rappelle un douloureux souvenir. En me montrant les premières marches, le suisse me dit solennellement : *Ecco lo scalone, ô signore, qui è caduto il conte Pellegrino Rossi, ministro della Santità di nostro Signore Papa Pio Nono.* Nos soldats occupent aujourd'hui ce palais. Que n'y sont-ils arrivés assez tôt pour empêcher cet exécrable forfait!

[1] Il y a longtemps que Cicéron a dit (*De finib. bon. et mal.*) : « Tanta vis admonitionis inest in locis!..... Et id quidem in hac urbe infinitum : quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. »

Le suisse voulait me montrer au premier étage les hauts faits de Paul III, peints par Vasari; mais je le priai de me laisser seul, ce qu'il fit sans difficulté, après avoir reçu sa *bonne main*. Des soldats français montaient l'escalier en portant leur soupe aussi solennellement qu'on portait à Versailles le potage du roi, auquel on présentait les armes; je les laissai passer; puis je contemplai ces marches maudites qui n'ont pas gardé des traces du sang de la victime; celui de Rizzio est conservé à Holyrood, et celui du duc de Guise au château de Blois, mais j'avoue que j'ai plus de respect pour le sang de Rossi que pour le sang d'un musicien servile ou celui d'un prince qui voulait détrôner son roi. Je m'agenouillai sur une de ces marches, et avec mon couteau j'y gravai ces vers que vous pourrez chercher quand vous irez à Rome :

Là bas César tomba devant Pompée; ici
Sous un lâche poignard a succombé Rossi;
Corneille a peint d'un trait cette dernière lutte :
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute [1].

Oui, grâce au Christianisme, il n'y a plus de Brutus, il ne peut plus y avoir que des assassins. La morale antique consacrait le meurtre politique; la morale chrétienne le réprouve, et nous a appris que tout assassinat est un crime. Brutus est excusable; il ne connaissait que la loi romaine, qui approuvait son action : pour des chrétiens, elle n'est et ne sera jamais qu'un assassinat.

[1] Corneille francisait les noms romains; il dit Brute, Crasse, le roi Tulle. Pour Brutus, cette *francisation* est heureuse : elle rappelle que le premier Brutus contrefit l'insensé et reçut pour cela le surnom de Brutus, qui signifiait en effet *fou, brute*.

S'il est un meurtre qui semble pardonnable dans l'histoire, c'est celui qu'accomplit Charlotte Corday. Eh bien! elle était philosophe et imbue des idées antiques; elle n'était plus chrétienne quand elle tua même Marat; et lorsqu'un poëte-historien lui donna le nom d'*ange de l'assassinat*, il accoupla seulement deux mots qui hurlaient de se trouver ensemble.

Malheureusement notre éducation païenne nous a fait admirer au collége cette vertu romaine, fort belle pour les anciens, fort immorale pour des chrétiens. Ces souvenirs antiques, mal interprétés, remplissent les jeunes têtes d'idées fausses, qui n'en sont que plus funestes quand on essaie plus tard de les mettre à exécution. Rome naturellement est plus imbue qu'une autre des souvenirs de son ancienne histoire, qui est encore populaire dans la ville de Romulus.

Après son crime, le misérable assassin de Rossi fut porté en triomphe dans les bras des légionnaires de Grandoni, devant le palais Malta, au Corso, sous le balcon de la comtesse Rossi, et la malheureuse veuve entendit ces cris de cannibales : *Benedetta quella mano che il Rossi pugnalò, viva il piccolo Bruto, viva Bruto secondo, viva il terzo Bruto!* vive Brutus III!

Et le lendemain on jouait au théâtre Valle le *Brutus* d'Alfieri.

Les misérables conspirateurs de 1848 ne pouvaient avoir les nobles angoisses que Shakspeare prête au véritable Brutus :

> Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
> Et l'exécution est un fantôme horrible,
> Un rêve épouvantable, avant-goût d'attentat

Qui dispute en secret avec le résultat :
C'est la guerre civile en notre âme allumée.. ...
. . . . . .
O conspiration ! quoi ! tu trembles la nuit
Si favorable au mal ? tu fuis au moindre bruit ?
Ah ! quand le jour viendra, dans quel antre sauvage
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage ?
Va, ne te montre point, prends le masque imposant
De l'affabilité, du respect souriant,
Si tu ne peux cacher tes traits pâles et sombres,
L'enfer pour t'abriter n'aura plus assez d'ombres !

Quelle étrange destinée que celle de Rossi ! M. Mignet a heureusement peint « cette vie pleine de vicissitudes, poussée de pays en pays par le souffle des révolutions, ouverte par l'exil, terminée par le meurtre, et, entre ce douloureux début et cette tragique fin, marquée d'un bonheur qui ne s'est pas démenti, réservée à une élévation qui s'est accrue durant trente-trois ans. »

Né à Carrare en 1787, Pellegrino Rossi a justifié jusqu'à la fin ce prénom de Pellegrino (pèlerin); il fut tout jeune errant sur la terre à la recherche d'une patrie; à quinze ans, ses études classiques terminées; à dix-neuf, reçu docteur, puis avocat et professeur de droit civil et criminel à Bologne, conseiller du gouvernement sous l'administration française dont il regretta la chute; associé en 1815 à la généreuse témérité du roi Murat, Rossi était déjà à demi français. Forcé de s'exiler et d'errer de rivage en rivage comme son compatriote le grand poëte Florentin, il devint le Dante de l'économie politique. Le Léman l'accueillit « dans cette belle vallée qui a quelque chose de la beauté de l'Italie et de l'esprit de la France. » Genève, qui l'avait reçu comme un hôte, l'adopta bientôt comme un citoyen, lui confia une chaire

de droit romain, et, pour la première fois après trois cents ans, un catholique fut admis dans l'Académie genevoise. Député à la diète helvétique, Rossi fut chargé de réviser le pacte fédéral. Mais la France l'attirait et l'enleva à la Suisse.

Vous vous rappelez quelles scènes de désordre eurent lieu à l'École de Droit de Paris quand il fut chargé, lui étranger, d'enseigner le droit constitutionnel à la jeunesse française. C'est entouré de la force armée qu'il s'installa dans sa chaire, toujours calme, confiant et dédaigneux, tel qu'il se montra plus tard devant ses assassins. Il semble qu'il lui fallut toujours lutter, même pour le plus paisible emploi. « Il promena un regard pénétrant et assuré sur son auditoire tumultueux, qui finit par l'applaudir aussitôt qu'il consentit à l'entendre... Les lenteurs mêmes de sa parole l'aidaient à resserrer sa pensée, à laquelle un reste marqué d'accent italien donnait encore plus de signification, et qu'il avait pour ainsi dire le temps d'orner avant de la produire. »

Son cours d'économie politique renfermait de justes et belles pensées; je me souviens de celles-ci : « Nous autres, peuples de langue latine, qui avons été broyés par les barbares, nous venons de Rome, mais j'oserais presque dire comme le pain vient de l'épi, lorsque le grain, séparé de la paille, réduit en poudre, a été mêlé à d'autres substances, pétri et librement façonné. »

J'ai été au collége avec un des fils de Rossi, et je l'ai eu pour mon président quand j'ai passé ma thèse à l'École de Droit. J'ai encore devant les yeux sa noble et belle figure, si grave et si hautaine, son profil romain, presque napoléonien, dont les traits fins et réguliers

étaient impassibles comme ceux d'une médaille antique. Je ne me doutais guère alors, ni lui non plus, que la toge pacifique du doyen de l'École de Droit serait un jour ensanglantée comme celle de César.

Rossi avait un grand défaut extérieur : c'était un abord froid, hautain, sans séduction ; il connaissait trop les hommes pour les estimer ; il dédaignait surtout la popularité, cette grande menteuse dont V. Hugo a dit :

La popularité, c'est la gloire en gros sous.

Il n'y avait pas d'homme moins sympathique et plus glacé au premier aspect, tant il avait su comprimer les ardeurs de son sang italien. Sa famille seule et quelques amis savaient quel cœur chaleureux se cachait sous ce masque diplomatique : sa mort l'a révélé. On était non moins étonné de découvrir parfois en lui une imagination passionnée, une sensibilité exquise d'artiste et de poëte. Dans sa jeunesse, il imita en beaux vers italiens quelques poëmes de Byron, Parisina, le Corsaire, le Giaour. Celui-ci fut seul publié en 1817 ; l'Italie trouva que Byron était traduit dans le style de Dante.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, pair de France, le comte Rossi apparut tout à coup à Rome, après vingt-huit ans d'absence, non plus exilé, non pas gracié, mais en qualité d'ambassadeur du roi des Français auprès de Grégoire XVI. Sa personne y déplut d'abord autant que sa mission ; il venait demander au Saint-Siége la dissolution des établissements des Jésuites, réclamée par le gouvernement de Louis-Philippe. « M. Rossi, dit M. Mignet, a eu plusieurs patries, mais il n'a servi qu'une seule cause. »

Je ne le crois pas. Non, le jeune libéral de Bologne, le réfugié de 1815, n'était plus l'ambassadeur français de 1845, comme celui-ci ne fut pas plus tard le ministre de Pie IX. Rossi a honoré plusieurs patries, mais Bologne, Genève, Paris, Rome, n'ont pas vu le même homme en lui. Quand on change d'opinions par conviction, il y a honneur à renier ses erreurs passées; on aurait tort de douter des conversions sincères, mais c'est souvent un secret entre l'homme et Dieu. Je ne me mêle pas ici de juger Rossi. Je ne le prends qu'à la dernière phase de sa carrière, et je dis que, quelle que soit la façon dont on considère sa vie, ses derniers jours furent irréprochables, et j'ajouterai sublimes; il faut répéter avec le poëte italien :

Un bel morir tutta la vita onora.

Peu à peu Rossi, par son habileté consommée, avait pris un grand ascendant à Rome; au conclave de 1846, il usa de toute l'influence d'un ambassadeur de France pour favoriser l'élection de Pie IX. « L'amnistie fut le magnifique exorde de son pontificat », écrivait-il du nouveau Pape, qui accueillit avec empressement sa personne et ses conseils.

Rossi fut privé de son ambassade par la révolution de février, qu'il ne voulut pas reconnaître. Il se fixa à Rome, et redevint tout Italien. Un instant il espéra l'indépendance de l'Italie; il lui donna un de ses fils qu'il envoya combattre sur les bords de l'Adige. Une longue lettre sur l'Italie, qu'il adressait alors à une noble dame de ses amies, révèle un cœur plein d'enthousiasme et

de patriotisme; il y rappelle les vers de Byron sur la Grèce, et les appliquait à l'Italie ressuscitée [1].

Quand Pie IX l'appela au ministère, Rossi hésita longtemps; un religieux français, le P. Vaures, son ami, l'y décida comme à un devoir de conscience. « Que la volonté de Dieu soit faite! » dit Rossi, et, prenant la main du P. Vaures, il ajouta le mot de l'Évangile : *In verbo tuo laxabo rete* [2]. Rossi n'avait jamais cessé d'être catholique, mais il le devint plus complétement encore, et il se dévoua tout entier au Saint-Siége.

En deux mois il commença de grandes choses; il obtint du clergé romain trois millions d'écus pour combler les vides du trésor; il prépara la réorganisation civile des États-Romains, et projeta une confédération italienne dont il décida le Pape à se faire le fondateur, en lui rappelant l'exemple de plusieurs de ses grands prédécesseurs.

Les révolutionnaires comprirent bien vite que c'était là le seul homme qui leur serait un sérieux obstacle. Après avoir été séduit dans sa jeunesse par le génie de la révolution, Rossi avait eu le courage de divorcer pu-

[1] « Vi ricordate i versi del vostro poeta sul cadavere della Grecia? or bene : per voi, per me per chiunque porta amore alla poesia, alla scienza, alla civiltà, Grecia e Italia sono due sorelle, diverse di età, pari di belleza e di gloria. Morte erano l'una e l'altra; ma dappoi che la prima è quasi risorta, voi non potevate recitarmi que bellissimi versi senza che il nostro pensiero si fermasse doloroso su quella che ancor giaceva, bella pur sempre, ma inanimata e fredda. Dio benedetto! Abbiam dunque veduto quel seno gonfiarsi di nuovo dell' alito della vita, e quelle gote colorarsi, e quel braccio levarsi! E il primo suo fatto fu un combattimento, una vittoria, un prodigio. Voi donna ne avete pianto di ammirazione e di gioia. Io uomo (ne rida chi vuole) ne ho pianto come voi. »

[2] *Sur votre parole je lancerai les filets.* C'est le mot de saint Pierre à Notre-Seigneur, lors de la pêche miraculeuse. (S. Luc, v. 5.)

bliquement avec elle ; il la combattit à visage découvert, et tomba sa victime. Il ne trahit personne ; il ne se vendit pas ; il se donna et se sacrifia. Voilà ce que les révolutionnaires ne lui pardonnèrent pas : *se lerano legato al dito*, comme on dit à Rome ; ils se l'étaient lié au doigt, c'est-à-dire ils s'étaient promis de s'en venger. La presse démagogique se chargea d'ouvrir le feu sur le Rossi et de préluder par l'insulte à l'assassinat. Sterbini tailla sa plume comme un stylet. Non-seulement les mauvais journaux de Rome, mais ceux de Toscane et de Piémont s'ameutèrent à l'envi contre celui qu'ils appelaient *straniero, italiano rinnegato, infranciosato, cosmopolita, uomo di tutti i colori*. L'*Epoca*, journal de Rome, prédisait la chute du ministre le 14 novembre[1]. A toutes ces insultes, Rossi fit répondre dans la *Gazette de Rome* : « *Il y a des louanges qui offensent et des insultes qui honorent.* »

Les sociétés secrètes redoutaient son éloquence et son influence sur les députés ; elles résolurent de ne pas le laisser parler à l'ouverture de la Chambre[2]. Le jour fa-

[1] Noi riconosciamo in tutti gli atti dell' attuale Ministero la vecchia tattica Guizottiana : ma questa *fallira sul Tevere*, come già fallì sulla Senna : e *ne sia certo quegli* che dell' esempio del Maestro avrebbe dovuto far tesoro per la propria condotta.

[2] Era ferma opinione dei più che il Rossi, avuto da tutti in altissima stima regnerebbe nella Camera, e l' opposizione ridotta a un pugno di pochi verebbe fin dal primo giorno disfatta. Che se il 15 novembro, molti Deputati collocaronsi alla sinistra, ciò non fu punto per esprimere opposizione al ministero, come vantò allora qualche giornale libertino, essendo anzi già convenuti fra loro i Deputati di non seguire coteste distinzioni parlamentari di destra, di centro e di sinistra che parevan loro una *scimiera francese*, ma bensì per la necesità di schermirsi dal sole vivissimo che per le ignude vetrate dei finestroni dardeggiava sulla destra. Il Rossi medesimo non dubitava punto del suo trionfo, anzi promet-

tal, Rossi, averti quatre fois, n'en voulut pas moins accomplir son devoir et se rendre à l'assemblée. En route, son cocher, Joseph Decque, ayant entendu des coups de sifflets et vu courir des hommes aux sinistres visages, arrêta ses chevaux, mais son maître lui fit signe de continuer.

Quand la voiture s'arrêta devant la place du palais de la Chancellerie, une voix cria d'un ton de commandement : *Zitto, zitto.* Il se fit alors, raconte un témoin oculaire, *un mortale silenzio.* A la vue du ministre descendant de voiture, commença un concert de cris, de huées, de sifflets, qui, dans un *crescendo* épouvantable, éclata enfin par ces hurlements de mort : *Ammazzalo, abbasso Rossi, morte a Rossi !* Le bruit en vint jusqu'à la salle de l'assemblée ; quelques gardes civiques en sortirent, et du haut de la *loggia* firent écho aux cris des assassins groupés sous le péristyle. Au milieu de cette tempête, Rossi, calme, intrépide et dédaigneux, suivi de Righetti, s'avance d'un pas ferme vers le grand escalier, la tête haute, et jetant un regard de mépris sur les misérables qui lui prodiguaient l'insulte avant le coup de mort [1]. Soudain les légionnaires de Grandoni se res-

teva a' suoi amici che fin dalla prima tornata il suo programma ossia discorso, in cui dovea spiegare alla Camera la natura e i vantaggi della politica da lui seguitata, avrebbe debellata la demagogia, e strettamente rannodati intorno a lui e al trono pressochè tutti gli animi che tuttavia pendessero incerti o avversassero il Governo.

Imperrocchè i suoi nemici risoluti di giungere al loro scopo iniquo di ribellione e certi di fallirlo se lasciassero parlare il Rossi alla Camera, fermarono d'impedirglielo ad ogni costo, nè potendo ciò altrimenti che col troncargli d' un colpa la voce e la vita, si videro dall' implacabile logica del delitto condotti all' assassinio. (*Storia dell' assassinio di Pellegrino Rossi tratta dai processi.*)

[1] Gli stessi legionarii che concorsero più da vicino all' omicidio, lo-

serrent autour de lui, le séparent de Righetti et l'entourent de façon à ce qu'il ne puisse leur échapper. Alors un des conjurés frappe d'un coup de canne Rossi au côté droit, c'était le signal; le ministre tourne fièrement la tête, et tend ainsi la gorge au poignard qui s'y enfonce profondément. Rossi, en sentant le froid du fer, met la main à sa blessure, murmure entre ses dents : *Assassini*, et poursuit fièrement son chemin. Mais bientôt il chancelle, essaie de se retenir au mur, et tombe dans un lac de sang. *Rossi è ferito, muore, muore, è fatto, via, via*, hurlaient les sicaires groupés en demi-cercle autour de leur victime. Righetti se fait jour parmi eux, rejoint Rossi et essaie de le relever, cherchant autour de lui quelqu'un qui l'aidât dans ce dernier devoir, mais il ne vit que des ennemis qui le menaçaient à son tour. Jean, le valet de pied du ministre, accourt, et relève son maître avec Righetti. Rossi, soutenu par eux et par son courage, monta encore huit ou dix marches de l'escalier, qu'il arrosait de son sang; puis il s'affaissa sur lui-même; il fallut le porter jusqu'au premier étage, dans les appartements du cardinal Gazzoli, qui, comme Prefetto del Buon Governo, habitait la Chancellerie.

Le ministre fut déposé sur un canapé, et, en ôtant sa cravate, on vit la blessure béante qu'il avait à l'artère carotide du côté gauche. Les docteurs Pantaleoni et Fusconi, tous deux membres de l'assemblée, furent appelés; mais leur art fut impuissant. Rossi respirait encore, et s'efforçait inutilement de prononcer quelques mots,

dando dopo il fatto la *disinvoltura* e la franchezza dell' esecuzione, aggiungevano che *anche il Rossi avea mostrato molto spirito e coraggio* in quel terribile passo. (*Processi*, pag. 432.)

peut-être le *Gesù mio misericordia*, que lui suggérait un des assistants. On appela aussitôt le curé de San-Lorenzo, qui, introduit par un escalier secret, eut le temps de lui donner l'absolution, que Rossi semblait attendre pour rendre son âme à Dieu [1].

A la nouvelle de sa mort, l'assemblée eut quelque émotion; mais le président Sturbinetti la réprima, et dit froidement : Messieurs, passons à l'ordre du jour. Sterbini ajouta : *Quieti, non è niente.* Une autre député, que la *Storia dell' assassinio* désigne seulement sous le nom d'*il signore N.*, s'écria d'un ton dédaigneux : *Che importa a noi? è forse morto il Re di Roma?* « Sortons, dit alors le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, à ses collègues, sortons, pour ne pas rester complices de cette criminelle indifférence. »

Les *meurtriers* avaient promis de venir chercher le cadavre du *meurtri* pour le promener triomphalement dans Rome et s'en partager les lambeaux. Il fallait soustraire le corps du ministre et du chrétien à ce dernier outrage. Par les soins du P. Vaures il fut transporté pendant la nuit dans un caveau de l'église de Saint-Laurent, et enfermé dans un cercueil de bois, sur lequel on grava cette simple lettre R. Le P. Vaures pria le reste de la nuit au pied du cercueil de son ami.

Cette jolie église de San-Lorenzo-in-Damaso, reconstruite par Bramante, est incorporée dans le palais même de la Chancellerie. A droite du maître-autel, contre le mur, se dresse aujourd'hui un tombeau en marbre blanc, simple et touchant monument que la

[1] *Processi*, 318-358, et la *Storia dell' assassinio*.

piété reconnaissante de Pie IX a élevé à son infortuné et courageux ministre. On y a heureusement rappelé les emblèmes chrétiens des catacombes; en haut le Christ, sculpté entre l'A et l'Ω, domine le mausolée; plus bas s'élève le buste du comte Rossi, qui m'a émotionné tant il est ressemblant. L'inscription est simple et belle :

CAVSAM OPTIMAM MIHI TVENDAM ASSVMPSI
MISEREBITVR DEVS.
QVIETI ET CINERIBVS
PEREGRINI ROSSI COM. DOMO CARARIA
QVI AB INTERNIS NEGOTIIS PII IX P. M.
IMPIORVM CONSILIO MEDITATA CÆDE OCCVBVIT
XVII KAL. DEC. MDCCCXLVIII
ÆT. ANN. LXI M. IIII. D. XII.

Il me semble que cette fin tragique pourrait s'élever à la hauteur d'un drame de Corneille ou de Shakspeare; le simple récit de l'histoire est déjà tout une tragédie. J'ai eu entre les mains un document authentique : c'est le recueil du procès fait aux assassins de Rossi, recueil publié dernièrement à Rome, et qui a soulevé bien des voiles[1]. J'y ai trouvé la scène nocturne qui précéda le meurtre, dans une réunion au théâtre Capranica, où se trouvaient Sterbini, Grandoni, et cet Angelo Brunetti, surnommé par sa mère le *Ciceruacchio*, ou le Joufflu, qui, après avoir été un défenseur enthousiaste de Pie IX, s'était laissé entraîner aux avances des sociétés secrètes. Là, le

[1] Il est intitulé : *Compilazione dei processi autentici fatta dal Tribunale supremo della Sacra Consulta nella causa romana di lesa maestà con omicidio in persona del conte Pellegrino Rossi.* J'ai consulté aussi la *Storia dell' assassinio di Rossi tratta dai processi*, publiée à Rome par la *Civiltà cattolica.*

meurtre de Rossi fut décidé, et on tira au sort, parmi les légionnaires de Grandoni, les six ou huit assassins qui parurent nécessaires pour assurer le coup. Les élus furent Luigi Brunetti, fils de Ciceruacchio, Felice Neri, Sante Costantini, Filippo Trentanove, Alessandro Todini et Antonio Ranucci; on soupçonne, mais on n'en est pas sûr, qu'il y en eut deux autres : Gioacchino Selvaggi et Ferdinando Corsi [1].

On raconte à Rome qu'il y eut ensuite une autre scène horrible qui m'a inspiré ce fragment dramatique :

LA MORT DE ROSSI.

Un bel morir tutta la vita onora.

SCÈNE I.

Nuit du 14 au 15 novembre 1848. — Théâtre Capranica désert. — La scène est faiblement éclairée par quelques chandelles.—L'horloge voisine de Monte-Citorio sonne minuit.—Entrent les conjurés roulés dans leurs manteaux, portant dans leurs bras un cadavre recouvert d'un drap qu'ils déposent sur une table.

LUIGI BRUNETTI.

Le sort nous a choisis, nous sommes les élus.

SANTE COSTANTINI.

Jusqu'au fait accompli, nous ne dormirons plus.

FELICE NERI.

Demain, sur les degrés de la Chancellerie,
Rossi va, sous nos coups, tomber pour la patrie.

[1] Lors du procès des assassins de Rossi, il n'y eut que deux condamnations à mort qui frappèrent les deux plus coupables, Grandoni, chef des légionnaires, Sante Costantini, qui frappa Rossi. C'était la tête et le bras. Grandoni se pendit dans sa prison avec son mouchoir; Costantini marcha au supplice en vomissant d'horribles blasphèmes.

FILIPPO TRENTANOVE.

Tous nos chefs sont d'accord : Grandoni, Sterbini,
Le Ciceruacchio, Facciotti, Guerrini.

ALESSANDRO TODINI.

Le Parlement s'ouvrant demain, quinze novembre,
Empêchons le Rossi de parler à la Chambre.

ANTONIO RANUCCI.

Oui, fermons-lui la bouche à grands coups de stylets,
Dès qu'il voudra monter l'escalier du palais.

GIOACCHINO SELVAGGI.

Est-ce avec les stylets ?

FERDINANDO CORSI.

Oui, qu'un seul coup le frappe.

LUIGI BRUNETTI.

Mais nous serons tous là, de peur qu'il n'en réchappe.

LE CHIRURGIEN.

Je préférais, au lieu de la *stilettata*,
Comme les Milanais, faire une *prinata*[1].

SANTE COSTANTINI.

Impossible ! Il faudrait un trop long temps, peut-être.

LUIGI BRUNETTI.

Combien faut-il de bras pour poignarder un traître ?

TOUS.

Un seul !

LUIGI BRUNETTI.

Combien de coups ?

[1] En 1814, à la chute de l'empire napoléonien, le ministre Prina, devenu odieux aux Milanais, fut arraché de son palais, traîné dans les rues, horriblement mutilé, et enfin tué à coups de parapluie par une populace enragée. Depuis, l'assassinat d'un ministre s'appelle, en Italie, une *prinata*.

TOUS.

Un seul !

LUIGI BRUNETTI.

Combien de temps?

TOUS.

Une seule minute !

SANTE COSTANTINI.

Eh bien ! Ciel, tu m'entends,
Oui, dans l'enfer dussé-je en faire pénitence,
Je jure le premier de graver la sentence
Sur le mur du palais du nouveau Balthasar !

LUIGI BRUNETTI.

Nous sommes huit Brutus, lui n'est qu'un faux César.

SANTE COSTANTINI (à Pietro).

Eh bien ! toi, tu pâlis, qu'en dis-tu?

PIETRO.

Mais j'espère
Que l'on ne fera rien contre le bon Saint-Père,
C'est Dieu sur terre.

LUIGI BRUNETTI.

Eh oui ! la révolution
Est contre le ministre et son ambition.
Viva Pio nono ! T'ai-je rassuré, drôle?

FELICE NERI.

Montons sur le théâtre, et répétons le rôle.

LE CHIRURGIEN (à Pietro).

Enlève-moi ce drap.

PIETRO.

Il est taché de sang.

LE CHIRURGIEN.

Enlève-le, te dis-je.

PIETRO (soulevant le drap).

Un corps mort, Dieu puissant!

LE CHIRURGIEN (riant).

Un cadavre fort beau pris à l'amphithéâtre [1],
C'est l'acteur principal, il joue à ce théâtre
Le rôle du tyran.

PIETRO (à part).

O profanation!

LE CHIRURGIEN.

Un cadavre est utile en révolution.
Paris en vit plusieurs, nécessaire hécatombe,
Promenés aux flambeaux : Louis-Philippe tombe!
Cadavre, allons, debout!

(Il le dresse contre le mur.)

PIETRO.

N'avez-vous nul remords
De profaner ainsi ce chrétien dans son corps?

LE CHIRURGIEN.

C'était un démocrate, un *italianissime* [2],
Que fit pendre Rossi sous prétexte d'un crime:
Ce brave, avec raison, aimait le bien d'autrui;
Héros d'hier, il est un martyr aujourd'hui.
Je le vis à la corde attaché, l'œil farouche,
Il est mort saintement, le blasphème à la bouche.
Il fut mon digne ami le temps qu'il a vécu,
Et je viens d'acheter son corps pour un écu.
Certe, il se dirait fier, s'il avait la parole,
D'être choisi par nous pour ce sublime rôle,
Pour aider ses vengeurs à tuer son bourreau.
Tel Jean Ziska fit faire un tambour de sa peau.
Amis, prenez conseil de mon expérience;

[1] L'amphithéâtre de l'hôpital de San-Giacomo.

[2] Les Italiens les plus *avancés* s'intitulaient *Italianissimi*; c'était comme chez nous, à la même époque, les républicains de la *veille* et de l'avant-veille.

C'est le cas ou jamais d'appliquer la science.
A l'œuvre, compagnons !

SANTE COSTANTINI.

C'est au cœur, chirurgien,
Qu'il faut frapper d'abord ?

LE CHIRURGIEN.

Non, cela ne vaut rien.
Si Rossi contre nous s'est fait une muraille,
S'il porte sous l'habit quelque cotte de maille,
Le stylet, en glissant, pourrait manquer son coup.
Non, si vous m'en croyez, frappez-le droit au cou,
Lieu vital et mortel; quand un poignard rapide
Sait trancher à propos l'artère carotide.
Mais il faut pour cela vous exercer souvent;
Le mort va vous apprendre à tuer le vivant[1].
Silence, écoutez bien, leçon d'anatomie !

FILIPPO TRENTANOVE (flairant le cadavre).

Dieu ! comme il sent mauvais !

PIETRO (à part).

Mais c'est une infamie.

LE CHIRURGIEN.

Bah ! bah ! comme disait un empereur romain,
Le corps d'un ennemi sent toujours bon. Demain
Nous en dirons autant du ministre du Pape.

[1] Corse voce che i sicarii studiassero il colpo sopra uno o più cadaveri provveduti a tal fini da un chirurgo della setta..... e il colpo gli si desse al collo, affinchè se egli mai, come non era improbabile a sospettarsi, vestisse sottopanni qualche giaco o maglia di ferro, tornando vani i colpi datigli alla vita, non patisse troppi indugi, in tal frangente pericolosissimi, la loro impresa. Il collo oltre all' essere ignudo di difesa ha parti vitalissime, come le *arterie carotidi*, alcuna delle quali al torcersi del collo da una banda vien messa un po' in risalto e, se recidasi netta, cagiona presentissima morte. Là dunque si miri a vibrare pronto il pugnale, e l' effetto ne riuscirà facile, subito e sicuro.

Sante Costantini fut appelé par ses complices : *il professore di Rossi, il professore della carota, il tagliuzzante*. (*Storia dell' assassinio, etc. Processi*, 448-468.)

SANTE COSTANTINI.

Ne perdons pas de temps.

LE CHIRURGIEN.

Oui, qui le premier frappe ?

SANTE COSTANTINI.

Moi !

LUIGI BRUNETTI.

Moi !

FELICE NERI.

Moi !

FILIPPO TRENTANOVE

Moi d'abord !

SANTE COSTANTINI.

Un instant, s'il vous plait,
A moi de faire ici l'essai de mon stylet.

LE CHIRURGIEN.

Essayez tour à tour : le bras le plus robuste,
Celui qui frappera le plus fort, le plus juste,
Aura l'honneur du coup sur le tyran vivant.

SANTE COSTANTINI.

Soit ! à mon tour, d'abord.

LUIGI BRUNETTI.

A moi le coup suivant.

SANTE COSTANTINI (comme parlant à Rossi).

Vous n'avez point le temps, avec votre air sinistre,
De m'entendre aujourd'hui, monseigneur le ministre,
Poignard, parle pour moi !
(Il frappe le cadavre.)

LE CHIRURGIEN (examinant le coup).

Bien ! il a réussi,
L'artère est bien tranchée.

SANTE COSTANTINI.

A moi donc le Rossi !

PIETRO.

Quoi ! tu feras cela?

SANTE COSTANTINI (riant).

Mais, à moins d'un miracle,
La répétition deviendra le spectacle.

SCÈNE II.

La matinée du 15 novembre. — L'église du Gesù. — Mgr Morini va pour entrer à son confessionnal, il est arrêté par une femme voilée.

MONSIGNOR MORINI.

Que voulez-vous, ma sœur?

LA FEMME.

Écoutez, monsignor,
Il faut le prévenir, il en est temps encor.

MONSIGNOR MORINI.

Mais que voulez-vous dire? expliquez-vous.

LA FEMME.

Un homme
Voudrait vous dire un mot qui pourrait sauver Rome,
Un mot qui vous fera courir au Quirinal.
Il va venir : entrez dans le confessionnal,
Mais jurez de ne pas chercher à le connaître :
Vous fermerez les yeux, jurez-le, foi de prêtre !

MONSIGNOR MORINI.

Je le jure !

LA FEMME (faisant signe à un homme caché).

Attendez !

PIETRO (entrant au confessionnal).

Mon père, un seul instant :
La mort est à son poste et le poignard attend,
Si le comte Rossi.....

SANTE COSTANTINI (sortant derrière une colonne).

Tu parles à ce prêtre,

C'est pour nous dénoncer; tu mourras avant, traître !

(Il le frappe d'un coup de stylet et s'enfuit.)

MONSIGNOR MORINI (s'agenouillant près du mourant).

Eh quoi ! Pietro ! c'est toi !

PIETRO.

J'ai mérité mon sort ;
Vous, prévenez Rossi qu'on médite sa mort.
Dans le quartier des Monts, près de Sainte-Praxède,
J'ai mes pauvres enfants : que Dieu leur soit en aide !
Leur mère, qui là-haut m'attend au paradis,
Frémira de me voir tomber chez les maudits.

(Il meurt.)

SCÈNE III.

Le cabinet du ministre. — Le comte Rossi est seul ; il vient de relire le discours qu'il doit prononcer le jour même à l'ouverture de la Chambre.

LE COMTE.

Ah ! s'ils me laissent faire !.....

(A ses deux fils qui entrent.)

Ah ! mes fils, vous voici,
Embrassez-moi tous deux.

(A part.)

Les reverrai-je ici ?

ALDERAN ROSSI.

Il nous faut des billets pour la grande séance.....

LE COMTE.

Je n'en ai point.

(A part.)

Pour eux ayons de la prudence !

ÉDOUARD ROSSI[1].

Quoi ! le premier ministre a manqué de billets ?

[1] Le plus jeune des fils du comte Rossi. Naguère il avait demandé à son père d'aller défendre, comme volontaire, l'indépendance italienne. Le comte l'avait écouté en silence, et ne lui répondit que ces mots : « Pars,

ALDERAN ROSSI.

Nous saurons bien toujours pénétrer au palais.

LE COMTE (sévèrement).

Non ! je vous le défends !

ÉDOUARD ROSSI.

Pourquoi cela, mon père ?

LE COMTE.

Je le veux, il suffit. Veillez sur votre mère.

(Il les embrasse encore, et leur fait signe de le laisser.)

LE COMTE (seul)

Ne pensons plus qu'à Rome, au Pape que je sers :
Nous avons sur nous deux les yeux de l'univers...
Mes chers fils ! verront-ils d'aussi tristes jours, comme
Février dans Paris, et novembre dans Rome ?

(Il reprend son discours et frappe sur le papier.)

Ah ! s'ils me laissent faire, et si je puis parler
Devant ce Parlement qui vient de s'assembler ;
S'il accepte et comprend ma croisade rêvée,
Rome garde son rang, l'Italie est sauvée !
Il n'est que ce moyen : réunir en faisceau
Toute la péninsule autour de son berceau ;
Autour de Rome il faut que notre voix rallie
Les membres dispersés de la pauvre Italie !
Offrons la ligue sainte au peuple italien,
Mais que le Pape en soit le chef et le lien ;
Car de la Papauté la gloire incontestée

la cause est assez belle! « Le soir même, il se séparait de lui les larmes aux yeux, et l'envoyait combattre sur les bords de l'Adige. A la vue du sang de leur père, les deux fils de Rossi s'écrièrent : « Vengeance et mort à Sterbini! » Édouard arracha ses épaulettes devant la garde civique qui n'avait pas défendu Rossi, et brisa l'épée avec laquelle, à Vicence, il avait combattu les ennemis de l'Italie, et Aldéran Rossi s'écria : « Le poignard qui vient d'assassiner notre père a tué pour toujours la cause de la jeune Italie! »

Est la seule grandeur à ce pays restée [1] !
Rome est encor debout, mais sans la Papauté
Ne serait plus qu'un corps que son âme a quitté ;
Oui, Rome sans son chef serait comme Venise,
Une Tyr en ruine aux étrangers soumise...
Le Saint-Père doit être un prince souverain
Pour garder son pouvoir toujours libre et serein.
Oui, que le Pape règne en sortant du conclave ;
S'il n'est point roi dans Rome, il n'est plus qu'un esclave...
Ma jeunesse exilée aima ta liberté,
Italie, et je rêve encor ton unité.
Aux élans de mon cœur je sens que l'Italie
Fut toujours mon unique et trop chère patrie !
Rome, qui fus hier et qui seras demain,
Reconnais à mon âme un citoyen romain.
Exilé comme Dante aux rives étrangères
J'ai servi trop longtemps des pouvoirs éphémères ;
Je ne veux plus servir que cette Autorité
Dont la Foi reconnaît l'infaillibilité ;
Puissance sans appel dont la source est sacrée,
A qui le ciel promit l'éternelle durée.
Je suis le défenseur du grand Pontificat
Contre qui l'on médite à Rome un attentat.
Mes ennemis sont ceux du Pape, et je les brave...
L'ambassadeur de France, à ce dernier conclave
Avait choisi ton nom, cardinal Mastaï [2] :
Ton ministre, Pie IX, ne t'aura point trahi.
Il a compris ton cœur et tes vœux magnanimes,

[1] Pio IX nulla chiede, nulla desidera se non la felicita dell' Italia e il regolare sviluppamento delle istituzioni che ei largiva a suoi popoli. Ma non iscorderà mai ad un tempo quel che ei debba alla dignità della Santa Sede ed alla gloria di Roma. Qualsiasi proposta che fosse incompatibile con questo sacro debito, tornerebbe vana presso il Sovrano di Roma e il capo della Chiesa. Il Pontificato è *la sola viva grandezza che resta all' Italia*, e che gli fa riverenti ed ossequiosi l' Europa e l' intero Orbe cattolico. Pio IX non fia mai per dimenticarlo, nè come supremo Gerarca, nè come Italiano. (*Déclaration de Rossi* dans la *Gazette officielle* de Rome, le 18 septembre.)

[2] On se rappelle que comme ambassadeur Rossi avait favorisé de tout son pouvoir l'élection du cardinal Mastaï, devenu Pie IX.

Mais tu seras trop bon pour ce siècle de crimes ;
Tu verras ton espoir et tes intentions
Naufrager dans le flot des révolutions...
N'importe ! à ta pensée en tout je m'associe,
J'y mets toute mon âme, et je m'y sacrifie !...
Ah ! que le ciel m'inspire et soit assez clément
Pour me laisser parler devant le Parlement,
Pour lui faire adopter ce projet salutaire,
Dernier but de ma vie et de mon ministère...

(Un valet lui apporte un billet qu'il lit tout haut.)

« Mio caro conte, vi minaccia il più gran pericolo che abbiate mai corso; non uscite, poichè sarete assassinato. Se non potete fare a meno di comparire all'adunanza di apertura, prendete le più grandi précauzioni, si tratta della vostra vita.

DUCHESSA DI RIGNANO. »

(Le comte écrit la réponse suivante :)

« Ma chère duchesse, je vous suis très-reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez. Vos craintes me semblent exagérées; dans tous les cas, j'ai pris mes précautions, rassurez-vous donc sur mon compte, et surtout sur celui de votre mari [1].

Tout à vous, COMTE ROSSI. »

LE COMTE (après avoir expédié sa réponse).

Il fallait le prévoir : on en veut à mes jours.
Pourrai-je seulement prononcer ce discours?

[1] Le duc de Rignano, de la famille de Massimi, faisait partie du ministère Rossi ; il avait le portefeuille des travaux publics, et, par intérim, celui de la guerre. Il fut très-dévoué à son illustre collègue, et eut une profonde douleur de sa mort. Il vient de commander au célèbre sculpteur Tenerani une statue de Rossi qu'il doit mettre dans sa villa, située à Rome dans les anciens jardins de Salluste. « Lo stesso Duca di Rignano nel dividersi dal Rossi al Ministero poco prima che questi partisse per la Cancelleria osservò con maraviglia, che il suo volto pallido oltre l' usato dava segni di insolita apprensione e di turbamento, benchè in parole e in atti egli pur seguisse a mostrare il consueto suo coraggio. » (*Storia del assassinio, etc.*)

Ah! peut-être va-t-il, espérance trompée,
Me rester dans le cœur, comme au fourreau l'épée[1]
Que l'on me tue après, mais pas avant demain!
Mais c'est Dieu qui nous mène et tient tout dans sa main...

RIGHETTI (entrant)[2].

Pas de carabiniers à la Chancellerie,
Où la garde civique est insolente et crie[3]...
Des hommes revêtus de la *panuntella*[4]
La main sur le stylet, sont errants ça et là.
Ne sors point de chez toi, des avis qu'on m'apporte
De tous côtés...

[1] On a conservé ce discours qu'il n'a pu prononcer. Il fut retrouvé sur lui, tout taché de son généreux sang. Ce discours, qui devait être le programme du ministère de Rossi, fut le testament du ministre. Il faut le lire en entier. On y trouvera ce beau mot : « Quant à nous, nous préférons attribuer le bien aux hommes, et le mal à l'époque. » Rossi y fait un magnifique tableau du règne de Pie IX à ses débuts : « Nel breve giro di poche lune, Sua Santità compiva spontaneo l' opera che avrebbe bastato alla gloriosa rinomanza di un longo regno, e dava ai rettori delle nazioni nobillissimi esempi di sapienza civile. L'istoria imparziale e sincera ripeterà, e a buon dritto, narrando le gesta di questo pontificato, che la Chiesa, inconcussa nelle divine sue fundamenta e inflessibile nella santità dei suoi dogmi, intende e seconda pur sempre, con mirabile prudenza, gli onesti rivolgimenti delle cose terrestri, i moti che la Providenza imprime alla vita sociale. »

[2] Pietro Righetti que Pie IX, à la demande de Rossi, avait nommé sous-secrétaire d'état aux finances.

[3] Le ministre, se défiant avec raison de toutes les gardes nationales, avait insisté pour que le palais fût gardé par les carabiniers. « Ces précautions ne me sont pas personnelles, Messieurs, avait-il dit à ses collègues ; *Dieu sait que je mourrais avec joie pour la cause que nous défendons*, mais il importe, dans l'intérêt de cette cause, que l'ouverture de la Chambre se fasse avec calme et dignité. » Quand il arriva à la Chancellerie, il n'y trouva que la garde civique qui, selon son usage, laissa tout faire.

[4] La *panuntella* était une légère tunique qu'on avait portée à la guerre de Lombardie, et qui servit ici de signe de ralliement aux conjurés. « La panuntella era una leggera tunica estiva, che sopravvest vano i soldati della legione romana iti alla guerra lombarda. » (*Storia del assassinio.*)

LE COMTE.

Je sais, mais il faut que je sorte;
Je vais au Parlement....

RIGHETTI.

Tomber sous le poignard,
Si les ides de mars....

LE COMTE.

Je ne suis point César,
Il n'est plus de Brutus dans cette vieille Rome.

RIGHETTI.

Il est des assassins.

LE COMTE.

Mon ami, je suis homme,
Entre les mains de Dieu j'ai remis tout mon sort.
C'est mourir plusieurs fois que de craindre la mort.

RIGHETTI.

Le crime agit dans l'ombre, et le stylet s'aiguise.

LE COMTE.

Ils n'oseront.

RIGHETTI.

Ce fut le mot du duc de Guise.

LE COMTE.

Guise allait détrôner son souverain, et moi
Je défends dans le Pape et mon père et mon roi.

RIGHETTI.

Défends tes jours pour lui.

LE COMTE.

Mon entreprise est sainte;
Je crains pour le Saint-Père et n'ai point d'autre crainte [1].

[1] Pour arriver jusqu'au Pape, disait-il quelques jours avant, il faudra me passer sur le corps. C'est ce qui arriva. L'assassinat du ministre ne fut que le premier acte de la révolution de Rome.

RIGHETTI.

As-tu quelque plastron sur ton cœur menacé ?

LE COMTE.

Contre tous les dangers mon cœur est cuirassé.

RIGHETTI.

Pas d'armes ?

LE COMTE (montrant son discours qu'il tient à la main).

Si, voilà mon glaive et mon armure
Sous laquelle je puis succomber sans murmure,
Je me crois prêt à tout. En me voyant partir,
Ce matin le Saint-Père a daigné me bénir [1].

RIGHETTI (l'arrêtant encore).

Pour le salut de Rome il faut que Rossi vive !

LE COMTE.

Il faut qu'il parte, allons !

RIGHETTI.

Permets que je te suive [2].

LE COMTE.

Viens donc !

RIGHETTI.

Est-ce l'heure ?

[1] Le matin même il était allé au Quirinal prendre les ordres de Sa Sainteté. — Je n'en ai qu'un à vous donner, lui dit Pie IX d'une voix émue, celui de prendre toutes les précautions possibles pour éviter à nos ennemis un grand crime, et m'épargner une immense douleur. — Ils sont trop lâches, Très-Saint-Père, ils n'oseront pas. — Dieu le veuille, répondit le Souverain-Pontife, et étendant la main sur cette tête vouée au poignard : « En attendant, ajouta-t-il, recevez la bénédiction que je vous donne de toute mon âme ! »

[2] Righetti fut dévoué à Rossi, comme on l'a déjà vu. Encore tout couvert du sang du ministre, il courut porter la nouvelle de sa mort à Pie IX ; le Pape en ressentit une profonde douleur : « Le comte Rossi, s'écria-t-il, est mort martyr ; Dieu recevra son âme en paix. »

LE COMTE.

Oui. Mes fils, ma femme, adieu !
Mais la cause du Pape est la cause de Dieu !
Je dois, je veux partir. Allons !.... [1]

[1] *Io difendo la causa del Papa, e la causa del Papa è la causa di Dio : debbo andare e voglio andare. Andiamo !* Telles furent les dernières paroles de Rossi ; on aurait dû les graver sur sa tombe, mais l'histoire les a enregistrées.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

		Pages.
INTRODUCTION		I
I.	La Scala	1
II.	Les États du Roi mon père	6
III.	Une fin d'année à Rome	18
IV.	Le Jour de l'an à Saint-Pierre	27
V.	La France au Colossée	31
VI.	Le Cavalier Bernin	38
VII.	Le Tasse à Sant' Onofrio	42
VIII.	La Sixtine	54
IX.	Sainte-Sabine	58
X.	Le Prieuré de Malte	69
XI.	Terrasse des Palmiers	74
XII.	Don Garcia Lozano	81
XIII.	Fête des Langues	92
XIV.	Le Sanzio et le Beato	104
XV.	La Minerve et la Farnesine	115
XVI.	Rome et Paris	123
XVII.	Souvenirs gaulois	131
XVIII.	Les Français à Rome	143
XIX.	De l'Éloquence romaine	159
XX.	L'Angleterre à Rome	170
XXI.	Le Sentier du Poussin	186
XXII.	Moïse et les Maronites	191
XXIII.	L'Espagne à Rome	203
XXIV.	Sainte Térèse	218

		Pages.
XXV.	Roche Tarpéienne	224
XXVI.	Ara Cœli	229
XXVII.	Flâneries d'Horace	237
XXVIII.	Saint-Pierre au Vatican	243
XXIX.	Saint-Pierre au Mont-d'Or	250
XXX.	Jardin des Passionistes	258
XXXI.	Achillée et Nérée	265
XXXII.	Un nouveau Frà Angelico	270
XXXIII.	Seigneur, où allez-vous?	295
XXXIV.	Les deux Cécile	302
XXXV.	Le Phénix des Basiliques	307
XXXVI.	Le 21 janvier	317
XXXVII.	Les Agneaux de sainte Agnès	334
XXXVIII.	Les Roses de Néron	356
XXXIX.	Saint-Laurent-Hors des-Murs	367
XL.	Ma journée à Rome	376
XLI.	Le Portique d'Octavie	385
XLII.	Voyage à travers Saint-Pierre	393
XLIII.	Les Stuarts à Rome	411
XLIV.	Bénédiction des Chevaux	421
XLV.	Colonne de Henri IV	427
XLVI.	Prison de saint Paul	431
XLVII.	L'Épopée de Raphaël	437
XLVIII.	Transtevere	476
XLIX.	La Mamertine et le Magicien	485
L.	Le Cœur d'O'Connell	491
LI.	La Famille du sénateur Pudens	502
LII.	Saint Charlemagne	531
LIII.	Et après?	544
LIV.	Audience et Plume de Pie IX	550
LV.	Le Gesù	565
LVI.	César et Rossi	581

Paris. — Imprimerie Bailly, Divry et Ce, place Sorbonne, 2.